



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Storage

DC

131

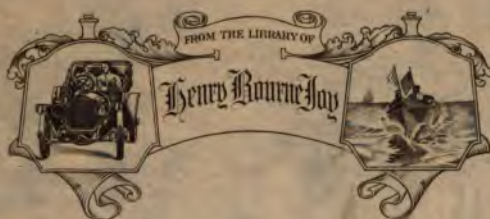
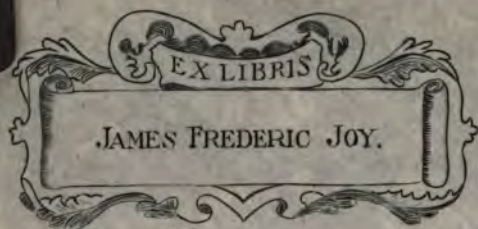
.T73

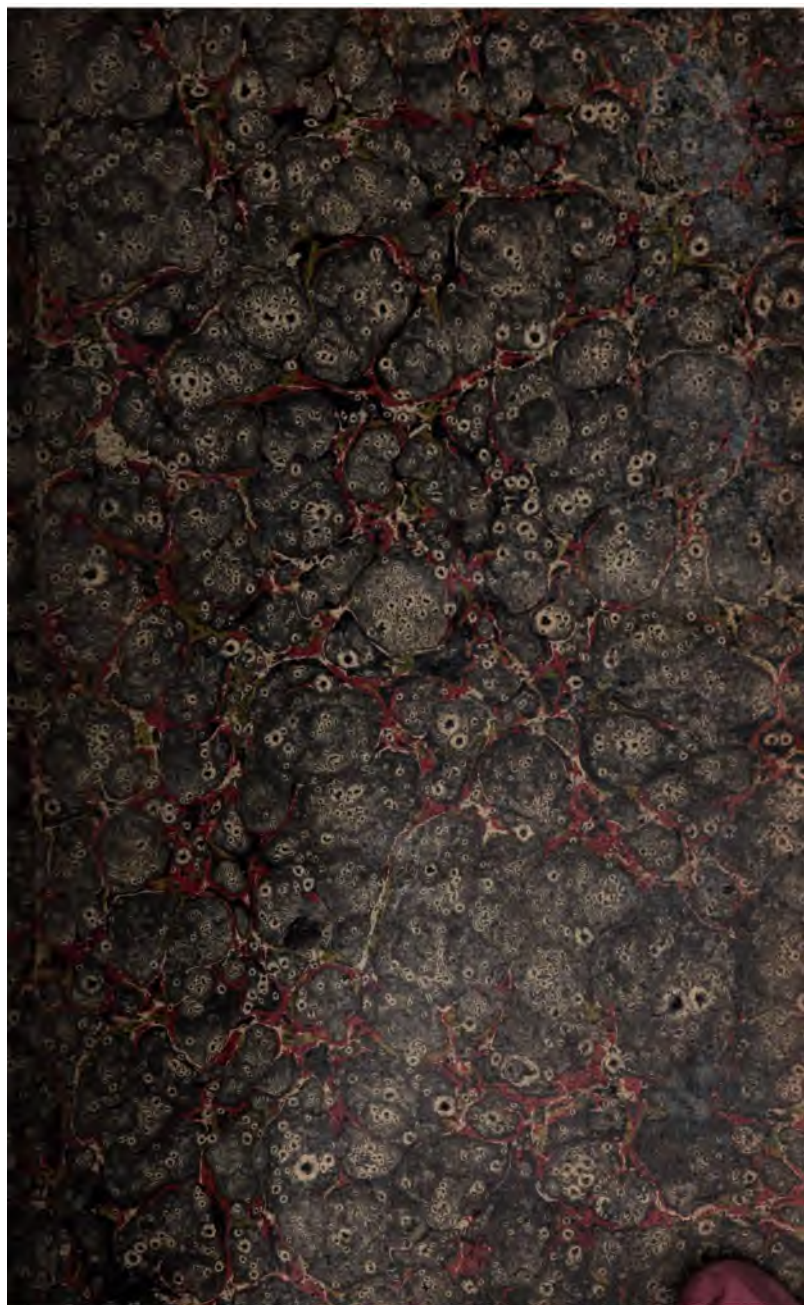
1844

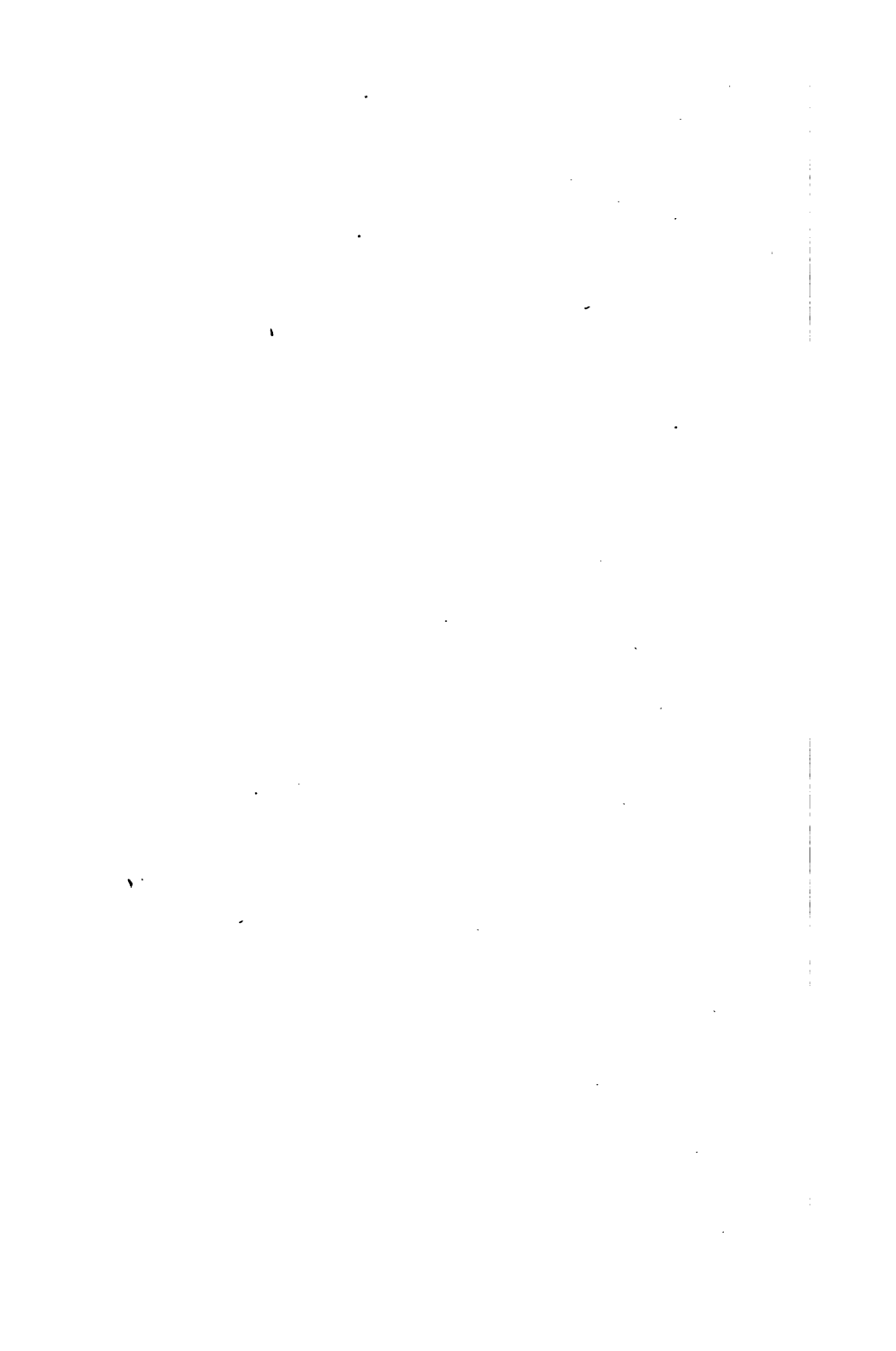
v.2

A

764,047







CHRONIQUES
DE
L'OEIL DE BOEUF.

2

CHRONIQUES
PITTORESQUES ET CRITIQUES
DE
L'OEIL DE BOEUF

**Des petits Appartements de la Cour
et des Salons de Paris,**

Sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI;

PAR

LA COMTESSE DOUAIRIÈRE DE B*,**

RECUEILLIES, MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE.

*J'ai voulu peindre la vérité... Si elle ressemble
à l'épigramme, ce sera la faute des temps.*

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

RUE MAZARINE, 54.

1845

5171

120

131

1713

1714

1

Gl/Buhr
lyt
H. M. B. f. g.
12-1-58

CHRONIQUES

PITTORESQUES ET CRITIQUES

DE

L'OEIL DE BOEUF.

CHAPITRE XXXI.

1692.

Puissance de madame de Maintenon. — Mort du maréchal de Lefeuillade. — C'était un débris de la cour galante. — *Madame la Duchesse*; son portrait. — Amours de cette princesse. — *M. le Duc*; son physique grotesque; son humeur. — Mieux que l'énigme du *Mercurie galant*. — *L'Opéra de village*, comédie de Dancourt. — Bataille réelle sur le théâtre de la rue Guénégaud. — Le duc de Chartres; sa situation en cour. — Son mariage projeté avec mademoiselle de Blois seconde. — Entretien à huis clos entre le roi et *Madame*. — L'abbé Dubois négociateur. — Tête-à-tête avec madame de Maintenon. — Manœuvres de Dubois auprès du duc de Chartres. — Mariage de ce prince avec mademoiselle de Blois. — Mariage du duc du Maine avec mademoiselle de Charolais, fille de monsieur le Prince. — Perte de la bataille maritime de la Hogue. — Moyens d'existence de Jacques II. — Siège de Namur par le roi. — Les belles réfugiées. — L'hospitalité militaire. — Prise de Namur. — Vauban et Cohorn. — Les jésuites de Namur. — Racine jésuite. — Bataille de Steinkerque. — Cravates à la Steinkerque. — Événements militaires. — Réalisation de la fable du *lion malade*. — Mort de Casimir, roi de Pologne. — Son caractère.

La prédiction de M. de Catinat s'accomplit : toute la cour subit l'influence de madame de Maintenon; elle intervient ouvertement dans les affaires intérieures et extérieures de l'État; elle a pris place au conseil, malgré les ministres, malgré les princes, et sans daigner répondre à *Monseigneur*, qui lui demandait à quel titre. Ce prince, après avoir exprimé son mécontentement en termes énergiques, s'est retiré à Choisi. Louis XIV, si jaloux de son autorité souveraine, se contente de l'ombre du pouvoir, que son habile compagne lui fait accepter avec art pour la réalité,

qu'elle seule exerce aux yeux de toute la France... En un mot, *le règne de Françoise d'Aubigné est commencé.*

Les ministres, d'abord aussi irrités que l'héritier de la couronne en voyant l'admission au conseil de cette partie délibérante en jupes, ont senti néanmoins qu'ils lutteraient sans succès contre elle : courtisans avant tout, ils se sont résignés, aimant mieux conserver leur faveur que leur crédit. Ces hommes d'État font plus aujourd'hui : ils soumettent à madame de Maintenon les affaires publiques avant de présenter leurs rapports au roi; de sorte qu'il n'est proposé aucune mesure à sa majesté qui ne soit le résultat des vues particulières de la marquise. En présence du monarque, la dame ne s'en montre pas moins modeste, pas moins timide à donner les avis qu'il lui demande dans le conseil, ou dans ses entretiens avec un seul ministre. Du reste, jamais Louis XIV ne témoigna autant de respect à aucune femme, même à la reine d'Angleterre, qu'il en montre à madame de Maintenon : cette étrange vénération est telle, que, lorsqu'elle se promène en chaise à porteurs dans les jardins de Versailles ou de Marly, on voit sa majesté marcher à pied auprès d'elle, et jamais le roi ne manque de se découvrir quand il se baisse pour parler à la marquise. Tant d'égards, tant de puissance rendent-ils cette femme heureuse ? non : « J'étais née avec de l'ambition, écrivait-elle dernièrement » à quelqu'un ; tout servit ce penchant ; quand mes désirs ambitieux furent remplis, je me crus heureuse, mais cette ivresse » ne dura que trois semaines. Que ne puis-je, dit-elle ailleurs, » vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils » ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs » de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer... Le » roi me garde à vue ; il ne sort point de ma chambre... Je ne le » sens que trop, il n'est point de dédommagement pour la liberté. » Non-seulement madame de Maintenon est accablée du poids de sa grandeur, mais elle prend en pitié les soins du trône, dont les gouvernants font tant de bruit, et qui ressemblent souvent, il est vrai, au travail de la montagne accouchant d'un rat.

« On m'a demandé le secret, disait-elle, il y a quelques jours, » en sortant du conseil ; mais on y a examiné des objets si peu » importants, et ceux qui les ont discutés m'ont paru si ridicules, » que le secret est bien plus utile aux ministres qu'aux affaires. »

Les grands événements de l'année dernière ne m'ont pas laissé le loisir de consigner sur mes tablettes la mort du maréchal de La-

feuillade, qui fut longtemps l'un des hommes les plus agréables à Louis XIV, mais qui, depuis la réforme de ce prince, lui était devenu importun, insupportable même, malgré ses innombrables adulations, et malgré l'érection de la statue de la place Vendôme. Il s'est opéré dans le caractère de sa majesté une métamorphose que Lafeuillade ne put imiter : son talent de cour n'alla pas jusqu'à. Gai, léger, prodigue, inconstant à l'excès, ce seigneur ne possédait que ces qualités superficielles qui distinguent le courtisan; il ne savait ressentir que ces affections à fleur d'âme qu'on ne vit jamais pousser jusqu'à la passion. Personne n'était donc moins préparé que le maréchal à devenir sérieusement dévot, et il avait trop de franchise pour donner dans l'hypocrisie. Après la conversion réelle ou simulée de tout ce qui fréquentait la cour, Lafeuillade resta ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire fécond en dérèglements, en plaisanteries, en mots piquants, dont le temps était passé. Ce courtisan d'une autre époque devint odieux aux ministres; ses amis, qui redoutaient ses manières trop libres, le fuyaient; et lorsqu'on vint apprendre sa mort au roi, on crut entrevoir sur son front quelques rayons de joie.

Voilà le prix que les souverains réservent au dévouement, si les hommes dévoués s'avisent d'avoir des penchants qui ne soient pas les leurs, et cessent un moment d'être esclaves. On assure que Louis XIV dit alors à ceux qui l'entouraient : « Une seule année » m'a débarrassé de trois hommes que je ne pouvais plus souffrir : Seignelai, Lafeuillade et Louvois. » Il n'est pas impossible de motiver ce propos : Seignelai réclamait une vaste part dans la gloire maritime de sa majesté; Lafeuillade fut témoin de ses faiblesses, et Louvois blessa profondément son orgueil.

Toute l'attention des courtisans est en ce moment tournée vers la jeune duchesse de Bourbon, qui, parvenue à sa dix-huitième année, réalise tout ce qu'elle avait promis de vivacité, d'esprit et de malice. C'est un charmant petit lutin dont on aime les défauts presque autant que les qualités : elle est boiteuse comme son frère le duc du Maine; mais on dirait que le léger balancement que ce vice de conformation donne à sa taille lui prête un charme de plus. Les yeux de *madame la Duchesse* lancent des étincelles qui pénètrent jusqu'au fond des cœurs; sa figure, sans être d'une entière régularité, offre un charme résultant de la délicatesse, mais surtout de l'expression de malignité spirituelle qu'y envoie une

avec un goût bien vif pour son mari. Il est vrai que si elle eût voulu être fidèle à M. le duc, il lui eût fallu plus que du respect pour les devoirs du mariage, et l'aimer eût été un véritable héroïsme conjugal. Le plus petit de tous les hommes paraîtrait un géant auprès de cette altesse naine; avec le corps le plus court, le plus gras, le plus informe, ce prince possède une tête d'une monstrueuse grosseur, et son visage ferait honneur à un cent-suisse, en admettant que le volume des traits puisse en faire excuser la laideur. Sur cette masse de chair d'un jaune livide, qu'on est convenu d'appeler la figure de *M. le Duc*, saillent deux gros yeux toujours occupés à exprimer la fierté ou l'audace, si ce n'est la colère et la fureur. En un mot, rien de moins attrayant que *M. le Duc* au physique, et son moral répond par malheur à cet ensemble disgracieux. Il faut avouer cependant que son altesse a de l'esprit, de l'instruction, une espèce de politesse; mais tout cela se présente de si mauvaise grâce, qu'à peine peut-on y reconnaître de belles qualités. Le petit-fils du grand Condé tient de ce héros la valeur et l'intelligence guerrière: sur un champ de bataille, il eut plus d'une fois les inspirations de son aïeul, et racheta le défaut d'aptitude de M. le Prince. M. le duc est doué de la finesse, de la subtilité intrigante de l'un et de l'autre; elles se montrent cependant en lui moins injustes, moins avares, moins petites. Le fond du caractère de ce prince est la férocité: on pourrait prendre sa vie pour une longue colère; la haine est l'aliment habituel de son âme, et jamais on ne lui connut un ami. Amoureux avec rage, jaloux jusqu'à la fureur, il ressent les diverses impressions comme des accès de fièvre chaude; mais de qui pourrait se faire aimer un monstre dont les traits ne sont presque pas humains? de qui peut se faire redouter un rival haut de trois pieds? Il ne trouve donc chez les femmes que de l'éloignement pour lui, et si l'or qu'il répand à leurs pieds leur fait surmonter le dégoût qu'il leur inspire, il ne trouve en lui-même que de l'impuissance pour jouir des faveurs qu'elles lui vendent.

On conçoit, d'après ce portrait, combien la mutine duchesse doit haïr un tel mari. « Non, jamais, disait-elle dernièrement, je ne pourrai laver par assez d'infidélités la souillure des caresses » d'un tel magot. » Dans ses débauches, il est le sujet le plus ordinaire des *bons mots* qu'elle se plait à débiter le verre à la main. La semaine passée, après un souper que cette princesse avait donné à de jeunes femmes dans son appartement de Marly, repas

durant lequel les vins délicieux avaient troublé légèrement sa raison, elle déclara qu'elle voulait faire un quatrain *impromptu* en l'honneur de *M. le Duc*, et se fit apporter tout ce qu'il fallait pour écrire. Munie d'une plume, Louise-Françoise, l'œil étincelant, le sein agité, jette loin d'elle le nœud de ruban qui dérobait sa gorge, et, passant ses jolis doigts dans les boucles de sa chevelure, elle écrit ces vers en éclatant de rire :

O doux soupirs qui partez de mes lèvres.....
Volez, volez au nez de mon mari ;
Exprimez-lui l'excès de mes tendresses,
Et dites-moi ce qu'il aura senti.

L'énigme du *Mercurie galant* est loin d'avoir cette énergie. L'académicien Benserade, qui mourut à la fin de l'année dernière, était le maître de poésie de madame la duchesse ; il faut convenir qu'elle a bien profité de ses leçons.

On donne sur le théâtre de la rue Guénégaud une comédie intitulée *l'Opéra de village*, dont l'auteur est un excellent comédien nommé Dancourt. Cette petite pièce, l'une des premières que cet écrivain ait composées, n'est qu'une critique ingénieuse dirigée contre les directeurs actuels de l'Opéra, pour se venger de la défense faite aux comédiens d'avoir des chanteurs et des danseurs à leurs gages. On ne parlerait pas plus longtemps de cet ouvrage que d'une épigramme, sans une aventure plaisante arrivée à l'une de ses représentations. M. le marquis de Sablé, après un splendide dîner où le vin avait été versé amplement, était venu s'asseoir parmi les spectateurs du théâtre pour assister à la pièce nouvelle, comme y assistent ces spectateurs, c'est-à-dire en voyant le dos des acteurs. Or il y a un passage de l'ouvrage où l'on chante :

Les vignes et les prés
Seront sablés.

A ces mots, le marquis de *Sablé*, qu'échauffent les fumées du vin, se croyant nommé, se persuade qu'on se moque de son ivresse ; il se lève furieux, et intervient de la manière la plus inattendue dans l'action, par un soufflet asséné violemment sur la joue de Dancourt, qui se trouve sur la scène. Je ne sais pas précisément ce que le public pensa de ce fait épisodique, mais les comédiens présents en furent indignés. Comment le venger ? ils

étaient vêtus en villageois et désarmés, tandis qu'au côté du marquis pendait une longue épée qu'ils jugèrent devoir tenir fort peu à son fourreau. L'insulte grave faite à l'auteur acteur allait rester impunie, lorsque plusieurs de ses camarades s'élançèrent en armes de derrière le théâtre sur M. de Sablé. Soudain le tumulte devient extrême; les spectateurs qui occupent la scène se lèvent, quelques-uns pour défendre le gentilhomme agresseur, le plus grand nombre pour s'enfuir. Les fauteuils sont renversés; une agglomération confuse de gens effrayés et de champions irrités se forme en vue du parterre, qui ne sait encore à quel genre appartient cette annexe improvisée de l'opéra qu'il était venu voir, et dans lequel il ne s'attendait à trouver ni évolutions ni combats. Cependant Sablé, qui trouve le nombre de ses partisans très-petit, et que ses assaillants serrent de près, songe à faire une retraite précipitée. Malheureusement les issues ordinaires sont obstruées; le marquis va se voir cerné, percé peut-être de vingt épées qui ne lui paraissent nullement comiques, quoique portées par des comédiens. Dans un danger pressant, on ne choisit pas les voies de salut: il aperçoit un trou dans un pan de décoration, il se précipite sur cette toile peinte, et, agrandissant l'ouverture par le choc de son corps, il disparaît en traversant une montagne.

Le duc de Chartres, pour lequel Louis XIV a toujours eu une sorte d'éloignement, en a profité pour vivre dans une indépendance à peu près entière des sujétions de la cour. Ce jeune prince se montre peu courtisan, encore moins dévot, et madame de Maintenon n'a pas le moindre empire sur lui. Elevé avec ces allures franches par *Madame*, qui ne croit pas que le noble sang des princes palatins puisse être soumis à aucun pouvoir de la terre, M. de Chartres trouvait, naguère encore, les soupers de petite maison et les aventures nocturnes que lui procurait l'abbé Dubois, beaucoup plus attrayants que l'uniforme honneur d'assister au lever ou au coucher de sa majesté, ou que le plaisir monotone de courre un cerf, que le roi seul a le privilège de tuer, même quand il a été tué par d'autres chasseurs.

Mais Louis XIV a senti que l'accueil sec et froid qu'il faisait à son neveu ne servait qu'à l'affranchir des entraves de l'étiquette et de la soumission, dans lesquelles sa majesté aime à tenir les princes de son sang comme ses autres sujets. Le roi ne pouvait raisonnablement se plaindre que le duc de Chartres vint rarement

à Versailles, où il était si mal reçu; et le résultat de plusieurs conférences à ce sujet dans le conseil Maintenant fut que sa majesté chercherait désormais à conquérir, par de bons procédés, l'affection de ce prince qu'on avait rendu trop libre par des rigueurs. C'était déjà d'après ce changement de vues que le roi avait appelé M. de Chartres au siège de Mons, au risque de lui voir déployer des talents militaires et de la valeur. Les traits de bravoure et d'intelligence par lesquels le jeune Philippe s'est fait remarquer dans cette courte campagne, la popularité que lui ont acquise ses bontés pour le soldat, ont causé quelque déplaisir à un souverain qui, à travers de grandes qualités, a la triste faiblesse d'être jaloux de la gloire d'autrui; mais il n'a point renoncé au système d'amendement projeté, et, pour s'assurer tout d'un coup du prince, sa majesté résolut, le mois dernier, de lui faire épouser sa fille, mademoiselle de Blois, seconde du nom. Cette alliance faisait briller de grands avantages aux yeux de Louis XIV : d'abord elle abaissait un peu l'orgueil de cette maison d'Orléans placée si près du trône, et que devait humilier son alliance avec une branche bâtarde. Ensuite, l'union d'une fille naturelle du roi et d'un prince du sang avançait de beaucoup la légitimation des bâtards de sa majesté, et préparait l'opinion publique à l'établissement non moins illustre du duc du Maine, idole de Louis XIV et de madame de Maintenon. Mais, pour réaliser le mariage de mademoiselle de Blois avec le jeune duc, il y avait à prévoir de grandes difficultés de la part de la fière palatine, en supposant que le prince lui-même s'y prêtât. Quant à *Monsieur*, on ne daignait pas même compter sa volonté parmi les obstacles à vaincre; son altesse royale ne savait pas répliquer un seul mot à un ordre de son frère.

Il y eut en effet une violente opposition aux dessein du roi du côté de *Madame*, dont la franchise allait quelquefois jusqu'à l'impolitesse. Sa majesté, qui avait craint avec raison le débordement des paroles piquantes et peut-être dures de sa belle-sœur, s'était renfermée avec elle dans son cabinet pour lui faire, en biaisant, l'ouverture de ses projets. Cet entretien à huis clos fut orageux; le secret que sa majesté avait désiré ne put être obtenu : les courtisans réunis dans les salons voisins entendirent, à travers les portes, de véhémentes réponses de la princesse, et elles firent deviner les demandes faites d'une voix plus basse par le roi.

« Si votre majesté, disait l'orgueilleuse Allemande, avait eu une fille de son mariage avec feu Marie-Thérèse, et qu'elle eût dé-

siré l'unir au duc de Chartres, j'aurais vu.... j'aurais réfléchi....

— Ah ! votre consentement n'eût pas encore été certain.

— Sire, le fils des princes palatins ne doit pas rester à côté d'un trône... et certes ! il est en Europe plus d'une princesse qui serait trop honorée de lui en offrir un.

— Je conçois, madame, que votre fils soit beaucoup plus illustre, parce qu'il descend, par sa mère, des possesseurs d'une taupière nommée le Palatinat, qu'en sa qualité de petit-fils de Henri IV et de neveu de Louis XIV ; mais, comme cette illustration sans terre n'est que le jouet de votre morgue, j'espérais que vous écouteriez la raison, lorsque je songe à rapprocher encore de moi le jeune duc.

— Une taupière, sire, une taupière ! la principauté de mes nombreux aïeux !.... cet État dont tous les souverains d'Allemagne recherchent l'alliance.... et qui se serait déclaré tant de fois contre vous, si mon nom ne l'eût arrêté !

— Et que m'eût fait une fourmi de plus s'agitant à mes pieds?... vingt de mes mousquetaires me feront toujours un allié de l'électeur palatin... Revenons à l'objet qui nous occupe.

— Sire, le duc de Chartres n'épousera point une bâtarde.

— Princesse, vous me manquez de respect.

— Il fut un temps où votre majesté se montra, près de moi, moins jalouse de conserver les distances.

— Chut ! qu'osez-vous dire, madame ?

— Ce que votre majesté ne balançait pas d'oser faire jadis.

— Parlons plus bas, et, si vous gardez quelque souvenir heureux de ce temps, entendons-nous mieux, et que votre condescendance....

— L'objet que vous en attendez, sire, n'est plus le même qu'autrefois.

— Toute chose a son temps.

— Celui d'unir le duc de Chartres avec la fille de madame de Montespan n'est pas venu.... Et *Madame* se leva pour se retirer.

— Nous verrons, madame, si mon frère approuvera vos refus, dit le roi en la reconduisant.

— Votre frère, reprit la noble palatine, fera son devoir : il se laissera diriger par celle qui sait mieux entendre sa gloire que lui-même.... Son altesse fit une légère révérence, et sortit du cabinet de sa majesté. »

Louis XIV sentit dès lors qu'il serait difficile de vaincre à force

ouverte les résistances de la duchesse d'Orléans ; il n'espérait pas, comme il l'avait laissé entrevoir, que la volonté de *Monsieur* se mit au-dessus de l'opposition de sa femme ; ce prince protesterait de sa soumission aux ordres du roi, il pleurerait à ses pieds, mais il n'oserait rien de plus. Madame de Maintenon dit à sa majesté qu'il fallait aviser à d'autres moyens ; elle ajouta que le meilleur de tous serait peut-être de gagner d'abord le duc de Chartres, qui, une fois décidé, aurait plus de facilité que personne à déterminer sa mère, et dont le consentement suffirait d'ailleurs, avec celui de *Monsieur*, pour contracter le mariage, nonobstant les refus de la fière princesse. Le roi jugea l'idée bonne ; mais on fut d'abord arrêté par la difficulté de trouver une personne qui eût assez d'empire sur le jeune prince pour le rendre favorable à l'union projetée. Madame de Maintenon, ayant pris secrètement les informations les plus précises sur les habitudes intérieures de M. de Chartres, apprit que l'abbé Dubois, agent aussi assidu qu'empresé des débauches de son altesse, avait sa plus intime confiance, et que personne ne pouvait être plus propre que lui à la négociation qu'il s'agissait de tenter. Dubois avait de l'esprit, le talent de l'intrigue à un degré supérieur, de l'ambition, une soif ardente des richesses ; il convenait donc sous tous les rapports. Mais madame de Maintenon se déclarait difficilement à se servir d'une espèce d'ecclésiastique sans religion, d'un précepteur dont tous les *préceptes* se bornaient à commenter l'*Arétin* avec son élève, et qui ne déployait de l'activité auprès de lui que pour traquer des beautés complaisantes à l'usage de cet illustre rejeton, ou bien à dresser, pour sa gouverne, la géographie des mauvais lieux de la capitale.

Du reste, madame de Maintenon n'ignorait pas que le précepteur de M. de Chartres passait partout pour l'homme le plus astucieux, le plus menteur : « Quand il sortira une vérité de la bouche de ce petit abbé, avait dit madame d'Hautefort, je la ferai » encadrer. »

Rien cependant de plus impérieux que la nécessité ; notre dévote marquise se décida, malgré ses scrupules, à faire venir Dubois dans son appartement, où, par un reste de précaution, elle le fit introduire à la nuit tombante, et avant que le palais fût éclairé. Madame de Maintenon, assise dans son vaste fauteuil, qui ne ressemblait pas mal à un confessionnal, laissa le précepteur du duc de Chartres debout devant elle, et commença par lui adresser des re-

proches sur ses complaisances coupables pour les dérèglements de son élève, sur la corruption où lui-même l'entraînait...

« Je croyais, madame la marquise, dit l'abbé dans un instant où la prédicante reprenait haleine, je croyais que vous m'aviez fait venir pour une communication dont le père de Lachaise m'a brièvement expliqué l'objet.

— Sans doute, monsieur; mais, l'occasion me permettant de vous adresser quelques utiles remontrances, je dois en profiter, et vous engager à mieux diriger le prince, en rentrant vous-même dans le bon chemin.

— Après ce premier point de son sermon, madame la marquise daignera-t-elle m'indiquer ce qu'elle attend de mon dévouement ?

— M'y voici; mais songez à ce que je viens de vous conseiller... Ah! dites-moi, l'abbé, vous ne vous sentez point entraîné vers les grandes hérésies de Jansénius? répondez et soyez franc.

— Je vous assure, madame, que je ne suis ni janséniste ni....

— Ni moliniste, peut-être ?

— C'est vous, madame, qui l'avez dit.

— Voilà qui me donne une bien mauvaise idée de votre religion.

— Quand on est en crainte de se tromper dans le choix des extrêmes, peut-être y a-t-il de la sagesse à s'abstenir...

— Les lumières de la foi sont si brillantes qu'on ne peut s'y tromper.

— C'est précisément de peur de m'y méprendre que je ne veux point les voir à travers les obscurités de la controverse.... Je suis ma conscience.

— C'est un guide qui vous conduira bien lentement au salut. Venons-en à l'objet qui vous amène.

— C'est-à-dire à celui pour lequel vous m'avez mandé.

— Vous êtes homme d'esprit, monsieur l'abbé, je n'ai pas besoin de m'appesantir ici sur les avantages que M. le duc de Chartres peut tirer d'une prompte et entière soumission aux intentions du roi. Vous avez compris avec la même facilité combien l'opposition de *Madame* est déraisonnable; combien *Monsieur* s'exposerait, s'il avait la faiblesse de condescendre aux rêveries de sa femme, jusqu'à se montrer lui-même contraire aux vues de sa majesté. Mais la princesse est obstinée jusqu'à l'insolence, et son mari la craint jusqu'à la pusillanimité : nous ne pouvons espérer aucun succès ni de l'un ni de l'autre côté. C'est le jeune prince

qu'il faut déterminer ; ce soin est confié à votre adresse. Vous connaissez le roi, et je crois superflu d'ajouter que votre fortune dépend de vous.

— Bon, la conclusion du pieux discours par lequel madame la marquise a daigné tout à l'heure ouvrir notre entretien est l'injonction de porter M. le duc de Chartres à une désobéissance ouverte aux volontés de ses illustres parents.

— Les fins légitimes épurent les moyens qu'on emploie pour y parvenir.

— J'entends bien, madame la marquise, et rien n'est légitime comme ce que le roi veut... Mais nous allons rencontrer de grands obstacles chez le prince lui-même, à cause du choix de l'épouse qu'on lui destine.

— N'aurait-il pas de goût pour mademoiselle de Blois ?

— Ce ne serait rien que cela... Et s'il n'avait pas de l'éloignement...

— Cependant la princesse a de l'amabilité.

— Les amants sont si capricieux sur cette qualité !

— De la modestie, de la piété.

— Ce n'est pas à quoi son altesse s'attachera le plus.

— Enfin, puisqu'il faut tout dire, la fille du roi est belle...

— Pas à la manière dont M. de Chartres entend la beauté....

Ah ! madame, que je souhaiterais à mademoiselle de Blois la moitié des attraits d'une certaine lingère de la rue St-Honoré !

— Après tout, l'abbé, ce n'est pas pour rien qu'on a recours à vous... Allez, réussissez, et faites choix d'une abbaye parmi celles qui sont à donner.

— Ce choix n'est pas ce qu'il y a de plus pressé. Je songe à une condition plus importante que madame la marquise me permettra de solliciter,

— Une condition, l'abbé ? dit madame de Maintenon avec fierté ; et quelle est-elle ?

— Je prie madame la marquise d'excuser mon audace ; mais je demande, pour agir, l'ordre direct du roi.

— Quoi ! répondit la dévote avec le ton d'une souveraine, quand j'ai pris la peine de vous parler au nom de sa majesté...

— Vous concevez, madame, combien il serait facile à *Monsieur* de remplacer la jouissance de l'abbaye que vous voulez bien me promettre, par celle d'un cachot, et vous sentez à merveille qu'il y a une immense différence de se voir inscrit sur la feuille des bé-

nécesses, ou de l'être sur les registres de la Bastille. La volonté du roi, exprimée sans intermédiaire, peut seule me sauver cette inquiétante alternative. »

Madame de Maintenon garda un moment le silence, puis elle dit : « Revenez demain ici après la messe à laquelle vous aurez assisté dans la chapelle... Vous recevrez les ordres directs de sa majesté. »

Dubois ne manqua pas au rendez-vous ; le roi lui répéta tout ce que madame de Maintenon lui avait dit la veille ; il sortit de cette entrevue assuré de la récompense s'il réussissait, et délivré, en tout cas, de la crainte des vengeances du couple d'Orléans.

L'abbé eut à combattre de grandes répugnances dans l'esprit de son élève : l'air langoureux de mademoiselle de Blois, sa pâleur habituelle, ce tempérament de garde-robe, comme disait le prince, qui la forçait continuellement de recourir au régime des tisanes et d'autres rafraîchissements dont l'idée n'était rien moins que séduisante, dégoûtaient de cette princesse un jeune homme habitué à choisir parmi des essaims de beautés sans cesse renouvelés par le prévoyant Dubois. Son altesse estimait d'ailleurs la fille du roi ; il avouait que c'était une considération d'un certain poids, par le temps qui court, que d'être assuré d'avoir une femme modeste et pudique, objet des longues, des infructueuses recherches de tant de maris. Le précepteur, certain de trouver en cela une opinion favorable dans la pensée du prince, y ramena souvent les raisons déterminantes qu'il s'efforçait de réunir. L'abbé ne manquait pas d'autres motifs convaincants : il représentait surtout à M. de Chartres qu'en résistant aux désirs du roi, il devait craindre de trouver un persécuteur dans le souverain qu'il s'opiniâterait à refuser pour beau-père. Dubois montra, comme une suite naturelle de cette inimitié, l'éloignement de son altesse des affaires, du commandement des armées, et peut-être de la cour. Il le peignit observé dans sa conduite, gêné dans ses plaisirs, exilé pour un rien de leur théâtre ordinaire. L'habile précepteur ajouta qu'à la mort de *Monsieur*, le nouveau duc d'Orléans serait, sans nul doute, dépourvu de toutes les prérogatives de son père, et réduit à la condition, devenue stérile, de premier prince du sang. Ébranlé par l'exposé de tant de fâcheuses conséquences, qui ne semblaient que trop probables, le jeune Philippe réfléchit froidement sur la proposition du roi ; rendu supérieur aux préjugés par un esprit droit, par des vues nobles et élevées, il s'habitua bientôt à ne voir qu'un

faible inconvénient dans son union avec une fille naturelle de Louis XIV, inconvénient au-dessus duquel s'était déjà mis le prince de Conti. Dubois ne tarda pas de reconnaître les dispositions de son altesse : « Bon, se dit-il à lui-même, je touche au consentement, et j'aperçois le clocher de mon abbaye. » Philippe n'alléguait plus que des difficultés de détail ; il se défendait comme une femme décidée à céder. Enfin il déclara un matin de la dernière quinzaine à son précepteur qu'il était *résigné* à recevoir la main de mademoiselle de Blois. « Résigné ! le mot n'est pas flatteur » pour votre prétendue, répondit l'abbé ; mais elle n'est pas là » pour l'entendre ; vous voilà décidé, c'est l'essentiel. »

Dubois conseilla au duc de Chartres de terminer secrètement la négociation avec le roi lui-même ; l'abbé traça au prince le plan qu'il devait suivre, et le pénétra bien des conditions qu'il devait exiger. L'affaire fut conclue dans un seul entretien entre son altesse et sa majesté. Louis XIV, enchanté de la docilité de son neveu, ne lui refusa rien de ce qu'il demandait, et lui accorda plus qu'il n'eût osé solliciter. Le soir même, M. de Chartres vit mademoiselle de Blois chez madame de Maintenon, qui, douée d'une vieille expérience sur les allures de l'amour, n'épargna rien pour hâter l'intimité des jeunes gens. Le prince se montra presque aussi galant, au but près, qu'il l'était avec sa jolte lingère de la rue Saint-Honoré. Pour la princesse, elle fut timide, embarrassée, peu expansive ; toutes ses manières eurent l'air de dire : « Puisqu'il faut que » je prenne un mari, autant celui-là qu'un autre. » « Ah ! mon » cher abbé, dit le prétendu en rentrant chez lui, qu'il te faudra » d'activité pour me faire oublier l'insipidité d'une telle union ! »

Le roi s'était chargé d'attirer sur lui le premier éclat des fureurs de *Madame*, en lui apprenant la détermination de son fils ; peu s'en fallut qu'elle ne sautât aux yeux de sa majesté quand elle en fut informée. Soudain l'irritée palatine quitta le monarque, et, donnant à sa volumineuse masse un essor qu'elle n'avait encore reçu dans aucune circonstance, elle se rendit auprès du fiancé, qui, pour premier cadeau de noce, sentit tomber sur son dos trois ou quatre horions fort rudement appliqués par une main maternelle. Survint *Monsieur*, qui gronda par accompagnement, et pour éviter peut-être d'avoir part à la distribution que *Madame* était en train d'effectuer.

Après avoir beaucoup crié, injurié, menacé, il fallut bien se calmer ; la réflexion vint : *Madame* vit que ce qu'elle appelait son

déshonneur était un mal sans remède ; elle craignit une disgrâce pour elle, et dont sa noble race pourrait ressentir un terrible contre-coup, si Louis XIV abandonnait l'électeur palatin, dont il était l'appui. *Madame* s'apaisa donc par raison, et la colère parasite de *Monsieur* s'évanouit comme la mousse d'une soupe au lait, quand sa femme lui eut dit : Taisons-nous ! Le duc et la duchesse d'Orléans assistèrent paisiblement à la lecture du contrat, qu'ils signèrent avec un sourire ayant toute la franchise... des sourires de cour.

Tandis qu'on souriait et qu'on signait dans le cabinet du roi, l'abbé Dubois réclamait du père de Lachaise les lettres patentes de l'abbaye accordée au négociateur matrimonial. L'honnête confesseur avait d'abord refusé tout net le bénéfice, et son refus était passablement justifié par la conduite du bénéficiaire aspirant. Ce jésuite représenta au roi que Dubois était adonné au vin, aux femmes et au jeu. « Je le sais, répondit le roi, qui voulait tenir sa » promesse ; mais il ne s'attache, ne s'enivre et ne perd jamais : » donnez-lui son abbaye. » Qu'on dise, après cela, que les dévots manquent de tolérance ! Le père de Lachaise eût vainement essayé de se faire tirer encore par sa longue oreille ; il offrait trop de prise à Dubois : celui-ci fut satisfait.

Louis XIV donne à mademoiselle de Blois deux millions, qui seront payés à la paix, et dont, jusque-là, sa majesté servira l'intérêt ; le roi assure en outre à sa fille deux cent mille livres de pension, et lui a fait présent, le matin des noces, d'un écrin de deux cent mille écus ; enfin, en faveur du mariage, le roi renouvelle au duc de Chartres la donation déjà faite à *Monsieur* du Palais-Royal, laissé à la couronne par le cardinal de Richelieu. Les académies de peinture et de sculpture, qui tenaient leurs séances dans ce palais, le quitteront et s'établiront au Louvre, comme les autres académies.

Le mariage du duc de Chartres et de mademoiselle de Blois fut célébré, il y a huit jours, au milieu des plus brillantes réjouissances. D'après le désir de Louis XIV, Jacques II a donné la chemise au marié : sa majesté s'est enivrée un moment du plaisir de voir servir un de ses sujets par une tête couronnée.

Pendant que M. le duc de Chartres donnait à sa jeune épouse cette première leçon d'amour effectif qu'il reçut, dit-on, de la duchesse de Lavieuville, femme de son gouverneur, sa majesté

concluait le mariage de M. le duc du Maine avec mademoiselle de Charolais, fille de M. le Prince. Les avantages que sa majesté fait à son fils bien-aimé, déjà fort riche par les legs forcés de *Mademoiselle*, ne sont pas bien connus : on croit qu'ils ont été cachés à dessein d'en dérober la haute importance à la connaissance du public, déjà frappé du contraste que forment les prodigalités du souverain avec la misère de ses sujets. On n'a connu, des présents faits à la nouvelle mariée, que celui de deux parures, l'une de diamants, l'autre de pierres de couleur, estimées ensemble deux cent mille livres. C'est encore le roi d'Angleterre qui a présenté la chemise au duc du Maine; sa majesté bretonne aura bientôt mérité une charge de valet de chambre ordinaire.

Mais, au moment où ce prince donnait des chemises, Louis XIV méritait sur une récompense digne de son illustre et infortuné frère en royauté : il ne veut pas renoncer à le rétablir sur le trône maintenant occupé par Guillaume. Jacques II s'avança, le mois dernier, vers les côtes de Normandie à la tête d'un corps d'armée commandé par le maréchal de Bellefonds. Le prince anglais se flattait d'avoir un grand nombre de partisans à bord d'une flotte anglaise qui tenait alors la mer en vue de Cherbourg. Sur cet indice trop peu confirmé, M. de Tourville reçut l'ordre d'attaquer, avec quarante-quatre vaisseaux seulement, cette escadre ennemie composée de plus de quatre-vingt-huit. Le combat dura néanmoins depuis le point du jour jusqu'à la nuit tombante. Jamais forces inégales ne combattirent avec un avantage aussi également partagé. Toujours abusé par l'erreur du prétendant, qui croyait à chaque instant voir des voiles se détacher de la flotte anglaise et se réunir à la nôtre, M. de Tourville fit des efforts inouïs pour soutenir une lutte si disproportionnée. Enfin, voyant, vers le soir, ses batteries s'éteindre progressivement et ses lignes faiblir, il fit hisser le pavillon de retraite. Ce fut le moment de nos plus grands désastres : les vaisseaux français s'étant dispersés sans ordre sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie, l'ennemi en brûla treize à *la Hogue* et à l'entrée de la rade de Cherbourg... Nous avons perdu, le 29 mai, cet empire de la mer qui nous fut acquis pendant deux ans; le reconquerrons-nous un jour? Oui, si Louis XIV ou ses successeurs retrouvent un Colbert, un Seignelai, qui sache se convaincre des grandes ressources maritimes de la France. Avec l'immense développement de côtes que nous possédons; avec des ports comme Cherbourg, Lorient, Brest et Toulon;

avec une population puissante, courageuse, adroite, amie des hasards, nous ressaisirons, quand nous le voudrons, le sceptre des mers, et nous le conserverons à jamais.

Au retour de cette malheureuse expédition, M. de Tourville fut complimenté par le roi, comme s'il eût remporté une victoire. « Je suis très-content de vous et de toute l'armée, dit sa majesté » à ce marin; nous avons été battus, mais vous avez acquis de la » gloire et pour vous et pour la nation. Il nous en coûte quelques » vaisseaux : cela sera réparé l'année qui vient, et sûrement nous » battons les ennemis. » Dieu fasse que cette prédiction royale s'accomplisse !

En attendant, le roi a réglé ce qu'il doit donner annuellement à Jacques II : sa majesté anglaise recevra 50,000 liv. par mois, et Louis XIV lui a fait compter dernièrement 50,000 écus pour refaire ses équipages. Le monarque détrôné assurait que c'était trop; cependant il faut bien qu'il trouve que ce n'est pas assez, puisqu'il a consenti à recevoir de sa fille Marie, femme de Guillaume d'Orange, une pension de 70,000 liv. Comment ce malheureux prince a-t-il pu oublier sa dignité jusqu'à recevoir cette aumône de la main d'un enfant ingrat qui l'a précipité du trône ! Marie d'Angleterre, en offrant, a montré le mépris profond qu'elle avait pour son père; celui-ci, en acceptant, n'a que trop justifié ce mépris. Peut-être Louis XIV lui-même devait-il à sa grandeur de ne point laisser accepter ce mince secours à son illustre pensionnaire.

J'ai été conduite à raconter jusqu'au bout tout ce qui résulta de notre échec de la Hogue; mais le roi ne revit Tourville et Jacques II qu'après la prise de Namur, que sa majesté était allée assiéger en personne. La tranchée fut ouverte devant cette place le 26 mai, et dès le 27, le prince de Barbançon, son gouverneur, demanda un passe-port au roi pour en sortir. Sa majesté venait de refuser, lorsqu'on lui annonça que quarante dames de Namur, sorties sans passe-port de son enceinte, étaient venues s'établir dans une maison près du quartier royal. Il y a quelque vingt ans, le roi eût donné asile dans son camp même à ces belles Flamandes; ce prince est bien revenu maintenant de cette courtoisie chevaleresque. Il envoya signifier à ces dames, par le prince d'Elbœuf, qu'elles eussent à rentrer dans la ville assiégée; mais le sexe connaît son pouvoir : les Namuroises résistèrent, et le roi, galant enfin par réminiscence, leur fit porter à souper. Tous les

jeunes seigneurs de la suite de sa majesté voulaient, dans cette circonstance, échanger leur chapeau à panache contre un bonnet de marmiton; notre pieux maître eut beaucoup de peine à les empêcher de faire irruption dans la maison où les étrangères s'étaient réfugiées. Le lendemain, Louis XIV, craignant de ne pouvoir comprimer longtemps la galanterie des gentilshommes qui l'entouraient, fit prendre ces dames par ses carrosses; elles furent conduites à l'abbaye de Valogne, située à quelques lieues du camp, et personne ne put les visiter. Dans le quartier de M. de Boufflers, qui commandait un corps sous Namur, trente autres dames vinrent aussi demander asile au maréchal; elles reçurent, dit-on, une hospitalité plus essentiellement militaire, mais elles ne s'en plaignirent pas.

Namur se rendit après sept jours de tranchée ouverte; le château ne capitula qu'au bout de trente-deux. Le prince d'Orange et l'électeur de Bavière avaient voulu secourir les assiégés; mais le maréchal de Luxembourg, qui s'était emparé des fortes positions du pays pour couvrir le siège, rendit nuls les efforts de ces deux souverains. Lorsque Louis XIV entra dans la citadelle, il arriva un événement qui attendrit jusqu'aux larmes tous les assistants. Un officier hollandais, noirci par la poudre à canon, et tout couvert de poussière, s'adressant à un général qui marchait à côté du roi, lui dit: « Monsieur, montrez-moi, je vous prie, M. de Vauban. » — C'est moi, » répondit le général. A ces mots l'étranger saute au cou du grand ingénieur, et, après l'avoir pressé longtemps sur son sein, il reprend avec chaleur: « Enfin je vous vois, homme incomparable; reconnaissez en moi ce *Cohorn* qui donna son nom au fort que vous venez d'enlever; ce *Cohorn* qui essayera toute sa vie d'être votre rival, mais qui ne deviendra jamais votre égal. » Le roi, profondément touché, tendit la main au célèbre ingénieur hollandais, et le fit dîner avec lui et Vauban.

Durant le siège, les jésuites de Namur avaient caché douze cent soixante bombes chargées pour les rendre aux Espagnols, si l'armée française eût été obligée de se retirer. Le roi, toujours indulgent pour les enfants de Loyola, se contenta d'envoyer le père recteur à Dôle. Quand sa majesté rapporta ce trait à son confesseur, celui-ci lui dit: « Vous êtes trop bon, sire, les supérieurs de notre compagnie seraient plus sévères en pareil cas.... » Assurément cet homme est un vrai gâte-métier. Racine, dans sa relation du siège de Namur, qu'on me montra hier, est plus jésuite que le

père de Lachaise : il ne fait qu'une brève mention de M. le duc de Chartres, qui s'est distingué à ce siège, et ne dit pas un mot d'éloge ni du duc d'Orléans, ni de M. le Prince, ni de Vauban, ni de Luxembourg, ni de Boufflers, qui cependant doivent avoir eu quelque part à la victoire. On dirait, en lisant ce récit, que Louis XIV a pris la ville tout seul... Hélas ! il ne reste plus guère du poète philosophe dans l'historien de sa majesté ; on ne reconnaît plus en lui que le gentilhomme de la chambre.

La joie que cause à Paris la prise de Namur est troublée par la perte du combat de *la Hogue* ; mais, à en juger par le chagrin des Hollandais, le premier de ces événements est plus funeste pour eux que le second ne l'est pour nous. « Nous avons coupé les » cheveux au roi de France, disait dernièrement Van-Beuning, » mais ils reviendront l'année prochaine. Le roi de France nous » a coupé un bras, et il ne reviendra point ¹. »

Après la conquête de ce que Van-Beuning appelle l'un des bras de la Hollande, Louis XIV revint à Versailles ; mais tous les princes du sang restèrent à l'armée, où des engagements assez favorables à nos armes eurent lieu successivement. Le plus important de tous fut le combat de Steinkerque. Le maréchal de Luxembourg, abusé par de fausses lettres dont un espion était porteur, se laissa surprendre, le 3 août, dans la position qu'il avait prise, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'une de ses brigades d'infanterie, déjà attaquée, se replia précipitamment sur le corps principal. La victoire, dans ce combat imprévu, allait se fixer sous les drapeaux du prince d'Orange ; deux fois les forces du maréchal avaient été repoussées. M. de Luxembourg se mit alors à la tête de la brigade des gardes avec M. le duc de Chartres, M. le Duc, M. le prince de Conti et MM. de Vendôme. Encouragés par l'exemple de tant de personnages illustres, les soldats se battirent en désespérés, et Guillaume fut forcé d'abandonner aux Français un champ de bataille inondé du sang des deux armées.

Le héros de cette journée meurtrière fut, de l'aveu de tous ceux qui s'y trouvaient, M. le duc de Chartres, dont l'indomptable opiniâtreté força la fortune à nous revenir. Dans la chaleur de l'action, son altesse royale, gênée par sa cravate, l'avait desserrée et attachée négligemment. Ce désordre d'un jeune, illustre et

¹ Van-Beuning se trompait : Namur fut repris, et les désastres de la Hogue n'ont jamais été réparés.

beau militaire, frappa quelques gentilshommes de la suite du prince : ils en parlèrent dans leurs lettres ; et, depuis quelques jours, toutes les dames de la cour portent des *cravates à la Steinkerque*, c'est-à-dire nouées avec une coquette négligence autour du cou. La mode est toujours folle ; elle doit l'être, le commerce s'en trouve bien : malheur à lui si la raison présidait au choix et à la coupe de nos ajustements.

En Allemagne, le marquis d'Harcourt a défait un parti ennemi dans le comté de Chimal, tandis que le maréchal de Lorges, après avoir battu le prince de Virtemberg à Phortzeim, forçait le landgrave de Hesse à se défendre sous les murs d'Ebernbourg, dont quelques jours plus tard ce prince s'est vu contraint de lever le siège. Pendant cette suite de succès sur le Rhin, le maréchal de Boufflers a commencé le bombardement de Charleroi.

Mais en Savoie, ou plutôt en Dauphiné, car de ce côté le théâtre de la guerre est maintenant sur le territoire du grand royaume, de nombreux échecs continuent la série de malheureuses destinées dont le combat de *la Hogue* a marqué le point de départ. Le duc de Savoie, auquel M. de Catinat ne peut opposer qu'une armée insuffisante, renouvelle en France les désastres du Palatinat. Le général français défend pied à pied les possessions du roi son maître ; mais ni son habileté, ni le courage de ses troupes, ne peuvent balancer l'avantage du nombre ; les ennemis se sont avancés jusqu'à Gap. Une maladie survenue au duc de Savoie a pu seule arrêter les progrès de sa conquête. Apprenez, grands de la terre, à juger votre puissance : les armées se dissipent devant vous ; les peuplent tremblent à votre aspect ; la terreur vous précède et vous suit... partout vos exploits inspirent ou la crainte, ou l'admiration, ou l'envie.... Un léger mouvement de fièvre survient-il, vous voilà arrêtés, abattus ; votre tête, naguère si altière, ne peut se soutenir.... le héros n'est plus qu'un objet de pitié... O La Fontaine ! quelle morale dans ta fable du *Lion malade* !

Casimir V, roi de Pologne, vient de mourir à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que Louis XIV lui avait donnée il y a vingt-quatre ans. Ce prince passa sa vie dans une indécision qui lui fit faire l'essai de toutes les conditions ; il ne s'attacha jamais à aucune, et n'eut un goût prononcé pour rien. Né sur le trône, le fils de Sigismond III, peu ébloui de la pourpre souveraine, lui préféra le froc des jésuites, secte dont il ne partagea ni ne blâma

les principes ; il s'y laissa aller, et reçut avec la même indifférence la dignité de cardinal. Appelé par les Polonais à gouverner leur pays, Casimir combattit sans ambition, fut battu sans honte, et vainquit ensuite sans morgue. Après avoir rendu la paix à ses États, ce singulier potentat fut ennuyé de la suprême puissance comme il l'avait été jusqu'alors de tout ; il déposa le sceptre pour venir en France redemander à Louis XIV la bure du cloître, sous laquelle il mourut, parce qu'il ne savait plus quel état embrasser, ayant essayé de tous. Casimir avait usé des femmes, mais il ne les avait point aimées. « Savez-vous, disait-il un jour à ses courtisans, » pourquoi je préfère les plaisirs de l'amour à tous les autres ? » Chacun s'empressa de détailler avec chaleur ce qu'ils ont de charmant, de délectable, d'enivrant : « Rien de tout cela, reprit le » roi, ne répond à mon idée : je préfère ces plaisirs parce que ce » sont les plus courts. » Ce seul mot peut faire juger le caractère de Casimir.

CHAPITRE XXXII.

1693-1694.

La cour ; sa moralité actuelle. — Jugement de madame de Maintenon à cet égard. — Choiseul et Ninon. — Parti des dévots ; parti des débauchés. — Corbinelli. — Fanchon Moreau et Louison Moreau. — Scrupule d'actrice chassé à grand orchestre. — Madame de Route ; sa popularité amoureuse. — Émission de maréchaux de France. — Mort de *Mademoiselle* ; encore quelques mots sur elle. — Lament à la cérémonie funèbre de sa femme. — Ordre royal et militaire de *Saint-Louis* ; ses statuts. — Abus de cette récompense. — Mort du comte de Bussy-Rabutin. — Ses Mémoires. — Sacots par terre et par mer. — Victoire de *Nerwinde*. — Mort de *Pélimon* ; caractère de cet écrivain. — Mort de madame de *Lafayette* ; ses titres aux regrets. — Conquête du Piémont par *Catinat*. — *Machines infernales*. — Madame Guyon ; son portrait ; le quétisme. — Le père *Lacombe*. — Courses de madame Guyon et du père *Lacombe*. — Morale de cette grande prêtresse de l'amour pur. — *Le moyen court ; les Torrents*. — L'archevêque de Paris dragon de madame Guyon. — L'abbé *Fénélon* quétiste. — Le spiritualisme à *Saint-Cyr*. — *Adherbal*, tragédie de *Lagrange-Chancel*. — *Le Café*, comédie de *J.-B. Rousseau*. — Les pipes et les princesses du sang. — Le sac à rin et le sac à guenilles, scène héroïque. — Sorcès en Espagne dû à la chaise de sainte *Geneviève*. — Le croisement de races. — Exploit de *Jean-Bart* ; il est anobli. — Il mystifie ses mystificateurs. — Vengeance d'un médecin. — *Germanicus*, de *Pradon*. — *Mademoiselle Choin* ; son portrait. — Aventures de cette fille d'honneur avec le Dauphin. — Madame de *Conti* et *M. de Clermont*. — Rivalité. — *Péridie* divagquée. — Scène attendrissante. — *Mademoiselle Choin* est disgraciée. — Belle marche de *Monseigneur* et du maréchal de *Luxembourg* en *Flandre*. — Évén-

ments militaires. — Mort du maréchal d'Humières. — Acte de servilité du parlement. — Le duc du Maine est grand maître de l'artillerie — Mort du maréchal de Bellefonds. — Le laquais gibier.

Il faut avouer sans détour qu'on s'ennuie aujourd'hui de tout son cœur à la cour de France ; et comment en serait-il autrement ? ces discours graves, ces démarches mesurées, ce ton compassé, ces détails d'assommante représentation qu'il faut étudier constamment, tuent la gaité, sans laquelle tout languit. *L'Œil de bœuf* ressemble maintenant au parloir d'un couvent, et la conversation des courtisans doit être aussi réservée que celle des séminaristes. Bien plus, cette austérité d'une cour vieille avant le temps de la vieillesse poursuit dans le monde nos seigneurs et nos dames ; à peine un gentilhomme, ami de la variété, endosse-t-il son manteau couleur de muraille pour se glisser, à la brune, chez une beauté sensible, que le terrible ordre de *bien vivre* avec sa femme lui arrive de Versailles. Madame de Maintenon tient, avec une rigueur extrême, un registre ouvert des infidélités conjugales, qui, comme on le pense bien, ne remonte pas au temps de son ménage avec Scarron. Que résulte-t-il de tout cela dans une société qui ne peut pas changer de goûts et de passions ainsi qu'elle change d'habits ? L'inquisition mystique de la cour ne réussit qu'à rendre le vice plus subtil, plus avisé, plus prudent ; et l'hypocrisie, en masquant les travers, les fait échapper aux stigmates de l'opinion. Nous voyons chaque jour se perfectionner l'art de comprimer les mouvements de l'âme, de les soumettre à une sorte de mécanisme, et d'ériger la dissimulation en devoir. Jamais on ne vit autant de politesse qu'il en existe aujourd'hui chez les gens de haute distinction ; mais c'est une politesse de mots, de manières, dans laquelle le cœur n'entre pour rien. Les compliments, les protestations de dévouement, les offres de services, les *baise-mains*, sont une monnaie courante qui abonde partout ; veut-on la fondre pour en connaître la valeur, il ne reste pas une parcelle d'or pur au fond du creuset. En réalité, nulle époque de notre histoire ne fait mention de plus de désobligence, de perfidie, de trahison qu'il y en a de nos jours ; et voilà ce qu'on gagne à faire passer l'hypocrisie religieuse dans les mœurs.

Qu'apprend l'étiquette fallacieuse de la cour en faisant oublier de plus en plus la bonne et franche naïveté de nos pères ? Elle fait connaître l'heure précise à laquelle un courtisan doit arriver

au lever pour assister à *la chemise* ; lui indique l'art d'offrir *la serviette* ¹ ; lui enseigne combien de pas il doit faire, selon sa qualité, dans *la chambre du lit* ; rend familière à sa mémoire la liste de grands ayant le privilège du *pour* ², et lui donne l'intonation avec laquelle il doit prononcer *sire*, *Marly*, s'il veut obtenir la faveur de suivre le monarque à cette résidence. Il est encore indispensable de savoir en l'honneur de quels personnages les gardes du corps doivent frapper du pied, quand ils passent devant eux ; enfin on lapiderait un gentilhomme qui aurait transgressé l'ordre auquel les carrosses sont assujettis dans la cour de Versailles, comme les courtisans dans l'intérieur du château.

C'est sous le poids de ces tristes assujettissements que les seigneurs français vont grimacer dans les appartements du roi, et que leurs femmes traînent leur longue queue d'or et de soie sur les parquets de la galerie, ou balayent inévitablement la poussière des jardins. Croira-t-on que nos estomacs eux-mêmes ne peuvent échapper à l'étiquette ? Dans les voyages de Marly, Compiègne ou Fontainebleau, les dames admises à l'honneur du carrosse de sa majesté doivent, à peine d'une sorte de disgrâce, consommer les volailles, les jambons et les pâtisseries dont ce carrosse est toujours rempli. Malheur aux femmes délicates ! la plus grande faveur de la cour leur est interdite, à moins qu'elles ne sacrifient leur santé à leur crédit, et que, pour obtenir une grâce, elles ne se mettent au-dessus de la crainte d'une indigestion.

Si l'on ajoute à tant de gêne, tant de soins obligés, tant de compression du naturel, l'abnégation de dignité dont il faut faire preuve auprès du prince, pour laisser toujours une distance infinie entre ses courtisans et lui, on reconnaîtra que leur condition est la plus humble des servitudes. Voici un témoignage de l'idée que les hommes de cour se font eux-mêmes de leur abjection : un gentilhomme de la chambre maltraitait un jour un valet de pied de Louis XIV, derrière le carrosse de ce prince ; il demanda ce que c'était. « Ce n'est rien, sire, répondit l'homme tiré ; ce sont » deux de vos gens qui se battent. »

¹ Au repas du roi, la serviette était présentée par de grands personnages, et c'était être arrivé à un haut degré de faveur que d'avoir eu le bonheur de l'offrir.

² Dans les voyages, le maréchal des logis de la cour qui marquait les logements indiquait seulement le nom des simples courtisans ; s'il s'agissait d'un prince, il écrivait avant son nom le mot *pour*.

Si quelque jour les pages de mes tablettes où je consigne ces misérables attributs de la grandeur tombent sous les mains des panégyristes à gages de la cour, ils ne manqueront pas de crier à la calomnie; laissons parler sur le même sujet madame de Maintenon, dont le témoignage ne saurait paraître suspect. « Ce pays » est effroyable, écrivait-elle de Versailles à l'évêque de Chartres; » il n'y a point de tête qui n'y tourne. Je vois, j'entends des » choses qui me déplaisent ou qui m'indignent : nous avons des » assassinats de sang-froid, des envies sans sujet, des rages, des » trahisons sans ressentiments, des avarices insatiables, des dés- » espoirs au milieu du bonheur, des bassesses qu'on couvre du » nom de grandeur d'âme.... Je me tais; je n'y puis penser sans » emportement. » Que pourrait-on ajouter à ce tableau ? Rien, si ce n'est que madame de Maintenon, qui l'a tracé avec des couleurs si vives, a fourni les premiers traits de l'original. N'est-ce pas elle qui a fait de la cour légère du jeune Louis XIV un centre de déceptions, de bigotisme, cent fois plus dangereux que l'arène de galanterie que cette ancienne pécheresse s'est efforcée de détruire, parce qu'elle était lasse des tendres combats qu'on y livrait ? Ah ! madame de Maintenon devrait être la dernière à se plaindre de l'état de choses actuel : il est son ouvrage.

J'assistais hier à une représentation de la *Mort de Pompée*, tragédie du grand Corneille. Ninon était dans une loge du même rang que la mienne; vingt jeunes seigneurs se pressaient à ses côtés, et je voyais de temps en temps les jolies dents de cette vieille Armide se découvrir par le sourire le plus gracieux. Tout à coup des applaudissements aussi nombreux, aussi bruyants que peu motivés, partent de toutes les parties de la salle au moment où Cornélie dit à César, en le quittant,

Ah ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

Aussitôt tous les regards se tournent vers mademoiselle de Lenclous, puis se reportent sur la scène, et les *bravos* de continuer. Je ne savais à quoi attribuer cet étrange transport qui rendait, en se prolongeant, ma surprise de plus en plus vive. « Allons, comtesse, dit Villeroy en entrant dans ma loge, je vois que vous ne connaissez pas l'aventure qui donne lieu à ces applaudissements; je vais vous la raconter. Je n'ai pas besoin de vous dire que Ninon est ici; partout où elle se trouve l'admiration est prompte à la

remarquer. Mais je dois vous montrer, sur le théâtre, le comte de Choiseul, que vous n'avez peut-être pas aperçu. Or notre nouvelle Laïs et ce gentilhomme sont les héros de l'ovation dont vous venez d'être témoin. Écoutez bien : Choiseul s'était mis, il y a quinze ou vingt ans, sur les rangs des adorateurs de Ninon ; elle n'était point insensible au mérite de cet amant distingué sous tant de rapports ; mais, par malheur, personne n'était moins habile à faire l'amour comme Ninon l'entendait : il soupirait toujours et n'agissait jamais. Le cœur brûlant de mademoiselle de Lenclos fut promptement affadi par la cour languoureuse que lui faisait ce Céladon des vieux temps. Fatiguée un jour de ces poursuites sans but, la spirituelle beauté, cédant à sa vivacité, s'écria devant l'éternel soupirant :

Ah ciel ! que de vertus vous me faites haïr.

C'est à cette anecdote, connue de tout Paris, que le public vient de faire allusion en voyant ensemble, dans cette salle, Choiseul et Ninon. Mais écoutez la fin de mon récit. Le comte fut, comme vous le croirez sans peine, honteux et confus de l'application que lui avait attirée sa maladroite galanterie ; s'en corrigea-t-il ? je crois que non ; car, à quelque temps de là, ayant rencontré chez sa maîtresse le danseur Pécourt, qu'elle lui préférait, il le traita avec cette ironie qui révèle le dépit né d'une rivalité malheureuse. Le pensionnaire de l'Opéra portait en ce moment un habit assez ressemblant à un uniforme. « Dans quel corps servez-vous ? » lui demanda le comte d'un ton railleur. « Monsieur, répondit Pécourt » sur le même ton, je commande un corps où vous servez depuis » longtemps. » Choiseul se trouva très-heureux que son rival n'eût pas dit *un corps où vous servez fort mal* ; il ne répliqua pas. « J'ai fini, ajouta M. de Villeroy en se levant ; comtesse, je vous » baise les mains. »

Il existe à la cour deux partis bien distincts : le premier, dont madame de Maintenon est l'âme, et auquel cette femme astucieuse a su enchaîner Louis XIV, est celui des dévots ; il a son centre à Versailles. Bossuet, le père de Lachaise, le père Gobelin, Montchevreuil, Dangeau, Racine, et toutes les femmes qui perdraient leur temps à être galantes, sont inscrits dans cette légion. J'ai détaillé plus haut ses manœuvres et leurs résultats. Le second parti, dont les points de réunion sont le Temple ou la cour du Dauphin

à Choisy¹, se compose de tous les courtisans restés fidèles au culte de la galanterie; *Monseigneur* s'en est déclaré le chef. Les principaux sectateurs sont le duc de Chartres, le prince de Conti, M. le Duc, Vendôme, son frère le grand prieur, Vaudemont, Chaulieu, Lafare, Corbinelli; et parmi les femmes, la belle princesse de Conti, *madame la Duchesse*, madame de Route, etc. Les réunions ont lieu le plus ordinairement chez le Dauphin; l'esprit, comme on peut en juger par la liste des initiés, ne manque jamais à ce rendez-vous, et, dans de petits soupers où les mœurs ne sont pas toujours d'une pureté exemplaire, la cour est fort galement critiquée, ridiculisée, chansonnée, l'héritier de la couronne donnant le ton. La vive, la maligne duchesse de Bourbon dispute à Chaulieu le sceptre de la chanson satirique au sein de ces débauches, où le vin d'AI coule à flots pressés; son altesse est la plus jolie Sapho du monde, et l'on ne parle à la cour que de ses *improptu* de Choisy. La semaine passée, une de ces parties fit tant de bruit, le roi y avait été chanté d'une manière si leste par sa fille chérie, *madame la Duchesse*, que sa majesté voulut avoir des détails précis, afin, disait-il, de punir sévèrement les acteurs de cette orgie, *Monseigneur* et la petite princesse les premiers. En conséquence M. de la Reynie, qui parvint à faire quelque chose d'à peu près respectable de la police, reçut l'ordre exprès de dépister les convives du souper scandaleux. Ce magistrat, après quelques recherches, découvrit que l'Italien Corbinelli assistait d'ordinaire aux repas chantants du Dauphin. Robe et perruque déployées, le lieutenant général se rendit chez ce vieux épicurien.

« Où avez-vous soupé mercredi? lui demanda-t-il après un salut bien sec, un salut de police.

— Mercredi, répondit l'Italien, il y a cinq jours... C'est de l'histoire ancienne.... Songez donc, monsieur, que j'ai mangé quinze fois depuis cet instant, et qu'un repas digéré ne laisse aucun souvenir dans la tête.

— Monsieur, trêve de plaisanterie, et veuillez ne pas vous amuser de moi.

— M'amuser, reprit Corbinelli en bâillant à se fendre la bouche... Voilà qui vous prouve tout le contraire.

— Répondez donc catégoriquement.... Où avez-vous soupé mercredi?

¹ Cette cour se tint à Meudon, lorsqu'en 1698 le roi eut échangé Choisy contre le château que madame de Louvois possédait à Meudon.

— Je ne m'en souviens nullement.

— Ne fréquentez-vous pas M. de Conti, M. le Duc, le grand prieur de Vendôme ?

— Il se peut, mais je l'ai tout à fait oublié.

— Ne vous arrive-t-il point de manger quelquefois avec ces seigneurs ?

— Ne me parlez pas du passé, c'est pour moi un sillon tracé dans l'eau. Mais si ces messieurs m'invitent à l'avenir, je vous en informerai.

— Il me semble qu'un homme comme vous devrait se souvenir de ses relations avec des personnes de cette importance.

— Je ne dis pas non, monsieur ; mais avec un homme comme vous, je ne suis jamais un homme comme moi. »

M. de la Reynie ne put en savoir davantage du rusé transalpin, et, tous les convives de *Monseigneur* n'ayant pas moins fidèlement gardé le secret, sa majesté dut renoncer à ses recherches sur le souper de Choisy.

L'élève de Bossuet et de Montausier fait, il faut le dire, peu d'honneur à ses maîtres sous le rapport de l'instruction et de la sagesse : comme il eut toujours l'étude en aversion, il n'a pu puiser de bons exemples dans les livres, et les sages conseils des hommes supérieurs placés près de lui résonnaient en vains sons à son oreille. *Monseigneur* est heureusement né avec une âme honnête, du jugement, un fond de générosité, qui le garantissent des grands vices, et ne laissent percer en lui que des travers. Peut-être ent-on à se reprocher des formes trop austères dans l'éducation primitive du Dauphin : la langue latine, surtout, lui déplaisait jusqu'à l'horreur, et pourtant on persista à la lui enseigner dans tous ses détails fastidieux et dégoûtants. Un jour une dame se plaignait de sa position devant ce prince encore fort jeune :

« Est-ce qu'on vous ferait faire des thèmes ? lui demanda son attesse royale.

— A moi ? non, monseigneur.

— Ne vous plaignez donc point, madame, ajouta *Monseigneur*, vous ne connaissez pas l'excès du malheur. »

On sent qu'avec une si faible digue opposée à ses passions, l'héritier du trône dut s'y abandonner sans réserve. Depuis la mort de la Dauphine, les dérèglements de ce prince allèrent fort loin : indépendamment de madame de Route et de mademoiselle Choin, fille d'honneur de la princesse de Conti, *Monseigneur*

eut des affections passagères aussi nombreuses que les jours de l'année; quelques-uns de ces caprices donnèrent lieu à des aventures fort plaisantes; en voici deux toutes neuves :

Le Dauphin avait remarqué à l'Opéra Fanchon Moreau , très-jolie courtisane attachée à ce spectacle; il désira la posséder. Dumont et Francine, gendres de Lully, qui lui ont succédé dans l'exploitation du privilège de l'Opéra, furent chargés d'envoyer à Choisy l'actrice remarquée par le prince. Dumont, qui exerçait plus particulièrement que son collègue les fonctions de pourvoyeur galant, écrivit à cette fille pour l'informer de l'heureuse aubaine qui lui advenait, et lui assigna un rendez-vous. Par je ne sais quel malentendu, la lettre, au lieu d'être remise à Fanchon Moreau, le fut à Louison Moreau, fort grosse, mais fort laide personne, passablement négligée par les galants. Elle n'en fut que plus exacte à se rendre au lieu indiqué; et, soit que *Monseigneur* attribuât à l'illusion du théâtre la différence frappante qu'il remarqua entre les traits qui s'offraient à lui et ceux qu'il avait admirés à l'Opéra, soit que son altesse ne fût pas d'humeur à remettre la partie, Louison fut tout aussi fêtée que l'eût été Fanchon. Cependant Dumont, ayant reconnu l'erreur, court à Choisy avec la belle Moreau, dans le but de la substituer à la laide; l'un et l'autre arrivent au cabinet hermétiquement fermé du prince. « *Monseigneur*, s'écria le pourvoyeur à travers la porte, on s'est trompé; ce n'est pas celle-là. » Point de réponse. Dumont, criant encore plus haut, reprend : « Il y a méprise entre les deux sœurs... J'amène la bonne. » Le Dauphin, las du tintamarre qu'on fait à sa porte, l'ouvre enfin, et proteste qu'il est fort content de Louison. Il ajoute qu'une autre fois ce sera le tour de Fanchon.... A ces mots son altesse passe dix louis à la belle délaissée, qui les jette au nez de son directeur. Dumont a raconté cette aventure au foyer de l'Opéra, d'où elle est venue à la connaissance de la ville et de la cour, qui s'en égayent à l'envi.

Quelques jours après l'événement que je viens de rapporter, *Monseigneur* se sentit un goût très-vif pour une chanteuse âgée de quatorze ans au plus, et dont l'accent mélodieux avait séduit ce prince. De peur d'une nouvelle méprise, le Dauphin chargea, cette fois, Francine de faire des propositions à la jeune personne, en lui remettant un riche présent. Elle refusa l'un et l'autre, et la formule de refus est neuve. Le lendemain de la démarche, *Monseigneur* se rendit à l'Opéra plein d'espérance et d'amour; il at-

tendait avec impatience, dans sa loge, le rapport de Francine, lorsque la petite chanteuse, ayant fait lever à moitié le rideau, s'avança jusque sur le bord du théâtre, et, tournant ses regards vers le Dauphin, elle chanta de la meilleure façon du monde ce refrain connu :

Je ne saurais,
Je suis encor trop jeune ;
J'en mourrais.

Tous les musiciens reprirent l'air, le jouèrent jusqu'à ce que la toile fût levée ; et le Dauphin finit par rire de bon cœur du scrupule chanté à grand orchestre par la jeune pensionnaire de l'Opéra.

Malgré toutes ces passades, *Monseigneur* aime toujours éperdument madame de Route. Par malheur, cette dame a autant de désirs qu'elle voit d'hommes, et autant d'amants qu'elle compte en elle de désirs. Elle assiste presque toujours à ces petits soupers de Choisy, où l'on passe bientôt de l'étiquette à la liberté, de celle-ci à la licence, et de la licence à la débauche. Une nuit de la semaine dernière, madame de Route étant assise à l'un de ces banquets licencieux, le prince de Turenne ¹, qui ne manque jamais de s'y trouver, partit d'un éclat de rire extravagant au milieu du repas. Le Dauphin lui en ayant demandé le sujet, il hésitait à le dire... Pressé avec instance par le prince, Turenne reprit enfin : « C'est que je trouve fort plaisant que de neuf que nous » sommes ici, de Route soit le seul qui n'ait pas couché avec sa » femme. » Voilà le ton de la cour du Dauphin ; elle forme un grand contraste avec celle de Versailles, où, généralement parlant, on n'est guère plus sage sous le manteau de sagesse dont on s'y revêt... Mais l'apparence est là, et, parmi les hypocrites, ce semblant tient lieu de toutes les vertus.

La campagne s'est ouverte en Flandre par la prise de Furnes, où M. de Boufflers a fait quatre mille Anglais prisonniers. Moins heureux sur le Rhin, M. de Tallart a dû lever le siège de Rhinfeld. Le roi était parti pour se mettre à la tête de son armée de Flandre ; mais, étant tombé malade au Quesnoy, il est revenu à Versailles, et sa majesté a laissé entrevoir à ses courtisans qu'elle avait fait sa dernière campagne ². A son retour, Louis XIV a créé maréchaux

¹ Fils du grand homme de ce nom.

² En effet, Louis XIV ne se montra plus à la tête de ses armées.

de France MM. de Choiseul, de Villeroy, de Joyeuse, de Boufflers, de Tourville, de Noailles et de Catinat.

Les âmes sensibles donnaient encore dernièrement des larmes à madame de La Sablière, morte, ce mois de janvier, aux Quinze-Vingts, dans l'austère pénitence de son ancien amour pour l'ingrat La Fare, qui ne sut jamais sonder les trésors de ce tendre cœur. Tout à coup le bruit d'une mort plus illustre se répandit à la cour : mademoiselle de Montpensier, ou, si l'on veut, madame de Lauzun, a cessé de vivre dans la soixante-sixième année de son âge. Aucune femme n'ent peut-être une destinée plus malheureuse en recherchant le bonheur conjugal : la reine Élisabeth vit s'écouler sa vie en mariages rompus par elle ; *Mademoiselle* passa une partie de ses jours en mariages qu'elle refusa comme trop peu honorables, et finit par en contracter un qui l'humilia. Cette princesse a succombé, après trois jours d'agonie, dans le palais du Luxembourg, qui lui appartenait. Elle avait fait, depuis longtemps, un testament ; cet acte se trouve entre les mains de la supérieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. *Mademoiselle* laisse, dit-on, des mémoires entièrement écrits de sa main : ce manuscrit ne doit pas être un chef-d'œuvre de style, à moins que son altesse n'ait fait de grands progrès dans la langue française depuis que, devenue vieille, elle n'avait rien de mieux à faire. Quoi qu'il en soit, si les Mémoires de *Mademoiselle* ont de la naïveté, on y reconnaîtra sans peine une femme qui, sans être dépourvue de courage et de grandeur, n'eut jamais assez de force pour se faire une vertu réelle. Elle était bonne, mais sans discernement ; sensible, mais avec faiblesse ; généreuse, mais par acquit de cette dignité d'apparat qui veut que les riches donnent.

A la cérémonie funèbre, Louis XIV s'est montré fort scandalisé de voir le duc de Lauzun en grand habit, prétendant que la famille royale seule devait paraître ainsi au convoi de ses membres, et que le duc était bien osé de se croire lié à cette auguste race par son mariage secret. Sa majesté, beaucoup plus occupée des prétentions de son ancien favori que du soin pieux de prier pour sa cousine, a fait exprimer son mécontentement à M. de Lauzun, en lui faisant donner l'ordre de se retirer. « Je n'ai pas en ce moment le » loisir d'écouter la voix de l'orgueil, a répondu l'époux de *Mademoiselle* au duc de Saint-Aignan que le roi lui avait envoyé ;

« je suis tout entier à ma douleur, que le roi soit mieux à la sienne ; » et Lauzun est resté à la cérémonie.

Le jour (9 avril) où le roi apprenait que les Anglais avaient été chassés avec perte de la Martinique, où ils avaient fait une descente, sa majesté signa l'édit de création de *l'ordre royal et militaire de Saint-Louis*¹ ; en voici les principaux statuts : Le roi sera grand maître perpétuel ; le Dauphin, ou l'héritier présomptif de la couronne quand il n'y aura point de Dauphin, portera toujours la croix de Saint-Louis, qu'il recevra dès le berceau. A l'avenir, quand le roi nommera un maréchal de France, il le créera et le recevra sur l'heure chevalier de Saint-Louis, en le frappant trois fois sur l'épaule du plat de son épée. Tous les maréchaux de France maintenant en exercice sont, de plein droit, admis dans le nouvel ordre. On n'a besoin de faire aucune preuve de noblesse pour obtenir cette distinction ; mais elle ne sera accordée aux officiers qu'après dix ans au moins de service militaire. Il y aura huit grand'croix, qui porteront un ruban rouge et une croix d'or sur l'habit ; leur traitement sera de deux mille écus. Pour le surplus des chevaliers, on formera différentes classes dans les pensions, qui ne pourront être saisies en acquit d'aucune dette.

Voilà certainement une belle institution : c'est assez, mais ce n'est pas trop de dix ans de service pour mériter une croix ; la fixation de ce titre est d'une sagesse irréprochable. Pourquoi donc, après quinze jours d'existence de l'ordre, en avoir enfreint déjà les statuts ? Je rencontre à la cour de jeunes militaires décorés de la croix de Saint-Louis, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de l'hôtel de leur père, et qui ne peuvent réunir les dix ans exigés qu'en y comprenant leurs années de collège... Hélas ! pour cela, comme pour tout, trois jours d'intrigue obtiennent plus de faveurs qu'un demi-siècle de services distingués.

Les rangs des hommes illustres, ou à peu près, viennent de s'éclaircir d'un académicien qui avait de l'esprit, ce qu'il est bon de

¹ La croix de Saint-Louis ne pouvant être accordée qu'aux catholiques, il arriva souvent que de braves officiers ne furent point récompensés, parce qu'ils étaient protestants. Louis XV mit fin à cette criante injustice en créant l'ordre du *Mérite militaire* en 1769.

remarquer quand tous nos académiciens ne peuvent pas se flatter d'en avoir : le comte de Bussy-Rabutin , célèbre par ses satires et sa galanterie , mourut dernièrement dans ses terres de Bourgogne. On sait que ce gentilhomme fut mis jadis à la Bastille ; je crois avoir oublié de l'en tirer , mais il n'y est pas resté pour cela. Bussy , après une détention de quinze mois , recouvra sa liberté. Il vécut longtemps éloigné de la cour ; on l'y vit enfin reparaitre sans éclat , sans faveur , et il lui fut permis , plutôt que demandé , de travailler à une histoire du roi. Sa majesté n'avait pas une grande confiance à cet égard dans l'écrivain qui fit cette épigramme , au temps où Louis XIV portait encore le surnom de Dieudonné :

Ce roi si grand , si fortuné ,
Plus sage que César , plus vaillant qu'Alexandre ,
On dit que Dieu nous l'a donné...
Ah ! s'il pouvait nous le reprendre !

Il faut convenir que ce n'est là ni de la bienveillance , ni même de la justice. Le comte de Bussy-Rabutin a rédigé des Mémoires qui seront publiés l'année prochaine ; il me les a lus en grande partie , et je les crois au-dessous de tout ce qu'a fait ce spirituel académicien. L'auteur parle trop de lui , pas assez de son époque. Les aventures galantes qui remplissent les pages de cet écrit sont des redites , mille fois reproduites , d'un genre d'événements qui se concluent tous à peu près de la même manière ; dans ces sortes d'anecdotes , le dénouement est trop prévu pour qu'on puisse s'intéresser aux détails. Reste le plaisir par excellence des mauvais sujets , celui de compromettre les femmes ; et si Bussy s'est complu dans cette triste jouissance , ce n'est pas à mon sexe de l'en féliciter.

Avant de rentrer dans la lice guerrière , je prends note ici que Louis XIV commença le 14 mai de la présente année à dater de son règne. Tandis que le roi consacre sur ses édits , sur les arrêts de son conseil , cette ère déjà remplie de grandes institutions et de victoires , nos généraux s'efforcent d'ajouter à ces dernières. En mai , le maréchal de Lorges s'est emparé d'Heidelberg et du château de cette place. Les habitants ont eu à reprocher aux troupes françaises de grands désordres et quelques cruautés ; mais le soldat était excité par le souvenir des excès plus graves encore commis en France par l'armée du prince de Savoie. Néanmoins *Madame*

jette feu et flammes contre M. de Lorges, qui, dit-elle, a laissé profaner les tombeaux des électeurs palatins, qu'on devrait, selon cette princesse, vénérer autant que le saint sépulcre. Sur les frontières d'Espagne, le maréchal de Noailles s'est fait ouvrir les portes de Roses, dont la reddition a été hâtée par les bombes que le comte d'Estrées faisait pleuvoir de ses vaisseaux sur cette place. Pendant que ces événements se passaient sur les côtes, M. de Tourville attaquait, à la hauteur de Cadix, le vice-amiral anglais Rook, qui escortait une flotte marchande venant de Smyrne. Il brûla quatre vaisseaux de guerre à l'ennemi, et coula, prit ou brûla quatre-vingts des navires richement chargés que Rook escortait. Le bruit court cependant que le nouveau maréchal n'a pas su profiter de son avantage, et qu'il eût pu causer de plus grands dommages à la marine militaire qu'il avait vaincue dans ce combat.

En Flandre, après un avantage remporté aux portes de Maëstricht par M. de Luxembourg sur le comte de Tilly, l'un des hommes de guerre les plus renommés de l'Allemagne; après la prise de Hui par le maréchal de Villeroy, l'armée française a rencontré celle des alliés dans la plaine de Nerwinde, au bord de la rivière de Ghette. Nos troupes étaient réunies sous les ordres du maréchal de Luxembourg, ce digne élève du grand Condé, auquel plusieurs princes du sang se faisaient gloire d'obéir. Les ennemis avaient à leur tête ce prince d'Orange, que, par respect pour les droits légitimes des souverains, je n'ai pas encore qualifié de roi d'Angleterre. Le combat dura douze heures sous un déluge de feux homicides, auquel se mêlait l'ardeur pesante de la canicule. Cinq fois le duc de Chartres chargea la cavalerie ennemie, qu'il parvint enfin à culbuter, et dont une partie se noya dans la Ghette. Philippe d'Orléans, à Nerwinde, comme à Steinkerque, fut le héros de la journée; les autres princes du sang se montrèrent dignes de combattre à ses côtés. Vainement Guillaume essayait-il, à diverses reprises, de briser à coups de canon les rangs redoublés de notre infanterie; les larges brèches qu'y ouvraient la mitraille et les boulets se refermaient aussitôt. Le prince s'éloigna avec rage de ce bastion vivant.... L'insolente nation! s'écria-t-il en enfonçant ses éperons acérés dans les flancs de son cheval. Le champ de bataille nous resta: nous eûmes le triste avantage d'y recueillir les cadavres de sept à huit mille Français, et de onze ou douze mille étrangers, devenus nos ennemis sans que le plus grand nombre sût pourquoi. Luxembourg conquit cette arène sanglante à temps

pour entendre le concert déchirant des mourants dont la terre était jonchée ; mais l'imagination enivrée des vainqueurs jeta sur ce lugubre spectacle soixante étendards et vingt-deux drapeaux, qui formaient les trophées de ce jour de deuil.

Luxembourg avait battu ses ennemis en Flandre, mais ils n'étaient point subjugués à l'OEIL de bœuf. Les courtisans reprochèrent à ce général une attaque inconsidérée, une victoire lente, des résultats presque nuls et trop chèrement payés. Quelques-uns de ces reproches étaient peut-être fondés ; mais ceux qui les articulaient eussent été désolés que l'illustre guerrier n'en eût mérité aucun... L'envie seule excitait leur critique.

Dans le temps où mille familles trempent de leurs larmes les lauriers de Nerwinde, les Muses effeuillent leurs couronnes sur la tombe de Péliisson, et les amours sur celle de madame de Lafayette. Péliisson fut d'abord bon serviteur, excellent ami, homme dévoué ; il devint ensuite courtisan assidu ; c'était faire entièrement peau neuve. On ne peut, en tout cas, lui refuser la qualité d'écrivain spirituel, énergique et profond : les discours qu'il fit pendant la captivité de Fouquet passeront toujours pour des chefs-d'œuvre de style et de raisonnement. Le surplus des œuvres de cet académicien révèle les fréquentes transitions de caractère auxquelles il se livra : nous avons de lui *des prières pendant la messe* et *un recueil de poésies galantes* ; *un traité sur l'Eucharistie* et *des madrigaux adressés à Olympie*. On estime *l'Histoire de l'Académie* ; celle de la *conquête de la Franche-Comté*, à part quelques traits qui font trop reconnaître l'historien pensionné, mérite beaucoup d'éloges. Péliisson était philosophe ; il changea de religion et devint maître des comptes ; la métamorphose ne pouvait être plus complète. Cependant la tête de ce bel esprit était encore meublée de quelque poésie quand il se fit maître des requêtes, et qui pis est abbé. Il n'y avait pas moyen que le dieu de l'harmonie tint davantage dans un tel chef ; il en délogea : Péliisson ne composa plus que de mauvais vers ; mais, en récompense, sa fortune fut bientôt faite ; Plutus le consola complètement de l'infidélité d'Apollon. Le célèbre convertisseur est mort sans confession : c'est un grand malheur... Espérons, toutefois, que la ferveur des âmes qu'il a conquises à l'Eglise lui ouvrira le paradis, malgré l'irrégularité de son départ pour l'éternité.

Madame de Lafayette eut une carrière moins inconstante que

celle de Pélisson : jeune, elle cultiva les amours; plus âgée, elle les peignit; vieille, elle se nourrit de leur souvenir. Les romans de cette dame, surtout la *Princesse de Clèves* et *Zaïde*, sont remplis de charme et de naturel : ce sont les premiers où l'on ait retracé les mœurs avec fidélité; les premiers dont l'emphase des compositions chevaleresques ait été bannie. Madame de Lafayette est le chef d'une nouvelle école que ne manqueront pas de suivre les gens de goût.

La suite du triomphe de Nerwinde a été la prise de l'importante place de Charleroi. Le maréchal de Villeroy commandait les troupes assiégeantes; Vauban dirigeait les attaques, et Luxembourg couvrait le siège. Dans les Alpes, des événements plus décisifs ont changé la face des choses : le duc de Savoie, défait sous les murs de Pignerol, dont il avait entrepris le siège, a vu, dans un seul jour, effeuiller tous ses lauriers à Marseille. Le maréchal de Catinat, son vainqueur, profitant de ses avantages, a reporté la guerre dans les campagnes du Piémont, où le soldat français a, je dois le dire, exercé de terribles représailles des ravages du Dauphiné. Les environs de Turin ont été pillés, incendiés, et les femmes ont cessé d'être le partage exclusif de leurs maris.

Au moment où j'écris, les Anglais bombardent Saint-Malo; ils firent, il y a peu de jours, l'essai d'un vaisseau dit *Machine infernale*, lequel, s'étant échoué sur la côte, fit explosion, et lança au-dessus de la ville une nuée de mèches qui bientôt allumèrent de nombreux incendies. Les habitants s'en rendirent maîtres, mais beaucoup de maisons furent endommagées.

Que conclure de ces chances diverses dans les combats? que la France, en s'épuisant de plus en plus d'hommes et d'argent, peut lutter longtemps contre l'Europe; mais le temps est passé où, dans une seule campagne, elle lui commandait la soumission.

J'aurais pu parler déjà de madame *Guyon*, et de la doctrine appelée *quiétisme* qu'elle propagea sous l'inspiration du père *La Combe*, moine du pays d'Anagni. Mais la dame Guyon et le père La Combe passèrent longtemps pour fous, et j'aurais trop à faire si je voulais mentionner toutes les cervelles détraquées que je rencontre par le monde. Aujourd'hui ce n'est plus une folie pure et simple que le *quiétisme*, l'esprit de prosélytisme s'en mêle depuis quelques années; cela mérite une certaine attention. Reprenons donc les choses à leur origine.

Jeanne-Marie Bouvières de La Mothe est née à Montargis de parents titrés ; elle épousa , à l'âge de dix-huit ans , un fils de M. Guyon , qui dut une grande fortune et beaucoup de célébrité à l'utile entreprise du canal de Briare. Madame Guyon avait une imagination ardente , un cœur tendre , une éloquence persuasive , que secondaient merveilleusement la noble régularité de ses traits , la douceur de ses yeux et la fraîcheur de sa bouche. Encline , dès sa tendre jeunesse , aux rêveries mystiques , elle recherchait dans les affections de la terre une pureté qu'elle n'y trouvait point ; d'où elle tira la conséquence que *l'amour pur* et contemplatif , déjà prêché par Molinos , était une flamme d'en haut qui ne brûlait qu'au fond de son cœur. Veuve à 22 ans , cette beauté rêveuse resta maîtresse d'une immense fortune qui lui attira , comme on le pense bien , un grand nombre d'*amis* et de flatteurs. Parmi ces derniers se trouva le barnabite La Combe , tartufe à l'œil ardent , à l'accent flûté , à l'esprit délié. Il s'empara de la confiance de madame Guyon , exalta ses erreurs , échauffa encore son imagination , et finit par lui persuader qu'elle portait en elle un foyer de la *spiritualité* divine , dont elle devait s'empreser de répandre les bienfaisantes étincelles au milieu du genre humain. Convaincu lui-même qu'une belle femme prêchant éloquemment des absurdités suffisait pour faire des dupes , et qu'avec des dupes on pouvait faire une religion , ce moine intrigant détermina la nouvelle sainte Thérèse à courir le monde sous la protection du froc qu'il portait. Mais sous ce froc il y avait un homme , et cet homme s'était livré dans sa jeunesse à la débauche la plus effrénée. Comment madame Guyon voyagea-t-elle avec son conducteur ? Quelles dispositions faisaient-ils dans les gîtes incommodes qu'on trouve d'ordinaire en route ? Je l'ignore ; mais les esprits frondeurs pourraient porter bien loin l'interprétation , en commentant la formule d'initiation dont notre inspirée se servait avec ses prosélytes du sexe masculin : « O mon fils ! leur disait-elle , mon cœur est collé » au tien ; je mourrais s'il y avait le moindre entre-deux entre toi et » moi. » D'après cela l'on doit penser qu'il n'existait pas le *moindre entre-deux* (au spirituel s'entend) entre madame Guyon et le père La Combe ; et quand les esprits se rapprochent autant , il est bien difficile de faire croire aux méchants que le surplus se tient éloigné. Quoi qu'il en soit , madame Guyon et son directeur parcoururent le pays de Gex , le Piémont , le Dauphiné , persécutés par les évêques , mais écoutés avidement par les esprits faibles , et con-

quérant partout les âmes tendres, romanesques, amies du merveilleux. Rien, en effet, n'était plus séduisant que la doctrine de cette jeune illuminée : loin de se présenter hérissée de toutes les austérités de la Thébàide, elle vous conduisait à la grâce par des chemins fleuris ; son aspect seul était une séduction. Il entraît dans ses pratiques pieuses de soigner minutieusement sa parure, de laisser entrevoir une gorge charmante, et de danser avec une grâce recherchée. Si, de ces signes extérieurs, on passe à l'examen des règles de conduite de madame Guyon, on apprend qu'elle n'approuve les vœux de chasteté que pour un temps ; qu'elle ne souffre pas plus qu'une coquette du monde que d'autres femmes soient belles en sa présence ; qu'elle a cru dans l'ordre du *spiritualisme* de choisir pour précepteur de son fils le plus joli, le mieux fait de tous les abbés : précepteur qu'on voit occupé à enseigner le latin à la mère au lieu de l'apprendre à l'enfant ; qu'enfin, en aimant Dieu de toute son âme, elle se cramponne au monde de toutes ses forces matérielles. Du reste, ses prédications ne pouvaient manquer de lui faire des prosélytes : elle ne blâmait point l'orgueil, ne stimulait nullement la paresse, ne gênait en rien la volupté : « le simple acte de la vue de Dieu en soi-même suffisait..... » Aimer, mais aimer à sa manière, telle était l'unique point de morale religieuse de madame Guyon. Une fois ralliés à sa doctrine facile, les ecclésiastiques pouvaient se croire dispensés du jeûne, des matines, du bréviaire ; aussi se réunit-elle beaucoup de sectateurs à la grande Chartreuse, dont les habitants trouvèrent l'*amour pur* beaucoup plus convaincant que les ragoûts à l'huile, le matelas de cendres et la chemise de crin. La grande prêtresse du *quétisme* de Molinos ne se bornait pas à prêcher et à *coller son cœur* au cœur du prochain ; elle écrivait prodigieusement tout en courant le pays. Cette dame, d'un esprit non moins étendu que singulier, avait senti qu'elle rencontrerait dans la société divers degrés d'aptitude ; en conséquence elle avait composé deux ouvrages, l'un simple, élémentaire ; l'autre complexe, transcendant. Le premier convenait aux conceptions difficiles : c'était le *Moyen court* ; le second était destiné aux esprits forts, aux âmes impétueuses : l'auteur l'intitula *mes Torrents*. Madame Guyon parcourut l'Europe pendant l'année 1686, tantôt usant du *Moyen court*, tantôt inondant de *ses Torrents* les disciples qu'elle persuadait. Ni l'une ni l'autre de ces deux productions ne plurent à l'inquisiteur de Verceil en Piémont ; il n'approuva pas davan-

tage l'adhérence que l'enthousiaste française se ménageait avec les *cœurs*. Déjà ce moine songeait à rassembler des fagots ; les Piémontais allaient avoir le spectacle presque oublié d'un pieux *auto-da-fé*, lorsque l'*amour pur* souffla doucement à l'oreille de madame Guyon que le martyre ne devait pas entrer dans ses moyens de persuasion. Elle et le père La Combe s'acheminèrent vers Paris en 1687, espérant que le peuple le plus vif, le plus ardent, le plus empressé d'accueillir les idées nouvelles, s'éprendrait d'abord du système qu'ils cherchaient à propager, et que personne, dans notre capitale, ne songerait à opposer le bûcher de la maréchale d'Ancre à la flamme du *pur amour*. Madame Guyon prophétisa cependant, chemin faisant, « que tout l'enfer se banderait contre elle, parce qu'elle était enceinte de l'esprit intérieur, et que le dragon se tiendrait debout devant elle. » La prophétie ne s'accomplit pas tout à fait : l'enfer ne parut pas disposé à se bander ; mais M. de Harlay, archevêque de Paris, qui, à tout prendre, eut plus souvent l'allure d'un dragon que les manières d'un prélat, obtint un ordre du roi pour emprisonner le moine La Combe, et pour enfermer la prophétesse dans une maison d'aliénés. De tout temps les persécutions excitèrent le prosélytisme : abandonnée à ses rêveries mystiques, madame Guyon n'eût fait parler d'elle que quinze jours ; l'opposition lui donna de la célébrité, et la célébrité manque rarement de crédit. On était trop instruit à Saint-Cyr pour y rechercher le *Moyen court* ; mais toutes les pensionnaires voulurent se pénétrer des *Torrents*.... Elles raffolèrent bientôt de l'auteur. Madame Guyon avait dans ce couvent une parente appelée madame de la Maisonfort, favorite de madame de Maintenon ; elle attendrit cette puissante dame sur le sort de la pauvre détenue. On fit entendre au roi qu'il était étonnant que M. de Paris, qui aimait les femmes infiniment plus qu'un archevêque ne doit aimer son prochain, persécutât une femme qu'on n'avait jamais entendue prêcher que l'*amour de Dieu*.... Madame Guyon recouvra sa liberté.

Dès lors la doctrine du *quiétisme* fut un délire ; madame de la Maisonfort, la princesse d'Harcourt, les duchesses de Guiche, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Charôt, et, dit-on, madame de Maintenon elle-même, voulurent être initiées à ses mystères. Toutes ces initiations doivent peu surprendre de la part de femmes qui avaient été ou étaient encore faibles, tendres ou exaltées ; mais on apprit avec étonnement que l'abbé Fénélon venait d'en-

dormir sa grande âme dans les extases de madame Guyon. Les esprits observateurs ne partagèrent pas la surprise générale : cet ecclésiastique était doué d'une humeur douce, d'un cœur sensible, et son imagination était remplie des brillantes fictions de la fable. Avec ces dispositions, il devait être accessible à toutes les impressions délicates, touchantes, et même un peu romanesques. Fénelon devint donc un des prosélytes de cette femme « *qui suffoquait* » *de la grâce intérieure*, et qu'il fallait *délacer*, disait-elle, afin » qu'elle se *vidât* de la surabondance d'amour pur, pour en faire » *enfler le corps* de l'adepte qui se trouvait à ses côtés. » Je ne sais si le précepteur des enfants de France *délaça* madame Guyon; mais, en adoptant sa doctrine, le génie de cet homme supérieur la soumit à des principes raisonnables, et ce fut ce qui attira plus tard sur lui toutes les foudres de l'orthodoxie.

Cependant le quiétisme a toujours été en s'accroissant jusqu'au moment où j'écris; madame Guyon dit publiquement « qu'elle a » épousé Jésus-Christ, et qu'elle peut se dispenser de prier les » saints, attendu que la maîtresse de la maison ne doit point s'a- » dresser aux domestiques. »

De tous les quiétistes, Fénelon est celui pour lequel la grande prêtresse montre le plus de prédilection; elle en parle avec une effusion de cœur dont l'expression brille dans ses yeux, en même temps qu'elle s'échappe de sa bouche; souvent notre inspirée prêche dans des réunions présidées par cet ecclésiastique, qu'elle nomme *son fils*. Madame Guyon a coutume d'exiger des auditeurs qu'ils lui rendent compte de leurs plus intimes pensées; elle s'éclaire ainsi sur les nuances diverses que la *spiritualité* reçoit en pénétrant dans le cœur. La duchesse de Guiche ayant un jour éclaté de rire au milieu de l'assemblée, madame Guyon somma cette dame d'énoncer le sujet de cet excès d'hilarité; la duchesse s'en défendit longtemps, mais elle céda enfin à plusieurs injonctions itératives. « Je pensais, dit-elle, que vous étiez folle, et que nous ne l'étions » guère moins. »

Les écrits de madame Guyon, lus à Saint-Cyr avec avidité, ont exalté toutes les jeunes têtes de cette maison : il n'y a pas une petite élève de treize ou quatorze ans qui ne veuille entrer en inspiration, et se procurer des extases. Depuis quelque temps, dit-on, ces inspirations et ces extases, déviant de leur but sacré, font redescendre vers la créature l'enthousiasme des pensionnaires de madame de Maintenon; on songe à leur interdire *les Torrents* et

jusqu'au *Moyen court*. L'abbé Guadet, évêque de Chartres, et que les plaisants de cour appellent le pape de Saint-Cyr, a obtenu que madame Guyon fût consignée aux portes de ce couvent, et cet irascible prélat se prépare, assure-t-on, à renouveler des poursuites contre elle.

Au commencement de ce mois, on donna la première représentation d'une tragédie intitulée *Adherbal, roi de Numidie*; elle est d'un jeune page de la princesse de Conti, nommé *Lagrange Chancel*. Cette nouveauté est remarquable par diverses circonstances qui donnent du prix à l'ouvrage, où brillent d'ailleurs quelques éclairs de génie. La princesse ayant dit à l'illustre Racine qu'elle prenait beaucoup d'intérêt à l'auteur d'*Adherbal*, le grand homme daigna prodiguer ses conseils à cet écrivain débutant. « Les leçons qu'il me donnait, dit Lagrange Chancel dans une lettre qu'on m'a montrée, m'en ont plus appris que tous les livres que j'ai lus. Quelquefois, continue le page, Racine se faisait un plaisir de m'entretenir des différents sujets qui lui ont passé dans l'esprit; il n'y en a presque point, soit dans la fable, soit dans l'histoire, sur lesquels il n'ait promené ses idées, et qui ne lui aient offert des situations intéressantes. » Le prince de Conti, qui assistait à la première représentation d'*Adherbal*, avait voulu que le jeune auteur se plaçât à côté de lui sur le théâtre, assurant que son âge fermerait la bouche aux censeurs malveillants, ce qui, en effet, s'est réalisé...., mais non pas sans un malaise extrême du pauvre auteur, exposé ainsi aux regards de ses juges. Le célèbre tragique, qu'on ne voit plus au théâtre depuis que le roi se l'est interdit par dévotion, assistait cependant à la pièce de son élève, et l'encourageait de ses applaudissements. Quand Racine est entré dans la salle, j'ai cru qu'elle allait crouler sous les bruyantes acclamations d'un public enivré; Apollon lui-même ne serait pas mieux accueilli s'il descendait au milieu des mortels. Je doute que le grand poète, devenu petit gentilhomme de la chambre, soit reçu avec le même enthousiasme parmi les illustres nullités de l'Œil de bœuf.

Un autre jeune poète, déjà connu par quelques pièces de vers vives, piquantes et pleines d'images, M. Jean-Baptiste Rousseau, a fait jouer, depuis l'apparition d'*Adherbal*, une petite comédie intitulée *le Café*, et dont la vogue toujours croissante de cette bolsson a fourni le sujet. La pièce n'a point réussi, ce qu'on peut

voir par cette épigramme, qui a couru le lendemain de la représentation :

Le café, d'un commun accord,
Reçoit enfin son passe-port.
Avez-vous trop mangé la veille,
Ou trop pris du jus de la tréille?
Au matin prenez-le un peu fort,
Il chasse tout mauvais rapport;
De l'esprit il meut le ressort;
En un mot, on sait qu'il réveille...
Il ressusciterait un mort.
Or, sur son sujet, sans effort,
Rousseau pouvait charmer l'oreille,
Au lieu qu'à sa pièce on sommeille :
Le café chez lui seul endort.

Passons à une comédie d'un autre genre, et jouée sur un autre théâtre.

Le voyage de Marly n'est point gai depuis qu'on n'y admet que de vieux gentilshommes gourmés, dévots ou joueurs, et des femmes décrépites, bigotes ou fausses, qui passent tout leur temps à dogmatiser avec madame de Maintenon dans l'oratoire qu'elle a fait construire près de la chapelle. *Madame la Duchesse* et sa sœur madame de Chartres, qui n'est pas aussi grave que son mari s'en était flatté, s'ennuient à mourir au milieu de l'assommante représentation que la cour doit s'imposer, à Marly comme à Versailles. Un soir de la semaine dernière, *madame la Duchesse* dit tout bas à madame de Chartres qu'elle avait fait préparer dans son appartement un petit souper, auquel devaient assister quelques dames qui n'étaient pas de *la clique Maintenon*, et qu'elle lui offrait de prendre part aux récréations de ce *media nocte* secret. L'invitation fut acceptée; sous prétexte d'une migraine, on quitta le salon de bonne heure, et bientôt le cliquetis des verres, les étincelles des saillies malignes, le flonflon des refrains firent oublier aux princesses et à leurs convives l'ennui du commencement de la soirée. Pour être plus libres, on avait éloigné tous les valets; mais le plaisir est imprévoyant : ces dames, en allant et venant, négligèrent de fermer la porte donnant sur le vestibule. A minuit, *Monseigneur*, passant, pour se rendre chez lui, devant l'appartement entr'ouvert de *madame la Duchesse*, en vit sortir une épaisse fumée. Effrayé au dernier point, il se précipite dans cet appartement, qu'il croit en flammes... Que voit-il en entrant? dix femmes assises autour des débris d'un repas délicat, avec un offi-

cier des gardes suisses au milieu d'elles, et ayant toutes, ainsi que lui, la pipe à la bouche. Comment peindre la surprise du Dauphin à cet aspect ? Je crois le voir d'ici, le regard fixe, la bouche béante et la main immobile près de son chapeau, que la stupefaction ne lui a pas laissé le loisir d'enlever.

« Pardon, mesdames, dit enfin son altesse royale, j'avais craint que cet appartement ne fût le théâtre d'un affreux incendie ; mais je vois que, loin de là, on s'y livre au plaisir le plus vif... le moins ordinaire.

— Libre à vous de le partager, répondit *madame la Duchesse*, en repoussant de sa jolie bouche un gros nuage de fumée.

— Je vous rends grâce, princesse, reprit le Dauphin d'un ton moitié ironique, moitié sérieux... Mais ne craignez-vous pas que cette récréation peu familière à votre sexe....

— Ne nous enivre ? interrompit la duchesse de Chartres d'un accent embarrassé ; oh ! nous commençons à nous former ; et le prince jugea qu'à l'égard de cette princesse, le vin laissait peu de chose à faire au tabac pour justifier les craintes qu'il exprimait.

— Je dois vous prévenir au moins, poursuivit *Monseigneur*, que le roi éprouve la plus grande aversion pour la pipe ; c'est pour cela qu'il fit éloigner, ce printemps, le corps de garde qui touchait à ce château ; et, certes, il ne peut s'attendre à le retrouver dans les appartements des princesses.

— Un monarque guerrier doit se former tôt ou tard à cette habitude militaire, dit *madame la Duchesse* en sablant une rasade de champagne, qui, à huit ou dix près, n'était pas la première.

— Je vous laisse le soin, madame, de proposer à sa majesté ce complément d'éducation, répliqua sèchement le Dauphin, outré de tant de licence. Puis se tournant vers l'officier suisse, qui ne savait quelle contenance tenir : Monsieur, lui dit-il, qui vous a mandé ici ?

— Les princesses, répondit le militaire en tremblant.

— Sans doute, ajouta *la Duchesse* ; pour nous initier à une science nouvelle, il fallait un professeur.

— Monsieur, dit sévèrement l'héritier du trône, rappelez-vous qu'un soldat ne doit obéir que par devoir, et que la galanterie n'entre pour rien dans son devoir lorsqu'il est de service... Allez, je vous promets le secret. »

L'officier ne se le fit pas redire deux fois, et *Monseigneur* s'éloigna sans ajouter un mot.

Cette aventure avait eu trop d'acteurs pour que le voile du mys-

rière en couvrit longtemps les détails ; ils forent , dès le lendemain , l'objet de toutes les conversations.

Louis XIV voulait que madame de Maintenon , correctrice ordinaire des filles de sa majesté , les mandat à son tribunal , afin de les morigéner ; la marquise pensa qu'il valait mieux garder le silence sur ce scandale à la grenadière , qu'on ne manquerait pas de prolonger en voulant le punir. La chose semblait assoupie , lorsque , soupant à la table du roi , pendant un autre voyage de Marly , mesdames de Chartres et de Bourbon , qui se montraient à ce repas d'une gaité folle , traitèrent , assez haut , de *Pimbêche* , la princesse de Conti , présente , parce qu'elle paraissait grave et réservée. La princesse , qui avait entendu l'épithète , s'expliqua avec autant d'esprit que de fiel sur les *repas prolongés* de ses sœurs , ajoutant , à demi-voix , qu'elle aimait mieux être *Pimbêche* que *sac à vin*. L'oreille d'une femme en colère est fine ; la duchesse de Chartres entendit le propos , et riposta de sa voix lente et chevrotante , qu'elle préférerait être *sac à vin* que *sac à guenilles* , désignant , par cette qualification digne des halles , un assez grand nombre d'officiers des gardes qui ont été exilés depuis quelque temps à cause de madame de Conti. Le roi , qui vit , au ton passablement roturier des princesses , que la querelle pouvait aller loin , fit résonner un *silence* royal , dont l'intonation puissante réclamait la plus prompte obéissance ; on se tut soudain , et sa majesté ajouta : « Mesdames , quand des sœurs ne peuvent » vivre paisiblement ensemble , il faut qu'elles se disposent à ha- » biter leurs terres.... Encore une scène semblable , et je vous » conseillerai d'y songer. »

La dispute ne s'est pas renouvelée ; mais les chansons de *madame la Duchesse* vont leur train , ce qui n'empêche pas la princesse de Conti d'aller le sien.

Des hostilités plus glorieuses viennent d'avoir lieu en Catalogne : le maréchal de Noailles , vainqueur des Espagnols sur les bords du Ter , a combiné le siège de Palamos avec le maréchal de Tourville , et , secondé par un bombardement maritime , a pris d'assaut cette place , dont la garnison s'est rendue à discrétion. Le peuple de Paris a reçu avec de grandes démonstrations de joie la nouvelle de cette victoire , remportée le jour où l'on avait fait descendre la chässe de sainte Geneviève.... La vierge de Nanterre a protégé nos armes contre le peuple très-catholique , aussi efficacement qu'elle protégea celles de nos aïeux contre les païens d'Attila... Tandis

que nous battions les Espagnols, leurs alliés des bords de la Tamise essayaient de s'établir chez nous : ces insulaires firent, le 18 juin, une descente à Brest, où ils eurent le temps de se livrer à certain désordre qui mêlera, m'a-t-on dit, quelque peu de sang anglais au sang breton. Heureusement ce croisement de races un peu forcé a été bientôt arrêté par l'arrivée d'un corps de troupes auquel s'est réunie toute la partie masculine de la population, particulièrement les maris. Les Anglais ont dû se rembarquer avec précipitation.

Il faudra marquer d'une belle croix blanche, dans le règne de notre grand roi, un trait qui tend à prouver que sa majesté fait quelque cas de la noblesse effective. La disette qui règne dans le royaume ayant déterminé le roi à faire venir du blé de la mer Baltique, un convoi considérable chargé de cette précieuse denrée allait entrer dans les ports de France, lorsqu'il fut pris par les Hollandais. Un marin dont le nom sonne mal à la cour, parce que de simple pêcheur il s'éleva aux premiers grades, Jean Bart attaque, avec six frégates, l'escadre ennemie forte de huit vaisseaux de haut rang, en prend trois, met en fuite les cinq autres, et ramène le convoi sur nos côtes. Louis XIV a honoré la noblesse par titres en la donnant à Jean Bart.

Les Anglais, s'étant mal trouvés de leur expédition de pied ferme à Brest, se sont bornés, un peu plus tard, à bombarder Dieppe et le Havre. Le premier de ces ports a été réduit en cendres; le second a été garanti de l'incendie par l'activité de ses habitants.

Jean Bart, dont je contais naguère le dernier exploit, vint quelquefois à Versailles, parce qu'on lui avait dit qu'un officier supérieur de la marine royale ne pouvait se dispenser de faire sa cour. Ce brave homme fut d'abord le plastron des papillons badins de l'*Oeil de bœuf*; mais, Jean Bart ayant pris un jour avec eux son accent marin, assaisonné de quelques robustes jurons, ces messieurs jugèrent que ce roturier entendait mal la plaisanterie, et ne se jouèrent plus à lui. Un médecin n'est pas un chef d'escadre; pour en imposer aux mauvais plaisants qui le harcèlent, il faut qu'il ait recours aux termes de son art, comme l'officier de mer aux jurons de son métier : c'est ce qu'a fait dernièrement le docteur Carette. Quoique ce soit l'homme le plus utile, le plus recherché de Paris, l'homme qui seul possède la confiance de nos plus belles

dames, on ne se faisait pas le moindre scrupule de s'en moquer, parce qu'avec la naissance la plus vulgaire, ce *guérisseur* se donne les tons d'avoir trente mille livres de rente, tissus de tous les maux de nerfs, de toutes les vapeurs qui, depuis dix ans, se sont succédé chez les femmes titrées. Mesdames de Louvois, de Créqui, de Bernières et de Coulanges, trouvèrent amusant, il y a quinze jours, d'engager Carette dans une partie de Vaugirard, pour se divertir de la passion que lui inspire une dame de Sechelle, qu'on avait aussi invitée. Quand on eut assez ri des grands hélas ! que poussait le docteur en suivant sa belle sous les ombres, la marquise de Créqui imagina de pousser M. de Barbezieux à la traverse des amours du petit Hippocrate. Le ministre réussit si bien, que Carette devint tout d'un coup jaloux comme un tuteur castillan. La jalousie ne connaît point de mesure : madame de Coulanges, qui n'avait voulu que s'amuser d'un *vilain*, fut très-*vilainement* traitée par celui-ci ; il lui reprocha de n'avoir amené madame de Sechelle que pour la livrer au marquis, mesdames de Louvois et de Créqui tenant... la chandelle. Après cette sortie très-roturière, il est vrai, quoiqu'elle le fût un peu moins que celle faite, il n'y a pas longtemps, par les princesses, à la table du roi, Carette revint à Paris, furieux, laissant les mystificateurs rire à ses dépens, et faire retomber sur lui tout le ridicule de l'aventure.

Malheureusement les plus belles médailles ont quelquefois un revers disgracieux : au moment où madame de Coulanges allait débitant partout « que *cet homme* avait le caractère fort mal fait ; » que, si on l'eût mieux connu, il n'eût point été admis en si « bonne compagnie, etc. », voilà qu'une colique affreuse prend à madame de Louvois...

« Vite, s'écrie la veuve du ministre avec une assez laide grimace, qu'on fasse venir Carette !

— Madame de Louvois a la colique ? dit le docteur au laquais qui le pressait de le suivre ; qu'elle envoie querir madame de Coulanges, ses plaisanteries de très-bon goût guériront ce mal-là.

— Ma maîtresse se meurt ! s'écria à son tour une femme de chambre qui accourut le lendemain chez le médecin.

— Malade, madame de Créqui ? répondit négligemment Carette en s'allongeant sur son fauteuil, cela me surprend ; elle riait de si bon cœur l'autre jour.

— Elle ne rit pas aujourd'hui, je vous assure : ses yeux se tournent, ses bras se roidissent, ses dents craquent.

— Ah ! ce sont ses vapeurs... Eh bien ! conseillez-lui une petite mystification de moitié avec M. de Barbezieux : c'est un remède souverain...

— Mon Dieu, mon cher docteur, je ne sais où donner de la tête, dit d'un accent trainard un gros homme joufflu que Carette vit entrer chez lui quatre jours après... C'était M. de Coulanges.

— Madame serait-elle indisposée ? demanda Carette d'un air malin.

— Vraiment oui, docteur ; elle a ses étouffements, et vous savez que vous seul...

— Du tout, monsieur : une petite promenade à Vaugirard avec quelque niais qui ait le bon esprit de se laisser berner... voilà tout ce qu'il faut à madame.... Excusez-moi, tout Paris m'attend. »

Quelques supplications que les trois malades aient adressées à Carette, quelques excuses qu'elles lui aient faites par écrit, elles n'ont pu obtenir qu'il se rendît auprès d'elles. Traitées par des médecins qui ne connaissaient pas leurs tempéraments, elles ont gardé le lit, la première trois semaines, les deux autres chacune quinze jours ; et, de peur de rechute, elles firent depuis amende honorable devant Carette, persuadées maintenant qu'il ne faut s'égayer aux dépens des *vilains* que lorsqu'on est bien sûr de n'avoir jamais besoin d'eux.

On s'entretenait encore dans tous les salons de la vengeance médicale de Carette, lorsqu'on y a appris, la semaine passée, le mariage de M. Lauzun avec la fille du maréchal de Lorges. Le duc n'a pas moins de soixante ans, et sa femme n'en a pas encore quinze... Que de représailles, bon Dieu ! nos jeunes seigneurs vont pouvoir exercer au nom de leurs pères, si la petite duchesse est d'humeur à s'y prêter ! Le fastueux ami de Jacques II donna, le jour des noces, à la mariée, un collier de deux cent mille francs. Louis XIV accorde à Lauzun un appartement à Versailles ; sa majesté a toujours un faible pour son ancien favori ; je ne serais pas surprise que la faveur du duc remontât sur l'eau, s'il voulait se mettre au régime de la dévotion... Il en est capable.

Pradon veut absolument faire des tragédies ; il y tient, quoique le public ne tienne point à ses pièces. *Germanicus* vient de subir

le sort de ses aînées. Ce sujet, déjà manqué par Boursault en 1679, n'a pas mieux réussi sous la main de Pradon. Il survient quelquefois des incidents aux premières représentations, qui, indépendamment des défauts de l'ouvrage, en compromettent le succès : c'est ce qu'on vit à l'apparition de *Germanicus*. Voyant qu'aux deux premiers actes il ne paraissait point de femmes, le public commençait à se plaindre qu'on lui offrit une tragédie *de collège*, lorsque deux princesses et deux confidentes entrèrent tout à la fois en scène à l'ouverture du troisième acte... *Quatorze de dames est-il bon ?* s'écria alors un plaisant du parterre. C'en fut assez ; on n'entendit plus, jusqu'à la fin, que rires et applaudissements sardoniques. *Germanicus* fut enterré au bruit de ce charivari ; et sans doute il ne restera de traces de cette œuvre que l'épigramme suivante, qu'elle a inspirée à Racine :

Que je plains le destin du grand Germanicus !
 Quel fut le prix de ses rares vertus ?
 Persécuté par le cruel Tibère,
 Empoisonné par le cruel Pison,
 Il ne lui restait plus, pour dernière misère,
 Que d'être chanté par Pradon.

Pas mal pour un dévot.

Mademoiselle Choin est une grosse fille à laquelle la nature a tout prodigué, soit en laid, soit en beau. Les parties défectueuses de cet ensemble sont une figure énorme, des lèvres épaisses, une taille dépourvue de grâce ; défauts auxquels il faut opposer des yeux noirs d'une expressive vivacité, le coloris adroitement ajouté par le fard à un teint sans éclat, l'art de tirer tout le parti possible de la parure ; enfin l'esprit le plus doux, le plus aimable, le moins offensif, quoique le plus fin, le plus orné, le plus étendu. Je n'indique ni comme défaut, ni comme perfection, une gorge très-volumineuse que porte mademoiselle Choin ; les goûts sont, à cet égard, si variés, que je crois devoir m'abstenir. Quatorzième ou quinzième fille d'un grand bailli de Bourg en Bressé, la demoiselle dont je viens de tracer le portrait fut envoyée, comme tant d'autres, à la cour pour s'y pourvoir de son mieux. Présentée à madame la princesse de Conti, mademoiselle Choin lui plut d'autant plus qu'elle était moins jolie ; son altesse l'admit au nombre de ses filles d'honneur, et elle lui accorda toutes ses bontés. A cette

époque, *Monseigneur* passait ses journées entières chez sa sœur : c'était le temps où il vivait dans la plus étroite intimité avec elle ; temps où la calomnie faisait courir ces vers, assurément mensongers, sur la princesse de Conti :

Elle en a pour son père
Et pour son cher époux,
Peut-être pour son frère,
Et peut-être pour tous.

Mademoiselle Choin devint la confidente de l'attachement, sans doute plus candide, qui liait le Dauphin et la fille de madame de La Vallière ; or la confiance établie entre un jeune homme et une demoiselle correspond, par une pente bien glissante, à un sentiment plus tendre : ce pas fut insensiblement franchi ; le goût de *Monseigneur* pour la fille d'honneur devint très-vif. Elle qui ne voulait se montrer ingrate ni envers le prince ni envers la princesse, tâcha de se persuader elle-même, comme elle le soutenait en public, que l'amour réciproque du frère et de la sœur n'était qu'un simple attachement fraternel ; ce qui mit sa conscience parfaitement en repos. L'intrigue du Dauphin et de mademoiselle Choin fit du bruit ; je dois à la vérité de dire que madame de Conti en fut affligée ; elle ne s'en plaignit point cependant ; on assure qu'elle aima mieux s'en distraire. M. de Clermont-Chatte, officier de cheval-légers, fort bien fait, parut, toujours selon la chronique scandaleuse, l'homme le plus propre à seconder les distractions de la belle princesse : il avait osé déjà faire un pas vers elle ; son altesse en fit à son tour un vers lui, et cela suffit, assure-t-on, pour que M. de Clermont fît le reste du chemin. La double intrigue marcha sans encombre jusqu'au commencement de la présente année, époque à laquelle *Monseigneur* partit pour prendre le commandement de l'armée, et M. de Clermont avec son régiment. Les adieux de madame de Conti et de son frère furent tendres et mêlés de pleurs ; il ne m'est rien parvenu sur ceux de la princesse et de Clermont... Quant à mademoiselle Choin, le Dauphin lui exprima, à son départ, non-seulement un amour encore brûlant, mais une sollicitude prévoyante, que son altesse porta au point de vouloir lui remettre un testament qui stipulait un don considérable. « Monseigneur, dit mademoiselle Choin en déchirant cet » acte funéraire, si j'avais le malheur de vous perdre, mille écus » me suffiraient ; ne songeons donc point à mon avenir. »

L'écriture fut, je crois, inventée pour consoler les amants des rigueurs de l'absence : après le départ de *Monseigneur* et de M. de Clermont, la correspondance de ces deux guerriers et de leurs maîtresses fut très-active. Or Louis XIV n'a point renoncé à l'habitude de vouloir être bien informé, et les cachets n'ont pas cessé d'être dociles sous la main des gens chargés d'instruire sa majesté des secrets écrits. Le roi s'initia à tous les mystères de la partie carrée ; il en apprit toutes les particularités. Comme père et comme dévot, ce prince déplora les désordres de son fils, et surtout ceux de sa fille ; mais cette galanterie de famille n'était pas une nouvelle pour lui ; il avait pris dès longtemps le parti de se taire sur des égarements dont il donna, par malheur, l'exemple. Cependant, à la vue d'un paquet trouvé sous le couvert d'un tiers, et adressé à mademoiselle Choin, la curiosité de sa majesté fut plus particulièrement excitée. Ce paquet contenait trois lettres fort obligeantes de la princesse de Conti à M. de Clermont, et que ce gentilhomme envoyait à mademoiselle Choin avec ce billet : « Je » vous sacrifie trois lettres de cette importune ; songez à m'en » défaire, à moins que vous ne vouliez que j'aille au bout du » monde chercher un repos qui m'est ôté par ce mauvais cœur¹ ; » je ne puis la supporter plus longtemps. »

Une nouvelle intrigue venait d'être découverte au roi, et elle lui causa le plus grand déplaisir : sa dévotion avait supporté assez patiemment l'idée des galantries de sa fille ; son orgueil ne put souffrir sans éclater que la princesse fût sacrifiée par un petit officier des gardes, et le fût à une femme de chambre. Louis XIV fit appeler madame de Conti ; il lui montra d'abord les lettres que M. de Clermont lui avait écrites, et les réponses qu'elle y avait faites. La princesse, confuse au delà de toute expression, pouvait à peine se soutenir ; le roi la fit asseoir à ses côtés, puis, tirant de sa poche d'autres lettres, il en montra les signatures à son altesse... Elles étaient des maréchaux de Luxembourg et de Villeroy : « Sans » doute ces messieurs ont pris, en vous écrivant, plus de liberté » que vous ne leur en avez accordé, dit sa majesté d'un ton » calme, mais sévère ; car, si vous autorisiez le moins du monde » les espérances que ces galants paraissent avoir conçues, je vous » demanderais où vous prétendez vous arrêter. » Madame de

¹ Comme l'amour blasé rend injuste ! Certainement madame de Conti n'avait point un mauvais cœur ; bien au contraire, ce cœur péchait souvent par trop de bonté.

Conti pleurait à chaudes larmes ; son sein , à peine contenu par une robe du matin , se soulevait avec un violent effort... « Ce » n'est pas tout , reprit le roi , j'ai des lettres encore à vous montrer ; vous allez voir la conséquence honteuse de vos fautes , et » à quelle rivale on vous sacrifie. » A ces mots , sa majesté mit sous les yeux de sa fille le billet de Clermont à mademoiselle Choin , et les lettres de la princesse qui l'accompagnaient. Son altesse pensa mourir de douleur ; elle se jeta aux pieds de son père , le suppliant de la laisser se retirer , auprès de sa mère , au couvent des Carmélites. Le roi s'opposa à l'exécution de ce projet de pénitence , assurant qu'il suffisait , pour le moment , de chasser mademoiselle Choin , de congédier M. de Clermont , et de faire rentrer dans le respect MM. de Villeroy et de Luxembourg. Les deux premières conditions furent remplies sur-le-champ ; quant à la dernière , il est probable qu'elle souffrit une plus lente exécution ; car , à quelque temps de là , le vainqueur de Nerwinde montrait avec affectation à son rival en amour , mais non pas en gloire , un portrait de madame la princesse de Conti.

Néanmoins cette aventure , où tant de ses faiblesses s'étaient révélées à la fois , causa une profonde tristesse à la belle veuve ; elle négligea sa parure ; les parfums ne fumèrent plus dans son boudoir , qui jusqu'alors avait ressemblé à un temple , dont elle était la divinité. Son lit , qui naguère encore paraissait être le trône voluptueux des amours , ne fut plus témoin que des soupirs de la douleur. On va même jusqu'à dire que cette beauté désolée eut un moment l'intention de s'empoisonner avec du verre pilé , et qu'une de ses femmes lui enleva cette poudre meurtrière.

Pendant que des intrigues galantes divulguées à la cour désolaient la princesse de Conti , *Monseigneur* et le maréchal de Luxembourg effectuaient la plus belle marche militaire qu'on ait vue depuis longtemps , en se portant de Vignamont au pont d'Espierres. L'armée , ayant fait quarante lieues en quatre jours , empêcha , par ce mouvement rapide , les troupes du prince d'Orange , une fois plus fortes qu'elle , d'investir les forteresses depuis l'Escaut et la Lis jusqu'à l'Océan. Ce beau fait de guerre prévint en même temps l'attaque des ports flamands soumis aux armes du roi , et que la flotte ennemie se disposait à bombarder.

Contenues ainsi en Flandre , les puissances maritimes s'approchèrent des ports de France : Dunkerque fut menacé. On vit repa-

raître devant cette place deux de ces *machines infernales* dont les Anglais firent, l'an passé, un essai à peu près infructueux à Saint-Malo : cette fois, l'une échoua sur la côte, et ne produisit que du bruit; l'autre fit prématurément son effet sur elle-même, et lança dans les airs les marins qui la montaient. Les membres de ces ennemis, victimes de leur propre fureur, retombèrent épars au milieu de Dunkerque.

Dans le même temps, M. de Noailles, devenu maître de Gironne, l'une des fortes places de l'Espagne, marchait sur Ostalric, alors occupée par les Espagnols. Malgré sept retranchements accumulés les uns sur les autres, le maréchal s'empara de cette forteresse, dont les ingénieurs découvrirent l'unique point accessible. Ostalric, où M. de Noailles avait laissé une garnison pour suivre le cours de ses avantages, fut investie un peu plus tard par le duc d'Escalonne; mais, après avoir pris Castel-Follit, le général français força ce duc de songer à sa défense, et termina la campagne en l'obligeant à lever le siège qu'il avait entrepris.

Le public s'est peu occupé de la mort du maréchal d'Humières, arrivée à Versailles dans le courant de septembre, tant les esprits sont préoccupés d'un nouvel acte de servilité du parlement.

La chose mérite en effet une grave attention : par les intrigues de certains agents adroits, ce corps, qui, à proprement dire, n'est plus que le consignataire des volontés du roi, a décidé, sans délibération, que MM. de Vendôme prendraient rang à ses séances avant les ducs et pairs, comme descendants de Henri IV par légitimation. Cette mesure n'a paru qu'un véritable préambule : on s'attend à une autre disposition se rattachant de plus près aux affections de Louis XIV. Le duc du Maine et le comte de Toulouse seront, à leur tour, légitimés; le parlement les saluera même, si le roi l'ordonne, du titre de princes du sang; et le premier président de Nervion se sera trompé en disant « qu'on ne pouvait » faire des princes avec du parchemin, et que le roi devait les » faire avec la reine. »

En attendant, le roi a donné à M. le duc du Maine, qui depuis dix ans est colonel général des Suisses, la charge de grand maître de l'artillerie, vacante par le décès de M. le maréchal d'Humières. Le jeune prince a fait élection de domicile à l'Arsenal; et comme il faut bien qu'il meuble un peu son logement, madame de Montespan, sa mère, lui fait présent d'un lit de quarante mille écus.

Encore un grand emploi à donner; le maréchal de Bellefonds mourut, le 10 décembre, des suites d'un abcès au genou.

Les hautes ambitions auraient-elles des intelligences avec la mort?... Voilà deux bâtons qui flottent au milieu de vingt concurrents; mais ils ne ressemblent point aux bâtons flottants de la fable : de loin c'est quelque chose, et de près c'est beaucoup... Nous verrons à qui écherra ce riche héritage.

On a beaucoup ri hier, au lever, du marquis de Moul, noble campagnard fou de la chasse, et qui, n'ayant pas de terres pour chasser, fait habiller son unique laquais en cerf, et s'amuse à courre cet étrange gibier, en donnant du cor à s'époumonner. Le roi a dit qu'il accorderait à M. de Moul un petit droit de chasse dans les bois royaux, et cela par sentiment de charité.... pour le pauvre laquais.

CHAPITRE XXXII.

1695-1696.

Mort du maréchal de Luxembourg. — Les amis de ce grand homme; comment ils le pleurent. — Mort de la reine d'Angleterre. — L'habit de velours bleu du maréchal de Villeroy. — Le Dauphin refuse sa porte au duc du Maine. — Belle conduite du roi à cet égard. — L'hôtel de Chaulnes. — Le cardinal de Bouillon et ses prétentions. — Fénelon archevêque de Cambrai. — Jalousie de Bossuet. — Le quétisme est repris sous œuvre. — Fénelon est attaqué par les orthodoxes pour ses *Maximes des Saints*. — Le livre et l'auteur sont déferés à la cour de Rome. — Gentillesses des grands. — Madame de Louvois cède Meudon au roi. — Description de ce château. — Fête donnée à Trianon; convives. — Faveur de M. de Larochehoucauld; motif présumé. — Siège de Namur par le prince d'Orange; le maréchal de Boufflers défend la place. — Le duc du Maine est-il un héros? hélas! non. — Nouvelles de Namur. — Maladie du président de Harlay; distique. — Namur se rend. — Reddition du château. — Le maréchal de Boufflers prisonnier de guerre. — Mort de M. de Harlay, archevêque de Paris. — Difficulté de faire son oraison funèbre. — Les calottes archives. — L'acte de mariage du roi et de madame de Maintenon. — Mort de Nicole. — Mignard et Puget meurent. — Barbezieux et le duc d'Elbeuf. — Situation déplorable de la France. — La Ferté le débauché et La Ferté le prédicateur. — Description du tombeau de Turenne. — Le Joueur, de Regnard. — Le Chevalier joueur, de Dufresny. — Accusation de plagiat. — Mort de madame de Sévigné. — Madame de Grignan. — Le marquis de Sévigné, élève de Ninon. — Madame de Simiane. — Expédition de Lapeuillade contre le coffre-fort de son oncle. — Vendôme. — Encore Jean Bart. — Bombardement de nos ports. — Louis XIV et Alexandre le Grand. — Paix avec la Savoie. — Le duc régnant donne sa fille au duc de Bourgogne. — Réjouissances outrées. — Arrivée en France de Marie-Adélaïde de Savoie. — Détails singuliers d'examen. — Portrait de la princesse à l'âge de onze ans. — Maison de Marie-Adélaïde. — Bossuet aux genoux

d'une altesse de onze ans. — La religieuse de Moret. — Premières intimités de la princesse de Savoie. — Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne. — La France perd La Bruyère. — Le *Flatteur*, comédie de J.-B. Rousseau.

A peine la cendre des maréchaux d'Humières et de Bellefonds est-elle refroidie, que le maréchal de Luxembourg les rejoint au monument. Ce grand capitaine succomba, le 4 janvier, aux suites d'un épuisement... Son médecin avait essayé vainement de lui persuader qu'à 67 ans on ne peut plus être un héros ailleurs qu'à la tête des armées. En perdant d'Humières et de Bellefonds, leurs familles ont à regretter des hommes de bien, et le roi est privé de deux fidèles serviteurs ; mais la France ne voit sortir de circulation que deux pièces de la *petite monnaie de Turenne*.... Quelle différence pour Luxembourg ! sa perte est une calamité publique ; elle commande un deuil national. Qui va saisir et exploiter ce legs de gloire qu'il laisse au bord de sa tombe ? Qui se chargera de continuer, aux yeux de l'Europe liguée contre nous, le grand homme que Louis XIV lui opposait toujours heureusement ! Craignons que des exploits comme ceux de Fleurus, de Steinkergue, de Nerwinde, ne se retrouvent longtemps que dans les souvenirs. Un crêpe lugubre est suspendu aux drapeaux de nos légions ; quand ce crêpe sera-t-il recouvert de lauriers assez abondants pour le cacher !... Sans doute Catinat est un bon général, mais il lui manque deux grandes qualités : le bonheur et l'audace, sans lesquels on ne peut espérer de succès constants à la guerre : il y a longtemps que Mazarin l'a dit. Par la mort du guerrier illustre, la redoutable épée des Montmorency rentre dans le fourreau ; nous verrons quel membre de cette antique famille saura l'en tirer après Luxembourg.

Monsieur, qui était attaché au maréchal de Luxembourg presque autant que le roi aurait dû l'être, ne l'a presque pas quitté dans ses derniers instants ; son altesse royale et le père Bourdaloue ont été très-satisfaits de la plété du mourant. « Je n'ai pas vécu comme » M. de Luxembourg, disait hier le célèbre prédicateur, mais je » voudrais mourir comme lui. »

Ceux que M. de Luxembourg appelait ses meilleurs amis se réunissent souvent *pour le pleurer*... Dans ces assemblées, on jase, on mange, on boit surtout ; mais de regrets, il n'en est pas question, et les yeux, à la fin de chaque séance, restent secs... comme les bouteilles.

La mort vient de moissonner aussi Marie Stuart, fille de Jacques II, et femme de Guillaume III, prince d'Orange, régnant en Angleterre par la puissance des armes, que Dieu rend quelquefois supérieure à sa grâce. Cette princesse n'était âgée que de 33 ans ; elle est morte en trois jours d'une maladie contagieuse, dont son mari est lui-même atteint.... J'entendais dire ce matin à mes côtés : « Plaise au Seigneur que ce huguenot n'ait pas quitté sa » femme pour longtemps ! » Je ne sais si ce vœu est d'un bon catholique, mais à coup sûr il n'est pas d'un chrétien.

L'éclat que répandit hier sur la matinée de Versailles le serment de Villeroy, en qualité de capitaine des gardes du corps, n'a pas permis aux assidus de la galerie d'apercevoir un événement d'une bien plus grande importance, dont je parlerai tout à l'heure. Disons d'abord que le maréchal avait un habit de velours bleu magnifiquement brodé, et dans la broderie duquel étaient mêlés des diamants ajustés avec un goût exquis. Le brillant général (il s'agit toujours de sa parure) était rajeuni de vingt ans au moins ; le roi paraissait se plaire à admirer le nouveau capitaine de ses gardes ; sa majesté a pour lui une véritable affection... avouons cependant que ce ne peut être en reconnaissance des victoires qu'il a remportées.

Louis XIV eût été moins satisfait s'il eût su qu'au moment où Villeroy se pavanait devant lui dans son cabinet, le Dauphin refusait sa porte à M. le duc du Maine, qui ne fut jamais dans les bonnes grâces de *Monseigneur*. Outrée d'un tel procédé, madame de Maintenon, autant par haine pour le Dauphin que par tendresse pour le bâtard du roi, se plaignit avec chaleur de l'impolitesse du premier, espérant lui susciter une éclatante disgrâce. Quelle fut la surprise de la marquise, lorsque sa majesté lui répondit : « Vous aurez beau faire, madame, je ne me mêlerai » point de ces querelles ; et, si vous aimiez sincèrement le duc » du Maine, vous devriez craindre de le mettre aux prises avec » *Monseigneur*, qui doit un jour être son maître. » Voilà, pour cette fois, la grandeur du monarque sans aucun mélange des faiblesses de l'homme.

J'assistai jeudi à l'un de ces somptueux repas que donne, au moins deux fois par semaine, le duc de Chaulnes, revenu de son ambassade de Rome. Dans ce temps de misère et d'épuisement,

on ne trouve plus l'opulence qu'à l'hôtel de ce seigneur ; on ne voit plus que là ce mouvement de carrosses et de calèches, ces allées et venues de femmes de chambre et de valets, ces gros feux d'antichambre devant lesquels dorment, étendus sur des banquettes bien rembourrées, vingt laquais chamarrés de galons. Enfin, nulle part l'office n'est aussi remplie de sucreries, de confitures, de liqueurs des îles ; nulle part la fumée suave des mets recherchés ne s'exhale en nuages aussi gros par les soupiraux des cuisines.... M. de Chaulnes seul, à Paris, tient dignement le train d'un grand seigneur ; aussi les courtisans ne manquent-ils pas à lui et à ses excellents dîners.

Le grand appartement de la Duchesse ferait honte à celui de Versailles : ce n'est plus de ce velours passé de mode qu'il est meublé, mais bien de beaux damas rouges ou bleus, parsemés de dessins blancs et galonnés d'or, avec des crépines auxquelles se mêlent des lames massives de ce précieux métal. Tout le surplus est dans le point de la perfection ; on remarque surtout dans la chambre du lit une cheminée faite de marbres rares achetés à grands frais en Italie, et qui présente, encadrés avec beaucoup de goût, des camées antiques d'un travail à désespérer nos sculpteurs vivants.

La société de jeudi était nombreuse, et la conversation a été brillante. On a surtout disserté longuement sur l'affaire du cardinal de Bouillon, qui remplit en ce moment toutes les têtes. Voici ce que j'ai pu conclure des entretiens qui se croisaient à cet égard. Le cardinal, l'homme le plus fastueux, le plus bouffi d'orgueil, le plus désolé de ne pas porter une couronne, au lieu d'une calotte de cardinal, voudrait bien procurer à sa maison quelque chose qui ressemblât à la puissance souveraine. Dans ses vues aussi orgueilleuses que peu évangéliques, *ce serviteur des serviteurs de Dieu* avait si bien enlacé *Monsieur*, que ce prince consentait à démembrer la *principauté* dauphine d'Auvergne, duché de Montpensier, en échange des prétentions que la maison de Bouillon pouvait avoir sur la succession de *Mademoiselle*. Par cet arrangement, cette maison devenait maîtresse de toute l'Auvergne, le cardinal en possédant le duché, et le comté appartenant au comte de Bouillon. Dans la suite, le duc d'Albret, héritier du tout, eût pris le titre de prince d'Auvergne, et le cœur du cardinal s'épanouissait à l'idée de cette illustration. Mais les choses n'ont pu s'arranger ainsi : *Monsieur* a été fortement réprimandé par le roi d'une con-

descendance qui portait atteinte aux prérogatives de la couronne, en formant, pour un sujet, une sorte d'apanage souverain. Sa majesté n'entend point raillerie sur ce chapitre; elle a déclaré à son frère que ses promesses demeureront comme non avenues; qu'elle rappellerait M. de Bouillon à des soins plus apostoliques; et saurait bien le forcer à paraître plus modeste.... Cette grande affaire se termine, comme tant d'autres, par des chansons, des épigrammes et des bouts-rimés; c'est tout ce que le cardinal aura de la principauté d'Auvergne, que sa vanité avait rêvée.

L'abbé Fénélon, précepteur des enfants de France, vient d'être nommé archevêque de Cambrai.

« Sire, dit le nouveau prélat en remerciant le roi de cette grâce, dois-je regarder comme une récompense une dignité qui m'éloigne de votre majesté et de M. le duc de Bourgogne ?

— Aussi, répondit sa majesté, je ne prétends point vous obliger à une résidence entière dans votre diocèse.

— Le concile de Trente me lie étroitement sur ce point, reprit M. de Cambrai; je ne puis rester que trois mois éloigné de mon siège.

— Votre concile de Trente, répartit le monarque, n'avait pas prévu l'éducation des princes, et, par ma foi, il faut que l'esprit des conciles se prête un peu à l'intérêt des États.

— C'est mon avis, sire.

— Enfin, ajouta Louis XIV, vous allierez le mieux que vous pourrez le bien de vos fidèles de Cambrai et l'éducation de votre élève de Versailles. Je ferai à cet égard toutes les concessions possibles au concile de Trente, moyennant réciprocité.

— Pourvu d'un archevêché, poursuivit Fénélon, je supplie votre majesté de faire rétablir sur la feuille des bénéfices vacants l'abbaye dont je jouissais.

— Que faites-vous donc là ? lui dit tout bas, pendant qu'il parlait, M. de Reims, présent à l'entretien.

— Je fais mon devoir, continua le précepteur des enfants de France : on est abbé pour gérer une abbaye; je dois laisser la mienne à celui qui remplira ce soin.

— Que répondrez-vous à cela ? dit Louis XIV en regardant M. de Reims.

— Je répondrai, sire, que, pensant comme il pense, M. de

Fénélon agit très-bien; mais qu'ayant une autre manière de penser, je ne fais pas mal de garder mes abbayes. »

Le roi ne répliqua point, et l'archevêque Le Tellier n'en fut pas fâché.

Il faut qu'un ambitieux, même lorsqu'il est doué d'un esprit supérieur, se montre par quelque endroit : Bossuet fut profondément blessé de voir Fénélon, qu'il regardait comme son disciple, parvenu à une dignité plus élevée que la sienne, de simple abbé qu'il était. Par ménagement, par amitié même pour Fénélon, M. de Meaux avait jusqu'alors comprimé les projets malveillants de l'évêque de Chartres contre madame de Guyon et la doctrine du quietisme. Bossuet avait senti que si l'orthodoxie poursuivait l'illuminée et persécutait ses sectaires, le précepteur des enfants de France, protecteur de la veuve et de ses rêveries, serait lui-même compromis. En conséquence M. de Meaux éloignait du trône les plaintes du pape de Saint-Cyr toutes les fois qu'il les renouvelait, et s'efforçait d'apaiser M. de Paris, qui brûlait de se venger du dessous qu'il avait eu dans l'affaire Guyon.

Cependant Fénélon, espérant, dès la fin de l'année 1694, la faveur qui lui fut accordée un peu plus tard, et craignant de se nuire lui-même par sa participation au quietisme, conseilla à son amie de rendre Bossuet lui-même juge de sa doctrine, et de déposer tous ses papiers entre les mains de ce prélat. Madame de Guyon fit plus, elle se confessa à M. de Meaux, et communia de sa main. Il lui dit alors que, quant à son système, on choisirait, pour la forme, une commission chargée de l'examiner, mais qu'elle ne devait rien redouter de cet examen. En effet Bossuet s'associa M. de Noailles, évêque de Châlons, et l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, et tous les trois discutèrent secrètement, mais vaguement, mais sans amertume, les principes *du pur amour*, n'attendant qu'une occasion favorable pour assoupir tout à fait cette affaire.

Les choses changèrent complètement de face dès que Fénélon fut parvenu à l'archevêché de Cambrai : la jalousie de Bossuet annula toutes ses dispositions bénignes; aux ménagements qu'il avait gardés, à cause de Fénélon, succéda l'envie la plus envenimée. Cet évêque vit les dogmes de madame Guyon sous un nouveau jour, sous un jour défavorable qu'il avait, disait-il, aperçu dans le silence de la méditation; il cita comme preuve d'hérésie ce passage tiré d'un écrit de la *dangereuse* quietiste : « La conduite

» que Dieu tient sur l'homme est une conduite universelle ; car ,
 » quoiqu'il y ait l'ordre particulier qui regarde chacun de nous ,
 » il est néanmoins tellement dépendant de l'ordre général que ,
 » pour peu qu'il s'en éloignât , il jetterait tout dans la confusion.
 » Les désordres du monde , les malheurs de l'homme , les renver-
 » sements des empires , sont une suite de cet ordre général ; et
 » ce qui nous paraît désordre , à cause de notre manière de conce-
 » voir les choses , est un ordre admirable selon la divine sagesse.
 » De sorte que le désordre particulier est ce qui conserve l'ordre
 » général. Dieu établit , il détruit ce qu'il a établi , et il perpétue
 » toutes choses par cette destruction. »

Il ne fallait pas un grand raisonnement pour démontrer que ce passage était fort orthodoxe , puisqu'il expliquait le mal qui nous blesse , sans donner lieu d'accuser la divine Providence ; mais l'évêque de Châlons et le supérieur de Saint-Sulpice n'osèrent avoir une autre opinion que M. de Meaux ; ils condamnèrent avec lui la doctrine de madame Guyon , et , peu de temps après , elle fut renfermée à Vincennes. Mais c'était moins à ce résultat qu'à l'humiliation du nouvel archevêque de Cambrai que Bossuet avait aspiré. Madame Guyon une fois en prison , et abandonnée de madame de Maintenon , M. de Meaux exigea que Fénélon condamnât lui-même le *quiétisme* et sa prêtresse : c'était lui demander le sacrifice de son sentiment et de ses affections ; il résista. M. de Cambrai publia , dans cette occasion , son *Explication des Maximes des Saints* , ouvrage tendant à prouver que quelques personnes pieuses pouvaient , par la vie contemplative , s'élever au-dessus de l'empire des sens , et arriver à un état de perfection , de pureté spirituelle que ne conçoivent point les âmes vulgaires. Les *Maximes des Saints* , loin de satisfaire les ennemis de Fénélon , ne firent que les irriter davantage ; ils déclarèrent qu'il y avait plus d'hérésie encore dans ce livre que dans la doctrine qu'il défendait , et demandèrent à grands cris que l'ouvrage et l'auteur fussent déferés à la cour de Rome. Le roi , tourmenté par cette controverse , consulta Bossuet , dont il estimait les lumières et la piété. C'était où M. de Meaux attendait sa majesté ; il se jeta à ses pieds , et lui demanda pardon de ne lui avoir pas révélé l'horrible hérésie de M. de Cambrai. Ce zèle ardent , cette exagération de mots parut suspecte à Louis XIV ; il voulut avoir l'avis du père de La-chaise , qui déclara le livre de Fénélon fort orthodoxe.

Les choses en sont là ; la ville et la cour se sont divisées entre

M. de Meaux et M. de Cambrai : les *quiétistes* font oublier les jansénistes; et, tandis que Port-Royal respire, madame Guyon, derrière les guichets de Vincennes, dit dans toute l'amertume de son âme :

L'amour pur et parfait va plus loin qu'on ne pense ;
On ne sait pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur n'aurait connu Vincennes ni souffrances,
S'il n'eût connu le pur amour.

Et ces vers, assez mauvais pour des vers d'inspirée, prouvent que l'auteur du *Moyen court* et des *Torrents* voudrait bien être libre, même au prix d'un peu de *pureté*.

Pendant que cette femme exaltée avoue assez clairement que la *spiritualité* ne saurait consoler une *quiétiste* en prison, quand elle ne peut *enfler le corps* de personne de la grâce surabondante que le sien renferme, Bossuet écrit contre Fénelon ; celui-ci maintient pour bonnes ses *Maximes des Saints*, et le pape Innocent XII est appelé à prononcer. M. de Cambrai ne doit-il pas tout craindre du pontife qui condamna Molinos, véritable fondateur de la secte poursuivie ?

Il y a beaucoup de nouvelles par la ville, indépendamment du mariage de M. de Berwick, fils naturel de Jacques II, avec la veuve de lord Lvan ; c'est un hymen de réfugiés d'où il résultera d'autres petits réfugiés, qui augmenteront le nombre des pensionnaires du roi.

Les princesses ont fait une excursion à Paris, où elles prennent du plaisir de toute main. Leur soirée ne se termine guère qu'à 11 heures du matin ; leur nuit commence à midi, et c'est dans cet heureux renversement des habitudes de la vie que s'écoule celle de mesdames de Conti, de Chartres et de Bourbon. M. le Duc, de son côté, donne de charmantes fêtes à sa petite maison, qui fut l'hôtel de feu madame de La Sablière.... « Ne sont-ce pas, » disait l'autre jour une femme d'esprit, les lieux saints abandonnés aux infidèles ? » C'est de ce petit sanctuaire, où le culte est si complètement changé, que partit un beau matin une troupe enivrée pour aller entendre l'oraison funèbre de M. de Luxembourg, prononcée par le père La Rue, jésuite. Cette joyeuse partie de l'auditoire s'est mise à applaudir, comme au spectacle, plusieurs pas-

sages du discours sacré ; on ajoute même qu'un gentilhomme de la compagnie de M. *le Duc* a crié une ou deux fois *bis*.

Le roi a terminé cette année, avec madame de Louvois, l'échange du château de Meudon contre celui de Choisy ; la marquise a reçu, avec les contrats de cette possession, qu'elle désirait ardemment, un retour de quatre cent mille livres ; et *Monseigneur*, pour qui l'acquisition de Meudon a été faite, y a déjà établi sa cour, que sa majesté aimemieux là, dit-on, qu'à Choisy... Nous saurons peut-être pourquoi.

Nulle situation n'est plus délicate que celle de Meudon. Ce château ; que fit bâtir le cardinal de Lorraine, sous le règne de Henri II, est situé au sommet d'un coteau d'où l'on découvre Paris, tout le riche bassin de la Seine, et, à l'horizon, le vieux donjon de Vincennes. On arrive au château par une belle avenue aboutissant à une grille d'un riche travail, et dorée. La terrasse, que ferme cette grille, sert d'avant-cour au château ; elle est d'une prodigieuse élévation ; sa longueur est de cent trente toises, et sa largeur de soixante-dix. Elle a coûté, dit-on, plus de six millions. La façade de l'édifice, par son air de grandeur, inspire cette réverie qu'on éprouve toujours à l'aspect des monuments vainqueurs des siècles, et élevés par des hommes qui ne font que passer sur la terre. Les deux ailes, ornées de pilastres et de colonnes, présentent, par le bas, une galerie soutenant une terrasse bordée d'un balcon de fer, qui règne tout autour du château. Le pavillon du milieu, arrondi par les extrémités seulement, avance plus que le reste du bâtiment ; il est orné d'un second ordre de pilastres, et de quatre bas-reliefs représentant les Saisons. Ce pavillon est terminé par un fronton sur lequel sont deux figures couchées, et par une grande calotte octogone qui porte une terrasse. L'intérieur de ce château, composé d'appartements vieilliss, renferme un grand nombre de tableaux de diverses écoles ; mais on y admire surtout le fameux cabinet de glaces, dont tous les murs sont, ainsi que le plafond, couverts de miroirs. C'est une pièce où les dames ne peuvent point entrer, à moins qu'elles ne soient très-littéralement vêtues du haut-de-chausses de leurs maris. Meudon fut bâti sur les dessins de Philibert Delorme ; J.-H. Mansard construisit, sous M. de Louvois, les fossés, la terrasse et la grille. Les jardins sont dus au célèbre Le Nôtre ¹.

¹ L'édifice qui vient d'être décrit n'existe plus ; on ne voit que le nouveau châ-

Le roi donna dernièrement une fête à Trianon, où sa majesté ne traite guère que des femmes. Le roi et la reine d'Angleterre y étaient; madame de Maintenon n'y parut point. Les princesses avaient amené à Trianon la comtesse de Lachaise, la marquise de Lachaise¹, et la marquise de la Luzerne. Ces dames furent, dans cette circonstance, admises, pour la première fois, à la table du roi; elles n'avaient encore été honorées que *du salut*...² : la tête a pensé leur tourner de ce prodigieux accroissement de faveur. Mais ce que les courtisans ont le plus remarqué ce jour-là, c'est l'accueil rempli de bienveillance que le roi a fait à M. de Laroche-foucauld; sa majesté paraît avoir repris avec lui le ton qu'elle avait jadis avec ses favoris. Cela produit une grande sensation à la cour; on se demande si le goût des Péguillin, des de Vardes et des Cavois, va reprendre à Louis XIV, et si l'influence des dévots ne toucherait pas à son terme. Pour mon compte, je pense qu'il n'en est rien, et je crois entrevoir la cause réelle du crédit de M. de Laroche-foucauld. Ce gentilhomme est fort avant dans les bonnes grâces de *Monseigneur*; son altesse l'a, dit-on, admis dans son intime confiance, et le roi se persuade, avec beaucoup de raison, qu'en faisant lui-même son favori de ce confident du Dauphin, les secrets du cabinet de Meudon cesseront d'être des secrets pour le cabinet de Versailles. Reste à savoir si *Monseigneur* s'arrangera de cette communauté de confiance, dont il ne peut manquer d'apercevoir le but... Quoi qu'il en soit, voilà, je pense, le *pour-quoi* de l'acquisition du château de Meudon.

M. de Montal enleva, le mois dernier, Dixmude et Deinse aux ennemis; ce mois-ci, M. de Grenan a rendu Casal au duc de Savoie : c'était une sorte d'égalité du sort des armes. Mais le prince d'Orange a mis le siège devant Namur, dont la garnison est assez faible... voilà la balance rompue à notre désavantage. M. de Boufflers, avec quelques troupes, s'est jeté en toute hâte dans la place; le maréchal a la fièvre double-tierce, et c'est un triste remède qu'un siège à soutenir; mais ce brave officier assure qu'il n'a pas le temps d'être malade.

teau, bâti par le Dauphin, fils de Louis XV. Le vieux a été abattu pendant la révolution.

¹ Nièces du père de Lachaise, confesseur du roi.

² Inclination de tête accompagnée d'un sourire, que faisait sa majesté en passant devant une femme de la cour. C'était le premier degré de la faveur.

Cependant le maréchal de Villeroy, qui commande l'armée de Flandre, et qui n'a en tête que M. de Vaudemont, depuis que le prince d'Orange dirige en personne le siège de Namur, le maréchal de Villeroy, dis-je, s'efforce de faire une diversion qui oblige Guillaume à renoncer à ce siège. Dans cette circonstance, comme toujours, cet officier déploie une grande valeur, dont ses amis relèvent encore l'éclat auprès du roi, déjà trop prévenu; mais les résultats ne viennent point, et Namur ne peut tenir longtemps.

Louis XIV aime assez à se faire lire les gazettes de la Hollande, afin de comparer les récits de nos ennemis aux nôtres, et de saisir la vérité au milieu des exagérations de l'une et de l'autre narration. Dans le premier journal hollandais qui lui tomba sous la main, sa majesté vit des éloges ironiquement exagérés de M. le duc du Maine; on disait, entre autres choses, que, dans certaine rencontre, les blessures de ce prince avaient seules arrêté le succès de l'armée française et sauvé M. de Vaudemont. Le gazetier étranger faisait ensuite une peinture fort touchante de M. le duc du Maine, entouré de ses officiers tout en pleurs, et suivant le brancard sur lequel on l'emportait. Tout cela paraissait d'autant plus singulier au roi que les gazettes françaises n'en disaient mot; néanmoins ce prince espérait un peu que son fils chéri était en effet un héros. Le lendemain, notre journaliste louangeur démentait les nouvelles qu'il avait données la veille, ajoutant que M. le duc du Maine n'avait point été blessé, et qu'on n'était même pas assuré qu'il se fût trouvé au combat dont il s'agissait. Louis XIV voulut avoir le cœur net sur ces rapports contradictoires; il le voulut d'autant plus fermement, que le maréchal de Villeroy n'avait rendu qu'un compte très-rapide de l'affaire sur laquelle sa majesté était si peu fixée. Une dépêche, portée en Flandre par un courrier, enjoignit au général d'entrer dans les plus grands détails sur cette journée. Le maréchal obéit; mais, quant à ce qui touchait M. le duc du Maine, la réponse fut obscure et évasive. Pendant ce temps, les lettres particulières allaient leur train; les chuchoteries de l'*Oeil de bœuf* n'étaient nullement favorables aux vertus guerrières du grand maître de l'artillerie, et Louis XIV lui-même commençait à avoir des soupçons alarmants. Il se détermina à connaître enfin la vérité.

J'ai parlé ailleurs d'un baigneur nommé La Vienne; cet homme, que l'invention d'une drogue excitante, appelée *Poleville*, avait rendu célèbre, est devenu baigneur du roi, puis l'un des quatre

premiers valets de chambre : il faut que le talent soit récompensé. La Vienne est d'une franchise que le séjour de la cour n'a pu altérer, que la majesté royale n'intimida jamais, et qui souvent fut portée jusqu'à la rudesse. Quand le roi veut être informé d'un fait, d'une anecdote, d'un dire, et qu'il tient à connaître la chose sans la moindre altération, il s'adresse à La Vienne; sa majesté l'interrogea sur le sujet qui le tourmentait. L'entretien eut lieu à Marly, pendant le bain du roi.

« Ça, La Vienne, dit sa majesté quand elle se fut assise dans sa baignoire, parlez-moi avec votre franchise accoutumée; qu'y a-t-il de vrai dans tout ce qu'on dit sur la conduite de M. le duc du Maine en Flandre ?

— Sire, je ne sais en vérité....

— Cette hésitation de votre part me surprend fort, il faut parler; vous n'ignorez point, La Vienne; on n'ignore jamais à la cour.

— Votre majesté doit savoir mieux que moi....

— Je ne sais rien. Si j'en crois mes courtisans, le duc est un Bayard; s'il faut s'en rapporter aux bruits de ville, c'est un guerrier prudent. Répondez, était-il au combat dont on parle tant ?

— Oui, sire, il y était à la tête d'un corps assez considérable.

— C'est déjà quelque chose; et sa conduite dans cette journée...

— A été superbe... Son altesse a promis, avant la bataille, qu'elle allait faire des merveilles, mais...

— Eh bien ! mais ?

— On n'est pas toujours le maître de faire ce qu'on voudrait...

— Après, La Vienne, après.

— Monsieur le duc, ayant ordonné à son corps de se porter en avant....

— S'est mis à la tête des troupes pour exécuter ce mouvement.

— Oui, sire, je crois bien que le prince marchait d'abord devant; mais....

— En finirez-vous ? Allons, achevez sans plus d'hésitation.

— Mais... il est arrivé que son altesse s'est trouvée derrière.

— Morbleu ! quelle prudence !...

— M. le duc se croyait blessé, sire.

— L'était-il en effet ? s'écria le roi avec une visible émotion.

— Non, sire, reprit La Vienne en balbutiant.

— Alors... je suis bien malheureux.

— J'assure à votre majesté que le prince se croyait de bonne foi frappé, puisqu'il a fallu l'emporter du champ de bataille.

— C'est assez : brisons sur ce triste chapitre, et donnez-moi mes habits. »

Le prince d'Orange pousse le siège de Namur avec une prodigieuse activité, et le maréchal de Boufflers défend la place avec une grande valeur. Rien de plus meurtrier que ce terrible siège... Il n'y a plus à Paris ni gâté ni plaisirs ; l'inquiétude et la consternation sont dans toutes les familles ; chacune craint d'avoir perdu un ou plusieurs de ses membres, et malheureusement un grand nombre d'entre elles ont acquis la funeste certitude de leur malheur. Ici, c'est une mère qui pleure un fils ; là, c'est une femme qui pleure un mari ; plus loin, c'est une jeune personne pleurant quelqu'un qu'elle n'ose désigner. Pour comble d'affliction, M. le prince de Conti, que tout le monde aime, a la petite vérole, qui, cette année, se montre fort maligne. On a eu aussi quelque inquiétude pour M. le premier président de Harlay, qu'on aime cependant moins que M. de Conti, parce qu'il est infiniment moins aimable, et que souvent il ne l'est point du tout. La maladie de ce magistrat était une sorte d'apoplexie, qui lui laissera, dit-on, la bouche un peu tournée ; jusqu'ici M. le premier président parla souvent *à tort*, maintenant il pourra parler *à tort et à travers*.

Voici une épigramme qui courait pendant la maladie de M. de Harlay :

Ne le saignez pas trop, l'émétique est meilleur....
Purgez, purgez, purgez, le mal est dans l'humeur.

Le maréchal de Villeroy n'ayant rien su entreprendre d'important contre le prince d'Orange, celui-ci a poussé le bombardement de Namur avec une telle puissance de moyens, que M. de Boufflers et le comte de Guiscard, qui commandaient dans la place une garnison de douze mille hommes, réduite à trois mille cinq cents, n'ont pu résister plus longtemps ; ils ont signé, le 4 août, une capitulation honorable pour la ville seulement, le château ayant une garnison particulière qui se défend toujours. Les troupes renfermées dans Namur y restent, jusqu'à ce que Guillaume connaisse le parti que prendra la citadelle ; du reste la plus grande politesse règne entre les assiégeants et les assiégés : on ne peut pas être ennemis avec des manières plus affectueuses.

Cependant M. de Villeroy a mis, à son tour, le siège devant Bruxelles ; diversion tardive, et dont le succès, même en le supposant complet, ne rassure point du tout sur les suites des événements de Namur. Et puis le brillant maréchal de cour a perdu toute la confiance du public ; les chansons, les épigrammes, les bons mots pleuvent sur lui ; il en est plus richement brodé que son liabit ne l'étoit d'argent et de pierreries le jour du serment qu'il a prêté comme capitaine des gardes.

Après avoir jeté quelques milliers de bombes dans la capitale des Pays-Bas, les 13, 14 et 15 août, Villeroy s'est avancé sur les bords de la Méhaigne, assez près de Namur ; mais il n'était plus temps : le château, entièrement dépourvu de vivres et de munitions, avait été forcé de se rendre. Ainsi Van-Beuning se trompait ; le bras que Louis XIV avait coupé à la Hollande est repoussé, et, en suivant la métaphore de cet étranger, qui comparait nos forces navales à des cheveux, il faut convenir que nous sommes encore tondus de bien près.

Avec un vainqueur aussi poli que le prince d'Orange, M. de Boufflers pensait qu'il ne lui restait plus qu'à monter dans sa chaise de poste pour venir à Versailles remercier le roi qui l'a fait duc. Mais il apprit bientôt que Guillaume III le retenait prisonnier de guerre, en réciprocité, disait ce souverain, de certaine violation de la capitulation signée à Dixmude. Cependant le prince permit, dès le lendemain, au maréchal de retourner en France ; mais il ne partit qu'après avoir reçu les ordres du roi. Pour le maréchal de Villeroy, il conserve sa faveur intacte ; le roi est persuadé que, s'il n'a rien fait, c'est qu'il n'a pu faire davantage : les gens que nous aimons ne deviennent pas aisément coupables à nos yeux.

M. l'archevêque de Paris, après la conduite si singulièrement apostolique dont j'ai souvent parlé, conduite à laquelle la charité n'a point manqué, ainsi que peuvent l'attester madame de Bretonvilliers, douze ou quinze autres dames de la cour et trente ou quarante filles d'opéra, M. l'archevêque de Paris, dis-je, allait recevoir la calotte romaine, lorsqu'en épargnant la tête du premier président de Harlay, la mort a frappé son frère le prélat. A coup sûr, M. de Paris fut un grand libertin ; mais il n'était pas janséniste, et il allait être cardinal, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta subitement. « Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un

» qui se charge de l'oraison funèbre, dit madame de Sévigné en apprenant le décès de sa grandeur ; on prétend qu'il n'y a que deux bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile : la vie et la mort. » Il fallait bien que la marquise eût raison, car le père de Lachaise et le premier président ont délibéré trois jours entiers sur cette difficulté. On s'était d'abord adressé au père Gérard pour avoir une oraison funèbre conforme à l'usage ; mais cet orateur sacré a déclaré la chose impraticable. Il a donc été décidé que, pour satisfaire à la coutume, on escobarderait de son mieux, c'est-à-dire qu'on parlerait beaucoup de la mort et très-peu du mort. M. de Harlay est remplacé par M. de Noailles, évêque de Châlons. Pauvre dame Guyon ! elle a contribué plus qu'elle ne pense à cette nomination. Le bruit court que Bossuet, consulté par sa majesté sur le choix d'un archevêque de Paris, a désigné M. de Noailles, dont il s'était d'avance assuré l'appui dans la poursuite du quétisme et de M. de Cambrai.

Je ne dois point taire une circonstance assez gaie de l'inventaire fait à l'archevêché après la mort de M. de Harlay. Il y avait dans l'oratoire de l'archevêque une armoire secrète ; lui seul l'ouvrait de son vivant. On en trouva la clef dans la poche d'un vêtement accroché au sommet du prie-Dieu de sa grandeur ; vêtement qu'on appelle, depuis quelques années, une culotte. Quand M. de Paris devenait porteur de quelques papiers qu'il devait conserver, il les serrait dans les poches du vêtement que je viens de nommer ; ces poches étaient-elles remplies, le prélat, qui avait fort peu d'ordre, et qu'eût d'ailleurs effarouché le travail d'un classement, se contentait de prendre une nouvelle culotte. Il serrait alors celle qu'il quittait dans l'armoire secrète, après avoir prescrit à son valet de chambre d'y attacher une étiquette indiquant le jour où cette partie d'habillement avait été prise, et celui où elle avait été quittée. Je ne dirai pas tout ce qu'on remarqua d'incohérent quand on dépouilla les soixante ou quatre-vingts culottes-archives que le placard renfermait. On y trouva, pêle-mêle, des dispenses du pape et des lettres d'amour, des billets de confession et des bouts-quets à Chloris, des indulgences plénières et des bouts-rimés. Enfin, que devint le notaire en tirant de la culotte n° 34 l'acte de célébration du mariage de sa majesté avec madame de Maintenon ! ? Louis XIV avait fait chercher longtemps ce papier dans

¹ Ce fait extraordinaire est de toute exactitude ; nous devons répéter à cet égard que les *Chroniques* ne renferment rien d'inventé.

les archives de l'archevêché, désirant posséder cet unique témoin secret d'une faiblesse qu'il s'était plus d'une fois reprochée. Sa majesté n'eût jamais redemandé ce document à M. de Paris, parce que, légalement, l'Église devait en rester dépositaire; mais, sous main, de nombreuses recherches avaient été faites, sans que personne eût songé aux culottes-archives. L'acte fut remis à M. de Noailles, qui, tout chiffonné qu'il était, après dix années de séjour dans un gousset, le fit déposer à la bibliothèque du diocèse de Paris, d'où sa majesté sut bientôt le tirer.

L'année qui se termine n'a pas été meurtrière seulement pour les gens de guerre, elle a vu s'éclaircir beaucoup d'autres rangs illustres. Nicole, ce fameux auteur des *Essais de Morale*, est mort... Les jésuites offriront un gros cierge en actions de grâce de cet événement; les voilà débarrassés de leur plus redoutable adversaire : les pères Sacond et Le Tellier ont souri. Nicole succombe à une attaque d'apoplexie qu'il s'est donnée lui-même, en écrivant jusqu'à s'éteindre contre les quiétistes.... C'est se tuer à bon marché. Racine est venu, deux jours avant la mort de l'illustre janséniste, le visiter dans son lit; on dit qu'avant d'entrer chez lui, notre grand tragique s'est bien assuré que personne ne le voyait. Mignard et Puget moururent cette année. Le premier avait su, dans les derniers temps de sa vie, se corriger de la manière qui dépara longtemps ses ouvrages : c'était un grand peintre à quatre-vingts ans. Le second fut tout à la fois sculpteur, architecte et peintre; mais il n'approcha de Michel-Ange que dans la sculpture. La Fontaine a payé aussi son tribut à la terre... Que dire de plus de lui? je l'ai nommé. Enfin madame de Barbezieux vient d'être emportée par la petite vérole. On assure que Louis XIV, sans qu'on puisse soupçonner ses motifs, avait refusé d'envoyer à cette dame son médecin Duchesne, qu'elle désirait voir.

Madame de Barbezieux passait pour avoir eu une affaire avec M. le duc d'Elbeuf, qui, comme on en va juger, ne s'inquiéta guère de ménager sa réputation. Barbezieux, ayant enlevé une maîtresse au duc, en fit des plaisanteries qui piquèrent ce seigneur. Résolu de se venger à tout prix, M. d'Elbeuf publia les bontés de la femme du ministre; Barbezieux se mit en fureur et la maltraita; on rit, et les rieurs ne furent pas du côté de son excellence... Voilà les espiègleries des gens de cour.

En terminant cette année 1695, jetons un coup d'œil sur la si-

situation de notre chère France... Hélas ! je la vois loin d'être heureuse. Le roi soutient seul les efforts de toute l'Europe ; il lui arrache de temps en temps quelques parcelles des palmes de la victoire ; mais où sont les résultats ? qui peut même les entrevoir dans les nuages qui s'accumulent sur notre horizon ? La cause de Jacques II est perdue ; ses dernières espérances se sont englouties au combat naval de la Hogue. La France, épuisée d'hommes et d'argent , meurt de faim au bruit des *Te Deum* , à la lueur des feux de joie. Les armées se recrutent mal ; les deniers publics se versent lentement et avec des cris de désespoir. Les manufactures tombent faute de bras , de ressources et de débouchés ; le numéraire est remplacé par des papiers sans garantie ; les emprunts deviennent de plus en plus difficiles , et la disette des grains est générale. Ce qu'on a coutume d'appeler des succès militaires a coûté si cher au peuple , depuis trente ans , qu'il maudit autant les victoires que les défaites , car la nouvelle des premières est presque toujours le signal d'un nouvel impôt. Enfin , ne pouvant plus cacher au roi la misère publique , madame de Maintenon vendit dernièrement ses chevaux , moins pour secourir quelques indigents , que pour apprendre à sa majesté l'affreuse extrémité à laquelle nous sommes parvenus... Quant au contrôleur général , s'ingéniant au milieu de ses coffres vides , il établit cette année un impôt sur chaque tête humaine ; impôt qui , par cette raison , fut nommé *capitation*. Comme , dans notre excellent pays , les calamités n'empêchent ni de chanter ni de plaisanter , on a fait sur la nouvelle taxe un quatrain que voici :

La capitation va nous combler d'honneurs ;
 Vous voulez que nos biens aident à vos conquêtes ?
 Mais à combien sont taxés les auteurs ?
 Ce ne sont pas de bonnes têtes.

Le duc de La Ferté n'avait point été nommé lieutenant général à la promotion du jour de l'an ; sa majesté , en paraissant l'oublier , s'était proposé de lui faire sentir qu'elle trouvait son service peu régulier. On a remarqué , en effet , que cet officier général entraînait toujours en campagne le dernier , et qu'il ne manquait jamais d'être le premier de retour à Paris. Cependant , comme on doit à tout péché miséricorde , M. de La Ferté eut hier , au lever , ses provisions de lieutenant général. En parlant des La Ferté , disons que le frère du duc est le prédicateur à la mode ; qu'on le compare

au père Bourdaloue, et que la parole de Dieu paraît tant soit peu singulière dans la bouche de cet orateur, quand on songe aux discours de son père, de sa mère, de son frère... On dirait un esprit né parmi les diables, et qui prend son essor vers le paradis.

J'allai voir hier, à Saint-Denis, le mausolée de Turenne, élevé sur les dessins de Lebrun : ce monument est digne du héros et de l'artiste illustre. Le maréchal est représenté expirant dans les bras de l'Immortalité, qui tient une couronne de laurier qu'elle élève vers le ciel. Aux pieds du grand homme, un aigle effrayé désigne l'Empire, sur lequel il remporta tant d'avantages. Un bas-relief en bronze, placé devant le tombeau, reproduit la brillante conduite de Turenne durant la campagne de 1674, c'est-à-dire ces diverses rencontres dans lesquelles, avec vingt mille hommes, le maréchal général battit soixante mille ennemis, dont vingt mille à peine repassèrent le Rhin.

Aux côtés du monument, sont deux grandes figures représentant la Sagesse et la Valeur : l'une est consternée, l'autre étonnée de la mort du héros. Cette belle composition, exécutée par Tuby et les frères Marsy, occupe une arcade incrustée avec art de marbres précieux ; le sujet s'appuie sur une pyramide d'un bon goût, et est orné de trophées attachés à deux grands palmiers de bronze.

Thalie, après la mort de Molière, semblait avoir jeté son masque brisé dans la tombe du grand poète ; languissante ou maniérée, elle ne répandait plus sur notre scène que quelques pâles étincelles d'esprit, et pas une faible lueur de génie. Nous avons vu, cette année, reparaitre la muse joyeuse, maligne et vraie du prince de la comédie. *Le Joueur*, que l'on donna récemment sur le Théâtre-Français, ne déparerait point la collection du Misanthrope, du Tartufe, des Femmes savantes, d'Amphytrion, etc. Le public a accueilli cet ouvrage avec un enthousiasme mêlé de surprise et d'espérance..... « C'est du Molière, s'écriait-on de toutes parts dans la salle... Heureuse France, Molière t'est rendu ! » Et l'on prononçait ces mots avec la même chaleur que si l'on eût dit : « Henri IV nous est revenu des sombres bords, » tant parmi nous le plaisir a d'importance. En examinant l'ouvrage nouveau plus froidement, on ne peut se dispenser d'y reconnaître une intrigue admirablement tissée, des caractères bien tracés et promptement exposés, une versification facile, spirituelle, et qui n'a peut-être que le défaut de s'emparer trop ambitieusement des si-

tuations comiques, pour réduire en récits ce qui devrait être offert en action. Le dénoûment, que Molière lui-même disposait si rarement avec bonheur, est ici d'un naturel charmant; il ressort sans effort du sujet, et en fait jaillir la moralité de la manière la plus simple et la plus vraisemblable.

Nous avons donc dans M. Regnard, à qui l'on doit cette jolie nouveauté, non pas un autre Molière, comme le prétendent les enthousiastes, mais un digne élève de ce grand homme.

Malheureusement il s'agit, au moment de l'apparition du *Joueur*, une question de propriété fort disgracieuse pour l'auteur. Dufresny prétend que cette excellente comédie n'est autre qu'un certain *Chevalier Joueur*, dont il avait communiqué, dit-il, le plan à peu près rempli à M. Regnard. Pour preuve de priorité paternelle, le réclamant a fait jouer, presque en même temps que l'ouvrage réclamé, celui qui, d'après son dire, en serait l'original. Le public, qui a sifflé le *Chevalier Joueur* autant qu'il avait applaudi le *Joueur* tout court, a soutenu que M. Regnard ne pouvait avoir rien pris dans cette rapsodie, par la raison sans réplique qu'il n'y avait rien à prendre... Les choses en sont là : Regnard jouit de son triomphe, en plaignant le petit-fils de Henri IV du ridicule qu'il se donne, tandis que Dufresny crie partout au plagiat, et s'enivre tous les jours pour s'en consoler.

La mort ne se lasse point de frapper d'illustres victimes : elle vient d'enlever madame la marquise de Sévigné, à l'âge de soixante et dix ans. Cette femme célèbre, qui fit le charme de la cour et de la ville par son esprit vif, enjôné, critique et toujours original, fera les délices de la postérité par ses lettres, remplies de naturel, de facilité et de vie. Je ne veux voir que deux travers dans la carrière aimable de madame de Sévigné : c'est d'avoir osé préférer Pradon à Racine, et Mascarón à Fléchier. La marquise laisse à madame de Grignan, sa fille, une partie de son riche héritage de grâce, d'esprit et d'amabilité, avec plus de beauté qu'elle n'en eut jamais. Si l'on en juge par sa correspondance, madame de Sévigné poussait jusqu'à l'adoration son amour pour sa fille; mais ceux qui connurent l'intérieur de ces deux femmes spirituelles savent que cette grande passion maternelle fut mêlée sans cesse de petites discussions, d'avis contraires, exprimés avec une réciproque prétention qui souvent allait jusqu'à l'aigreur. Enfin, c'était une suite non interrompue de picoteries qui ne laissait

pas de répandre quelques nuages sur une intimité que le monde croyait toute angélique... Fiez-vous donc aux écrits ! La marquise laisse un fils qu'elle avait essayé d'enrôler parmi les beaux esprits ; Ninon trouva en lui plus de dispositions pour en faire un des galants modèles de la cour ; d'où il résulte que c'est un excellent officier, parce que Mars refuse rarement ses dons aux favoris de Vénus. Madame de Sévigné avait béni, l'année dernière, le mariage de Pauline, fille de madame de Grignan, avec le marquis de Simiane. Cette jeune dame a, dans le caractère et surtout dans l'esprit, quelques traits de sa grand'mère : comme elle et madame de Grignan, la marquise promet un talent épistolaire ; mais on la croit moins encline aux saillies critiques... C'est un effet du séjour à la cour Maintenon ; il faudra voir, plus tard, ce que cela prouve en faveur des mœurs de madame de Simiane.

M. de Lafeuillade a commencé, cette année, la campagne par une guerre à la housarde, où l'avantage lui est demeuré. C'eût été un beau fait d'armes, s'il n'eût pas été entrepris en pays ami. Le duc, passant à Metz chez son oncle, en l'absence de ce dernier, a fait enfoncer les portes du cabinet de ce seigneur, puis la fermeture de ses coffres, et s'est prêté à lui-même quatre-vingt-dix mille livres en or, assaisonnées de beaucoup de pierreries. Le roi a trouvé infiniment trop leste cette manière d'emprunter, même à un parent ; sa majesté a fait exprimer son mécontentement à M. de Lafeuillade, qui va s'efforcer sans doute de jeter quelques lauriers sur le triste renom que lui laisse ce coup de main.

Livré à des exploits plus glorieux, M. de Vendôme ; qui remplace le maréchal de Noailles en Catalogne, a défait à Ostalric un corps de cavalerie commandé par le prince d'Armstadt. Ailleurs, le brave Jean Bart a pris cinq vaisseaux de guerre hollandais, qui escortaient cinquante navires marchands venant de la Baltique, et dont il s'est également emparé. Ce marin-là veut payer largement les lettres de noblesse que le roi lui a données : il a raison ; nous avons en France assez de nobles dont la famille est encore insolvable sous ce rapport, après douze ou quinze quartiers. Les Anglais ont bombardé successivement Calais, les Sables-d'Olonne et le fort de l'île de Ré ; mais tout ce bruit a produit peu d'effet, et n'a procuré aucun succès à nos ennemis.

Pendant ces diverses hostilités, Louis XIV. qui dort peu, et dont l'insomnie est bien justifiée par les calamités de son royaume,

se fait lire, dans le calme des nuits, la vie d'Alexandre, par Plutarque. Racine, que sa majesté a choisi pour lui faire ces lectures, pourrait dire à son illustre auditeur qu'Alexandre se faisait lire aussi les exploits d'Achille... Mais alors ses ennemis étaient loin de la Macédoine, et il était maître de l'Asie.

La paix est faite avec le duc de Savoie : elle a été signée le 10 septembre, par suite des négociations du comte de Tessé, qui duraient, dit-on, depuis le mois de juillet; négociations closes à Notre-Dame-de-Lorette, entre Victor-Amédée et le maréchal de Catinat. Le pèlerinage des deux négociateurs n'était pas purement religieux : il avait surtout pour but de lier Innocent XII au traité, afin de rendre plus imposante la demande qu'on voulait faire à l'empereur de laisser l'Italie neutre dans la guerre qui se continuait. Le duc de Savoie s'engageait à obtenir cette neutralité; mais, Léopold ayant refusé de se prêter à cet arrangement, Victor-Amédée devint son ennemi, et, de général autrichien qu'il était, se fit subitement général français. L'un des articles du traité arrête le mariage de Marie-Adélaïde, fille aînée de ce prince, avec M. le duc de Bourgogne; et, en considération de cette union, le souverain savoyard recevra de la France tous les honneurs dus aux têtes couronnées. On a donné un tel relief à ce rétablissement de bonne intelligence entre le grand roi et un pauvre petit prince montagnard, que l'on ne voit partout que danses, feux de joie et réjouissances de toute sorte... Que sera-ce donc quand nous aurons la paix avec cette Angleterre à la forte tête, avec cet Empire aux cent bras, et avec cette Espagne à l'infatigable constance? En attendant, la cour ira, vers la fin du mois, à Fontainebleau, pour y recevoir la jeune princesse, qui n'est âgée que de onze ans.

La duchesse de Lude, bru de celle dont j'ai eu plusieurs fois occasion de parler, avait été choisie pour aller au-devant de la princesse de Savoie au delà de Montargis; le roi, *Monseigneur* et *Monsieur* l'attendirent dans cette ville, et M. le duc de Bourgogne s'arrêta à Nemours. Les princesses et les dames de la cour s'établirent, toutes parées, dans l'appartement que Marie-Adélaïde devait avoir à Fontainebleau, le même qu'occupait feu la Dauphine. Mademoiselle de Savoie étant arrivée à Montargis le 4 novembre, vers cinq heures du soir, le roi la prit dans ses bras, la porta dans une église, et l'offrit à Dieu. De retour au château, sa majesté

caressa beaucoup la princesse, la fit causer, examina avec attention sa taille, sa gorge, ses mains, et dit : « Je ne voudrais pas » l'échanger, en quoi que ce soit au monde, pour personne. » Avant le souper, Louis XIV fit jouer l'enfant aux jonchets, se tenant à côté d'elle sur un petit siège, et ne pouvant se lasser d'admirer son adresse. Au couvert, le roi fit placer Marie-Adélaïde à sa droite; il lui adressa, pendant le repas, une infinité de paroles obligeantes sur sa noblesse, ses grâces, et la manière dont elle mangeait. Au coucher de la princesse, le roi se rendit dans sa chambre avec *Monseigneur*; ils la virent déshabiller; sa majesté profita même de l'occasion pour achever, dans les détails les plus minutieux, l'examen commencé quelques heures plus tôt. « Je » l'ai bien examinée, dit ensuite le roi à ses gentilshommes, mais » je ne lui ai rien vu faire et n'ai rien trouvé en elle dont je ne » sois content au dernier point. » Avant de se mettre au lit, ce prince voulut mander à madame de Maintenon, qui était restée à Fontainebleau, le résultat de ses premières remarques, et, le soir même, M. le marquis d'Épinay, l'un des écuyers de sa majesté, partit pour porter la dépêche.

Le lendemain, en abordant madame de Maintenon, mademoiselle de Savoie commença à se conformer aux instructions de sa mère, qui lui avait recommandé beaucoup de respect, de confiance, de docilité et d'égards envers la marquise. Cette demi-reine, charmée de tant de prévenances, prodigua ses caresses à l'aimable enfant. Dois-je dessiner le portrait de la princesse? Aucun de ses traits ne me semble formé; quelques années compléteront peut-être sa beauté, que je trouve maintenant irrégulière en plusieurs points. Marie-Adélaïde a le front trop large, la bouche trop grande; son visage, fort petit, manque de proportion avec ses grands traits. Mais de beaux yeux noirs, un nez aquilin, une physionomie mêlée de vivacité et de cette piquante finesse italienne qu'on admire, rendent, sur cette figure, les perfections supérieures aux défauts : le tout est embelli par un teint où fleurissent les couleurs les plus heureusement distribuées. La taille de l'enfant doit se former encore; mais, dès ce moment, elle est bien prise; la poitrine promet un joli sein; le pied est charmant; enfin les grâces occupent déjà toutes les parties de ce petit corps. Que pourrais-je dire de l'esprit d'une altesse de onze ans? Rien, si ce n'est qu'à travers une grande naïveté, il laisse entrevoir des éclairs qui en font pressentir l'adresse et peut-être la subtilité. Dès

ses premières entrevues avec madame de Maintenon, Marie-Adélaïde lui donna le doux nom de *tante*; on croit que ce fut par les insinuations de mademoiselle d'Aubigné, véritable nièce de la marquise, et qui, sans doute, n'eut pas la première idée de cette parenté de convention.

Que faisait, dans tout ceci, le jeune duc de Bourgogne ? ce que peut faire un prétendu de quatorze ans : il jouait avec sa fiancée, courait après elle dans les appartements de Fontainebleau, et la chatouillait pendant que ses femmes la coiffaient. Plus tard, le prince fera apparemment sa cour d'une tout autre manière. En attendant, on parle à la cour de fixer l'époque du mariage de ces deux enfants, et l'on songe à former la maison de madame la duchesse de Bourgogne future. Le choix des dames est un sujet d'intrigues fort actives : mesdames de Beauvilliers, de Créqui, de Ventadour et de Lude, briguent la charge de dame d'honneur. Madame de Beauvilliers ne l'aura point, parce qu'elle est quêtiste; madame de Créqui sera exclue par le même motif; madame de Ventadour pourra bien l'être, à cause de quelques peccadilles de famille; toutes les probabilités se réunissent donc en faveur de madame de Lude. Sans une certaine suspicion de jansénisme, madame de Caylus eût été dame d'atours, nonobstant ses petits soupers avec les convives du Temple; on lui préférera, dit-on, madame de Mailly, qui ne soupe jamais, et ne se confesse qu'à des jésuites.

Au moment où je prends note de ces probabilités, j'apprends qu'elles sont changées en certitude; on m'annonce de plus que Bourdelot est premier médecin de la princesse, et M. de Meaux premier aumônier. La petite altesse n'a pu s'empêcher de rire quand ce grave prélat s'est mis à ses genoux pour prêter le serment accoutumé.... « Mon Dieu ! s'est-elle écriée en se pinçant les lèvres, que je suis honteuse de voir une si bonne tête à mes pieds. » Je ne sais si le célèbre Bossuet a réfléchi en ce moment au rôle qu'il jouait; mais, il faut être juste, la représentation des grands serait aussi trop fatigante, s'ils ne pouvaient pas s'égayer un peu de la servilité des gens qui se font leurs valets. On a donné pour confesseur à mademoiselle de Savoie le jésuite Lecomte : « Cette perruque-là ne me plaît guère, dit-elle au roi peu de jours après cette nomination. — Patience, mon enfant, répondit sa majesté, nous vous donnerons un autre confesseur dans quelque temps. Au surplus, vous pourrez en changer tant que vous

» voudrez, pourvu que votre choix tombe toujours sur un jésuite. » M. le comte de Tessé, qui négocia le mariage de Marie-Adélaïde, a pour récompense la charge de son premier écuyer ; le marquis de Dangeau est nommé à celle de chevalier d'honneur ; le marquis de Villacerf est désigné pour celle de premier maître d'hôtel, et M. de la Vieuville aura l'emploi de secrétaire des commandements. Les hommes, l'aumônier, le confesseur et le médecin exceptés, n'entreront en fonction qu'à l'époque de la célébration du mariage, qui n'aura lieu, dit-on, qu'à la fin de l'année prochaine.

On a remarqué comme une chose fort extraordinaire que, dès le lendemain de son arrivée à Fontainebleau, mademoiselle de Savoie fut conduite par madame de Maintenon au petit couvent de Moret ; elle l'y mena même plusieurs fois pendant le voyage ; et cette circonstance réveilla les bruits qui avaient couru sur l'origine illustre de la jeune Mauresse renfermée dans cette communauté. J'ajouterai à ce que j'ai dit de la religieuse noire, qu'elle ne paraît jamais au parloir que devant les membres de la famille royale ; que Bontems, unique dépositaire des secrets domestiques de Louis XIV, continue d'apporter chaque année, à Moret, le montant d'une grosse pension payée à cette nonne mystérieuse, à qui d'ailleurs tout le monde, dans la maison, parle avec une sorte de vénération ; qu'enfin *Monseigneur* et les jeunes enfants de France vont la voir souvent, et que madame de Maintenon a succédé à feu Marie-Thérèse dans les visites fréquentes qu'elle lui faisait. Les plus grands soins sont apportés à la santé comme à la conduite de cette sœur ; l'abbesse est surveillée de près en ce qui la concerne ; en un mot, c'est un objet de constantes attentions et d'égards continuels. Notre négresse ne laisse point échapper tous ces témoignages de considération ; elle ne manque pas de s'en prévaloir, et d'interpréter avec orgueil le mystère qui l'environne : « Vous avez beau dire, madame, répète-t-elle souvent à madame de Maintenon, le soin que met une personne de votre rang à me cacher ma naissance suffit pour me faire voir qui je suis. » Néanmoins cette origine, sur laquelle, après tout, la Mauresse de Moret n'a que des soupçons, sera sans doute une énigme pour elle jusqu'à son heure dernière... Mais il y a longtemps que le public en a deviné le mot.

Parmi les élèves de Saint-Cyr, auprès desquelles madame de Maintenon mène trois fois par semaine mademoiselle de Savoie, la jeune princesse a choisi des amies intimes qui viennent quelque-

fois la voir à Versailles. Elle affectionne, entre autres, mademoiselle d'Osmond, et plus particulièrement encore mademoiselle d'Aubigné : études, jeux, exercices, parures, richesses, penchans, tout est commun entre ces deux jeunes personnes; leur familiarité va jusqu'à se quereller; plus d'une fois elle alla jusqu'à se battre.

La cour a porté, cette année, le deuil du valeureux Jean Soleski, le sauveur de Vienne, si bien récompensé jadis par l'empereur Léopold. Les Muses ont eu presque en même temps à regretter La Bruyère; la morale, les bonnes mœurs, la vérité, pleurent sur sa tombe... Les vices et les travers se réjouissent.

Le public donna, jeudi dernier, à M. Rousseau, une revanche éclatante de l'échec qu'il éprouva en célébrant le *Café* sur le Théâtre-Français. La comédie du *Flatteur* a été couverte d'applaudissemens mérités¹. Boileau assure que cette pièce est la meilleure qu'on ait faite depuis Molière. Je crois cet éloge exagéré; mais le caractère principal de l'ouvrage est bien tracé, et l'action me paraît sagement conduite. On prétend que M. Rousseau a peint le *Flatteur* devant son miroir.

CHAPITRE XXXIV.

1697-1698-1699.

Disgrâce du courtisan Racine. — Racine et Cavois. — Apparition de Voyer d'Argenson. — Premières pompes à incendie. — *La Fausse Prude*; expulsion des comédiens italiens. — Le jardinier de Maintenon. — Le tripot de la marquise de Lamé. — Il est fermé, la friponnerie n'y étant pas orthodoxe. — Succès et revers; *Te Deum* en tout cas. — Le caissier fripon. — Santeuil; son portrait. — Le vin d'Espagne et le tabac. — Mort de Santeuil. — Le prince de Conti élu roi de Pologne; réflexions. — *Scipion*, tragédie de Pradon. — *Oreste et Pylade*, de Lagrange-Chancel. — Victoires de M. de Vendôme en Espagne. — Paix de Ryswick. — Traités séparés; leur contenu. — Le roi s'y montre trop à découvert. — La princesse de Conti, divinité indienne. — *Le Distrait*, de Regnard. — Mariage du duc de Bourgogne. — Cérémonies du coucher. — Portrait du duc de Bourgogne. — Réjouissances; description d'une fête dans la grande galerie. — Encore un très-noble voleur. — Triste retour du prince de Conti, élu, mais non couronné roi de Pologne. — Le portrait de M. de Vendôme et le quatrain de Palaprat. — Phi-

¹ Rousseau fit jouer d'abord sa pièce en prose; il ne la mit en vers que vingt ans plus tard. Sous cette dernière forme, c'est un ouvrage fort distingué, et l'on doit s'étonner que les comédiens ne l'aient pas remise, de nos jours, au théâtre.

Isophie de Gourville — Querelle de M. de Conti et du grand prieur de Vendôme. — Camp de Compiègne. — Le chapeau gris. — Scandale de la puissance de madame de Maintenon offert en spectacle public. — *Manlius Capitolinus*, tragédie de Lafosse. — La Champmeslé : son éducation théâtrale, son portrait, son talent, ses mœurs, sa mort. — *Les Plaideurs*, de Racine, joués par de grands seigneurs. — Mariage de mademoiselle de Chartres avec Léopold de Lorraine. — Punition du duc de Berri. — Sixième de la recette des spectacles attribué à l'hôpital. — Fénélon est condamné en cour de Rome. — Reprise de quelques précédents. — Triomphe de M. de Cambrai, tiré de son humiliation. — *Télémaque* paraît. — Disgrâce du cardinal de Bouillon ; ses causes. — Baptême du jeune duc de Fronsac, âgé de quatre ans. — Motifs de la liaison de madame de Maintenon avec le duc de Richelieu, père de cet enfant. — Mort de Racine ; cause du chagrin qui l'a tué. — Le bulletin des maladies galantes à l'OEil de bœuf. — La place des Conquêtes rapetisée. — Exécution de la conseillère Tiquet. — Achille de Harlay : son portrait, son caractère, son influence, sa mort. — Madame la duchesse de Mazarin meurt à Londres. — Le duc de Bourgogne ne veut plus faire lit à part avec la duchesse. — Le roi de Maroc demande la main de madame de Conti ; refus. — Niaiseries de cour. — Révolution totale dans les coiffures.

L'année 1697 s'est ouverte par un événement malheureux pour mon vieux ami Racine : la faveur dont il jouissait à la cour, et qui lui était devenue plus précieuse que les bonnes grâces d'Apollon ; cette faveur qui, depuis dix ou douze ans, lui tenait lieu d'Hippocrène, eh bien ! il l'a perdue, peut-être sans retour, et cela pour un nom prononcé mal à propos. Voilà le fait : un soir que l'auteur d'*Esther* était chez madame de Maintenon en tiers avec le roi, la conversation fut amenée par sa majesté sur la situation actuelle du théâtre. Louis XIV avait entendu dire (car on sait qu'il ne va plus au spectacle) que la comédie, tombée fort bas, n'attirait plus le public. Il en demanda la raison à Racine, qui entra à cet égard dans quelques détails fort sensés, et conclut par dire qu'on ne portait point assez de pièces nouvelles aux comédiens. « A défaut » de nouveautés, ajouta le tragique, on ne donne que d'anciens » ouvrages, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup de mauvais, » entre autres ceux de Scarron, qui ne valent rien, et rebutent » tout le monde. » Au nom de feu son mari, la veuve royalisée rougit jusqu'aux yeux, non pas à cause de l'atteinte portée à la réputation littéraire du cul-de-jatte dont elle partagea le lit, mais bien parce qu'en nommant Scarron, le poète trop distrait venait de rappeler à Louis XIV le magot auquel il a succédé. Le profond silence qui se fit tout d'un coup dans la chambre découvrit à Racine toute l'étendue de la faute qu'il avait commise : sa confusion fut extrême ; il n'osa plus ouvrir la bouche, ni lever les yeux. Enfin

le roi, sans aucun préambule, renvoya l'académicien consterné, disant qu'il avait à s'occuper d'un travail d'État. Racine sortit étourdi, éperdu, l'œil hagard, les jambes tremblantes, et courut comme il put chez Cavois, son ami, qu'il instruisit de ce qui venait de lui arriver.

« Diable! diable! dit le grand maréchal des logis en secouant la tête, votre distraction ordinaire vous a joué là un vilain tour.

— Je vous assure que si j'ai blessé la marquise, c'était bien sans intention.

— L'intention, l'intention! Eh! mon ami, est-ce que cela compte pour quelque chose à la cour, où tout gît dans la démonstration?

— Que va-t-il arriver de là, mon cher Cavois?

— Ma foi, je n'en sais rien;... c'est selon; si votre maladroite sortie n'a fait qu'effleurer la vanité de *Madame*¹, cela pourra s'arranger; mais si la trace d'humiliation est profonde, je vous plains.

— Voilà un grand malheur.

— Je vous le dis pour la centième fois, c'était folie à vous de vous embarquer sur le fleuve capricieux des grandeurs. A la bonne heure moi, qui étais trop simple pour me faire bel esprit, et trop pauvre pour rester indépendant.... je fais mon métier, je rampe. Mais vous, ne voguez-vous pas à pleines voiles du temple de la gloire au temple de la fortune?

— Ah! Cavois, le public est si ingrat!

— Et vous êtes venu chercher de la reconnaissance à la cour? pauvre dupe!

— Comment sortirai-je de ce mauvais pas.... Si je demandais à madame de Maintenon qu'elle fit jouer de nouveau *Esther* à Saint-Cyr; vous concevez, ce serait lui rappeler finement le triomphe que je lui procurai jadis.

— Belle finesse! la marquise prendra cela pour un reproche, et vous en voudra davantage.

— Vous avez peut-être raison.

— Laissez-moi, mon ami, sonder un terrain que je connais mieux que vous; doublez la dose d'éloges dans l'histoire du roi, et ne vous hâtez pas de maigrir: il est possible que nous parvenions à arranger cette affaire.

¹ C'est ainsi qu'on désignait madame de Maintenon à la cour.

— Je n'espère qu'en vous.

— Je ferai de mon mieux. En attendant, mon cher Racine, encensez, encensez sans mesure, et si vous passez près de madame de Maintenon, courbez-vous jusqu'à terre.... Quand vous aviez failli devant le public, il ne s'agissait que de vous relever avec éclat ; ici les fautes ne se réparent qu'à force d'abjection : tel est le régime auquel vous vous êtes soumis ; il faut le subir. Adieu, je vais prendre ma part des grandeurs de la cour : c'est moi qui présente ce soir la serviette au roi, »

Les soins de Cavois et la servilité renforcée de Racine ont été sans succès pour la réhabilitation du pauvre académicien : ni le roi ni madame de Maintenon ne lui parlent ; ils passent devant lui sans le regarder. Ce gentilhomme de nouvelle date devient jaune comme un coing ; il n'aura bientôt que la peau sur les os ; un invincible chagrin le consume ; sa vie, jadis illustrée par des chefs-d'œuvre, se consume dans une langueur née des plus misérables faiblesses.

M. Voyer d'Argenson, gentilhomme éclairé, mais sévère, dur, brutal, vient de remplacer M. de la Reynie, comme lieutenant général de police. Il organise cette administration sur un plan plus vaste encore que celui adopté par son prédécesseur ; on lui doit déjà des améliorations importantes, entre autres la distribution en divers quartiers d'une nouvelle espèce de pompes mobiles destinées à éteindre les incendies, et que dessert un corps de pompiers choisis dans la bourgeoisie. Mais l'extrême sévérité de M. d'Argenson le fait haïr du peuple, qui le redoute, et ne lui épargne pas les noms de *damné*, de *perruque noire*, de *juge des enfers*.

Une des premières expéditions de ce magistrat a été dirigée contre la Comédie-Italienne, et voici à quelle occasion. On avait donné à ce théâtre une pièce intitulée *la Fausse Prude* ; madame de Maintenon crut se reconnaître, ce qui était peu surprenant ; car, en admettant que l'ouvrage ne fût pas une critique directe de sa conduite, l'auteur avait du moins tracé un portrait de fantaisie qui ressemblait beaucoup à la marquise. Mais si elle eut raison de se croire jouée sur la scène, je crois qu'elle manqua d'adresse et de sens dans les actes de vengeance auxquels on la vit se livrer. Quoi qu'il en soit, M. d'Argenson, enchanté d'entrer en fonctions par une action d'éclat, se transporta un matin, entre

onze heures et midi, à l'hôtel de Bourgogne, qu'occupaient depuis seize ans les comédiens Italiens ; il fit apposer les scellés sur toutes les portes ; puis, ayant réuni les acteurs dans le foyer, il leur défendit, de la part du roi, de continuer leurs spectacles, sa majesté ne jugeant pas à propos de les garder à son service. Le jour suivant, la compagnie se présenta devant le monarque pour lui adresser des représentations ; il ne changea point sa détermination, et se contenta de répondre à ces comédiens : « Vous ne devez pas vous plaindre de ce que le cardinal Mazarin vous a fait quitter votre pays ; vous vîntes en France à pied, et vous retournez en Italie dans de bons carrosses qui sont à vous. »

Cette expulsion d'étrangers qui, depuis si longtemps, faisaient les délices du public, achève de perdre madame de Maintenon dans l'esprit de la ville et de la cour, à l'exception des dévots qui forment sa coterie. Elle est chansonnée, censurée, chamarrée d'épigrammes ; et certains couplets sur les intrigues assez probables de cette dame avec son jardinier de Maintenon appuient d'une assertion imprimée à douze mille exemplaires la qualification de *fausse prude* que la demi-reine s'est elle-même attribuée.

Un dernier trait a soulevé Versailles et Paris contre celle qu'on n'appelle plus que la *jardinière de Maintenon*. La marquise de Lamé tenait dans la capitale une maison de jeu, d'après le modèle fourni jadis par la maréchale de La Ferté : rapide écoulement de l'or, conversations libres, galanterie concluante, chère exquise, libations bachiques, tout se réunissait dans ce temple du plaisir. Le crédit de ce tripot était soutenu par le manège habile de deux demoiselles que madame de Lamé appelait ses filles, et qui, sachant jouer à ravir la coquetterie lorsqu'il s'agissait de se former une cour, n'étaient pas moins habiles à simuler la vertu pour retenir leurs courtisans. Madame de Lamé, recherchée avec transport, parce qu'elle offrait l'amorce des voluptés, aimée même, quoiqu'on se ruinât chez elle, sans doute parce qu'on s'y ruinait sans entendre damner d'intention jansénistes, quédistes et calvinistes, madame de Lamé, dis-je, encourut enfin la haine du comité Maintenon. Cette coterie bigote voulait bien qu'on perdît son argent, mais dans des sentiments romains, et selon le vœu des canons. En conséquence, le lansquenet et le pharaon de madame de Lamé étant soupçonnés d'hérésie, et nuisant au lansquenet et au pharaon de la cour, où l'on ne trichait qu'avec une mauvaïse foi

orthodoxe, M. d'Argenson eut, dans ses instructions secrètes, l'ordre de surveiller le tripot rival du jeu de Versailles et de Marly. La directrice d'un tripot n'est pas une abbesse de carmélites; en fouillant les antécédents de la marquise, le lieutenant de police découvrit qu'elle ne pouvait être veuve du marquis de Lamé, attendu que ce gentilhomme n'avait jamais existé. Après avoir dépouillé l'aventurière de son rang, les limiers de M. d'Argenson lui disputèrent son sexe; mais, soit que cette chicane leur ait ensuite paru trop ridicule, soit qu'ils aient acquis sur ce point des témoignages irrécusables, madame de Lamé, *démarquisée*, resta femme malgré les envieux. Il y a plus, elle continua d'être recherchée; alors les dévots recoururent aux dernières armes de leur arsenal : ils lui imputèrent des crimes... C'était sa faute aussi; pourquoi ne se laissait-elle pas chasser de bonne grâce? Or, un beau matin, à titre d'indulgence royale, on conduisit madame de Lamé hors de Paris; ses filles furent enfermées dans un couvent; le pharaon fut défendu partout sous les peines les plus graves, et l'on continua de s'y ruiner à la cour. La contre-partie de tous ces actes de despotisme fut l'émission de dix mille autres exemplaires des couplets contre la *jardinière de Maintenon*, avec addition de notes fort instructives sur les motifs qu'une dame honnête peut avoir de préférer un petit jardinier à un grand roi.

Faute de grands succès militaires, on amusait la crédulité des Parisiens par un *Te Deum* à vide, lorsque des nouvelles de la mer apprirent que M. du Gué-Trouin, armateur, avait enlevé une flotte hollandaise venant de Bilbao... Alors réjouissances, feu de joie, *Te Deum* motivé. Tout cela est arrivé à point pour célébrer l'entrée du maréchal de Catinat dans Ath, et, pour ne pas troubler la fête, on a eu soin de cacher en même temps que le prince d'Orange avait forcé M. de Villeroy de renoncer à ses projets sur Bruxelles.

Un peu plus tard, tant de solennités eussent été plus à propos encore : M. de Pointis, chef d'escadre, ayant fait voile sur Carthage, en Amérique, y débarqua le 15 avril, prit la ville et ses dépendances, en rasa les forts, et, après avoir battu, à son retour, une escadre anglaise de sept vaisseaux, rentra à Brest avec un butin estimé neuf millions. Ce genre d'avantages est celui que le peuple apprécie le mieux; il espère avoir neuf millions de moins à payer.... le pauvre peuple !

On racontait hier, assez hautement, à Versailles, une aventure qu'il faudra retrancher de la collection d'exemples édifiants envoyés de la cour pour l'instruction de la ville. *Monseigneur* jouait, il y a trois jours, dans les appartements, et son altesse royale gagnait. « D'Antin, dit-il au fils légitime de M. de Montespan, assieds-toi près de la table, et tiens mon chapeau, que je l'emplisse. » Le prince était en veine, il jetait l'or à pleines mains dans le vaste contenant que lui présentait son caissier. Après une demi-heure de cet heureux exercice, le Dauphin s'arrête pour contempler ses finances, et voit avec surprise que le chapeau, dans lequel il a tant versé, est tout au plus au quart plein. « Oh ! oh ! dit son altesse, je me croyais plus riche.... » N'importe, continuons. » Le gain ne se démentait point, mais le trésor ne grossissait guère.... Enfin *Monseigneur*, s'étant retourné par hasard, vit d'Antin occupé à faire passer l'or du chapeau dans ses poches. Le prince eut l'air de n'avoir rien vu, et ce ne fut que quelques instants après qu'il quitta le jeu sous un prétexte en l'air. « Voyons un peu ce que j'ai gagné, » dit l'héritier du trône, en attirant d'Antin près d'une croisée ; puis, frappant du dos de la main les poches de l'infidèle caissier, il eut la satisfaction d'entendre résonner son or. « Merci, mon garçon, ajouta son altesse, tu as bien fait de remplir tes poches, mon chapeau n'aurait pas tout contenu. » Le fils de l'ancienne favorite rendit gorge, et dut se trouver heureux que la présence d'esprit de *Monseigneur* lui eût sauvé la moitié d'une grande humiliation, déjà bien suffisante comme il l'avait subie.

On rapportait plus bas hier, dans la galerie de Versailles, une triste nouvelle arrivée la veille de Dijon. M. le duc de Bourgogne, pour qui l'amour ne peut pas être, à quinze ans, la principale affaire, a désiré, cette année, visiter la province dont il porte le nom. Parmi les personnes formant la suite du jeune prince, se trouvait le célèbre Santeuil, poète latin, auteur des *hymnes* sacrées, et qui composa, pour les fontaines de Paris, tant d'inscriptions empreintes du véritable style lapidaire. Le caractère spirituel et exempt de bigotisme de cet aimable chanoine de Saint-Victor faisait les délices du petit-fils de France, qui l'admettait toujours à sa table. La physionomie du poète contribuait encore à exciter l'hilarité qu'entretenait son humeur enjouée : il y avait du Socrate, de l'Épicure et du Rabelais dans ce visage arrondi, ce menton en crosse, ce nez aux narines évasées, ces gros

yeux flamboyants, ce front élevé et cette tête chauve, que Santeuil aisait ressortir avec quelque coquetterie de son habit de génovéfain. Tel que je viens de le peindre, cet ecclésiastique soupait avec M. le duc de Bourgogne à Dijon, lorsque, attaqué subitement de fortes tranchées, il éprouva des vomissements convulsifs; Santeuil mourut le surlendemain, après quarante-huit heures d'horribles souffrances. Voici le bruit généralement répandu sur la cause de cette mort aussi violente que subite : Santeuil avait, dit-on, placé sa tabatière entre son assiette et celle du duc de Bourgogne; or, tandis que le chanoine était occupé de l'anecdote qu'il racontait pour amuser son altesse royale, le prince trouva plaisant de mêler du tabac dans le verre de vin d'Espagne que Santeuil allait avaler. Le pauvre homme but ce mélange, et j'en ai dit l'effet. Sans doute, dans ce lugubre événement, l'intention de l'enfant illustre fut loin d'être coupable; les pleurs intarissables qu'il a versés, assure-t-on, pendant trois jours, ont suffisamment déposé en faveur de son innocence; mais c'est néanmoins le cas de répéter que les *jeux de princes* ne font pas toujours rire les courtisans.

Les Polonais, pénétrés, comme toute l'Europe, des brillantes qualités de François-Louis de Bourbon, prince de Conti, l'ont choisi pour régner sur eux, et, le 27 juin, il a été proclamé roi de Pologne par le cardinal Radziejowski, primat du royaume. Mais comme il est dans la destinée de cette malheureuse nation d'être sans cesse divisée sur le choix de ses princes électifs, et de démontrer ainsi au monde l'avantage de la monarchie héréditaire, un parti, à la tête duquel s'était placé l'évêque de Cujavie, élevait dans le même temps au trône polonais Frédéric-Auguste, électeur de Saxe. Le prince de Conti doit donc conquérir sa couronne; et si cette tâche convient à son noble caractère, la modicité des ressources qui sont mises à sa disposition rend le succès bien douteux. Le roi donne à son altesse deux millions cinq cent mille livres; ce serait quelque chose, si cet élément de séduction était appuyé d'un corps armé. Il n'en est malheureusement rien; Louis XIV abreuva la terre irlandaise du sang de cinq à six mille Français pour aider Jacques, qui ne sut pas s'aider lui-même, et sa majesté ne confie pas un seul régiment à un prince de sa maison, appelé à en soutenir l'éclat dans le nord de l'Europe.

Jean Bart assure que, malgré la croisière anglaise qui navigue en vue de Dunkerque, il mènera heureusement son altesse à

Dantick. Mais M. de Conti a peu de confiance dans sa fortune; il a supplié le roi de ne traiter sa femme ¹ de reine que lorsqu'il sera paisiblement assis sur le trône de Pologne.

On venait de siffler le *Scipion* du tenace Pradon, et l'on riait encore de cette tragédie de carnaval, représentée cependant en carême, lorsqu'on répandit le bruit qu'une pièce de Racine allait être jouée sous le nom de la Grange-Chancel. La chose paraissait assez probable; mécontent de la cour de Versailles, qui l'humilia, il semblait naturel que ce grand poète revînt à la cour d'Apollon, où il acquit tant de gloire. On s'étonnait peu, d'ailleurs, que l'auteur d'*Andromaque* empruntât le nom d'un autre, et biaisât un peu pour rentrer dans la carrière poétique : quand on a vécu avec les jésuites, il reste toujours quelque chose de leur allure. Le public attendait donc avec impatience *Oreste et Pylade*, tragédie attribuée à Racine, et, le jour de la première représentation, le théâtre ne put contenir un quart de la foule qui s'y porta. Mais l'enthousiasme s'éteignit bientôt, lorsqu'une versification régulière, mais souvent décolorée, révéla une main d'écolier là où les spectateurs avides attendaient la touche d'un grand maître. L'air embarrassé de Lagrange, qui assistait à la représentation; la rougeur et la pâleur qui se succédaient sur son visage, selon que la marche de l'ouvrage était heureuse ou malheureuse, ne tardèrent pas de prouver qu'il était le véritable père cette composition, où l'on reconnut néanmoins quelques traits d'un pinceau habile, jetés sur une action faible et trop au-dessous de la grandeur du sujet. La tragédie de Lagrange a réussi, grâce à ces coups de maître et au jeu savant de mademoiselle Champmeslé.

D'importants succès remportés en Espagne par M. de Vendôme ont déterminé le roi catholique, la Hollande, l'empereur et l'Angleterre à signer successivement des traités de paix avec la France, qui avait plus besoin qu'aucune de ces puissances de déposer enfin l'épée. Le petit-fils par légitimation du grand Béarnais, parvenu au généralat aussi lentement que le moins favorisé des officiers de fortune, a prouvé, depuis qu'il commande une armée, que Louis XIV peut souvent perdre beaucoup de gloire, en laissant dormir sa justice. M. de Vendôme, secondé par l'escadre du

¹ Adélaïde de Bourbon.

comte d'Estrées, mit au mois d'août le siège devant Barcelone, que défendait le prince d'Armstadt. Le comte de Valesco voulut en vain protéger cette place; attaqué par M. de Vendôme, il fut défait dans un combat long et meurtrier, où la victoire nous resta. Maître de ses opérations sous les murs de Barcelone, le vainqueur les continua avec vigueur; mais les assiégés firent une vive résistance, et ne se rendirent qu'après cinquante-deux jours de tranchée ouverte. Louis XIV nomma M. de Vendôme vice-roi de la Catalogne, qu'il avait conquise à peu près en entier; honneur passager que les traités devaient bientôt faire évanouir.

La paix dite de Ryswick, parce qu'elle fut conclue dans un château de ce nom, près de la Haye, donna lieu à quatre traités: le premier, signé avec la Hollande, le 20 septembre, mentionne le seul petit avantage que la France recueille de cette pacification: Pondichéry lui est rendu. Le second traité, signé le 21 avec l'Espagne, restitue à cette puissance toutes les places qui lui ont été prises en Catalogne, et remet en sa possession Luxembourg, Mons, Ath, Courtray, et tout le territoire de la Flandre espagnole conquis par les armes du roi. Par le troisième traité, signé le même jour avec l'Angleterre, Louis XIV reconnaît Guillaume III comme souverain de la Grande-Bretagne. Les Anglais et les Hollandais envoyés à Ryswick exigeaient d'abord que le roi consentît à éloigner Jacques II, sa femme et son fils de la France; ensuite ces négociateurs se restreignirent à demander que ces princes malheureux quittassent Saint-Germain. Le roi n'admit aucune condition qui tendît à aggraver encore le malheur de ses hôtes; il répondit: « Que leurs majestés étaient sous le poids de l'infortune; » qu'elles étaient d'ailleurs aimées tendrement de lui, et qu'à ce double titre elles n'en pouvaient être trop près. » Bien plus, dans les réjouissances qui eurent lieu plus tard, Louis XIV prescrivit aux directeurs de l'Opéra et aux maîtres de musique de ne rien faire chanter qui eût rapport à la paix, par égard pour le roi et la reine d'Angleterre. Le quatrième traité, signé avec l'empereur, porte que Fribourg, Brisac, Kehl et Philipsbourg seront restituées à l'Empire; que les forteresses de Strasbourg donnant sur le Rhin, le fort Louis, le Mont-Royal et Trarbach, chefs-d'œuvre de Vauban, seront rasés; qu'enfin le duc de Lorraine recouvrera ses États, tels que son grand-oncle les possédait en 1670.

Comment reconnaître dans ces traités la puissance du prince absolu qui dictait, avec tant de hauteur, les conditions de la paix de

Nimègue ! Non-seulement on ne retrouve plus ici la moindre trace de son orgueil indomptable, mais on n'y remarque qu'un seul témoignage de cette fermeté dont les rois ne doivent jamais se départir : Louis XIV ne redevient un instant lui-même que dans les insignifiantes stipulations relatives à Jacques II. Les politiques se sont épuisés en conjectures sur cette abnégation de grandeur, dans tous les cas outrée, puisque la France traitait à Ryswick sous l'influence de la victoire, plutôt que pressée par des échecs. Les uns ont prétendu que, mû par une profonde politique, Louis XIV n'avait paru se laisser aller à tant de facilité que pour s'emparer, avec toutes les ressources qu'allaient lui rendre quelques années de paix, de cette monarchie espagnole, objet de son immuable convoitise. Les autres, plus simples, je pourrais même dire plus niais dans leurs suppositions, ont fait à la piété du roi tous les honneurs de la modération excessive qu'il vient de montrer; comme si les souverains et les papes eux-mêmes ne savaient pas concilier les vues ambitieuses et la dévotion ! Ni l'un ni l'autre de ces motifs ne sont réels ; la cause si péniblement cherchée par les politiques est sous leurs yeux : c'est l'état d'épuisement de la France. L'impossibilité de lutter longtemps encore avec l'Europe coalisée détermina d'abord Louis XIV à miner sourdement la coalition, en lui enlevant le mobile Victor-Amédée ; et la conduite modérée du roi à Ryswick fut l'effet d'une pressante nécessité. Encore quelques mois, et la France n'avait plus de ressources pour faire la guerre, plus de bras à opposer à ses ennemis. Convenons cependant que Louis XIV pouvait mettre moins à découvert l'extrémité à laquelle il était réduit : quatre-vingt mille hommes combattaient en Flandre sous les ordres de Villeroy ; quarante mille, ayant à leur tête le maréchal de Choiseul, offraient une force imposante sur le Rhin ; campé au pied des Alpes, Catinat montrait aux peuples d'Italie le même nombre de combattants ; et Vendôme, avec une armée beaucoup moins forte, s'était rendu plus redoutable qu'eux tous. Or l'Europe ne savait pas qu'il allait devenir impossible de nourrir ces armées ; que leur solde, déjà fort arriérée, pouvait cesser tout à fait, et qu'alors nulle puissance, nulle discipline n'eût empêché tant de soldats, privés du nécessaire, d'aller chercher dans leurs foyers le pain qu'ils n'auraient plus trouvé sous les drapeaux. Je crois qu'à Ryswick la France pouvait accorder moins ; que même en accordant autant il était possible de l'accorder avec plus d'adresse, et que les négociateurs du

roi ont, par trop de résignation, montré trop de faiblesse pour l'avenir.

On se souvient que la belle princesse de Conti inspira jadis le plus tendre amour au roi de Maroc, et que, si elle eût été libre alors, il n'eût dépendu que d'elle d'aller régner sur un peuple de la côte d'Afrique. Mais ce n'est plus assez du pouvoir suprême pour cette adorable altesse; la divinité est aujourd'hui son partage. Le fils du gouverneur de Lima, arrivé récemment à la cour, a raconté qu'un portrait de la belle douairière étant tombé dans les mains des Indiens voisins de Carthagène, ils en avaient fait l'objet de leur culte. Avoir des autels! cela passe de beaucoup nos hommages européens, et je ne serais point étonnée que madame de Conti n'allât prendre un beau jour possession de sa pagode, surtout s'il lui est permis d'en choisir les desservants.

M. Regnard a donné, cette année, la comédie du *Distrait*, qui, pour les situations comiques, est peut-être au-dessus du *Joueur*. Le personnage principal, copié sur le portrait de M. le comte de Brancas, si bien dessiné par La Bruyère, offre un rôle rempli d'originalité. L'auteur a prouvé par cet ouvrage que si, dans sa précédente pièce, il a volé quelques idées à Dufresny, il est homme à se passer d'une si misérable ressource. Mais qui pourra se rendre compte des caprices du public? après avoir élevé M. Regnard au niveau de Molière, pour une comédie qui ne valait pas mieux que celle-ci, ce même public met le nouveau comique au-dessous de Baron. Le *Distrait* a languì au théâtre pendant quatre représentations; on ne le joue plus¹.

Le 7 du présent mois de décembre, la princesse de Savoie a été mariée au duc de Bourgogne; la bénédiction nuptiale leur a été donnée, dans la chapelle de Versailles, par le cardinal de Coaslin, à six heures du soir. Les cérémonies du coucher des jeunes époux méritent d'être citées: après le souper, toute la cour entra dans la chambre de l'illustre mariée: mais, peu d'instants après, le roi en fit sortir les hommes. Tandis que Marie-Adélaïde était déshabillée par toutes les dames présentes, et que la reine d'An-

¹ Cette pièce ne fut reprise qu'en 1751; elle eut alors un grand succès, et elle est restée au théâtre.

galerie lui présentait la chemise, M. le duc de Bourgogne se déshabillait dans l'antichambre, et la chemise lui était donnée par Jacques II, qui, de toutes ses prérogatives, n'a conservé que celle d'être le valet de chambre des princes français, le jour de leurs noces. Dès que mademoiselle de Savoie fut au lit, le duc entra dans la chambre, et se mit au côté droit de la princesse; il y resta à peu près un quart d'heure. Pendant cette station d'apparat, toutes les dames de la duchesse, comprimant une forte envie de rire, entouraient le lit des mariés, qui montraient, dit-on, sur des oreillers garnis de dentelle, deux petites figures honteuses, fort plaisantes pour ces beautés expérimentées. Le duc de Beauvilliers, debout dans la ruelle, veillait, sentinelle vigilante, à ce que tout se passât dans l'ordre, et à ce que rien n'excédât le cérémonial. Au bout de quinze minutes, les dames de la duchesse détournèrent les yeux ou firent semblant; le prince sortit du lit, alla se réhabiller dans l'antichambre, et rentra chez lui par la salle des gardes.

Le lendemain et les jours suivants, le duc visita sa femme; ils restèrent ensemble deux ou trois heures, mais il y eut toujours des dames dans la chambre. Les époux ne paraissent pas sensiblement contrariés de cette surveillance; ils ne sont d'âge ni l'un ni l'autre à sentir bien vivement ce qu'ils y perdent. Le prince n'a que quinze ans, et la princesse n'en a pas encore douze accomplis. Je dois ajouter que le duc ne fut pas, au physique, assez favorisé de la nature pour faire éclore une passion précoce dans une épouse si jeune, si peu propre encore à se pénétrer des belles qualités morales que peut avoir son mari. M. de Bourgogne a de petits yeux qui ne voient les objets qu'en les regardant obliquement; son nez est gros, sa bouche manque de fraîcheur, ses cheveux sont frisés à la manière des nègres, et le teint de son altesse est d'une pâleur teintée de jaune qui n'a rien d'éclatant. Avec un tel visage on n'est pas beau; malheureusement le corps du prince ne promet pas de racheter ces défauts par une séduisante conformation. Il eut, à ce qu'il paraît, dans sa première jeunesse, quelques dispositions à se courber; les médecins ordonnèrent alors qu'on lui mit un collier; au collier, devenu insuffisant, succéda une tringle d'acier appliquée à la colonne vertébrale, et qui, tout entourée de velours qu'elle était, n'en parut pas moins gênante au duc. Bientôt on se crut obligé d'opposer à cet appareil dorsal un mécanisme qui maintenait la poitrine... Enfin, à force de soins, ou

obtint l'effet qui devait en résulter : le petit-fils de France devint bossu. Voilà ce que c'est que d'être livré à des gens soigneux ; ils ne veulent pas que le corps prenne une mauvaise habitude, et ils lui donnent une difformité. Mais s'il manque à M. le duc de Bourgogne beaucoup des qualités qui pourraient faire éclore l'amour de sa femme, rien ne manque à l'éclat des réjouissances auxquelles leur mariage donne lieu : jamais, peut-être, on ne déploya plus de magnificence à cette cour qui conclut naguère la paix avec tant d'humilité. Le peuple seul a saisi l'inconvenance de ce contraste ; il est silencieux et grave au milieu du délire des courtisans. Mais, à Versailles, quel mouvement ! quel bruit ! que de carrosses, en roulant la nuit dans cette longue allée d'arbres qui conduit de Paris à Versailles, troublent le sommeil des paisibles villageois ! Les spectacles arrangés pour que le roi puisse les voir sans pêcher, les gros jeux où il est entendu qu'on ne pêche pas, même en trichant, les musiques, les danses, les *media nocte*, les loteries, tout contribue à prolonger les fêtes du mariage, tout fait oublier aux riches le malheur des temps. Il y eut jeudi un bal chez le roi ; la recherche des habits y fut poussée jusqu'à la folie : les hommes et les femmes étaient couverts de diamants ; et pour que les pierreries ressortissent mieux sur la parure des dames, il avait été convenu qu'elles paraîtraient toutes en robes de velours noir, ce qui fut ponctuellement exécuté. Il est difficile de se faire l'idée du coup d'œil que cela produisit dans la grande galerie, éclairée ce soir-là par quatre mille bougies. La duchesse de Bourgogne, héroïne de la fête, avait un petit tablier du prix de dix mille pistoles.

Après le bal, une magnifique collation prouva qu'au sein de l'opulence, ni le printemps ni l'automne ne refusent leurs dons à l'hiver. Une infinité de tables, qui se trouvèrent transportées dans la galerie comme par enchantement, offraient à l'œil surpris des parterres verdoyants émaillés de fleurs. D'autres tables présentaient des arbrisseaux auxquels pendaient les plus beaux fruits, et d'où s'échappèrent, à la grande surprise des assistants, plusieurs nuées de jolis petits oiseaux. A cette ingénieuse apparition des deux aimables saisons de l'année, succédèrent cent buffets ambulants où la friandise des convives put choisir parmi les sucreries, les confitures, les pâtes, les conserves les plus exquises et les liqueurs les plus recherchées. M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne firent avec grâce les honneurs de ces deux services, au bruit des instruments et des voix mélodieuses de l'Opéra.

Tandis que tous les sens étaient enivrés à la fois, des filous, moins sensibles aux voluptés que dociles à l'intérêt cupide, se glissèrent dans l'assemblée, et volèrent beaucoup de pierreries. L'un d'eux poussa l'audace jusqu'à couper un morceau de la robe de la jeune princesse, pour enlever une agrafe de diamants. Mais, moins habile que hardi, le voleur se laissa prendre sur le fait par M. le chevalier de Sully. ... C'était un homme de la première qualité. Le roi l'interrogea dans son cabinet : « Je vois, lui » dit-il après avoir entendu ses réponses, aussi embarrassées que » peu satisfaisantes, je vois que vous avez voulu vous procurer de » quoi payer votre habit; allez, je vous fais grâce. » Les voleurs de grands chemins veulent aussi se procurer de quoi payer leurs habits; souvent même ils ne détournent les passants que pour acheter du pain; cependant on les pend, et l'on fait bien.

De retour du malheureux voyage qu'il vient de faire en Pologne, le prince de Conti assistait aux fêtes du mariage; mais il s'y distinguait par une gravité, par une simplicité d'habits conformes à sa triste situation, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne dansait point. Disons un mot de la vaine tentative faite par ce prince, si digne d'un meilleur sort. L'électeur de Saxe, son compétiteur, s'étant trouvé beaucoup plus près que lui de la Pologne, arriva à Cracovie dès le 21 juillet, signa en toute hâte le *pacta conventa*, qui lie les souverains polonais, et fut sacré le 15 septembre. L'élus français ne débarqua à Dantzick que le 26; que pouvait-il faire sans troupes, et muni de trop peu de ressources pour en acheter; ressources qui, en définitive, se trouvèrent réduites à rien, les lettres de change qu'on avait remises au prince, au lieu d'espèces, n'ayant point été acquittées? Il jeta un coup d'œil sur le pays où il était appelé à régner: son parti, d'abord considérable, s'affaiblissait tous les jours, grâce à l'or de Frédéric-Auguste. Ne pouvant combattre avec les mêmes armes, François-Louis de Bourbon abandonna le trône au prince saxon, quoique l'élection de ce dernier ne fût nullement légale, et prescrivit au chevalier Jean Bart de le ramener en France. Ce prince agit sagement, parce qu'on ne l'avait pas mis en état de soutenir ses droits; mais Louis XIV devait à sa gloire de maintenir sur la tête de son parent une couronne que le choix légitime de la diète polonaise lui avait déferée. Il faut en convenir, les sommes dissipées en réjouissances inopportunes, après une paix humiliante, eussent été mieux employées à reconquérir en Pologne un peu de dignité.

M. le duc de Vendôme est de retour à Paris, après sa brillante campagne de Catalogne; son hôtel est le rendez-vous de tous les beaux esprits que n'effarouchent pas les mœurs un peu trop libres; les convives ordinaires du Temple s'y rendent assidûment: Chaulieu, Lafare, Corbinelli n'y manquent jamais. Mais, le dirai-je, Vendôme est soupçonné du vice que Dieu punit jadis en brûlant deux villes; vice au sein duquel le duc trouva, dit-on, tout récemment la punition de s'y être livré. Pour célébrer sa convalescence, le vainqueur de Barcelone avait réuni grand nombre de personnes; on devait, à l'issue du dîner, faire l'inauguration d'un portrait de l'Amphytrion, gravé par Nanteuil; le poète Palaprat avait été chargé d'avance de composer un quatrain pour mettre au bas. Mais, paresseux autant qu'ivrogne et gourmand, Palaprat arriva chez le duc sans être muni des vers commandés. Informé de sa négligence, Vendôme le mena à l'office, et, lui montrant un poisson qu'il aimait beaucoup, il lui déclara qu'il n'en tâterait miette qu'après avoir produit le quatrain, et que même il ne dînerait pas. Les convives, plus sévères encore, exigèrent que le délinquant fût enfermé dans un cabinet d'où il ne pourrait sortir que ses quatre vers à la main. Palaprat s'étant soumis à cet arrêt, et l'appétit lui ayant tenu lieu de verve, on l'entendit bientôt crier à travers la porte: « Monseigneur, il est fait, il est fait, » mais je ne le dirai qu'à la fin du dîner. » Le poète, mis en liberté, montra en effet le quatrain, qu'il eut la permission de ne lire qu'au dessert. Le repas, où le rimeur ne demeura pas oisif, fut long et joyeux; sommé enfin de tenir sa promesse, Palaprat lui à haute voix ce qui suit:

Favori de Vénus ainsi que de Bellone,
 Le héros que tu vois ici représenté
 Frit la V.... et Barcelone
 Toutes deux du même côté.

Il n'y eut pas moyen de retenir les éclats de rire, et le duc lui-même, qui avait ri plus fort que tous les convives, jura que le quatrain serait mis au bas du portrait.

Voilà ce que m'a raconté, ce matin, le vieux Gourville, qui s'était fait porter à cette fête. Comme je lui exprimais ma surprise de ce qu'à son âge il faisait la débauche, il me répondit: « Que » voulez-vous, comtesse, j'obéis à l'instinct qu'on nomme amour » de la vie; au commencement de chaque année, j'aspire à

- manger des fraises ; sont-elles passées, je vise aux petits pots ,
- ensuite aux pêches ; et, pour remplir les intervalles, je passe
- mon temps dans les maisons où l'on s'amuse.... Croyez-vous que
- j'aie tort ? »

Tandis que tout le monde s'évertuait à complimenter madame de Maintenon sur le mariage de mademoiselle d'Aubigné, sa nièce, avec le duc de Noailles, que cette union fera sans doute maréchal de France, M. le prince de Conti se querellait, dans les salons de Meudon, avec le grand prieur de Vendôme, pour un coup de carte. Le dernier ayant osé provoquer son altesse, des témoins rapportèrent au roi que le prince avait accepté le défi. Vendôme fut envoyé à la Bastille, mais il n'y resta que peu de jours. Hier, ce seigneur fit des excuses à *Monseigneur*, chez qui la scène s'était passée, puis au prince de Conti. M. le grand prieur a été ensuite reçu à Marly par sa majesté, qui a daigné lui dire que tout était oublié.

Le roi, voulant donner au duc de Bourgogne, son petit-fils, les premiers éléments de l'éducation militaire, et ouvrir son âme aux impressions martiales par le spectacle d'un grand nombre d'hommes armés, ordonna, dans les derniers jours d'août, la formation d'un camp à Compiègne. Le jeune prince en fut nommé généralissime ; mais comme l'expérience n'arrive pas aux grands aussi vite que la faveur, M. le maréchal de Boufflers eut le commandement des troupes. Ce seigneur, étant rendu à Compiègne, y vécut avec une telle magnificence, que le roi, dont le dessein était de former une espèce de cour au généralissime, renonça à ce projet. « Il ne faut pas, dit sa majesté avec quelque amertume, » que M. le duc de Bourgogne tienne table ; il ne pourrait mieux » faire que le maréchal, et ne doit pas s'exposer à faire plus mal. » Le prince ira dîner, quand il sera au camp, avec M. le duc de » Boufflers. »

La cour a été égayée, la veille d'une revue que le roi a passée au camp, par la crédulité d'un de nos gentilshommes les plus aimables, qui a prouvé, dans cette occasion, qu'il n'était pas un des plus fins. M. le duc de Lauzun ayant été visiter, dans son quartier, M. le comte de Tessé, colonel général des dragons, lui demanda, après quelques instants d'entretien, s'il avait bien songé à tous les

détails du costume qu'il devait porter pour saluer le roi , à la tête de sa cavalerie.

« Oui , répondit Tessé ; mon cheval a la taille convenable , mon habit et mes armes sont bien suivant l'ordonnance.... Je ne vois pas ce qui me manquerait.

— Et le chapeau , reprit le duc , vous n'en parlez point.

— A quoi bon ; n'aurai-je pas un bonnet ?

— Un bonnet , monsieur le comte , que me dites-vous là !

— Eh ! d'où peut venir votre étonnement ?

— Allons , allons , ce n'est pas sérieusement que vous me le demandez.

— D'honneur , monsieur le duc , je ne vous comprends pas.

— Quoi , vous ignorez que la principale distinction de votre charge est de ne paraître devant le roi qu'avec un chapeau gris ?

— Ma foi , je confesse mon ignorance , et sans vous j'allais tomber dans la plus lourde sottise qu'un général puisse commettre.... Recevez , mon cher duc , mes bien sincères remerciements.

— Il n'y a pas de quoi , mon cher comte. »

Et là-dessus Lauzun leva le siège et quitta Tessé. Le comte trouva à peine parmi ses gens un valet assez alerte , et dans ses écuries un cheval assez vite , pour aller à Paris chercher l'indispensable coiffure... Le laquais , ayant crevé sa monture en route , se décida à prendre la poste pour arriver plus tôt. Cependant l'heure de la revue allait sonner , et l'express ne paraissait point.... Le colonel général des dragons était sur un brasier... Enfin le porteur du précieux chapeau gris entra dans la cour ; Tessé descend tête nue , se coiffe selon l'ordonnance... de Lauzun , saute sur son cheval , et vole à la revue.

« Où diable avez-vous pris cette coiffure ? cria le roi au comte , du plus loin qu'il le vit...

— Sire , je l'ai fait venir de Paris , répondit l'autre en faisant caracolier son cheval.

— Eh ! pour quoi faire ?

— Votre majesté ne nous fait-elle pas l'honneur de nous passer en revue ?

— Eh bien ! qu'a cela de commun avec un chapeau gris ? répondit brusquement Louis XIV en regardant le comte dans les yeux , pour tâcher de s'assurer s'il ne serait pas devenu fou.

— Le privilège du colonel général des dragons n'est-il pas d'avoir un chapeau gris aux revues de votre majesté ?

— Qui peut vous avoir conté cette sornette ?

— Sire, c'est M. de Lauzun, pour qui vous avez créé la charge que je possède aujourd'hui.

— Lauzun s'est moqué de vous, dit le roi en haussant les épaules.... ; et le malicieux duc se glissait hors de la chambre en étouffant de rire. Croyez-moi, ajouta sa majesté, envoyez sur l'heure votre chapeau gris au général des prémontrés. »

Quoique la plaisanterie fût un peu forte, et que Tessé fût en grande colère contre le duc, il n'osa éclater, de peur d'augmenter le nombre des rieurs qui allaient se divertir à ses dépens.

Il est des ridicules plaisants, comme celui que je viens de rapporter ; il en est de sérieux, et le spectacle étrange que le roi lui-même donna au camp de Compiègne peut être classé parmi ces derniers. Louis XIV voulait offrir aux princesses ses filles, à ses petits-enfants et à madame de Maintenon, le simulacre de tout ce qui peut arriver dans le cours d'une guerre ; ses troupes imitèrent un siège, l'attaque d'un camp retranché, une bataille rangée et plusieurs combats de fourrageurs. L'illusion fut d'autant plus complète, que plus de soixante mille hommes prenaient part à ces diverses actions, et que le duc de Boufflers entend fort bien les manœuvres. Tout cela produisit un drame imposant, dont l'impression se grava profondément dans l'esprit de M. le duc de Bourgogne. Mais voyons le dénouement de la pièce, qui ne frappa guère moins les nombreux spectateurs accourus de tous les coins de la France, et même des pays étrangers.

On était au dernier jour des exercices militaires, qui se terminaient par un siège. Madame de Maintenon, placée vis-à-vis la ville assiégée, assistait à ce spectacle dans sa chaise à porteurs, dont les trois glaces étaient ordinairement levées. Sur l'un des bâtons de devant était assise madame la duchesse de Bourgogne ; en arrière et en demi-cercle, se tenaient madame la princesse de Conti, madame la *Duchesse*, madame de Chartres et toutes les dames ; plus loin, on voyait les courtisans rangés dans le même ordre. A droite de la chaise, le roi, debout, et presque toujours découvert, se baissait souvent à hauteur de la glace pour s'entretenir avec la marquise et lui expliquer ce qu'elle voyait. Madame de Maintenon ouvrait, à chaque fois, la glace de quatre ou cinq doigts, jamais plus ; et quand sa majesté cessait de parler, elle la

refermait aussitôt. De temps en temps, le monarque était obligé de frapper de la main contre la glace pour la faire baisser, madame de Maintenon craignant beaucoup, à ce qu'il paraît, l'effet des vents coulis. Pendant tout le siège simulé, Louis XIV ne causa qu'avec madame de Maintenon, excepté pour donner des ordres, lorsqu'on venait lui en demander. Quant à madame la duchesse de Bourgogne, assise sur son brancard, elle obtenait des réponses fort rares aux paroles qu'elle adressait à la puissante dame, à travers la glace de devant; la marquise se contentait, en général, de lui répondre par signes, à moins qu'elle ne lui criât quelques mots qui se terminaient, comme de coutume, par l'épithète de *mignonne*.

Il serait difficile de peindre la surprise que cette scène inspira aux assistants; tout le monde se parlait bas; personne ne pouvait revenir de ce qu'on voyait... Les soldats eux-mêmes demandaient « si cette chaise, que toute la cour entourait avec respect, renfermait une image de la Vierge Marie... » Il fallut doucement leur imposer silence, et réprimer les plaisanteries des officiers. Mais le public, mais les étrangers, qu'on juge ce qu'ils ont dit, ce qu'ils diront, et quel retentissement cette ridicule anecdote aura dans toute l'Europe! Un colonel, nommé M. de Canillac, qui était envoyé près du roi pour lui demander un ordre, fut tellement ébahi en voyant ce qui se passait autour de madame de Maintenon, qu'il ne fit que balbutier devant sa majesté, et qu'elle ignorait ce qu'il était venu dire quand il fut parti.

Peu de temps après, madame de Maintenon ayant témoigné le désir de se retirer, le roi dit, en élevant la voix, ce que nos gens disent quand nous sortons de la comédie : *Les porteurs de madame!* On fit lever la duchesse de Bourgogne; la chaise partit, et sa majesté la suivit à pied, sans s'inquiéter de ce que deviendraient les assiégeants et les assiégés.

On a donné, sur le Théâtre-Français, une tragédie de M. La-fosse, intitulée *Manlius Capitolinus*. Cet ouvrage, conduit avec talent, rempli de situations intéressantes, et dont l'action est vraiment tragique, ne serait point au-dessous des chefs-d'œuvre de Racine, si le style en était plus égal, plus soigné. Malgré ce défaut, la pièce a obtenu un beau succès, qui se soutient. L'auteur doit quelques inspirations à *la Conjuration de Venise*, par l'abbé Saint-Réal, mais surtout à *la Venise sauvée* de M. de La

Place, qui, n'ayant pas osé peut-être attaquer de front le sujet romain, l'avait imité en l'adaptant à une autre époque.

Mais les comédiens viennent de faire une perte que ne pourront racheter toutes les bonnes compositions tragiques qu'ils joueront, parce qu'ils seront privés de la plus célèbre interprète de Melpomène... Mademoiselle Champmeslé est morte... Cette actrice était petite-fille d'un président au parlement de Rouen; elle se nommait Marie Desmarets, et, après avoir pris le nom du sieur Chevillet de Champmeslé, son mari, elle se donna le singulier privilège de conserver le titre de demoiselle. La Champmeslé débuta sur le théâtre du Marais en 1669, et passa à l'hôtel de Bourgogne en 1670. Racine devint son instituteur; peut-être fut-il aussi son premier amant, ce que je n'oserais cependant soutenir bien affirmativement... Il est, à cet égard, si difficile de compter nettement avec les femmes! L'amour seul pouvait soutenir la patience que notre grand tragique mit à former le talent de cette actrice: il la faisait entrer, syllabe par syllabe, dans le sens de ses vers, lui démontrait les gestes qu'elle devait faire, lui enseignait les intonations, les lui notait même quelquefois... La Champmeslé fit, sous un tel maître, de si grands, de si rapides progrès, qu'elle laissa bientôt au-dessous d'elle les tragédiennes les plus goûtées. L'élève de Racine avait la voix juste, sonore, douce et flexible au besoin; personne ne possédait mieux le don des larmes. Quoique la Champmeslé ne fût pas belle, sa physionomie expressive, animée, savait se prêter à toutes les impressions, et les grâces de sa personne contribuaient à rendre son jeu parfait. L'esprit de mademoiselle Champmeslé était borné; mais elle avait l'art de couvrir ce défaut par un grand usage du monde, une naïveté étudiée et beaucoup de douceur dans la conversation. La maison de cette célèbre comédienne fut, comme celle de Ninon, le rendez-vous d'une infinité de personnes distinguées, et le centre de tous les beaux esprits.

Champmeslé devait toute sa gloire à l'auteur d'*Andromaque*; elle l'en paya par de nombreuses infidélités, et lui donna cinq rivaux à la fois, non compris son mari, qui, comme on le pense bien, n'était pas le plus recherché. L'ingrate finit par sacrifier l'Euripide français au comte de Clermont-Tonnerre, ce qui donna lieu au quatrain suivant :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui prit longtemps Racine dans son cœur;

Mais, par un insigne malheur,
Le Tonnerre est venu qui l'a déracinée.

Cette actrice est morte au village d'Auteuil, âgée de cinquante-quatre ans; elle était retirée depuis quelque temps du théâtre, mais sa retraite ne paraissait pas irrévocable.

Tandis que la ville applaudit une tragédie nouvelle et pleure une tragédienne adorée du public, d'illustres acteurs se proposent de jouer une comédie à la cour : le duc et la duchesse de Bourgogne apprennent chacun un rôle des *Plaideurs*, de Racine; les autres rôles seront joués par la duchesse de Guiche, madame d'Heudicourt, le comte d'Ayen, mesdames d'O et de Mongon, et mademoiselle de Normanville. La représentation aura lieu pendant le voyage de Fontainebleau; le roi devant y assister, sa majesté distribuera elle-même les invitations, et l'on peut être assuré qu'il n'y aura point de jansénistes parmi les spectateurs.

En attendant la représentation des *Plaideurs*, de Racine, que doit donner la plus noble troupe qui ait jamais monté sur un théâtre, M. le duc d'Elbœuf a épousé mademoiselle de Chartres, au nom du duc Léopold de Lorraine. Le roi a volontiers accordé sa nièce à ce prince; mais il lui a refusé avec obstination le titre d'*altesse royale*, que l'empereur lui avait déferé par une patente. Peut-être Louis XIV eût-il donné ce titre à Léopold, s'il ne se fût pas prévalu de l'avoir déjà.

Louis XIV, qui a célébré la fête des Rois à Marly, venait de nommer M. Mansard surintendant des bâtiments, charge qui donne cinquante mille livres de rente à cet architecte, lorsqu'on apprit à sa majesté une espièglerie du jeune duc de Berri.

Les enfants de France étaient allés, dans le parc de Marly, tirer des lapins; et, comme le duc de Berri tirait à tort et à travers, il lui arriva de blesser un des batteurs. M. de Rosilly, sous-gouverneur du prince, lui adressa de vives réprimandes; mais qu'était-ce pour son altesse que quelques grains de plomb dans le corps d'un vilain? Les coups de fusil imprudents n'en allèrent pas moins leur train. M. de Rosilly désarma alors M. de Berri. L'enfant s'emporta jusqu'à la fureur, et dit au gentilhomme que « si le roi faisait justice, il le ferait pendre. » Mais sa majesté ne recourut point à cette équité féodale; elle condamna, au contraire, le petit mutin à garder sa chambre pendant huit jours... Le soir il y eut comédie,

et l'on ôta, en présence de toute l'assemblée, le fauteuil qui avait été préparé pour le duc de Berri.

Un arrêt du conseil, en date du 1^{er} mars, ordonne aux comédiens de verser le sixième de leurs recettes à l'hôpital général, et, ce même jour, le prix des places a été fixé ainsi qu'il suit : théâtre et premières loges, 3 livres 12 sous ; secondes loges, 36 sous ; parterre, 18 sous. Jusqu'à cette fixation, on ne payait au parterre que 15 sous ; mais, pour les pièces nouvelles et dans les cas extraordinaires, les comédiens obtenaient de M. le lieutenant civil du Châtelet la permission d'augmenter le prix des places. Plusieurs acteurs, en apprenant que leur troupe allait contribuer à l'entretien de l'hôpital, au moyen d'un prélèvement qui réduira leur salaire à fort peu de chose, ont demandé, par une requête, au conseil, s'il leur sera réservé du moins des lits dans ce même hôpital, et s'ils peuvent espérer, en payant ainsi, d'obtenir sur la terre un refuge que les âmes dévotes ne leur accordent qu'en enfer... On ne sait pas ce que le conseil a répondu.

Bossuet triomphe ; le quiétisme et Fénelon sont pulvérisés par les foudres du Vatican : une constitution papale en forme de bref, et sous la date du 12 mars, condamne le livre de M. de Cambrai, intitulé *les Maximes des Saints*. Je dois consigner ici quelques détails sur cette grande affaire, dont on occupe l'Europe depuis plus de quatre ans, et qui mit en jeu tant de passions.

Louis XIV n'a jamais aimé Fénelon ; sa conduite modérée lors de la persécution des protestants, conduite que le roi qualifiait de *mollesse*, diminua la faible faveur de cet ecclésiastique ; on sait qu'il fut, à cette même époque, rayé de la feuille des bénéfices, où il était inscrit pour l'évêché de Poitiers. Cependant les vertus de Fénelon, son amabilité et ses grands talents lui faisaient de jour en jour plus d'amis, parmi lesquels il se trouva beaucoup de protecteurs. Le roi n'entendait parler à la cour que de Fénelon ; les oreilles de sa majesté étaient assourdies des éloges qu'on prodiguait à cet abbé ; les courtisans ne citaient que lui ; sa réputation dominait toutes les réputations. Le monarque finit par concevoir une espèce d'estime pour l'homme que tout le monde prônait, sans qu'il entrât dans ce sentiment la moindre affection. Il fallut un précepteur des enfants de France ; comment ne pas nommer celui que désignait l'opinion à peu près universelle ?

Fénélon eut cette charge contre le vœu secret de Louis XIV ; il la lui donna , parce qu'il sentit qu'il serait injuste jusqu'au ridicule de la lui refuser.

Madame de Maintenon était à la tête des partisans de Fénélon ; on le savait , et l'on admirait , au moins en cela , la marquise ; car personne n'ignorait que , consulté comme casuiste à l'époque du mariage secret , cet abbé avait opiné pour la négative. La conduite de la demi-reine à l'égard d'un prêtre qui l'avait desservi était en effet remplie de noblesse... aux yeux du vulgaire ; mais les observateurs , les gens habiles à analyser le cœur humain en jugèrent différemment. Louvois aussi s'était déclaré contre le mariage , et la haine de madame de Maintenon le poursuivait jusqu'à sa mort , qu'elle hâta sans doute en contribuant à le faire disgracier. Qui pourra donc croire , en y réfléchissant , que l'acte qui attirait sur le ministre toute l'aversion de la marquise ait pu valoir son amitié à l'abbé ! Mais , je le répète , madame de Maintenon s'assurait par là une renommée infaillible de grandeur d'âme , de magnanime générosité , d'évangélique abnégation ; et le roi , qui fut dupe comme toute la cour de ce semblant jésuitique , en aima davantage cette femme artificieuse.

Cependant , jusqu'au temps où vint à vaquer l'archevêché de Cambrai , Louis XIV n'avait adressé à Fénélon que de ces paroles insignifiantes qui ne demandent qu'une brève réponse ; dans l'espace de dix ans , il ne l'avait peut-être pas entretenu en tout deux heures. Un soir de l'année 1695 , que le précepteur des enfants de France était dans le cabinet de madame de Maintenon , le roi y entra ; Fénélon , qui après tout ne manquait pas d'ambition , pria tout bas la marquise d'appeler sur lui l'attention de sa majesté. L'abbé , mis en avant par cette dame , parla beaucoup et parla admirablement... Mais briller devant Louis XIV n'est pas le moyen de lui plaire. Malheureusement Fénélon adressa au monarque , dans la conversation , des louanges si fines , il fit à sa grandeur des allusions si délicates , qu'entraîné dans une sphère d'éloquence bien au-dessus de sa portée , le roi , quoique doué de beaucoup d'esprit , fut fort embarrassé de répondre à ce panégyrique direct... On assure même qu'il resta court. Bientôt Louis XIV se leva , afin de faire entendre à Fénélon qu'il était temps de se retirer ; le précepteur comprit cet avertissement et sortit. « Votre homme , » dit alors sa majesté à la marquise , parle bien , mais je vous » avoue qu'il ne sera jamais le mien. »

Le lendemain, au lever, le roi laissa échapper quelques mots assez brusques contre Fénelon ; ses amis virent qu'il était sur le bord du précipice , ils songèrent à l'empêcher d'y tomber. Le siège de Cambrai vaquait par la mort de M. de Brias ; le duc de Beauvilliers osa le demander pour l'abbé menacé de disgrâce. Le roi avait des ménagements à garder avec un homme qui ne méritait que des éloges pour sa vertueuse conduite auprès des enfants de France ; un plan de défaveur eût été d'une exécution difficile, d'une injustice révoltante. L'occasion d'éloigner Fénelon se présentait ; sa majesté la saisit : le parleur trop éloquent fut archevêque de Cambrai.

Le temps de jeter les masques était venu ; après la longue amitié affichée par madame de Maintenon pour le nouveau prélat, personne ne pouvait croire qu'elle nourrit le désir secret de le perdre ; nulle pénétration humaine n'avait pu découvrir la haine derrière tant d'égards, de prévenances et de considération. D'un autre côté, comment le roi eût-il été soupçonné de haïr Fénelon , à qui sa majesté venait de donner un archevêché ? Le souverain et celle que je puis sans scrupule appeler la souveraine secondèrent donc M. de Meaux, par affection, dans la poursuite de l'auteur des *Maximes des Saints* ; le roi en le persécutant, et madame de Maintenon en l'abandonnant, parurent ne rendre hommage qu'à la religion.

Lorsque le livre de M. de Cambrai fut déféré au tribunal d'Innocent XII, notre ambassadeur à Rome était ce même cardinal d'Estrées qui avait précédemment hâté de tout son pouvoir la condamnation du *quiétiste Molinos* ; il est aisé de prévoir que ce crédule ministre se trouvait naturellement disposé à faire condamner Fénelon. Celui-ci avait à la cour de France des amis ardents qui plaidèrent sa cause auprès de Louis XIV ; il fut surtout défendu chaudement par les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, dans le temps où le cardinal de Bouillon remplaça M. d'Estrées comme ambassadeur auprès de sa sainteté, et étouffa d'abord au Vatican l'affaire intentée à Fénelon, qui était son ami. Bossuet ne se rebuta point ; ayant amené contre M. de Cambrai les principaux prélats de France, il porta au roi leurs signatures, appuyées de celles d'un grand nombre de docteurs, et tous demandaient le châtiment de l'hérétique Fénelon. Louis XIV ne se refusait nullement à ce qu'on *châtiait* l'homme dont l'éloquence avait mis la sienne en défaut ; il avait fait écrire plusieurs fois au

chaque jour à l'Œil de bœuf s'est grossi récemment de certains détails fort singuliers : je ne puis passer sous silence cette innovation ; mais je suis en vérité fort embarrassée pour en parler avec quelque réserve.... essayons cependant. Dans le courant de l'été, M. le duc de Vendôme, étant venu prendre congé du roi à Marly, lui dit qu'il allait se retirer dans ses terres pour se traiter à fond d'une certaine maladie qui ne fut pas la portion la plus épurée des conquêtes de Christophe Colomb, et que cette retraite médicale allait, en même temps, lui offrir le moyen de remettre un peu d'ordre dans ses finances. « Au revoir donc, mon cher duc, ré- » pondit sa majesté en souriant, je souhaite qu'à votre retour » nous nous embrassions avec plus de plaisir qu'aujourd'hui, et » que vous ne soyez plus la dupe de votre santé ni de vos affaires. » Il est bon de noter ici que M. de Vendôme est le premier qui ait osé, publiquement, se mettre à ce qu'on appelle les *grands remèdes*.

Le lendemain, le roi, passant une revue de sa maison, exprima à M. le prince Emmanuel de Lorraine sa surprise de le trouver à pied dans les rangs.

« Votre frère, le duc d'Elbeuf, lui dit sa majesté, ne vous donne-t-il donc pas de quoi acheter un cheval ?

— Sire, répondit le jeune officier avec embarras, ce n'est pas le cheval qui me manque.

— Cependant un officier de cavalerie n'est guère à pied que par cette raison ?

— J'en demande bien pardon à votre majesté ; mais ce qui n'est point en mon pouvoir, c'est la possibilité de me tenir en selle.

— A d'autres ! n'avez-vous pas passé votre jeunesse dans les manèges ?

— Oui sans doute, sire, mais tous mes instants n'ont pas été consacrés à l'équitation....., et ma santé....

— Eh bien ! monsieur, votre santé....

— Est fort altérée... Monsieur de Vendôme....

— Vous a procuré, en Espagne, un exercice glorieux, interrompit le roi, et un semblable régime est toujours salutaire aux jeunes seigneurs comme vous.

— Aussi supplié-je votre majesté d'être persuadée que je ne me plains pas des dangers de la guerre.

— Ah ça ! de quoi vous plaignez-vous, voyons ?

— De la victoire, sire, dont les fruits sont aussi amers pour

moi que pour M. de Vendôme ; et voilà ce qui fait que le cheval...

— Assez , je vous devine ; adressez-vous donc à mon chirurgien Félix , et que cela finisse.... Vous verrez , ajouta sa majesté en s'éloignant , qu'il faudra que je sois le médecin consultant de toute ma cour. »

Depuis cet instant , il y a , chaque matin , avant le lever , un petit bulletin de la santé de MM. de Vendôme et de Lorraine , et j'ai vu quelques dames prendre , assez ouvertement , un vif intérêt au rétablissement du dernier.

On a élevé , cette année , sur la place Vendôme , une statue équestre de Louis XIV , au lieu de la figure pedestre érigée , en 1686 , par le maréchal de Lafemillade , à qui l'état habituellement mauvais de ses finances n'avait pas permis la dépense d'un cheval de bronze. Je ne sais si la situation actuelle du trésor royal se concilie mieux avec cette addition d'hommages au grand roi ; mis , franchement , c'est mal entendre l'à-propos que de donner à ce prince un superbe coursier sur une place publique , au moment même où l'Europe le voit descendre avec humilité de son cheval de bataille. Ce n'est pas l'unique coïncidence malheureuse qu'offre l'inauguration de la nouvelle effigie , et je le prouve : la place dite *des Conquêtes* fut presque aussitôt achevée que commencée sur trois faces ; la quatrième était réservée à un magnifique bâtiment destiné à recevoir la bibliothèque du roi. Le malheur des temps ne laissant pas l'espoir d'élever cet édifice , Mansard a reçu l'ordre de bâtir le quatrième côté , et de terminer enfin la place *des Conquêtes* , mais en la rapetissant. La malignité , qui chante tout , a fait , sur ce rétrécissement , un couplet qui court les salons ; je le copie :

Pourquoi , chers amis , sans pitié ,
Traiter les gens de bêtes ,
Pour avoir réduit à moitié
La place des Conquêtes ?
Pour moi je dis Mansard savant ,
Car il est manifeste
Que l'espace est encor trop grand
Pour ce qui nous en reste.

Voici venir la chronique funéraire , qui remplit depuis quelques années un grand espace dans mes tablettes. Hélas ! je vois s'éclaircir de plus en plus les rangs de cette vieille génération , qui fut , en même temps que moi , parée des grâces de la jeunesse. Puisque

la mort n'est pas encore venue crier à ma porte : « Sais-moi, on » t'attend là-bas, » continuons de tenir note de ceux qui s'y rendent. Parmi les humains que le temps relègue dans la tombe, il en est par malheur que le crime y pousse ; d'autres sont immolés à la vindicte publique, et les lois, de la pointe de leur glaive, creusent le sol pour cacher ces indignes enfants de la création. Un double exemple s'offre à ma plume.

La femme du conseiller au parlement Tiquet avait une aversion prononcée pour la robe ; en récompense, elle éprouvait le goût le plus vif pour l'habit de MM. les officiers des gardes. La conseillère distingua bientôt un gentilhomme auquel cet habit allait, à son gré, mieux qu'à tous les autres, et, par amour du costume, elle s'attacha beaucoup trop à celui qui le portait. M. Tiquet trouva que c'était pousser loin la prédilection en faveur des dehors ; il s'en plaignit à la dame, qui ne l'écouta guère ; puis il porta plainte au roi, qui fit défendre à l'officier de revoir la conseillère. Le gentilhomme obéit ; mais madame Tiquet, incapable d'une telle résignation, songea à se venger... Son mari fut assassiné... Convaincue d'avoir ordonné ce meurtre, cette malheureuse a porté sa tête sur l'échafaud, ne regrettant que d'avoir fait pour un ingrat le sacrifice de sa vie, et souriant, au pied du fatal billot, à une dernière pensée de volupé.

Le premier président Achille de Harlay n'a pas survécu quatre années entières à son frère l'archevêque ; ce magistrat d'une puissante capacité vint de mourir, une main étendue vers les sceaux, que le roi, et, ce qui valait mieux, madame de Maintenon, lui avaient promis. Le président figurait au milieu de notre société régénérée, comme ces vieux édifices gothiques qu'on voit contraster avec les constructions modernes qui les environnent. Quand je le rencontrais dans les rues, qu'il parcourait toujours à pied, il me semblait apercevoir un personnage du règne de Charles IX, oublié sur la terre. Essayons de peindre ce débris animé d'une autre civilisation : il avait le front étroit, le menton pointu, les os des joues saillants, ce qui lui donnait pour visage une espèce de losange sur lequel saillait un nez aquilin, et qu'éclairaient des yeux de vantour qui eussent percé un mur. Une bouche plate, aux lèvres minces et pâles, achevait d'orner cette tête, surmontée d'une perruque noire mêlée de blanc, et couronnée par une calotte de cuir. Achille de Harlay était petit ; son corps grêle ne pouvait ce-

pendant se soutenir; sa courbure habituelle avait devancé la vieillesse. Tout l'extérieur du premier président annonçait l'affectation et l'hypocrisie, pour ceux qui savaient le juger; mais, en général, son air faux et composé, ses continuelles salutations, l'humilité avec laquelle il rasait les murailles, le faisaient prendre pour l'homme le plus modeste de France. Sa voix aigre s'exhalait en paroles lentes, cadencées, pesées; il avait la prononciation ancienne, et se servait de mots tellement vieillis, que souvent on n'en comprenait pas le sens. Malgré l'apparence de modestie dont il faisait l'étude de toute sa vie, Harlay laissait percer continuellement dans ses discours l'audace, l'orgueil, et une dérision qui prouvait le mépris qu'il faisait de tout le monde. Son langage était lardé de sentences, de maximes, même dans la conversation ordinaire. Enfin il se tenait et s'exprimait de telle sorte, qu'il ne paraissait jamais à son aise nulle part, et que partout on était gêné avec lui. Voilà le premier président du vilain côté; mais de grands moyens, de profondes connaissances rachetaient tant de défauts. Harlay possédait un esprit vaste; son érudition était immense, il était profondément versé dans les belles-lettres; ajoutons que sa longue expérience du monde lui avait donné un tact aussi sûr qu'universel. Aucun légiste ne pouvait lutter avec lui dans la science du droit, dans les arguties du palais; et les secrets de l'art de gouverner ne lui étaient pas moins familiers que la jurisprudence et la législation. Aussi le premier président fut-il toujours la lumière du parlement, comme il en était le principal organe; il dominait si despotiquement ce corps, que tous ses membres ne paraissaient, devant leur chef, que de timides écoliers, dont pas un seul n'eût osé avoir un avis qui eût contrarié le sien. Les chambres assemblées n'avaient ostensiblement qu'une opinion, et c'était la sienne. En un mot, à l'exemple de Louis XIV parlant de l'État, Harlay eût pu dire : *Le parlement, c'est moi*. Quelle fut, avec ce mélange de laides et de belles qualités, la conduite publique du premier président? Juste jusqu'au scrupule, dans les causes où son intérêt n'était point excité, ce magistrat donna le scandale de l'iniquité la plus consommée, la plus artificieuse, toutes les fois que son ambition, son orgueil ou le soin de sa fortune se trouvèrent en jeu.

Si le président de Harlay eût vécu, je ne sais comment le roi se serait tiré de la double promesse des sceaux, faite à ce magistrat et à M. de Pontchartrain, qui les obtint à la mort du chancelier

Boucherat, arrivée tout récemment. Il est probable que Harlay l'eût emporté, puisqu'il avait la parole de madame de Maintenon, et le secrétaire d'État eût été forcé de se pénétrer de l'assurance que son maître n'est plus celui de la France.

Malgré tant de décès, auxquels il faut ajouter encore celui de la célèbre et jadis si belle Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, morte cette année à Londres, Dieu ne veut pas que la terre se dépeuple tout à fait; la preuve, c'est qu'il a pris soudain au jeune duc de Bourgogne une grande velléité de coucher chez la duchesse. Après une mûre délibération dans un conseil de matrones, tenu chez madame de Maintenon, sous la présidence de sa majesté, il a été décidé que le petit-fils de France passerait avec sa femme de deux nuits l'une. Cette décision ayant été exécutée le même soir, à la grande joie du couple illustre, le roi voulut, après son souper, aller voir les époux dans leur lit. Mais, obéissant cette nuit-là à un autre souverain, ils avaient pris la liberté grande de se renfermer au verrou, et firent la sourde oreille quand le roi de France frappa. Sa majesté, qui sait apprécier l'emploi du temps, eut la discrétion de ne pas insister.

Depuis lors, le duc de Bourgogne n'a plus voulu entendre parler de l'alternative de possession et de privation qui avait été déterminée par le conseil; l'honnête Dangeau assure que son altesse prend le train de coucher toutes les nuits dans l'appartement de sa femme, et refuse obstinément de faire lit à part.

Le roi de Maroc n'en démordra pas, il veut que la princesse de Conti vienne régner sur ses Marocains; son ambassadeur fit avant-hier la demande en règle de la main de l'adorable veuve. Bien que cette demande ait paru passablement ridicule à sa majesté, elle n'a voulu faire aucune réponse avant d'avoir consulté sa fille, qui a supplié le roi de vouloir bien refuser, en son nom, ce parti africain. Elle a ajouté plaisamment: « qu'ayant un temple » dans les Indes, il ne convenait pas qu'elle redescendît au rang » des puissances mauresques de la terre. »

Je voyais ce matin le marquis de Dangeau parcourir les appartements d'un air très-affairé; je lui ai demandé quel soin important lui faisait faire un si rude exercice. « Le roi, m'a-t-il répondu, a » décidé qu'à dater du prochain voyage de Marly, les courtisans » assis dans le salon, derrière les paravents qui les séparent des » personnages de haute distinction, seront dispensés de se lever à » l'entrée des princes du sang; et cela (remarquez-le bien, com-

» tesse), et cela quoiqu'on voie la tête de ces courtisans. Jugez, » poursuit Dangeau avec chaleur, jusqu'où va la bonté de sa » majesté... Oh! nous avons un grand roi.... Voilà, madame, » voilà ce que je ne puis trop me hâter d'apprendre à mes amis, et » c'est pour cela que je cours. »

Depuis l'introduction des rubans appelés *fontanges*, la coiffure des femmes s'est élevée progressivement à une hauteur prodigieuse. Les prédicateurs, du haut de la chaire, n'ont cessé, pendant quinze ou dix-huit ans, de tonner contre ces édifices orgueilleux; ils ont attaqué ce colosse, enfant du luxe et de la folie, par toutes les figures de l'art oratoire: vaine éloquence! plus ils prêchaient, plus les coiffures montaient. Louis XIV a prononcé un seul mot, et tout est rentré dans l'ordre. Sa majesté n'a fait ni menaces ni défenses; elle a dit, *Cela n'est pas beau*, et soudain les superbes pyramides d'atours et de cheveux sont devenues de modestes *rez-de-chaussée*.... Une nuit a suffi aux coiffeuses de Paris pour opérer cette grande métamorphose; maintenant tous les courriers du royaume portent la nouvelle de l'importante réforme que la piété avait vainement tentée sur l'orgueil, et que la critique a si facilement obtenue de la coquetterie.

Mon dieu! l'art de la coiffure!

CHAPITRE XXXV.

1700-1701.

La chaumière enchantée. — Le duc de Chartres compositeur de musique. — Le roi paye toutes les dettes de jeu que les princes doivent faire. — *La bonne vieille et le bonhomme*. — Luxe et passe-temps mondains du père de Lachaise. — L'habit décent. — Terreurs nouvelles de madame de Montespan. — Chronique funéraire. — Clément XI remplace Innocent XII sur le saint-siège. — Succession d'Espagne; longues intrigues auxquelles elle donne lieu. — Charles II, roi d'Espagne, fait un testament en faveur du duc d'Anjou. — Ce deuxième fils de *Monseigneur* est proclamé roi d'Espagne. — Anecdotes. — Départ de sa majesté catholique. — Singulier aveu de madame de Maintenon. — Charles XII, roi de Suède; son portrait. — Jubilé; dispute ridicule sur le commencement du siècle. — *Démocrite amoureux*, de Regnard. — *Le Capricieux*, de J.-B. Rousseau. — Barbezieux; son portrait, ses habitudes, ses capacités, sa mort. — Le roi s'amuse de la douleur des nombreuses veuves de ce ministre. — Chamillart, ministre de la guerre; origine de son crédit. — Dignité du maréchal de Villeroi. — Les tombeaux de l'Escorial. — Charles II, un mois avant sa mort, voulut visiter les cadavres de sa famille. — Scène horrible. — Infraction de Louis XIV au testament qu'il a accepté. — Elle achève d'ameuter l'Europe contre lui. — Dissimulation de

quelques puissances; alliances diverses. — Amusettes de la puissance souveraine. — Frédéric 1^{er}, électeur de Brandebourg, se déclare roi de Prusse. — Mort de *Monsieur*, frère du roi. — Étrange conduite de la cour à cette occasion. — Encore un mot sur ce prince. — Prérogatives du jeune duc d'Orléans; sa cour. — Attitude des puissances au moment de la guerre. — Le prince Eugène; ses précédents, son portrait. — Le duc de Bavière reçoit des troupes françaises dans les places des Pays-Bas. — Traité de grandeur d'âme de Louis XIV. — *Aréthuse*, opéra; il n'en reste qu'un bon mot. — *Amasis*, tragédie de Lagrange-Chancel. — *Esope à la cour*, comédie de feu Boursault. — Eugène force en Italie le poste de *Carpi*. — Mariage de Philippe V avec Marie-Louise de Savoie. — L'ombre d'un Jacques III attire des malheurs réels sur la France. — Un mot du métier de courtisan. — Re-partie de madame de Montmorency. — Effets de la reconnaissance de Jacques III. — L'Angleterre, la Hollande et le Danemark signent le traité de la coalition. — La princesse des Ursins; ses aventures, son portrait. — Manœuvres de madame des Ursins en Espagne. — Les pantoufles et la robe de chambre de Philippe V. — Les roulettes du lit. — Le duc de Savoie négocie secrètement avec l'Autriche. — Catinat en informe la cour. — Ce maréchal est remplacé. — Compliment du duc de Duras au maréchal de Villeroy.

Le roi s'est vu souvent obligé de punir M. de Charnacé, ancien officier des gardes du corps, qui, après une vie fort dissipée à la cour, s'est retiré dans ses terres, où il se livre à d'autres espiègleries, comme usurpations de domaines, enlèvements de jeunes filles et fabrication de fausse monnaie. Sa majesté trouvant, avec quelque raison, que ce dernier passe-temps excède les bornes de la gaité, M. de Charnacé pourrait bien être conduit, l'un de ces matins, au château de Montauban. Mais voici un tour de ce gentilhomme qui n'est qu'une plaisanterie sans conséquence, en comparaison de ses prouesses ordinaires; on en riait beaucoup avant-hier dans les appartements.

Au milieu d'une grande avenue qui conduisait au château de M. de Charnacé, en Anjou, se trouvait plantée une petite maison de paysan environnée de son jardin. Il n'était pas d'avantages que le père de Charnacé et lui-même n'eussent offerts au propriétaire de cette bicoque pour le déterminer à la leur vendre, afin de faire disparaître cette désagréable solution de continuité de la magnifique avenue. Le rustre tenait à sa chaumière; il avait tout refusé. Deux cents ans plus tôt, le seigneur châtelain eût chassé de chez lui l'obstiné villageois avec quelques dizaines de coups de bâton, pour toute forme de procès. Ce moyen paraîtrait aujourd'hui par trop féodal; mais comme Charnacé n'était pas homme à lâcher prise, il s'avisa, pour arriver à son but, d'une ruse si plaisante qu'elle eût fait rire les juges les plus sévères, et lui eût

obtenu gain de cause par hilarité. Le paysan était tailleur de son métier, et célibataire. Charnacé le fait venir un jour au château : « Je suis mandé à la cour pour un emploi d'importance, lui dit-il ; » il me faut une livrée pour mes domestiques, mais il me la faut » promptement. Êtes-vous homme, mon voisin, à vous en occuper » sans relâche, sans bouger d'une chambre que je vous feral » donner, et où vous serez bien logé, bien nourri, bien couché ? » Le travail terminé, ajouta notre gentilhomme, vous serez payé » à beaux deniers comptants : c'est une affaire d'or que je vous » offre ; l'acceptez-vous ? » Le tailleur champêtre n'eut garde de refuser une si bonne aubaine ; il s'établit dans la chambre qu'on lui indique, coupe, taille, rogne, coud, et ne met pas le nez dehors. Tandis qu'il travaille, Charnacé fait lever avec une scrupuleuse exactitude le plan de sa maison, du jardin, des pièces intérieures, même de l'emplacement des meubles, et jusqu'à la position des moindres ustensiles, tout est indiqué, mesuré, coté. Ces précautions étant prises, on démonte la chaumière, on en transporte les matériaux à quatre portées de mousquet ; puis on la fait remonter exactement telle qu'on l'a trouvée, avec le jardin distribué et planté comme il l'était dans l'avenue ; après quoi les meubles sont remis, ainsi que les ustensiles, ligne pour ligne, aux places où ils ont été pris avant la translation. Pendant ce temps, des terrassiers aplanissaient et nivelaient le terrain que la maison avait occupé dans l'allée ; de sorte qu'il n'y resta pas la moindre trace de son existence. Tous ces changements avaient été si prompts, qu'ils furent terminés avant la besogne du tailleur. Enfin, son travail étant achevé, Charnacé le paye largement, le fait bien souper, et le renvoie, à neuf heures du soir, un peu gris, et fort content. Le pauvre diable passa toute la nuit à chercher sa chaumière au lieu où il l'avait laissée... Que devint-il lorsqu'il l'aperçut, à la pointe du jour, à deux cents pas de là ! Le crédule paysan se persuada que les sorciers s'en étaient mêlés ; il ne voulait pas rentrer dans cette maison, de peur d'y trouver tous les démons établis ; et ce ne fut que le soir qu'il eut, par des voisins, l'explication du prétendu sortilège... Il voulut plaider, demander justice à l'intendant, au roi lui-même... Juges, administrateur et souverain rirent aux larmes... Le tailleur eut tort ¹.

¹ Plus tard, le grand Frédéric convoita aussi le moulin d'un meunier de Potsdam ; mais il ne s'en occupa point, parce que le paysan rappela au roi qu'il y avait un tribunal à Berlin, et que sa majesté savait que sous son règne les juges ne riaient jamais.

Nos princes du sang, ne faisant plus la guerre, occupent leurs loisirs plus ou moins agréablement... M. le duc de Chartres, qui croit que la qualité de grand seigneur ne dispense pas nécessairement d'avoir de l'instruction et des talents, aime à étudier les sciences et à cultiver les beaux-arts; on répète en ce moment, chez madame la princesse de Conti, un *motet* de sa composition. Je ne sais si cette musique sera bonne; mais je parierais d'avance que, pour les courtisans, tous les accords de son altesse royale seront des *accords parfaits*.

Les passe-temps de la duchesse de Bourgogne, toute jeunette qu'elle est, ne sont pas aussi innocents; elle a si bien profité de l'exemple de la cour, qu'elle devait, il y a huit jours, douze mille pistoles perdues au jeu, et qu'elle ne pouvait payer... A quatorze ans, cela promet! Ne sachant comment se tirer d'embarras, la princesse confia, par écrit, sa peine à madame de Maintenon, qui montra la lettre au roi. Ce prince commença par rire de bon cœur des inquiétudes de sa petite-fille, et le lendemain ses dettes de jeu, ainsi que celles de *madame la Duchesse*, étaient payées. Monseigneur le duc de Bourgogne ayant appris que le roi trouvait fort plaisant de payer les dettes des enfants de France, lui révéla directement les siennes, et reçut plus d'argent qu'il n'en demandait. « Mon fils, lui dit sa majesté, je vous sais le meilleur gré du monde de vous être adressé à moi sans intermédiaire; usez-en toujours de même avec confiance. Vous pouvez perdre au jeu sans inquiétude, l'argent ne vous manquera pas, et, pour des gens comme nous, de telles pertes ne sont d'aucune importance. » Voilà de ces discours après lesquels le commentaire serait superflu.

Madame la princesse de Conti eût mieux fait de perdre cent mille écus que de tenir certain petit propos dont le roi et la marquise ont été profondément blessés. La divinité indienne, dînant, le mois dernier, chez *Monseigneur*, à Meudon, leva son verre et dit : *A la santé de la bonne vieille, notre belle-mère!* Le Dauphin, faisant raison à sa sœur, riposta par : *A la santé du bonhomme!* Je l'ai dit cent fois, il n'est point de secret dans les cours; dès le soir, on était informé à Versailles de la double santé. Quelques jours après, *Monseigneur* étant à table chez le roi, sa majesté lui envoya d'un ragoût qu'il aimait, et lui dit peu de temps après : « Maintenant vous en avez assez mangé pour boire...; » je porte la santé *du bonhomme*. » Le Dauphin rougit, et baissa les yeux sur son assiette. Rentré chez lui, ce prince avertit madame

de Conti, qui, pour conjurer l'orage, fit une visite à madame de Maintenon. Elle s'excusa de son mieux sur ce qu'elle avait dit, assurait-elle, sans méchanceté. La marquise ne répondit rien; mais lorsqu'en la quittant, madame de Conti voulut la baiser, elle se retira en disant : *L'on ne baise pas les vieilles...* Les dévôts sont rancuniers.

On vit souvent, et l'on voit surtout aujourd'hui de superbes cardinaux, de riches prélats et d'élégants abbés, donner à la cour l'exemple du luxe, de la mode et du goût; mais jusqu'ici la gent enfroquée des pères confesseurs avait paru exempte de ces habitudes mondaines, et modeste au moins en apparence. Qui eût osé prévoir que le père de Lachaise afficherait le premier, parmi les hommes pénitents par devoir, un faste égal à celui de nos princes du sang ! Son carrosse est attelé de six chevaux fringants; ses domestiques portent une livrée; sa maison de campagne de Charonne¹ est la mieux exposée des environs de Paris; les jardins en sont admirables, et le confesseur du roi y donne de somptueux repas à ses amis, parmi lesquels se glissent, de temps en temps, de fort jolies femmes qui ne ressemblent point du tout à des pénitentes. Cette vie, que je ne trouve pas essentiellement différente de celle que mènent nos jeunes seigneurs à *petites maisons*, encourage les âmes faibles à pécher, arrache de profonds gémissements aux dévôts, fait sourire les mondains, et ne laisse pas d'inquiéter les jésuites. Le père Thyrsus Gonzalès, général de l'ordre, a fait faire de secrètes représentations au père de Lachaise; il a répondu qu'il n'y avait point de puissance sans éclat, et qu'il savait bien ce qu'il faisait... On ne saurait, en tout cas, mieux concilier la religion et le plaisir.

Le curé de Versailles aurait-il été guidé par le même principe dans la circonstance que je vais noter ? Lundi matin, à la messe, madame la duchesse de Bourgogne devait tenir un enfant avec *Monseigneur*; mais, au moment de procéder à la cérémonie, l'officiant ne trouva pas que la marraine, qui avait une robe de chasse, se présentât à l'église en *habit décent*, et le baptême fut remis. Or veut-on savoir ce qu'on appelle à la cour *l'habit décent* ? il consiste à se montrer avec la gorge et les épaules en-

¹ Elle était sur l'emplacement où se trouve maintenant le cimetière dit le *Père-Lachaise*; elle n'a été abattue qu'il y a quelques années, et la chapelle est bâtie sur ses fondements.

tièrement découvertes, la chute des reins bien marquée, les bras nus jusqu'au coude, et un pied de rouge sur le visage. L'habit de chasse cache toutes ces nudités, et les dames le portent sans rouge....; cependant le curé appelle ce costume *indécent*.... Il n'y a que manière de s'entendre sur les mots.

Ah! que monsieur le curé de Versailles n'est-il témoin des craintes, des terreurs qui tourmentent la vieillesse de madame de Montespan, pour s'être montrée en *habit plus que décent* aux yeux de notre grand roi, et lui avoir inspiré des désirs qu'elle a malheureusement partagés! On ne saurait s'imaginer combien l'idée du châtiment fait redouter la mort à cette pécheresse repentante. Elle ne peut supporter la nuit, image présumée des ténèbres d'un autre monde; cent bougies brûlent dans sa chambre dès que l'obscurité est venue; elle fait tenir les rideaux de son lit constamment ouverts; et, comme des rêves sinistres la réveillent à chaque instant en sursaut, elle ne reste jamais seule. Des femmes, qui veillent autour de son lit, attendent le jour en jouant ou en mangeant. Une seule minute de solitude nocturne ferait croire à madame de Montespan qu'elle est déjà dans la tombe.

La mort de Le Nôtre, architecte créateur des jardins de Versailles, détache une feuille de plus des lauriers qui parent le front de notre belle France; ainsi s'évanouissent, célébrité par célébrité, toutes les illustrations d'un règne que nous vîmes s'élever jusqu'au faite des grandeurs, et que nous verrons peut-être décroître jusqu'à la plus déplorable humilité. Telle est la destinée des nations; Sparte, Athènes et Rome l'ont subie.

Innocent XII, qui mourut le 27 septembre, eut la double gloire d'être un souverain aimé de son peuple, et un pontife estimé de toutes les nations; destinée rare pour les papes, parce qu'elle ne peut être que la conséquence d'une conduite modérée, incompatible avec leur mission comme chefs de l'Église, hors laquelle il n'est point de salut. Je ne vois qu'une tache sur la vie d'Innocent XII, c'est la condamnation de Fénélon; il appartenait à ce digne vicaire de Jésus-Christ de se montrer plus indulgent pour les erreurs d'une âme honnête, et moins accessible à l'irascible jalousie de Bossuet.

Le cardinal Albani est appelé à gouverner le monde chrétien; il a été exalté sous le nom de Clément XI. Ce pape offre le singulier, mais non pas le premier exemple d'un souverain pontife qui ne

fut sacré évêque qu'après s'être assis sur le saint-siège : c'est se trouver bien peu en fonds de sainteté pour régner sur toutes les puissances apostoliques de la terre.

La postérité des rois est peut-être la plus solide garantie du repos des peuples. Que de brigues, que d'intrigues, que de guerres préparées pour la succession de ce faible Charles II, qui ne sut ni régner sur l'Espagne, ni donner un héritier à la monarchie ! Esquissons rapidement le tableau des agitations intérieures et extérieures dont ce souverain moribond fut témoin et victime pendant quatre ans. Je dis qu'il en fut victime, et ce mot est juste ; car, lui montrant du doigt sa tombe entr'ouverte, ses confesseurs, ses confidents, des agents subtils de diverses puissances, et jusqu'à sa propre femme, ne cessèrent d'assiéger son esprit des prévisions de sa fin prochaine, et de lui ouvrir une lente et laborieuse agonie, en lui parlant à toute heure du legs de ses dépouilles. Deux maisons souveraines y prétendaient au même titre : celle de France et celle d'Autriche, Louis XIV et Léopold descendant, à un égal degré, de Philippe III, par les femmes que l'Espagne envoya sur les trônes de Vienne et de Paris. Mais, outre que Louis XIII avait épousé la fille aînée de ce monarque espagnol, et que Ferdinand III ne s'était uni qu'à la cadette, Louis XIV lui-même ayant obtenu la main de Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV, tandis que Léopold n'avait épousé que Marguerite-Thérèse sa fille cadette, les droits de la branche aînée sur l'Espagne s'étaient trouvés continués dans la maison de Bourbon. Ils furent encore renforcés dans la génération suivante ; car du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse naquit un héritier mâle, *Monseigneur*, tandis que de l'union de Léopold avec Marguerite-Thérèse il ne résulta qu'une princesse, Marie-Antoinette-Josèphe, qui épousa Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière. Il paraissait donc évident, d'après cette descendance, que la succession au trône d'Espagne devait appartenir aux enfants ou petits-enfants mâles de Louis XIV, plutôt qu'à la branche autrichienne, dont l'hérédité légale se trouvait interrompue par une princesse. Mais ces droits si clairement établis, Louis XIII et Louis XIV y avaient renoncé solennellement aux époques de leurs mariages, déterminés, en 1615 et en 1660, par des circonstances impérieuses dont l'Espagne avait profité dans le but de favoriser l'Autriche, vers laquelle se tournaient dès lors toutes ses affections. Ces re-

nonciations devaient donc interdire à la France toute démarche directe pour recueillir l'héritage de Charles II ; aussi le cabinet de Versailles n'en fit-il aucune dans le temps où la politique autrichienne s'agitait en tous sens à la cour de Madrid. Louis XIV envisageait cependant avec un dépit cuisant cette belle monarchie espagnole, agrandie d'une partie de l'Inde, et rendue opulente par l'or d'un autre hémisphère, prête à passer dans les mains de Léopold. Le grand roi calculait avec amertume les suites de cet accroissement immense des possessions déjà si vastes de l'empereur ; il voyait pour jamais échapper de ses mains cette suprématie européenne dont l'idée caressait si délicieusement son imagination..... ; peut-être allait-il entendre retentir à son oreille affligée le nom de *Léopold le Grand*.

Pendant que l'empereur se félicitait ouvertement, et que le roi s'affligeait en secret de la direction probable des dispositions testamentaires de Charles II, ce prince trompait et les espérances de Léopold, et les craintes de Louis XIV, en faisant le prince Joseph-Ferdinand-Léopold, fils de l'électeur de Bavière, l'héritier de la vaste monarchie espagnole. Personne, à coup sûr, ne s'attendait à cette déviation d'une si riche succession au détriment de l'empereur et des archiducs ses fils ; mais ce qu'on devait encore moins prévoir, c'est que le testament qui renfermait cette étrange donation fut dicté au roi par sa mère, fille de l'empereur Ferdinand III ; princesse qui déshéritait ainsi la race d'où elle sortait, en faveur d'un prince bavarois, âgé de quatre ans. Cependant Charles II, ayant perdu sa mère, tomba sous une autre influence non moins impérieuse, non moins singulière : ce malheureux monarque, qui n'était plus qu'une ombre couronnée, obéissant au moindre souffle des volontés environnantes, fut dominé par Marie-Anne de Bavière, sa femme ; et cette princesse, par un renversement de principes dont la reine mère avait donné l'exemple, était aussi attachée à la maison d'Autriche qu'éloignée de la maison bavaroise, quoiqu'elle ne fût que belle-sœur de Léopold. Elle se hâta de faire déshériter son jeune parent ; le testament qui lui donnait la couronne fut déchiré, et le roi promit à sa femme d'appeler un fils de l'empereur au trône d'Espagne.

Les choses étaient en cet état à la paix de Ryswick, qui, en rendant le repos à l'Europe, appela l'attention de tous les souverains vers cette Espagne dont la possession pouvait, d'un moment à l'autre, rompre l'équilibre des puissances, et donner au monde un

maître impérieux. Il faut dire ici que le premier testament de Charles II, signé en 1696 et déchiré plus tard, avait été fait et détruit dans le silence du cabinet de l'Escorial ; qu'on ne pouvait s'arrêter à aucune idée fixe quant aux intentions du monarque mourant, sur lesquelles il ne se répandait que des bruits vagues, contradictoires, confus ; et que, d'après les présomptions les mieux fondées, on devait s'attendre à voir la couronne de Charles II passer sur une tête autrichienne. Or c'était là précisément le motif le plus sérieux de l'inquiétude des États étrangers ; l'Angleterre et la Hollande, surtout, craignaient de voir détruire cette balance européenne dont la rupture pouvait remettre leurs destinées en question, soit sur l'ancien continent, soit dans les colonies. Louis XIV, déjà bien descendu du haut degré de puissance où la fortune des armes l'avait élevé, nourrissait de semblables craintes, en même temps que le dépit de voir remettre en d'autres mains que celles de sa famille un sceptre qu'il ne pouvait demander, après y avoir jadis renoncé. Au milieu de ces diverses appréhensions, aucun des souverains inquiets n'avait cependant travaillé à prévenir ce que tous redoutaient ; et, du vivant de Charles II, il semblait en effet difficile de faire aucune tentative qui eût pour objet la disposition de son héritage. Une tête française, on ne sait point encore laquelle, enfanta pourtant le projet de démembrer le trône d'Espagne, sur lequel languissait encore le fils de Philippe IV. Quel que soit l'auteur de ce plan audacieux¹, il fut proposé secrètement à Guillaume III par le marquis de Torcy ; le souverain de la Grande-Bretagne l'adopta avec empressement, et, dès l'année 1696, la France, l'Angleterre et la Hollande partagèrent, à la Haye, la monarchie espagnole, qui n'était point vacante. Dans ce partage anticipé, le jeune prince bavaïois, que Charles avait alors, mais sans qu'on le sût, fait son unique héritier, obtenait l'Espagne et les Indes occidentales ; le Dauphin de France avait Naples, la Sicile et quelques autres possessions ; l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, était pourvu du Milanais ; et l'on ne donnait rien à Joseph, fils aîné de Léopold, que rendrait assez puissant déjà la succession de l'Empire. Par le traité, Louis XIV et *Monseigneur* renouvelaient la promesse de renoncer à l'héritage entier des États espagnols ; l'un et l'autre signèrent séparément cette renonciation.

¹ On croit que le marquis de Torcy en fut l'auteur.

La colère qu'éprouva Charles II en apprenant les conventions de la Haye faillit éteindre le souffle de vie qui lui restait ; il se hâta de dicter un nouveau testament, non en faveur de Léopold ou de ses fils, qui devaient pourtant mériter la préférence, puisqu'ils n'avaient point participé à la rédaction du traité ; le roi revint à ses premières affections, et signa, pour la seconde fois, l'abandon de toute la monarchie au prince de Bavière. Vaine disposition, cet enfant mourut peu de temps après à Bruxelles. Sans émettre aucune opinion sur cette mort si prompte, si favorable à l'exécution du partage de la Haye, ou à l'ambition particulière de la maison d'Autriche, disons que cet événement donna lieu à quelques modifications dans le partage anticipé : la part d'héritage de l'archiduc Charles fut celle précédemment assignée au partageant décédé ; le Milanais devint le patrimoine du duc de Lorraine, et cette province fut, en idée, réunie définitivement à la France.

Ce second partage causa au roi moribond une douleur plus vive encore que la première fois ; quant à la reine, elle brisa, lorsqu'elle apprit cette nouvelle, tous les meubles de son appartement, et en fit voler les débris à la tête de ceux qui l'entouraient... Au milieu de ces transports de fureur, il fallait cependant songer au successeur d'un prince qui n'avait plus qu'un souffle d'existence ; la reine obtint encore une promesse du roi en faveur de l'archiduc Charles, et l'on écrivit sur l'heure à Léopold d'envoyer son fils à Madrid, à la tête de dix mille hommes, pour soutenir, au besoin, ses droits. L'archiduc ne vint point en Espagne, parce qu'il ne pouvait y venir avec des troupes dont les puissances n'eussent pas souffert la marche, et l'empereur refusa d'exposer son fils seul dans une cour où régnaient l'intrigue et la division. Ce refus mécontenta Charles II ; les agents politiques des deux nations s'algrirent ; se disputèrent ; on sut en Espagne que le prince appelé à y régner méprisait les Espagnols... La bonne intelligence se rompit ; les ambassadeurs furent rappelés respectivement. Ce fut l'instant que choisit le marquis d'Harcourt, notre ministre à Madrid, pour se faire des partisans près de Charles II, par sa magnificence, sa générosité et ses adroites insinuations. En même temps que ce négociateur habile gagnait du terrain à la cour, ses largesses lui gagnaient les esprits à Madrid : peu à peu il parvint à dissiper l'aversion des Espagnols pour les Français. Lorsqu'il eut ainsi préparé les voies, d'Harcourt remit doucement sur le tapis

les droits de la France, sans toutefois aller jusqu'à émettre des prétentions. Dans un moment où les Maures assiégeaient Ceuta, l'insinuant ambassadeur alla jusqu'à offrir des vaisseaux. Enfin les choses allaient au mieux pour Louis XIV, sans qu'il eût paru sortir en rien du traité de la Haye, lorsque Léopold, s'étant ravisé, envoya un nouvel ambassadeur à Madrid. L'arrivée de ce ministre, qui ne tarda pas de s'entendre avec la reine, détermina, dans les intentions versatiles du roi, une nouvelle rechute autrichienne; Louis XIV, indigné de tant de faiblesse, rappela M. d'Harcourt.

On vit alors ce que l'on était loin de prévoir (car tout, dans cette longue suite d'intrigues, était étrange et devait être imprévu), on vit les Espagnols eux-mêmes, les membres du conseil particulièrement, presser le mourant de choisir un prince français pour son héritier. « Sire, lui dirent-ils, le premier devoir de votre » majesté est de sauver la monarchie, en prévenant son démem- » brement projeté. Que pouvez-vous attendre, dans cette urgente » nécessité, de Léopold, dont les États sont séparés des vôtres » par cette puissante France, qu'il n'a pu vaincre avec l'aide du » reste de l'Europe ? L'intérêt de vos sujets, sire, comme celui de » votre gloire, est que vous appeliez à la succession du trône, qu'il » plaira, nous l'espérons, à Dieu de vous conserver longtemps » encore, un des enfants de Louis XIV; car lui seul est en état de » maintenir la couronne sur la tête de votre successeur, et vous » romprez ainsi l'indigne pacte de la Haye. » Charles II se rangea sur-le-champ à cet avis, le plus sage, en effet, de tous ceux qui avaient été émis devant lui. Il voulut pourtant consulter le pape Innocent XII, encore vivant; sa sainteté répondit : « que les lois » d'Espagne et le bien de la chrétienté exigeaient qu'il donnât la » préférence à la maison de France. » Charles n'hésita plus; il fit, le 2 octobre de la présente année, à l'insu de la reine, un troisième testament, qui appelait au trône d'Espagne le *duc d'Anjou*, second fils du Dauphin de France. Ce prince mourut un mois après avoir signé ce dernier acte de souveraineté.

Dès qu'il eut connaissance de ces dispositions, Louis XIV réunit son conseil pour délibérer sur l'acceptation du testament de Charles II; la majorité des membres, dans l'intérêt de la France, voulait qu'on s'en tint au traité de la Haye, dont l'exécution devait éviter une guerre que nous ne sommes point en état de soutenir avec avantage. Le chancelier de Pontchartrain et le duc de Beau-

villiers opinèrent vivement pour cette détermination ; mais ils avaient un rude adversaire dans cet amour de puissance et de grandeur qui domina toujours Louis XIV : ce sentiment ne faisait que sommeiller dans le cœur du roi au moment de la paix de Ryswick ; il venait de se réveiller plus ambitieux que jamais.... Le testament fut accepté. Bientôt les puissances apprirent cette violation du partage signé ; elles s'en indignèrent , et coururent aux armes.

Le testament de Charles II portait qu'au défaut de Philippe de France, duc d'Anjou, le trône d'Espagne serait au duc de Berri, troisième fils du Dauphin , et, au défaut de ce dernier , à l'archiduc Charles, sous la réserve, pour les deux premiers, de ne pouvoir réunir les couronnes de France et d'Espagne, et à la condition , pour le dernier, de renoncer à tout droit sur l'Empire , s'il devenait, dans les termes du testament, héritier de la monarchie espagnole. Enfin si, par un concours quelconque de causes, aucun de ces trois princes ne pouvait recueillir l'héritage de Charles II, il était dévolu au duc de Savoie, sans aucune clause conditionnelle. Le duc d'Orléans, frère de Louis XIV, qui n'a point été nommé dans les dispositions testamentaires du feu roi, se dispose, dit-on, à protester contre cet oubli ; c'est un ridicule de plus à joindre à la liste de ce prince.

Louis XIV déclara le 16 novembre à l'ambassadeur d'Espagne l'acceptation, au nom de son petit-fils, de la succession de *toute* la monarchie espagnole, et Philippe V fut proclamé à Madrid le 24 du même mois.

Cependant le duc d'Anjou, toute majesté qu'il est, ne reçut pas très-majestueusement la nouvelle de son intronisation ; il se mit à sauter dans le cabinet du roi comme un jeune cerf, sans trop s'inquiéter si les courtisans trouveraient cette gaité expansive conforme à sa nouvelle dignité. Pour un monarque de dix-sept ans, un sceptre n'est qu'un jouet de plus. « Me voilà roi d'Espagne, » dit-il ensuite ; mon frère de Bourgogne sera roi de France ; il » n'y a que toi, mon pauvre Berri, qui ne seras rien. — J'aurai » moins d'embarras et plus de plaisirs que vous, répondit le jeune » frère de Philippe ; j'aurai droit de chasse en France et en Espagne... Je courrai le loup depuis Versailles jusqu'à Madrid. » On ne se forme pas à l'état de roi aussi vite qu'on peut en être pourvu : sa majesté catholique, déjà lasse de représentation le soir de sa reconnaissance, demanda, comme un écolier, au roi son

grand-père, la permission d'aller chez la duchesse de Bourgogne jouer à de petits jeux et danser aux chansons. Le lendemain Philippe V, passant dans le parc de Versailles à côté d'une escarpolette, s'élança dessus, et se balança à la barbe de cinq ou six grands d'Espagne qui l'accompagnaient, et qui furent contraints d'accepter cet exercice à titre de délassement royal. Quelques jours après les cérémonies, la cour étant à Marly, où se trouvaient le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne, et le prince de Conti, élu roi de Pologne, Louis XIV dit à *madame la Duchesse* de venir le soir au jeu. « Il n'y a pas sûreté, sire, à jouer au brelan chez votre majesté, répondit la princesse; on y trouve toujours trois rois » et *un de retour*. »

Enfin sa majesté catholique partit de Versailles le 4 décembre pour se rendre dans ses États; le roi et tous les princes et princesses l'accompagnèrent jusqu'à Sceaux. Madame de Maintenon était aussi de ce petit voyage de conduite. « Je n'oublierai de ma vie, écrivait-elle dernièrement à M. de Richelieu, la scène où nos princes firent *retentir* une tendresse si touchante les uns pour les autres... *Je n'aurais jamais cru qu'on pût être prince et sensible...* » Voilà qui ne prouve pas en faveur de l'expérience que la marquise avait faite de la sensibilité souveraine.

Tandis que Philippe V, âgé de dix-sept ans, se grandit de tout son pouvoir pour atteindre à la hauteur du trône, un roi du Nord, *Charles XII*, qui ne compte pas une année de plus, vient de triompher de trois souverains ligués contre lui : Frédéric, roi de Danemark, Auguste, roi de Pologne, et Pierre II, czar de Russie, auquel sa nation a déjà décerné le surnom mérité de *Grand*. Charles XII défendait ses États d'une injuste usurpation; le Dieu des armées a béni ses armes; puisse-t-il n'en jamais abuser!

Ce prince, modèle des héros à l'âge où les autres hommes sortent à peine de l'enfance, est d'une simplicité, d'une frugalité toute spartiate; les voluptés n'ont pas la moindre prise sur lui. Un habit brun, boutonné du haut en bas, un chapeau sans plumes, un large ceinturon de buffle, agrafé sur son habit, pour soutenir une épée à poignée de fer, et d'épaisses bottines armées d'éperons du même métal, voilà le costume de Charles XII depuis qu'il est entré en campagne; on ne lui en a pas vu d'autre. Son repas se réduit souvent à du pain grossier; il ne boit point de vin, et quelquefois, s'enveloppant de son manteau, il s'étend sur la terre glacée pour se livrer à un court sommeil. Mais, sous les plus sim-

ples dehors, Charles laisse reconnaître à l'instant le grand roi : ses traits animés, son œil fier et terrible, son front noble et découvert, la pose majestueuse de son corps, dont les formes se sont fortement prononcées par suite des exercices violents ; tout caractérise dans ce personnage extraordinaire l'homme fait pour commander. On dirait le dieu Mars revêtu de la casaque d'un soldat. Tel est du moins le portrait que l'ambassadeur de Suède m'a fait du roi son maître, portrait que le pinceau et le burin de nos artistes ont déjà confirmé. Je parlerai plus tard de Pierre le Grand.

Nous terminons le siècle par un jubilé... Il faudra qu'il soit bien austère, bien fervent, bien sincère, pour nous mériter le pardon de toutes les actions peccantes dont la période centenaire fut le témoin. Nous ajouterons, en tout cas, au bagage des ridicules, la naïve dispute qui vient de s'élever parmi les *savants* pour savoir si le nouveau siècle doit commencer à 1700 ou à 1701 ; il serait plaisant que l'Académie des sciences décidât que, de par l'autorité de ses lumières, les siècles n'aurent plus à l'avenir que quatre-vingt-dix-neuf ans.

Molière, dans son *Amphytrion*, a fait chausser le grave cothurne à la comédie ; sa muse spirituelle n'a pas craint de se reporter aux temps héroïques de la Grèce primitive, pour faire rire les Parisiens aux dépens de héros taillés sur le patron d'Homère. L'époux d'Alcmène a paru tout aussi plaisant qu'un gros fermier de l'Île-Saint-Louis trahi par sa galante moitié ; et les saillies délicieuses de Sosie n'ont pas moins amusé que celles de Scapin. Mais ce n'est pas chose aisée que de plier tous les sujets aux allures de Thalie : Regnard, en nous donnant *Démocrite amoureux*, pièce qui fut jouée avec peu de succès l'année dernière, ne nous a fait entendre qu'un dialogue agréable, qui ne saurait suffire pour couvrir les défauts d'un sujet vide d'action, et d'où ne ressort pas l'ombre d'un caractère. L'auteur a cru que le philosophe d'Abdère, qui, au rapport des historiens, riait sans cesse des folies humaines, serait à la scène un personnage fort gai ; c'était une grande erreur : Démocrite riait, mais de ce rire sardonique, âcre, mordant, que l'on croit voir jaillir des pages de Boileau, et ce rire-là n'a rien de communicatif. L'ouvrage de Regnard a paru froid : c'est une thèse de philosophie que l'on trouverait enjouée dans une chaire, où l'enjoinement naît des paroles ; elle a fait bâiller au théâtre, où le comique doit surtout ressortir des situations. La recon-

naissance de *Strabon* et de *Cléanthis*, admirablement représentée par mademoiselle Beauval et La Thorillière, a seule déridé le public : sans cet épisode, c'en était fait du *Démocrite* de M. Regnard, et ce philosophe, malgré ses riantes habitudes, serait mort fort tristement.

M. Rousseau a beau faire, il n'est pas né pour le genre comique ; son *Capricieux*, qu'on a été voir par caprice à la fin de 1700, n'aura que la durée éphémère des goûts du héros mis en scène dans cette longue suite de vers agréablement tournés. Faites des *odes*, M. Rousseau ; faites aussi des *épigrammes*, cela convient au caractère de votre talent ; mais laissez faire des comédies à Regnard, à Dufresny, même à Dancourt, quoique jé n'aie pas encore trouvé une pièce de ce dernier auteur qui mérite d'être louée franchement.

Le marquis de Barbezieux, fils de Louvois, et qui l'avait remplacé au ministère de la guerre, mourut, le 5 janvier, des suites d'une vie débauchée qu'il voulut concilier avec l'activité de sa carrière politique. Barbezieux était fort bel homme ; sa figure avait de la régularité ; son air était noble, et ses manières ne manquaient ni d'élégance ni de grâce, quoiqu'il eût dans le caractère toute la rudesse, toute la brutalité de son père. Altier, impérieux, absolu, ce ministre ne montrait d'égards à personne ; il fallait que l'âge et le rang se prêtassent, bon gré mal gré, à l'âpreté de son humeur, souvent même à ses caprices. Il arrivait fréquemment à Barbezieux de faire attendre une audience à des personnes de la cour, pendant qu'il jouait avec ses chiens dans son cabinet ; et si, après une longue attente de la part de ses clients, le secrétaire d'État se rappelait tout à coup un rendez-vous galant, il s'éclipsait par une porte de derrière, en riant du tour qu'il jouait aux gentilshommes ou aux dames faisant le pied de grue dans ses salons. Louis XIV lui-même devait supporter les licences de Barbezieux : quand ce ministre avait une partie à faire, ou s'il se trouvait ivre après l'avoir faite, il écrivait sans façon au roi qu'il avait la fièvre et ne pouvait se rendre au conseil.... Il fallait remettre les affaires.

Mais Barbezieux possédait toutes les qualités d'un grand ministre : son esprit était supérieur à celui de Louvois ; il déployait beaucoup de pénétration, d'activité, de justesse et de précision ; il travaillait avec une merveilleuse facilité, et semblait se jouer de

toutes les difficultés. Personne ne fit un rapport au conseil avec plus d'éloquence, d'ordre, de clarté.

Cependant le roi regrette peu ce ministre, dont il eut souvent à se louer. Barbezieux avait à la cour une foule de maîtresses auxquelles sa mort fit pleurer, si ce n'est une vive tendresse, dont il était incapable, du moins certaines qualités fort solides, dit-on, que le fils de Louvois avait héritées de lui. Sa majesté, qui se montre peu touchée des peines de l'amour, depuis qu'elle n'est plus sensible à ses plaisirs, a trouvé plaisant de faire diversion à la douleur des nombreuses veuves de Barbezieux. Comme il mourut la veille des Rois, Louis XIV les invita toutes à venir tirer le gâteau le soir même à Marly; aucune n'y manqua : à la cour il faut obéir avant tout. Mais ces dames, malgré le soin qu'elles mettaient à dissimuler, laissaient soupçonner qu'elles avaient le cœur gros, et leurs yeux rouges attestaient une effusion de pleurs que l'étiquette seule pouvait arrêter. « Ça, mesdames, dit le roi, en dépit » de la charité, amusons-nous, et crions le roi boit ! » Puis il se mit à frapper sur son assiette avec une cuiller, absolument comme au cabaret, en exprimant du regard qu'il voulait qu'on imitât ce joyeux passe-temps. Et les dames de se conformer au cliquetis modèle du souverain, avec un air mêlé de tristesse et de gaieté qui fit beaucoup rire ce prince ; il riait encore en se couchant, et dit aux gentilshommes présents qu'il était enchanté d'avoir un peu tourmenté ces beautés pécheresses... Il y a vingt ans, ce n'était pas de tourmenter mon sexe que le roi était *enchanté*... Voilà bien les hommes : toujours prêts à se venger par des malices de la défaillance de leur pouvoir.

M. de Chamillart, dont je n'ai pas signalé l'arrivée au contrôle général en 1699, parce qu'il importait peu de savoir qui se chargeait de la gestion d'un trésor vide, M. de Chamillart remplace, par cumulation, Barbezieux au ministère la guerre. Ce ministre, dont l'habileté aux jeux d'échecs et de billard fit la fortune politique, est un homme d'une rare probité ; mais cette vertu ne peut suffire quand toute l'Europe se prépare à la guerre. Or personne n'est moins propre que M. de Chamillart à former, tout à la fois, un système de finances rassurant et des armées imposantes... Il est vrai que, depuis la mort de Colbert et de Louvois, Louis XIV dit souvent : *Moi... moi, dis-je, et...* ce n'est pourtant pas *assez*.

Chamillart était conseiller au parlement lorsque sa haute réputa-

tion comme joueur de billard le fit appeler à la cour. Il avait été jusqu'alors magistrat appliqué; mais, devenu courtisan, les devoirs de sa charge l'occupèrent moins que les plaisirs du roi; et un jour, à défaut d'aptitude dans l'examen des pièces d'un procès où il avait été rapporteur, Chamillart fit succomber la partie qui devait triompher. Elle le lui fit remarquer après l'arrêt, en lui montrant une pièce décisive qu'il avait omis de mentionner : « Vous avez raison, » répondit-il, et vos intérêts ne doivent pas souffrir de mon étourderie. Attendez-moi demain à neuf heures. » Le lendemain, ce conseiller consciencieux porta au plaideur vingt mille livres, somme dont il s'était agi dans l'affaire jugée, et que Chamillart avait eu beaucoup de peine à se procurer. Ce trait méritait une récompense, mais la charge de conseiller d'État suffisait. Je ne dois pas oublier un mot qui caractérise bien le maréchal de Villeroy, et qu'il prononça hautement à l'*Oeil de bœuf*, lorsque Chamillart arriva au ministère de la guerre : « Messieurs, dit ce courtisan renforcé, je reçois celui-là comme un autre; il faut tenir le pot de chambre » aux ministres tant qu'ils sont en place, et le leur verser sur la » tête quand ils n'y sont plus. Pour moi, quelque ministre qui arrive, je déclare à l'avance que je suis son serviteur, son ami, » et même un peu son parent. » Parlez-moi d'une dignité comme celle-là : que faut-il de plus pour honorer un maréchal de France ?

Hier, l'ambassadeur d'Espagne a lu, dans le salon de madame la duchesse de Montmorency, une lettre de Madrid, contenant un récit qui a fait frémir tous les auditeurs; j'ai prié son excellence de me permettre d'en prendre copie, et je la consigne sur ces feuillets.

Un mois avant sa mort, Charles II eut la sombre fantaisie de revoir les dépouilles mortelles de son père, de sa mère, et de Marie-Louise d'Orléans, sa première femme. Vainement les médecins représentèrent-ils à ce prince que la faiblesse actuelle de sa constitution ne lui permettait guère un si lugubre spectacle, et que l'émotion qu'il produirait en lui pourrait devenir funeste; rien ne put changer la détermination du roi; les tombes des trois person-nages illustres, déposées dans les souterrains de l'Escorial, furent découvertes. Charles, appuyé sur le bras du cardinal Portocarrero, soutenu par le comte de Monterey et suivi de son confesseur, s'achemina lentement vers cette demeure de la mort, où s'évanouirent successivement les grandeurs théâtrales de tant de rois.

Charles suivit longtemps le chemin qui, par une pente presque insensible, conduit, sous une longue suite de voûtes, aux tombeaux des princes de la maison d'Espagne ; ses jambes, affaiblies par une maladie de quatre ans, tremblaient en supportant le corps grêle qui les surmontait ; une secrète terreur s'emparait d'ailleurs de l'esprit du roi à mesure qu'il s'approchait des lieux redoutables qu'il avait voulu visiter. Enfin il y arriva. Vingt lampes de vermeil, allumées au-dessus d'une longue file de sépulcres, couvraient de leur lumière les figures de marbre couchées ou agenouillées sur les tombeaux, et en faisaient jaillir un reflet blanchâtre, à travers lequel l'imagination trompée prêtait le mouvement à ces froides effigies. Une odeur nauséabonde, reste de cette putréfaction que l'art peut déguiser, mais non prévenir, s'exhalait des trois cercueils découverts, comme pour attester que les grands s'anéantissent au sein des misères, et sont, à l'égal des autres humains, des objets d'horreur et de dégoût.

Charles, l'œil égaré, le front humide, la voix éteinte, s'arrêta devant une tombe que son confesseur lui désignait du doigt.

« Sire, vous avez voulu revoir Philippe IV, dit gravement le moine.... le voilà.

— Salut, ô mon père ! s'écria alors le roi en se penchant sur le cadavre desséché.... Puisse votre âme jouir du repos que je remarque sur vos traits !... Peut-être, mon père, ai-je irrité votre ombre par un legs inconsidéré des États que je tins de vous... Parlez, Philippe IV, êtes-vous satisfait de moi ?

— Arrêtez, Charles, s'écria à son tour le confesseur d'une voix qui fit retentir au loin les voûtes sonores ; n'interrogez pas la tombe ;... le silence est son partage ;... elle ne parle qu'aux yeux ; son éloquence, c'est le spectacle d'anéantissement qu'elle offre aux vanités... Il est devant vous ; profitez-en et priez.

— Je me soumets, ... répondit le roi ; » puis, après avoir baisé les restes de son père, il reprit.... : « Conduisez-moi vers ma mère.

— Ici, sous cet arceau, reprit le moine, c'est là qu'elle dort.

— Oh ciel ! dit Charles avec un effroi qui décomposa ses traits, que de colère est restée empreinte sur ce visage ! Ces orbites vides me semblent encore armées des yeux où la fureur étincela quand vous apprîtes que j'allais donner l'Espagne à votre maison, devenue votre ennemie.... Princesse, pardonnez-moi ; je vous avais obéi.... mais le prince de Bavière est avec vous dans la nuit éter-

nelle... Adieu, ma mère, apaisez-vous.... » Et l'infortuné prince fit résonner un baiser sur la joue décharnée du squelette.

« Voilà donc, continua le roi en s'approchant du sarcophage de Marie-Louise d'Orléans, voilà ce que la destruction a laissé des charmes qui enivrèrent mes sens.... » Puis, se retournant avec un mouvement convulsif, Charles s'écria : « Qui a parlé de poison ?

— Personne, assurément, répondit le cardinal Portocarrero en essayant de calmer l'agitation du monarque. Sire, au nom de Dieu, ajouta-t-il, quittons ces lieux, retournons au palais.

— Non, non, poursuivit Charles, de plus en plus troublé.... J'ai bien entendu.... Un reproche terrible est sorti du cercueil de ma femme.... Elle a raison ; j'aurais dû punir les assassins.... Je les ai connus....

— De grâce, ô mon roi ! répéta le cardinal, suivez-moi ;... sortons.

— Laissez, laissez-moi, répliqua le prince, dont les cheveux se hérissaient... Je veux dire encore à Marie-Louise que je l'adorais, que je l'ai pleurée.... Mes pleurs coulent ici pour elle ;... ils vont mouiller ses os, et....

— C'est trop de souvenirs mondains, interrompit le confesseur. Roi d'Espagne et des Indes, éloignez-vous ; les pensées du péché ne doivent pas souiller ces demeures. » A ces mots, le moine saisit le bras de son pénitent pour l'entraîner.

« Fermez vite la tombe de ma mère, reprit Charles, ... je ne veux plus la voir.... Marie-Louise.... La haine, ... le poison, ah ! fermez la tombe de ma mère.... » En prononçant ces paroles sinistres, sa majesté, épuisée par la maladie, la fatigue et les déchirantes émotions, tomba sans connaissance sur un tombeau vide qui l'avait fait trébucher.

— C'est le sien, dit froidement l'impitoyable confesseur ; je ne sais en vérité si ce qui lui reste de vie vaut la peine de l'en tirer... Mourant au milieu de ce saint pèlerinage, son âme s'envolerait plus pure.

— Mon père, dit le cardinal avec feu, vous dépassez les bornes de votre mission.

— Elle ne m'assujettit point en tout cas à votre censure, répondit le moine.... Mais vous, monsieur, songez que j'appartiens à un tribunal qui sait humilier le superbe et le punir. »

Le prince de l'Église ne répliqua rien à cette menace d'un inquisiteur ; il se borna à ordonner qu'on emportât le roi, toujours

privé de connaissance. On remonta la pente voûtée des souterrains de l'Escorial ; le jour reparut aux yeux des tristes pèlerins, et le peuple étonné vit sortir des tombeaux de la race royale un cortège lugubre, qu'il eût vu avec moins de surprise y entrer. Trente jours après cet événement, Charles II fut étendu pour jamais dans la tombe qu'il semblait avoir essayée le mois précédent.

Le roi donna, le 3 février, des lettres patentes par lesquelles il conserve au roi d'Espagne et à ses enfants mâles le droit de succéder à la couronne de France. Ainsi Louis XIV, après s'être affranchi des renonciations de 1615 et de 1660, après avoir violé celles renouvelées par lui et son fils à la Haye, enfreint le testament même de Charles II, dont il a accepté le bénéfice. Cependant l'Angleterre et la Hollande ont reconnu Philippe V ; la Bavière et le duc de Savoie promettent d'agir pour lui ; toutes les autres puissances, une exceptée, demeurent neutres : le seul Léopold proteste. Mais toute l'Europe continue de se préparer à la guerre, et ce ne sera qu'à la direction de leurs armes que l'on connaîtra les sentiments véritables des nations.

Lorsque le feu couve sous la cendre de toutes parts, Louis XIV et Philippe V, placés au centre du volcan, s'occupent ou plutôt s'amuse à donner aux ducs français et espagnols des honneurs réciproques dans leurs cours.... Passe encore si les deux princes avaient dix-sept ans ; mais, en vérité, pour l'un d'eux, c'est agiter trop tard les hochets de la royauté, et cet enfantillage souverain fait trop oublier les belles instructions que le roi donna au nouveau monarque lorsqu'il prit congé de lui.

Un soir du mois de décembre 1700, l'électeur de Brandebourg, Frédéric I^{er}, était à table, dans son palais de Berlin, où il traitait quelques grands personnages de sa cour. Tout à coup il se met debout, lève son verre rempli de vin du Rhin, et dit d'une voix forte : « Messieurs, buvons à la santé de Frédéric I^{er}, roi de » *Prusse*. » Les courtisans pensèrent que si leur souverain parlait ainsi, il avait sans doute de bonnes raisons pour cela ; tous répétèrent la santé, que le prince n'avait, en effet, portée qu'après avoir obtenu l'assentiment du corps germanique, sollicité depuis longues années. Le nouveau roi a été proclamé et couronné à Kœnisberg le 15 janvier.

Monsieur, frère unique du roi, mourut, il y a trois jours, à

Saint-Cloud, d'une attaque d'apoplexie ; son altesse royale n'avait que soixante et un ans. Ce prince, il faut le dire, mérite peu de regrets ; mais il est des liens de famille qui, dans les âmes bien nées, ne se rompent pas ordinairement sans douleur. Le roi apprit la mort de son frère le premier jour d'un voyage à Marly, et personne ne douta, lorsque cette nouvelle se répandit, que le reste du séjour ne fût d'une extrême tristesse. Que devinrent donc les dames du palais, quand, le lendemain, en entrant chez madame de Maintenon, où le roi et la duchesse de Bourgogne étaient, elles entendirent sa majesté fredonner un prologue d'opéra ! Un instant après, voyant madame la Duchesse triste et silencieuse dans un coin de la chambre, Louis XIV demanda avec une sorte de surprise, à madame de Maintenon, pourquoi la princesse paraissait si mélancolique ; puis sa majesté alla lui faire doucement la guerre, et jouer avec elle et quelques dames, attirées malgré elles dans cette partie. Au sortir du dîner, c'est-à-dire environ vingt-six heures après celle où *Monsieur* avait rendu le dernier soupir, M. le duc de Bourgogne demanda au duc de Montfort s'il voulait jouer au brelan. « Au brelan ? répéta le seigneur interrogé, y songez-vous, » prince ?... *Monseigneur* est encore tout chaud. — J'y songe fort » bien, répliqua le petit-fils de France ; mais le roi ne veut pas » qu'on s'ennuie à Marly. » Si Fénélon eût enseigné de tels principes, je pardonnerais au pape Innocent XII d'avoir fulminé contre lui une bulle de censure. Le surlendemain de la mort de son oncle, *Monseigneur*, docile au même esprit, alla courre le loup dans la forêt de Saint-Germain ; mais madame de Maintenon, réellement sensible à la perte du prince, ou digne émule des jésuites, parut au moins éprouver quelque tristesse.

A tout prendre, la mort de *Monsieur* est à peine un malheur : la vie de ce prince imprima une tache sur la noble tige du grand Béarnais. A part l'unique action qui honora le duc d'Orléans, la victoire de Cassel, ses jours s'écoulèrent dans une mollesse, un oubli de dignité, une faiblesse conjugale et une suite de vices déshonorants, qui ne justifient point, mais qui autorisent l'indifférence avec laquelle sa famille le voit mourir. Affligé d'un esprit étroit, tracassier, soupçonneux, défiant, indiscret, le frère du roi vit toute la cour, ses favoris eux-mêmes, s'affranchir du respect qu'on lui devait comme prince du sang. On ne se bornait pas à mépriser *Monsieur* ; on le redoutait, non à cause de sa puissance, que Louis XIV et *Madame* avaient rendue nulle, mais parce qu'il allait

toujours caquetant, semant des noises à la cour, soit pour brouiller, soit pour apprendre, quelquefois dans le seul but de s'amuser. Je voudrais de bon cœur trouver, dans le caractère de ce prince, un contre-poids à de si mauvaises qualités; il n'en existait point : *Monsieur* n'eut aucune vertu réelle, et tout ce qu'on peut dire à son avantage, c'est qu'il ne fit de mal à personne, ayant eu trop peu de fermeté, pour exercer une vengeance, ou consommer une noirceur.

Le roi a maintenu au jeune duc d'Orléans, son gendre, tous les privilèges de *Monsieur*; ce prince aura des gardes, des grands officiers, et même un chancelier, fonctionnaire tout royal, que Louis XIV avait jadis souffert impatiemment dans la maison de son frère. *Madame*, dont la douleur est au niveau du chagrin de toute la famille, essaya un moment, avec le ton impérieux qui lui est propre, de conserver tout cet attirail honorifique, en sa qualité de duchesse douairière d'Orléans, belle-sœur de sa majesté, et surtout en qualité de princesse du sang palatin, le plus irréprochablement illustre de la terre. Mais le roi a déclaré à cette veuve que, malgré son humeur toute masculine, la nature lui avait refusé le droit d'être le chef de la maison d'Orléans, et qu'elle devait se résigner à voir passer ce titre à son fils, avec tous les honneurs qui s'y rattachent.

La cour du nouveau duc d'Orléans est formée depuis quinze jours; elle est, comme on s'y attendait, composée d'hommes aimables, spirituels, débauchés, qui, sous ce triple rapport, sympathisent merveilleusement avec son altesse royale. Les principaux membres des réunions du Palais-Royal sont : La Fare, capitaine des gardes, dont l'imagination cynique supplée les forces épuisées; l'abbé Grancey, aumônier du prince, ecclésiastique qui ne lit jamais son bréviaire, et chante à ravir le vaudeville du jour; le marquis d'Effiat, dans lequel le prince voit une mauvaise réputation bien recouverte par un esprit très-vif et une gaité communicative; le marquis de Simlaine, mari fortuné d'une femme sage, qu'il n'imité guère; le comte de Grammont, vieux modèle d'après lequel tous nos jeunes seigneurs peuvent se tailler des vices assortis; enfin de Nesle, Clermont, Conflans, Polignac, tous libertins ayant fait leurs preuves dans les boudoirs, les petites maisons, les coulisses, les cabarets, et quelque chose de pis. Ces féaux, réunis au Palais-Royal ou bien à Saint-Cloud, forment une

troupe de chasseurs dont toutes les femmes, jeunes, jolies, libertines ou disposées à le devenir, sont le gibier. Un seul limier suffit à cette chasse, c'est l'abbé Dubois; l'abbé Dubois, qui fera, dit-il, sa première communion le jour où il chantera sa première messe, et qui, d'ici là, donnera force besogne auditive à ses confesseurs, s'il faut qu'il se confesse. Il n'est pas une boutique, une mansarde, un grenier où ce pourvoyeur en petit collet n'ait traqué des beautés pour l'usage de son ancien élève et de ses adhérents. Disons qu'il est bien secondé par le lieutenant de police d'Argenson, tout à la fois courtisan de Vénus et du jeune duc. Ce magistrat complaisant pousse la condescendance jusqu'à placer, dit-on, une compagnie du guet à la porte des maisons de débauche, lorsqu'il sait que son altesse et sa cour y ont fait irruption... On ne peut pas mieux favoriser les mœurs.... comme les entend M. d'Argenson.

La succession d'Espagne commence à porter ses fruits : Louis XIV, d'une part, et l'empereur, de l'autre, cherchent à se faire des alliés pour la guerre qui se prépare, et dont le premier théâtre paraît devoir être l'Italie. A juger sur les apparences, une victoire alsée serait promise à la France : le roi est assuré des dispositions favorables de l'électeur de Bavière; ce prince va conserver à Philippe V la Flandre espagnole, dont il est gouverneur, et ouvrir, sur ses propres terres, la route de Vienne aux troupes françaises. L'électeur de Cologne, frère du Bavaois, épousera sa politique et s'unira à lui. Victor-Amédée, père de la duchesse de Bourgogne, et près de qui la cour de France négocie le mariage de sa seconde fille avec sa majesté catholique, Victor-Amédée verra son inconstance naturelle liée par cette double union; l'appui de ses armes et de son nom nous est promis. En Italie, Milan a reconnu Philippe V, et le duc de Mantoue, vendu à la France, vient d'ouvrir sa capitale à une garnison française. Le Portugal lui-même, cet ennemi si constant de l'Espagne, a conclu un traité avec son nouveau souverain.

Que pourra donc opposer l'empereur à cette ligue formidable ? Les forces de l'Autriche, faiblement secondées par quelques princes de l'Empire, dont nous pouvons suspecter les intentions; tandis que les autres puissances de l'Allemagne, désintéressées dans la question, préféreront sans doute le repos à une guerre sans avantages pour elles.

Tel est l'état de choses apparent ; mais, en l'examinant de plus près, il se montre sous un aspect moins rassurant. Guillaume III, au nom de l'Angleterre et de la Hollande, n'a paru reconnaître Philippe V que dans l'impossibilité actuelle de prendre un parti contraire. Ce prince, affaibli avant l'âge par les fatigues et la maladie, n'a pu déployer ni une opposition spontanée à la succession d'Espagne, ni une volonté rapidement arrêtée au parlement anglais, sans l'aven duquel il ne peut faire la guerre. Il fallait donc temporiser ; ce monarque l'a fait. Mais un traité secret lie déjà les Anglais et les Hollandais à la cause de Léopold ; ou plutôt Guillaume d'Orange a donné avec empressement cette nouvelle preuve de sa haine pour Louis XIV. Le roi n'ignore pas cette alliance mystérieuse ; il la méprise, parce qu'il espère la braver, s'il ne réussit pas à la rendre nulle par l'or qu'il sème en Angleterre.

Cependant l'armée de l'empereur s'avance en Italie, et les troupes du roi marchent à sa rencontre. Le prince Eugène de Savoie commande les Autrichiens. Les Espagnols qui leur sont opposés obéissent au prince de Vaudemont ; le maréchal de Catinat est à la tête du corps français considéré ici comme auxiliaire : ces deux armées reconnaissent pour généralissime Victor-Amédée, duc de Savoie.

Disons un mot du prince Eugène, que nous voyons entrer en lice contre la France, sa patrie. Ce général, âgé d'environ trente-huit ans, est fils d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, et de cette comtesse de Soissons, nièce de Mazarin, si décriée, au commencement du règne de Louis XIV, par ses galanteries effrénées, et, plus tard, pour avoir trempé dans l'affaire des poisons. Élevé à la cour de France, Eugène vit déverser sur lui une partie du mépris que méritait sa mère ; il porta quelque temps le petit collet, sous le nom d'abbé de Carignan ; mais, le roi lui ayant refusé un bénéfice, il quitta le manteau, prit l'épée et sollicita un régiment. Louis XIV le lui refusa encore, « assurant que ce trans- » fuge de l'Église était plus propre au plaisir qu'à la guerre. » Profondément humilié, le jeune prince passa alors au service de l'empereur. Le roi, l'ayant appris, dit à ses courtisans, en éclatant de rire : « Ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande » perte ? » Les premières campagnes d'Eugène sous les drapeaux de l'Empire répondirent affirmativement à cette question dérisoire ; et les Turcs, défaits par cet officier à Zentha, prouvèrent que le roi s'était entièrement mépris dans le jugement qu'il avait porté

sur ce rejeton de la maison de Savoie. Le voilà maintenant à la tête de nos ennemis, armé d'un talent distingué, et le cœur ulcéré d'un vif ressentiment.

Eugène s'offre sous des dehors presque repoussants : ses yeux seuls, remplis de feu et d'expression, pourraient obtenir grâce pour son visage, fort laid d'ailleurs, et qu'achève de défigurer un nez affreux. Les traits du prince reçoivent une expression de niaiserie d'une bouche toujours ouverte, que déparent encore des dents malsaines et inégales. Eugène a les cheveux gras, plats, toujours en désordre; ni sa taille ni sa tournure n'ont rien d'élégant. Mais cet homme, si peu favorisé au physique, possède toutes les qualités qui font le héros : son jugement est droit, rapide, précis; son esprit est vaste; il est généreux, brave et grand... Si la fortune le seconde, ce sera un illustre général.

Pendant que les hostilités se préparent en Italie, le duc de Bavière, gouverneur des Pays-Bas, au nom de Philippe V, reçoit des troupes françaises à Nieuport, Oudenarde, Ath, Mons, Charleroi, Namur, Luxembourg, etc. Je dois citer ici un trait digne du grand cœur de Louis XIV. Il y avait dans ces diverses places vingt-deux bataillons hollandais; le roi, quoique bien informé des dispositions secrètes de Guillaume III, les renvoya chez eux. Ce trait est généreux, et mérite qu'on oublie qu'il était défendu par la prudence.

Quoique les circonstances soient graves, nous laissons, de temps en temps détourner notre attention du théâtre de la guerre, pour la porter vers les théâtres de Paris. On donna le mois dernier, sur celui de l'Opéra, un ballet mêlé de chants, intitulé *Aréthuse* : les vers sont de Danchet, la musique est de Campra. Comme la pièce menaçait chute dès la première représentation, les auteurs cherchaient quelques moyens de la soutenir : « Je n'en connais qu'un, » dit un plaisant qui les écoutait : c'est d'allonger les danses et de raccourcir les jupes des actrices.... » Ce bon mot sera, dans quinze jours, l'unique témoignage du passage d'*Aréthuse* sur la scène. La tragédie d'*Amasis*, par Lagrange-Chancel, n'a pas été mieux accueillie à la Comédie-Française : c'est un ouvrage où l'on remarque toute l'inexpérience dont le grand Racine avait fait disparaître les traces dans les autres productions de l'auteur; l'aigle est mort avant que l'aiglon pût voler de ses propres ailes. *Ésope*

à la cour, de feu Boursault ¹, ne ressemble guère à une comédie que par une suite de fables récitées par Ésope, et qui donnent lieu à autant de scènes fort spirituelles. Du reste, nul plan, nulle action, nul intérêt; l'ouvrage est une satire dialoguée, dont toute la morale pourrait se réduire à ces quatre vers retranchés à la représentation :

Par là je m'aperçois, ou du moins je soupçonne,
Qu'on encense la place autant que la personne;
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend,
Et que le roi qui règne est toujours le plus grand.

Chez nous l'esprit n'a jamais tort : malgré de grands défauts, *Ésope à la cour* a réussi... Ce sont quelques lauriers jetés sur la tombe de l'auteur du *Mercurie galant*.

Les jeux de la guerre, auxquels je reviens un moment, ne sont pas heureux en Italie. Dès le mois de juillet, M. de Saint-Fremont s'étant laissé forcer au poste de Carpi par les troupes impériales, le prince Eugène, par ce seul échec, devint maître de tout le pays entre l'Adige et l'Adda.

En Espagne, il se passait, dans le même temps, des événements d'une autre nature; le mariage négocié par la cour de France à celle de Savoie se concluait. La princesse *Marie-Louise*, sœur cadette de la duchesse de Bourgogne, règne aujourd'hui sur les Espagnols, et, dit-on, sur le cœur de Philippe V, qui l'a épousée le 11 septembre. On célébrait encore à Madrid les fêtes de cet hymen, lorsque Jacques II, roi détrôné de la Grande-Bretagne, finissait, à Saint-Germain, sa triste carrière dans le sein des humiliations et des jésuites, qui ne le consolaient guère depuis qu'il n'avait plus ni pouvoir ni trésors à leur donner. Cette mort était, par elle-même, un événement de faible importance; mais les suites immédiates en eurent une grande sur les affaires de Louis XIV. Dans les derniers moments de Stuart, le roi promit, à lui et à la reine, de reconnaître leur fils, déjà qualifié de prince de Galles, pour souverain de la Grande-Bretagne, de l'Écosse et de l'Irlande. Il devait être entendu, d'après le traité de Ryswick, qu'il ne pouvait être question, dans cette reconnaissance, que du simulacre de la souveraineté, dont la possession était dès longtemps acquise à Guillaume, et le roi ne pensa pas alors que cela

¹ Mort peu de temps avant la représentation de sa pièce.

pût tirer à conséquence. On fit venir l'héritier de cette monarchie idéale, auquel le moribond dit avec attendrissement : « Approchez-vous, mon fils; je ne vous avais pas vu depuis que le roi de France vous a fait roi.... » Il mourut le même jour, un peu consolé par la chimère d'hérédité qu'on venait d'appliquer au prince de Galles.

Cependant le conseil de Louis XIV lui fit voir, dans la reconnaissance qu'il venait de faire, une conséquence que sa majesté n'y avait pas aperçue : le duc de Beauvilliers dit avec chaleur au roi que si, après les traités faits avec Guillaume, il avait dû laisser à Jacques II le titre de roi, pour ne pas se départir de la politique qu'il avait soutenue les armes à la main, et par égard aux droits d'un homme qui régna en effet, il n'en était plus de même maintenant, et que l'orgueil du fils de Jacques devait être sacrifié à la foi des traités. M. de Torcy ajouta que ce vain hommage aux rêves orgueilleux d'une famille ne pouvait qu'irriter la nation anglaise contre la France, et lui attirer certainement sur les bras un ennemi de plus, que nous espérions encore écarter par des sacrifices et des séductions. Louis XIV se rangea à l'avis de la majorité; il fut décidé que le prince de Galles ne serait point appelé Jacques III. Mais le roi s'étant rendu chez madame de Maintenon en sortant du conseil, y trouva la reine d'Angleterre déjà informée de la décision. Elle se jeta aux pieds de Louis XIV, et le supplia de ne pas déshonorer son fils en lui enlevant un simple titre, qui le consolerait du moins de la perte des grandeurs qui jadis y furent attachées. Madame de Maintenon, séduite d'avance, joignit ses prières à celles de la veuve; cette femme adroite fit ensuite vibrer la corde la plus sensible du cœur de notre maître, en lui disant que sa gloire était intéressée à tenir la promesse qu'il avait faite au roi mourant. Louis XIV se démentit pour la seconde fois; il rapporta, entre deux femmes, la décision prise au sein de son conseil, dont tous les membres furent outrés. Le lendemain on proclama Jacques III roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, dans tous les carrefours de Paris.

Je dois consigner ici un mot du marquis de Dangeau, qui seul peint la misère importante des valets de cour. C'est ce courtisan qui, dans les voyages, est chargé d'assigner les appartements aux personnes faisant partie de la suite du roi; or, ayant appris la mort de Jacques II au moment du voyage de Fontainebleau, le marquis s'écria, sans autre réflexion : « Oh! oh! cela donnera

» beaucoup de logements aux courtisans. » Quelle misère !!! Voici des paroles plus sensées : *madame la Duchesse*, causant avec madame de Montmorency du convoi de Jacques, disait : « Je suis » désolée que le roi défunt ne soit pas parent de Louis XIV, et que » sa majesté n'ait pas à *draper*, pour voir si la *reine Maintenon* » aurait l'audace de draper aussi, ne possédant aucune grande » charge qui le lui permet. — Que nous importe, répondit » madame de Montmorency, qu'elle *drape* son carrosse et ses » gens, pourvu que la France cesse bientôt d'être *drapée* par » elle. »

Guillaume III apprit la reconnaissance de Jacques III par Louis XIV, étant à table à Loo, en Hollande. A cette nouvelle, il enfonce son chapeau sur sa tête, et n'ouvrit pas la bouche pendant le reste du repas. Mais ce prince ne resta pas oisif auprès de son parlement, dont la majorité se montrait opposée à la guerre contre la France; il lui écrivit dans les termes les plus énergiques contre le roi de France : « Louis XIV, disait-il en substance, fait d'un » prétendu prince de Galles une sorte de vice-roi des royaumes » unis, dont ce colosse de puissance espère peut-être la possession, et vous savez, Anglais, ce que vous devriez attendre, si » vous étiez gouvernés par un prince qui employa le fer, le feu » et les galères contre les protestants de ses propres Etats. » Cet écrit produisit l'effet que Guillaume en attendait; le parlement, indigné de la reconnaissance du prince proscrit, et des résultats que l'adresse du prince régnant faisait entrevoir, vota non-seulement la guerre contre Louis XIV, mais encore la mort de Jacques III.

Nul doute que l'Angleterre, sans le concours de cet événement, n'eût fini par joindre ses armes à celles de l'empereur; mais un prétexte manquait à Guillaume pour rompre avec Louis XIV, avec son petit-fils, après avoir reconnu le dernier; ce prétexte, le roi de France l'a fourni. Les Anglais et les Hollandais accédèrent ouvertement, en septembre, à la ligue déjà formée contre les rois de France et d'Espagne, ligue dans laquelle ils entraînèrent le roi de Danemark.

Le premier projet des alliés se bornait à vouloir diviser les vastes dépendances de la couronne d'Espagne, afin d'assurer le repos de l'Europe; mais on assure qu'ils se proposent aujourd'hui de détrôner le légataire universel de Charles II, au profit de la

maison d'Autriche, qui promet, en cas de réussite, de récompenser convenablement les coopérateurs de cette grande entreprise. Un préalable paraît indispensable pour l'exécution de ce dernier plan : c'est de montrer aux Espagnols, parmi lesquels il existe encore un parti autrichien assez fort, l'archiduc destiné à recueillir les dépouilles de Philippe V. Le roi d'Angleterre promet de conduire le prince Charles en Espagne sur une flotte anglaise et hollandaise ; mais les préparatifs de cette expédition, ralentis par l'état maladif de Guillaume, traînent en longueur, malgré l'activité d'esprit que ce monarque conserve dans un corps épuisé.

A peine Philippe V fut-il marié, que Louis XIV et madame de Maintenon sentirent la nécessité de prévenir l'influence que pourrait prendre sur un prince sans expérience une princesse que le duc de Savoie, dont la perfidie n'est que trop connue, aurait disposée à le servir plus que la nation sur laquelle il l'envoyait régner. Le roi et la marquise pensèrent aussi qu'il n'était pas moins urgent de mettre le jeune monarque en garde contre les insinuations d'un conseil trop essentiellement espagnol, qui tenterait de le détourner d'une union constante avec la France, union sur laquelle Louis XIV appuyait sa suprématie. Pour remplir les vues du cabinet de Versailles, il fallait un esprit délié, insinuant, propre à se concilier l'affection de ces Castillans si difficiles à tromper, et plus difficiles à séduire. Madame de Maintenon, qui se connaissait en subtilité, proposa un sujet de son choix : Marie-Anne de la Trémouille de Noirmoutiers, veuve en premières noccs du prince de Chalais, et en secondes du duc Bracciano, prince des Ursins, remplissait toutes les conditions nécessaires à la réussite des projets conçus. La vie de cette dame fut le roman le plus riche d'épisodes, le plus semé de passions et de travers. Jamais galanterie ne fut plus expansive que celle de Marie-Anne de la Trémouille, et jamais elle ne lui manqua pour alimenter une ambition qui n'avait pas moins d'étendue. Tous les hommes qu'elle rencontra dans les moindres relations, et dont elle eut besoin d'employer le crédit, devinrent ses amants, ne fût-ce que durant cinq minutes. Or, comme madame des Ursins sollicita toute sa vie, par esprit d'intrigue autant que par nécessité, on peut se faire l'idée de la riche nomenclature de soupirants dont elle pourrait se prévaloir, et c'est ainsi qu'elle parvint à satisfaire ses désirs cupides ou ambitieux, et son insatiable tempérament. Cette autre Laïs possède

encore, dans un âge assez avancé, toutes les séductions de son sexe. Ses traits sont enchanteurs ; ses yeux, surtout, vous inondent d'une volupté qui part comme un trait de leur prunelle azurée ; sa voix, plus douce que celle des sirènes, pénètre à l'âme, même chez les avarés dont l'âme n'offre aucune issue. Joignez à cela une taille de nymphe, les grâces d'Hébé, la souplesse de reins attribuée à Vénus, et une flexibilité de caractère et de passions qui sait se prêter à tous les goûts... Voilà, de la tête aux pieds, la princesse des Ursins ; et madame de Maintenon elle-même a dû répéter plus d'une fois : Si je n'étais Françoise d'Aubigné, je voudrais être Marie-Anne de la Trémouille. Par les brillantes qualités que je viens d'énumérer, cette veuve heureusement née s'attira les bonnes grâces des cardinaux d'Estrées, de Bouillon, et de cinq à six autres membres du sacré collège, qui lui trouvèrent, dit-on, des perfections qu'on n'apprécie dignement qu'en Italie. Madame des Ursins eut longtemps un goût décidé pour la pourpre romaine ; je ne sais si elle osa élever ses vues jusqu'à la tiare ; mais elle en approcha bien, car le pape Innocent XI fut à même de juger « que cette vorace beauté mangeait habituellement deux » cardinaux à son déjeuner. » Le cardinal de Bouillon, tout bien vivant qu'il est encore malgré sa disgrâce, a légué, par reconnaissance, à la princesse des Ursins, une forte partie de ses biens ; une de mes amies a lu sur le testament qui renferme ce legs : « A madame de Bracciano, cardinalesse et princesse de » l'Eglise. »

Telle est la femme sur qui Louis XIV se repose pour soutenir son influence dans le royaume catholique, où elle s'est rendue depuis un mois. Riche, indépendante, habituée aux coutumes de Madrid, qu'elle habita autrefois, et très-répandue dans la société espagnole, madame des Ursins a été parfaitement reçue à la cour de l'Escurial, d'abord grâce à son opulence, à sa politesse, à son esprit ; ensuite à cause de sa complaisance. L'envoyée de madame de Maintenon a accepté avec humilité le titre de *camarera major* auprès de la reine, charge qui lui procure, écrivait-elle dernièrement à Versailles, « l'insigne honneur de prendre les pantoufles » et la robe de chambre du roi, quand il couche avec sa femme ; » plus, celui de disputer d'adresse avec les duègnes piémontaises, » lorsqu'il s'agit de présenter à la reine de l'eau pour se laver les » mains, ou bien un petit meuble dont, en sa qualité d'Italienne, » elle ignorait l'usage, que je lui ai appris. Il était temps que

» j'arrivasse, dit la princesse dans une autre lettre ; imaginez-vous
 » qu'à mon entrée en charge, le roi et la reine couchaient bour-
 » geoisement dans la même chambre. J'aurais passé sur cette cou-
 » tume vulgaire, si je ne m'étais pas aperçue tout de suite que la
 » fille de Victor-Amédée se disposait à en abuser. Méditant de
 » mettre à profit les besoins de Philippe V pour le dominer, Ma-
 » rie-Louise avait fait poser des roulettes au lit de son mari : lui
 » refusait-il quelque grâce, elle poussait ce lit loin du sien ; lui
 » accordait-il sa demande, les lits se rapprochaient. Comme ce
 » manège pouvait avoir un *crescendo* de conséquence, j'ai tant
 » crié contre l'habitude bourgeoise, je l'ai si bien peinte sous son
 » point de vue ridicule, qu'enfin leurs majestés espagnoles font
 » maintenant chambre à part, et ne se réunissent qu'avec mon
 » agrément. »

Ce que madame des Ursins ne dit pas dans sa correspondance, c'est qu'elle est déjà la maîtresse de Philippe V, et qu'elle ne permet pas souvent à ce prince le *lit commun*, dont, au surplus, elle lui rend l'usage superflu.

Chassez le naturel, il revient au galop.

On doit croire que le duc de Savoie est entré sincèrement dans notre cause, puisqu'il donna ses deux filles à des petits-fils de France ; mais ce prince est naturellement capricieux, mobile, perfide ; le droit chemin le fatigue et l'ennuie ; il faut qu'il se jette, tôt ou tard, dans les sentiers détournés et couverts. Les infidélités de Victor-Amédée sont, pour l'ordinaire, des effets spontanés de son caractère : on le vit souvent changer de parti sans motif, sans provocation ; mais il serait injuste de taire que, cette fois, son inconstance fut, jusqu'à un certain point, motivée. Quelques généraux de Louis XIV, autorisant leurs dédains de la puissance bornée du duc, le traitaient avec une hauteur, un mépris que les ministères de Versailles et de Madrid semblaient partager. Mécontent de ses gendres, qui souffraient son abaissement, cet allié trouva que les deux cent mille livres par mois que la France lui payait ne suffisaient plus au rachat de tant d'humiliation ; comptant pour rien le vain titre de généralissime, il laissa entrevoir des prétentions sur le Montferrat et sur une partie du Milanais... La cour s'indigna des exigences de Victor-Amédée, qui, se flattant de les faire mieux accueillir par l'empereur, s'engagea secrètement à lui vendre son bras et ses troupes au prix des possessions que

les Bourbons lui refusaient, et dont il promit de favoriser la conquête aux armes de Léopold.

Le conseil de Louis XIV a donc été plus surpris qu'il ne devait l'être en apprenant que le duc de Savoie, au moment même où il combattait vaillamment à la tête de nos troupes, traitait en secret avec l'empereur. L'incrédulité fut le premier sentiment que cette nouvelle produisit à la cour, pays cependant fécond en déceptions. Catinat, qui, suivant l'inspiration de sa franchise antique, avait porté sans hésitation le flambeau dans ces menées ténébreuses, amena d'abord contre son faible crédit toute la coterie Maintenon, bien plus occupée de plaire à la duchesse de Bourgogne, et d'endormir Louis XIV dans la douce quiétude de sa puissance, que du soin de prévoir les dangers de l'État. Le roi lui-même, au lieu de s'assurer si le rapport du maréchal était fondé ou calomnieux, commença par disgracier le rapporteur, sans s'arrêter un instant à l'intention évidemment louable qui l'avait fait agir. Sa majesté ne vit dans cette circonstance qu'une occasion d'abaisser un général expérimenté qu'elle n'aime point, pour en placer un sans talents, honoré de toutes ses affections. On dirait qu'une étrange fatalité éloigne ce souverain de tous les hommes qui le servent bien, et lui fait rechercher les sujets peu dignes de sa confiance : Vauban vit sans faveur, Vendôme languit longtemps dans les grades subalternes. Catinat déplut toujours, on ferme les yeux sur le mérite éclatant, de Villars, et Villeroy touche au faite des grandeurs.

Tandis qu'on expédiait au vainqueur de Stafarde et de Marsaille l'ordre de servir sous le général vaincu près de Namur, et que celui-ci se disposait à aller prendre le commandement des troupes françaises en Italie, il fallut pourtant se rendre à l'évidence de la défection du duc de Savoie, annoncée par tous les officiers de l'armée, et prévue par les généraux. Le serviteur loyal n'en était pas moins remplacé; le courtisan n'en fut que plus félicité sur son commandement par les bourdons louangeurs du grand lever; mais les gens sensés haussèrent les épaules. Le duc de Duras alla plus loin : un matin, que douze ou quinze gentils-hommes faisaient doublement leur cour en complimentant Villeroy devant Louis XIV, le duc, s'approchant du maréchal, et lui prenant le bras, dit très-haut : « Monsieur, tout le monde vous » fait des compliments d'aller en Italie; moi j'attends votre retour » pour vous faire les miens. » Nous verrons qui, des flatteurs ou

de M. de Duras, aura raison ; il n'est pas impossible , après tout , que M. de Villeroy ne devienne précipitamment un grand général... Du reste, qu'il gagne un simple combat de fourrageurs, et ce sera un héros... à l'*Oeil de bœuf*.

CHAPITRE XXXVI.

1702-1703.

Défaite de Chiari. — Le duc de Savoie perd le titre de généralissime des troupes françaises et espagnoles. — L'Angleterre, la Hollande et l'empereur déclarent la guerre au roi de France. — Louis XIV la leur déclare à son tour. — Prise de Crémone. — Combat nocturne dans les rues. — La place est conservée. — Villeroy, fait prisonnier dans Crémone, est chassonné à Paris. — Le cocher-poète de monsieur de Verthamont fouette des deux mains. — Mort de Guillaume III au milieu des préparatifs de guerre. — Caractère de ce prince. — La reine Anne. — La porte interdite. — Repas à la clochette. — Forces effectives de la coalition. — Coup d'œil militaire en Flandre, en Allemagne et en Italie. — *Athalie*, tragédie de feu Racine, est jouée pour la première fois par les princes. — M. de Bourgogne, qui avait paru à la tête de l'armée de Flandre, revient à Versailles. — Marlborough. — Tendresse conjugale à Versailles. — Bataille de *Fradeltinghen*, gagnée par Villars. — Il est fait maréchal de France. — Échec du comte de Château-Remond dans la Méditerranée. — Pour trente millions d'or au fond de la mer. — Philippe V cède au duc de Bavière la souveraineté des Pays-Bas espagnols. — Défection définitive du duc de Savoie. — Création de onze maréchaux de France. — Il est de mode à la cour que les dames paraissent grosses. — Marche triomphante en Allemagne. — Révolte des Camisards dans les Cévennes. — Le maréchal de Montrevel n'a pu les soumettre. — Défection du Portugal. — L'ordre de la Mouche. — Interprétations à perte de vue sur cet ordre. — Vendôme est arrêté au moment de franchir le Tyrol et de menacer Vienne. — Marlborough s'empare de Broon et de Hal. — Mémoires de Gourville, manuscrits. — Le pavillon des bois. — Succès du duc de Bourgogne en Allemagne. — L'archiduc Charles est reconnu roi d'Espagne... par son père. — Victoire d'Hochstadt, remportée par Villars. — Il en rend compte au roi, et lui fait concevoir des doutes sur l'électeur de Bavière. — Succès à Spire. — Autres succès en Flandre. — M. de Vendôme fait désarmer les troupes du duc de Savoie. — Mort de Saint-Évremond et de Charles Perrault. — Fin de l'homme au masque de fer. — Étranges précautions prises après sa mort. — Nouveaux détails.

Après la déplorable journée du 1^{er} septembre dernier, où M. de Villeroy força le maréchal de Gatinat de se faire battre à Chiari, Louis XIV a fait enfin justice, en ôtant le titre de généralissime des armées française et espagnole au duc de Savoie, dont la trahison était devenue manifeste. Philippe V doit prendre ce commandement en personne ; mais quel tuteur, dans les camps, que M. le

maréchal de Villeroy ! Reste toujours à réparer l'injustice commise envers le plus honnête homme de la cour, et cela parce qu'il a su démasquer un traître. Catinat, après avoir servi avec autant de distinction que de modestie et de loyauté, vit dans sa terre de Saint-Gratien avec sagesse et résignation, ne plaignant que ceux qui se sont fait reprocher sa disgrâce. Il est vrai que c'est une faiblesse digne de quelque pitié. La duchesse de Bourgogne montre une contenance fort embarrassée depuis la défection de son père ; on écrit de Madrid que sa sœur a pris plus ouvertement son parti, et qu'elle blâme sans détour Victor-Amédée. Quant au duc de Bourgogne, quoiqu'on parle de lui pour le commandement de nos troupes en Flandre, il ne s'inquiète guère des affaires de l'État : ce prince joue tant que son argent et son crédit durent ; si l'un et l'autre cessent, son altesse royale, docile à la recommandation du roi, lui demande de nouvelles ressources ; sa majesté en donne, et le jeu reprend.

La Hollande, l'Angleterre et l'empereur, ne se méprenant point au titre d'*auxiliaires* donné à nos troupes, ont déclaré la guerre à Louis XIV, qui, courrier par courrier, leur a fait parvenir son manifeste, dès longtemps préparé. Le duc de Modène a, de son côté, fait acte d'alliance avec la coalition, en ouvrant aux troupes de l'empereur les forteresses de Berselle et de la Mirandole.

Une nouvelle plus importante que celle de l'occupation de ces deux places est venue la semaine passée d'Italie : Crémone, la puissante Crémone a été un jour au pouvoir du prince Eugène ; M. de Villeroy s'y est fait prendre lui-même. Mais la trahison du prêtre *Bazzoli*, qui avait livré une porte aux Impériaux, fut promptement subjuguée par la valeur de nos troupes, que le hasard aida toutefois à reprendre cette place avant la fin de la journée. C'était pendant l'obscurité d'une froide nuit d'hiver ; le brillant maréchal dormait dans Crémone du sommeil d'un pacha voluptueux, plutôt que de celui d'un général actif.... Tout à coup il s'éveille au bruit d'une assez forte mousqueterie ; il court sur le point où l'on combat, lieu seulement éclairé par la lueur rapide que produit le salpêtre en s'embrasant. A peine Villeroy a-t-il tiré l'épée, qu'un escadron ennemi l'environne ; on l'emmène hors de la ville, vendue aux ennemis par un ministre de la religion catholique, apostolique et romaine. Cependant Eugène n'a pu introduire encore que quatre mille hommes ; la garnison se compose de cinq au moins ; mais elle dort sur la foi de quelques postes déjà

égorgés. La Providence, qui veille toujours, a permis que ce matin même le colonel d'Entragues se dispose à passer en revue son régiment aux premiers rayons du jour ; les soldats sont en armes sur la place. D'Entragues vole avec eux aux ennemis, et, tandis qu'il combat dans les rues, le reste de la garnison accourt. « Quel combat ! quelle confusion ! a mandé après l'événement un officier dont j'ai vu la lettre : les soldats et leurs chefs, presque nus, défendent chaque rue, chaque maison, chaque pavé ; le sang inonde les ruisseaux, il coule à grands flots dans les égouts, et cet horrible massacre dure toute la journée. Enfin, le soir, à la nuit tombante, deux régiments irlandais dominent les efforts des Impériaux, au moment où le prince Eugène apprend qu'un secours qu'il attend vient d'être arrêté par la rupture d'un pont que le marquis de Praslin a fait incendier. Eugène, resté maître de la porte par laquelle il s'est introduit, se retire en bon ordre, et Crémone nous reste. »

Voilà un beau fait d'armes auquel Villeroy n'a pu contribuer en rien ; aussi les fabricants de couplets et d'épigrammes s'occupent-ils de préparer une nouvelle broderie pour le bel habit de velours bleu du favori, qui, décidément, n'est pas celui du dieu des armées. La critique songe à tout : les malins, en comptant par leurs doigts les innombrables amants qu'eut jadis la comtesse de Soissons, mère d'Eugène, en appliquant les dates aux événements et aux résultats, ont découvert que ce prince est incontestablement le fils de M. de Villeroy ; ce qui d'ailleurs paraît d'autant plus probable que le comte de Soissons déclara plus d'une fois qu'en fait de paternité, il avait, dans son ménage, fort peu de chose à se reprocher. Cette remarque chronologique fait aujourd'hui fortune dans les salons de Paris, et l'on ne peut aborder un de nos élégants du beau monde sans lui entendre fredonner à demi-voix :

Le prince Eugène est surpris
D'apprendre que sa mère
Dit que l'on chante à Paris
Que dans Crémone il a pris
Son père, son père, son père.

Où le prince est moins *surpris* que ne le suppose l'auteur de ce couplet, ou la conduite du général ennemi envers les officiers français est bien changée depuis peu ; car, au commencement de la guerre, il traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté ceux qui tombaient en son pouvoir, et l'on apprit hier qu'Eugène a

renvoyé M. de Villeroy sans rançon.... Est-ce générosité, ou bien amour filial ? Quoi qu'il en soit, le cocher de M. de Verthamont, habile à manier le fouet de la satire, comme à faire claquer celui dont il se sert pour faire trotter ses chevaux, décroche chaque matin un nouveau vaudeville contre le pauvre prisonnier de Crémone. Le maître de ce phaéton en livrée a voulu lui représenter qu'il ne l'avait pas pris à son service pour conduire le char d'Apollon, mais pour mener son carrosse, et qu'il le chasserait s'il continuait à rimer des malices. « M. le comte est bien le maître, a répondu » notre Juvénal de carrefour; mais s'il m'ôte un de mes deux » fouets, j'en serai quitte pour rendre l'autre plus piquant; je fais » aujourd'hui des couplets malins pour me divertir; une fois » descendu de mon siège, j'en ferai pour vivre, et le métier ne » sera pas mauvais. » M. de Verthamont a senti que les gens chansonnés par son cocher ne gagneraient rien à ce qu'il le renvoyât : le drôle continue de fouetter des deux mains.

La mort vient d'enlever Guillaume III, le plus redoutable des ennemis de Louis XIV; les suites d'une chute de cheval ont achevé d'éteindre le reste de vie qui languissait dans ce corps affaibli, et que soutenaient uniquement la haine et l'activité guerrière. Le roi d'Angleterre devait se mettre au printemps à la tête des armées de la coalition; sa première démarche eût été de jeter l'archiduc Charles en Espagne, et d'élever ainsi trône contre trône, parti contre parti, au sein du royaume en litige. La nature ne lui en a pas laissé le temps; Guillaume expira le 19 mars, à l'âge de cinquante-deux ans, au milieu des préparatifs dont il hâta la conclusion. Ce prince était chéri des Hollandais, détesté des Anglais, qui l'appelaient le statbouder de l'Angleterre et le roi de la Hollande. Sa préférence pour cette dernière nation était en effet évidente; elle perçait dans toutes ses actions, dans tous les actes de son gouvernement; et le parlement de la Grande-Bretagne avait motivé sur cette inquiétante prédilection, des défiances qui portèrent ce corps à disputer souvent au monarque d'importantes prérogatives de la couronne. Guillaume d'Orange fut un grand homme, mais sa grandeur n'eut point d'éclat : sur le champ de bataille, ce prince faisait admirer la valeur calme, le mépris du danger et l'audace sans calcul qui distinguent un soldat, plutôt que la présence d'esprit, la réflexion et la grandeur de vues qui honorent un général. Sa réputation militaire fut moins fondée sur

des succès que sur la constance avec laquelle il sut sauver sa gloire pendant une longue suite d'échecs : Guillaume sera toujours cité comme un héros, mais un héros privé du secours de la fortune. Ce souverain régna en sage politique : modéré dans l'exercice du pouvoir , tolérant en matière de religion , mesuré lorsqu'il s'agissait d'imposer ses peuples , il rendit le sceptre plus léger que ses prédécesseurs , supporta la guerre sans la rendre ruineuse , et ne porta du moins jamais ses préférences pour la Hollande jusqu'à l'exempter d'une charge que la nécessité faisait peser sur la Grande-Bretagne. Il était donc juste , mais de cette justice sévère qui fait estimer les hommes sans les faire aimer. Dans son intérieur , le conquérant de l'Angleterre se montrait sombre , mélancolique , taciturne ; on eût dit qu'il supportait la vie. C'est à tort cependant qu'on a prétendu que ce Hollandais haïssait les femmes ; il éprouva pour la princesse d'Orkonéi une affection durable , et qui parut sincère ; je ne dirai pas qu'elle ait été tendre , l'humeur de Guillaume s'y opposait.

A la mort du roi d'Angleterre , la tolérance religieuse qu'il avait professée pendant sa vie devint une froide indifférence pour sa propre religion : il paraissait écouter avec distraction ce que les ministres anglicans lui disaient de l'excellence du protestantisme ; les guerres de la succession d'Espagne furent l'objet de ses dernières inquiétudes..... Son dernier soupir s'exhala dans une exclamation contre les vues ambitieuses de Louis XIV.

Le diadème des royaumes unis repose aujourd'hui sur la tête d'une femme ; *Anne*, fille de Jacques II , succède à Guillaume III , et continue sa politique. Son mari , le prince de Danemark , debout près de son trône , lui rend les hommages d'un premier sujet , et n'entre dans sa couche que pour lui offrir , à titre de *servage* , le tribut de l'amour.

Un trait du caractère altier de *madame la Duchesse* fait en ce moment le sujet de tous les entretiens ; il faut bien qu'un tel bruit soit basé sur une vérité : le mensonge n'a pas autant d'échos. On sait que *madame la Duchesse* n'aime ni ne craint *madame de Maintenon* ; elle saisit plus d'une occasion de l'humilier , et paraît disposée à n'en laisser échapper aucune. Un Suisse est toujours placé en sentinelle à l'extrémité (nord) de la terrasse de Versailles ; souvent Louis XIV lui-même donne la consigne à cet étranger d-

ne livrer à personne l'entrée de la porte qui de ce côté communiquait au château; et sa majesté avait prononcé, l'un de ces jours, cette interdiction, lorsque *madame la Duchesse*, que la pluie chassait du parc, se présenta pour rentrer par la porte interdite. Le Suisse allègue sa consigne, et refuse le passage. La princesse insiste, mais l'Helvétien persiste.

Du côté de la barbe est la toute-puissance;

le rang doit céder à l'autorité du pouvoir effectif. En ce moment, madame de Bourbon vit approcher madame de Maintenon, que la pluie forçait aussi de regagner son appartement. « Voici la p..... » du roi, reprit la petite obstinée; sans doute elle n'est pas com- » prise dans l'ordre, et j'entrerai avec elle. Arrivez, madame, » poursuit la fille de madame de Montespan, en s'adressant à la » marquise; cet homme me barre le passage, et j'attends votre » protection. » Madame de Maintenon se présente; même refus, même échec. « Sentinelle, dit alors la puissante dame d'un ton » rempli de fierté, savez-vous qui je suis ? — Oui-tà, répond le » soldat dans son patois, matame me l'aïoir dit; vous être la p..... » du roi; mais vous n'entre pas. » *Madame la Duchesse* part d'un grand éclat de rire, tourne sur le talon et s'éloigne. Cependant madame de Maintenon, ayant gagné en toute hâte une autre porte, courut se plaindre au roi. « La sentinelle, répondit sa ma- » jesté, a fait son devoir, et *madame la Duchesse* a manqué à » ce qu'elle me doit; je saurai l'en punir. » La punition se fait encore attendre.

Il s'est introduit depuis quelques jours dans le beau monde une innovation digne de remarque : on dîne et l'on soupe à *la clochette*; c'est-à-dire qu'une fois le service posé sur la table, les gens disparaissent, et attendent, pour rentrer, le *tin tin* d'une clochette placée près du maître ou de la maîtresse du logis. Cet usage, inventé par madame la princesse de Conti, achève de dispenser les convives de toute réserve.... Ah! la civilisation marche à grands pas !

Au moment où la guerre éclate de toutes parts, il n'est pas inutile d'énumérer les forces que Louis XIV et Philippe V voient se réunir contre eux. La Hollande, cette compagnie marchande reléguée sur un sol que les mers semblent lui abandonner à regret;

cette république que le roi de France conquiert presque entière, en 1672, dans l'espace de quelques semaines, promet aujourd'hui cent mille hommes à la coalition, indépendamment des vaisseaux qu'elle joint à ceux de l'Angleterre. Telle est la puissance de ce commerce si dédaigné par les monarchies orgueilleuses : c'est lui qui crée l'opulence, et l'opulence produit la force réelle des nations, parce que la population abonde toujours là où l'attendent les prospérités. L'Angleterre donne quarante mille hommes de troupes de terre; plus de soixante mille seront embarqués sur ses flottes. Léopold fournit quatre-vingt-dix mille combattants, non compris les contingents du Danemark et des princes de l'Empire, non compris encore les troupes que pourront joindre à la grande coalition européenne les souverains qui déjà chancelent dans l'alliance des Bourbons.

Tels sont les ennemis dont les rangs se pressent non loin de nos frontières, qui menacent nos ports, et que les mers portent dans les États de Philippe V. Quels généraux opposent cependant la France et l'Espagne à ces armements redoutables? Sur le Rhin, personne encore qui mérite d'être cité; en Italie, Vendôme, que ses précédents ont rendu digne de se mesurer avec Eugène; en Flandre, le maréchal de Boufflers, plus le jeune duc de Bourgogne pour le *décorum*. De ce côté, les débuts de la campagne, favorisés par l'électeur de Bavière, ont répandu quelque éclat sur nos armes : le petit-fils de France a poussé les Impériaux jusque sous les murs de Nimègue. Moins heureux en Allemagne, M. de Blainville, qui avait défendu vaillamment Kayserverd, dans l'électorat de Cologne, l'a rendu après cinquante-neuf jours de tranchée. Les opérations de Vendôme au delà des Alpes font espérer des succès : le prince Eugène, forcé, le 1^{er} août, de lever le siège de Mantoue, a vu joindre cet échec personnel à la défaite d'un de ses généraux, M. de Visconti, que M. de Vendôme a battu le 16 juillet au delà du Crostolo. Enfin la bataille de Luzzara, où Philippe V se trouvait en personne, a préparé au général français la conquête de Luzzara et de Guastalla; avantage trop léger pour motiver le *Te Deum* qui a été chanté à Paris, et que du reste on chantait en même temps à Vienne. Ce sont des événements qui avancent peu les affaires des souverains, que les combats où l'orgueil des deux rivaux peut s'attribuer également la victoire.

Un beau laurier vient de croître sur la tombe de Racine : sa

tragédie d'*Athalie*, si peu appréciée du public léger; cette tragédie, à l'occasion de laquelle un homme d'esprit, abusé ou jaloux ¹, osa dire du grand poète :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable a-t-il pu le faire?

Cette tragédie enfin, que Boileau seul qualifiait de chef-d'œuvre, contre l'avis de la multitude, a été jouée à Versailles cette année, non par des comédiens, mais par des acteurs titrés. Madame la duchesse de Bourgogne jouait le rôle de Josabeth; ceux d'Abner, d'*Athalie*, de Joas et de Zacharie étaient remplis par M. le duc d'Orléans, madame la présidente de Chailly, M. le comte d'Espar et M. de Champeron; Baron père avait été chargé du rôle de Joad. La cour, enchantée de la grandeur du sujet, de la force des caractères, et de l'admirable poésie qu'offre *Athalie*, l'a redemandée à l'illustre troupe, qui a défiguré trois fois ce bel ouvrage avec une rare complaisance. Le mérite si longtemps ignoré de cette œuvre a été généralement reconnu, à la grande satisfaction de Boileau, mais à l'indicible confusion de Fontenelle.

Pour acquérir la gloire aux armées, il faut savoir la chercher ou l'attendre; elle n'obéit pas toujours au premier commandement des princes: c'est quelquefois un assez mauvais courtisan. M. le duc de Bourgogne n'a pas voulu rechercher plus longtemps, en Flandre, cette divinité un peu absolue, que le duc de Marlborough, général anglais, apprit jadis à courtiser à l'école du grand Turenne. On se rappelle ce Churchill qui, dans les campagnes de 1674 et 1675, annonçait déjà un officier destiné à commander en chef; c'est ce même homme qui, mûr d'études et d'expérience,

¹ Fontenelle. C'est ici le cas de dire que ce chef-d'œuvre ne fut point représenté à Saint-Cyr, comme quelques historiens l'ont prétendu. Il est vrai qu'on devait le jouer sur le théâtre de ce couvent; mais la représentation d'*Esther*, malgré tous les soins de madame de Maintenon, avait paru mondaine, et la marquise se détermina à éviter de nouvelles réflexions du même genre. *Athalie* fut seulement jouée dans les appartements de Versailles: les jeunes élèves récitèrent leurs rôles avec l'habit de leur communauté, sans décorations, en plein jour. La tragédie produisit peu d'effet, et l'impression ne révéla pas ses beautés. Mais un incident singulier fit, quelques années plus tard, tirer de la poudre une des plus sublimes conceptions de l'esprit humain. Un gentilhomme, en jouant à de petits jeux, avait mérité une pénitence; on le condamna à lire, chez lui, le premier acte d'*Athalie*. Le pénitent, ayant rempli cette condition, déclara le lendemain qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre. Vint ensuite la représentation dont il est fait mention ici; mais la plus parfaite production ne fut mise au théâtre qu'en 1716.

vient de se mettre, aux Pays-Bas, à la tête des troupes de la coalition. Le mouvement offensif du maréchal de Boufflers a cessé; Marlborough a dit que son armée ne reculerait plus, et M. de Bourgogne a repris la route de Versailles. Il y arriva le 8 septembre, à minuit, et alla d'abord voir le roi à son grand coucher. Après avoir embrassé son petit-fils, Louis XIV lui dit : « Allez vite chez » la duchesse, qui vous attend avec beaucoup d'impatience. » En effet, cette impatience était telle, qu'au moment où sa majesté parlait, les courtisans virent entrer la princesse, en très-grand désordre, dans la chambre du roi, sans s'inquiéter de la demie nudité où elle se trouvait, et se rappelant sans doute que le grand-papa avait tout examiné à Montargis. La première entrevue des époux fut douce et expansive; je ne me propose pas d'en rapporter jusqu'au bout les détails, mais je dirai encore que le prince se hâta de suivre sa femme chez elle; que les dames de la princesse lui servirent à souper; qu'il mangea vite, se déshabilla lestement, et.... que je dois tirer ses rideaux.

Le sort des armes fut quelque temps partagé sur le Rhin : si le duc de Bavière, notre allié, surprit Ulm le 8 septembre, M. de Mélac, après avoir défendu Landau quatre mois, fut obligé de rendre cette place le 11, et trente-trois jours se passèrent ensuite sans affaire importante. Mais, le 14 octobre, M. de Villars, envoyé récemment de l'Italie en Allemagne, défit le prince Louis de Bade dans une grande bataille qui a reçu le nom du fort de *Fredelinghen*, que la victoire nous livra le lendemain. Le soldat français, charmé d'obéir à un général qu'il estime, marcha à l'ennemi, dès le commencement de cette journée, avec une telle impétuosité, que les rangs impériaux furent aussitôt rompus aux cris de *vive le maréchal de Villars!* et nos troupes se conduisirent de telle sorte, que leur général ne pouvait manquer de mériter le titre brillant qu'elles lui donnaient par anticipation. Cependant, à l'heure où M. de Magnac, en tête de la cavalerie française, plus faible de deux mille chevaux que celle des Impériaux, allait achever de nettoyer le champ de bataille, l'excès d'ardeur de l'infanterie faillit rappeler la victoire sous les drapeaux allemands. Quelques fourrageurs ayant poursuivi trop loin les masses vaincues, celles-ci se retournèrent, et poursuivirent à leur tour ces faibles détachements jusque dans le camp français. L'alerte fut vive, mais elle fut courte : le marquis de Villars, un drapeau à la main,

se remit à la tête de quelques bataillons, en criant *vive le roi ! la bataille est à nous !* et l'avantage lui demeura, sans qu'il eût perdu un seul canon, un seul drapeau, un seul prisonnier. Le duc de Bade laissa trois mille morts sur le champ de bataille, avec le général Stauffenberg ; nous eûmes à regretter moins de quinze cents soldats.

La nouvelle de ce beau succès a été apportée à la cour par M. de Choiseul, qui a remporté pour Villars le bâton de maréchal, discerné d'avance par l'armée. Il était aussi porteur d'une lettre de la main du roi, sur le couvert de laquelle il n'y avait que ces mots : *Au marquis de Villars* ; mais ce général, ayant ouvert la dépêche, lut en tête : *A mon cousin le maréchal de Villars*. Après beaucoup de félicitations, Louis XIV disait, dans cet écrit : « Je » suis autant Français que roi ; ce qui ternirait la gloire de la nation me serait plus sensible que toute autre chose. » On a chanté un *Te Deum* à Paris ; mais, cette fois, on n'en chantera point à Vienne.

Quelques engagements par terre et par mer, qui ne ferment pas la campagne à notre avantage, méritent d'être cités : le plus important eut lieu dans la Méditerranée, où la flotte du comte de Châteaurenault, défaits par le duc d'Ormond, dut se réfugier, le 22 octobre, dans le port de Vigo. Le comte escortait les galions venant du Mexique ; ils furent ou pris, ou brûlés, ou coulés. Ceux que la mer engloutit renfermaient pour trente millions de cet or, objet de tant de vœux, principe de tant de séductions, cause de tant de déshonneur, et sur lequel, dans la baie de Vigo, vont rouler avec mépris les flots amers. A peu près à la même époque, Marlborough se saisissait, en Flandre, de Venloo, de Ruremonde et de la citadelle de Liège ; tandis que le comte de Tallart balançait à peine ces pertes, sur le Rhin, par la prise de Trèves et de Trarbach.

Louis XIV, au nom de Philippe V, transporta, le 7 novembre, au duc de Bavière la souveraineté des Pays-Bas espagnols, dont cet électeur était gouverneur pour sa majesté catholique. En supposant quelque réalité effective à cette cession, faite au moment où le pays court le risque d'être occupé par les ennemis, convenons que c'est accorder prématurément le prix d'une alliance utile sans doute, mais qu'il eût été prudent d'éprouver plus longtemps avant de la récompenser.

Nos troupes sont entrées à Nancy le 3 décembre. Pauvres ducs de Lorraine ! ils ressemblent aux petits poissons qui vivent parmi les gros brochets : leur sort est d'être dévorés.

Après avoir été surpris à Versailles en apprenant la nouvelle d'une prochaine défection du duc de Savoie, on était, depuis quelque temps, étonné qu'elle ne fût pas encore consommée : les courtisans simples et crédules comptaient sur des réflexions honnêtes de la part de Victor-Amédée ; ils se persuadaient que ce prince resterait dans l'alliance de sa majesté ; le marquis de Dangeau allait jusqu'à dire « qu'on verrait, au premier jour, le père de madame de Bourgogne sollicitant, aux pieds du roi, le pardon de sa faute. » La vérité vient de paraître au grand jour : le duc de Savoie n'hésitait pas, il marchandait. Il est enfin d'accord (5 janvier) avec Léopold, qui lui promet le Montferrat, le Mantouan, Alexandrie, et les pays entre le Pô et le Tanaro ; plus, de fortes sommes d'argent que l'Angleterre doit fournir. Ainsi l'empereur abandonne à Victor-Amédée des possessions territoriales à conquérir, et de l'or dont une autre nation dispose. Voilà, pour le nouvel allié, d'excellentes garanties. Il gagne donc, à tout prendre, ce que l'Autriche lui donne de plus que nous *en promesses*, et perd ce que nous lui donnions *en effet*. Je ne sais pas apprécier au juste l'avantage que les alliés peuvent recueillir de la coopération du duc de Savoie, qu'ils *promettent* de payer si largement ; mais il est aisé de prévoir ce qu'ils peuvent perdre en n'employant point cette année Eugène en Italie : c'est le comte de Staremberg qui remplace cet habile général.

Sa majesté a nommé, le 14 janvier, onze maréchaux de France. On n'avait pas vu depuis longtemps une aussi forte promotion de *cousins* du roi. Les élus sont : le comte de *Chamilly*, homme bienfaisant, honorable, mais d'un esprit inférieur ; *Rose*, Livonien, excellent officier de cavalerie, militaire doué d'un jugement sain ; le marquis d'*Uxelles*, homme de plaisir, qui refusa le cordon bleu, parce qu'on lui assura qu'il ne pourrait plus aller au cabaret, s'il devenait chevalier de l'ordre ; *Tallart*, officier instruit, esprit fin, homme ambitieux et inquiet : il ne voit que de fort près avec les yeux, mais ses vues morales sont étendues ; ce général a d'ailleurs la garantie de toutes les qualités : il est courtisan ; d'*Harcourt*, bon général, fin politique, excellent citoyen ; de *Château-Renaud*, esprit médiocre, mais soldat courageux, entreprenant

et heureux ; d'*Estrées*, officier de marine d'une haute distinction, digne de succéder à Tourville, que la mort enleva trop tôt, il y a deux ans ; de *Vauban* : il reçoit aujourd'hui une récompense qu'il avait méritée il y a trente ans, et qu'il mérita soixante fois depuis ; de *Tessé*, gentilhomme aimable, courtisan empressé : la mesure de son esprit est dans l'aventuré du chapeau gris ; de *Montrevel*, général très-poli, très-galant, très-protégé, mais dont les affaires sont en mauvais état : il voudrait bien qu'on lui eût donné, comme à d'Aubigné, un bâton de maréchal en or ; enfin *M. de Marsin* clôt la liste : c'est un homme généreux, doué de vertus solides, plus ardent qu'heureux à la guerre, et qui, comme *M. de Montrevel*, a besoin de la faire avec profit. Ayons maintenant de nombreuses armées, nous ne manquerons pas de maréchaux pour les commander ; mais, dans cette nouvelle monnaie de *Turenne*, il y a plus de valeur nominale que de valeur intrinsèque.

Au moment où Louis XIV grossit le nombre des princes de nos troupes, on acquiert la certitude que madame la duchesse de Bourgogne se dispose à augmenter celui des princes de l'État. Depuis que cette heureuse nouvelle est sue, il est du meilleur ton à la cour de paraître grosse. Beaucoup de femmes s'aident de toute leur bonne volonté, afin de se mettre à la mode ; il en est même qui s'y mettent sans avoir encore mission légale pour cela.

Le maréchal de Villars et le duc de Bavière obtiennent en Allemagne des avantages soutenus : le premier, s'étant rendu maître en peu de temps d'Offenbourg, de Rastadt et de diverses redoutes sur la Quinche, a enlevé le fort important de Kell. « Par cette » conquête, écrivait le maréchal au roi en la lui apprenant, votre » majesté est maîtresse de la guerre. » L'électeur, de son côté, prenait Neubourg sur le Danube, battait les ennemis à Passau, à Burglengenfeld, s'emparait de Ratisbonne, et rejoignait à Dusslingen le maréchal de Villars, qui avait traversé la Forêt-Noire.

Empressons-nous de marquer la carrière du maréchal de Villeroy d'une belle croix blanche ; il força Tongres le 10 mai, et cela non loin du duc de Marlborough.

Le Midi nous offre un aspect moins consolant : les protestants, à qui la guerre extérieure laisse quelque relâche, n'en ont point du ressentiment qui fermente dans leurs cœurs ulcérés. Voyant Louis XIV, dont ils ne connurent le pouvoir que par les persécutions exercées contre eux, occupé loin de ses États, ils écoutent

la vengeance, et se livrent à la sédition, seule ressource des sujets auxquels le souverain refuse la justice. Ces religionnaires, sous le nom de *Camisards*, couvrent les Cévennes d'hommes en armes, tenant d'une main le pacifique Évangile, et plongeant de l'autre l'épée dans la gorge des catholiques. C'est ainsi que toutes les religions, fondées sur des principes de concorde et de fraternité, traînent à leur suite les divisions et les cruautés. Le maréchal de Montrevel, malgré beaucoup de soins et de prudence, que suivirent des exemples de sévères châtimens, n'a pu calmer les troubles des Cévennes; ils durent encore.

Au delà des Pyrénées, Pierre II, roi de Portugal, allié sur lequel la France avait peu compté, vient de justifier ses craintes en reconnaissant l'archiduc Charles pour roi d'Espagne, et en se réunissant à la grande coalition. Cette défection, apprise à Versailles, n'y troubla nullement la joie qu'autorisaient nos succès en Allemagne, et que vint augmenter l'avis qu'on eut de la prise de quatre vaisseaux de guerre anglais par M. de Coëtlogon. Dans le même temps, le roi apprit avec satisfaction que M. Ducasse rapportait trois millions de la Havane, somme plus importante qu'on ne se l'imagina, à une époque où M. de Chamillart ne réussit pas toujours à la réaliser promptement.

Pendant que l'Europe est en feu, madame la duchesse du Maine, qui ne connaît, en fait de guerres, que celles de l'esprit, a créé le 11 juin l'*ordre de la Mouche*, dont elle s'est nommée grande maîtresse, à l'exemple de tous les fondateurs d'ordres, et en vertu du *primò mihi*. Cette association, où la fondatrice se propose d'admettre les personnes les plus célèbres par leur critique savante, mais surtout fine et spirituelle, est le but vers lequel tendent tous les amours-propres du bon ton; les insignes de l'ordre de la Mouche sont une marque que nos beaux esprits seraient presque honteux de ne pas avoir. La décoration est une médaille d'or, offrant sur une face la tête de la duchesse du Maine, entourée de cette légende : « Anne-Marie-Louise, baronne de Sceaux, » directrice perpétuelle de l'ordre de la Mouche. » Au revers et dans le champ, une abeille paraît voler vers une ruche; au-dessous, on lit cette devise italienne : « *Piccola sì, fà mà pur gravi le ferite* » (je suis petite, il est vrai, mais je fais de profondes blessures). Voici le serment des *chevaliers* de la Mouche : « Je jure, par les abeilles du mont Hymette, fidélité et

» obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre ; de porter toute
» ma vie la médaille de la Mouche ; d'accomplir tant que je vivrai
» les statuts de l'ordre ; et, si je fausse mon serment, je consens
» que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs
» en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs
» aiguillons vengeurs. »

Il y a des gens qui volent dans tout ceci des mystères politiques se rattachant aux plus grands intérêts de la couronne, de l'Etat, de l'Europe même. Brodant à loisir sur cette donnée, ces observateurs percent d'un oeil curieux les conciliabules nocturnes, qu'ils disent avoir lieu à Sceaux, dans lesquels ils découvrent des épreuves dignes des chevaliers Rose-Croix, et où ils font signer aux élus, et de leur sang, un pacte bien autrement sérieux que le serment avéré. Toutes ces terribles choses, selon ces rêveurs, sont sorties une belle nuit de la petite tête de la duchesse du Maine, qui, peut-être, ne conçut jamais une idée réellement solide. Tout cela n'est en effet que pures subtilités, émanations du bel esprit de l'hôtel de Rambouillet, et matière nouvelle à cette enfilade de mots qu'on débite gravement à la cour de Sceaux, sans qu'ils laissent plus de trace dans la pensée que les bulles de savon n'en laissent dans l'espace quand elles sont évanouies.

Continuant sa marche victorieuse en Allemagne, l'électeur de Bavière a pris Kufstein le 18 juin, et Inspruck le 26. Le temps était arrivé où les succès de ce prince pouvaient devenir funestes à l'empereur, menacé dans Vienne même, et cela par une combinaison d'opérations avec le duc de Vendôme, qui avait forcé le passage des montagnes du Tyrol, à l'entrée du Trentschen. Mais M. de Staremborg, sentant toute l'importance de ce mouvement combiné, avait fait occuper les gorges et châteaux du pays de Trente ; Vendôme dut renoncer à son projet d'invasion en Autriche, et retourner en Italie, où l'on devait craindre d'ailleurs les suites de la défection du prince de Savoie.

Marlborough, qui jusqu'alors n'avait agi que par ses lieutenants, s'est emparé en personne des villes de Broon et de Hui. Guillaume III est remplacé, dans la confiance des Hollandais, par le duc de Marlborough ; ajoutons que ses talents et la grandeur de son génie le placent au-dessus de ce souverain.

On m'a fait hier la plus jolie surprise du monde en me prêtant

les Mémoires manuscrits de mon vieux ami Gourville, parti depuis un mois pour le rendez-vous général, où l'attendaient Laroche-foucauld et Condé, qui tous les deux furent assez grands pour aimer ce roturier et le dire hautement. L'ouvrage de Gourville est délicieux; jamais autant de naïveté ne découvrit aussi bien le dessous de cartes des brigues du monde, et ne montra mieux de combien de petitesse sont tissées les grandeurs. Rien de curieux comme la narration de l'auteur touchant l'épisode de sa vie durant lequel on filait à l'Arsenal une corde pour le pendre, tandis que, les ordres du roi en poche, lui, pendu en perspective, filait des intrigues en Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas, pour faire des alliés à Louis le Grand. Le neveu de Gourville, possesseur du précieux écrit, me l'a prêté, parce qu'il sait que son oncle ne m'avait point caché sa naissance obscure; mais la manière tout unie dont le défunt en parle empêchera sans doute la publication du livre : l'illustration du Gourville vivant n'est pas, comme celle de Laroche-foucauld et de Condé, à l'abri du mépris des petits grands ¹.

Je ne sais en vérité que penser de la faveur toute particulière dont jouit à la cour la comtesse de Grammont, petite Ninon, à l'esprit près, sur laquelle les ans glissent comme la boule d'ivoire sur le billard. Sa majesté donna dernièrement à cette mûre beauté une jolie petite maison dans le parc de Versailles, que Mansard a bâtie d'un coup de baguette. Le bel air du moment est d'aller au *pavillon des bois* dîner chez la comtesse; ce qui fait que l'on trouve tous les jours cent personnes dans cette charmante *solitude*. Le pèlerinage de la cour sur ce point est devenu tellement de mode, que c'est une honte de ne l'avoir pas fait. Le comte trouve que les *pèlerins* dîneurs le jettent dans une dépense effroyable; que ce sont autant de ressources perdues pour le pharaon, le brelan ou le lansquenet, et qu'aucune des femmes qui le visitent n'a pour lui les charmes de la dame de carreau. Le vieux courtisan veut, dit-il, se mettre sur le pied de tenir note des repas qu'il donne; il présentera ses mémoires au roi, et priera sa majesté de trouver bon qu'à l'avenir il ne soit plus que son maître d'hôtel.

M. le duc de Bourgogne, qui commande cette année en Allemagne, ayant sous lui les maréchaux de Tallart et de Vauban,

¹ Les Mémoires de Gourville ne furent en effet imprimés qu'en 1724, et sans doute à la mort de son neveu; ils forment deux vol. in-12.

s'est emparé du vieux Brisach , après 14 jours de siège ; il est aisé de deviner auquel des trois généraux cette conquête est due. L'empereur a reçu la nouvelle de cet échec au moment où lui et l'archiduc Joseph , son fils aîné , élu roi des Romains dès 1690 , venaient de signer (12 septembre) leur renonciation authentique à la monarchie d'Espagne , en faveur de l'archiduc Charles , auquel il ne manque plus , pour être un grand souverain , que de posséder des États.

Pendant que le duc de Bourgogne prenait des villes sur le Rhin , Villars entraînait l'électeur de Bavière au delà du Danube. Le maréchal , ayant appris que le prince Louis de Bade se disposait à détacher un corps pour surprendre Augsbourg , donna l'ordre à M. de Légal de marcher à ce détachement. Le général français rencontra les ennemis plus tôt qu'il ne pensait ; mais , quoique pris à l'improviste , il les battit après quelques heures d'engagement. Ce succès n'était pas assez décisif pour empêcher le mouvement sur Augsbourg ; la place fut occupée le 5 septembre par les Impériaux. M. de Villars déclara alors à l'électeur de Bavière qu'il fallait passer le fleuve. Le duc , dont les États pouvaient au moindre échec se trouver à déconfort , hésitait à suivre le maréchal : il voulait auparavant consulter ses ministres , en référer à ses généraux. « La guerre , répondit l'ardent Villars , ne peut s'accommoder de ces lenteurs ; votre altesse électorale ne voit-elle pas que le comte de Styrum s'avance avec vingt mille hommes pour se joindre au prince de Bade près de Donawerth ? C'est là qu'il faut franchir le Danube , afin de prévenir cette jonction. » Croyez-moi , prince , tombons sur Styrum... , marchons tout à l'heure. » L'électeur balançait encore. « Ne me parlez plus de vos ministres ni de vos généraux , reprit le marquis avec chaleur ; ici , c'est moi qui suis votre ministre et votre général... Il ne vous faut pas d'autre conseil quand il s'agit de livrer bataille. » Subjugué plutôt que décidé par ce discours , l'électeur laissa derrière lui en soupirant et sa capitale qu'il avait embellie , et des sujets qui le chérissaient. Mais ses hésitations se reproduisirent quand le maréchal eut fixé le moment d'attaquer : son altesse électorale voyait avec raison toute sa fortune engagée dans un combat ; un souffle d'une destinée contraire pouvait livrer ses États à l'empereur. « Eh bien ! lui dit Villars , si votre altesse me refuse le secours de ses Bavares , je vais combattre avec mes Français ; » et le maréchal donna le signal de l'attaque à Hoch-

stadt. L'électeur de Bavière combattit, mais avec la rage dans le cœur ; ses troupes montrèrent de la mollesse, de l'indécision ; elles savaient que l'engagement de la journée déplaisait à leur souverain, et, chez les Allemands, la valeur, c'est l'obéissance à la volonté du maître. Il est arrivé à Hochstadt ce qu'on ne vit peut-être jamais : les deux armées, se croyant défaites en même temps, prirent la fuite, chacune de son côté ; un instant Villars se vit seul debout sur un champ de bataille abandonné. Mais les Français ne tardèrent pas de reconnaître leur honteuse erreur ; le maréchal les rallia sans peine, et recueillit à leur tête les trophées du jour. Ils consistaient en trente-trois pièces de canon, une multitude de drapeaux, d'étendards, de timbales, etc. Tous les bagages de Styrum furent ramassés au milieu de trois mille Impériaux privés de vie, et que le vainqueur eut le triste soin de faire enterrer sur la rive du Danube. M. de Villars lui-même rendit compte au roi du résultat de cette bataille : « Votre majesté, lui écrivait-il, vient de » remporter la victoire la plus complète sur l'armée de l'empereur ; » les ennemis n'ont pas conservé un drapeau pour se rallier quand » ils auront cessé de fuir. J'envoie à votre majesté ceux que nous » leur avons pris ; ils couvriront quelques pierres des voûtes de » Notre-Dame. Je voudrais, sire, avoir à me louer de l'électeur » de Bavière ; mais, j'oserai le dire à votre majesté, la conduite de » ce prince ne paraît pas être franche ; je sais de bonne part que la » victoire d'Hochstadt a peut-être plus affligé l'électrice et la cour » de Munich que Léopold lui-même. Je ne puis donc cacher à » votre majesté que mon armée se trouve placée dans une position » difficile, malgré ses succès, et que ceux-ci pourraient bien avoir » seulement ralenti le cours des négociations secrètes que j'ai lieu » de soupçonner entre le duc de Bavière et l'empereur. »

Il y avait de la réalité dans les craintes du maréchal : cependant l'électeur se rendit maître d'Augsbourg ; le chemin de Vienne fut ouvert, et Léopold songea à quitter sa capitale, qu'un Sobieski ne défendait plus. Ce n'est pas seulement sur le Danube que la fortune des armes sourit à Louis XIV : le maréchal de Tallart, qui faisait le siège de Landau, en ayant confié la suite à M. de Laubanie, a défait le prince de Hesse dans les plaines de Spire, où la balonnette, arme encore nouvelle pour les Allemands, paraît avoir décidé de la victoire. Elle était toutefois un peu outrée dans cette phrase d'une lettre de Tallart au roi : « Sire, votre armée a pris » plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples

« soldats. » Si le vainqueur de Spire n'est pas Gascon, il mériterait de l'être. La prise de Landau a été la suite immédiate de ce succès; Laubanie en est gouverneur.

Nos troupes ne sont pas oisives en Flandre, mais elles y combattent avec moins d'éclat que sur le Danube et sur le Rhin. Le comte de Lamothe, officier médiocre, ayant été forcé dans ses lignes au pays de Vaas par le baron de Spaart, le baron d'Obdam espéra pouvoir enlever aussi celles d'Anvers; mais il y trouva le maréchal de Boufflers, qui, après une succession de combats livrés entre des dignes et des canaux, finit par détruire en grande partie le corps assaillant, et l'obligea à fuir jusque sous le canon de Lille.

En éloignant la question morale dans l'examen de la défection du duc de Savoie, il demeure encore indécis s'il a commis une faute politique, eu égard à son intérêt particulier; mais il en a fait une bien caractérisée en laissant ses troupes dans nos rangs. Le duc de Vendôme, profitant de cette circonstance, les a fait désarmer et arrêter. Pendant qu'il prenait cette prudente mesure, et qu'il dispersait quinze cents cavaliers envoyés à Victor-Amédée, M. de Staremberg, trompant la vigilance de son ennemi, parvint à conduire au prince un secours beaucoup plus considérable que les troupes qu'on lui avait enlevées.

Passons à cette liste funéraire où je verrai bientôt inscrits tous les contemporains de mes jeunes ans, excepté ceux qui doivent y lire mon nom. Il faut y écrire en attendant celui de Saint-Évremond, voluptueux, aimable et spirituel, qui eût été un écrivain supérieur s'il eût voulu se donner la peine de le devenir; mais le travail lui faisait peur, et la raison l'effrayait. Un prêtre lui demanda, quelques heures avant sa mort, s'il voulait *se réconcilier*. « Volontiers, répondit l'épicurien moribond, réconciliez-moi, je vous prie, avec l'appétit. » Saint-Évremond mourut à Londres un peu avant l'expiration de sa quarantième année d'exil; il repose à Westminster près des rois de la Grande-Bretagne : les Anglais ont, en cela, porté trop loin l'hospitalité. Charles Perrault laisse cette année une place vacante aux académies de peinture et de sculpture, dont il fut le régulateur. On lui a reproché d'avoir critiqué les écrivains de l'antiquité; c'était bien à tort. Notre défaut, à nous autres Français, est de vouloir tout admirer sur l'autorité de la réputation, et tout décrier à son défaut. Il serait temps, en vérité, que nous prissions la peine de juger les hommes et les

choses pour ce qu'ils sont. Je connais un lapidaire qui n'a jamais vu de diamants sans taches, et qui soutient qu'il n'en existe point où l'on n'en puisse découvrir avec une bonne loupe.... Qu'on nous laisse donc aussi porter la loupe sur les écrits d'Homère; la nature mit en nous un conseiller plus sûr qu'Aristote, c'est notre sens intime, et ce conseiller nous défend d'admirer le chantre de l'Iliade sans restriction.

Un infortuné que ses malheurs ont rendu célèbre, *l'homme au masque de fer*, vit enfin terminer, le 19 novembre, sa captivité avec sa vie. Dès qu'il eut fermé les yeux, on le défigura, on mutila son corps, de peur que quelques traits, quelques signes ne pussent servir à le faire reconnaître, si la curiosité songeait à fouiller sa tombe, qui fut creusée, la nuit, au cimetière de Saint-Paul. Le jour même où ce personnage mystérieux avait rendu le dernier soupir, ses meubles, son linge, ses habits, sa guitare, furent brûlés; on dépava sa chambre; on en démolit le plafond; les murs furent décrépits, visités, sondés. L'argenterie qui avait servi au *masque de fer* passa au creuset. De nouvelles portes, de nouvelles fenêtres remplacèrent celles qui servaient de son vivant; et, comme si l'air même qu'il a respiré pouvait révéler son origine, la prison qu'il habita doit rester vacante.

J'ai recueilli quelques nouveaux détails sur le captif qui fut, pendant sa vie et après sa mort, l'objet de tant de précautions. Chaque fois qu'il se rendait à la messe, le gouverneur lui renouvelait la défense de montrer sa figure et de parler, ne lui cachant point qu'il y allait de sa tête. En effet, l'ordre était donné aux invalides de tirer sur le prisonnier au moindre mot, au moindre geste de sa part qui tendit à le faire remarquer; les fusils de ces soldats étaient en conséquence chargés à balle au moment de l'office. On lit dans quelques mémoires manuscrits, dont il faut se défier, que le personnage appelé *l'homme au masque de fer* vécut libre jusqu'à l'âge de vingt ans, sous la surveillance d'un gouverneur; mais qu'étant parvenu à ouvrir secrètement la cassette de ce gouverneur, il y avait découvert des lettres de Louis XIV et du cardinal Mazarin, qui l'éclairèrent sur sa condition. Une autre fois, s'étant procuré un portrait du roi, il dit, en le montrant au gentilhomme placé près de lui : *Voilà mon frère*; puis, tirant de son sein une lettre du cardinal, dans laquelle il croyait voir la confirmation de cette idée, il ajouta : *Voilà qui je*

suis. Le soir même, disent toujours les manuscrits, le jeune inconnu fut arrêté et conduit aux îles Sainte-Marguerite. La captivité de l'homme au masque de fer a duré quarante-deux ans.

CHAPITRE XXXVII.

1704-1705-1706.

Masques que les femmes portent dans la rue. — Leur description. — *Les Folies amoureuses*, de Regnard. — *Les Infinitement petits*, livre du marquis de L'Hôpital. — Villars est remplacé sur le Danube par Marsin. — Situation critique de l'empereur. — Marlborough et Eugène volent à son secours. — L'archiduc Charles débarque en Portugal. — Craintes de Philippe V. — Disgrâce de la princesse des Ursins. — Philippe V et le duc de Berwick arrêtent la marche de Charles. — Lafeuillade a des succès en Savoie. — Naissance du duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne. — Marlborough défait l'électeur à Donawerth. — Impéritie de Villeroi. — Seconde bataille d'Hochstadt; l'armée française y est taillée en pièces. — so lieues de pays sont perdues en trois semaines. — Désespoir de toute la France. — Colonne d'Hochstadt injurieuse pour Louis XIV. — Le roi veut envoyer un cartel à Léopold. — Honneurs rendus à Marlborough en Angleterre et en Allemagne. — Surprise de Gibraltar par les Anglais. — Marlborough passe le Rhin et prend Landau. — Changement de face de l'Europe. — Mort de Bossuet et de Bourdaloue. — Catinat refuse le cordon bleu. — L'électeur de Cologne; trait de folie de sa part. — Lafeuillade prend Nice. — Tentative malheureuse pour reprendre Gibraltar. — M. de Laubanle. — Un bâton pour ce pauvre aveugle. — L'empereur Léopold; coup d'œil sur son règne..; sa mort. — Villars opposé à Marlborough. — Il le force à la retraite. — *Idoménée*, première tragédie de Crébillon. — *Les Ménechmes*, comédie de Regnard. — Un trait du caractère de Louis XIV. — L'étoile de Villeroi nous attire un nouvel échec aux Pays-Bas. — Premier bataillon carré. — Victoire de Cassano. — Conquête de Barcelone par lord Péterborough. — Beau trait de cet Anglais. — *L'Avocat patelin*, de Bruéis. — Réunion définitive de l'Ecosse à l'Angleterre. — Les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'empire. — Victoire de Cassinato. — Philippe V veut en vain reprendre Barcelone. — Son armée est mise en fuite. — Villeroi perd la bataille de Ramillies et toute la Flandre. — Louis XIV rappelle ce maréchal, mais sans lui faire aucun reproche. — Siège de Turin par Lafeuillade. — Vendôme passe de l'Italie aux Pays-Bas. — Préparatifs immenses pour le siège de Turin. — Le duc d'Orléans remplace Vendôme en Italie. — Eugène s'avance pour débloquer Turin. — Le duc d'Orléans contrarié dans ses projets par le maréchal Marsin, porteur d'un ordre de la cour. — Les lignes de l'armée française sont forcées. — Déroute; l'Italie est perdue en quatre heures. — Le duc d'Orléans est blessé; Marsin meurt de ses blessures. — La duchesse d'Orléans met ses pierreries en gage. — Madame de Maintenon donne à l'État son argenterie. — Aventures conjugales de Lafeuillade. — Cinquante mille francs pour une nuit. — Rencontre du roi et de madame de Montespan. — Le bandeau du duc d'Orléans. — Voltaire chez Ninon. — Mort de cette célèbre courtisane. — Ses archives. — L'archiduc Charles est couronné à Madrid. — Le mar-

quis de Ribas. — Philippe V prêt à partir pour l'Amérique. — Sa majesté catholique, aidée du maréchal de Berwick, rentre dans sa capitale. — Le diable de luxure dans un corps de 80 ans.

Quelques dames s'étant montrées cet hiver au cours avec des masques pareils à ceux que les femmes portaient le siècle dernier, lorsqu'elles sortaient de leurs maisons, leur exemple a suffi, et les masques ont reparu partout. Je ne sais si cette mode renouvelée semble ridicule à madame de Maintenon, et si la dévote marquise ne veut pas que les courtisans masquent leur visage, quand il lui plaît tant qu'ils masquent leur âme; mais Louis XIV fait un très-mauvais accueil aux dames qui paraissent au château avec des masques, et leur dit qu'il n'y a que pendant le carnaval des bals masqués à la cour. La mode aura donc tort pour cette fois à Versailles, mais non pas dans les promenades, où elle a complètement raison. Les masques de ville sont de velours noir doublé de taffetas blanc; aucune ligature ne sert à les fixer sur le visage; mais, du bord de l'ouverture pratiquée vis-à-vis la bouche, part en dedans une petite tige de fil d'argent que termine une boule de verre grosse comme une noisette. Cette tige, introduite dans la bouche, suffit pour soutenir le masque, et déguise légèrement la voix. J'ai porté autrefois des masques, je les ai toujours trouvés fort incommodes; feu la maréchale de La Ferté, qui dans sa jeunesse courait masquée les rues où l'on rencontrait le soir bon nombre de *mauvais garçons*, se louait beaucoup de cet usage, et lui avait, disait-elle, les plus grandes obligations.

Nous avons eu, cet hiver, sur le Théâtre-Français, une nouveauté fort agréable : ce sont les *Folies amoureuses*, comédie en trois actes et en vers, de Regnard. Intrigue, caractères, incidents, poésie, dénouement, tout, dans cette pièce, est ingénieux, gai, spirituel et du meilleur comique. Comme il faut parler de guerre partout au temps où nous vivons, l'auteur brûle un grain d'encens pour nos guerriers, en faisant terminer l'éloge que Crispin fait sans façon de lui-même par ce vers :

Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone...

« M. de Villeroy aurait bien voulu n'y pas être ! » s'est écriée à ce vers une forte voix du parterre; et les applaudissements ont interrompu les acteurs pendant un gros quart d'heure. Le succès des *Folies amoureuses* a été brillant; cette pièce, le *Distrait* et le *Joueur* resteront.

On trouve, dans notre bon pays, le moyen de rire des événements les plus tristes : le marquis de L'Hôpital, savant distingué, qui, le premier en France, écrivit sur le calcul du grand Newton, vient de mourir dans un âge encore peu avancé. « Le livre intitulé *les Infiniment Petits* fait honneur à cet écrivain, me dit-il hier l'éternel plaisant de Grammont, et la perte de l'auteur doit être sensible à l'Académie. Quant à madame de L'Hôpital, ajouta le comte, elle reste avec quarante mille livres de rente ; cela change sa position ; car le marquis était fort économe, et la marquise était, dit-on, depuis longtemps au régime des *infiniment petits*. »

Le roi avait été satisfait de la conduite de Villars à Hochstadt ; mais les réflexions sur l'électeur de Bavière, qui terminaient le rapport du maréchal, avaient déplu au monarque. Louis XIV, tout en faisant cas des talents militaires et de la valeur, ne les mit jamais au niveau de la grandeur attachée, par la grâce de Dieu, au titre du plus petit prince régnant. Que le duc de Bavière fût faux ou sincère dans son alliance, il n'appartenait pas, selon sa majesté, à une tête sans couronne de ternir la gloire d'une tête couronnée. L'expérience de M. de Catinat était récente ; elle devait éclairer M. de Villars. Mais les hommes qui veulent à tout prix sauver l'État sont d'une franchise incorrigible, et cette franchise leur est funeste, si les moyens de salut ne sont pas d'accord avec les opinions du prince. Or, malgré la marche savante de Villars, malgré la victoire d'Hochstadt, malgré la perspective de nouveaux succès qui s'ouvrait devant lui, le rappel de ce maréchal était décidé, quand le duc de Bavière lui-même demanda un autre général. L'électeur motivait sa demande sur la précipitation de vues, sur l'impétuosité dangereuse d'exécution auxquelles se livrait trop exclusivement le marquis. L'étranger eut complètement raison dans l'esprit du roi ; l'inepte Chamillart, qui ne jugeait de la guerre que par les rapports qu'il avait cru apercevoir de loin entre ce grand art et le jeu d'échecs, fut chargé d'écrire à Villars des lettres raisonnées et critiques sur ses manœuvres ; le maréchal comprit les projets de la cour, il sollicita sa retraite. C'était où madame de Maintenon l'attendait (car malheureusement il faut voir l'influence de cette femme partout) ; le vainqueur d'Hochstadt ne fut pas congédié, mais on l'envoya contre les rebelles des Cévennes, ce qui lui sembla pis, et le maréchal de Marsin le remplaça. Ainsi l'ar-

mée, qui ne possédait que deux hommes ayant toute la confiance du soldat, Villars et Vendôme, se vit privée de l'un d'eux, au moment où la France avait le plus grand besoin de sa tête et de son bras.

Pendant Léopold tremblait toujours dans Vienne : l'électeur de Bavière, maître de Passau, couvrait chaque jour de coureurs les campagnes de l'Autriche ; le prince de Ragotski, à la tête des révoltés hongrois, soudoyés par la France, menaçait d'un autre côté la capitale de l'Empire, et Marsin, successeur de Villars, commandait, au delà du Danube, trente mille hommes dont aucun ennemi ne paraissait devoir empêcher le mouvement sur le cœur des États autrichiens. Mais le duc de Marlborough, arrêté, dans les Pays-Bas, devant un adversaire indigne de lui, l'élégant Villeroy ; Marlborough, à qui des talents supérieurs comme général, une profonde sagesse dans le conseil, et la plus subtile politique dans les traités, avaient acquis la confiance sans bornes de sa souveraine ; Marlborough, dis-je, vit le danger de l'empereur, et courut à son secours, tandis que le prince Eugène, quittant précipitamment l'Italie, s'élançait vers l'Allemagne dans le même dessein.

Au moment où l'empereur chancelait sur son trône à Vienne, son fils Charles, dans l'espoir de fonder le sien à Madrid, implorait à Londres des secours de la reine Anne, et en obtenait trente vaisseaux de guerre, deux cents navires de transport, dix mille hommes commandés par le duc de Schomberg, et de l'argent pour les frais d'une expédition en Espagne. Muni de ces ressources, l'archiduc débarqua, le 9 mars, à Lisbonne, où, pour premier soin, il fit frapper une médaille avec cette devise dérisoire : *Charles III, par la grâce des hérétiques, roi catholique*. Mais il faut plus que de l'ironie pour conquérir un royaume ; aussi le prince autrichien, qui ne possédait pas encore une seule pierre en Espagne, s'occupait-il sérieusement de préparer sa conquête, de concert avec le roi de Portugal et le général anglais. Il n'est pas inutile de dire que, dans les lettres de remerciements que l'empereur écrivit à la reine Anne, bienfaitrice de l'archiduc, ce monarque, toujours plus docile à l'étiquette qu'à la reconnaissance, refusa à cette souveraine le titre de *majesté*, et ne lui donna que celui de *sérénité*. Léopold est un de ces hommes toujours prêts à dire : « Périssent tous les sentiments plutôt qu'une seule parcelle de ma grandeur... » Combien de siècles encore ces misères humaines auront-elles cours ?

La cour de Madrid ne vit pas sans une sorte de terreur les préparatifs du prétendant autrichien ; les forces de la monarchie espagnole, alors affaiblies par les envois successifs de troupes en Italie, n'étaient pas de nature à rassurer Philippe V ; il fit part de ses justes appréhensions à Louis XIV, et le supplia de presser l'arrivée des troupes qu'il lui avait promises. Les craintes engagent souvent des discussions entre ceux qu'elles agitent ; les discussions enfantent la mésintelligence, et de celle-ci naît ordinairement la disgrâce des dissidents qui n'ont pas autant de pouvoir que d'opiniâtreté. C'est ce qui arriva pour la princesse des Ursins : habituée à dominer le roi et la reine d'Espagne, elle émit des avis tranchants, impérieux, en un mot des avis trop évidemment empreints de la suprématie de Versailles. La reine fut conseillée, éclairée peut-être par ses confesseurs sur les intelligences secrètes de l'adroite Française avec Philippe V, et sur les raisons qu'elle pouvait avoir eues de mettre fin au petit manège conjugal du lit à roulettes. La princesse de Savoie éleva la voix contre madame de Bracciano ; le roi n'osa la défendre.... Elle est de retour en France, d'où sans doute elle ne repartira pour Madrid que bien nantie de crédit contre les petits aïrs souverains de la reine.

Louis XIV a répondu au cri d'alarme de son petit-fils ; des troupes françaises ont été envoyées en Espagne ; leur commandant est M. de Berwick, fils naturel de Jacques II, officier qui promet un rival à Vendôme et à Villars. Philippe V, s'étant mis à la tête d'une armée espagnole et française que M. de Berwick dirigeait sous lui, a successivement pris plusieurs places portugaises, s'est emparé du port d'Alègre, et a suspendu le mouvement offensif que Pierre II et l'archiduc Charles avaient commencé. On ne peut se dispenser de remarquer, dans cette guerre, que le fils d'un maréchal de France, M. de Schomberg, commande contre les Français, et qu'un seigneur né en Angleterre, M. de Berwick¹, est opposé à des Anglais. Voilà les effets de la politique ; avec elle, les hommes ne sont jamais sûrs de conserver une patrie.

En Italie, la situation de nos affaires est heureuse : à la fin de la dernière campagne, M. de Lafeuillade s'est rendu maître de presque toute la Savoie ; il a pris, au mois de juin de cette année, Suse et Pignerol. C'est ainsi que le duc de Savoie perd ses États, tandis que sa fille donne un héritier à la couronne de France : ma-

¹ Il était fils de la sœur de Marlborough.

dame la duchesse de Bourgogne accoucha, le 25 juin, d'un fils qu'on a nommé le duc de Bretagne.

Que dire encore des réjouissances auxquelles on se livre pour la naissance des princes ? c'est une effusion, par ordre, d'hilarité et de vin ; une explosion de boîtes, de pétards, de mille pièces d'artifice, image fidèle de la joie publique, qui réside tout entière dans le bruit et l'éclat.

En passant des bords de l'Escaut aux rives du Danube, Marlborough, dont aucune autorité ne gênait la conduite, avait pris avec lui dix mille fantassins anglais et vingt-trois escadrons. Le duc avait vu, à Heilbronn, le prince Eugène, qui venait de prendre le commandement de l'armée d'Allemagne ; et, d'accord avec cet allié, il marcha droit à Donawerth, où l'électeur de Bavière, à la tête de seize mille hommes français et bavares, gardait le pays conquis dans la campagne précédente. Vainement ce prince occupait-il un camp retranché, que le fleuve protégeait d'un côté ; l'intrépide Marlborough, suivi de son infanterie, franchit les fascines, renverse les palissades, se fait un pont des morts qu'il laisse dans le fossé, parvient au milieu des soldats de l'électeur, et en tue six mille, au prix du même nombre de ses combattants, dont le sang se mêle à celui de leurs ennemis. Après cette défaite, les troupes du Bavares, vaincues et dispersées, ne peuvent s'opposer à la marche du redoutable Anglais ; il jette à la hâte une garnison dans Donawerth, et, pénétrant en Bavière avec les débris victorieux de sa petite armée, impose le pays, tandis que ses soldats se délassent, en pillant, des fatigues de leur sanglante expédition.

Lorsque Marlborough s'était éloigné de la Flandre, Villeroy avait voulu s'attacher à ses pas ; mais, aussi inhabile dans la poursuite d'un ennemi qu'à lui faire face en campagne ou à prévenir ses surprises dans une place, le pauvre maréchal avait bientôt perdu de vue l'armée anglaise. Elle fut escamotée, si j'ose le dire, au maréchal français, qui n'apprit ce qu'elle était devenue que par le bruit des désastres de Donawerth.

Marlborough eût été un imprudent d'exécuter, avec si peu de monde, cette entreprise audacieuse, sans être certain de se voir soutenu ; mais, je l'ai dit, il avait combiné ses mouvements avec ceux d'Eugène, qui déjà s'avancait vers le Danube, pour balancer les forces que le maréchal de Tallart amenait un peu tard à l'électeur de Bavière. Les deux armées, grossies de tous les

secours qu'elles pouvaient recevoir, se trouvèrent en présence le 13 août, à la pointe du jour, dans cette même plaine d'Hochstadt où, l'année précédente, Villars avait moissonné de si beaux lauriers ; des souvenirs glorieux devaient animer les Français et les Bavares ; des craintes semblaient devoir troubler les Allemands et les Anglais. Mais de part et d'autre c'étaient d'autres généraux : Tallart et Marsin remplaçaient Villars à la tête de notre armée ; Eugène et Marlborough, au lieu du prince de Bade, commandaient les ennemis.... Que les chances devenaient différentes par la présence de ces chefs ! Nos généraux ne devaient pas, toutefois, désespérer de la victoire : leurs forces réunies s'élevaient à soixante mille hommes, et les alliés n'avaient pas au delà de cinquante-deux mille combattants.

Après plusieurs marches et contre-marches, l'engagement commença à midi. Marlborough attaqua notre droite, où commandait Tallart : ce maréchal n'y était point alors ; il venait de se porter à la gauche, pour en reconnaître les dispositions. L'électeur et Marsin, qui dirigeaient cette aile, n'étaient pas encore attaqués par le prince Eugène ; Tallart revola à son corps. Il le trouva déjà ébranlé ; la cavalerie française, trois fois ralliée, allait céder pour la troisième fois, et sa défaite n'était retardée que par le feu dirigé contre Marlborough par une réserve d'environ douze mille hommes, logée dans le village de Blenheim. Malgré ce secours et les prodiges d'activité et de présence d'esprit du général français, ses escadrons furent entièrement taillés en pièces ; hommes et chevaux jonchèrent la plaine de leurs cadavres. Tallart vit bientôt tomber son propre fils, tué à ses côtés, au moment où lui-même était atteint d'une grave blessure. Le père infortuné, le malheureux général n'aperçut qu'à travers le nuage répandu sur sa vue une victime si chère, lui tendant sa main glacée, qu'un évanouissement l'empêcha de saisir.... Quelques instants après, le maréchal reprit connaissance ; il était prisonnier de guerre... près des restes inanimés de son fils.

L'aile droite n'était plus qu'une masse confuse de fuyards : officiers et soldats, pressés de toutes parts, ne sachant où fuir, tombaient ou se jetaient pêle-mêle dans le Danube, qu'ils teignaient de leur sang. Marsin, jusqu'alors, avait peu souffert à l'aile gauche ; il sentit cependant qu'il ne pourrait rétablir le combat ; il songea à sauver ce qui restait de l'armée, et fit sa retraite, aidé de M. du Bourg, qui conserva une partie de l'infanterie en lui faisant tra-

verser les marais d'Hochstadt. Mais qui donc donnera des ordres aux douze mille hommes postés à Blenheim? Personne. Ils sont oubliés, et ce sont les plus anciens corps de l'armée... Las d'attendre, et ignorant ce qui se passe dans la plaine, M. de Clairambault, qui commande cette réserve, sort pour demander des ordres à M. de Tallart. A peine a-t-il fait quelques pas qu'il apprend la triste vérité : le maréchal, blessé et pris ; son fils, mort ; ses troupes, dispersées, hachées, noyées... Clairambault, surpris, ébahi, est entraîné par la foule poursuivie, qui se pelotonne en fuyant ; elle le serre, l'entoure, l'entraîne ; cet officier ne retournera plus au village de Blenheim... La terre manque sous ses pieds ; il est renversé, culbuté, noyé dans le fleuve, tandis que sa troupe, cernée par un corps anglais, dépose les armes sans être entrée en ligne. Que pouvait faire ce corps resserré dans les rues étroites d'une bourgade sur laquelle était pointée déjà l'artillerie des vainqueurs ? Toute manœuvre était interdite, toute tentative impossible. Ces vieilles phalanges offrirent alors le spectacle le plus touchant : elles déchirèrent avec rage leurs drapeaux... Quelques soldats en engloutirent des lambeaux dans leur estomac.

Ainsi se termina la terrible journée d'Hochstadt : les ennemis y perdirent, dit-on, près de cinq mille hommes, et eurent huit mille blessés ; mais l'armée française fut à peu près détruite. Douze mille combattants français ou bavares restèrent sur le champ de bataille ; quatorze mille furent faits prisonniers, et, des soixante mille hommes entrés en ligne, Marsin en ramena moins de vingt mille, sans canons, sans drapeaux, sans bagages, et désespérés.

Les résultats de cet événement sont immenses : la Bavière fut envahie, pillée, ruinée par l'empereur, dont l'âme ulcérée se vengea par des exactions révoltantes de ce qu'il appelait la trahison d'un prince allemand ; il fit permettre à ses soldats tous les excès que la guerre traîne à sa suite. Trois semaines à peine se sont écoulées depuis la bataille d'Hochstadt, et nos troupes ont reculé de quatre-vingts lieues ; elles étaient au delà du Danube, et dans quelques jours elles seront forcées de repasser le Rhin... Le malheur a des ailes comme la victoire.

Dessais de leurs États et fugitifs, les électeurs de Bavière et de Cologne, frères également infortunés, se rencontrèrent au bord du Rhin ; ils s'embrassèrent en pleurant... L'un allait chercher des secours à Bruxelles ; l'autre venait demander un asile à la cour de France.

Personne, à Versailles, ne voulait se charger d'annoncer de tels désastres à Louis XIV, ni de lui découvrir la pente rapide sur laquelle sa grandeur glissait depuis la défaite d'Hochstadt... Madame de Maintenon seule osa montrer à sa majesté combien son étoile avait pâli : la religion lui imposait cette pénitence ; c'est elle qui fit rappeler Villars. Quelle affreuse interruption des réjouissances continuées jusqu'alors, par l'oisive courtoisie des grands, pour la naissance d'un arrière-petit-fils de France ! Aux transports d'une joie réelle ou feinte succédèrent tout à coup les cris et les pleurs d'une douleur générale. Quelle famille parisienne n'a perdu un fils, un frère, un cousin, un ami, dans les douze mille morts qui dorment d'un sommeil éternel au bord du Danube, ou roulent avec ses ondes vers l'Hellespont ! Est-il une noble maison en France qui n'ait pas à regretter la liberté ou la vie d'un de ses enfants, parmi les deux mille officiers qu'a frappés ou désarmés le fer ennemi ? Mais que devint le magnifique souverain de la France quand les journaux lui apprirent que l'empereur, avec une précipitation malveillante, avait fait dresser dans le camp d'Hochstadt une colonne envoyée en poste de Vienne, et sur laquelle il avait d'avance fait graver cette inscription : *Agnoscat tandem Ludovicus XIV neminem ante obitum debere aut felicem aut magnum vocari* (que Louis XIV apprenne enfin que nul ne doit être appelé grand ou heureux qu'après sa mort) ¹. On assurait ce matin, presque généralement, que Louis XIV, outré de ces mots injurieux, avait fait agiter dans son conseil la question de savoir s'il pouvait céder au désir qu'il avait de provoquer Léopold en combat singulier. Le conseil aurait répondu que sa majesté, après avoir rendu les édits les plus sévères contre le duel, ne devait point, en envoyant ce cartel à l'empereur, enfreindre ses propres lois.

Le roi dévora son dépit, et sa grandeur d'âme le voila si bien, qu'il ne parut sur son visage que des traces de cette affliction grave, mais paisible, qu'il devait au malheur de ses sujets, atteints dans leurs plus chères affections. Louis XIV parla avec calme à la cour des remerciements que le parlement et les villes d'Angleterre ont accordés, par acclamation, au duc de Marlborough ; des revenus que la reine Anne a joints à ceux qu'il avait ; du titre de prince de l'Empire que Léopold lui a conféré... « C'est juste, dit » saut Louis XIV, les grands services doivent être payés. »

¹ Quel qu'en dise Voltaire, cette inscription a existé : presque tous les historiens en ont eu l'assurance ; mais on sait avec quelle liberté le grand écrivain nie la vérité quand elle le contrarie ou le gêne.

Pendant que, pour arrêter la marche rapide de Marlborough vers nos frontières, on rassemble les débris de l'armée détruite en Allemagne, auxquels se joignent des milices et des détachements tirés des garnisons, jetons un coup d'œil sur l'Espagne, où d'autres revers ont trompé les espérances de Philippe V. Ce monarque soutenait l'honneur de ses armes contre les Anglais et les Portugais réunis, lorsque le prince de Hesse-Darmstadt, qui avait échoué dans le projet de surprendre Barcelone, fit voile, avec l'amiral Rook, vers Gibraltar. Une tentative sur ce fort paraissait tenir de la folie : du côté de la terre, des rochers inaccessibles s'unissent, s'enlacent, en quelque sorte, pour former une ceinture d'obstacles insurmontables. Aucun port n'a été ménagé au bas de la forteresse ; il n'y existe qu'une anse peu profonde, hérissée de rescifs, et dans laquelle les tempêtes de la mer se joignent aux vents qui se glissent à travers les roches pour éloigner les vaisseaux de cette plage inhospitalière. D'ailleurs ils y seraient foudroyés par l'artillerie des forts, ou par celle d'un môle redoutable établi à fleur d'eau. Aussi Gibraltar n'a-t-il qu'une faible garnison, reçue même avec dépit par les bourgeois, qui seuls, en effet, se défendraient contre une flotte de mille vaisseaux et cent mille hommes débarqués sous leurs murs. Qu'on juge, d'après ce que je viens de dire, du mépris avec lequel les Espagnols virent flotter le pavillon anglais devant cette place inattaquable. Elle renfermait alors cent hommes de garnison, qui ne prirent pas même les armes. Appuyés sur leurs pièces, ils souriaient avec dédain aux nombreuses bordées que Rook leur envoyait. L'amiral anglais tira quinze mille coups de canon, pendant que le prince de Hesse, débarqué avec quinze cents hommes sur l'isthme, derrière la ville, essayait de gravir un rocher qui la protège de ce côté... Tant d'efforts, tant de décharges répétées au loin par les échos de la rive africaine, n'avaient pas même fait brûler une amorce aux assiégés... Les feux avaient cessé, lorsqu'un petit nombre de matelots, montés sur des barques, et qui paraissaient se promener en pêchant, sautèrent tout à coup sur le môle, d'où l'on n'avait pas daigné tirer sur eux. Ces marins égorgent les sentinelles, retournent, avec l'adresse de leur profession, quelques canons contre la ville; les Espagnols qui accourent hésitent un moment, et ce moment suffit. Deux mille matelots sont dans la place ; ils s'emparent des issues qui conduisent aux forts ; les portes sont ouvertes au prince de Hesse.... Gi-

braltar est conquise, à l'inexprimable surprise des vaincus, et plus encore à celle des vainqueurs ¹.

Vingt jours plus tard, M. le comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV et de madame de Montespan, vint, avec cinquante vaisseaux de ligne et vingt-quatre galères, pour reprendre Gibraltar. L'amiral Rook, maître de la mer, livra bataille à ce prince, sous lequel commandaient MM. de Pointis et de Villadarias. M. de Toulouse fit honneur, dans ce combat, à son titre d'amiral de France : il se retira sans perte ; mais Gibraltar resta aux Anglais.

Louis XIV apprit cet autre échec presque en même temps que la défaite d'Hochstadt ; il ne fit point éclater sa douleur, son front se couvrit seulement d'un nuage plus épais... Ce prince apprend à commander aux passions ; il acquiert ce courage résigné qui est aussi la grandeur.

La fortune, si contraire à nos armes en Allemagne et dans le royaume catholique, nous est moins défavorable aux Pays-Bas, où l'électeur de Bavière, qu'excite désormais contre l'empereur une soif ardente de vengeance, soutient avec honneur les chances de la guerre. En Italie, nous sommes demeurés maîtres de la campagne : M. de Vendôme s'est emparé, dans ces derniers temps, de Verceil et d'Yvrée.

Sur le Rhin, il n'en est point ainsi ; M. de Marlborough, après avoir occupé Trèves, abandonnée par nos troupes, a fait mettre le siège devant Landau, que défendait le brave Laubanie, et qu'a voulu bombarder, en personne, l'archiduc Joseph, *roi des Romains* en dépit du Vatican. Malgré la plus honorable défense, dont j'aurai occasion de reparler, l'intrépide gouverneur a dû remettre aux ennemis cette clef de la France ; il avait supporté cinquante-trois jours de tranchée ouverte.

L'année 1704, qui se termine, a vu changer toute la face de l'Europe : Léopold, menacé par nous dans sa capitale au mois de juillet, insulte nos frontières au mois de décembre. L'Espagne, où Philippe V régnait tranquille naguère, tandis que les puissances se déchaînaient les unes contre les autres à cause de lui, doit songer à défendre aujourd'hui ses États. Les électeurs de Bavière et de

¹ Jamais Gibraltar n'a été reprise aux Anglais, malgré l'expédition tentée en 1782 par M. le duc de Crillon. On a souvent avancé que cette place fut livrée par trahison ; mais aucun témoignage digne de confiance n'a été mis à l'appui de ces assertions.

Cologne sont chassés de leurs possessions par l'empereur ; des princes souverains d'Italie quittent les leurs, poussés devant nos généraux. Ajoutons qu'Auguste, roi de Pologne, précipité de son trône par Charles XII, l'Achille du nord, se soustrait, de chaumière en chaumière, à son jeune vainqueur. Mais voici la plus grande, la plus surprenante de ces révolutions : Louis XIV, humilié, a su trouver dans le malheur une sagesse qu'il n'avait point au sein des triomphes et des prospérités.

Au milieu des calamités de la France, à peine a-t-on consacré un coin du crêpe funèbre qui la couvre aux deux plus illustres orateurs du monde chrétien ; Bourdaloue et Bossuet sont morts : Bourdaloue, éclatant d'une gloire sans tache ; Bossuet, flétri par le souvenir des persécutions de Fénélon.

Il y eut au jour de l'an une promotion de chevaliers de l'ordre ; le maréchal de Catinat y était compris, mais il n'a point accepté cette haute faveur, et s'en est excusé le lendemain au grand lever.

« D'où vous vient donc cette idée, monsieur le maréchal ? lui a demandé Louis XIV avec une hauteur qui laissait entrevoir du dépit.

— Sire, a répondu le vainqueur de Marseille, cette idée est la conséquence d'une appréciation exacte de ma situation à la cour.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais tâcher, sire, de me rendre moins obscur. Votre majesté, en me remplaçant dans mon commandement d'Italie, a laissé voir qu'elle était mécontente de mes services ; la grâce qu'elle daigne me faire serait donc gratuite.

— Vous avez mal compris le sujet de votre rappel : vos services, je les estime ; mais une ouverture prématurée, imprudente sur le duc de Savoie....

— Raison de plus... : un calomniateur ne peut mériter d'obtenir une place dans les ordres de votre majesté.

— Je ne dis pas, monsieur, qu'il y ait eu calomnie ; mais une tête couronnée méritait plus d'égards, et j'ai dû vous donner ce tort.

— Et moi, sire, je dois refuser une récompense que votre majesté m'accordait dans cette opinion. Je la supplie, de plus, de me pardonner l'erreur dans laquelle j'étais tombé ; mais j'avais pensé qu'une tête couronnée qui se dégrade par la trahison perdait toute sa grandeur, et que le plus humble des généraux, quand

il sert son prince et l'État au risque de son crédit, méritait quelque indulgence ?

— Avouez, monsieur le maréchal, reprit le roi qui changea en souriant la face de l'entretien, avouez que vos preuves vous inquiétaient un peu ?

— Mon Dieu non, sire ; ma famille a rempli mon hôtel de titres victorieux.... à ce qu'elle dit ; pour mon compte, j'ai dès longtemps acquis la plus précieuse de toutes les preuves, celle qu'il n'y eut jamais parmi mes aïeux aucun de ces seigneurs errants qui faisaient des biens d'autrui les leurs par le droit de l'épée.... ; aussi ne suis-je point sûr, quoi qu'en disent mes parents, que quelques-uns de nos ascendants n'aient pas dérogé.

— Mais le refus que vous faites du cordon peut nuire à votre famille ?

— Sire, elle me rayera de sa généalogie. »

Ici le roi s'éloigna de M. de Catinat en hochant la tête, et pas un seul des courtisans ne lui parla pendant le reste du lever.

L'électeur de Cologne est arrivé vers la fin de l'année dernière à la cour, où ce prêtre souverain s'est inscrit parmi les simples chapelains de la duchesse de Bourgogne. Malgré cette apparente modestie, le prince regrette fort ses États ; dans les premiers temps de son expulsion, le regret ne lui laissait pas même toute sa raison : on me racontait l'autre jour un trait de lui qui frise la folie. Étant à Valenciennes au carnaval dernier, son altesse électorale fit annoncer qu'elle prêcherait, le jeudi gras, sur la mortification des âmes dévotes, en expiation des péchés de l'époque. Au jour dit, l'église était remplie d'auditeurs, fidèles ou curieux. L'électeur arrive, monte en chaire, fait sa prière, se relève, et crie d'une voix de tonnerre : *Tour de carnaval, mes frères ! tour de carnaval !* Puis cet étrange prédicateur descend de chaire, pendant qu'une troupe de trompettes, de cors de chasse et de timbales, apostée par lui à la porte de l'église, met le comble à ce scandale, en faisant un tintamarre affreux... L'auditoire se montra fort scandalisé dans le premier moment ; mais il finit par hausser les épaules, et chacun se retira en demandant si le prince avait un médecin.

Retournons à la guerre, car aujourd'hui la guerre seule occupe toutes les têtes : spectacles, fêtes, galanterie, manège des courtisans, tout cède aux inquiétudes que les événements militaires

autorisent. M. de Lafeuillade, continuant ses succès en Savole, a pris Villefranche, et, qui mieux est, le port de Nice. Cette dernière prise, en ôtant au duc l'espoir d'être secouru par mer, rend sa position extrêmement critique. De son côté, M. de Vendôme s'est emparé enfin de Vérac, qu'il tenait assiégée depuis le mois d'octobre. Cette conquête est d'autant plus précieuse, qu'elle coupe les communications des ennemis avec le Crescentin, d'où ils tiraient incessamment des secours.

Mais, en Espagne, on s'obstine à vouloir reprendre Gibraltar : c'est attaquer aux cornes un taureau dont on ne s'est emparé par là que parce qu'il dormait. Le maréchal de Tessé, envoyé à la conquête de ce fort imprenable avec des troupes pour l'assiéger par terre, a complètement échoué dans cette tentative, malgré le concours de M. de Pointis, qui le secondait avec treize vaisseaux. Le général dut remmener de l'isthme sa petite armée, réduite à des débris ; l'amiral perdit sa flotte, que les Anglais enlevèrent à l'abordage, brûlèrent ou firent briser sur les rochers... M. de Pointis lui-même dut regagner la terre dans une simple chaloupe, à peine épargnée dans ce désastre général.

La relation de ce nouveau malheur arriva la semaine passée à Versailles ; le moment n'était pas favorable pour demander des grâces au roi ; pourtant ce fut celui que choisit M. le duc de Bourgogne, qui s'était fait le protecteur de M. de Laubanie, lieutenant général d'une bravoure éclatante et d'une modestie malheureuse. Mais je dois dire un mot des services de cet officier, avant de parler de la récompense que le petit-fils de France voulait solliciter. On sait que M. de Laubanie était gouverneur de Landau lorsque, à la fin de la dernière campagne, *le roi des Romains* vint investir cette place. Après un mois de siège meurtrier, le général français fut sommé de se rendre. « Il est si glorieux, répondit-il, de résister à un prince qui a tant de valeur et de capacité, que je veux encore avoir quelque temps cette gloire. » Vers la fin du second mois, un trompette renouvela la sommation, en demandant, de la part de l'archiduc, si le commandant de Landau prétendait s'ensevelir sous ses ruines. « Le mau » solée est trop beau, dit l'intrépide Laubanie, pour ne pas » l'ambitionner ; mais je tâcherai de reculer la sépulture. » Enfin une bombe ayant éclaté près de ce vaillant officier, il fut blessé à la poitrine, et privé de la vue par la terre et les pierres qui lui couvrirent le visage.... Landau se rendit. S'étant donc chargé de

guider M. de Laubanie dans la chambre du roi, M. le duc de Bourgogne, qui avait fait remettre le matin à sa majesté un mémoire renfermant tout ce que je viens de rapporter, conduisit son brave protégé auprès du monarque, en disant : « Sire, voilà un » pauvre aveugle qui aurait besoin *d'un bâton*.... » Louis XIV n'ayant rien répondu, M. de Laubanie fut si frappé de ce silence, qu'il tomba malade, et mourut il y a trois jours.

La mort de l'empereur Léopold, arrivée le 6 mai, est à peine un événement; elle ne peut rien changer à la face des choses; ce n'est en Allemagne qu'un homme de moins. Ce prince ne sortit jamais des bornes d'une étroite médiocrité; souvent même il se montra d'une nullité honteuse; plus souvent on le vit ingrat envers ses amis, et cruel avec ses ennemis, qu'il ne sut, dans aucun cas, ramener à lui par des procédés généreux. Le nom de Léopold ne marquera dans l'histoire que par l'exécution d'une foule de seigneurs hongrois, que l'empereur eût pu se rallier, et qu'il assassina.... L'Empire ne perd rien de sa prépondérance par la mort de ce souverain : la puissance autrichienne, c'est le bras d'Eugène; nous verrons bientôt si l'on peut ajouter, et la tête de Joseph 1^{er}.

Les Portugais s'avancent à grands pas sur le territoire espagnol : ils sont maîtres de Salvaterra, de Valancia, d'Alcantara et d'Albuquerque. Mais espérons que vers nos frontières du nord les ennemis vont s'arrêter.... Villars, qui a soumis les Camisards, Villars, que, malgré les intrigues de cour, il faut appeler au secours de la France, est enfin opposé à ce Marlborough, qu'il est digne de combattre, et dont l'éclatante fortune ne l'éblouira point. Le maréchal français, à la tête d'une armée inférieure en nombre à celle du vainqueur d'Hochstadt, est venu camper devant lui à Sirk, position dans laquelle il couvrait Thionville, Sar-Louis, et fermait les chemins de la Champagne aux ennemis. Marlborough méditait une action, Villars la désirait avec ardeur; mais la bonne position qu'il occupait, bien loin de permettre au duc de l'attaquer, obligea cet Anglais à décamper lui-même, le prince de Bade, qui devait lui amener un secours, ayant tardé d'arriver. Contraint de rétrograder, Marlborough donna, dans cette circonstance, le singulier exemple d'un général se justifiant auprès de son ennemi de ne l'avoir pas attaqué. « Monsieur le maréchal, écrivit-il à Villars, rendez-moi la justice de croire que ma retraite est la faute

» du prince de Bade, et que je vous estime encore plus que je ne suis fâché contre lui. » Milord Marlborough, ayant levé son camp sur le Rhin, se porte en Flandre; il y retrouvera le maréchal de Villeroy, auquel il n'aura pas l'occasion d'écrire une semblable lettre.

La nouvelle de ce premier succès, en faisant rougir le conseil Maintenon de son ingratitude envers l'un de nos plus grands hommes de guerre, a relevé un peu les esprits de la cour et de la ville... Rien de consolant comme l'espoir qui s'appuie sur la confiance. On revient tout doucement aux plaisirs; et je profite de l'à-propos pour dire un mot de deux nouveautés que nous ont données les comédiens français. La première est une tragédie d'*Idoménée*, dont le sujet me paraît emprunté du *Télémaque*. L'auteur est M. Crébillon, qui, dans ce premier ouvrage, donne à Melpomène une allure tout à fait nouvelle. J'ai lu autrefois les tragédies de Shakespeare; il me semble qu'il y a dans le genre de M. Crébillon quelque chose de ce sombre et énergique Anglais. Le plan d'*Idoménée* manque quelquefois de régularité, mais il n'est nulle part dépourvu d'intentions tragiques. Les vers sont durs, rocailleux, souvent incorrects; mais ils abondent en pensées fortes, en expressions d'une sublime originalité. S'il arrivait un jour qu'on ôtât à la tragédie un peu d'art, qu'on lui rendît un peu de naturel, la pièce nouvelle ne serait pas loin d'être un chef-d'œuvre. Boileau en a dit : « Il me semble que j'entends un ouvrage fait » par Racine ivre. » Je me garderai bien de prendre cela pour une amère critique. *Idoménée* a produit une vive sensation.

Les *Ménechmes*, comédie de Regnard, sont, je crois, imités du théâtre grec. La donnée principale est comique : deux hommes de la plus exacte ressemblance, et que l'on prend à chaque instant l'un pour l'autre, fournissent matière à une foule d'incidents, de bévues et de quiproquo, que l'auteur a rendus fort gais par sa manière vive et spirituelle. L'ouvrage se soutiendra.

L'étiquette de la cour est immuable; quels que soient les événements généraux, il faut que le cérémonial, les usages, le mécanisme enfin de la grandeur souveraine aillent toujours : toutes nos armées seraient détruites, nos frontières envahies, avant qu'on supprimât un voyage d'agrément à Marly ou à Fontainebleau. Le roi y tient à tel point, que la santé des courtisans, même celle des princes de sa famille, doit s'arranger de cette inviolabilité d'habitude. Au printemps, madame de Bourgogne était grosse et

fort incommodée; elle gardait la chambre, et passait toutes ses journées sur sa chaise longue. Il paraissait impossible à madame de Maintenon que la duchesse fût du voyage de Fontainebleau qui se préparait; Fagon fut chargé d'exciter doucement la compassion du roi sur l'indisposition de sa petite-fille, et d'obtenir que sa majesté ne l'emmenât point. Le médecin se tira de cette mission en homme habile : il fit résonner à l'oreille du roi les termes de l'art qui pouvaient le mieux caractériser le danger d'un voyage dans la situation de son altesse royale. Éloquence perdue! Madame de Bourgogne amuse Louis XIV; elle le fait rire, le divertit; ce prince n'a plus son nain, il faut bien que quelqu'un le remplace. Malgré sa grosseur, son indisposition et le colosse de danger élevé par Fagon, la princesse fut contrainte de suivre sa majesté à Fontainebleau. Trois jours après l'arrivée de la cour dans cette résidence, le roi, se promenant à l'issue de la messe devant le bassin, vit venir précipitamment à lui la duchesse de Lude, dame d'honneur de madame de Bourgogne. Elle parla bas quelque temps à sa majesté, qu'elle avait tirée à l'écart. Cet *aparté* ne fut pas long; le monarque revint, soucieux et préoccupé, près de ses courtisans; mais aucun d'eux, comme on le pense bien, n'osa l'interroger. Ce fut lui qui rompit le silence : « La duchesse de Bourgogne, dit-il avec dépit, vient de faire une fausse couche. — C'est un grand malheur, répondit M. de La-rochefoucauld, car, s'étant déjà blessée d'autres fois, il est à craindre que son altesse royale n'ait plus d'enfants. — Eh bien! quand cela serait, reprit le roi d'un ton brusque, qu'est-ce que cela me ferait? Est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils? et quand il mourrait, est-ce que le duc de Berri n'est pas en âge de se marier et d'en avoir? Eh! que m'importe qui me succède des uns ou des autres; ne sont-ce pas également mes petits-enfants? Dieu merci, elle s'est blessée parce qu'elle avait à l'être; je ne serai plus contrarié dans mes voyages et dans tout ce que j'ai envie de faire par les représentations des médecins et des matrones; j'irai et viendrai à ma fantaisie, et on me laissera en repos. » Le silence le plus profond suivit cette sortie; le roi, appuyé sur la balustrade qui entoure le bassin, excita l'attention des courtisans à propos d'une carpe... aucun d'eux ne parla. Louis XIV s'adressa alors à des gens du bâtiment, qui répondirent, et sa majesté fut délivrée d'un silence qui en disait trop... Je vois maintenant pourquoi madame de Maintenon, lors du dé-

part de Philippe V, fut si étonnée de la sensibilité des princes du sang.

Nous faiblissons aux Pays-Bas ; que sera-ce quand Marlborough s'y trouvera ? L'électeur, qui avait été forcé de lever le siège de Liège, était venu camper à Vignamont avec le maréchal de Ville-roy. Or l'étoile de ce dernier le suivait : le développement des lignes, les ayant rendues d'autant plus faibles qu'elles étaient plus étendues, offrit bientôt prise aux ennemis ; ces lignes furent forcées à un poste que M. de Roquelaure défendit en vain avec une grande valeur. Cependant M. de Caraman, au moyen d'une manœuvre nouvelle parmi nos troupes, parvint à opérer sur ce point une retraite honorable : il se retira en faisant former à son corps un bataillon *carré*, que les assaillants ne purent entamer ; et le poste, protégé par cette manœuvre, fut presque entièrement sauvé. L'armée a reculé jusque sous les murs de Louvain.

C'est toujours avec orgueil que je tourne mes regards vers l'Italie : là du moins il croît encore des lauriers pour nous. Les réputations se soutiennent par l'adresse autant que par les actions d'éclat : soit que le prince Eugène redoutât pour sa gloire l'impétuosité de Vendôme dans une bataille rangée, soit qu'il fût économe du sang de ses soldats, il s'était borné à une guerre de ruse et de chicane, depuis son retour en Italie. Le duc de Savoie, serré de près par Lafeuillade, avait le plus pressant besoin de secours, et le général autrichien ne lui en conduisait qu'avec lenteur. Enfin il se présenta, le 16 août, pour traverser l'Adda, défendue par le duc de Vendôme, et fit attaquer le pont de Cassano. Une action d'infanterie longue et meurtrière eut lieu. Les généraux en chef, dominés par un amour-propre égal, y combattirent comme deux grenadiers ; Vendôme eut son cheval tué sous lui ; Eugène, plus malheureux, fut blessé, et sa réputation reçut un échec. Les Impériaux furent forcés de se retirer ; le duc de Savoie demeura privé de secours. Vendôme est dur et impérieux ; il avait parlé avec peu de mesure, pendant le combat, à son frère, le grand prieur ; celui-ci quitta l'Italie le lendemain de la bataille qu'il avait aidé à gagner, jurant qu'on ne le verrait plus servir... Je suis sûr qu'il ajouta tout bas : « Si ce n'est la beauté. »

L'année dernière, la cour ne voulait Villars nulle part, maintenant elle le voudrait partout ; mais, comme il ne peut être tout à la fois en Flandre et sur le Rhin, il a dû se contenter de déta-

cher un corps de son armée, et de l'envoyer à l'électeur de Bavière. Ainsi affaibli, le maréchal n'en a pas moins forcé les lignes de Veissembourg le 3 juillet, et pris Hombourg le 26.

Plus tard, le maréchal se trouvait sur la défensive dans le pays d'Haguenau : il y eût facilement conservé ses lignes avec la totalité des troupes qu'il commandait primitivement ; mais, après le départ du détachement fourni aux généraux des Pays-Bas, il ne lui restait pas assez de forces pour s'opposer avec succès au prince de Bade, qui s'empara du pays et de la ville d'Haguenau.

Les Anglais et les Portugais ont achevé de conquérir le royaume de Valence et la Catalogne ; les étendards de Philippe V ne flottent plus sur aucune des places de ces provinces. Barcelone elle-même est soumise à l'archiduc Charles. Le général anglais qui s'est emparé de cette forteresse, le comte de Péterboroug, est un de ces aventuriers dont la vie tient du roman. Dans un âge encore fort tendre, il porta les premiers coups au trône de Jacques II, et forma le noyau des partisans du prince d'Orange. Riche, généreux, prodigue même, Péterboroug fait en Espagne la guerre à ses dépens ; bien plus, il arrive souvent que ce général anglais nourrit l'archiduc, roi catholique par la grâce des hérétiques, lequel a de fort grandes prétentions, mais de très-petites ressources. Au mois d'octobre, lord Péterboroug proposa au prince de Hesse d'attaquer soudainement Barcelone vis-à-vis un point dont il avait reconnu la faiblesse. Ce point est attaqué, enlevé ; mais le prince allemand y perd la vie. En ce moment l'explosion d'un magasin à poudre cause un tel désordre dans la ville, que les assiégés demandent à capituler. Cependant les troupes hessoises, introduites par la brèche, parcourent déjà les rues en vainqueurs, et en vainqueurs audacieux : l'or, les marchandises, les femmes tombent en leur pouvoir, ou le subissent. Les plus nobles Catalanes assouvissent la brutalité des plus obscurs soldats... Quelle altération de l'illustre sang espagnol ! La capitulation n'était point encore signée ; le vice-roi accourt sur le glacis, et reproche amèrement au général anglais ce qui se passe dans la place.

« Vous nous trahissez, lui dit-il ; nous capitulons de bonne foi, et vos soldats, entrés par les remparts, se livrent à des excès révoltants.

— Ce ne sont pas mes Anglais, répondit Péterboroug, mais les Allemands du prince de Hesse, qui vient de périr.

— Ne commandez-vous pas en chef, et ne pouvez-vous empêcher ces désordres ?

— Sans doute, si j'étais dans Barcelone. Écoutez, je ne connais qu'un moyen d'arrêter le pillage et le viol : laissez-moi entrer, avec mes Anglais, avant la signature du traité. Je vous réponds de tout calmer et de sauver la ville.

— Mais, général, qui me garantira que les conditions verbales de notre reddition seront respectées ?

— La parole d'un officier de sa majesté britannique.

— C'est qu'à la guerre.....

— A la guerre comme ailleurs, monsieur, un Anglais n'a jamais violé la foi qu'il avait donnée. J'entre, je parcours les rues, je rétablis l'ordre, et je reviens à la porte, avec toute l'armée, achever la capitulation.

— Allez donc, monsieur le comte.

— C'est avoir trop tardé. »

Péterboroug pénétra dans la ville avec deux mille Anglais, ramassa partout les pillards, en fit pendre quelques-uns, et revint au bout d'une heure sur le glacis, où le vice-roi l'attendait.

« Maintenant, monsieur, dit-il, dressons notre capitulation ; je vous jure qu'il n'est pas resté à Barcelone un seul homme de mon armée... J'ai fait rendre tout ce qui pouvait être rendu... Votre seigneurie m'excusera auprès des dames, mais il est des choses qu'on ne saurait restituer.

— Voilà qui est beau ! s'écria l'Espagnol en baisant la main du lord.... C'est bien dommage qu'une âme si magnanime soit hérétique.

— C'est vrai, répondit l'Anglais ; mais presque tous les soldats qui violaient tout à l'heure vos femmes sont catholiques romains. »

Tandis que Barcelone se rendait, Gironne se déclarait pour l'archiduc ; mais le maréchal de Tessé faisait lever le siège de Badajoz au Portugais Las-Minas.

En Savoie, la campagne se termine aussi heureusement qu'elle a commencé : Soucino a ouvert ses portes à nos troupes, et Montmélian s'est rendue à M. de Vendôme. Encore quelques jours, et Victor-Amédée sera assiégé dans sa capitale.

L'abbé Bruéïs vient de remettre au théâtre une farce qui eut, au seizième siècle, le plus grand succès, sous le titre des *Farces de maître Pierre Patelin*. La pièce plut tant alors, qu'un écri-

vain de l'époque la place au-dessus de toutes les comédies grecques, latines et italiennes. Malgré cette supériorité, cet ouvrage, joué tel qu'il était sous François I^{er}, ne réussirait pas aujourd'hui sur les tréteaux de la foire; mais comme le sujet a paru, avec raison, fort comique à Brutis, il l'a remis au creuset pour nous offrir *l'Avocat Patelin*, comédie en trois actes réguliers; ce qui ne l'empêche pas d'être très-gaie. Elle fut cependant sifflée outrageusement à la première représentation. Les comédiens avaient renoncé à donner *l'Avocat Patelin*, lorsque *Madame* les fit prier de le représenter une seconde fois pour elle. Dès les premières scènes, la princesse rit beaucoup des farces de Patelin; au second acte, son rire redoubla à tel point, que du parterre on voyait sauter la volumineuse gorge de son altesse... Le public se mit de la partie; non-seulement il rit à son tour, mais il applaudit à tout rompre. La pièce fit fureur aux représentations suivantes, et cela parce qu'une grosse gorge avait bondi.

La reine Anne, plus heureuse que son prédécesseur, consumma cette année l'union des royaumes d'Angleterre et d'Écosse, qui n'aurait plus qu'un seul et même parlement, sous le nom de *parlement de la Grande-Bretagne*. Une autre mesure politique était prise dans le même temps en Allemagne: les électeurs de Bavière et de Cologne y étaient mis au ban de l'Empire, comme traîtres à la grande confédération germanique; le fils du premier était jeté dans une prison. Les vaincus sont toujours de bien grands coupables. Mais, si le succès fait la vertu, M. de Vendôme est, quoi qu'on en dise, l'homme le plus vertueux de notre temps. A peine les lauriers de Cassano reposaient-ils sur son front, que d'autres lauriers y ont été joints. Le petit-fils de Henri IV, qui n'est pas maréchal de France, après autant de victoires que le maréchal de Villeroy compte de défaites, ayant rencontré à *Cassinato* le comte de Reventlau, général danois, lui a livré bataille, et l'a défait entièrement. Le vainqueur poursuivait encore les vaincus le lendemain de cette brillante action, lorsqu'il trouva le prince Eugène, qui accourait au secours de son allié. Attaqué par l'impétueux Vendôme, il se fit tuer deux mille hommes, et dut suivre le mouvement de retraite précipitée du comte de Reventlau. Le général autrichien, retiré derrière l'Adige, y attend les secours que son souverain lui a promis.

Après un si beau succès, pourquoi faut-il qu'on retrouve en

Espagne de si tristes événements ! Barcelone était prise ; Philippe V n'avait pas assez de troupes et possédait trop peu d'autres moyens pour tenter de reprendre cette forte place. Quand on manque de pouvoir, il faut savoir s'armer de résignation en attendant une meilleure fortune : on augmente ses malheurs lorsqu'on veut imprudemment les réparer. Mal inspiré, mal conseillé peut-être, le roi catholique fit investir Barcelone, au commencement d'avril, par trente-sept bataillons et trente et un escadrons, l'élite de son armée, qu'il commanda lui-même, ayant sous lui le maréchal de Tessé. Il ne restait plus que vingt-cinq vaisseaux à la France ; Louis XIV les avait confiés au comte de Toulouse... Il vint les ranger devant Barcelone pour seconder les efforts de Philippe V... Malheureux siège ! fatale union ! La flotte anglaise paraît, dissipe l'escadre française, et le comte de Tessé, contraint de lever le siège avec précipitation, abandonne dans ses lignes équipages de siège, bagages, provisions, et quinze cents blessés que recueille l'humanité du comte de Péterboroug.

Cependant il nous restait de l'espoir en Flandre : nos pertes n'y étaient point des désastres ; elles pouvaient se réparer. Malheureusement Villeroy commandait de ce côté : quatre-vingt mille hommes étaient réunis sous ses ordres ; mais que fait le nombre des combattants ? Turenne en voulait à peine quarante mille pour attaquer avec succès les plus fortes armées. Le favori de Louis XIV, oubliant et ses précédents et ceux de Marlborough, qu'il avait en tête, se flattait de subjuguier enfin la fortune, et d'effacer à jamais dans la mémoire des hommes le souvenir de ses échecs. L'armée du maréchal était campée au bord de la petite rivière de Ghette, ayant son centre près du village de Ramillies. Dans ce centre, qu'il eût fallu montrer fort et libre de ses mouvements, Villeroy avait enclavé les soldats de nouvelle recrue, et les lignes y étaient embarrassées par les bagages, qu'un général expérimenté rejette toujours avec soin derrière lui. Quant à la gauche, le maréchal, comme s'il eût voulu la garantir du combat, au lieu de la placer de manière à y prendre part, l'avait reléguée au delà d'un marais qui lui coupait toute communication avec le reste de l'armée. La droite seule, d'après ces étranges dispositions, pouvait donc agir avec quelque chance de réussite. Villeroy était entouré d'officiers expérimentés ; ils ne manquèrent pas de lui faire les plus vives représentations sur cet ordre de bataille, aussi dangereux qu'opposé aux règles de la guerre. Cet inhabile tacticien fut sourd, et

attendit l'attaque avec une confiance imperturbable dans ses talents. « Messieurs, dit Marlborough à ses officiers, ce petit- » maître de Versailles m'aurait prié de placer ses troupes à ma » plus grande commodité pour les vaincre, que je ne les aurais » pas mieux disposées que lui. Vous pouvez commander votre » dîner; ceci n'en sera pas long. » A ces mots, le duc dégarnit sa droite, qui ne pouvait pas être attaquée par la gauche de Villeroy, logée dans le marais comme une troupe de canards, et l'illustre Anglais renforce son aile gauche et son centre de tout ce qui lui devient inutile sur l'autre point. M. de Gassion, lieutenant général, appréciant en homme éclairé ce mouvement des ennemis, court au quartier du maréchal : « Vous êtes perdu, lui dit-il, si vous ne » changez votre ordre de bataille, si vous ne resserrez vos lignes, » et ne placez mieux votre gauche. Vite, faites partir vos aides » de camp; nous allons être attaqués tout à l'heure, il n'y a pas » un moment à perdre. » Villeroy traita avec hauteur le conseiller, s'emporta contre lui, et rien ne fut changé... Le canon se fit entendre : « C'en est fait, dirent tous les généraux, l'armée de sa » majesté est anéantie. »

Attaquées avec impétuosité vers Ramillies par des forces supérieures, nos troupes ne purent en soutenir le choc; elles furent taillées en pièces. La bataille dura... une demi-heure, et ce court espace de temps suffit pour nous faire perdre vingt mille hommes, dont quatre mille restèrent sur le carreau. Le pauvre électeur de Bavière, présent à Ramillies, partagea la honte de cette journée; Marlborough en fit rejaillir la gloire sur le duc de Vittemberg et le maréchal d'Owerkerque, qui commandaient près de lui.

Tel fut, aux Pays-Bas, le triste pendant de la bataille d'Hochstadt; les résultats furent plus rapides encore après les désastres du 23 mai 1706, qu'ils n'avaient été après ceux du 13 août 1704 : Anvers, Louvain, Malines, Lierres, Bruxelles, Bruges, Gand, Oudenarde, Ostende, Menin, Dendermonde, Ath, tombèrent en peu de jours au pouvoir du vainqueur; les vaincus, dans une déroute complète, ne purent rien défendre, rien couvrir; ils ne purent songer qu'à leur salut. Villeroy, devenu aussi humble qu'il s'était montré audacieux avant le combat, demandait alors à tout le monde des conseils qu'il ne voulait naguère recevoir de personne. Honteux, désespéré, inquiet sur ce crédit qui lui tenait lieu de gloire, il n'osait envoyer à Louis XIV le funeste rapport des événements de Ramillies; ce ne fut qu'au bout de cinq jours que

le courrier partit. Mais la renommée vole dans le malheur comme dans la prospérité : Paris, Versailles, presque toute la France, retentissaient déjà de cris d'alarme ou de douleur, qu'accompagnaient de virulentes imprécations contre Villeroy. Déjà le cocher de M. de Verthamont inondait les carrefours de ce couplet :

C'est bien dommage, sur ma foi,
Que monseigneur de Villeroy
Soit déjà maréchal de France;
Car, dans cette grande action,
On peut dire sans complaisance
Qu'il a mérité le bâton.

Jamais, à coup sûr, critique ne fut plus méritée; néanmoins le roi la souffrait impatiemment; la perte d'une armée de quatre-vingt mille hommes n'avait pas suffi pour enlever l'affection de ce prince au maréchal défait en Flandre, et sa majesté blâmait fort ce qu'on disait à la cour contre cet officier. Louis XIV écrivit à Villeroy, de sa main, pour le consoler plutôt que pour lui annoncer son remplacement; il lui laissait, d'ailleurs, l'initiative de sa démission. Le courtisan gâté ne la donna point; le roi fut obligé de le rappeler; et sa majesté ne laissa pas de dire qu'elle n'avait accordé le retour du maréchal qu'à ses instances réitérées. Plutôt que d'avouer la maladresse d'un homme qu'il chérissait, le monarque accusait la Providence : « Dieu a donc oublié tout ce que » j'ai fait pour lui! s'était-il écrit en apprenant la défaite de Ra- » millies... » Les rois, aussi, serviraient-ils l'Éternel par intérêt ? Enfin Villeroy reparut à la cour : « *A notre âge on n'est plus* » *heureux, monsieur le maréchal,* » lui dit Louis XIV avec doul- » leur, et ce fut le seul reproche qu'il reçut de son maître,

Les mauvaises destinées, ainsi que les destins prospères, s'en-chaînent presque toujours dans la vie politique comme dans la vie privée. Malheureux en Flandre, malheureux en Espagne, et peu rassuré pour ses frontières du Nord, Louis XIV était de moins en moins maître de la guerre en Italie, et sa majesté était toujours de l'infidèle duc de Savoie, assiégé dans sa capitale par la duc de... feuillade. Le prince Eugène, contenu au delà de l'Adige, ne pouvait espérer de secourir Victor-Amédée : une coalition de puissances redoublées ajoutait encore aux obstacles qui opposaient à général autrichien le cours d'un fleuve rapide. Le conseil de Versailles crut que ces difficultés suffiraient pour...

Impériaux ; il rappela Vendôme. L'instant était mal choisi : le vainqueur de Cassano venait de cesser de pouvoir contenir Eugène derrière l'Adige ; il lui avait laissé franchir cette rivière et le canal Blanc. Les assiégeants de Turin pouvaient être promptement inquiétés.

Cependant le duc, envoyé dans les Pays-Bas pour y rétablir les affaires du roi, accueillit avec orgueil cet hommage rendu à ses talents ; il abandonna sans réflexion son commandement d'Italie, et dès ce moment les hommes de guerre éclairés prévirent des revers au delà des Alpes.

Voyons cependant ce qui se passe sur le Rhin, où l'autre bras de Louis XIV, Villars, arrête les ennemis aux portes de la France. Du 1^{er} mai au 20 juillet, ce maréchal a ressaisi l'offensive sur toute la ligne : il a fait lever le blocus du fort Louis, s'est emparé des retranchements, puis de la ville de Drusenheim, a pris Haguenau, et s'est rendu maître de l'île du Marquisat. Partout le prince de Bade a été réduit à se défendre.

Les prévisions défavorables qu'on avait eues en voyant le duc de Vendôme quitter le théâtre de ses victoires se sont réalisées : l'Italie est entièrement perdue.

Le duc de Lafeuillade, qui commandait devant la capitale du duc de Savoie, avait fait la dernière campagne avec quelque gloire ; Chamillart, dont il a épousé la fille, et madame de Maintenon, qui l'aimait, pensèrent qu'il était temps de lui faire obtenir le bâton de maréchal resté sur la tombe de son père ; le ministre et la marquise décidèrent le roi à lui confier le siège de Turin. Ajoutons qu'en ce moment le bruit courut à la cour que madame la duchesse de Bourgogne favorisait ce choix, sur l'engagement secret que Lafeuillade prit, dit-on, de ne s'emparer ni de Turin, ni de Victor-Amédée, père de la princesse. Nous verrons bientôt si les événements nous permettent d'adopter cette version. Quoi qu'il en soit, des préparatifs immenses furent faits par le secrétaire d'État de la guerre pour favoriser la conquête de son gendre : on lui envoya cent quarante canons de siège, cent dix mille boulets, vingt mille bombes, vingt-sept mille grenades, un million de cartouches, douze cent mille livres de poudre, quinze mille sacs à terre, trente mille pioches, du fer, du plomb, du fer-blanc, des cordages, du salpêtre, du soufre, enfin des instruments de toute espèce. Lafeuillade prit le ton d'un maréchal de France ; il en re-

vêtait à peu près l'habit, en eut la table sous les murs de Turin, et renouvela tous ses chevaux de bataille. Il est vrai que le duc devait peu s'inquiéter de cette dernière dépense, s'il avait conservé l'habitude de payer son marchand de chevaux avec des papillons ¹.

Tout cela n'était que du faste, de l'enivrement ; voici maintenant de la sottise. Le maréchal de Vauban, pénétré des difficultés que M. de Lafeuillade aurait à surmonter pour s'emparer d'une place telle que Turin, lui écrivit secrètement qu'il était prêt à se rendre dans son camp, où, comme simple volontaire, il pourrait *peut-être* lui rendre quelques services. Piqué d'une offre que le grand ingénieur faisait dans toute la sincérité de son âme et sans arrière-pensée, le duc la reçut comme le témoignage d'un orgueil caché sous des dehors modestes. Il répondit à Vauban « qu'il espérait prendre Turin à la *Cohorn* ². » Voyons donc quels seront les effets de tant de jactance.

Eugène s'était avancé à grands pas vers la Savoie ; il avait passé le Pô, lorsque le duc de Savoie, informé de l'approche du général autrichien, sortit de sa capitale avec un petit corps de cavalerie. Le chef des assiégeants, au lieu de pousser plus activement l'attaque d'une place qui venait de perdre son meilleur soutien, s'attacha ou parut s'attacher aux traces du prince, qu'il perdit bientôt de vue. Voilà le premier, l'unique exploit de Lafeuillade devant Turin.

Le duc de Vendôme, en quittant l'armée d'Italie, en avait remis le commandement à M. le duc d'Orléans, prince versé dans l'étude de la guerre, comme dans toutes les connaissances utiles, et dont la valeur était éprouvée. Cependant le neveu du roi fut environné, à cette occasion, d'une confiance si limitée, qu'à peine put-il choisir son état-major, et qu'il dut en soumettre la composition à sa majesté. Philippe se proposait, par exemple, d'emmener M. Augrand de Fonpertuis, homme aimable, débauché spirituel, dont la gaité cynique plaisait beaucoup au duc. A ce nom, Louis XIV fronça son sourcil olympien.

« Quelqu'un, lui dit le prince qui avait vu ce mouvement, déplairait-il à votre majesté dans cette liste de mes officiers ?

— Oui, mon neveu ; ce monsieur Augrand...

¹ Voyez tome I, page 404.

² Ce Cohorn, dont il a été parlé ailleurs, était un ingénieur hollandais qui avait pris quelques places fortifiées par Vauban.

— Est un de vos fidèles serviteurs, sire; un homme qui se rendra à un poste avec la certitude de s'y faire tuer.

— N'importe, monsieur, ce gentilhomme est indigne de votre confiance...

— Je vous supplie, sire, de me dire pourquoi.

— Il est janséniste...

— Janséniste, lui!

— Eh! n'est-il pas le fils de cette folle qui courait après cet Arnaud?

— J'ignore ce qu'était sa mère; mais, pour lui, loin d'être janséniste, je ne sais, en vérité, s'il croit en Dieu.

— Quoi! vraiment?

— Je puis assurer à votre majesté qu'Augrand est ainsi.

— A la bonne heure..... On m'avait donc trompé sur son compte. »

L'abandon de sa majesté est fort naïf, et l'on voit jusqu'où peut aller l'esprit de secte : le roi condamne sans pitié ses sujets s'ils sont jansénistes... ; il leur pardonne s'ils ne sont qu'athées.

Le duc d'Orléans trouva les troupes de Vendôme vers le Pô : elles étaient en désordre et découragées; il espéra peu s'opposer à la marche d'Eugène. En effet ce général, ayant passé le Tanaro en présence du prince, s'empara rapidement d'une multitude de places, et rejoignit le duc de Savoie près d'Asti. Philippe n'eut alors d'autre ressource que de venir s'enfermer dans les lignes de circonvallation tracées devant Turin; le maréchal de Marsin venait d'y arriver, après avoir pris les ordres de la cour. Lorsqu'il eut rallié convenablement son armée, le prince réunit un conseil de guerre pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire. « Si nous » attendons Eugène dans des retranchements dont l'étendue est » de cinq lieues, dit-il, nous ne pouvons nous flatter de défendre » un tel camp, qui d'ailleurs est coupé en deux par la Doire. » Marchons donc aux ennemis, messieurs, et, dans le mouvement que nous allons faire, choisissons une meilleure position » pour recevoir la bataille. » Tous les généraux présents avaient répondu, *Marchons!* lorsque le maréchal de Marsin, tirant de sa poche un ordre du roi, pria son altesse d'en prendre lecture. Cet ordre portait qu'en cas d'action, l'armée déférerait à l'avis du général vaincu à Hochstadt, et ce général opina pour qu'on attendît l'ennemi dans les lignes. Il fallut obéir.

L'événement ne se fit pas attendre; Eugène attaqua avec une

épaisse colonne, marchant sur vingt-cinq hommes de profondeur. A la douleur qu'éprouvait le prince d'être obligé de combattre dans une position si désavantageuse, se mêla bientôt le déplaisir d'entendre contremander ses ordres ou détruire ses dispositions par Marsin ou Lafeuillade. Son altesse royale, ne pouvant plus commander en général, s'exposa en soldat. Bientôt le duc fut couvert de blessures; le sang l'aveuglait, mais il combattait toujours : il eût voulu trouver mille morts dans un engagement où la honte d'une défaite allait être son partage. Au moment où le prince Eugène, après deux heures d'une défense héroïque, forçait les retranchements, Philippe voulut faire porter en avant un escadron du régiment d'Anjou; l'officier qui le commandait ayant refusé de marcher, le prince lui balafra le visage d'un coup d'épée, en s'écriant avec rage : « Avez-vous aussi l'ordre de la cour de déshonorer votre régiment ? » On venait d'emmener M. le duc d'Orléans dans sa tente pour panser ses blessures; à peine y était-il, qu'un *saute qui peut* général retentit douloureusement à son oreille : on n'eut que le temps de l'entraîner hors du camp, les Impériaux en étaient maîtres; les Français fuyaient dispersés : tout était perdu. Une heure après, le duc apprit que M. de Marsin, qui avait eu la cuisse emportée, venait de mourir prisonnier de guerre. On annonça aussi au prince que l'abbé de Grancey, son aumônier, avait perdu la vie à dix pas de lui : « Le pauvre abbé ! dit un officier, » qui, malgré la gravité du cas, ne put réprimer un bon mot, » s'il revenait, il mourrait de joie en apprenant qu'il a été tué. »

Cette terrible catastrophe se passait le 7 septembre; le 9, une victoire fut remportée à Castiglione, par M. de Médavi, sur le prince de Hesse. Mais ce fut du sang inutilement versé; la défaite de Turin décidait du sort de la campagne. Il ne resta pas même la présence d'esprit aux vaincus : au lieu de se retirer sous Casal, ce qui eût couvert le Milanais, on se jeta sur Pignerol; le pays de Modène, celui de Mantoue, Milan, le Piémont ainsi que Naples, furent perdus en quatre heures. Nos malheurs de l'Italie sont donc au niveau de ceux de l'Allemagne, de l'Espagne et des Pays-Bas. La France seule est encore intacte; le restera-t-elle ?

L'armée vaincue sous Turin a pris de tristes cantonnements en deçà des Alpes; M. le duc d'Orléans, retenu par la gravité de ses blessures au milieu des troupes, a été sur le point de se faire couper un bras. La duchesse sa femme, ayant appris que son al-

tesse royale avait perdu tous ses bagages, s'est empressée de mettre en gage ses pierreries estimées deux millions, et de faire passer au prince l'argent qu'elle en a tiré. Le lendemain, madame de Maintenon, singeant ce bel exemple, et paraissant vouloir le surpasser par le motif, envoya à la monnaie toute son argenterie, valant cent mille écus, pour venir au secours de l'État.

Le duc de Lafeuillade est de retour à Paris, sain et sauf, mais dépourvu de tout ce qu'il possédait au commencement du siège de Turin. Ce seigneur chercha pendant trois jours cinquante mille livres qu'il ne put trouver. Le ministre, son beau-père, offrit de les lui donner, mais à certaine condition que je ne puis faire apprécier qu'après un mot d'explication préalable. Lafeuillade en est à son second mariage : sa première femme, fille du secrétaire d'État Châteauneuf, mourut sans avoir connu les douceurs de l'hymen, dont elle avait accepté les chaînes. La seconde, enfant chéri de M. de Chamillart, ne fut pas davantage initiée aux félicités conjugales jusqu'au dernier retour de l'armée du duc, son dédaigneux époux. Or le ministre promit à son gendre les cinquante mille livres dont il avait besoin, s'il voulait enfin coucher une nuit avec sa femme. Lafeuillade s'engagea sous serment à s'exécuter de bonne grâce ; mais il exigea que la somme lui fût comptée d'avance : son excellence y consentit.

Le duc fut ponctuel ; Chamillart le vit entrer chez sa fille, qui était fort jolic.... Il se frotta les mains en grommelant tout bas : « Dans neuf mois nous aurons un rejeton Lafeuillade, un petit » candidat maréchal de France. Eh bien ! dit le secrétaire d'État » à sa fille, dès qu'il la vit le jour suivant, qu'avez-vous à m'ap- » prendre ? — Rien, mon père, répondit-elle, si ce n'est que » vos cinquante mille livres sont dépensées en pure perte. — » Comment ! que voulez-vous dire ? demanda Chamillart surpris. » — Je veux dire, mon père, qu'en temps de guerre, lorsqu'on » soudoie un allié, il ne suffit pas de l'envoyer au combat, il faut » s'assurer qu'il s'est battu. »

L'anecdote a fait grand bruit à l'OEil de bœuf, où Lafeuillade l'a racontée lui-même à Cavois, au comte d'Ayen et à d'autres fêaux ses amis. « Et vous savez, messieurs, s'est empressé d'a- » jouter le duc, que si je me dispense quelquefois de chanter, ce » n'est pas faute de voix, mais parce que l'air ne me plaît pas, » et je n'ai jamais pu m'habituer à la musique du ménage. » Con- » venons qu'on ne peut pas oublier une défaite plus galiment.

Il arriva dernièrement une chose qui ne s'était pas vue depuis longtemps : le roi rencontra madame de Montespan à Mendon, chez *Monseigneur*. Sa majesté jugea qu'elle ne pouvait se dispenser d'adresser la parole à l'ancienne favorite : « Je vous fais » mon compliment, madame, lui dit-il, vous êtes toujours fraîche, » toujours belle, et j'espère que vous êtes heureuse. — Je le suis » aujourd'hui beaucoup, répondit la marquise, puisque j'ai le » bonheur de pouvoir présenter mon respectueux hommage à » votre majesté¹. »

En rentrant à Versailles, le roi reçut M. le duc d'Orléans, arrivé de la veille, avec un bras en écharpe, et un bandeau sur le front. Louis XIV accueillit fort bien son neveu, et s'informa tendrement de ses blessures. « Je vois avec peine, dit ce prince, que celle de » la tête tarde à se guérir. — Ce n'est rien, sire, répondit le duc » en soupirant; mais je porte le plus longtemps que je puis cet » appareil qui me couvre le front. » Le roi ne répliqua point.

Mademoiselle de Lenclos, si longtemps fameuse par sa beauté, sa galanterie et son esprit, mourut le 17 octobre, à cinq heures du soir, dans sa maison de la rue des Tournelles; elle touchait au complément de sa quatre-vingt-dixième année. Se sentant fort mal au moment où le soleil couchant dardait sur elle son dernier rayon, Ninon pria sa femme de chambre d'ouvrir la croisée : « Je veux, » dit-elle, voir cette lueur d'un jour qui s'éteint comme moi.... » Que l'éclat de ce rayon est doux ! Je regrette qu'il n'emporte » pas ma vie avec lui. » Elle parlait encore quand on lui annonça le curé de sa paroisse, qui, guidé par un zèle pieux, venait chez cette vieille pécheresse essayer de sauver une âme de plus. « Je » vous sais gré, monsieur, lui dit mademoiselle de Lenclos, de » votre démarche auprès de moi.... Je crois à l'excellence de votre » mission ; je crois à l'efficacité de la pénitence ; je serais même » disposée à me confesser,...; mais, ajouta-t-elle avec un sourire » imperceptible, il me reste trop peu de temps pour un tel ou- » vrage.... Bénissez-moi, et que Dieu me pardonne.... » Un instant après, Ninon n'était plus.

On ferait un livre bien amusant des archives de Ninon ; il y a là de l'esprit et du sentiment de toute nature. On a trouvé chez elle des déclarations d'amour, des madrigaux, des acrostiches, des romances, des bouts-rimés dans tous les meubles. Il y avait des

¹ Ce fut la dernière fois que la marquise vit le roi.

billets doux dont l'écriture révélait des passions contemporaines de Louis XIII. Au fond du tiroir parfumé d'une toilette, à couvert un double quatrain, gage de la tendresse malheureuse que le grand prieur de Vendôme éprouva jadis pour Ninon. Les vers de cet amant éconduit; il les avait laissés un moment dans cette même toilette qui les recéla longtemps :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas;
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Mademoiselle de Lenclos avait minuté au-dessous cette parodie :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes,
Pourquoi n'en empruntais-tu pas?

Environ un mois avant la mort de mademoiselle de l'abbé de Châteauneuf, son ami, lui présenta un jeu d'environ douze ans, nommé *Arouet*, dont on parlait dans les salons, à cause d'une pièce de vers qu'il avait composée et que je rapporterai tout à l'heure. Ninon, qui s'était familiarisée avec ces vers, avait prédit que l'auteur serait un homme de génie et qu'il voulait le voir. La moderne Laïs, après avoir entretenu l'abbé charmée de sa conversation, éblouie des éclairs qui passaient sur ses yeux, déclara de nouveau qu'il lui paraissait appartenir à une grande destinée; et, comme elle put juger que la fortune de son père était bornée, elle lui légua une somme de deux mille livres pour acheter des livres. Ce legs a été fidèlement acquitté.

Revenons maintenant à la pièce de vers qui fut la cause de ce don. Un invalide, qui avait servi sous Mazarin dans le régiment du Dauphin, alla un jour au collège pour prier le premier régent qu'il rencontra de lui composer un sonnet rimé pour son altesse royale. Le maître répondit à ce brasseur qu'il était alors trop occupé; mais il le renvoya à un autre. Celui-ci lui dit-il, ferait ce qu'il demandait. Cet écolier, c'était moi; voici le placet :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour est notre espérance;
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français,

Souffrez que ma vieille veine,
 Par un effort ambitieux,
 Ose vous donner une étrenne,
 Vous qui n'en recevez que de la main des dieux.
 Ou a dit qu'à votre naissance,
 Mars vous donna la vaillance,
 Minerve la sagesse, Apollon la beauté;
 Mais un dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
 Voulut aussi me donner mes étrennes
 En vous donnant la libéralité¹.

La Catalogne étant ouverte à l'archiduc Charles par la possession de Barcelone, il ne lui restait plus qu'à marcher sur la capitale du royaume catholique. Aussi s'avança-t-il presque sans obstacle vers Madrid, soumettant, ou directement, ou par les généraux anglais et portugais, Ciudad-Rodrigo, Carthagène, Salamanque; tandis que, d'un autre côté, ses alliés s'emparaient des îles d'Ivica et de Minorque. Enfin le prétendant, établi dans le palais de Philippe V, que la reine avait dû quitter précipitamment, se fit proclamer roi des Espagnes au milieu des mousquets de lord Galloway. Plusieurs conseils furent tenus au nom de ce monarque couronné par des soldats; les hommes les plus distingués du parti autrichien y furent appelés, et l'on vit avec surprise au milieu d'eux le marquis *de Ribas*, conseiller de Charles II, qui avait dressé le testament de ce prince en faveur du duc d'Anjou. Mais les cours sont ingrates; Ribas, desservi facilement auprès de Philippe V, fut sacrifié, sans que le roi d'Espagne daignât se rappeler ce que le seigneur castillan avait fait pour le petit-fils de France. La condition des courtisans serait aussi trop dure, si, après avoir été payés de leur servitude par la disgrâce, ils ne pouvaient exercer contre ceux dont ils éprouvent le mépris cette vengeance qui console quelquefois les âmes, et surtout les âmes espagnoles. Le conseil de Charles s'était flatté de faire déclarer à M. de Ribas que le testament avait été supposé; cet espoir fut déçu: le marquis voulait se venger de Philippe V, en se joignant à ses ennemis; mais rien ne put le faire consentir à blesser la vérité.

Ces événements se passaient dans le temps où l'Italie devenait le théâtre d'un drame non moins sérieux: les armes de la France brillaient encore aux portes de Turin; la puissance et la liberté du duc de Savoie étaient menacées à la fois. Eh bien! dans ce temps

¹ Tout porte à croire que cette pièce de vers, qui n'est remarquable qu'à cause de l'âge du poëte, est la première de Voltaire qui soit sortie de son collège.

même, la reine d'Espagne, comme pour offrir aux nations l'exemple le plus singulier de la bizarrerie des destinées, parcourait les villes de la monarchie, animant les cœurs, excitant le zèle en faveur de Philippe V, qui tenait la foudre suspendue sur le père de cette princesse. En moins de trois semaines, elle procura, par ses démarches, plus de deux cent mille écus à son mari.

Malgré tant d'efforts, la cause de Philippe V paraissait désespérée, même dans le conseil de Versailles. On y décida qu'il n'était plus possible de maintenir ce prince en possession de la vieille Espagne, et que, pour lui conserver au moins une partie de ses États, il ne restait plus que le parti d'aller établir en Amérique le trône qui venait de crouler à Madrid. Vauban offrit à la cour de suivre ce royal transfuge, de lui bâtir des places de guerre et de le garantir des insultes de ses voisins. Ce projet ne laissait pas de sourire à Louis XIV, qui voyait en perspective les galions du Mexique et du Pérou cinglant vers les ports de France, au lieu de se diriger vers ceux de la presqu'île espagnole. Chez les rois comme chez les autres hommes, le *moi* l'emporte toujours sur toutes les considérations. Mais ce projet de migration ne se réalisera point : les sujets de Philippe V, à la réserve d'un faible parti n'aiment pas l'archiduc Charles, et sont attachés au prince français. Partout où le premier a été proclamé, des cris nationaux de *vive Philippe V!* ont répondu aux cris de *vive Charles!* poussés par les soldats conquérants. Cet amour expansif de son peuple relevé les espérances du roi : secondé par M. de Berwick, devenu maréchal de France, ce monarque marche, à la tête de ses troupes, vers sa capitale envahie, en voyant grossir chaque jour ses colonnes des sujets dévoués qui s'attachent à ses pas. Les Autrichiens, les Anglais, les Portugais, harcelés par la population, inquiets de leurs relations, manquant de subsistances, et rebutés par tant de difficultés, se découragent, se laissent battre en diverses rencontres. Pressés bientôt dans la capitale par les troupes de M. de Berwick, les alliés abandonnent cette ville au milieu de la nuit, et les Espagnols, au retour du soleil, voient flotter sur le palais les couleurs de Philippe V. Ce même jour, il rentre à Madrid au bruit des acclamations presque unanimes de ses habitants.

Telles furent les destinées de l'Espagne, depuis la triste tentative du roi sous les murs de Barcelone jusqu'à la fin de septembre. Mais avant d'être replacé sur son trône, ce prince eut à dévorer le chagrin que lui causèrent ses pertes en Italie ; et malheureusement

elles paraissent irréparables. Les faibles garnisons que nous avons laissées dans quelques places au delà des Alpes y seront bientôt affamées, et la petite armée du comte de Médavi, malgré la victoire de Castiglione, sera forcée de poser les armes devant l'armée toujours croissante du prince Eugène. On parle à la cour de proposer une capitulation à l'empereur, pour le retour des troupes françaises restées en Italie, et qui s'élèvent à quinze ou seize mille hommes.

Il se passe par le monde des aventures qui font diversion à tout, même aux malheurs de l'État : depuis huit ou dix jours, on ne s'occupe plus que d'une jeune recluse, appelée mademoiselle de Monasteroltes; il est vrai qu'il y a de l'originalité dans ce qui vient de lui arriver. Le comte de La Chetardie, vieux mondain repentant, s'était retiré chez son frère, curé de Saint-Sulpice, pour vivre dans la retraite et la dévotion. Ce gentilhomme touchait à sa quatre-vingtième année : c'est l'âge du repentir le plus tardif, et, certes, personne ne s'attendait à une rechute de la part du comte. On se trompait pourtant : après quelques mois de jeûne, de macérations, La Chetardie, tirant le vénérable pasteur en particulier, lui déclara que l'esprit *malin* triomphait en lui et le tourmentait à tel point, qu'il y avait danger éminent de damnation, si un prompt mariage n'y mettait ordre. Le curé répondit à son frère qu'il fallait que le diable fût bien désœuvré, pour se loger dans un corps de quatre-vingts ans; mais qu'enfin, puisqu'il en était ainsi, il allait chercher une femme au dévot défaillant. Après avoir entretenu de cette pressante nécessité un petit conseil féminin, l'abbé de La Chetardie apprit qu'il y avait dans un couvent voisin de Saint-Sulpice une jeune pensionnaire très-noble, mais très-pauvre, que ses parents marieraient volontiers au vieux comte. Le curé voit la demoiselle, qui lui plaît, se rend ensuite auprès du père, que la richesse du prétendu séduit, puis enfin on obtient le consentement de la demoiselle, que l'âge du futur décide. La cérémonie fut d'autant plus prompte, que le démon était plus acharné : on bénit, on dina, on dansa, et chacun souhaite le bonsoir aux époux. Mais à peine étaient-ils au lit depuis une demi-heure, lorsque la sonnette, violemment agitée par la mariée, attira dans sa chambre une partie des convives qui achevaient de passer gaiement la nuit au salon. Que devint-on en voyant le comte de La Chetardie expiré à côté de sa jeune femme ! A la stupeur succédè-

rent les délibérations sur le parti à prendre ; le curé ayant réuni les avis, la majorité des opinants décida qu'à l'instant même, celle qui n'était madame de La Chetardie qu'à un point très-indéterminé fût reconduite à son couvent, bien qu'il fût plus de minuit. On parla beaucoup de cet événement singulier pendant huit jours ; il s'engloutit ensuite, avec tant d'autres, dans le fleuve d'oubli. Mais la chose à laquelle on s'attendait le moins, à coup sûr, c'est que neuf mois, jour pour jour, heure pour heure, après le tintement de la sonnette d'alarme dont j'ai parlé, la comtesse de La Chetardie mit au monde un gros garçon¹ qui prouva que si le comte mourut au combat, ce ne fut pas du moins sans avoir vaincu. Voilà l'anecdote du jour ; elle prouve encore, par supplément de démonstration, que l'esprit malin, même chez un vieillard, ne lâche prise qu'après en avoir tiré quelque tribut.

Une singularité me frappe en fermant mes tablettes de l'année 1706, c'est que trois grands États de l'Europe sont gouvernés par des femmes : la France, où règne madame de Maintenon ; l'Angleterre, que subjugué la duchesse de Marlborough, en tournant à son gré les volontés de la reine Anne ; et l'Espagne, qui a revu la princesse des Ursins plus puissante que jamais, parce qu'au sein des grands troubles politiques, les intrigants savent toujours se rendre nécessaires.

CHAPITRE XXXVIII.

1707-1708.

Négociations tentées en Hollande. — Mort de Bayle ; son dictionnaire. — Duel de M. de Tonnerre et de M. Amelot. — Mort du comte de Grammont. — *Atrés et Thyeste*, de Crébillon. — Un parti hollandais enlève le premier écuyer du roi près de Marly. — Capitulation pour le retour des Français restés en Italie. — Remarque curieuse sur le règne de Louis XIV. — Mort de madame de Montespan. — La colonne d'Hochstadt renversée. — Victoire d'Almanza. — Le maréchal de Berwick ; son portrait. — Le duc d'Orléans en Espagne. — Les ennemis en France. — Toulon assiégée. — La duchesse de Bourgogne et le beau Nangis. — M. de Maulevrier. — Les doigts serrés. — La confidente. — Les ennemis repassent les Alpes. — Mariage secret du Dauphin et de mademoiselle Choin. — *Le Diable boiteux*, de Lesage. — *Crispin rival de son maître*, du même auteur. — Philippe V perd des

¹ C'est cet enfant, fruit d'une union si courte, qui fut ambassadeur auprès de la tsarine Élisabeth, fille de Pierre 1^{er} ; c'est lui que cette impératrice fut sur le point d'épouser. Il est probable que le comte de La Chetardie eût fait cet illustre mariage, s'il se fût montré plus prudent et plus réservé.

provinces à Naples et gagne un sponage conjugal chez lui. — Phénomène d'un ministre sans ambition. — Desmarets contrôleur général. — Expédition malheureuse de Jacques III. — Il va servir en Flandre comme simple volontaire. — Coup d'œil sur la campagne de Flandre. — Villars en Savoie. — Le port Mahon. — Siège de Lille par Eugène. — Belle défense du maréchal de Boufflers. — Capitulation. — Sarcasmes contre le duc de Bourgogne. — La capitulation et la partie de volant. — Épigramme de madame la Duchesse. — Suite des événements militaires. — Quatrain. — *Électre*, de Crébillon. — *Le Légataire universel*, de Regnard. — Ménéral ; son caractère, ses manies, sa mort.

Louis XIV a fait partir le médecin Helvétius pour la Hollande, sa patrie, avec mission de tenter des négociations ; la réussite est peu probable. Les gazettes du même pays annoncent la mort de Bayle, écrivain français, qui depuis longtemps vivait retiré à Rotterdam. Le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle serait un chef-d'œuvre de raisonnement, si trop de doute n'était mêlé, dans cet ouvrage, à des jugements que l'auteur, avec sa dialectique profonde, pouvait porter sans hésitation ni scepticisme. Il faut, quand on aspire à convaincre, paraître soi-même convaincu, et personne, parmi les modernes, ne se donna, sous ce rapport, plus de garanties. Malheureusement le style de ce philosophe ne répond point à la grandeur de ses pensées, à la rectitude de ses opinions ; il est lâche, diffus et souvent incorrect.

On connaît les édits sévères de Louis XIV contre le duel ; ils sont justes, puisqu'ils reposent sur la première de toutes les lois, l'humanité. Cependant sa majesté elle-même sape l'édifice que sa main éleva ; elle vient de faire grâce au jeune comte de Tonnerre, qui tua, le mois dernier, en combat singulier, le fils de M. Amelot. Ce gentilhomme passera une année à la Bastille ; il donnera dix mille livres, que M. de Paris distribuera aux pauvres ; de plus, une fois rendu à la liberté, M. de Tonnerre ne pourra jamais entrer dans une maison où se trouvera M. Amelot, et, s'il y est déjà, il en sortira dès qu'il le verra entrer. Voilà sans doute une grande gêne ; mais si M. Amelot fils, infiniment moins noble que M. de Tonnerre, eût en le malheur de le tuer, il n'en serait pas quitte à si bon marché.... Je ne respecterais jamais une justice qui se sert de deux balances.

Ce n'est pas en duel qu'a été tué récemment le vieux comte de Grammont ; il ne courut jamais le risque de faire une telle fin. On se rappelle avec quelle complaisance ce gentilhomme retourna

jadis à Londres, sur la simple injonction des frères Hamilton, pour offrir sa main à la sœur de ces Anglais, qu'il avait oublié d'épouser avant son départ. Mais nous avons tous un adversaire dont les coups sont inévitables; il ne faut pas se plaindre de lui s'il tarde longtemps à frapper, et Grammont, qui vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans, put s'en louer. J'ai souvent parlé de ce modèle de tous les vauriens de la cour : c'était l'escroc le plus jovial, le faiseur de dupes le plus spirituel; il volait votre argent au jeu avec des formes tout aimables; mais, pour la médisance, c'était un véritable aspic; ses épigrammes emportaient la pièce; sa langue portait un poison mortel aux réputations. Grammont n'a jamais cru en Dieu; ce qui, comme on sait, vaut mieux à Versailles que d'être janséniste. Quand on lui parlait de religion, il répondait : « Je n'ai pas vu cela dans les cartes. » Et, en effet, ce livre composé de cinquante-deux feuillets est le seul où le comte ait lu. A l'âge de soixante-treize ans, M. de Grammont, pour la première fois, récita le *Pater* après sa femme; mais cette prière ne put se loger dans sa tête, il fallut y renoncer.

Le nom de Villars a, en ce moment, deux échos : l'un dans le midi de l'Europe, l'autre sur le Rhin. En effet, le comte de Villars, frère du maréchal, reprit l'île de Minorque le 5 janvier, tandis que le célèbre général lui-même occupait les lignes de Bihel, et établissait son quartier à Rastadt, après s'être emparé de l'île de Neubourg. Par cette conquête, l'Allemagne est ouverte de nouveau aux troupes du roi; à l'heure où j'écris, Villars doit être maître du duché de Wirtemberg.

La tragédie d'*Atrée et Thyeste*, second ouvrage de M. Crébillon, a produit sur le public un effet inexprimable : ce n'était point de la satisfaction, c'était moins encore du mécontentement. Le parterre écoutait sans applaudir, sans siffler; il n'osait, il ne pouvait peut-être se prononcer ni pour ni contre le spectacle qui s'offrait à lui. L'auteur faisait vibrer au fond du cœur une corde tout à fait inconnue. Bolleau assistait à la représentation au milieu de plusieurs beaux esprits qui, voyant dans *Atrée et Thyeste* toutes les bornes du tragique, tel que nous le concevons, audacieusement dépassées, se prononçaient généralement contre le hardi novateur : « C'est choquant, disait l'un; c'est horrible, s'écriait » l'autre; voilà le comble du délire, ajoutait un troisième.... Un » instant, messieurs, répondit le grand critique, vous allez trop

» vite dans vos jugements.... je ne sais pas , moi , si tout ceci ne » serait pas admirable. »

Ce mot singulier de Despréaux fut bien confirmé par le public , qui sortit du théâtre sans avoir donné le moindre signe d'approbation ni de désapprobation. Je serais fort embarrassée moi-même, si l'on me forçait de dire nettement ce que j'en pense... Mais cette coupe , cette terrible coupe remplie de sang.... ce breuvage encore brûlant de vie.... c'est trop pour des spectateurs formés par Racine.

Je ne dois pas taire un fait qui prouve que nos frontières du Nord sont bien mal gardées , et que la police du royaume laisse beaucoup à désirer. Le jeudi de la semaine dernière , entre sept et huit heures du soir , M. de Beringhein , premier écuyer du roi , se rendait de Versailles à Marly dans son carrosse , et précédé d'un domestique à cheval portant un flambeau. Tout à coup , à deux portées de mousquet du cabaret dit le Point-du-Jour, quinze hommes montés et armés s'élancent sur la voiture , en tirent M. le Premier, le font monter sur le cheval de son domestique , et s'enfoncent avec lui dans l'épaisseur du bois qui borde la route. Le cocher et les trois domestiques , étant arrivés à Marly, rendirent compte au château de ce qui venait d'arriver. Le roi ordonna, le soir même, aux ministres, de faire partir des courriers pour les frontières , afin que les gouverneurs des places de guerre fissent battre tous les chemins par des détachements, présumant que les ravisseurs de M. de Beringhein appartenaient à un parti ennemi pénétré au cœur de la France. Cette présomption de sa majesté fut confirmée le lendemain ; on avait arrêté à Sèvres un homme à cheval , s'exprimant mal en français , et qui , après s'être fait presser un peu, avoua qu'il faisait partie des cavaliers ravisseurs. Cet homme déclara en outre que ce parti , composé de trente maîtres , était sorti de Courtray, sous le commandement d'un colonel nommé Gueston; que cet officier avait en vue une tout autre capture que celle de M. le Premier, et que si *Monseigneur* , qui chassait de l'autre côté de la Seine, eût passé la rivière le soir de l'enlèvement, il eût fait incontestablement le voyage d'Ath, ville où Gueston devait conduire celui ou ceux dont il se serait emparé. Le cavalier a même fait entendre que les vues du colonel ne s'arrêtaient pas à l'héritier du trône. Après cette déclaration , M. de Chamillart ayant signifié à cet étranger qu'il allait être traité en espion , c'est-à-dire pendu ,

il a répondu : « Vous vous garderez bien sans doute d'effectuer » cette menace ; je suis lieutenant de dragons , et le parti pris en » Hollande est de sacrifier cent prisonniers français , pour chacun » des compagnons de Gueston qu'on ferait périr en France. »

Tandis qu'on interrogeait l'homme pris à Sèvres , plusieurs détachements des gardes couraient sur les traces du parti qui emmenait M. le Premier. M. de Beringhein , son fils , avec des écuyers et des pages , parcourait , de son côté , les chemins aboutissant aux frontières , et le roi apprit bientôt qu'on avait trouvé divers relais préparés pour Gueston et ses cavaliers. Enfin , le matin du troisième jour après l'enlèvement , un maréchal des logis de la compagnie de Livri rejoignit Gueston un peu au delà de Ham. M. le Premier , qui n'avait pu supporter le cheval , parce qu'il relevait de maladie , était dans une chaise , et le colonel , avec huit officiers seulement , escortait sa capture. « Monsieur , dit-il à » M. de Beringhein , en voyant qu'il allait être atteint , vous êtes » mon prisonnier , mais je ne tarderai pas d'être le vôtre. » En effet , ce partisan se rendit sans résistance ; on l'amena à Versailles avant-hier.

Le roi a traité Gueston avec considération ; il sera envoyé à Troyes , où il restera sur parole ; mais sa majesté lui a dit qu'elle désirait qu'il se trouvât le lendemain à la revue qu'elle passerait de ses gardes , afin de juger si ces militaires étaient en état de défendre leur prince contre un nouveau coup de main. Telle est l'aventure qui n'a pas cessé d'occuper la ville et la cour pendant quatre ou cinq jours ; elle prouve que nos ennemis ne sont pas moins habiles que puissants , et qu'il n'est que trop facile de se tracer une route directe du quartier de Marlborough au palais de Louis XIV.

Par malheur , notre cabinet n'est guère plus en mesure de conserver la grandeur du règne de Louis le Grand , que nos généraux ne sont en état de garder nos conquêtes : une capitulation honteuse , conclue avec l'empereur et le duc de Savoie , abandonne toute l'Italie au premier , sous l'unique condition du retour des troupes françaises restées au delà des Alpes après la déroute de Turin. Ainsi , voilà , d'un trait de plume , Joseph devenu le dominateur paisible d'un État pour la conservation duquel tant de sang a déjà coulé depuis le commencement des guerres de la succession.

Le 14 mai , Louis XIV entra dans la soixante-cinquième année

de son règne; il est digne de remarque que , depuis la naissance de Jésus-Christ , aucun souverain de l'Europe n'a porté la couronne aussi longtemps.

La fraîcheur sur laquelle le roi complimenta , l'an dernier , madame de Montespan , était trompeuse ; cette dame mourut , le 28 mai , aux bains de Bourbon , où elle se rendait tous les ans. La marquise se persuada qu'elle avait besoin d'une saignée ; vainement le médecin qui l'avait suivie lui déclara-t-il que non-seulement cette saignée n'était point indiquée par son état , mais qu'elle ne pouvait qu'être dangereuse ; elle persista à se faire ouvrir la veine , et , sur l'heure , le transport au cerveau se déclara. Bientôt une complication d'accidents survint ; en peu de jours madame de Montespan fut à la dernière extrémité ; ses femmes crurent devoir alors lui laisser entrevoir de l'inquiétude ; on manda le marquis d'Antin , et l'ecclésiastique auquel la marquise avait coutume de se confesser à Bourbon fut appelé. Au milieu de ces dispositions , l'ancienne favorite soutenait au médecin , au prêtre , à tout le monde , que jamais elle ne s'était mieux portée. Cependant ses forces s'affaissaient à tel point , qu'elle n'avait plus sa connaissance quand M. d'Antin arriva. Ce fut , au surplus , ce dont il s'occupa le moins. Le marquis était venu en poste.

« La cassette de ma mère ? dit-il sans descendre de sa chaise.

— Mais , monsieur le marquis , essaya d'objecter , en pleurant , une femme de chambre , madame est agonisante , et...

— Ce n'est pas là ce que je vous demande , mais sa cassette...

— La voici , dit la dame en lui remettant un petit coffre d'ébène qu'elle avait été querir.

— La clef , où est-elle ?

— Madame la marquise ne me la confie point ; elle est attachée à son cou.

— Je serai donc obligé de monter ?

— Personne du moins n'est capable , en ce moment , de vous en éviter la peine. »

A ces mots , d'Antin saute de sa chaise , monte dans l'appartement de la marquise , écarte son linge de cou , et saisit , sur ce sein que soulève le râle de la mort , la clef , unique objet de sa convoitise. Ce fils dénaturé , à deux pas du lit où s'éteint la vie dont il reçoit l'existence , au bruit du dernier soupir d'une mère , ouvre le coffre , s'empare de tout ce qu'il contient , le referme , et disparaît sans avoir dit une parole étrangère à son cupide intérêt...

Le marquis d'Antin est ce caissier fidèle qui, au jeu des appartements, faisait passer dans ses poches l'or que gagnait *Monseigneur*. On voit, par ce dernier trait de son caractère, que les Cafres pourraient, en fait de férocité, se perfectionner encore à la cour de France.

Le testament de madame de Montespan portait que ses entrailles seraient déposées à la maison de Saint-Joseph, dont elle fut la fondatrice. Je ne doute point que cette communauté n'eût été sort honorée d'un tel dépôt; mais la précieuse relique répandait une odeur si infecte, que personne ne voulait se charger du transport. Trompé par sa cupidité, un malheureux journalier de Bourbon prit enfin la boîte pestilentielle... Vaine tentative! le paysan infecté ne put faire plus d'une lieue; il revint, et remit les intestins illustres aux pères capucins, qui se hâtèrent de les enfouir. « Les » entrailles de madame de Montespan! s'écria un courtisan devant » lequel on rapportait ce que je viens de dire, *est-ce qu'elle en » avait?* »

Ainsi finit, à l'âge de soixante-six ans, cette femme qui passa seize années de sa vie à se faire une scandaleuse célébrité, et qui dévora pendant vingt-deux la honte de l'avoir acquise. Rien ne peut être comparé à l'indifférence avec laquelle Paris et Versailles apprirent la mort de madame de Montespan, si ce n'est l'odieuse froideur que tous ses enfants montrèrent dans cette circonstance. D'Antin, après avoir paru inhumain, fut le seul qui, ayant méconnu les lois de la nature, écouta du moins les bienséances; il porta le deuil: ni le duc du Maine, ni le comte de Toulouse, ni madame *la Duchesse*, ni madame d'Orléans, ne l'imitèrent. Tous ces fruits de l'adultère eurent cependant aux derniers bienfaits de la mourante une part que d'Antin n'avait point obtenue, mais qu'il s'était faite lui-même. Quant à Louis XIV, lorsqu'au moment de partir pour la chasse on lui annonça qu'Athénaïs n'était plus, il dit, en faisant jouer négligemment les ressorts de son fusil: « Oh! oh! la marquise est morte; je l'aurais crue plus robuste... » Êtes-vous prêt, monsieur de Larochefoucauld? Je crois qu'après » cette petite pluie mes chiens rencontreront bien... Partons. » Voilà quels sont, à la cour, les regrets et les souvenirs de tendresse.

Madame de Maintenon, moins indépendante, et plus versée dans le bigotisme, assista au service que la communauté de Saint-Joseph fit célébrer pour le repos de sa protectrice. Au sortir

de l'église, madame *la Duchesse* ne put se contenir; elle dit à la demi-reine, en présence du duc d'Orléans et de M. *le Duc* : « Vos regrets eussent été plus vifs et plus sincères, madame, si la » marquise de Montespan fût morte quand vous étiez encore gou- » vernante de ses enfants, et la France entière ne reprocherait » pas à sa mémoire d'avoir fait approcher du roi des gens qui ont » flétri sa gloire. »

M. de Villars, après avoir franchi le Rhin et s'être rendu maître du duché de Wirtemberg, marcha sur Ulm, y frappa une contribution, et passa le Danube. Les troupes du maréchal occupèrent Schorndorf, tandis que lui-même, ayant attaqué le général Junus sous les vieux murs de l'abbaye jadis féodale de Lorch, le battit, lui enleva deux mille hommes, et le fit prisonnier. Villars, par un beau clair de lune, traversait ce champ de bataille d'Hochstadt, où des torrents de sang français noyèrent les lauriers qu'il y avait cueillis. De loin il aperçut, à travers une brume légère, le monument que l'orgueil de Léopold consacra, dans cette plaine, à la honte de Louis XIV... « A moi, mes amis ! dit Villars en se » retournant vers les officiers qui le suivaient, courons à cette » colonne sacrilège... » et, quelques minutes après, ce marbre roulait dans le Danube. « Messieurs, éloignons-nous, reprit le » maréchal, qui, les bras croisés et le front soucieux, était resté » quelques instants sur les débris du monument renversé ; éloignons-nous ; il me semble voir s'élever de la terre ou sortir du » fleuve les douze mille soldats qui périrent ici... Leurs ombres » sanglantes m'accusent de les avoir abandonnés... Marchons, et » tâchons de les venger. »

Les affaires de Philippe V se consolident en Espagne : la bataille d'Almanza, gagnée le 25 avril par M. le maréchal de Berwick, Anglais réfugié, sur lord Galloway¹, Français proscrit par la révocation de l'édit de Nantes, a définitivement rappelé la victoire sous les drapeaux de sa majesté catholique. Le fils naturel de Jacques II est l'homme qui convient à la fortune flottante du roi d'Espagne ; vigilant, actif, sage, intrépide, et d'une persévérance à l'épreuve de tous les obstacles, ce général puise dans les revers non le découragement qu'y trouvent les esprits vulgaires, mais le

¹ Le nom de ce lord était M. de Roumigny.

courage et l'expérience qui font reconquérir le succès. Personne ne peut être comparé à Berwick pour la guerre défensive; il possède au suprême degré l'art de relever les choses désespérées, et l'on doit être assuré qu'il ne laisse pas échapper la plus petite des ressources qu'on peut avoir dans le malheur. Du reste, Berwick est le mauvais génie des courtisans; son inflexible probité brise sans pitié toutes les intrigues opposées à sa conduite loyale. « C'est, » écrivait à Paris madame des Ursins, un grand diable d'homme » sec et froid, qui, quoi qu'on dise, va toujours son chemin. » La victoire d'Almanza ouvrit aux armes de Philippe V la province de Valence; M. le duc d'Orléans, arrivé le soir de la bataille, s'empara de cette province, marcha vers l'Aragon, et se présenta devant Saragosse. Vainement le clergé de cette ville voulut-il persuader aux habitants que le camp de son altesse royale n'était qu'un prestige causé par un sortilège, il fallut bien se décider à reconnaître dans tout ceci une certaine réalité, quand les boulets percèrent les murailles, et quand des hommes tombèrent morts sur le rempart. Saragosse capitula après un simulacre de défense qui ne dura pas trois heures. Bientôt Serpa, Alcira, Mequinenza et d'autres places se rendirent au duc d'Orléans, tandis que le duc de Noailles soumettait Puicerda et toute la Cerdagne.

Pendant que Philippe V reconquiert l'Espagne et perd le royaume de Naples, Louis XIV est près de perdre la Provence et le Dauphiné. Le prince Eugène et le duc de Savoie, qui ont pénétré dans ces provinces par le col de Tende, mirent, au mois d'août, le siège devant Toulon; Marseille est menacée. Craignons que ces ports, dont le premier seul est fortifié, ne puissent tenir longtemps contre une flotte anglaise et une armée de terre qui combinent leurs opérations.

Il faut que tout principe ait une conséquence, après avoir été appliqué plus ou moins longtemps. La cour de France, si dévote en apparence, ne fut jamais, en réalité, aussi galante, aussi dissolue qu'elle l'est aujourd'hui. Or madame la duchesse de Bourgogne a trop d'esprit pour avoir pris le change; sa pénétration a percé la mince couche de bienséance qui recouvre nos mœurs, et la princesse a trouvé le plaisir caché plus aimable que la sagesse affichée. M. de Nangis, beau gentilhomme que les dames s'arrachent depuis quelques années, parut à son altesse royale un guide fort aimable dans la route mystérieuse qu'elle se proposait de par-

courir. Elle le pria de la conduire par la main ; et lorsqu'une femme abandonne sa main , il lui est bien difficile de prévoir où l'abandon s'arrêtera. Nangis était , sur les terres de la galanterie , un conducteur fort accrédité ; la duchesse ne tarda pas de découvrir que les soins de ce jeune seigneur étaient partagés entre elle et madame de La Vallière. Son altesse lui fit observer que , pour une voyageuse aussi peu expérimentée qu'elle , un cavalier n'avait pas trop de tout son temps. Le cavalier répondit qu'il se garderait bien d'en détourner une seconde ; mais la princesse , qui se formait , s'aperçut très-bien que le partage n'avait point cessé. Madame de Bourgogne raisonnait fort juste : « Ce qu'on ne peut obtenir d'un seul côté, se dit-elle , il est tout simple de se le procurer de deux ; le résultat est le même, et l'on y gagne la variété, » qui a bien son prix. » Son altesse, tout en laissant sa main droite dans celle de M. de Nangis , tendit un beau matin la gauche au comte de Maulevrier , neveu du grand Colbert. Quand deux extrémités tiennent à un même centre , et que ces extrémités sont actives , il est difficile que l'une ne ressente pas le contre-coup du mouvement que l'autre imprime au centre commun. Maulevrier ressentit donc de fréquents soubresauts ; il s'en plaignit à la duchesse , qui nia , parce qu'enfin un contre-coup n'est pas un témoin immédiat. Mais un jour le conducteur de gauche , se croyant certain de son fait , sortit de chez lui avec le dessein tout formé de faire de l'éclat. Maulevrier était violent , brutal ; aucune considération n'était capable de l'arrêter dans l'exécution d'un projet , surtout d'un projet jaloux. Il se rendit à la chapelle , où son altesse achevait d'entendre la messe , et , l'ayant attendue à la porte de la tribune , qui est de plain-pied avec les appartements , il lui offrit la main pour retourner chez elle. Les courtisans et les dames ne suivaient que de loin la princesse ; de sorte que le comte s'était ainsi ménagé un tête-à-tête ambulant dont il profita avec cruauté. Ce jaloux accabla la princesse de reproches , lui prodigua les noms les moins respectueux , et finit par la menacer de tout révéler au roi , à madame de Maintenon , au duc de Bourgogne.... Jolignant au discours la pantomime la plus énergique , Maulevrier , tout en parlant , serrait les doigts de la duchesse à les lui écraser. Arrivée à la porte de son appartement , son altesse se vit délivrée de cette espèce de torture.... Il était temps ; la sueur tombait à grosses gouttes de son front ; ses jambes ne pouvaient plus la supporter ; elle allait s'évanouir. Éperdue , sans voix , presque sans poulx , la princesse entra

précipitamment dans sa garde-robe, coupa elle-même tous ses lacets, et, commençant à respirer, fit appeler madame de Nogaret, sa confidente. Madame de Bourgogne découvrit à cette amie intime ce qui venait de lui arriver.

« J'ai toujours dit à votre altesse, répondit madame de Nogaret, que ce maître fou lui jouerait quelque mauvais tour.

— Oui sans doute..., mais il a ses bons moments.

— Pas déjà si souvent, madame.

— Dans cette cruelle extrémité, que me conseillez-vous, ma bonne dame ?

— Je crois, madame la duchesse, que le plus sage est de filer doux avec un homme si dangereux.

— Mais songez donc à quelles scènes je suis exposée.

— Je conçois..., tandis que ce M. de Nangis était si doux, si soumis, si aimable...

— Aimable, il le fut ; mais avec cette La Vallière et tant d'autres, comment voulez-vous qu'il le soit encore ?

— Eh ! oui vraiment, l'amabilité s'épuise.

— Il faut absolument éloigner, n'importe comment, ce fougueux Maulevrier.

— Ah ! j'y songe ; le maréchal de Tessé, son beau-père, retourne dans quinze jours en Espagne, tâchons d'obtenir qu'il emmène le comte.

— Mais, comment motiver...

— Peut-être serai-je obligée de soulever un peu le voile...

— Si j'allais être compromise...

— Vous ne le serez pas autant, dans tous les cas, que par ce jaloux intraitable, et vous y gagnerez au moins de n'avoir pas les yeux arrachés, ou les os moulus.

— Faites donc pour le mieux ; et, plus sage à l'avenir, je saurai...

— Faire un meilleur choix.

— Ou plutôt n'en plus faire du tout.

— Ah ! madame, quel projet ! dans le pays où nous sommes enlégées... Si vous saviez combien il est difficile de rétrograder... Quand on a parcouru la route, elle était facile, délicieuse, semée de fleurs ; veut-on retourner sur ses pas, ce ne sont plus que cailloux acérés, halliers d'épines, rocs inaccessibles, qui vous rejettent toujours en avant. »

Cependant l'invasion de la Provence et de la Franche-Comté, le

siège mis devant Toulon , le bombardement de ce port , poussé avec activité , ne laissaient pas d'inquiéter notre cabinet. Villars était victorieux en Allemagne ; ce fut encore lui qui fournit un corps d'armée pour aller au secours de nos provinces. Sans doute il allait falloir renoncer à la conquête dont ce maréchal s'était ressaisi ; mais l'intégrité du royaume devait être rétablie , plutôt que le pays ennemi conservé. Villars fit donc partir pour le midi de la France une partie de ses troupes , et résista quelque temps encore avec ce qui lui restait. Mais le marquis de Vivant s'étant laissé surprendre et battre près d'Osterbourg par l'électeur de Hanovre , notre armée , après cet échec , fut contrainte de repasser le Rhin.

Le secours que M. de Villars envoya en Dauphiné suffit pour arrêter la marche des ennemis , à chaque instant entravée par les montagnes , par la rareté des vivres , et surtout par la difficulté de se conserver des chemins ouverts pour la retraite. Le siège de Toulon , qui avait commencé dans les premiers jours d'août , fut levé le 22 , et , à la fin du même mois , les ennemis avaient repassé les monts.

Pendant qu'on se réjouissait à Versailles de la retraite du prince Engène et de son allié le duc de Savoie , il se passait à Meudon un événement tout à fait inattendu. Personne ne songeait plus aux amours de *Monseigneur* et de mademoiselle Choin ; mais c'était un feu couvé sous la cendre. Quoique devenue si grosse que les formes humaines avaient presque disparu en elle , cette ancienne fille d'honneur conservait toutes les affections du Dauphin. Chaque fois que ce prince allait à Meudon , elle s'y rendait de Paris dans un carrosse de louage ; tant que le voyage durait , mademoiselle Choin restait cachée dans les cabinets de son altesse royale , et l'héritier du trône venait de temps en temps se délasser d'une fatigante représentation près de cette masse aimante. Enfin , au commencement de cette année , la masse aimante déclara à son illustre amant qu'il serait père sous quelques mois , et qu'elle le suppliait de songer à ce qu'il lui avait promis. Cette promesse concernait un mariage de conscience , auquel le prince s'était engagé , et que madame de Maintenon , malgré sa haine pour *Monseigneur* , travaillait à faire accueillir au roi , par un motif plus puissant qu'une stérile inimitié. En effet , mademoiselle Choin une fois mariée secrètement au Dauphin , on travaillerait à faire déclarer son mariage : ce serait un moyen heureux pour traiter , à peu près ouvertement , une matière délicate que , dans son propre intérêt , la marquise n'avait jamais abordée que par de sinueux détours. Si l'on réussis-

sait pour mademoiselle Choin, il n'y aurait plus moyen que sa majesté refusât la déclaration du mariage de 1685, et le complément de légalité qui manque à madame de Maintenon pour être reine de France. Mue par ces considérations majeures, la marquise parvint d'abord à faire supporter au roi les liaisons de son fils avec mademoiselle Choin, qu'elle peignit comme une fille sans ambition, réservée, remplie de prudence et de timidité. Peu à peu Louis XIV parla volontiers, puis avec empressement, puis avec charme à la demoiselle, qui lui répondait toujours d'une manière aussi respectueuse que spirituelle. Un peu plus tard, mademoiselle Choin manquait à sa majesté, quand il ne la trouvait pas dans les salons de Meudon ; le monarque finit par lui offrir un appartement à Versailles, qu'elle refusa avec modestie en alléguant son obscurité. Ce fut le moment que madame de Maintenon choisit pour solliciter, sans détour, la permission du mariage secret. Elle n'eut presque point de résistance à vaincre ; sous l'influence d'une prévention favorable ou défavorable, on peut tout obtenir du roi. La cérémonie se fit le surlendemain, dans la chapelle de Meudon, en présence de M. Bordage, gentilhomme de *Monseigneur*, de Dumont, son valet de chambre, et de mademoiselle Chommel, amie de mademoiselle Choin. Le curé de la paroisse donna la bénédiction aux époux.

Depuis ce jour, mademoiselle Choin paraît être à Meudon tout ce que madame de Maintenon est à Versailles ; avec cette différence qu'elle se fait chérir par son affabilité, et que la marquise se fait seulement redouter par sa hauteur.

Lesage, écrivain rempli de saillies spirituelles, et qui sut découvrir pour la critique une nouvelle route, obtient en ce moment deux succès à la fois : son *Diable boiteux* est lu dans tous les salons, et tout Paris court au Théâtre-Français voir *Crispin rival de son maître*. Le livre n'est pas plus un roman que la pièce n'est une comédie ; mais tous deux sont charmants, voilà l'essentiel. Rien d'ingénieux comme cette suite de scènes espagnoles, dans lesquelles l'Asmodée de Lesage nous montre le vice sous un costume étranger, et nous fait honnir, sans nous en douter, nos propres travers. *Crispin rival de son maître* n'est qu'une farce, mais une farce que nos arrière-neveux verront. Cette petite production n'a pourtant point réussi à la cour ; mais elle fait fortune à la ville, et le *vox populi* a toujours raison.

L'Espagne tout entière sera bientôt soumise à Philippe V : Ciudad-Rodrigo a été enlevé le 4 octobre par le marquis de Bal, et Lérída, l'écuell du grand Condé, ouvrit ses portes le 12 à M. le duc d'Orléans, après une tranchée ouverte de onze jours.

L'intrigue de madame de Nogaret a réussi ; M. de Maulevrier, demandé secrètement au roi par le maréchal de Tessé, a été contraint de le suivre en Espagne, où il est arrivé depuis un mois et demi. Décidément le comte en veut à la maison de Savoie ; forcé de renoncer à la duchesse de Bourgogne, il s'est adressé, dès son arrivée à Madrid, à la reine d'Espagne. Soit que cette souveraine eût alors auprès d'elle un attentif dont l'*amabilité* fût épuisée, soit qu'elle ne craignît pas d'avoir les doigts étreints, elle a, dit-on, accueilli avec faveur la déclaration de M. de Maulevrier ; sa majesté entretient avec lui une correspondance fort active, dont M. l'abbé de Caumartin est le facteur. Je ne sais pas bien précisément ce que le roi catholique pourra perdre à cela ; mais, à l'heure où j'écris, il a perdu tout le royaume de Naples. Le général autrichien Thaun, après avoir occupé Capoue, dont les délices n'ont énervé ni lui ni ses soldats, a fait son entrée dans la capitale le 8 juillet. Gaëta, le château de Suse, Orbitello et toutes les autres places se sont rendues successivement ; la révolution est complète sur toute la surface du royaume : Philippe V est dessaisi d'une de ses plus belles possessions.

M. de Chamillart, le type des ministres honnêtes gens, mais le plus inhabile des secrétaires d'État, accablé du double travail des finances et de la guerre, vient enfin d'obtenir la permission de remettre le contrôle général à M. Desmarets, neveu du grand Colbert. Chamillart sollicita son renvoi du ministère avec toute la persévérance qu'un ambitieux pourrait mettre à s'y faire appeler. Le physique et le moral succombaient en lui ; il était pâle, maigre, énervé ; il avait des éblouissements, des vapeurs ; il ne digérait plus, et c'était peut-être un adoucissement à ses maux qu'il n'eût pas le temps de manger. Enfin il écrivit au roi qu'il n'y pouvait plus tenir, qu'il se mourait. Sa majesté, pour toute réponse, lui renvoya sa lettre, avec ces mots en marge : *Eh bien ! nous périrons ensemble.* C'était fort bien pour la conversation ; mais le monarque ne faisait rien qui pût le conduire au tombeau par la route difficile que le pauvre ministre suivait malgré lui. 11

commençait à se désespérer, lorsqu'il reçut, un matin, sa libération du trésor royal.

C'est encore trop pour Chamillart de conserver la guerre, dont il ne put jamais suivre les détails ni prévenir les abus. La croix de Saint-Louis se vend six louis d'or dans ses bureaux : le nommé *Esprit*, simple employé qui ne peut être un bon esprit, est le dispensateur de cette récompense, qu'il accorde à toutes mains, pourvu qu'on la lui paye. Avec lui, tous les officiers qui ont de l'argent sont toujours abondamment pourvus de talents et de valeur ; mais tout militaire sans espèces est à ses yeux un mauvais serviteur.

Les historiens pensionnés par les cours ne manqueront pas d'écrire qu'au moment où Louis XIV maintenait avec peine son petit-fils en Espagne, et défendait difficilement ses propres États d'une invasion, il y avait de la grandeur à tenter le rétablissement de Jacques III sur le trône de ses pères. L'Europe n'en jugea pas ainsi ; cette tentative lui parut l'effort d'un orgueil insensé, et la postérité la flétrira du même jugement. Que des Écossais oisifs à Saint-Germain se soient mis en tête de persuader au roi que leurs compatriotes gémissaient sous le joug anglais ; qu'ils aient essayé de convaincre ce monarque que Jacques, en agitant un lambeau de la pourpre ternie des Stuarts sur la rive écossaise, verrait voler à lui toute une population, et que trente mille combattants se rangeraient à ses côtés, tout cela pouvait se concevoir de ces réfugiés, dont l'imagination rêvait des espérances, et se berçait des agitations d'un parti fantastique. Mais que le roi de France, qui ne put rétablir Jacques II avec une marine reine de la mer, et quand l'Europe tremblait au bruit du nom de Louis le Grand, se soit flatté de mieux réussir lorsque ce nom ne rappelle plus que des revers, voilà ce qu'il est difficile de concevoir, et ce qui pourtant a eu lieu.

Une petite flotte de huit vaisseaux de guerre et soixante-dix bâtiments de transport, commandée par le chevalier de Forbin-Janson, appareilla tout à coup dans le port de Dunkerque. Six mille hommes, ayant à leur tête le comte de Gacé, furent embarqués, et, le 18 mars, à la pointe du jour, cette escadre, portant le prétendant Jacques III, montra ses pavillons dans une mer où les Anglais avaient une croisière de cinquante vaisseaux. Janson, aussi

habile que le roi son maître était imprudent, sut éviter la rencontre des ennemis ; le 23 mars, la flotte mouilla à l'embouchure de la rivière d'Édimbourg. Mais, au lieu de cette foule empressée qui devait accourir au-devant du rejeton de tant de souverains écossais, Jacques ne trouva qu'une plage aride, silencieuse, déserte ; ses yeux ne découvrirent au loin que de vieux châteaux couronnant des roches inaccessibles, et qui lui rappelèrent les guerres que leurs fiers possesseurs soutinrent jadis contre ses aïeux. Nul signal ne répondit aux signaux de l'amiral ; les rochers renvoyèrent les cris des matelots, sans qu'aucune voix hospitalière partît de leur sommet. « Prince, dit tristement Forbin-Janson au » prétendant, il faut retourner à Dunkerque ; j'ai pu tromper la » recherche des Anglais, gardons-nous de les attendre ici. » Et ce marin donna l'ordre du retour. Jacques, debout sur la dunette du vaisseau amiral, vit fuir devant lui cette côte où il espérait ramasser le sceptre échappé des mains de son père. Bientôt la terre écossaise se perdit dans une brume épaisse, et l'on entendit le prince prononcer ces mots avec un soupir : « Adieu donc, ma » patrie.... adieu pour jamais. »

Forbin-Janson rentra à Dunkerque aussi heureusement qu'il en était sorti, mais avec la douleur d'avoir fait en pure perte une manœuvre digne d'un autre résultat. Dans cette triste expédition, le seul comte de Gacé obtint un sourire de la fortune : ayant pris connaissance des dépêches qu'il ne devait ouvrir qu'en pleine mer, il y trouva pour lui les provisions de maréchal de France, et porta de ce jour le nom de maréchal de Matignon.

Indépendamment des difficultés de l'entreprise, un retard mal-adroit et des indiscretions imprudentes en compromirent le succès. Au moment où l'expédition fut décidée, l'Angleterre était dégarnie de troupes ; il n'y avait en Écosse que trois mille soldats, et peut-être que si Jacques se fût alors montré aux Écossais, quelques milliers d'entre eux auraient pu se réunir au corps français qu'on lui avait donné. Mais on jasa, on perdit du temps ; le ministère anglais eut le loisir de faire revenir de la Flandre douze ou quinze bataillons, et de s'assurer des agitateurs d'Édimbourg. Il n'y avait déjà plus d'espérance à concevoir quand l'escadre partit de Dunkerque.

En débarquant, l'infortuné Jacques III se rendit en Flandre, où M. le duc de Bourgogne venait de prendre le commandement de notre armée. L'illustre Anglais dit à son altesse royale qu'il venait

servir sous ses ordres en qualité de simple volontaire, modestie que le petit-fils de France prit un peu trop complètement au mot. Jacques, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, vivait avec les ducs de Bourgogne et de Berri aussi respectueusement que le dernier officier de l'armée. Les princes abusèrent de cette humilité : ils n'avaient pour lui aucune attention, le laissaient dans leur antichambre des heures entières, et ne le distinguaient en rien de la foule des scribes, des gardes et des valets. Ce scandale eût sans doute duré longtemps, si le comte de Gamache, gentilhomme plus brave que flatteur, n'eût représenté au duc de Bourgogne « qu'en » traitant le chevalier de Saint-Georges avec cette hauteur, on ne » manquait pas seulement à ce prince, mais au roi de France, » qui l'honorait de son amitié. » Après cette remontrance, le fils de Jacques II fut traité avec plus d'égards.

Le duc de Bourgogne avait en Flandre, au commencement de la campagne, une armée de cent mille hommes, péniblement formée pour garantir les succès de son altesse, dont la gloire importait plus peut-être que le salut de l'État. Vendôme servait sous le petit-fils de France ; c'est-à-dire que ce grand général devait se résigner à laisser tous les lauriers au duc de Bourgogne, si l'on triomphait, et à se voir flétri de toute la honte, en cas de défaite. A là bonne heure, il est entendu que les princes doivent être traités ainsi ; mais il faudrait au moins déférer tout le pouvoir à celui sur qui pèse toute la responsabilité. Il en fut autrement en Flandre. A l'expérience, aux talents, au génie de Vendôme, on joignit les avis d'un conseil placé près du prince, et qui croisa souvent les projets du général. Cette diversité d'opinions fit faire des fautes. Dans un pays où le roi s'était ménagé des intelligences, et qui supportait impatiemment le joug hollandais, à peine réussit-on à s'emparer de Gand, Bruges et Plassendal, qui n'attendaient que l'occasion d'ouvrir leurs portes. Du reste, la campagne fut pour nous une suite de revers. Marlborough ne réunissait en Flandre que quatre-vingt mille hommes à l'arrivée du duc de Bourgogne ; il sentit que vingt mille combattants de plus et Vendôme du côté des Français pourraient compromettre non-seulement sa gloire personnelle, mais encore les succès de la coalition. Le duc appela à son aide le prince Eugène, qui était sur le Rhin. Si dans nos rangs il existait une division jalouse parmi les chefs, l'union la plus intime régnait entre le prince allemand et le duc

anglais : ils en recueillirent les fruits. Au milieu de cette fluctuation de démarches qui résulte toujours d'une autorité partagée, Vendôme rencontra, le 11 juillet, Marlborough et Eugène près d'Oudenarde. L'armée française fut mise en déroute dans un combat où plusieurs corps ne purent entrer en ligne. Les pertes éprouvées pendant l'action étaient peu importantes ; mais nos troupes firent une retraite désastreuse : quatre mille hommes furent pris par les ennemis à plusieurs lieues du champ de bataille, faute d'avoir reçu des ordres et une direction. Ce dernier malheur ne fût point arrivé, si Vendôme, qui avait choisi sa position, eût attaqué le lendemain de l'engagement d'Oudenarde, comme il en avait le projet ; mais le duc de Bourgogne émit un avis contraire. Vendôme sentit qu'il allait être forcé d'y déférer, à peine de perdre le peu de crédit qu'il avait à la cour. Il répondit cependant au prince : « Souvenez-vous, monseigneur, que vous n'êtes venu à » l'attaque qu'à condition de m'obéir. » Tout le monde resta pétrifié de l'audace du général ; mais son altesse ne répondit point.

Le découragement et la contrariété énervent le talent. Vendôme laissa l'armée se retirer, presque en désordre, sous Gand et Tournay, tandis qu'Eugène, s'avancant sur un pays découvert et sans défense, vint investir l'importante place de Lille. Cette entreprise, avec des forces bien inférieures aux nôtres, ne paraissait pas dictée par la prudence ordinaire du général autrichien. Lille renfermait une forte garnison que dirigeait le maréchal de Boufflers ; Eugène ne pouvait attendre sa reddition que d'un siège long et laborieux. Or il laissait derrière lui Gand, Ypres, Tournay, défendues par des garnisons françaises. D'un autre côté, le prince ne tirait ses vivres, ses munitions, que d'Ostende, qu'occupaient les troupes de la coalition ; et l'unique route encore libre qui conduisait de ce port à Lille pouvait être interceptée à chaque instant. Les Impériaux couraient donc le risque d'être privés de toutes les ressources nécessaires dans la tentative hardie qu'ils faisaient. Mais si le prince Eugène avait calculé légèrement les conséquences de son audace, il s'était rendu un compte judicieux des résultats probables de l'incertitude, de l'indécision qu'entretenait dans l'armée française la jalousie de ses chefs. Les prévisions d'un général peuvent aussi s'appuyer d'une habile interprétation des mouvements du cœur humain.

Le maréchal de Villars, que l'on envoie toujours sur le point

où les affaires ont le plus triste aspect, comme ces médecins appelés auprès des malades à la dernière extrémité, le maréchal de Villars commande maintenant en Savoie, où cet illustre général dispute à Victor-Amédée l'occupation de ses États. Il força, le 11 août, la forteresse de Sézanne; mais le duc prit, à la fin du même mois, les forts de Fénestrelle, d'Exiles et de la Pérouse.

Dans le même temps, les Anglais se sont emparés de l'île de Sardaigne. Plus tard ils ont occupé le port Mahon, qui avait été si mal défendu par M. de la Jonquièrre, qu'un conseil de guerre, réuni à Toulon peu de jours après cette reddition, a déclaré cet officier incapable de commander les troupes du roi et l'a dégradé. Revenons au siège de Lille.

Lorsque le prince Eugène mit le blocus devant cette place, il exprima hautement sa joie d'avoir affaire au maréchal de Boufflers, courtisan comblé d'honneurs qui, disait-il, n'avait point à suivre péniblement la route des grandeurs, au faite desquelles il était parvenu, et dont la résistance ne serait qu'un simple acquit de conscience. Le général autrichien eût dû se rappeler mieux la défense de Namur, et c'était bien peu connaître le maréchal que d'ignorer qu'il professait un véritable culte pour le devoir. Aucun général ne porta plus loin que Boufflers l'esprit d'ordre, l'exactitude et la valeur réfléchie. A Lille, il voyait tout par lui-même; sa prévoyance n'oubliait pas le plus petit détail. Le maréchal, aussitôt le blocus formé, fit établir, en sa présence, les états de répartition des munitions et des vivres; pendant le siège, il présidait en personne aux distributions de la viande, du pain, du vin; il ne se passait pas un jour qu'il ne visitât les hôpitaux, et les arsenaux ne fournissaient pas un boulet, pas une cartouche, qu'il ne connût l'usage des munitions précédemment livrées. Toujours soigneux d'épargner la fatigue et le péril à ses troupes, il n'en était prodigue que pour lui-même. Souvent il coucha sur l'épaule entre deux canons, et le matin il présidait le conseil de guerre; ayant son habit de maréchal tout souillé de la boue des remparts. Boufflers, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade, c'est-à-dire durant quatre mois, ne coucha pas trois fois dans son lit. Au milieu de si pénibles soins, malgré les infirmités inséparables d'un âge avancé, malgré même plusieurs blessures reçues dans diverses attaques, ce vertueux général ne perdit pas un instant le calme, le sang-froid, l'égalité d'âme et la sérénité qui le caractérisent; aussi la plus grande confiance régnait-

elle dans Lille : officiers, soldats, habitants, tout le monde était tranquille ; personne ne craignait l'événement. La sécurité fut telle, pendant toute la durée du siège, que ni les affaires ni les plaisirs ne furent interrompus : les spectacles, les concerts continuaient comme en pleine paix ; Boufflers y paraissait toujours des premiers, et ne manquait jamais de dire en riant : « Amusez-vous, » mes enfants, le prince Eugène est trop poli pour trouver cela mauvais, et je tâcherai d'ailleurs qu'il ne vienne pas de sitôt » troubler vos récréations. » Un soir, une bombe étant tombée près du théâtre, la pièce n'en fut point interrompue.

Cependant les ressources touchaient à leur terme ; les assiégés n'étaient nullement inquiétés par l'armée de Vendôme, sans cesse livrée aux vaines discussions de l'étiquette, discussions augmentées encore par la présence d'un maréchal de France, M. de Berwick. Il avait été renvoyé d'Espagne, malgré les grands services qu'il y avait rendus, parce que « *ce grand diable d'homme sec et froid* » persistait toujours à vouloir *aller droit son chemin*, » et que madame des Ursins aimait beaucoup les détours. Le vainqueur d'Almanza servait sous M. de Vendôme ; on le payait de ses victoires par de l'humiliation : voilà les cours. Nos généraux en Flandre étaient aussi divisés que les jansénistes et les jésuites à Paris ; Chamillart se rendit plusieurs fois à l'armée pour arbitrer leurs prétentions ; mais Chamillart ne sut jamais se faire respecter : les différends subsistèrent. Enfin Boufflers, qui soupçonnait une partie de la vérité, se décida à conclure une capitulation. « Mes- » sieurs, dit-il dans le conseil de guerre qui précéda l'envoi de » son parlementaire, nous avons défendu, autant que nous l'avons » dû, la première place de guerre de sa majesté ; une défense de » quatre mois a donné le temps à M. de Vendôme d'attaquer avec » succès le prince Eugène, quand même il aurait fallu attendre » des renforts d'une autre extrémité de l'Europe. On n'a rien fait » pour dégager Lille ; c'est un devoir qu'on a méprisé ou né- » gligé : le nôtre, messieurs, est rempli ; nous le dépasserions en » affamant la garnison, et en imposant à une nombreuse popu- » lation des misères et des privations qu'elle serait désormais en » droit de nous reprocher. » Personne ne répondit à ce discours du maréchal ; un signe général d'approbation l'accueillit, et Lille capitula le 23 octobre, à sept heures du soir.

L'étrange inaction de l'armée de Flandre pendant le siège de Lille donna lieu à beaucoup de bruits défavorables sur M. le duc

de Bourgogne, qu'on accusait plus particulièrement que M. de Vendôme, parce qu'on pensait, avec raison, qu'il avait plus d'autorité, et que d'ailleurs l'inactivité n'était point une des habitudes du vainqueur de Cassano. « Le petit-fils de France, disait-on d'un côté, a laissé prendre Lille pour déterminer le roi à faire la paix, » que son altesse royale aime beaucoup. Le prince, disait-on d'un autre côté avec ironie, s'est arrangé de manière à ce que son grand-père restituât une place injustement acquise : il s'est dit : « pensé d'attaquer par esprit de justice. Eh ! non, répondait un discoureur plus malin encore, M. le duc est dévot ; il évite les combats de peur de damner les âmes. Rien de tout cela, mes- » sieurs, ajoutait un autre interlocuteur : le Dieu des armées a visité M. de Bourgogne dans son oratoire, et lui a promis d'envoyer au secours de Lille une légion d'anges ; le prince l'attendait : il faut avoir de la foi avant tout. »

La critique dépasse presque toujours les bornes de la modération ; mais il est d'une vérité démontrée que M. de Coatquen, chargé de porter, sous Tournay, la capitulation de Lille au duc de Bourgogne, le trouva jouant au volant, quoiqu'il sût déjà cette triste nouvelle... Le message de M. de Boufflers ne suspendit point la partie. Au surplus, on parlait hautement autour du prince de la honte dont cette campagne abreuvait l'armée, et les officiers se plaignaient sans contrainte du déshonneur qu'elle faisait rejaillir sur eux. Un dimanche matin, le comte de Gamache, revenant de la messe avec son altesse royale, lui dit assez brusquement : « Vous » aurez, monseigneur, le royaume du ciel ; mais, pour ceux de la » terre, Eugène et Marlborough s'y prennent mieux que vous pour » les gagner. »

Le temps des quartiers d'hiver étant arrivé, M. le duc de Bourgogne revint à Versailles, fort irrité des propos qu'on osait tenir ; on assure qu'il dit, à cette occasion, « que si les contemporains » parlaient mal de lui, il en ferait repentir leurs enfants. » La vengeance peut être aussi le plaisir des princes du sang ; il est douteux cependant qu'un élève de Fénelon se soit exprimé de la sorte. Mais madame *la Duchesse*, toujours prête à chansonner toutes les altesses de sa famille, fit le couplet suivant sur la mauvaise humeur du prince :

L'on nous dit que le Bourguignon
Revient avec peu de renom....
Prenons garde qu'il ne nous morde ;

Ne prononçons jamais son nom,
 Il serait sans miséricorde,
 Car il est dévot et poltron.

Au retour de M. de Vendôme, il fut reçu avec empressement par la cour de Meudon. Cette faveur parut étrange, après les discussions continuelles qui avaient eu lieu, pendant la campagne, entre ce général et le fils de *Monseigneur*; mais Vendôme était du parti des *débauchés*, et le duc de Bourgogne du parti des *dévots* : voilà qui explique ce fait.

L'électeur de Bavière, maintenant plus actif dans notre cause que nos généraux eux-mêmes, attaqua Bruxelles le 27 novembre, espérant que l'approche de l'hiver empêcherait les ennemis de venir au secours de cette place. Mais Eugène et Marlborough ne redoutent point les frimas; rendus maîtres de leurs mouvements par la capitulation de Lille, ils franchirent l'Escaut, se portèrent rapidement sur Bruxelles, et forcèrent l'électeur à décamper. Peu de jours après cette levée de siège, Gand, acquis pendant la campagne à prix d'argent, ouvrit ses portes aux alliés, qui n'y avaient jeté que du fer.

En Espagne, M. le duc d'Orléans a soutenu toute l'année la fortune de Philippe V : il s'est emparé successivement, soit en personne, soit par ses généraux, des places d'Alcoi, de Tortose, de Denia et d'Alicante... Mais, en général, les succès de la coalition augmentent dans une effrayante proportion; nos forces diminuent, et nous touchons à une extrémité qu'il devient tous les jours plus difficile d'éviter... A moins d'efforts inouïs de la part d'une nation énervée par la guerre et ruinée, il ne restera bientôt du règne de Louis le Grand que la haine triomphante de ses ennemis...; et Dieu sait à quel degré de vengeance elle s'arrêtera.

Au milieu de ces désastres, les Français, peuple insouciant, qui rit de sa misère quand il ne peut se réjouir de ses prospérités, riment toujours des méchancetés; voici un quatrain dont il existe quelques milliers de copies à Paris :

Le Dauphin s'effrayant de voir comment tout va,
 Le roi lui dit : Mon fils, que rien ne vous étonne;
 Nous maintiendrons notre couronne....
 Le Dauphin lui répond : Sire, *maintenons-la*.

L'*Électre* de Crébillon a paru dans le temps de nos échecs militaires; on a couru à cette tragédie. Ce sujet fut traité malheureu-

sement par le pauvre Pradon, en 1677; je pourrais même dire très-malheureusement, car l'auteur, sans qu'on ait pu soupçonner pourquoi, s'étant obstiné à siffler son propre ouvrage, avait reçu deux coups d'épée sur la figure, de la part d'un de ces mousquetaires peu endurants qui remplissaient alors le parterre de nos théâtres. L'*Electre* nouvelle s'est produite, cette année, sous de meilleurs auspices; le genre terrible de Crébillon fait des prosélytes; les Anglais ne nous reprocheront bientôt plus nos tragédies à l'eau de rose. Il y a pourtant encore des opposants; cette épi-gramme, envoyée à Crébillon, le prouve :

Quel est ce tragique nouveau
Dont l'épique nous assassine ?
Il me semble entendre Racine
Avec le transport au cerveau.

Le poète, après avoir lu ces vers, s'est borné à dire au café Procope, où ils lui avaient été remis : « Grand merci, monsieur le » critique; en fait de poésie, n'a pas qui veut le transport au cer- » veau ¹. »

Les comédiens nous ont donné aussi *le Légataire universel*, de Regnard. La farce de Crispin contrefaisant le moribond a été jugée d'un mauvais exemple; mais on a trouvé toute la comédie charmante. Ce sera encore un des fleurons de la couronne de l'auteur.

A propos de couronne, disons que celle de notre gloire littéraire et savante s'effeuille avec une rapidité toujours croissante, et que peu de lauriers croissent en France pour la remplacer. L'an 1708 a vu mourir le célèbre botaniste Tournefort; Lafosse, auteur de *Manlius*, et l'historien Mézerai, qui, sur ses vieux jours, s'était mis à dire la vérité. Mézerai fut un écrivain médiocre, un littérateur envieux, un homme pétri d'originalité. Comme il n'aimait pas que les gens de lettres vinssent s'asseoir près de lui à l'Académie française, il mettait toujours une boule noire dans l'urne lors des élections. Le directeur lui demandant un jour le motif de cette permanente opposition, il répondit « qu'il agissait ainsi afin de laisser » à la postérité un monument de la liberté des élections faites par » l'Académie. » Mézerai avait la manie de travailler en plein jour à

¹ La rigueur du froid était telle au moment où *Electre* fut jouée, que les comédiens avaient été obligés de fermer leur théâtre. Cette tragédie fut représentée dans le foyer, devant le prince de Conti et quelques centaines de seigneurs.

la chandelle, et, quand on venait le voir, il reconduisait ses visites un flambeau à la main, par le plus brillant soleil. Lorsqu'on fit l'inventaire du mobilier de cet historien, on trouva dans un sac de mille livres un billet portant ces mots : « Cet argent est le dernier que j'aie reçu du roi; depuis ce temps je n'ai jamais dit de bien de lui. » Étaient-ce les dons de sa majesté qui avaient été supprimés, ou la conscience de Mézéral était-elle revenue ? Un autre sac renfermait un écu d'or enveloppé d'un papier sur lequel on lut : « Cet écu est du bon roi Louis XII; je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux financier de notre siècle. » Il est probable que le grand Colbert n'avait pas jugé que Mézéral fût assez habile ou assez dangereux pour être payé.

CHAPITRE XXXIX.

1709.

Mort du père de Lachaise. — Encore un mot sur ce confesseur du roi. — Le père Le Tellier lui succède. — Portrait de ce jésuite. — Les deux Le Tellier. — Anecdotes. — Hiver de 1709 : tabelan. — La misère diminue; la malice renaît. — Mort du prince de Conti; encore un mot sur lui. — Humiliantes tentatives de négociations avec la Hollande. — MM. de Rouillé et de Torcy. — Conditions honteuses imposées à Louis XIV. — Belle parole de ce prince. — Le roi, pour la première fois, rend compte à la nation. — Expédients financiers. — Samuel Bernard à Marly. — La vanité plus forte que l'intérêt. — Fureurs de Le Tellier contre les jansénistes. — Le jansénisme; son origine. — *Jansénius*. — *Molina*. — Saint-Cyran, Arnaud, Habert. — Les cinq propositions condamnées dans Jansénius. — Port-Royal; description. — Mœurs, coutumes, occupations des solitaires de cette retraite. — Desmarts, Dufossé, Nicole, Saci, Tillemont, Lancelot, Pascal. — *Le Formulaire*; les nommes des deux Port-Royal. — Expulsion des solitaires. — Le miracle. — La France divisée entre les jansénistes et les jémistes. — *Les Lettres provinciales*, de Pascal. — Arnaud s'expatrie. — Sa mort, celle de Pascal. — *Le cas de conscience*. — Dispersion des religieux de Port-Royal. — Le père Quesnel. — Perte du crédit du cardinal de Noailles. — Port-Royal est détruit de fond en comble. — Les os des morts en sont arrachés. — Epigramme. — Mort de *M. le Prince*. — Le poëte Dufresny, petit-fils de Henri IV, épouse une blanchisseuse. — Reconnaissance par le pape de *l'hérétique* Charles VI, comme roi catholique. — Disgrâce de Chamillart. — *Quand j'étais roi*. — Daniel Voisin, ministre de la guerre. — D'Antin, machiniste de cour. — Coup d'œil militaire. — L'évêque de Beauveau; trait courageux. — Villars perd la bataille de Malplaquet. — Vanité déplacée de Villars, créé duc et pair. — *Ferme conduite* de M. de Boufflers. — *Turcaret*, comédie de Lesage. — Anecdotes. — Thomas Cornelle; son caractère, sa mort. — L'abbé de Vatteville.

Les jésuites ont à exercer le plus beau de leurs droits, le seul

qu'ils aient ambitionné comme une compensation de toutes les dignités de l'Eglise, auxquelles ils renoncent par leurs constitutions : ces pères vont donner un nouveau confesseur au roi. Le père de Lachaise mourut le 20 janvier, à cinq heures du matin, dans la maison de son ordre, rue Saint-Antoine. Il avait atteint sa quatre-vingt-cinquième année, et dirigea plus de trente-deux ans la conscience du roi. Deux jours avant sa mort, le père de Lachaise écrivit, de sa main, une longue lettre à Louis XIV ; on assure que cet écrit renfermait ce passage : « Sire, ma compagnie est fort attachée à votre majesté ; mais elle est nombreuse et composée de caractères très-différents, tous passionnés pour la gloire du corps ; on n'en *pourrait pas répondre dans une disgrâce*, et *un mauvais coup est bientôt fait*. » Le père Le Tellier, provincial, et le père Daniel, supérieur de la maison professe, ne quittèrent point de Lachaise à ses derniers moments. Dès qu'il eut fermé les yeux, ils portèrent au roi la clef de son cabinet, dans lequel il y avait beaucoup de papiers importants ; personne ne sera tenté d'affirmer qu'on trouva tous ceux que le défunt avait laissés. Le roi reçut la triste nouvelle que les deux supérieurs apportaient, en prince habitué aux pertes ; un bref éloge de la bonté du confesseur fut l'unique témoignage de regret qu'il obtint de son illustre pénitent. Le père de Lachaise inspira, dans le monde, des regrets plus vifs dont il n'était pas indigne, car ce religieux, quoique jésuite, pouvait, à tout prendre, passer pour un honnête homme. Sans doute il intrigua souvent ; sans doute il accéda à l'esprit de secte et de parti, mais pour l'acquit des exigences de sa charge, jamais par les inspirations de son caractère. Le fanatisme n'entra point dans l'âme de Lachaise ; il ne dirigea, en aucun temps, sa conduite : ni les jansénistes, ni les protestants, ni les quietistes, n'eurent à se plaindre de lui personnellement ; s'il n'eut pas la force d'arrêter le torrent des controverses religieuses, du moins ne se laissa-t-il point entraîner dans son cours. On eut peu de reproches à faire à ce confesseur, comme dispensateur des bénéfices, lorsqu'il exerça librement cet office. Il soutint, tant qu'il vécut, M. de Cambrai, et sauva le cardinal de Bouillon des persécutions suspendues sur sa tête depuis dix ans.

Les choses vont bien changer ; le successeur du père de Lachaise est ce Le Tellier que tout le monde redoute, même au sein de sa compagnie. Louis XIV montrait quelque éloignement pour ce moine, d'un caractère âpre, farouche, ardent ; mais madame de

Maintenon, déjà gagnée par l'aspirant, a dit au roi que refuser le père provincial pour confesseur serait contrevenir aux intentions de l'ordre. Cette observation a suffi ; sa majesté, depuis quelques années, n'eut jamais d'autres volontés que celles des jésuites.

J'étais à Versailles quand le père Le Tellier a été présenté : c'est un homme d'une taille médiocre ; sa démarche est lente, d'une gravité étudiée ; son accent a quelque chose de sombre, de terrible. Le visage de ce jésuite me semble être la digne enseigne de son âme : un teint bilieux, des yeux qui, à travers d'épais sourcils gris, étincellent d'un regard faux et méchant, un nez démesurément long, et une bouche pincée ; voilà ce qui constitue cette physionomie, où le sourire ne peut absolument trouver place qu'à titre d'ironie. Avec un tel confesseur, le plus acharné, le plus impitoyable persécuteur des protestants et de Port-Royal, le roi ne peut qu'être porté à des actes tyranniques, que personne autour de lui n'osera désormais arrêter. Consulté déjà par ce prince sur les scrupules qu'il éprouvait en se voyant forcé de surcharger la France d'impôts, Le Tellier a répondu : « Sire, les biens de vos » sujets sont à vous en propre, et quand votre majesté les prend, » elle ne fait que prendre ce qui lui appartient. » Louis XIV lui-même rapporta, le lendemain, cette réponse de son confesseur, aux courtisans qui assistaient à son lever ; ajoutant « qu'elle lui » avait causé une grande joie, et qu'il se trouvait bien soulagé. » On peut juger, d'après cela, ce que nous devons attendre désormais du caractère de sa majesté.

M. de Reims, quoique brouillé avec les jésuites, ne manqua pas de faire visite au père Le Tellier, dès qu'il eut remplacé le père de Lachaise, ce prélat ayant pour principe qu'on ne doit jamais manquer d'égards envers l'homme, quel qu'il soit, qui tient la feuille des bénéfices.

« Mon père, dit l'archevêque au jésuite Le Tellier, il me semble que nous sommes cousins.

— Cousins, je ne crois pas, répondit le confesseur avec sa brusquerie ordinaire.

— J'avais cependant cru apercevoir dans ma généalogie....

— Oh ! vous ne trouverez rien là qui me concerne ; mon père était un paysan de la Normandie.

— Il est vrai que je suis originaire de la Champagne.

— Sans doute, poursuivit malignement le jésuite, qui savait que le grand-père de l'archevêque avait été marchand de vin, vous

êtes d'un pays où l'on exploite la vigne; moi, je suis d'une contrée à laquelle Dieu ne donna que du cidre; il n'est pas probable qu'une partie de votre antique famille ait quitté la Champagne pour la Normandie; donc, nous ne pouvons pas être parents. »

Personne ne commande le respect à Le Tellier, pas même les saints : un jour de la semaine dernière, un ecclésiastique, ami des maximes évangéliques, opposait à la doctrine fongueuse du père les écrits de saint Paul et de saint Thomas; il répondit avec une sorte de colère : « Saint Paul ? s'il vivait, je le ferais mettre à la Bastille. Quant à saint Thomas, vous pouvez penser quel cas je fais d'un jacobin, quand je m'embarrasse peu d'un apôtre. »

Je reprends la plume, qui, depuis trois mois, avait échappé de ma main. Tout ce qui portait un cœur sensible à Paris n'a pu, durant l'hiver meurtrier dont nous atteignons le terme, avoir une idée étrangère aux calamités dont la pauvre France était accablée... Ah ! que je me suis félicitée d'être riche pour adoucir les maux de ceux qui souffraient, et que je me suis trouvée heureuse d'être exempte de fanatisme pour répandre des bienfaits sans choix de religion ! Maintenant que les plus grands maux sont passés, essayons d'en retracer le tableau, ou plutôt l'esquisse; qui pourrait se flatter de peindre avec assez d'énergie des malheurs auxquels contribuèrent simultanément le froid et la famine ? Les frimas étaient si pénétrants, qu'au fond des appartements bien clos, bien calfeutrés, derrière des paravents aux feuilles redoublées, et devant une cheminée où pétillait un brasier ardent, les privilégiés de la fortune échappaient à peine à l'haleine glaciale de l'hiver. Hélas ! qu'était-ce donc dans le grenier du pauvre, dont le corps, presque nu, était exposé aux sifflantes atteintes des vents qui se glissaient entre les fentes d'une porte mal jointe, ou sous les tuiles d'un toit, unique rempart de l'infortuné contre les rigueurs de la saison ? Là, point de feu pendant le jour ; la nuit, point de lit pour oublier du moins au sein du sommeil les souffrances de la journée.... Et le pain...., il n'y en a plus dans ce triste réduit... ; on ne sait quand il pourra y en avoir.... Le père de ces trois petits enfants, l'époux de cette jeune femme est sorti, malgré la neige épaisse qui ne peut adoucir l'âpreté du froid ; le malheureux va solliciter la commisération des valets d'un riche, ou la bienfaisante pitié d'un digne pasteur. Mais arrivera-t-il à temps pour avoir part à la grossière bouillie qu'on distribue dans chaque quartier, et que cinquante

mille Parisiens affamés se disputent? S'il apporte un peu de ce massif aliment aux êtres si chers à son cœur, qui l'attendent en se pressant sous un lambeau de couverture, le malheureux, quelque navré, ne s'arrêtera pas à l'un de ces feux allumés aux portes des hôtels, au milieu des places publiques, au centre des carrefours; sa famille souffre, il ne veut point d'un soulagement qu'elle ne saurait partager.

Tandis que tant de privations étaient recélées sous la tuile des maisons de Paris, d'autres êtres souffrants, poussés par la misère hors de son enceinte, allaient dans la campagne implorer la pitié des paysans, aussi pauvres qu'eux, ou la commisération des voyageurs... On trouvait sur toutes les routes des femmes, des enfants, des vieillards grelottants; leurs voix suppliantes vous navraient. Souvent les chevaux des carrosses s'arrêtaient tout court devant des cadavres gisants sur le pavé, et roidis par la gelée.

Jamais, cependant, plus de compassion ne se vit dans toutes les classes de la société qui purent soulager la misère publique; tant qu'elle dura, on ne trouva point de cœurs durs, et l'exemple partit du trône. Louis XIV envoya toute sa vaisselle à la Monnaie; aucun des princes ne garda la sienne, et dès lors il eût été honteux pour les seigneurs de conserver la leur. Il devint aussi honorable de manger avec des cuillers d'étain et des fourchettes de fer, qu'il l'est ordinairement d'avoir des couverts de vermeil. Les diamants de la couronne furent mis en gage; madame de Maintenon vendit carrosses, chevaux, bijoux, meubles, linge, et finit par engager sa terre. Dans ce superbe salon de Marly, où tant de monceaux d'or furent jadis étalés pour satisfaire la plus vile des passions, les courtisans, les princes, le roi lui-même, durant les longues soirées de l'hiver, goûtaient du pain d'orge, d'avoine, de chènevis, et cherchaient à reconnaître ce qui pouvait le mieux tromper la faim du peuple épuisé. Malgré tant de sollicitude, on ne parvenait pas à arrêter les clameurs du pauvre; des placards injurieux étaient affichés partout, jusqu'aux pieds des statues du roi, et chaque matin des valets attentifs en déchiraient qu'on avait apposés pendant la nuit sur les portes mêmes des palais de sa majesté. Le Dauphin n'osait plus venir à Paris, tant son cœur avait été pénétré des cris déchirants qu'une multitude affamée avait fait entendre autour de son carrosse, lorsqu'il s'était trouvé au milieu d'elle.

Un tel état de choses devait finir par une révolte : c'est le dernier recours des peuples qui souffrent; ils cherchent la fin de leurs maux dans l'excès du malheur, comme pour en finir avec les calamités en les attirant toutes à la fois sur eux. Dès que le froid fut un peu diminué, les échevins de Paris employèrent trente mille bras à enlever une butte qui se trouvait sur le rempart, près de la porte Saint-Denis. Un jour que le pain n'avait pas été distribué aux travailleurs à l'heure accoutumée, ils se mirent à piller la maison du fournisseur; puis, se répandant en divers quartiers, ils enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent de vivres chez les boulangers, les pâtisseries, les traiteurs, et se dirigèrent vers l'hôtel de M. d'Argenson, qu'ils voulaient, disaient-ils, pendre à la porte de sa maison. On fit, par bonheur, marcher à temps tout ce qui se trouvait à Paris de gardes françaises et de gardes suisses; une compagnie de mousquetaires monta à cheval; mais, malgré cette force assez imposante, la sédition, qui avait commencé à sept heures du matin, ne fut apaisée qu'à deux heures après midi. Plusieurs de ces malheureux, sur lesquels on s'était vu forcé de faire feu, furent victimes de leur mutinerie.

Au froid le plus cuisant succéda tout à coup un dégel si prompt, que les rivières débordèrent en une seule nuit. Au point du jour, le pont Rouge avait disparu; Paris était une île; on traversait en bateau les cours du Louvre; chaque rue ressemblait aux canaux de Venise; et des habitants du rez-de-chaussée sentirent, en s'éveillant, leurs lits flotter sur trois ou quatre pieds d'eau.

Aux armées, la misère était extrême pendant l'hiver : les distributions manquaient; la paye n'était point faite au soldat; ses habits tombaient en lambeaux. Cependant personne ne désertait, car il y avait encore moins de privations sous les drapeaux que dans les foyers. Les années précédentes, on se montrait si rebelle aux levées des milices, qu'il fallut souvent conduire les recrues à la chaîne comme des galériens. Cette année, les engagements volontaires abondent; le roi a plus de soldats qu'il n'en veut, ou du moins plus qu'il n'en peut entretenir. A la fin du mois dernier, M. de Berwick, qui ne savait pas sans doute qu'on était encore plus malheureux à Paris que dans son armée, s'empara d'une voiture d'argent que l'on conduisait au trésor royal. M. Desmarets, outré de cette action, écrivit au maréchal pour se plaindre d'une conduite si peu régulière. Ce général répondit « qu'il serait bien moins » régulier de laisser périr de misère des troupes qui garantissaient

« les frontières de l'État. » Le roi ne s'offensa ni de l'action ni de la réponse.

A mesure que les souffrances diminuent, le caractère national reprend son essor; nous voilà revenus aux épigrammes; celle-ci court les rues depuis qu'on a entendu un coup de tonnerre quand il gelait encore :

Mes chers amis, en vérité,
La Providence se rebute....
Notre globe a fait la culbute :
Plus de chaleur pendant l'été;
Pendant l'hiver la foudre gronde....
Grand Dieu ! tout va-t-il au hasard ?
Ou , pour gouverner ce bas monde ,
Auriez-vous quelque Chamillart ?

Au milieu de tant d'afflictions, la cour et la ville eurent à pleurer l'un de leurs plus beaux ornements : le prince de Conti mourut au mois de février. Il n'avait que quarante-cinq ans. Le deuil fut général. François-Louis de Bourbon faisait les délices des courtisans; il était cher aux armées, adoré de la nation, vénéré du parlement; les savants, les gens de lettres, les artistes n'eurent jamais un protecteur plus zélé; personne, mieux que lui, ne sut apprécier leurs ouvrages. Le prince de Conti possédait un esprit lumineux, un sens droit, un tact exquis. Il était estimé de Bossuet, de Montausier, de Fénelon, et cela suffisait à son éloge; toutefois je dois ajouter que le grand Condé et l'illustre Luxembourg reconnaissaient en lui ce talent qui les avait rendus fameux à la tête des armées. Mais Louis XIV ne l'environna d'aucune confiance, ne lui accorda aucune faveur digne de son rang : il n'eut point de grande charge à la cour, point de gouvernement; sa majesté ne lui fit pas même le don d'un régiment. Disons tout, M. de Conti ne rampa jamais devant madame de Maintenon.

Les dernières années de la vie de ce prince ne furent pas exemptes de dérèglements scandaleux; non content de plaire à un sexe qui lui montra peu de rigueurs, il voulut devoir des complaisances à un autre sexe... Les excès auxquels ce dernier goût le fit abandonner achevèrent d'user son corps, déjà faiblement constitué. C'est à tort cependant qu'on a dit que ce prince était bossu; il avait seulement les épaules trop hautes, et portait la tête un peu inclinée à gauche. On a répandu le bruit qu'au moment de sa mort, M. de Conti allait obtenir un commandement; il était heu-

reux que madame de Maintenon permit enfin à cet homme distingué de consacrer ses talents à la défense de l'État.

Après les malheurs que le sort des armes et les intempéries des saisons réunissaient sur la France, Louis XIV sentit que, pour éviter de tomber sous les coups de l'Europe, il ne lui restait plus qu'à s'humilier devant elle. Il avait, dès l'année précédente, député des négociateurs auprès de cette république hollandaise qui, depuis la mort de Guillaume, dirige la coalition. Éconduits ou méprisés, les envoyés du roi avaient vainement essuyé la poussière des banquettes d'antichambre de ces orgueilleux marchands, si petits en 1665, si humbles en 1672. Helvétius et quelques autres étaient revenus tristement à Paris, sans avoir même obtenu une simple audience. Le président de Rouillé, moins malheureux, vint à Anvers les magistrats Bruys et Vander-Dussen; ils l'écoutèrent. Mais que devint-il, lorsqu'on osa lui déclarer que le roi de France ne pouvait espérer la paix qu'en forçant son petit-fils à descendre du trône d'Espagne! Quand le président fit parvenir à Versailles cette déplorable nouvelle, le conseil en fut d'autant plus affligé, et le roi d'autant plus abattu, qu'il paraissait plus difficile d'obtenir, par les armes, de moins rudes conditions. Une peinture déchirante de la situation du royaume, faite par le duc de Beauvilliers, montra les granges vides, la charrue délaissée faute de bras, les ateliers déserts à défaut d'ouvriers, la France entière ruinée par un demi-siècle de sacrifices, et ses habitants livrés à toutes les horreurs de la famine, pour soutenir une gloire qui n'est plus qu'un fantôme. Le Dauphin et le duc de Bourgogne, profondément touchés, versèrent des larmes... Louis XIV ne put se défendre d'une vive émotion. « Sire, s'écria le chancelier de Pontchartrain, il faut faire la paix à quelque prix que ce soit. » Cependant le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, proposa d'aller en Hollande partager sans doute les humiliations du président Rouillé, mais tenter du moins d'établir les traités sur des bases plus raisonnables. Ce secrétaire d'Etat courut donc à la Haye, où le grand pensionnaire Heinsius le reçut avec cette hauteur insultante qu'il avait jadis subie du farouche Louvois. Rebuté par Heinsius, Torcy vit Eugène et Marlborough : tous deux voulaient la guerre; l'un par vengeance, l'autre par amour de la gloire; ils consentaient néanmoins à une trêve, « à condition que » Louis XIV s'engagerait à chasser Philippe V de l'Espagne dans

» le délai de deux mois ; qu'il céderait à jamais aux Hollandais
» dix places fortes en Flandre ; que le roi restituerait Strasbourg
» et Brisach ; qu'il renoncerait à la souveraineté de l'Alsace ;
» qu'enfin les électeurs de Bavière et de Cologne demanderaient
» grâce à l'empereur, et attendraient leur sort futur de sa géné-
» rosité. » Ne pouvant obtenir, à l'aide des négociations ouvertes,
que des conditions inadmissibles, Torcy recourut aux séductions :
il offrit secrètement quatre millions au duc de Marlborough ; mais
la conscience de ce général ne pouvait plus être à ce prix ; le mi-
nistre français n'obtint pour réponse qu'un sourire dédaigneux.
Le marquis, désespéré, revint à Versailles, et, peu de jours après
son départ de la Haye, le président Rouillé, qu'il y avait laissé,
reçut d'Heinsius l'ordre d'en partir dans le délai de vingt-quatre
heures. « Puisqu'il faut faire la guerre, s'écria Louis XIV en ap-
» prenant ce nouvel échec diplomatique, j'aime mieux la faire à
» mes ennemis qu'à mes enfants ; » et sa majesté se prépara à
tenter encore la fortune. Ce prince fit alors ce qu'il n'avait jamais
fait ; il rendit compte à la nation de sa conduite dans les cam-
pagnes passées, des propositions faites en son nom aux alliés, des
refus hautains qu'il en avait recus. Tout en déplorant l'obligation
où il se trouvait d'imposer à ses peuples de nouveaux sacrifices, il
s'efforça d'exciter leur indignation, de ranimer en eux l'honneur
affaibli par l'excès du malheur, et chercha même à leur inspirer
quelque pitié pour ses propres infortunes. Ce moyen produisit un
certain effet sur les cœurs, mais il ne pouvait rien sur des bourses
épuisées. On eut recours, cette année comme les précédentes, à
la création des rentes sur l'Hôtel de Ville ; on augmenta, pour la
dixième fois, la finance des charges en titre d'offices ; mais ces
ressources étaient insuffisantes. Dans le besoin, l'imagination fer-
mente, l'industrie crée et féconde. Après un entretien secret
entre le roi et Desmarets, on vit un matin ce dernier conduire à
Marly Samuel Bernard, le premier banquier de l'Europe, celui
qui faisait le plus gros commerce d'argent. Le contrôleur général
désirait, disait-il, travailler avec lui ; et ce juif opulent, sans trop
savoir ce que le ministre pouvait lui vouloir, s'était prêté à ce
désir. A peine Desmarets et Samuel étaient-ils ensemble, que le
roi survint. Sa majesté salua le banquier d'une manière tout affable,
s'informa avec intérêt de sa famille ; puis, comme par réflexion,
ajouta : « Vous seriez bien homme à n'avoir jamais vu Marly ;
» venez le voir à ma promenade. » Samuel Bernard obéit. Le roi

marchait toujours à ses côtés, ne parlait qu'à lui, le menait partout, et lui montrait tout dans le plus grand détail. Les courtisans s'étonnèrent d'abord de cette sorte de prostitution de la dignité royale ; mais ils ne tardèrent pas de deviner le dessous de cartes, et trouvèrent le moyen ingénieux. En effet Desmarets ne savait plus où trouver de l'argent : tous les engagements pris avec les financiers demeuraient en souffrance ; aucun d'eux ne voulait plus ouvrir sa bourse au contrôleur général. Bernard, comme les autres, était sourd aux supplications de cet homme d'État ; il refusait toute avance. Mais il y avait au fond du cœur de ce juif une corde sensible que Desmarets venait de découvrir ; c'était pour la faire vibrer qu'il amenait Samuel à Marly. « Il y a de la vanité, avait dit le » ministre au monarque ; que votre majesté le flatte un peu, et » nous le tenons. » Louis XIV s'acquitta au mieux de son rôle dans cette comédie d'intrigue ; Bernard revint de la promenade enchanté. Desmarets, ne perdant pas une minute, reproduisit la demande tant de fois repoussée, et notre juif ne songea pas même à refuser. « J'aime mieux, dit-il, risquer ma ruine, que de laisser » dans l'embarras un prince qui m'a comblé d'honneurs. » Parlez-moi de la nécessité pour humilier le superbe ; il n'est porte si basse que l'orgueil ne se courbe pour la franchir, quand l'intérêt l'appelle au delà.

Ce n'est pas assez que les saisons se soient déchaînées contre nous, que la famine nous ait décimés, que l'ennemi soit à nos portes ; il faut encore que les dissensions religieuses, plus terribles que tous les fléaux, achèvent de porter le désespoir dans les familles, et divisent une nation qui ne pourrait triompher des étrangers prêts à fondre sur ses foyers qu'en se réunissant contre eux. Le génie du mal ; sous le froc d'un jésuite, secoue sur la France les torches de la discorde : prêtant une réalité à des fantômes qu'il abhorre, Le Tellier crée, pour effrayer la vieillesse de Louis XIV, des légions de jansénistes assiégeant son palais. Si l'on en croit ce forcené, tous les ennemis du monarque sont animés de l'esprit de Port-Royal : Eugène et Marlborough refusent la paix parce qu'ils sont jansénistes ; Philippe V lutte péniblement contre la fortune, parce que des jansénistes délibèrent dans son conseil ; ce sont aussi des jansénistes, ces financiers qui refusent de prêter de l'argent à l'État ; enfin, lorsqu'on voit toutes les calamités dont le ciel frappe la France, il faut reconnaître que Dieu a voulu punir

ce royaume, à cause des jansénistes qu'il renferme. Peut-être la punition atteindra-t-elle le roi, qui néglige de les détruire; et déjà le pape lui-même courbe le front sous le joug de l'empereur, pour les avoir soufferts dans la chrétienté. Telles sont les chimères atroces dont le nouveau confesseur berce l'imagination affaiblie d'un prince accablé de revers : le prêtre qui, par mission évangélique, devrait offrir à Louis les secours d'une religion consolatrice, ne s'occupe que d'armer la foi de toutes les rigueurs de l'intolérance, et demande à son pénitent de frapper ses sujets, quand il devrait lui recommander l'amour de tout ce peuple, qui s'efforce de soutenir son trône ébranlé. Toutes les prédications, tous les avis, toutes les exhortations du père Le Tellier se terminent, comme les discours de Caton dans le sénat romain, par ces terribles mots : *Il faut détruire Port-Royal*. C'est la Carthage de l'irascible jésuite : il veut en fouler les ruines, il veut en voir broyer les débris, et, de son souffle brûlant, disperser jusqu'à la poussière de cet édifice.

Mais, qu'est-ce donc que ce Port-Royal? Le jansénisme lui-même, qu'est-il? J'en ai parlé souvent; j'aurais dû peut-être expliquer plutôt son origine; mais, en vérité, j'étais honteuse pour la France, pour le monde catholique, de l'importance donnée à cet être moral, si fameux, et que les plus grands docteurs n'ont pu encore définir nettement. Jetons cependant un coup d'œil rétrograde sur cette prétendue secte, qui n'eut d'abord de réalité que dans l'esprit de ses ennemis.

Un docteur flamand, nommé *Jansénius*, jaloux d'ergoter, comme tous les docteurs, s'avisa, au commencement du siècle dernier, de composer un livre intitulé *Augustinus*, où l'auteur, après son compatriote *Michel Bay*, crut avoir résumé, mieux que lui, la doctrine de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination. Cependant *Jansénius*, en homme sage, déclara, par son testament, qu'il n'était pas exempt de doute, et qu'il soumettait son ouvrage au jugement de la cour de Rome.

Le docteur, devenu évêque d'Ypres, étant mort, ses héritiers, sans attendre la bulle romaine, imprimèrent l'ouvrage; l'esprit de controverse s'y attacha, parce qu'il se cramponne à tout : on disputa sur des phrases, sur des mots, et personne, à coup sûr, ne songea à mettre en cause aucun des principes fondamentaux de la religion. Mais on peut aller fort loin dans la dispute, sans s'entendre, et même sans savoir ce qu'on prétend prouver; on ne que-

rellait pourtant pas pour le seul plaisir de quereller. Un jésuite espagnol, nommé *Molina*, avait publié, au seizième siècle, un livre intitulé *de la Concorde de la grâce et du libre arbitre*, livre tout à fait contraire aux idées de Jansénius. Chacun des deux in-folio fut le rempart derrière lequel se retranchèrent les disputeurs. Les défenseurs de Jansénius prirent le nom de *jansénistes*, ceux de Molina reçurent celui de *molinistes*; mais ces deux noms, écrits sur les bannières, ne furent que des mots d'ordre, et les ouvrages eux-mêmes que des prétextes : le véritable motif de la division, celui pour lequel chacune des légions se recruta, c'est que les molinistes étaient partisans des jésuites, et que les jansénistes ne l'étaient pas. A cela se réduit toute la question; là naît la réalité des deux partis; à cette source vinrent s'envenimer toutes les animosités dont nous sommes témoins.

Le jansénisme, ou plutôt la haine des jésuites, réduite en esprit de corps, fut introduite en France par l'abbé de Saint-Cyran, homme ardent, rempli de science, mais hérissé de diffusion et d'obscurité. Tandis que, sollicité par les disciples d'Ignace, Urbain VIII condamnait *in globo l'Augustinus*, la faculté de théologie de Paris se contentait d'en condamner cinq propositions, qu'elle produisit dénaturées. Les jansénistes nièrent que les cinq propositions fussent dans Jansénius; ils crièrent à la mauvaise foi; soixante docteurs, sortis de leurs rangs, appelèrent au parlement comme d'abus. La chambre des vacations ordonna que les parties comparussent; mais elles ne comparurent point, et continuèrent de disputer. Habert combattit contre les jansénistes; Arnaud, disciple de Saint-Cyran, les défendit avec un talent supérieur et impétueux.

Cependant personne n'était d'accord sur les cinq propositions; on ignorait même à quelles pages de l'ouvrage le texte en était écrit. Quatre-vingt-huit évêques, sans les connaître, demandèrent au pape de les juger; onze autres, qui ne les connaissaient pas mieux, écrivirent à sa sainteté, pour la prier de s'abstenir: Innocent X, aussi conséquent que les prélats, condamna les cinq propositions, sans même se douter où elles se trouvaient. Enfin Mazarin, qui n'aimait pas les jansénistes, fit adopter la bulle, dont il ignorait plus complètement que personne l'objet précis, que l'université cherchait encore. Voilà pourtant la base sur laquelle repose une discussion qui dure depuis plus d'un demi-siècle: les cinq propositions condamnées sont-elles ou ne sont-elles pas dans Jansénius? Répon-

des *oui*, et vous serez l'ami de Louis XIV, de Maintenon, de Le Tellier; votre fortune sera faite. Mais si le *non* s'échappe de vos lèvres, vous êtes pis qu'un athée, vous méritez infiniment moins d'égards qu'un huguenot, et c'est beaucoup si l'on convient que vous appartenez à l'humanité.

J'ajouterai rapidement qu'en 1654, la faculté, présidée par le chancelier Séguier, et grossie d'une foule de docteurs, religieux mendiants ou non mendiants, chevelus ou tonsus, condamna Arnaud, et l'exclut de la Sorbonne. « Voilà qui est bien, dit-il en » sortant, la majorité est une belle chose; mais il est plus facile » de trouver des moines que des raisons. » La persécution d'Arnaud lui fit un grand nombre de partisans, qui devinrent bientôt ses amis, jusqu'au point de vouloir se retirer avec lui du monde, pour vivre dans son intimité, et dans celle de Saint-Cyran, premier fondateur du jansénisme.

A six lieues de Paris, entre Chevreuse et Versailles, dans une vallée profonde et déserte, entourée de bois épais, existait un couvent de filles, dont la flèche, en s'élevant au-dessus de la feuillée environnante, découvrait seule au voyageur cet asile de la pénitence et de la paix. Cette communauté, bâtie sous Philippe-Auguste, avait reçu le nom de *Port-Royal*, parce que ce monarque, longtemps égaré dans les bois qui couvraient ce vallon, retrouva sa suite au lieu même où s'éleva bientôt l'abbaye. Ce vieux édifice fut abandonné depuis par les religieuses, qui, sous le nom de *Port-Royal-des-Champs*, firent élever un autre bâtiment non loin de celui qu'elles abandonnaient. C'est dans ce dernier que se retirèrent Arnaud, Saint-Cyran et leurs compagnons. Ils restaurèrent la maison en ruines, repeuplèrent les eaux, cultivèrent les jardins. Le jansénisme n'avait été jusqu'alors qu'un vain sujet de disputes; les nouveaux solitaires en firent une morale, qui eut ses pratiques, ses lois, et qu'ils jurèrent de professer avec rigidité. On fut, à Port-Royal, dévot dans l'acception pure du mot, charitable sans calcul, humble avec sincérité. La piété était, dans cette solitude, ardente, mais dépourvue de cette ostentation qui fait qu'on prie pour être remarqué. Les reclus avaient pris pour maxime ce passage de saint Augustin : « Parlez plus à Dieu pour les hommes » que de Dieu devant les hommes. » La vie de Port-Royal était remplie d'austérités : des aliments grossiers, de l'eau pour boisson, un cilice pour vêtement, la terre pour lit. Le plaisir, c'était l'étude; le délassement, on le trouvait dans les travaux manuels. Malgré

des règles si sévères, le nombre des jansénistes augmenta promptement ; des prélats, des militaires, des gens de lettres, des savants, se réunirent aux disciples d'Arnaud et de Saint-Cyran. Le célèbre prédicateur Desmarets méditait, sous les ombrages de Port-Royal-des-Champs, ses exhortations sublimes contre la vanité des grands ; Dufossé y écrivait ses Mémoires sur le règne de Louis XIII ; Arnaud, jardinier laborieux le matin, cultivait les fruits qu'il envoyait à la reine Anne d'Autriche ; le soir, de la main qui venait d'abandonner la bêche, il traduisait l'Histoire des Juifs et les Confessions de saint Augustin. Nicole, dans ses *Essais*, enseignait une morale douce et pure, dont il puisait l'exemple en lui-même. Ces travaux particuliers étaient souvent interrompus par des compositions générales, entreprises dans le but d'agrandir la sphère de l'esprit humain. Saci, dont la rédaction était si prompte, si facile, tenait habituellement la plume ; Tillemont apportait dans ces conférences sa vaste érudition, et Lancelot cet esprit d'analyse si favorable au développement de la science et de la pensée. Pascal, le grand Pascal, avant même qu'il vint se réunir aux solitaires de Port-Royal, les tenait au courant de toutes les découvertes utiles. Grâce à ses communications, ils purent faire, au fond des bois, des expériences sur les connaissances les plus récentes dans l'astronomie, la physique, l'anatomie ; en un mot, ces hommes, avides de savoir, se jetèrent dans toutes les routes ouvertes à l'intelligence humaine.

Les religieuses, voisines des célèbres reclus, louèrent d'abord leur piété ; bientôt elles admirèrent leur sagesse, leur génie ; puis elles leur demandèrent des préceptes, des avis, et les religieuses de Port-Royal de Paris imitèrent celles de Port-Royal-des-Champs. Ce fut, pour Arnaud et ses compagnons, le signal de nouvelles persécutions. On commença par prescrire aux nonnes des deux couvents de signer ce qu'on appelait alors le *formulaire*, modèle de déclaration dressé par les évêques, et que voici : « Je » condamne de cœur et de bouche la doctrine des cinq propositions contenues dans le livre de *Cornélius Jansénius*, laquelle doctrine n'est point celle de saint Augustin, que Jansénius a mal expliquée. » Les bonnes sœurs répondirent qu'elles ne pouvaient pas condamner de bouche, encore moins de cœur, aucune partie d'un livre écrit en latin et qu'elles n'avaient jamais vu. Les conséquences du refus de ces recluses tombèrent sur les solitaires, qui, à vrai dire, n'y étaient pas étrangers. Le lieutenant

civil se rendit à Port-Royal-des-Champs, d'où il expulsa les jansénistes. Les religieuses allaient subir le même sort, lorsqu'un miracle vint à leur secours. Elles conservaient à Port-Royal de Paris une épine de la couronne du Sauveur : or, dans le temps où l'on songeait à fermer la communauté, une nièce de Pascal ayant été guérie subitement d'un mal d'œil par l'atouchement de cette épine, les persécuteurs se prosternèrent, et les nonnes obtinrent grâce, malgré leur rébellion. Les jésuites essayèrent bien de soutenir que le miracle advenu sous l'influence des jansénistes ne pouvait être de bon aloi, mais on n'écouta point les pères incrédules, et la foi subsista. Ce miracle, qui sauva les nonnes des deux couvents, ne protégea nullement les solitaires ; au contraire, leurs ennemis, irrités du crédit qu'ils obtenaient dans le ciel, n'en montrèrent que plus d'acharnement. Poursuivis par la cour, par le clergé, où dominait le parti jésuitique, les jansénistes trouvèrent des protecteurs dans la nation : la moitié du royaume se déclara contre les jésuites ; ils voulurent faire des miracles, on se moqua d'eux. Pascal, voyant le public en train de rire aux dépens des enfants de saint Ignace, publia alors ses *Lettres provinciales*, chef-d'œuvre de plaisanterie éloquente qui acheva de couvrir ces pères d'un ridicule amer. Il est souvent dangereux d'avoir raison ; les jansénistes triomphaient par les œuvres de l'esprit, mais leurs adversaires ne tardèrent pas de triompher par la force. Cette fois, deux cents soldats furent chargés de signifier le formulaire aux religieuses de Port-Royal ; quelques-unes le signèrent, le plus grand nombre le repoussa. Ces béguines obstinées furent enlevées et dispersées dans d'autres maisons, tandis que plusieurs solitaires étaient envoyés à la Bastille. Saci était du nombre : du fond de son cachot s'échappèrent à flots pressés les torrents de son éloquence vive, facile et persuasive ; Arnaud, de la retraite où il se cachait, seconda son compagnon ; les esprits s'aigrirent plus que jamais. La persécution excite les grands cœurs ; quatre prélats jansénistes parurent sur la brèche : Arnaud, évêque d'Angers¹ ; Bozanval, évêque de Beauvais ; Pavillon, évêque d'Alais, et Caulet, évêque de Pamiers, protestèrent ouvertement contre le formulaire. Alexandre VII nomma un tribunal mitré pour juger ces réfractaires. La rigueur du saint-siège ne se fût peut-être pas bornée à la déposition, lorsque le souverain pontife mourut, et fut remplacé par

¹ C'était le frère du docteur.

Clément IX, qui pacifia tout, au moins pour un temps. Port-Royal sortit une seconde fois de ses ruines : les solitaires, mis en liberté, reprirent la bêche et la serpe; ils arrachèrent les ronces qui couvraient leur jardin, et détruisirent les orties qui obstruaient le seuil de leur maison. Malheureusement Arnaud, Saci, Nicole, Lemaitre, Herman, ne se contentèrent pas de manier les instruments du jardinage; ils reprirent aussi la plume. La duchesse de Longueville était venue s'établir aux portes de Port-Royal; elle devint l'âme du jansénisme, et par mépris des jésuites et par haine de la cour. Riche, puissante, habituée à la haute intrigue, cette sœur du grand Condé se montra aussi ardente dans la cause de Port-Royal qu'elle l'avait été dans ses amours. Tant qu'elle vécut, le jansénisme se soutint en corps; mais, après sa mort, arrivée en 1679, les jésuites parvinrent de nouveau à faire persécuter leurs ennemis. Arnaud dut s'expatrier. Il se retira dans les Pays-Bas, où, retiré du monde, il se montra, jusqu'à son dernier moment, arrivé en 1694, ami de la philosophie, ennemi des jésuites, et supérieur à l'infortune.

Le principal athlète du jansénisme avait disparu de la France; les *Lettres provinciales* avaient été brûlées par arrêt du parlement d'Aix; Pascal était mort dès l'année 1662; les jésuites triomphaient. L'occasion leur sembla favorable pour porter le coup de grâce à leurs adversaires; dans ce but, ils firent proposer, en 1701, un problème théologique conçu en ces termes : « Peut-on donner » les sacrements à un homme qui aurait signé le formulaire en » croyant, dans le fond de son cœur, que le pape et même l'Église » peuvent se tromper sur les *faits*? » Ce problème, qu'on appela le *cas de conscience par excellence*, allait chercher l'opinion jusque dans le dernier repli de la pensée; la guerre recommença. Les uns se déclarèrent pour le *fait* dans une foi humaine; d'autres soutinrent qu'il ne fallait croire qu'au *droit* dans une foi divine. Le pape, encore sollicité de prononcer en 1705 (c'était alors Clément XI), ordonna de croire le *fait* sans explication, surtout sans interprétation. Les sœurs des deux couvents de Port-Royal, toujours destinées à l'initiative d'obéissance aux bulles, signèrent, mais avec une réserve respectueuse, qu'elles firent développer dans un mémoire que rédigea un avocat au parlement. Louis XIV, à qui la résistance déplait, sous quelque forme qu'elle se présente, demanda à sa sainteté une bulle pour la suppression des monastères dissidents, et leur avocat fut mis à la Bastille. En attendant,

l'archevêque de Paris priva les religieuses des sacrements, et bientôt elles furent définitivement dispersées.

Malgré l'irritation que réveilla encore dans les esprits jésuitiques la découverte des écrits d'un père *Quesnel*, ami de feu Arnaud, le père de Lachaise était parvenu à endormir enfin l'inimitié de Louis XIV contre le jansénisme ; des intérêts d'une autre importance excitaient d'ailleurs ses inquiétudes, et la décroissance rapide de ses grandeurs ne lui laissait guère le temps d'écouter ses scrupules religieux. Néanmoins le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait cherché à soutenir le père Quesnel, avait perdu son crédit à la cour, et les choses en étaient là quand Le Tellier fut nommé confesseur du roi. J'ai dit ailleurs que ce moine ardent avait osé reprocher en quelque sorte au monarque son indulgence envers les jansénistes ; qu'aux yeux de son illustre pénitent il avait fait découler de cette cause tous les désastres de la France, et que de nouvelles terreurs mystiques assiégeaient les esprits de ce prince, affaiblis par le malheur et l'humiliation. Enfin, profitant du trouble qu'il est parvenu à faire naître dans l'âme de sa majesté, le sombre jésuite a montré Port-Royal-des-Champs prêt à sortir de ses ruines, et à devenir un nouveau centre de rébellion, où Marlborough et Eugène entretiendraient de faciles intelligences. Louis XIV, effrayé, a mandé sur-le-champ M. d'Argenson : « Prenez mille pionniers, lui a-t-il dit, courez à » Port-Royal-des-Champs ; que le couvent des religieuses, l'abbaye, l'église, toutes les constructions, soient démolies de fond » en comble ; allez, et que sous dix jours il ne reste pas une » pierre dans ce lieu. » D'Argenson obéit : l'édifice fut détruit, les jardins furent arrachés, les pièces d'eau comblées, les bois abattus et déracinés. Ajouterai-je que, sur une recommandation expresse du farouche Le Tellier, les tombes souterraines des pieuses filles retentirent sous la pioche sacrilège ; les os en furent tirés ; et ces débris humains, amoncelés avec un bruit lugubre dans de vils tombereaux, furent transportés loin de la terre à laquelle leur poudre devait se mêler.

Cette horrible exécution, terminée il y a peu de jours, excite au plus haut point l'indignation. La critique n'est pas restée muette dans cette circonstance ; et comme elle fait peser sur les rois toute la responsabilité des actes de leur règne, l'épigramme suivante est tombée à plomb sur Louis XIV :

- Tandis que l'ennemi, par plus d'une action,
Cherche à pénétrer en Champagne,
Louis, que la gloire accompagne
Au sein de la dévotion,
Prend, dans une seule campagne,
Sous le général d'Argenson,
Port-Royal à discrétion.

Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, est mort, le 1^{er} avril, à l'âge de 66 ans, qu'il atteignit dans la déplorable situation morale que j'ai décrite il y a longtemps ; le beau nom de Condé sera porté désormais par M. *le Duc* ; à peine si le corps de ce petit prince suffira pour contenir un si grand nom.

Voici une autre branche, une branche moins directe de l'arbre illustre dont le grand Béarnais fut la tige, qui promet de nouveaux rejetons : Dufresny, descendant d'une des nombreuses distractions de Henri IV, vient de se marier. Mais voyez jusqu'où peut aller l'originalité bizarre d'un poète. La blanchisseuse de l'écrivain comique, ouvrière dont le compte avec lui était toujours une pièce sans dénouement, entra un matin chez ce mauvais payeur, pour lui demander de conclure enfin en la payant.

« Te payer ! répondit le poète en s'habillant le plus déceimment qu'il pouvait derrière son rideau ; voilà qui est bientôt dit, mon enfant ; mais, depuis quinze jours, le breilan et le pharaon sont traîtres en diable.

— C'est si peu de chose que trente pistoles !...

— Comment, peu de chose, trente pistoles ! Je voudrais bien en avoir une seule, moi ; je ressaisirais une veine de lansquenet que j'ai été obligé d'abandonner hier, au moment où elle allait devenir bonne.

— Écoutez donc, monsieur, je me marie dans huit jours ; il faudra bien, d'ici là, que vous me trouviez l'argent que vous me devez.

— Ah ! ah ! tu te maries, toi ; tu as donc de l'argent ? car, si tu ne comptais que sur mes trente pistoles...

— Je pourrais bien compter sur une planche vermoulue... ; voilà ce que vous voulez dire.

— Non vraiment, ma fille ; je te payerai quelque jour ; il peut se faire que tu me trouves, l'un de ces matins, en possession de la veine que j'ai manquée hier. Mais, dis donc, trente pistoles ne forment pas une dot.

— Assurément non, monsieur Dufresny ; mais, à force de battre le linge, de le frotter, de le repasser, je me suis fait un avoir d'environ deux cents ducats.

— Diable ! ma bonne Jeannette, c'est avoir frotté, comme tu dis, très-fructueusement. Et qui épouses-tu ?

— Un honnête Normand, cocher de son métier, et qui m'a promis de conduire notre ménage aussi sagement qu'il mène la voiture de son maître.

— Un cocher ? fi donc ! une fille d'ordre, une fille intelligente comme toi..., cela ne te convient nullement ; tu peux trouver beaucoup mieux.

— Qui voulez-vous que j'épouse ? un duc et pair ?

— Il y en a qui ne te valent pas, et qui ne gagneraient pas dans un siècle les deux cents ducats que tu as déjà su amasser, toute jeune que tu es... Tiens, Jeannette, veux-tu de moi pour mari ? Je suis valet de chambre du roi, et contrôleur de ses jardins.

— Qu'est-ce que vous me dites donc là, M. Dufresny ; vous épouseriez une blanchisseuse ?

— Pourquoi pas ? ma bisainseule était bien jardinière.

— Dam ! je ne dis pas que je vous refuse, répondit en baissant les yeux la pauvre Jeannette, qui venait d'être saisie d'un accès de cette fièvre qu'on appelle vanité..... Vous êtes valet de chambre du roi, et contrôleur de ses jardins ?

— Oui, mon enfant.

— En cas de malheur, pourriez-vous devenir valet de chambre d'un autre, ou bien jardinier ?

— Je ne te promets pas cela ; mais je suis poète.

— Oh ! pour ça je sais que le métier n'en vaut rien ; je blanchis vingt poètes, et pas un seul ne me paye... Cependant...

— Tes réflexions sont-elles faites ? tiens, me voilà tout habillé ; tu me donneras le bras, et nous irons faire afficher nos bans.

— Va comme il est dit, » répondit la blanchisseuse en engageant son bras droit dans l'anse que le poète forma avec le sien.

A quinze jours de là, notre blanchisseuse, devenue petite-fille de Henri IV, *frottait* plus fort que jamais, pour regagner ses deux cents pistoles, que son mari avait vues s'engloutir dans un coupe-gorge qu'il avait subi au lansquenet de l'hôtel de Nesle. Mais, une semaine plus tard, Dufresny rentra avec mille pistoles ; Louis XIV venait de les lui donner, malgré sa propre misère, en disant « qu'il ne fallait pas que Jeannette, *sa parente*, mourût de

» faim pour avoir épousé l'arrière-petit-fils bâtard d'un grand roi. » Ajoutons que sa majesté était ce jour-là de fort bonne humeur : ses vaisseaux, venant de la mer du Sud, apportaient une cargaison d'or, et cette ressource ne pouvait, comme on sait, arriver plus à propos.

Quelques lueurs de succès nous brillent en Espagne, tandis que partout ailleurs le sort des armes nous est constamment contraire : le château d'Alicante, qui se défendait encore, s'est rendu, le 17 avril, au chevalier d'Asfeld ; le 7 mai, lord Gallowai fut battu dans les plaines de Gadina par le marquis du Bay, qui, le 1^{er} juin suivant, enleva aux Portugais le château d'Alconchel. Ces avantages, dont le retentissement est nul en Italie, n'ont pu dispenser Clément XI, qui voit son État envahi par les Impériaux, de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Espagne. Sa sainteté s'est excusée de cette reconnaissance auprès de Philippe V, en lui écrivant qu'elle ne donnait point un droit nouveau au prince allemand... Ainsi Charles n'est plus seulement roi des catholiques par la grâce des hérétiques, il l'est aussi par l'investiture apostolique du saint-siège... Le canon dérange quelquefois étrangement les *canons*.

Le roi confia secrètement, le mois dernier, au ministre de la guerre Chamillart, qu'il avait l'intention d'aller en personne reprendre Lille ; sa majesté demanda, dans cette circonstance, le plus profond secret à cet homme d'État, qui le lui promit, et tint parole. Je ne sais pas au juste par quelle cause la réminiscence guerrière de sa majesté est demeurée sans suite ; mais elle a été révélée, apparemment par ce prince lui-même, à madame de Maintenon. Soudain l'humeur pieuse de la marquise s'est allumée ; elle a juré que Chamillart, pour avoir osé obéir à son maître, en taisant ce que ce maître lui avait ordonné de taire, serait renvoyé du ministère, et il l'a été.

« Sire, a dit la souveraine de fait à sa majesté, dans les calamités où nous sommes, M. de Chamillart ne peut plus diriger la guerre.

— Mais, madame, je n'ai aucun prétexte pour le renvoyer.

— Non, mais votre majesté a un motif réel.

— Et lequel ?

— Son incapacité.

— Oubliez-vous que *votre solidité* elle-même me l'a recommandé comme le sujet le plus loyal...

— Alors, sire, cette qualité pouvait suffire ; il faut davantage aujourd'hui.

— Vous avez beau dire, je ne prononcerai point la disgrâce d'un homme dont je n'ai nullement à me plaindre.

— Et le salut de l'État, sire ; songez que la religion veut qu'il domine toutes les considérations.

— A la bonne heure ; mais à qui pourrais-je donner la guerre ?

— A un homme appliqué, capable, ferme, et habitué aux affaires... à M. Voisin, par exemple...

— Ah ! je comprends... cet homme vous agréa, madame.

— J'en conviens, sire ; il a la passion du travail, son sens est droit, son tact exercé ; il saura trouver les gens de mérite, dont votre majesté a si grand besoin, et les mettre à leur place.

— Mais on le dit faux, hypocrite.

— Propos de jansénistes.

— Dur dans ses relations.

— C'est ce que disent les intrigants qu'il a repoussés.

— Allons, madame, allons, je vois que M. Voisin a la première de toutes les vertus : il vous convient ; que M. de Chamillart a le plus grand de tous les vices : il vous déplaît.... « Ah ! quand j'étais roi, murmura Louis XIV en quittant l'appartement de » la marquise..., quand j'étais roi, cela ne se passait pas ainsi. »

Le lendemain, Chamillart était disgracié, et Daniel Voisin ministre de la guerre. Ajoutons que tout ce que madame de Maintenon a dit de bien au roi sur ce nouveau secrétaire d'État se trouve juste ; c'est un hasard heureux.

Si Louis XIV obéit à sa vieille compagne, le reste de la cour rampe aux pieds de ce prince, et parmi les plus humbles courtisans il faut citer le marquis d'Antin. Quand on songe à la grande faveur de ce gentilhomme, dont j'ai dit les étourderies de jeunesse, on peut se persuader que, pour plaire aux souverains, la délicatesse et l'honneur sont absolument superflus : la servilité tient lieu de tout. Le marquis d'Antin est pourvu de la première charge des bâtiments et jardins de la couronne ; il accompagne le roi dans tous ses voyages, toujours prêt à déférer aux moindres désirs que manifeste sa majesté, soit pour des additions, soit pour des changements ou des suppressions. Or Louis XIV, lors de ses promenades à son château de Petit-Bourg, près de Fontainebleau, avait exprimé le regret qu'une partie de forêt dérobat un point de vue fort agréable, qu'il eût pu, sans cet obstacle, embrasser de

son appartement. L'attentif d'Antin se trouvait là quand le roi parlait ainsi ; il prit bonne note de ce que ce prince avait dit. Faire abattre le massif de bois pendant l'absence du maître... Fi ! moyen vulgaire ! cela n'aurait pas produit assez d'effet, et le témoignage de zèle eût passé presque inaperçu. Le marquis s'arrêta à quelque chose de plus éclatant, de plus théâtral : bien fixé sur la date à laquelle Louis XIV doit revenir à Petit-Bourg, l'ingénieux courtisan fait scier tous les arbres près de la racine, de manière à ce qu'ils ne tiennent presque plus ; une corde est attachée à chaque pied, et plus de douze cents hommes, les extrémités de ces cordes à la main, sont prêts à exécuter le coup de théâtre médité par d'Antin. Sous un prétexte en l'air, il amène le roi et toute la cour à une petite distance du bois, ne doutant point que sa majesté ne répétât ce qu'elle avait dit du rideau de verdure importun. Cela ne manqua pas.

« Que ce bois me déplait ! dit le roi en se retournant vers les princesses.

— Eh bien ! sire, s'écria d'Antin enchanté, votre majesté n'a qu'à vouloir, et ces arbres disparaîtront.

— S'il ne tenait qu'à cela, reprit le monarque, je voudrais que ce fût tout à l'heure.

— Vous êtes obéi, sire, répliqua le marquis rayonnant de joie, qui, à son coup de sifflet d'opéra, avait vu tomber la forêt tout entière.

— Ah ! sire, s'écria madame la duchesse de Bourgogne, ne demandez jamais nos têtes à M. d'Antin, car il est homme à les faire tomber tout aussi vite à vos pieds. »

Le roi rit du bon mot de sa petite-fille ; mais il garda un doux souvenir de l'ingénieuse obéissance du courtisan.

Le roi doit au comte du Bourg, le même qui sauva les débris de l'armée française à Hochstadt, la conservation de la haute Alsace. Le comte de Mercy, ayant traversé une partie du canton de Bâle avec sa cavalerie, avait rejoint son infanterie entre Huningue et Brisach, où elle venait de passer le Rhin sur un pont jeté vis-à-vis de Neubourg ; mais le comte du Bourg, détaché par le maréchal d'Harcourt avec six bataillons, quatre cents grenadiers et dix-huit escadrons, attaqua Mercy à Rumersheim, lui tua plus de quatre mille hommes, arrêta son mouvement sur l'Alsace, et le força de repasser le Rhin. Le vainqueur de Rumersheim fut créé chevalier de

l'ordre, et non pas maréchal de France. Villeroy avait fait bien moins quand on lui donna le bâton. Dans le même temps, le général Rebender, qui s'était avancé jusque sous les murs de Briançon, fut attaqué et mis en fuite par M. de Dillon. C'est ainsi que, du côté de l'Allemagne et en Savoie, nos troupes arrêtent les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de la France, tandis que Philippe V, quoique peu secondé maintenant par Louis XIV, qui a besoin de toutes ses forces pour la défense de ses propres États, lutte néanmoins avec quelque avantage contre les Allemands, les Anglais et les Portugais. En Catalogne, le duc de Noailles prit ou tua, le 7 août, deux régiments sortis de Figuières. Dans les premiers jours de septembre, le même général tailla en pièces dix-huit cents chevaux, qui laissèrent enlever leur général.

Mais en Flandre nos destinées sont bien différentes. Villars, que Louis XIV appelle partout où de grands désastres ne peuvent être réparés que par un puissant génie, secondé par une haute réputation et soutenu par une grande confiance, Villars est opposé au prince Eugène et au duc de Marlborough. Boufflers, le vertueux et expérimenté Boufflers, qu'anime avant tout l'amour de son prince et de la patrie, a demandé à servir sous Villars, dont il est l'ancien. Dans une âme comme celle de Boufflers, l'orgueil et l'honneur ne sont qu'un seul et même sentiment.

Le comte d'Artagnan avait forcé Vaneton sur la Lys; quelques autres rencontres, où l'avantage nous était resté, semblaient promettre une campagne plus heureuse que l'année précédente, lorsque Villars apprit que le marquis de Surville venait d'ouvrir au duc de Marlborough et au prince Eugène l'importante place de Tournay. Les cœurs généreux peuvent se soumettre, mais ils se rendent rarement aux ennemis. M. de Beauveau, évêque de Tournay, ne se soumit ni ne se rendit. Eugène demandait un *Te Deum* à ce courageux prélat; il refusa de le faire chanter. « Non, » monseigneur, dit-il au général autrichien; je sais prier pour » tous, mais je ne rends point d'actions de grâces au Très-Haut » pour les malheurs de mon roi. »

Après la prise de Tournay, les alliés passèrent l'Escaut, et marchèrent sans perte de temps pour investir Mons. Leurs forces s'élevaient à quatre-vingt mille combattants, qui traînaient à leur suite plus de cent quarante canons. Villars ne réunissait que soixante et dix mille hommes; il n'avait pas au delà de quatre-vingts pièces d'artillerie. L'armée s'avança cependant pour fermer

aux ennemis la route de Mons ; elle les rencontra entre les bois de Blangies et le village de Malplaquet. Les Anglais et les troupes allemandes , soudoyées par l'Angleterre, formaient la droite de l'armée, commandée par Marlborough ; Eugène , avec ses Autrichiens , était au centre ; les comtes de Tilli et de Nassau , à la tête des Hollandais , se présentaient à la gauche. Du côté des Français , Villars dirigeait la droite ; la gauche devait combattre sous les ordres de Boufflers. L'ardeur de nos troupes était extrême ; vieux et nouveaux soldats montraient cet enthousiasme , cette soif du sang ennemi qui fut tant de fois garant de la victoire. L'armée avait manqué de pain pendant vingt-quatre heures ; elle jeta celui qu'on lui distribua au moment du combat. « Nous n'avons plus le temps de » manger , s'écriaient les plus nouvelles recrues , il faut combattre ; » et l'on courut à l'ennemi. Après quelques heures d'un horrible carnage , la gauche des alliés fut rompue , défaite , poursuivie la balonnette aux reins. Marlborough , plus heureux à la droite , commençait à combattre avec succès. Villars , comptant trop peut-être sur un ravin profond qui protégeait son centre , le dégarnit pour opposer plus de résistance au général anglais. Soudain ce même centre fut impétueusement attaqué par Eugène ; l'obstacle fut franchi , nos troupes cédèrent au nombre. Villars accourait pour rétablir le combat , lorsque , frappé d'un coup de carabine audessous du genou , il tomba parmi les mourants qu'il venait venger. On emporta le maréchal blessé... ; la bataille était perdue. Si le triste avantage d'avoir tué le plus de monde donnait la victoire , elle eût été à la France : trente-deux mille morts s'élevaient en collines sanglantes sur le champ de bataille , et vingt-deux mille étaient Anglais , Allemands , et surtout Hollandais. Mais à la guerre , comme sur un échiquier , c'est la position des combattants qui fait le succès... ; le théâtre de la plus hideuse boucherie qu'on eût vue depuis plusieurs siècles devint la conquête d'Eugène et de Marlborough. M. de Boufflers effectua une retraite si bien ordonnée , que l'ennemi ne fit pas un seul prisonnier ; il ne recueillit pas un canon. L'armée française prit position entre Valenciennes et le Quesnoi ; et Mons , entièrement découverte , ne tarda pas d'être assiégée.

Louis XIV , consolé d'un échec qui ne ressemblait à une défaite que par la perte de quelques toises de terrain , reposait avec orgueil ses regards sur des étendards conquis à Malplaquet ; il énu-

mérait au profit de sa gloire les morts que les ennemis avaient eus dans cette journée. Villars était convaincu que, sans sa blessure, la bataille eût été gagnée ; il le disait au roi, et ce prince le croyait. Le maréchal fut appelé aux honneurs de la pairie. Au sein d'une glorieuse carrière, la vanité est une faiblesse ; dans la mauvaise fortune, c'est un ridicule, et Villars se l'est donné. Retenu chez lui par sa blessure, il recevait les courtisans avec le ton d'une haute protection ; il tenait littéralement sa cour. Le lit de repos, du haut duquel ce général laissait tomber quelques sourires sur la foule visitante, ressemblait à un trône oriental. Cette conduite peignait bien le caractère de Villars. En effet, doué d'une figure distinguée et d'un air avantageux, il laissait lire sur son front toute sa fierté. Fanfaron presque autant que brave, le maréchal sait mieux que personne se prévaloir de sa part dans un succès, et s'emparer du reste. Villars a tout ce qu'il faut pour commander la confiance à des Français : art de se faire valoir, courage, gaieté, dehors brillants ; son humeur est un composé des qualités qui échauffent, séduisent et conquièrent l'imagination. Lorsque ce gentilhomme entra dans le monde, sa mère lui dit : « Parlez tous jours de vous au roi, et jamais des autres. » Il a complètement obéi à cette recommandation. Mais si l'on peut, dans le système de madame de Villars, se dispenser de parler en faveur d'autrui, on doit, d'après les préceptes généralement reçus, ne pas parler contre ; et c'est précisément ce que Villars voulait faire, en insérant dans ses lettres de pairie que, sans sa blessure, la bataille de Malplaquet était gagnée. Boufflers, justement choqué d'une telle phrase, qui, eût-elle exprimé un fait aussi vrai qu'il était douteux, eût encore été une insulte, Boufflers réclama à la cour, au parlement, devant le public, et demanda au parlement et aux pairs réunis qu'ils s'opposassent aux lettres de Villars. Cette réclamation, de la part d'un homme estimé de toute la France, et pair lui-même, fit faire de sages réflexions à M. de Villars ; il envoya les lettres à son collègue, avec invitation de rayer tout ce qui lui déplairait. Le maréchal usa de l'autorisation ; et l'on ne parla plus de cette affaire, dont les détails s'alliaient assez mal avec la nouvelle de la prise de Mons, qui ouvrit ses portes aux ennemis le 20 octobre.

Nous avons à Paris une nouveauté littéraire qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, même avant d'être publique : c'est la

comédie de *Turcaret*, par Lesage. Cette pièce, tissée d'un bout à l'autre de satires sanglantes contre les financiers, a éprouvé les plus grands obstacles, suscités par la classe qu'elle attaque. Une cabale de riches est toujours redoutable; *Turcaret* courait le risque de ne pas être représenté, lorsque madame la duchesse de Bouillon, présidente inamovible du bureau des beaux esprits parisiens, offrit sa protection à Lesage, et lui demanda lecture de son ouvrage. Le jour pris, notre poète comique supplia sa protectrice future de vouloir bien l'entendre avant midi, ne pouvant pas lire après dîner. La nièce de Mazarin accéda à cette prière. Les poètes sont distraits : l'auteur de *Turcaret* avait oublié que, le jour même du rendez-vous, on devait juger un procès duquel dépendait presque tout son avoir, et qu'il eut même le malheur de perdre. Il ne se rappela cette circonstance qu'au moment d'aller à l'audience; il n'était plus temps de contremander la lecture. Presque aussi troublé par l'attente d'une heure au moins qu'il avait fait subir involontairement à une grande dame, que par l'idée de sa ruine prononcée au palais, Lesage, débouté et condamné, court à l'hôtel de Bouillon, et trouve la duchesse, ainsi que sa compagnie, de fort mauvaise humeur. Il est vrai que voler aux plus grands seigneurs de la cour quelques-uns de ces précieux instants dont ils ne savent que faire, quand par hasard ils ne les emploient pas mal, c'était un crime capital de la part d'un misérable *vilain*.

« Pardon, madame la duchesse, mille fois pardon, s'écria Lesage en essuyant la sueur qui dégouttait de son visage.... J'étais devant des juges qui viennent de me ruiner... Jusqu'au dernier moment, mon avocat a eu besoin de renseignements, et je pouvais seul les lui donner... Moi-même je n'ai pu m'interdire la satisfaction, que je croyais moins triste, d'entendre prononcer l'arrêt.... Voilà, madame la duchesse, la cause d'un retard que je vous supplie de me pardonner.

— Rien ne peut, monsieur, vous justifier d'avoir fait attendre une compagnie illustre.

— Je ne demande point, madame, qu'on reçoive mes raisons à titre de justification, mais à titre d'excuse.

— Cela n'est pas possible, reprit sèchement la fière dame, après nous avoir fait perdre impertinemment plus d'une heure.

— Je vais, madame, vous la faire regagner d'une manière très-pertinente, en ne vous lisant point ma pièce. » A ces mots, Lesage remit son manuscrit dans sa poche, et disparut.

Presque toute la société courut après le poète fugitif ; ce fut en vain , il ne voulut point revenir : « Non , non , répondit-il aux instances qu'on lui faisait ; dites à madame la duchesse que je suis son très-humble serviteur , mais qu'elle vend sa protection trop cher. *Turcaret* tâchera de faire son chemin sans elle. »

En effet *Monseigneur* , qui avait à se plaindre des financiers , dont aucun n'avait voulu lui prêter de l'argent , protégea chaudement la pièce de *Lesage*. Elle fut représentée au commencement de l'hiver dernier , et obtint le plus grand succès ; mais , les comédiens ayant été forcés de fermer leur théâtre à cause de la rigueur excessive du froid , les représentations de *Turcaret* , comme toutes les autres , furent interrompues. La gent financière profita de cette interruption pour solliciter auprès du lieutenant de police l'interdiction absolue de l'ouvrage. Les réclamants fondaient , en apparence , leur requête sur les mauvaises mœurs que la comédie nouvelle reproduisait : cette allégation ne manquait pas de vérité ; mais personne moins que l'immoral d'Argenson n'était propre à l'apprécier. Les traitants , voyant le peu de succès de leurs scrupules , avouèrent qu'il y avait une ressemblance désespérante entre les personnages de *Turcaret* et messieurs tels et tels. Ce moyen a réussi quelques mois ; mais enfin , le Dauphin ayant enjoint aux comédiens de reprendre la pièce , on la joue tous les jours ; et le peuple , qui meurt de faim , se réjouit , deux heures dans la soirée , aux dépens des financiers gorgés de richesses , lesquels se moquent des rieurs toute la journée.

Au reste , la misère publique n'attriste pas plus la plupart de ceux qui en sont atteints , que les traitants , à qui elle est due en grande partie. Le public de Paris , comme les personnages de l'Opéra , chante sa douleur , ses chagrins , sa détresse , et l'on verra bientôt ces chanteurs intrépides

Se désespérer en bécarré ,
Et rendre l'âme en a-mi-la.

Voici le couplet qui court les rues sur les nombreux engagements financiers que Louis XIV ne saurait remplir :

Cette fameuse banqueroute
Que fait Louis dans sa déroute ,
Remplit bien la barque à Caron .
Il est si gueux dans son vieux âge ,
Qu'on craint que la veuve Scarron
N'ait fait un mauvais mariage .

La France perdit cette année un homme de lettres estimable, un académicien consciencieux ; Thomas Corneille est mort. Jamais il ne put aborder la sphère élevée que marqua son frère, et où personne ne plana au-dessus de ce grand génie. Thomas fut un esprit médiocre, mais un savant distingué, un critique judicieux. Il travaillait de sa plume comme un maçon de sa truelle, ou bien un bûcheron de sa hache, c'est-à-dire en vrai mercenaire à la tâche. C'est peut-être pour cela qu'il ne laisse aucun ouvrage supérieur ; l'imagination ne crée point à l'heure. Corneille le cadet avait de la modestie, de la sensibilité ; qualités dont il était aisé de reconnaître l'expression sur son visage calme, où brillaient des couleurs fortement prononcées, annonçant une bonne santé et révélant l'absence de l'envie. Thomas Corneille travailla durant de longues années au *Mercur* du sieur Visé, dont il était le plus estimable collaborateur. La science de cet académicien avait une grande étendue : littérature, politique, grammaire, législation, tout était jugé par lui avec sagacité, mais peut-être avec un peu trop d'indulgence.

Tandis qu'on enterrait à Paris cet homme de bien, mort pauvre comme presque tous ses pareils, l'abbé de Vatteville finissait, en Franche-Comté, une vie souillée de vices et de crimes, qui ne le privèrent ni des grâces du saint-siège, ni de la faveur de Louis XIV. Voici le précis rapide de la carrière de cet abbé. Vatteville était chartreux, lorsque, jeune encore, et dominé par d'ardentes passions, il se disposait, pendant une belle nuit d'été, à fuir son couvent. Le père supérieur saisit le moine déserteur au moment où il va franchir la muraille ; il se retourne, brûle la cervelle à l'opposant, et disparaît. Arrivé, le lendemain au soir, dans une auberge, où il ne trouve pour toutes provisions que deux énormes poulardes, Vatteville exige que l'hôte les lui serve toutes deux. Un voyageur, survenant et affamé, représente au vorace religieux que deux poulardes sont trop pour un seul homme, surtout quand un autre homme n'a rien à manger. Le voyageur, après avoir représenté, vent se mettre à exiger ; Vatteville tue encore celui-là, se sauve, s'embarque, et arrive en Turquie. Ce chartreux défrôqué était un drôle ambitieux, adroit, capable, entreprenant. Moyennant la soustraction d'une bagatelle, le voilà mahométan ; il devient bacha, commande en Morée les Turcs armés contre Venise, les fait triompher d'abord, les trahit ensuite, d'après les instigations de la cour de Rome, dépose le turban, reprend la calotte,

accourt au pied du saint-alége, et est fait blanc comme neige, après deux meurtres et une apostasie. Le pape rend de plus l'abbé de Vatteville apte à posséder tous les bénéfices, parce qu'il n'en coûtait pas davantage à sa sainteté. Le chartreux devenu Turc, puis général, puis bacha, puis ami du vicaire de Jésus-Christ, vint s'établir dans la Franche-Comté, qui n'appartenait point encore à la France. Comme il n'avait pas quitté la Turquie sans en emporter pour douze ou quinze millions de diamants, qu'il était légitime de voler à des infidèles, l'aventurier, redevenu abbé, se lia d'intrigues avec la cour de France, et favorisa de tout son pouvoir, à Louis XIV, la conquête du pays Franc-Comtois, ainsi que je l'ai dit ailleurs. On ne peut se dispenser de reconnaître les services loyaux, surtout quand le serviteur a des précédents recommandables; le roi nomma Vatteville à l'archevêché de Besançon. Mais le pape, s'avisant un peu tard de ses scrupules apostoliques, refusa la bulle d'investiture. Le prélat manqué se consola de cet échec en vivant au large : mente, chevaux magnifiques, superbes équipages, table succulente, cave admirablement choisie, maîtresses charmantes, l'abbé eut tout; il trancha du souverain, se moqua des intendants, marcha de pair avec les maréchaux de France gouverneurs, traita avec hauteur les pauvres gentils-hommes, injuria les bourgeois, battit les paysans, et se plut surtout à narguer les chartreux, ses anciens frères. La cour trouva tout cela pour le mieux, et, quand Vatteville venait à Versailles, Louis XIV le recevait toujours avec une grande distinction. Sages de la terre, pâlissez donc sur les préceptes de la vertu !

CHAPITRE XL.

1710.

Massillon accusé de galanterie. — Amour platonique s'il en fut jamais. — Naissance du duc d'Anjou. — Le couple Ventadour. — Scène domestique à Versailles. — Faveur extorquée pour la descendance du duc du Maine. — Mort de *monsieur le Duc*. — Congrès de Gertruidenberg. — Madame la duchesse de Bourgogne à vingt-quatre ans. — Ses traits, ses mœurs. — Distractions données au roi par cette princesse. — Arlequinades de son altesse. — La princesse d'Harcourt avec des pétards sous sa jupe. — Le roi soupçonné d'une dernière velléité amoureuse. — La duchesse de Noailles en serait l'objet. — Mort de la duchesse de La Vallière. — Le cardinal de Bouillon s'expatrie. — Il est condamné par le parlement. — Le duc de Fronsac, depuis Richelieu, est présenté à la cour. — Il tourne toutes les têtes. — L'habit de belle-mère. — Nouveaux échecs de Philippe V. — Établis-

ment de l'impôt du dixième. — Débarquement des ennemis à Cette. — Le bréviaire à six livres par mois. — Continuation des bontés de madame de Bourgogne pour Fronsac. — On marie le petit duc. — Sa conduite avec sa femme. — Les ennemis chassés de Cette. — Vendôme en Espagne. — Ce que peut le nom seul d'un grand homme. — Terreur qu'inspirent les jésuites à un curé. — L'ennui d'une courtisane est la cause première de l'affermissement du trône de Philippe V. — Bataille de Villa-Viciosa. — Le lit de la victoire. — Le duc de Berri; son portrait. — Mademoiselle d'Orléans; son portrait. — Éducation de cette princesse. — Le duc de Berri épouse mademoiselle d'Orléans. — Première nuit des noces orageuse. — *Le Curieux impertinent*, première pièce de Destouches. — Mort du poète Regnard. — Fléchier succombe à une assez longue maladie.

Massillon a réussi à Paris comme en province, et à Versailles comme à Paris. Ses oraisons, remplies tout à la fois de charme et de piété, d'agrément et de solidité, de philosophie et de morale évangélique, séduisent en édifiant; aussi Louis XIV y prit-il souvent avec plaisir *cette part de sermon qu'il n'aime pas qu'on lui fasse*. Mais l'éloquence fleurie d'un prédicateur ne peut émaner que d'une imagination un peu mondaine; et qui se livre au commerce du monde ne saurait tarder d'en contracter les faiblesses. Il paraît que Massillon n'a pas toujours su s'en défendre; le roi a été informé de quelques galanteries attribuées à cet orateur sacré; et comme notre maître veut que les ministres d'en haut ne soient pas sensibles à la grâce terrestre, il a fait interdire Versailles au digne émule de Bossuet et de Bourdaloue. Il faut convenir que la dernière passion de Massillon était toute candide: amoureux, à la manière des platoniciens, de madame de Simiane, petite-fille de feu la marquise de Sévigné, il allait tous les soirs lire à cette jeune femme, qui aime beaucoup le style soigné, son livre des *Synodes*, qu'il composa, dit-on, pour elle... Et qu'on n'aille pas croire que ces lectures du soir se fissent à des heures indues; loin de là: comme il fallait que l'éloquent écrivain fût rentré avant neuf heures à Saint-Magloire, madame de Simiane avait la complaisance de souper à sept, afin de pouvoir alimenter le corps de celui qui venait de nourrir délicieusement son esprit. Où donc est le scandale? En vérité, le roi, qui en souffrit tant à feu l'archevêque de Harlay, aurait dû pardonner à Massillon un passe-temps si voisin de l'innocence.

Et voyez ce que c'est que la prévention: Louis XIV a disgracié un prédicateur illustre, pour quelques distractions destinées à fleurir son éloquence, lorsque ce monarque vient d'attacher étroi-

tement à la cour une dame qui eut bien plus de distractions encore, et n'en est pas plus éloquente. En effet, à peine le canon avait-il annoncé à la capitale l'heureuse naissance du duc d'Anjou, dont la duchesse de Bourgogne accoucha le 15 février, que madame de Ventadour était nommée gouvernante du jeune prince. Elle fut dame d'honneur des deux femmes de feu *Monsieur*, et jamais ce titre ne fut plus violemment détourné de son acception que lorsqu'on le lui donna. M. de Ventadour était, il faut en convenir, d'une laideur repoussante : « Ah ! madame, disait un jour l'abbé » de la Victoire à celle qui venait d'épouser ce magot, il n'y a pas » d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accordez » à votre mari. » Madame de Ventadour n'en convint pas sur-le-champ, mais elle prouva bientôt à l'abbé qu'il avait eu raison, et elle le prouva ensuite à tout venant.... Telle est la gouvernante du duc d'Anjou. Le couple Ventadour avait été, du reste, admirablement assorti : le duc n'était pas seulement débauché, il excellait encore dans cette espèce de subtilités que j'appellerais escroqueries, si je ne parlais ici d'un grand seigneur. Un soir que, dans une maison de débauche, le duc avait gagné mille écus à un provincial avec des cartes préparées, le perdant, ou plutôt la victime, porta plainte, et obtint décret de prise de corps contre la maîtresse du logis.... Cette femme pressa alors M. de Ventadour de rendre l'argent, lui faisant la menace de tout déclarer.... Il s'exécuta, mais avec un insigne regret d'être obligé de restituer ce qu'il avait gagné si loyalement.

On vit dernièrement à la cour l'événement le plus singulier, peut-être, qui s'y soit passé sous le règne de Louis XIV. Ce prince avait résolu depuis longtemps d'accorder aux enfants de M. le duc du Maine les honneurs, droits et prérogatives dont jouit ce légitimé ; mais la déclaration d'une telle mesure était délicate ; sa majesté ne savait comment s'y prendre pour la faire, tant le pouvoir suprême lui-même est embarrassé et honteux lorsqu'il s'agit de déroger aux bienséances publiques. Enfin, un soir que le roi était dans son cabinet avec madame de Maintenon et toute la famille royale, légitime et légitimée, il se leva, toussa quatre ou cinq fois, et, portant ses yeux sur l'assemblée, sans regarder aucun des auditeurs, sa majesté prononça ces mots, qui ne s'adressaient à personne : « J'ai réglé que désormais les enfants de M. le » duc du Maine auront, comme étant mes petits-fils, le même

» rang, les mêmes honneurs, les mêmes traitements dont jouit ce
» seigneur, et j'ordonne que mention de cette disposition soit
» faite sur le registre du grand maître des cérémonies. »

Un morne silence ayant accueilli cette déclaration, Louis XIV, la rougeur sur le front, s'enfonça dans le cabinet le plus éloigné de son appartement, où il fit appeler *Monseigneur* avec le duc de Bourgogne. Là, pour la première fois de sa vie, ce monarque si fier, ce père si absolu, humilia tant d'orgueil devant son fils et son petit-fils. « Princes, leur dit-il d'une voix chevrotante, vous devez l'un et l'autre régner après moi ; agréez, je vous prie, le rang que je donne aux enfants du duc du Maine. Vieux comme je suis, et ne pouvant tarder de subir la loi commune, j'ai besoin d'entendre de votre bouche l'assurance que vous protégerez ces enfants, par amitié pour ma mémoire. » Le Dauphin et son fils, pénétrés d'attendrissement, mais frappés de surprise, ne répondirent pas un mot à cette sorte de supplication. Le roi, qui voulait cependant les faire expliquer, fit alors entrer le duc du Maine ; puis, s'appuyant de toute sa force sur ses épaules pour le faire courber devant les héritiers du trône, sa majesté répéta à peu près ce qu'elle avait dit avant l'entrée du bâtard, avec cette addition qu'elle sollicita, les larmes aux yeux, la promesse de *Monseigneur* et de M. de Bourgogne qu'ils satisferaient au vœu si piteusement exprimé. En ce moment les deux princes se regardèrent, comme pour se demander si la scène à laquelle ils assistaient était un songe ou une réalité. Il fallut bien, en définitive, balbutier une manière de réponse ; le Dauphin s'en chargea ; mais elle fut si alambiquée, si obscure, si évasive, que le roi n'y comprit rien, quoiqu'il eût l'air de prendre ce galimatias pour une promesse. Enfin, appliquant une main derrière la tête du Dauphin et l'autre derrière celle de M. le duc du Maine, il fit cogner les nez de ces deux princes. Le même frottement s'opéra entre le visage du bâtard et la figure du petit-fils de France ; cela passa pour un embrassement, et l'on rejoignit la compagnie, sans que Louis XIV sût à quoi s'en tenir. Sa majesté, voulant à toute force avoir un assentiment de sa famille, dit, en termes très-précis, qu'elle désirait que chacun félicitât le duc du Maine ; alors tout ce qui n'avait pas assisté à la conférence de l'arrière-cabinet complimenta ce fils naturel, qui reçut les félicitations d'un air aussi embarrassé que celui avec lequel on les lui adressait. Les jours suivants, une foule de courtisans se présentèrent chez le duc avec

un visage allongé, une espèce de contenance d'amende honorable ; ce ton choqua le complimenté plus que la démarche ne le flatta ; il finit même par défendre sa porte aux féliciteurs par corvée.

On ne tarda pas à connaître le fond de la pensée des princes et princesses sur cette ridicule affaire. Peu de jours après la scène des cabinets, madame de Maintenon ayant voulu en causer avec le Dauphin, son altesse, dès les premiers mots, lui dit avec véhémence :

« Qui peut avoir été assez osé pour donner un tel conseil au roi ?

— Et si cette idée venait du propre mouvement de sa majesté ? répondit la marquise.

— Mon père est donc assez malheureux pour n'avoir pas un ami qui lui ait représenté l'inconséquence d'une semblable décision ?

— L'inconséquence ! le mot est fort, monseigneur.

— Je le maintiens pourtant, madame. N'ai-je pas deux fils ; ne puis-je pas me remarier, et les autres princes du sang n'ont-ils pas des enfants !... Allez, allez, c'est vouloir aussi rendre la France trop malheureuse que de l'assujettir à respecter, comme issus d'un sang royal, des princes nés du vice, et qui ne doivent leur illustration qu'à l'ambition ou à l'intrigue de leurs protecteurs. » A ces mots, *Monseigneur* s'éloigna, sans vouloir entendre la réponse que madame de Maintenon essaya de lui faire.

Le duc et la duchesse de Bourgogne ne comprimèrent pas davantage leur mécontentement ; ils dirent hautement à leur cour que le rang des légitimés ne serait point maintenu quand ils régneraient. A l'exception de quelques courtisans archi-serviles, taillés sur le patron de Dangeau, toute la cour murmura des égards qu'on lui imposait pour ces princes de contrebande : ce fut une improbation générale. Mais comme les rois, par le privilège de leur rang, ne voient que ce qui les charme, n'entendent que ce qui les flatte, le duc du Maine et madame de Maintenon persuadèrent à sa majesté que la France était enchantée d'une disposition qu'elle condamnait, et le prince légitimé resta en possession, pour sa descendance, d'une grâce véritablement extorquée.

Je ne dirai pas que la cour pleure la perte de *M. le Duc*, décédé le 3 mars : ce malheureux prince n'avait pas un seul ami dans le monde ; sa vie était considérée comme une calamité publique ; sa

mort est accueillie comme une grâce d'en haut. Je voudrais n'avoir pas à ajouter que *madame la Duchesse* répondit par un sourire au dernier soupir de son mari. Louis de Bourbon laisse un fils dont la légitimité pourrait être violemment soupçonnée, si l'hymen ne recouvrait pas de son vaste manteau toutes les œuvres de paternité advenues sous ses lois. C'est le dernier rejeton de cette tige devenue doublement illustre par son rang et la gloire du grand Condé ; l'arrière-petit-fils du héros jouira de sa renommée devant une génération nouvelle : ce bon public, sa vue est trop courte pour découvrir la fraude qui soude trop souvent, hélas ! les nouvelles branches des généalogies sur les anciennes.

Après de longues et humiliantes sollicitations de la part du roi, un congrès vient de s'ouvrir pour la paix : le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac doivent y soutenir les intérêts de la France, et disputer, s'il se peut, quelques parcelles de sa dignité au fier républicain Heinsius, grand pensionnaire des Provinces-Unies. Les ambassadeurs de Louis le Grand traitent obscurément, près de Gertruidenberg, dans un petit yacht, où des députés de la coalition viennent entendre leurs offres, et les reportent à Heinsius, au prince Eugène, au duc de Marlborough et au comte de Zinzendorf. Il est à remarquer que ces divers personnages n'ont pas daigné se mettre en rapport direct avec les envoyés français, auxquels il n'a pas même été permis de sortir du bateau, où leur corps doit nécessairement se courber, comme la politique de leur maître.

Toutes les propositions de nos ambassadeurs, si elles laissent entrevoir quelques traces de la grandeur de Louis XIV, ont été reçues avec mépris. Loin de se relâcher des prétentions communiquées au président Rouillé et au marquis de Torcy, les alliés y ont ajouté des conditions plus dures encore. Poussés à la dernière réserve de leur mission, MM. d'Uxelles et de Polignac avaient été jusqu'à offrir, au nom du roi, de l'argent pour aider la coalition à détrôner Philippe V. « Non, répondit le grand pensionnaire, il faut que Louis XIV seul ; et par la force des armes, précipite son petit-fils du trône où il l'a placé. » Peu satisfaits de cette clause affreuse, les alliés osèrent y joindre un doute insultant sur la bonne foi du roi de France ; doute malheureusement autorisé par la conduite que ce prince a tenue dans les affaires de la succession d'Espagne : ils demandèrent que les états généraux du royaume fussent convoqués, afin de garantir les traités que

Louis XIV signerait. Reconnaisant que toutes les conditions qu'on nous imposait étaient dictées par la réciprocité du mépris que le roi montra autrefois pour le prince Eugène, et par la vieille vengeance qui fermente dans le cœur ulcéré d'Heinsius, si maltraité jadis à la cour de France, nos ambassadeurs cessèrent de communiquer; les négociations n'ayant, d'ailleurs, nullement arrêté la marche des ennemis, qui, pendant qu'on traitait à Gertruidenberg, assiégeaient Douai, Béthune, Aire, St-Venant, et parlaient de pousser des partis jusqu'à Versailles, où, disaient-ils, les chevaux de leurs housards s'abreuveraient dans ces magnifiques bassins de marbre que l'or hollandais contribua à cimenter... La guerre continuera.

Louis XIV se laisse quelquefois étonnir sur tant de malheur et de dégradation par les gentillesses, poussées jusqu'à la plus entière liberté, que la duchesse de Bourgogne invente et renouvelle chaque jour, madame de Maintenon aidant, pour amuser le monarque. Cette princesse peut, à tout prendre, exercer un certain empire, grâce à sa vivacité, grâce à la gentillesse de sa figure, qui pourrait presque s'appeler de la beauté, si son altesse n'avait pas de si grosses lèvres, et si elle n'eût pas fait évanouir, par trop d'émotions puissantes, la fraîcheur primitive de son teint. Madame de Bourgogne déteste les longues toilettes; aussi le plus grand désordre règne-t-il habituellement dans la sienne, sa pétulance ne laissant jamais à ses femmes le temps de l'achever. Ce n'est là qu'un désordre piquant, dont les hommes sont assez amateurs; mais la duchesse le porte quelquefois jusqu'à paraître dans le monde avec les marques d'une extrême malpropreté, et cela passe l'abandon d'un négligé séduisant. Dès longtemps la fille du duc de Savoie a, comme on dit, jeté son bonnet par-dessus les moulins: outre que M. de Maulevrier, envoyé en Espagne pour avoir voulu faire sa cour en Roland le furieux, et M. de Nangis, jugé digne des Invalides, ont eu des successeurs, la princesse a, selon la chronique scandaleuse, un sérail de jeunes dames; et des gens bien informés, à ce qu'ils assurent, affirment qu'elle ne passe jamais de plus heureuses nuits que celles où elle partage le lit de la reine Maintenon, qu'elle dit elle-même pourvue, à soixante et quinze ans, des plus heureux privilèges de la nature. Que penser du bruit des courses nocturnes de Marly, en l'absence du roi; bacchanales nouvelles dont les jardins de cette résidence seraient le théâtre, et une foule de jeunes gens les acteurs? L'écho de ces

lieux est discret ; les initiés ne doivent pas l'être moins... Croyons donc que la renommée de ces parties scandaleuses est calomniatrice ; mais ajoutons, par respect pour la vérité, qu'elle a mille voix. Parmi les détails qu'on publie, je dois citer une singularité qui m'a paru rare : à s'en rapporter aux dires du jour, le plus grand plaisir de madame de Bourgogne serait de se faire traîner par les pieds ; voilà , il faut en convenir, un étrange délassément pour une princesse. Revenons aux soins que celle-ci met en usage afin de charmer la mélancolie du roi.

Plus Louis XIV se montre soucieux, plus les drôleries de la duchesse sont folles, libres, emportées. Tantôt elle saute devant lui comme un jeune faon, tantôt elle s'assied familièrement sur ses genoux, l'embrasse, puis lui tire la peau des joues, les oreilles et le nez. Dans les grandes occasions, c'est-à-dire quand le rire se montre rebelle, la princesse saisit d'un doigt délicat l'énorme perruque de sa majesté, s'en affuble lestement, et se met à frotter avec la main la tête chauve du grand roi. « Arlequin n'est pas mort, » dit alors ce prince en riant de manière à faire bondir son ventre et madame de Bourgogne. Quand ces arlequinades sont épuisées, et qu'il reste encore une partie de temps où l'ennui pourrait naître, Marie-Adélaïde, passant à un autre genre de récréation, plaisante sur tout ce qui lui vient à l'idée ; les personnes les plus respectables, les affaires les plus graves, les nouvelles les plus désastreuses, sont pour elle une mine de bons mots, de saillies piquantes, de réflexions bizarrement gaies. Si le courrier du roi lui est remis lorsqu'il se trouve avec sa petite-fille, elle décachète sans façon ses dépêches, les lui lit, en altère le sens pour égayer le grand-papa, et finit toujours par l'amuser, en substituant des nouvelles baroques ou extravagantes aux avis quelquefois affligeants que les lettres renferment.

On doit penser que la duchesse de Bourgogne, qui vit dans une telle familiarité avec le roi, ne se pique pas de réserve envers les autres personnes de la cour. Il y en a dans le nombre qui lui rendent, non pas liberté pour liberté, mais franchise extrême pour licence : telle est la princesse d'Harcourt, vieille femme qui, par son âge et son rang, a conquis cet affranchissement de contrainte auquel peu de courtisans oseraient aspirer. Le mois passé, à l'une des soirées de la duchesse de Bourgogne, tous les assistants étant disposés à rire, son altesse proposa d'attacher adroitement des pécards sous la jupe de madame d'Harcourt, de coudre une de ses

manches à celle du duc de Berri, et de fixer sa robe à son tabouret. Tout cela ayant été fait avec dextérité, un page mit le feu à l'artifice, qui heureusement n'était pas assez fort pour ajouter aux ruines des lieux près desquels il éclata. La douairière, cependant fort effrayée, se lève, et, voulant s'élancer hors de l'appartement, entraîne avec elle un prince et un tabouret, tandis que le feu de sa jupe est encore excité par le mouvement du foyer qui le porte. Enfin la princesse enflammée parvient dans la salle des gardes, où des mains empressées éteignent l'incendie de ses habits, pendant qu'elle crie à s'égosiller : *Sire, vos enfants ne sont que des polissons !* C'était une vérité un peu dure ; mais les princes firent la sourde oreille : ils pensèrent, avec raison, qu'ils devaient passer quelque chose à une vénérable dame de soixante et dix ans, qui brûlait subitement d'une flamme aussi vive que désagréable.

Les libertés de la duchesse de Bourgogne avec le roi auraient-elles réveillé en lui des passions que l'on croyait anéanties depuis longtemps ? C'est ce que l'on doit présumer, s'il est vrai, comme le bruit s'en répandit généralement au commencement de cette année, que sa majesté ait éprouvé une velléité amoureuse pour la duchesse de Noailles, nièce de madame de Maintenon. En admettant l'exactitude de ce fait, il faudrait en conclure, non pas que Louis XIV risque de retomber sous la griffe du péché, mais que la duchesse songe à mériter, pour son mari, le bâton de maréchal de feu son beau-père, mort en 1708 ; et, dans tous les temps, les yeux d'une jolie femme réussirent mieux à conquérir les dignités militaires, que la direction d'un plan de campagne ou le gain d'une bataille rangée.

Hier au soir, madame de Maintenon dit au roi, avec une grande tristesse, c'est-à-dire avec un des moyens de comédie que cette femme emploie depuis quarante ans : « Sœur Louise de la Miséricorde est morte, sire ; elle reçoit maintenant au ciel la récompense des longues mortifications qu'elle s'était imposées..... » Louis XIV ne répondit rien ; mais sa tête tomba sur sa poitrine... ; il se mit à rêver profondément. Ce prince se rappela sans doute (car la dévotion elle-même ne peut commander aux souvenirs), il se rappela l'abandon de cette vierge almanche, demandant, pour quelque temps encore, la grâce d'une vertu aux abois ; ils retentissaient en ce moment au fond de son cœur, ces mots qu'à peine la pudeur expirante de La Vallière put faire entendre, au milieu

du délire des sens... : *Ah ! prenez pitié de ma faiblesse...* Et les transports qui suivirent ce sacrifice, et les dix années de tendre constance si mal reconnue, disons plus, si dédaignée, et le tiers de siècle écoulé dans les expiations... Quels sujets de touchante rêverie pour le prince qui compta au nombre de ses plaisirs passagers tant de dévotement suivi de tant de pénitence !... Ah ! que les ressouvenirs de Louis XIV seraient plus mélancoliques encore, si, pendant une sombre nuit d'hiver, il eût vu celle qui fut duchesse, celle que bercèrent la mollesse et les voluptés, marcher pieds nus sur les dalles glacées du cloître, pour aller offrir au Seigneur les accents d'une voix affaiblie par le jeûne..... L'âme royale eût été profondément émue ; un regret amer, un repentir l'aurait effleurée.

Madame la princesse de Conti s'est présentée au couvent des Carmélites quelques heures avant la mort de sa mère ; elle n'a point été admise dans sa cellule. « Je bénis, a dit sœur de la Miséricorde, je bénis cet enfant du péché ; mais je ne puis la voir, nous n'appartenons plus au même monde : celui où elle vit s'est fermé pour moi avec la lourde porte de ce couvent. Il y a trente-cinq ans que je prie sur le seuil de l'éternité... Demain, je l'es-père, elle me sera ouverte... Dites bien à la princesse, dites à ma fille que je la bénis. »

Depuis l'année 1699, le cardinal de Bouillon languissait dans une disgrâce absolue, pour n'avoir pas agi assez activement, lors de son ambassade à Rome, dans la condamnation d'un des hommes les plus vertueux qui existent, Fénelon, archevêque de Cambrai. Lassé d'une rigueur aussi obstinée qu'injuste, ce membre du sacré collège, résolu enfin de ressaisir une liberté dont il n'avait plus l'équivalent en crédit ni en grandeur, se disposa à quitter la France. Il partit sans suite, sans bruit ; le prince Eugène, son parent, l'accueillit à la frontière, d'où il écrivit au roi la lettre que je copie ci-après, en lui renvoyant les insignes de l'ordre du Saint-Esprit, et la démission de sa charge de grand aumônier : « Sire, disait-il, je reprends la liberté que me donnaient ma naissance de prince étranger, fils d'un souverain, ne dépendant que de Dieu. Rendu aux seuls devoirs de ma dignité de cardinal de la sainte Église romaine, et de doyen du sacré collège, je tâcherai de travailler le reste de mes jours à servir Dieu, dans la première place après la suprême. »

Louis XIV fut plus sensible à ce qu'il appelait la trahison de M. de Bouillon qu'à toutes les défaites de ses armées : ce sujet, se déclarant avec fierté indépendant de l'homme le plus orgueilleux qui ait jamais porté un sceptre, blessait profondément son âme altière. « Quoi donc ! disait-il secrètement, ce prêtre prétendrait-il me braver ! Nul doute qu'il n'en ait le projet. Je le connais : » occupant la première marche du saint-siège, il fera tout pour y » monter... Alors de la même famille seront sortis mes deux plus » redoutables ennemis, le prince Eugène et Bonillon : l'un, du » bout de son épée, déchirera ma puissance ; l'autre lancera » contre moi les foudres de l'Église. Ah ! si je ne puis vaincre le » premier par les armes, empoisonnons du moins la réputation » du dernier, et tâchons d'imprimer à sa vie une tache qui lui » interdise tout accès au premier trône du monde chrétien. »

Déterminé par ce motif, plus politique que dévot, Louis XIV ordonna au parlement d'exercer des poursuites actives contre le cardinal de Bouillon ; en conséquence, et sur les conclusions du procureur du roi, cette compagnie décréta de prise de corps le doyen du sacré collège, et les revenus de ses abbayes furent saisis.

La cour est un théâtre sur lequel se succèdent les scènes les plus variées, les plus disparates ; rien de moins facile que d'y paraître acteur consommé. Au lever, le front des courtisans doit pouvoir se rembrunir soudain à la nouvelle d'une défaite ; au couvert, il faut qu'il puisse devenir subitement radieux d'un événement qui fait sourire le maître, et quelquefois un chagrin d'étiquette, survenu avant le terme de la soirée, commande des soupirs improvisés à toutes les poitrines, où les comédiens mobiles de Versailles sont censés porter un cœur. Depuis une quinzaine de jours, c'est le genre gai qui prévaut à la cour, bien qu'il n'y ait réellement pas de quoi rire dans les affaires du temps. Mais madame de Maintenon, grande régulatrice des impressions de ce pays, a jeté un voile officieux sur nos malheurs, pour n'offrir au roi qu'un aspect riant, comme le décorateur de l'Opéra dérobe au spectateur les voûtes du sombre séjour, en descendant une toile représentant les bosquets fleuris de l'Elysée. Le bijou à la mode, la merveille du jour, c'est le jeune de Fronsac, fils de M. de Richelieu, enfant adorable qui compte à peine quinze ans, et que la dévote marquise présenta elle-même à la fin du mois dernier.

Louis XIV est enchanté des manières du petit courtisan; tous les seigneurs le trouvent charmant; mais les dames paraissent persuadées qu'on peut ajouter à ses perfections, et toutes aspirent à l'honneur de faire un seigneur accompli. On ne sait encore au juste à laquelle sera réservée cette tâche heureuse, mais on peut s'en douter. Pour moi, je ne préjuge point, je raconte. Madame la duchesse de Bourgogne, dans un bal paré qu'elle donnait à Marly au dernier voyage, devait danser un menuet avec M. de Brissac, qui, distrait, étourdi, et peut-être poussé par une préférence amoureuse, oublia son engagement et prit la main d'une autre dame... La faute fut généralement remarquée; mais le couple était en danse, il n'y avait plus moyen de se raviser; la princesse du sang, bien et dûment oubliée, se pinçait les lèvres avec un juste dépit. Fronsac avait précisément invité, pour le menuet suivant, la dame prise par Brissac au lieu de madame de Bourgogne. Le jeune duc, laissant à son tour la danseuse invitée, saisit la main de son altesse royale en lui disant : « Permettez, madame, que je répare la faute de mon ami Brissac. » Cette conduite, passablement légère avec une femme de ce rang, loin d'être prise pour une impertinence, comme cela devait être, fut trouvée ingénieuse, délicate, délicateuse. Louis XIV lui-même admira la présence d'esprit de l'aimable adolescent, et dit qu'il irait loin. Mais personne ne fut plus satisfait du trait spirituel de Fronsac que la duchesse de Bourgogne; depuis ce jour il est de toutes ses parties, entre chez elle à toute heure, et la fait rire de tout ce qui lui passe par la tête, quoiqu'il lui échappe quelquefois des saillies d'une ingénuité un peu vive. « C'est un enfant, dit la princesse aux dames » de sa cour, en arrangeant les cheveux du petit impertinent.... » il ne sait pas encore mesurer ses paroles; *nous le formerons.* » Et plus d'une dame de sourire en se disant à elle-même : Son altesse royale, qui parle au pluriel, ne penserait-elle pas au singulier? Le duc de Richelieu, habile calculateur des conséquences, est aux anges de la fortune rapide de son fils dans un monde fécond en faveurs, dont il a toujours besoin. Il montre à tout venant une lettre dans laquelle madame de Maintenon lui rend compte du succès prodigieux de Fronsac; le duc m'a permis de la copier; je lui aurais même rendu service en la livrant à l'impression. « Je suis ravie, mon cher duc, écrit la dévote, d'avoir à vous dire » que M. le duc de Fronsac réussit très-bien à Marly. Jamais jeune » homme n'est entré plus agréablement dans le monde; il plaît

» au roi et à toute la cour ; il fait bien tout ce qu'il fait : il danse à
 » ravir, joue honnêtement et est à cheval à merveille ; il est poli
 » et n'est point timide ; il n'est point hardi, mais vif ; il raille ; il
 » est de très-bonne conversation. Enfin rien ne lui manque, et je
 » ne lui ai pas encore vu donner un blâme. J'ai un grand plaisir
 » à vous offrir de tels témoignages : vous les croirez sincères, car
 » vous savez que je ne suis point flatteuse. *Madame la duchesse*
 » *de Bourgogne a une grande attention pour monsieur votre*
 » *fil.* »

Madame de Bourgogne est d'âge à faire cas des qualités que madame de Maintenon énumère dans cette lettre, et la cour s'est bien aperçue de la *grande attention* que son altesse royale accorde aux gentilleses de l'enfant gâté. Mais il me semble que, pour un modèle de piété, la marquise loue ici des perfections un peu mondaines.... Il y a dans l'imagination de notre dévote une case particulière où elle puise ses idées quand elle s'entretient avec le duc de Richelieu... Oh ! les souvenirs de jeunesse ! il faut toujours que cela se trouve quelque part.

On sait que le duc de Richelieu épousa plusieurs femmes ; on pourrait même dire qu'il en eut beaucoup, et ma mémoire chancelle en cherchant leur nombre. Mais peu importe ; il suffit de dire que la duchesse actuelle n'est pas la mère de Fronsac, et comme elle est fort parcimonieuse quand il s'agit de faire de la dépense pour lui, elle le trouve toujours assez paré par sa bonne mine et les grâces de sa personne. Il résulte de ce système d'économie que le nouveau courtisan n'est pas toujours superbement vêtu ; quelquefois ses amis l'en plaisantent, et l'espiègle, qui n'aime point la duchesse, fait ordinairement retomber sur elle la faute de son extrême simplicité. A l'avant-dernier voyage de Marly, tous les jeunes seigneurs se récrièrent sur l'habit plus que mesquin avec lequel Fronsac paraissait au bal de la duchesse de Bourgogne. « Bon, bon, mes amis, dit ce jeune gentilhomme, qui voyait entrer madame de Richelieu ; plus fort, je vous prie, des marques plus piquantes encore. » Et, tout en parlant ainsi, il s'avancait, suivi de la foule critique, vers le lieu où sa belle-mère s'était assise, sans toutefois avoir l'air de l'apercevoir. Lorsqu'il fut bien sûr qu'elle ne pouvait manquer de l'entendre, il se retourna vivement du côté de ses amis, et s'écria : « Eh ! messieurs, quand vous vous moqueriez toute la soirée de la mesquinerie, de la lésine, de la ladrerie qui a présidé au choix de mon habit.

— Ah çà ! que diable me chantez-vous là, bonhomme, votre dû, ne l'avez-vous pas ?

— Eh ! non, monsieur ; vous ne me comptez que l'année de gages, l'année de *bréviaire* reste à payer.

— L'année de *bréviaire* ! que voulez-vous dire ?...

— Vous n'avez donc pas la note de cela ? Mais je suis incapable d'en imposer ; le *bréviaire* avait été réglé entre moi et M. l'abbé à raison de six livres par mois.

— Allons, vous perdez l'esprit....

— Du tout, monsieur, et je ne veux pas perdre davantage mon argent... J'ai lu pendant douze mois, ainsi soixante-douze livres me reviennent encore.

— Vous avez lu, quoi donc, maraud ? car la patience m'échappe....

— Eh ! morbleu ! j'ai lu le *bréviaire* de M. l'abbé de Pompadour, dans son antichambre, matin et soir....

— Hein ! quoi ? le *bréviaire* d'un abbé crossé et mitré lu par son laquais !... Et lui ?

— Il avait bien autre chose à penser, ma foi ! Ce marché était conclu depuis dix ans entre nous, et Dieu sait que je n'ai jamais escamoté un verset à mon maître.

— C'est juste, mon garçon, c'est très-juste, toute peine mérite salaire, dit le procureur en mouillant ses papiers des larmes d'hilarité qu'il répandait ; voilà votre année de *bréviaire* ; c'est de l'argent bien gagné, et l'abbé de Pompadour réglera là-haut comme il pourra ce compte-là. »

Cependant, madame la duchesse de Bourgogne, en récréant de son mieux le roi, ne néglige pas ses propres récréations. Le jeune duc de Fronsac, qui, comme on sait, est le filleul de la princesse, captive de plus en plus *son attention*. La figure charmante de cet adolescent, le feu qui jaillit de ses beaux yeux, la vivacité hardie de ses bons mots et de ses reparties le rendent l'idole de toutes les femmes de la cour. Tant que ces dames se sont bornées à rire de tout cela, madame de Bourgogne riait avec elles ; mais, quand elle vit que princesses, duchesses, marquises, comtesses, présidentes, etc., invitaient Fronsac à les venir voir chez elles, sans doute pour s'égayer plus souvent de ce qu'elles appelaient ses enfantillages, son altesse ne rit plus ; elle devint rêveuse, triste, mélancolique, et ne le cacha point. Le petit duc n'était pas tellement ingénu qu'il ne reconnût bien ce que cela signifiait ; sa con-

duite devint alors si légère, si extravagante, si audacieuse avec *la Duchesse*, qu'il risqua de se perdre; mais il ne se perdit point... « Duc, lui disait-elle seulement, c'est trop, c'est vraiment trop; » mais je suis bonne, et je veux bien ne voir en vous qu'un enfant. » Je ne sais à quel terme de son indulgence Marie-Adélaïde parlait ainsi, mais le bruit courut bientôt qu'elle aimait Fronsac, et ce bruit arriva jusqu'aux oreilles de Louis XIV. Un tel retentissement effraya madame de Maintenon; elle commença toutefois par détourner sa majesté de croire à la clameur publique sur les amours de *la Duchesse* avec un petit gentilhomme qui, disait-elle, attendait encore sa puberté. Cette dernière circonstance rassura le roi; mais la marquise, moins tranquille, qu'elle ne l'avait dit, eut diverses conférences avec le duc et la duchesse de Richelieu, desquelles résulta le projet de marier Fronsac à mademoiselle de Noailles, fille de sa belle-mère. Madame de Maintenon, alliée des Noailles par sa nièce, voyait ce mariage avec plaisir; elle se chargea de décider le jeune homme, soit par de brillantes promesses, soit par des menaces. Fronsac avait trop d'esprit pour ne point sentir que, madame de Maintenon se mêlant de cette affaire, toute résistance deviendrait non-seulement superflue, mais dangereuse. Il consentit, avec certaines réserves mentales, dont on ne tarda pas de connaître l'importance capitale. Le nouveau mari combla la duchesse sa femme de soins, d'égards, de prévenances, lui fit les plus jolis présents du monde, lui adressa des compliments d'une délicatesse exquise; mais, dix jours après la noce, madame de Fronsac était encore *intégralement* mademoiselle de Noailles, et son mari lui jura qu'il était bien décidé à ne jamais passer outre.

Les efforts de M. de Noailles, en Languedoc, ont été heureux : ayant rejoint les troupes débarquées à Cette, il les a forcées de quitter Agde, a défait un corps de six cents hommes sur la côte, et a contraint ces aventuriers à regagner en toute hâte leurs vaisseaux.

Au delà des Pyrénées, Philippe V avait quitté, pour la seconde fois, Madrid; il se dirigeait, en fugitif, vers Valladolid, lorsque Vendôme, venu seul en Espagne, mais venu avec son génie et sa renommée, rejoignit le petit-fils de Louis XIV. Ce grand général, retiré à Anet après sa déplorable campagne de Flandre, était demandé instamment par le roi d'Espagne, depuis que le duc d'Or-

léans avait, dit-on, songé à saisir le sceptre de Charles-Quint, prêt à s'échapper des mains de Philippe V. Ce prince, au moment où Vendôme arriva, n'avait plus que des débris d'armée ; ses coffres étaient vides ; tout paraissait désespéré. Mais, au nom du vainqueur de Cassano, les citoyens deviennent soldats ; ils apportent au roi leur vie et leurs richesses : nul ne doute que Vendôme ne sache les défendre ; « et s'il faut, disent-ils, que tout notre or, tout notre » sang soient sacrifiés, Vendôme les aura du moins échangés » contre une gloire digne du nom castillan. » Ce beau mouvement de patriotisme, produit par la présence d'un seul homme, mit bientôt Philippe V en état de poursuivre, à son tour, les troupes de l'archiduc. Le succès était, il est vrai, devenu facile ; il ne fallait qu'attaquer avec résolution un ennemi auquel les Espagnols faisaient éprouver toutes les privations : chaque jour ils brûlaient en secret leurs gerbes, engloutissaient leur bétail dans les puits, enfouissaient leurs fruits, leurs légumes, et mêlaient leur vin à l'onde des ruisseaux, plutôt que de livrer ces approvisionnements aux alliés. C'est ainsi qu'un peuple généreux entend la guerre ; qu'il persévère dans ces grandes résolutions, et jamais son territoire ne restera le partage de l'étranger. Les Castillans eux-mêmes le prouvent depuis deux mille ans ; et s'ils ont vu le Maure possesseur paisible de leur pays, c'est qu'ils s'étaient endormis. Joseph, craignant d'être coupé par le duc de Noailles, qui, après avoir chassé les ennemis débarqués à Cette, vient de pénétrer dans le Lampourdan, Joseph s'est mis en retraite sur Barcelone.

Voici encore une des petites aventures racontées par la duchesse de Bourgogne pour distraire le grand-papa ; son altesse royale doit en avoir un assortiment, car j'apprends hier que M. d'Argenson lui ouvre souvent son vaste répertoire, le plus complet de tous les recueils scandaleux, surtout depuis que cet habile lieutenant de police a trouvé le moyen d'enrôler dans ses légions des chevaliers de St-Louis, des gens de lettres, voire même des académiciens. Je reviens à l'anecdote. Mademoiselle Denesle, fameuse comédienne, se sentant très-malade, voulut faire un retour sincère vers la religion ; elle demanda à se confesser. Deux moines théatins de sa famille, qui la veillaient, offrirent d'aller querir M. de Berby, curé de la paroisse ; comme c'était au milieu de la nuit, le frère de la Denesle accompagna les religieux. Ces trois personnes, vu le danger de damnation, bien constaté par la servante du bon

pasteur, furent introduites dans sa chambre à coucher; l'honnête domestique eût craint d'ailleurs d'être grondée le lendemain en les éconduisant, M. de Berby étant nourri de la piété austère de Port-Royal. Éveillé en sursaut par le bruit que firent les réclaments, le prêtre, voyant deux hommes noirs et un cavalier en habit galonné, se crut assailli par deux jésuites et un exempt...

« Grâce, grâce, messieurs ! s'écria-t-il.

— Il faut nous suivre, monsieur le curé, dit le prétendu exempt...

— Je vous assure que je n'ai rien à me reprocher..., reprit M. de Berby...

— Je le sais bien, répondit Denesle, qui crut que le curé voulait excuser son sommeil ; ce n'est pas un crime de dormir.

— Levez-vous vite, dit un des théatins, il y a danger de perdition.

— Suivez-nous sans plus de retard, continua le second moine, ou votre conscience demeure responsable de bien des péchés.

— Nous avons en bas un carrosse pour vous emmener, ajouta l'homme à l'habit galonné.

— Je vous assure, mes révérends pères, que je suis janséniste raisonnable.

— Ce n'est pas à nous d'examiner cette question, poursuivit le premier théatin.

— Nous laissons cela au père Le Tellier, ajouta le second.

— Pour Dieu ! ne me conduisez pas devant ce forcené..., tuez-moi plutôt.

— Ah ça ! monsieur le curé, s'écria Denesle, pour qui nous prenez-vous donc ?

— Ces messieurs ne sont-ils pas des pères jésuites, et vous un exempt ?

— Eh ! non, morbleu ! je suis le frère de la comédienne Denesle, qui se meurt, et je viens, avec ces deux pères théatins, nos parents, vous prier de vous rendre auprès de cette pécheresse agonisante, pour lui ouvrir les voles du salut.

— Ah ! Dieu soit loué, dit en se signant le vénérable de Berby... Partons, messieurs.... Je confesserai votre comédienne... Je confesserai le diable lui-même, pour n'avoir pas affaire aux jésuites. »

On part, on roule, on arrive chez la malade ; elle est administrée, se rétablit, et, huit jours après, elle racontait cette aventure dans le foyer de la comédie.

Parmi les grands événements produits par de petites causes, il faudra comprendre la mémorable bataille de Villa-Viciosa, qui vient de relever les affaires de Philippe V, et de raffermir, peut-être pour jamais, son trône si longtemps ébranlé. Lord Stanhope passait incognito à Paris, en 1709, pour aller prendre le commandement des troupes anglaises dans la Catalogne. Madame de Mucie, femme belle, spirituelle et galante, plut à ce général. Cette dame aimait l'intrigue, le changement, la vie aventureuse; il lui agréa de suivre en Espagne lord Stanhope; déguisée en homme, elle monta dans sa chaise et l'accompagna. Après quelques mois de fidélité, non dans ses amours, car bon nombre d'officiers y avaient eu part, mais à la position qu'elle s'était donnée, madame de Mucie en ressentit un grand ennui. Ce fut bien pis quand cette belle aventurière se vit renfermée, avec son amant, dans le village fortifié de Brihuéga, qu'il était chargé de défendre. Toujours sous les yeux de Stanhope, assujettie à une surveillance que le resserrement de l'espace rendait inévitable, madame de Mucie jugea qu'elle allait être privée de ces distractions qu'une femme légère trouve dans l'inconstance, et qui la consolent de beaucoup d'ennuis. La situation cessait d'être tolérable pour une courtisane plus volage que le pavillon; un matin, elle écrivit au duc de Vendôme que si, le 9 décembre de la présente année, il voulait s'approcher de Brihuéga, il s'en rendrait maître facilement, le général anglais devant donner, ce jour-là, une fête à son armée qui, occupée de son plaisir, ne songerait guère à garder les remparts. Vendôme, profitant de l'avis avec une prudence convenable, s'avança secrètement vers Brihuéga au jour dit, y entra sans obstacle, fit prisonnière de guerre la garnison, composée de cinq mille hommes, et se saisit de Stanhope lui-même, qu'on trouva à table, tenant sur ses genoux la perfide qui le livrait à ses ennemis.

Cependant le duc de Staremborg, général de l'empereur, avait suivi M. de Vendôme; mais celui-ci l'attendait; il rangea son armée en bataille, le 10 décembre, dans la plaine de Villa-Viciosa. Là, Philippe V voulut, pour la première fois, combattre en personne dans les rangs de ses défenseurs: il prit le commandement de l'aile droite; Vendôme se chargea de diriger la gauche. Staremborg, le meilleur général de l'Allemagne après Eugène, fut complètement battu; mais il fit une habile retraite. Le soir de la bataille, Philippe V n'avait point de lit: « Sire, lui dit Vendôme, je » vais vous donner le plus beau lit sur lequel un roi ait jamais

« couché, » et le duc fit faire un matelas des étendards et drapeaux pris sur les ennemis.

Quant à madame de Mucle, Vendôme lui exprima-t-il sa reconnaissance en héros de boudoir, après avoir profité de son avis en héros des camps ? c'est ce qu'on n'a pu m'affirmer ; mais Philippe V fit une pension à cette dame, et Louis XIV lui en assura une autre¹.

Telles sont les nouvelles qui occupaient la ville et la cour au milieu du présent mois de décembre, c'est-à-dire dans le temps même où l'on célébrait les noces du duc de Berri, troisième fils du Dauphin. Ce prince est un gros garçon au teint vermeil, aux cheveux blonds, qui paraissait plutôt né pour le plaisir que pour les grandeurs, pour la franchise bourgeoise que pour les dignités. L'esprit de M. de Berri est médiocre, son imagination sans ressort, son aptitude nulle ; aussi ne put-on jamais lui apprendre qu'à lire et à écrire ; encore fut-ce avec une peine infinie que ses précepteurs le firent parvenir à ce degré d'instruction, tant il se moquait des devoirs, des punitions, des maîtres. Le caractère de son altesse royale se compose donc des penchants que la nature a mis en lui ; l'éducation n'y put introduire aucun mélange, et, par bonheur, les qualités heureuses dominent dans ce moral inné. Le duc de Berri est doux, compatissant, généreux ; son humeur est ouverte, vive, enjouée. La fermeté manque rarement aux hommes doués d'un semblable naturel ; mais le prince la pousse jusqu'à l'opiniâtreté. Il se montre d'ailleurs ennemi de la contrainte, et, troisième fils de France, il se plie difficilement au partage inégal des égards entre le duc de Bourgogne et lui. Tel qu'il est organisé, le gros, le frais, le robuste duc de Berri ne se trouve point dépourvu de belles qualités aux yeux des dames si spirituelles de la cour de France ; madame de Bourgogne elle-même, qui avait, dit-on, jugé, par l'exemple du beau Nangis, que l'esprit peut se trouver souvent en défaut, accueillit avec une rare indulgence la déclaration amoureuse, sans apprêt, sans emphase, sans détour, mais non pas sans chaleur, que lui adressa son beau-frère. Les inclinations secrètes n'ont rien de commun avec les unions politiques ou de convenance ; dans le temps où Marie-Adélaïde de Savoie éprouvait tout ce que l'esprit de M. de Berri avait de solide, ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier ce que l'esprit de Fronsac offrait de gra-

¹ Madame de Mucle se retira plus tard à Bruxelles, où elle est morte en 1722.

cieux, on parla de l'hymen du premier avec la princesse Marie Stuart, fille de Jacques II au dire vulgaire, mais, selon la chronique secrète, fruit de l'amour hospitalier de Louis XIV pour la reine d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, la duchesse de Bourgogne détestait cordialement cette princesse, parce qu'elle avait sur l'esprit du roi un crédit assez conforme au rapport de la chronique, et qui pouvait, si Marie d'Angleterre devenait petite-fille de France, détruire l'influence de la princesse de Savoie, et peut-être jusqu'au pouvoir de madame de Maintenon. Or la duchesse de Bourgogne avait tant d'autorité sur le duc de Berri, que non-seulement elle le détermina à ne point accepter la main de la jeune Anglaise, mais à solliciter celle de mademoiselle d'Orléans.

Cette princesse, qu'une belle peau, des yeux spirituels, une gorge bien placée, et une taille agréable sans être élevée, peuvent faire passer pour belle, ne plaisait point au duc de Berri; il n'éprouvait cependant aucune aversion pour elle. Quand mademoiselle d'Orléans parut à la cour, bien chapitrée, bien sermonnée par *Madame*, on eût dit une jeune carmélite : elle baissait les yeux, laissait pendre ses bras, faisait de tout petits pas, et osait à peine répondre lorsqu'on lui parlait. Comédie que tout cela ! La fille de Philippe a été instruite, à douze ou treize ans, par des femmes de chambre libertines, de ces détails qu'une demoiselle ne doit apprendre que de son mari ; les romans ne lui ont jamais manqué, et ce que la lecture ne peut faire comprendre, des gravures obscènes le lui ont montré. Voilà ce qu'on sait de positif sur l'éducation de mademoiselle d'Orléans ; la renommée maligne va plus loin : elle sème partout le bruit que M. le duc d'Orléans a voulu enseigner à sa fille ce que ni ses femmes de chambre, ni les romans, ni la gravure ne lui avaient appris. Mais il faut d'autres témoignages que des propos médisants pour accréditer un tel bruit.

Ce fut encore l'abbé Dubois qu'on mit en avant pour le mariage de mademoiselle d'Orléans avec le duc de Berri ; mais, cette fois, les influences se montrèrent opposées à ce qu'elles étaient lors du mariage du père de la princesse : *Madame* paraissait favorable, tandis que la marquise de Maintenon s'opposait. Ce fut peut-être ce qui porta le duc d'Orléans à solliciter plus vivement. Pour sa femme, étendue, pendant toute la durée du jour, sur sa chaise longue, n'ayant de rapports habituels qu'avec son sommelier pour la composition de sa cave, ou bien avec sa fille de garde-robe pour le choix de ses lavements, elle ne s'occupa nullement du mariage

de la princesse , et dit que tout lui conviendrait. Le roi donna gain de cause à la duchesse douairière d'Orléans sur madame de Maintenon ; le mariage du petit-fils de France et de sa cousine fut conclu , la semaine dernière , sans qu'il y eût , entre les fiancés , ni amour ni antipathie. Le lendemain des noces , m'étant trouvée dans un cercle avec madame de Saint-Simon , dame d'honneur de madame de Berri , elle me dit que , dès la première nuit , une discussion assez bruyante s'était élevée dans le lit conjugal.... Je ne connais qu'un seul motif de ce genre de différend au début de l'hymen.

On a joué cette année , au Théâtre-Français , *le Curieux impertinent* , comédie d'un auteur débutant , nommé Néricault-Destouches ; c'est son premier ouvrage. Cette pièce , tirée , comme celle que Brosse le jeune fit en 1645 sur le même sujet , du roman de *Don Quichotte* , annonce dans son auteur une certaine facilité pour la comédie d'intrigue ; mais on ne peut reconnaître ici que des dispositions , et la comédie de M. Destouches manque de couleur et de gaîté. La critique est cependant outrée dans cette épigramme :

On représente maintenant
Le Curieux impertinent ;
 Pour moi j'ai vu la pièce , et j'ose en être arbitre ;
 Voici ce que j'en crois de mieux :
 Pour la voir une fois on n'est que curieux ;
 Mais qui la verra deux en portera le titre.

Il est à craindre que M. Néricault-Destouches ne fasse jamais oublier l'auteur du *Joueur* , du *Distrait* , du *Légataire* , des *Folies amoureuses* , mort cette année. Thalie a jeté dans la tombe la seconde couronne d'immortelles qu'elle ait tressée pour un comique français ; lui sera-t-il permis d'en former une troisième ?

Elle s'est tue aussi pour toujours cette voix sublime qui nous fit entendre un éloge de Turenne digne de la gloire de ce grand homme ; Fléchier a cessé de vivre , mais ses écrits ne mourront point.

CHAPITRE XLI.

1711.

L'abus des nudités de gorge. — Sermon du curé de Saint-Étienne-du-Mont sur ce sujet. — Succès de Philippe V. — Nouvelles du ménage de M. le duc de Berri —

Caractère de la duchesse. — Loth et sa fille. — Plaintes au grand-papa. — Remontrances perdues à la duchesse de Berri. — La de Vienne. — Le duc d'Orléans et le duc de Berri croisent le fer. — Traité de paix entre le duc et la duchesse de Berri. — La partie carrée. — Scène scandaleuse au jeu de Marly. — La messe de Fontainebleau. — Madame d'Orléans s'en lave les mains. — *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon. — Détails sur ce poëte. — Manière dont il compose ; ses habitudes singulières. — Mort du grand Dauphin. — Détails sur sa maladie. — Circonstances relatives à sa pompe funèbre. — Portrait de ce prince. — Les têtes de lapins du maréchal d'Uxelles. — Mort de l'empereur Joseph. — Quatrain. — Le duc de Bourgogne est admis au conseil, sauf quelques restrictions dictées par madame de Maintenon. — Longanimité conjugale du Dauphin. — Fronsac sous le lit de la Dauphine. — Fronsac est mis à la Bastille. — Bulletin des armées. — Duguay-Trouin s'empare de Rio-Janéiro et y cause un dommage de vingt-cinq millions. — Politique de l'Europe changée par l'avènement de Charles VI à l'Empire. — Eugène et Marlborough résistent à l'Europe. — La duchesse de Marlborough et lady Masham. — Une paire de gants et une jatte d'eau répandue changent la face du monde. — Préliminaires de paix signés à Londres. — Bases des traités. — Mort du maréchal de Boufflers ; un dernier mot sur cet homme de bien. — Mort de Boileau.

La morale donna, le jour de l'an, des étrennes de sa façon aux dames de Paris ; c'est un ouvrage en deux volumes in-12, intitulé : *De l'Abus des Nudités de gorge*. Je n'aurais jamais cru qu'on pût en écrire si long sur une telle matière ; mais elle s'est étendue sous la main de l'auteur. Chaque tentation que cet usage immodeste peut faire naître est traitée dans un chapitre à part où se déroule une longue énumération de conséquences, dont la moindre entraîne le péché mortel ; on peut juger des autres. Il faut convenir que les femmes de notre époque accusent le nu d'une manière toute lacédémonienne ; point de refuge pour les regards dévots ; vainement leur chaste prunelle semble-t-elle dire :

Ah ! cachez-moi ce sein que je ne saurais voir ;

on persiste à le leur montrer. Ici, c'est une robe sans ceinture, telle qu'on la met en sautant du lit ; là, c'est une gorge débordant un corset complaisant ; plus loin, ce sont des bras et des épaules dont la nudité se réunit à celle des poitrines pour assaillir les continences ecclésiastiques. Forcé dans les derniers retranchements de sa pudeur sacrée, le curé de Saint-Étienne-du-Mont s'écriait l'autre jour en chaire : « Pourquoi, mesdames, ne pas vous couvrir en » notre présence ? Sachez que nous sommes de chair et d'os » comme les autres hommes. » L'auditoire s'étant mis à rire, le prédicateur ajouta : « Quand on vous parle à mots couverts, vous

« faites la sourde oreille ; quand on vous parle en termes clairs, » vous riez ; comment donc vous prendre ? » Vous verrez qu'il faudra que le roi envoie ses mousquetaires par la ville, matin et soir, afin de faire rentrer nos coquettes dans le devoir, et les gorges dans les corsets.

M. le duc de Noailles seconde dignement, en Espagne, les exploits de Vendôme ; il s'est emparé, le 23 janvier, par suite d'un assaut, des haute et basse villes de Gironne. Philippe V, en apprenant cette conquête, a fait parvenir à M. de Noailles les titres de la grandesse : le même jour, les habitants des plaines de Vic, qui les premiers s'étaient soulevés en Catalogne contre le souverain légitime, rentraient dans le devoir, et recevaient les troupes du roi.

Trois mois à peine se sont écoulés depuis le mariage de madame la duchesse de Berri, et déjà toute contrainte est bannie de ses habitudes : on peut maintenant tracer son portrait. L'éducation de cette princesse n'étant ni le fruit de l'étude, ni l'effet de la recherche des convenances sociales, mais un ensemble de connaissances formé selon l'exigence des passions, il en est résulté un esprit aiguilé par toutes les saillies d'un cynisme sans mesure ; un esprit qui ne connaît ni la prudence, ni la réserve, ni le préjugé, ni les bienséances. Les voluptés seules règnent dans le cœur de son altesse, et dévorent de leur empreinte brûlante toutes les autres impressions que la nature y avait gravées. Mais, comme les sectateurs du plaisir ne le captivent que par les grâces, ne l'enchaînent qu'avec des fleurs, madame de Berri a toujours le sourire sur les lèvres, et de douces paroles dans la bouche. On dirait qu'elle ne sait point haïr, et peut-être ne hait-elle, en effet, que ceux qui veulent mettre obstacle à ses goûts. Sous ce rapport, le duc de Berri s'est affranchi de la haine de sa femme ; ce n'a pas été toutefois sans un grand éclat, qui a fini, comme toujours, par faire rire aux dépens du mari.

Le commerce de la princesse avec son père n'est plus une assertion critique dite à l'oreille des gens ; c'est un scandale public : on ne se donne plus la peine d'en parler tout bas. Le duc, ne pouvant supporter la honte que ce bruit imprimait sur son front, résolut, à la fin du premier mois de son ménage, d'avoir à cet égard un entretien avec le roi. Mais le jeune prince redoutait tant sa

majesté, qu'il ne savait comment aborder auprès d'elle un tel sujet : madame de Berri est petite-fille du monarque ; le pauvre duc craignait que cet arrière-rejeton de l'amour ne fût plus protégé par le grand-papa, que lui, petit-fils de France de par l'hymen. Décidé enfin à parler, il entra un matin dans le cabinet de Louis XIV, et lui conta sa juste douleur, en tournant son chapeau entre ses doigts, comme un jardinier devant son seigneur. Le duc finit par demander à sa majesté de le délivrer de mademoiselle d'Orléans, et de lui permettre de l'enfermer dans un cloître jusqu'à ce que l'âge eût éteint sa flamme incestueuse. Le roi plaignit beaucoup M. de Berri, promit de rappeler sa femme à des sentiments moins coupables, à une conduite plus régulière ; mais il refusa de sévir avec trop de sévérité contre une princesse dont, au milieu des extrémités fâcheuses où la France se trouvait, il devait, disait-il, ménager le père. « J'eus, en 1709, ajouta sa majesté, des motifs encore plus graves de mécontentement contre » le duc d'Orléans, lorsque, abusant de ma confiance dans » le commandement que je lui avais confié en Espagne, il osa » songer à arracher en quelque sorte des mains du roi, votre » frère, le sceptre prêt à s'en échapper, et forma un parti pour » lui-même dans ce royaume que je l'envoyais reconquérir au » nom de Philippe V. Je me suis tu alors ; la raison d'État devait » être plus forte que le ressentiment de famille ; il en sera de » même aujourd'hui. » Le plaignant sortit peu satisfait du cabinet de sa majesté ; il trouvait que la raison d'État avait fort mauvaise grâce d'exiger qu'un père fût impunément l'amant de sa fille et le rival de son gendre. Cependant Louis XIV ne tarda pas d'appeler la duchesse de Berri dans la pièce la plus reculée de son palais : là, sa majesté employa tout ce qu'elle avait acquis de morale à l'école Maintenon, pour faire entrer dans le cœur de la princesse une vertu qui n'y avait point de place. « Le roi, a dit » depuis son altesse elle-même, eut dans ce moment des périodes » oratoires superbes ; » mais tous ces beaux discours glissèrent sur un naturel cuirassé de vices, et à l'épreuve des plus dures réprimandes. Louis XIV vit bien qu'il avait fait en pure perte de grands frais d'éloquence ; mais, comme un roi veut toujours être obéi en quelque chose, il envoya, le jour même, l'ordre à mademoiselle de Vienne, femme de chambre de la duchesse de Berri, qui favorisait ses dérèglements, de quitter Versailles sous deux heures, et la France dans le délai de trois jours. Sa majesté n'ob-

tint pas une obéissance entière ; la de Vienne se cacha , et en fut quitte pour exercer avec plus de mystère les fonctions scandaleuses dont elle était chargée.

Cette répression incomplète ne fit qu'irriter la colère du duc de Berri : il pensa , comme on pense presque toujours à vingt-trois ans , que la seule justice suffisante en matière de vengeance est celle qu'on se fait soi-même. Ce prince était dans ces dispositions lorsqu'il rencontra un matin , sur la terrasse de Marly , le duc d'Orléans , qu'il évitait ordinairement. A la vue de l'auteur de sa honte , le sang du jeune prince s'allume ; il aborde brusquement son beau-père , et lui adresse les reproches les plus sanglants.

« Vous êtes ivre ou fou , monsieur , répondit le duc apostrophé , et il allait passer son chemin.

— Non , non , reprit le gendre en écumant de rage , je veux venger aujourd'hui l'injure de Philippe V avec la mienne... Vous avez trahi mon frère aîné et me déshonorez ; j'ai soif de votre sang... défendez-le si le vice vous en a laissé la force... Et le duc de Berri mit l'épée à la main.

— Je dois , répliqua Philippe , mépriser la colère d'un sot et l'insolence d'un fat.

— Lâche , défends-toi , ou je te croise sur le visage l'empreinte du plat de mon épée.

— Ah ! c'est trop fort , rodomont sans vertu dont j'avais pitié ; tu seras puni. »

L'épée du vainqueur de Steinkerque et de Nerwinde brilla ; elle avait joint celle du prince furieux ; mais le nouveau Cid , attaquant le père d'une Chimène infidèle , ne paraissait pas devoir être aussi redoutable que le fier Castillan ; sa lame , encore inexpérimentée , courait le risque d'être en défaut , lorsqu'une foule de courtisans , qui avaient vu le combat des croisées du château , accoururent et séparèrent les combattants.

« Messieurs , dit le duc d'Orléans en remettant son épée dans le fourreau , conduisez ce jeune écervelé devant les médecins. » Puis le prince s'avança froidement vers son carrosse , monta dedans et disparut.

Pendant Louis XIV , furieux contre son petit-fils , le fit venir devant lui comme un criminel , l'accabla de réprimandes d'une extrême dureté , et lui ordonna , sous peine de bannissement , de taire cette aventure , qu'il appelait ridicule , et sur laquelle il recommanda le plus profond silence aux assistants. Le roi a été si fidèle

lement obéi à cet égard, que le lendemain de la scène, quand je traversai l'*OEil de bœuf*, vingt personnes se disputèrent le plaisir de me la raconter. Quant au duc de Berri, on sait *ce qu'il était* avant son combat; on a vu combien peu il s'en est fallu qu'il n'ait été *battu*; mais il faut convenir qu'ensuite il ne paraissait pas *content*.

Ce que je viens de rapporter se passait il y a deux mois environ; depuis lors, le duc de Berri fit ce que font presque tous les maris trompés, il prit son parti; mais cette résignation arriva après l'éclat le plus malheureux; tel fut l'effet de l'inexpérience du prince, qu'il finit par où commencent ordinairement les hommes qui se piquent de philosophie. Le petit-fils de France, avant son mariage, entretenait un commerce obscur avec une femme de chambre fort laide, logée dans les mansardes du palais de Versailles; son altesse renoua cette intrigue, pour se consoler et se venger tout à la fois des trahisons conjugales de la duchesse. Le moindre privilège des grands est de goûter des plaisirs sans déplacement: le duc faisait venir, de temps en temps, chez lui, sa complaisante soubrette. Un jour madame de Berri surprit le prince avec elle dans la situation la plus évidemment vengeresse... « Je repasserai, » dit la princesse, qui referma la porte et se retira. Elle revint effectivement vers la fin de la matinée, parce qu'elle pensa qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de conclure un traité, après avoir trouvé l'ennemi si complètement en défaut. Le contrat fut établi, quoique verbalement, avec toutes les clauses et conditions d'usage: il demeura convenu que chacun des deux époux vivrait à sa guise; on s'engagea même, dit-on, à se protéger mutuellement, pour la plus grande satisfaction des contractants. Peut-être ce qui suit est-il une extension donnée par la malignité à cette dernière stipulation, déjà passablement singulière. On assure donc, et l'on assure généralement, que le duc d'Orléans et son gendre, réconciliés, amis même (et ils le sont en effet), font souvent avec la duchesse des dîners secrets à Saint-Cloud, auxquels la femme de chambre de Vienne, qui est aussi complaisante que jolie, est seule admise à servir le *trio*. Ces repas, continue-t-on, dégénèrent bientôt en orgies; et au terme de la débauche, la confidente, devenant actrice, de spectatrice qu'elle était, forme la quatrième partie d'un *quatuor* où cette fille et le duc de Berri chantent le même chant... Voilà qui me paraît bien fort.

Madame la duchesse de Bourgogne, pour avoir fait épouser ma-

demoiselle d'Orléans au duc de Berri, n'en aime pas mieux cette princesse ; elle la hait même de toutes les forces de son âme ; mais Marie-Adélaïde a recueilli tout l'avantage qu'elle attendait de ce mariage, en tenant éloignée de la cour Marie Stuart, qu'elle redoutait autant qu'elle méprise madame de Berri. Ce mépris va si loin, que madame de Bourgogne, certaine d'avoir toujours raison auprès du roi et de la reine Maintenon, injurie sa belle-sœur toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion. A l'un des derniers voyages de Marly, par exemple, la princesse savoyarde, perdant beaucoup au lansquenet, tandis que la duchesse de Berri gagnait, vint brusquement à elle, et lui dit : « Levez-vous, madame, vous » avez ma chaise. » A peine ces mots étaient-ils lâchés, que les garçons de chambre s'avancèrent pour enlever le siège. La princesse insultée regarda en ce moment le roi ; son visage était impassible. Se levant alors, elle jeta sur le tapis l'or qu'elle gagnait ; il roula de toutes parts, et passa en grande partie dans les poches des ramasseurs officieux qu'on vit se précipiter pour le relever. La duchesse, fondant en larmes, quitta le salon, suivie de son père, qui resta près d'elle deux heures à la consoler. Pendant toute la scène du jeu, Louis XIV n'avait pas dit un seul mot.

Plus récemment une scène d'un autre genre eut lieu à Fontainebleau : madame de Berri se faisant attendre pour la messe, la duchesse de Bourgogne ne manqua pas de le faire remarquer au roi ; et, afin de rendre sa belle-sœur plus coupable, elle ordonna qu'on retardât l'office. Louis XIV ayant fait des reproches assez brusques à la duchesse quand elle fut arrivée, la princesse retardataire se tourna vers madame de Bourgogne, et lui dit avec un sourire ironique : « Je vous remercie, madame, car je ne doute » nullement que je ne vous doive cette réprimande ; je fus cepen- » dant plus indulgente le jour où le duc de Fronsac vous fit manquer » la messe tout à fait. — Taisez-vous, madame, reprit sa majesté, » vous devriez mieux connaître et sentir la différence qu'il y a de » vous à la duchesse de Bourgogne. » Madame de Berri ne répliqua point, et l'on se rendit à la chapelle. A l'issue de la messe, le roi rencontra la duchesse d'Orléans sa fille, et lui parla de ce qui venait de se passer relativement à madame de Berri.

« Quelle personne vous nous avez donnée ! ajouta sa majesté avec un ton de mauvaise humeur.

— Moi, sire ? je ne la connaissais pas plus que votre majesté.

— Quoi ! votre fille ?

— Assurément. Son éducation est l'ouvrage de la duchesse douairière... Elle appelle cela de la franchise allemande.

— Eh! morbleu! le duc, mon neveu, ne s'en est bien que trop mêlé, de cette éducation...

— Cela peut être, sire; mais ce n'est pas moi qui vous ai donné ma fille..., et je me lave les mains de ce qui peut arriver.

— Dites donc de ce qui est arrivé; et si vous vous en lavez les mains, vous pouvez frotter fort. »

La quatrième tragédie de Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie*, fait en ce moment courir tout Paris; elle fera courir toute la France. L'auteur, dans cette puissante composition, est parvenu aussi haut que Corneille et Racine, mais par des chemins bien différents de ceux que suivirent ces grands maîtres. Jamais l'égal du premier pour la sublimité de la pensée, et toujours inférieur au dernier pour l'élégance du style, il les surpasse tous les deux quant à la force des situations tragiques. L'inégalité, la dureté même des vers de Crébillon prêtent à son dialogue une âpreté, une grandeur sauvage qui manque quelquefois dans les discours du vieux Horace, ou dans ceux de Mithridate. Cette allure franche, ce mépris des entraves de l'école, rendent notre troisième tragique plus fidèle à la nature, le rapprochent plus du cœur humain que le méthodique asservissement que Boileau recommande, et qui, disons-le, l'a quelquefois mal servi. *Rhadamiste et Zénobie* offre de grands défauts, mais on ne pourrait les faire disparaître sans détruire l'ouvrage : c'est le soleil avec ses taches, elles sont inhérentes à sa nature; il cesserait peut-être de briller si elles disparaissaient.

Deux choses sont remarquables dans la carrière de Crébillon : c'est d'abord la facilité surprenante avec laquelle il compose ses ouvrages; c'est ensuite la douceur de caractère, l'ingénuité d'humeur de cet interprète si terrible, si sombre, si emporté des passions humaines. Relativement à la composition, on n'apprendra pas sans étonnement que Crébillon n'écrit point ses tragédies, et ne trace aucun plan du sujet qu'il traite. Les tirades, les scènes, les actes se rangent dans sa tête comme sur le papier : ses cahiers, ce sont les cases de sa mémoire. Si, lorsqu'il récite à ses amis quelques passages de l'ouvrage maintenant en composition, il reconnaît juste un point de critique, et qu'il juge convenable de faire des changements, le passage critiqué s'efface de sa mémoire, et les nouveaux vers s'y inscrivent aussitôt. De cette manière, Crébillon

ne songe à faire écrire sa pièce qu'au moment de la porter aux comédiens ; on assure même que l'une des tragédies qu'il donna avant *Rhadamiste* fut récitée au comité, et reçue par lui sans qu'il y eût un seul vers d'écrit.

Parlons maintenant d'une des habitudes privées de Crébillon , qui prouve que le calme, je dirai presque l'innocence, règne dans ce cœur d'où s'élancent des torrents de flammes et de fiel. L'auteur d'*Astrée* a le plus grand faible pour les petits chiens ; s'il s'en trouve devant lui dans la rue, il les ramasse, beaux ou laids, sales ou propres, les met sous son manteau, et rentre quelquefois chez lui portant trois ou quatre de ces pensionnaires quadrupèdes. Il devient alors pour ces orphelins un ami serviable, que dis-je ? un père rempli de sollicitude. Mais, en les comblant de soins et d'égards, il veut en être récompensé par leur aptitude. Instituteur sévère autant que pourvoyeur généreux, le poète exige de celui-ci qu'il fasse le mort, de celui-là qu'il saute avec grâce par-dessus sa canne ; un troisième doit se former à boire dans un verre sans renverser la liqueur ; un quatrième a pour devoir de refuser un morceau de sucre qu'on lui présente de la main gauche, et de l'accepter de la droite en la léchant. Lorsque Crébillon a réussi dans l'éducation de ses chiens, il les mène au café Procope, et jouit de leur subtilité plus que du succès d'une de ses tragédies. Mais si, affligé d'un naturel rebelle, l'un des écoliers reste ignorant, son protecteur le remet sous son manteau, l'emporte du toit hospitalier, le repose doucement sur le pavé à l'endroit où il l'avait trouvé, et s'éloigne en gémissant d'être contraint de faire un infortuné.

La couronne de France, lorsqu'elle quittera la tête sans vie de Louis XIV, aura à franchir une génération royale pour reposer sur le front d'un nouveau roi. Le grand Dauphin est mort.... Ce prince, comme il l'a dit lui-même, fils de roi, père de roi, descend dans la tombe sans avoir été roi lui-même. Il mourut à Meudon le 14 avril, d'une petite vérole maligne ; il avait moins de cinquante ans. Vers le commencement du mois, *Monseigneur*, au sortir de table, alla chasser dans le parc de Meudon. S'étant bientôt éloigné de sa suite, et ayant soif, il entra dans une maison de paysan, but un verre d'eau, et demanda son chemin. Le prince allait sortir, lorsqu'il aperçut dans un lit une petite fille malade qu'il n'avait pas vue d'abord. Il s'informa alors quelle était la ma-

ladié de cette enfant ; la villageoise , qui la gardait , répondit que c'était la petite vérole , et qu'elle était fort mauvaise cette année. *Monseigneur* s'éloigna brusquement de la chambre , ayant l'esprit frappé d'une sombre inquiétude , d'un pressentiment funeste. Quand ses gens le rejoignirent , il courait à perte d'haleine. Son altesse royale leur parla d'un air préoccupé , et ne cessa , jusqu'au château , de les entretenir de la petite fille atteinte de la petite vérole , en répétant à chaque minute : « On dit qu'elle est mauvaise cette année. » Le Dauphin se coucha en rentrant.... Il ne se releva plus. Le mal apporté de la Palestine se déclara le lendemain ; il fit des progrès rapides , et , le quatrième jour , *Monseigneur* mourut suffoqué par le venin , selon l'expression des médecins.

Telle est l'explication qu'on a répandue sur la fin presque subite d'un prince qui jouissait de la meilleure santé ; mais cette version , vraie ou habilement tissée , a trouvé beaucoup d'incrédules , et plus de la moitié du public a cru voir un empoisonnement dans cette catastrophe imprévue. Les ennemis de M. le duc d'Orléans ont osé lui imputer ce crime ; mais c'est bien mal connaître les hommes , que de croire de tels forfaits compatibles avec le caractère franc , l'humeur expansive et la physionomie ouverte de ce prince. Si tout ce que nous allons remarquer de maladroit , d'embarrassé , d'étrange dans les devoirs funèbres rendus au Dauphin , pouvait donner lieu d'accuser des empoisonneurs , il faudrait les chercher parmi ces êtres ambitieux et intrigants pour qui les brigues ont usurpé des grandeurs dont l'héritier du trône a dû murmurer. Déjà sur la trace d'une vengeance , on aurait ensuite à examiner les précédents de ceux qui ont pu l'exercer ; et si , dans le passé , on les voit abandonner leurs amis , trahir leurs bienfaiteurs , proscrire leur mère , on n'aura plus qu'à chercher dans les traits l'expression d'une âme perverse.... Or , que manquera-t-il pour asseoir le soupçon , lorsqu'un air hypocrite , un regard faux , un accent patelin , une démarche inquiète feront ,

. A des signes certains ,
Reconnaître le cœur des perfides humains ?

Peut-être , après tout , la maladie seule est-elle coupable ; à moins qu'on ne doive penser , avec la duchesse douairière d'Orléans , que les médecins ont tué *Monseigneur* , en faisant sécher trop vite les boutons de la petite vérole. Que faire dans ce cas ? »

consoler d'un de ces meurtres contre lesquels la loi ne peut rien : c'est l'innocence qui les commet... Mais il vaut encore mieux laisser tout l'odieux de la mort du Dauphin à la petite vérole, criminel muet qui ne peut réclamer contre les accusations dont on le charge.

Pendant la courte maladie du prince, les poissardes de la halle députèrent auprès de lui la dame Gelée; elle fut admise dans sa chambre, et débita, d'une voix rauque, mais émue, un compliment populaire, en passant son mouchoir sur ses yeux. Le mourant répondit à l'envoyée « qu'il la priaît de dire au peuple de Paris » que son cœur était touché du témoignage d'intérêt qu'elle lui « exprimait... » Ce fut à peu près le seul.

A peine le prince avait-il rendu le dernier soupir, que toute sa cour *dut* quitter Meudon, chassée par le maître des cérémonies. Les feuillants, qui, par le privilège de leur ordre, doivent prier auprès du corps des rois et de leurs enfants, n'obtinrent pas la permission de remplir ce pieux devoir. La dépouille mortelle du grand Dauphin devait, d'après le cérémonial, rester quarante-huit heures dans sa chapelle ardente, silencieuse et déserte. Dumont, le fidèle Dumont, valet de chambre de *Monseigneur*, prenant sur lui de transgresser cet ordre indécent, appela six pères capucins du couvent de Meudon, et, à défaut des moines privilégiés, ils nasillèrent autour du corps les prières d'usage. Tandis que les officiers et les serviteurs du prince s'éloignaient en toute hâte du lit mortuaire de leur maître, on plaçait le corps de son altesse royale dans un cercueil, sans avoir été embaumé, sans même avoir été ouvert. Déposé sur deux tréteaux, ce cercueil ne fut point recouvert du poêle fleurdelisé des princes; on envoya chercher à la paroisse celui qui servait aux paysans... Dumont s'opposa à ce qu'on s'en servît. Le convoi du fils unique de Louis XIV répondit à ces dispositions préparatoires. La bière fut jetée dans un carrosse de velours cramoisi, qui, s'étant trouvé trop court pour la contenir, en laissa apercevoir en dehors une partie. On voit qu'il ne s'était pas trouvé même un carrosse de deuil pour le premier personnage du royaume après le roi, quoiqu'en pareille occasion le plus simple particulier en obtienne un. Le peuple, scandalisé au dernier point d'un tel cérémonial, exprima hautement son indignation pendant toute la durée du convoi. « Que ne faisait-on une » quête pour subvenir à la pompe funèbre? s'écriaient quelques » voix au milieu de la foule; les habitants de Paris auraient donné

» un million, et eussent épargné une honte à la cour... » Enfin, croira-t-on que le duc de Bourgogne et le duc de Berri ne suivirent point les mânes de leur père jusqu'à la dernière demeure de l'humanité ! Ce déni de convenance, ce mépris du sang, qui déshonorerait un villageois, était expressément indiqué dans le programme du cérémonial. Mais ce cérémonial, qui donc l'avait ordonné ?... Qui ? cette volonté toute-puissante à laquelle *Monseigneur* ne voulut jamais se soumettre, parce qu'elle est fondée sur l'abaissement de la majesté souveraine. N'a-t-on pas reconnu l'omnipotence cachée qui, en attirant à elle tout le pouvoir, en dépouille le vieux monarque, et jette sur lui le manteau du bigotisme, en lui disant : « C'est assez ! » Et voilà bien les œuvres de l'hypocrisie ! Elle n'attaque jamais de front ceux qu'elle hait ; rampant dans l'ombre à leurs côtés, elle lance son venin sur eux à la dérobée ; mais, dès que la tombe s'est ouverte pour les recevoir, on voit ce monstre s'attacher à leur cadavre, le déchirer avec joie, en déchiqueter les lambeaux avec un sourire affreux ; puis, regardant le public d'un œil plein d'une fausse sérénité, dire, après un signe de croix trompeur : « Prions pour le défunt. » Bref, nous avons vu, au convoi du Dauphin, la vengeance d'une femme dont le rang usurpé fut justement méconnu par celui qui devait, s'il eût vécu, supporter les tristes conséquences de l'oubli de la dignité d'un père... Cette vengeance, Louis XIV la subit, en ordonna les apprêts peut-être ; mais il la désapprouva, il en frémit ;... et certes ! alors plus que jamais, il s'écria sans doute en gémissant : *Ah ! quand j'étais roi !*

Avant que les marbres de Saint-Denis recouvrent à jamais les restes du grand Dauphin, éclairons-les d'un dernier rayon du flambeau de la vérité. Ce prince, arrivé à sa cinquantième année, conservait, presque sans altération, les avantages physiques qui en faisaient dans sa jeunesse l'un des beaux hommes de la cour. Sa taille était assez élevée, mais un embonpoint survenu de bonne heure la faisait paraître ramassée. *Monseigneur* avait de beaux yeux bleus, un visage frais et riant, mais un peu gâté par l'affaïssement du nez, aplati, dans l'enfance du prince, par une chute dont cet organe supporta tout le poids. Le visage plein et vermeil du Dauphin, sa chevelure blonde, la dignité même de sa physiologie, n'en laissaient ressortir qu'une expression de médiocrité morale qu'on pouvait malheureusement considérer comme une enseigne exacte. Le fils de Louis XIV avait une belle jambe, et son

pied était si petit, que son altesse royale semblait toujours craindre, en marchant, que ce pied ne pût la supporter. Du reste, la forte corpulence du prince, la rougeur de sa figure et les habitudes un peu lourdes de toute sa personne faisaient dire au roi : « *Monseigneur* a la bonne mine d'un prince allemand. »

Je crois l'avoir dit ailleurs, le Dauphin eût été profondément vicieux, s'il avait eu le courage de le devenir ; mais l'apathie et la paresse furent toujours les traits distinctifs de son caractère. L'imagination se développa si lentement en lui, qu'au moment de son mariage, et quand il allait, par devoir, devenir le précepteur de la princesse de Bavière dans la plus douce science qui soit accordée à l'humanité, il fallut qu'une duchesse lui en donnât entre deux portes la première leçon. *Monseigneur* possédait un fond naturel de gaîté ; mais il était si paresseux, qu'il s'ennuyait souvent faute d'avoir pris la peine de s'amuser. On le voyait des journées entières étendu sur son lit, et bâillant au baldaquin ; ou bien assis sur un fauteuil renversé contre une muraille, et frappant, trois ou quatre heures durant, ses souliers avec une badine. D'autres fois, pendant la belle saison, son altesse, animée d'une activité passagère, partait pour la chasse, en se promettant d'immoler cent pièces de gibier ; mais, à peine arrivé dans la forêt, le prince jetait sa perruque sur l'herbe, laissait tomber son fusil, s'allongeait à côté, se mettait à rêver en regardant la voûte azurée, et la chasse en restait là. Pour des livres, *Monseigneur* n'en ouvrait jamais : ses lectures se bornaient à l'article *Paris* de la *Gazette de France*. La paresse du Dauphin, qui ne pouvait tendre en lui les grands ressorts de l'âme, lui permettait de s'occuper des petits détails, qu'il affectionnait ; il tenait registre de ses dépenses, marchandait dans les magasins jusqu'au point de faire les marchands dupes, et réglait ses actions domestiques comme un papier de musique. Un homme d'esprit a dit avec raison de *Monseigneur* que « sa vie était » un train de petites choses arrangées. » L'apathie engourdissait par bonheur la dureté naturelle de son caractère ; mais, par un retour malheureux, elle endormait aussi sa sensibilité. On ne lui vit pas répandre une larme à la mort de sa mère ; il contempla d'un œil sec l'agonie de sa femme. Une seule fois peut-être ses yeux se mouillèrent, ce fut au départ de Philippe V pour l'Espagne.

Mademoiselle Choin, comme tout le monde, fut éloignée de Meudon après la mort du Dauphin ; elle devenait désormais

inutile aux projets de madame de Maintenon ; les égards dont elle avait été l'objet prirent fin... On l'envoya pleurer le prince ailleurs. On l'avait vue jusqu'alors entourée d'une cour au Petit-Saint-Antoine, où elle demeurait ; il ne lui resta pas un ami. Voici un trait de courtisan qui mérite d'être cité : mademoiselle Choin avait une chienne qu'elle aimait beaucoup, et que, du vivant de *Monseigneur*, tous les complaisants trouvaient charmante. L'affection du maréchal d'Uxelles pour ce petit animal allait si loin que, tous les jours régulièrement, il lui envoyait de son hôtel, situé rue Gaillon, des têtes de lapins rôtis.... Le lendemain de la mort du Dauphin, l'envoi cessa, et les visites de M. d'Uxelles à mademoiselle Choin aussi... Depuis lors, le maréchal ne remit pas une fois le pied chez elle, et la petite chienne ne remit pas la dent sur son mets favori.

La petite vérole fait aussi des siennes en Allemagne : elle emporta, le 17 avril, l'empereur Joseph I^{er}, qui ne laisse guère de regrets ; il en méritait moins encore. Ce prince ne fut pas plus grand que son père, et se montra plus injuste, plus méchant, plus ambitieux. Sans avoir contribué en rien au succès de ses armes, Joseph en abusa souvent avec une déloyauté qui le fit haïr, même de ses alliés. Ce monarque était débauché ; je copie un quatrain qu'on a fait sur lui :

Une v..... salulaire
Du règne de Joseph vient d'arrêter le cours ;
Ainsi la petite, en dix jours,
A fait ce que la grosse, en dix ans, n'a pu faire.

M. le duc de Bourgogne, devenu Dauphin de France, est admis au conseil depuis la mort de son père. Madame de Maintenon a permis que ce prince, appelé à régner prochainement sans doute, fût initié aux affaires de l'État, pour lesquelles il paraît né plutôt que pour la guerre. En effet, si le courage héroïque est un don de nature, l'aptitude nécessaire aux gouvernants s'acquiert par l'expérience. Or son altesse royale, douée d'un esprit supérieur, d'un sens droit et d'une certaine facilité dans le travail du cabinet, promet un monarque selon les vœux de la France, après une trop longue période de guerres que ce prince ne prolongera pas, à moins que, contre toute apparence, son naturel ne change beaucoup. Non content d'avoir fait participer le Dauphin aux travaux du conseil, Louis XIV se décida à les lui laisser diriger, au moins

en partie, et sa majesté envoya les ministres travailler avec son petit-fils. Cette disposition changeait singulièrement l'ordre des affaires; la reine Maintenon avait bien voulu consentir à ce que M. le duc de Bourgogne vînt délibérer au tapis vert, où elle avait sa place; mais, les ministres se rendre dans le cabinet du prince, c'était d'une tout autre importance! Selon son habitude jésuitique, la marquise se garda bien, toutefois, de manifester une opposition ouverte; ce furent les ministres qu'elle mit en avant, après leur avoir promis sa protection contre une disgrâce. Leurs excellences représentèrent au roi que l'usage n'avait jamais été que les secrétaires d'État prissent les ordres du Dauphin; que cette marche généraît nécessairement leur administration; qu'enfin l'autorité de sa majesté elle-même serait croisée par la direction que son altesse royale pourrait donner aux soins de l'État. Louis XIV, malgré ces représentations, ne voulut point changer de sentiment: depuis que l'âge et le malheur ont tempéré dans ce prince les élans de la vanité, sa grandeur s'est réfugiée tout entière dans son opiniâtreté;... il veut être obéi, quand, par hasard, il ressaisit à madame de Maintenon quelques parcelles du pouvoir suprême. La marquise avait donc attaqué le taureau par les cornes: il fallut transiger. Après de nouveaux pourparlers entre la souveraine de fait et les secrétaires d'État, on demeura d'accord que ces ministres travailleraient avec le Dauphin, mais seulement à la suite d'une soumission préalable des affaires à madame de Maintenon. C'est en conformité de cet ordre de travail que tout s'exécute aujourd'hui.

Un homme d'État ne peut pas être jaloux de sa femme, la sollicitude publique et les inquiétudes domestiques sont d'une incompatibilité irréconciliable. Le Dauphin, au milieu d'une cour remplie du bruit des bontés de madame de Bourgogne pour le jeune duc de Fronsac, vit dans la plus complète ignorance de la réputation que ces intrigues lui font: il a d'ailleurs sur la vertu de sa femme des idées si irrévocablement favorables, qu'une démonstration même ne les ébranlerait pas. Tous les propos de salon qui pourraient l'affliger bourdonnent donc vainement à son oreille; il sourit aux traits de la médisance, et confie avec sécurité la garde de son honneur au dragon de vertu né pour son bonheur aux rives de la Doire. Louis XIV, dont la bonne foi est moins robuste, sait que Fronsac ne cache point les hommages qu'il rend à la Dauphine; que, dans un déjeuner de jeunes seigneurs, il montra l'autre jour le portrait de cette princesse; qu'enfin il ne déguise

ni son amour ni les bontés dont on l'encourage, et que son silence sur le surplus est plus indiscret que l'indiscrétion elle-même. Le roi n'est donc pas loin de se croire offensé ; mais sa faiblesse pour madame de Bourgogne est extrême ; il ne voudrait pas l'affliger pour tout au monde. Il a été convenu que madame de Maintenon se concerterait avec le duc de Richelieu sur les moyens à employer, dans une circonstance si délicate, pour défendre la réputation de la duchesse et protéger celle de son bienveillant époux.

Pendant que les ressorts de cette politique secrète se développent, Fronsac continue de compromettre la Dauphine, et celle-ci s'en moque. Tout héritière du trône qu'est Marie-Adélaïde de Savoie, l'audacieux petit duc ne voit en elle qu'une femme piquante, qu'il est de la gloire d'un roué d'attacher au char de ses bonnes fortunes. Son altesse royale, se retranchant toujours derrière l'extrême jeunesse de l'étourdi, trouve ses insolences pleines de gentilleses. Il entre à toute heure dans son appartement, joue avec elle au milieu des instruments les plus secrets de sa toilette, rit et la fait rire de leur usage, et toujours il est rendu le premier dans la chambre de son altesse, quand les jeunes gens de la cour y vont pour répéter les figures des danses qu'on doit exécuter aux bals de Versailles ou de Marly.

Lundi dernier, Fronsac était arrivé si tôt à ce rendez-vous, que, voulant, a-t-il dit plus tard, savoir comment on parlerait de lui, il se cacha derrière les rideaux du lit de la princesse. En effet, tous les danseurs étant réunis, on s'étonna que Fronsac ne fût point du nombre... « Il aura préféré, dirent quelques dames, que sou- » tinrent deux ou trois gentilshommes jaloux du duc, il aura pré- » féré d'aller faire sa cour à d'autres dames. — A son âge, répondit » la princesse, il faut lui passer quelque chose ; d'autres que *vous* » peuvent trouver cet enfant aimable, et il n'est pas étonnant » qu'on le retienne. » En ce moment, le rideau qui cachait l'enfant aimable s'agita, mû apparemment par son souffle.

« Mon Dieu ! s'écrièrent à la fois plusieurs dames, le rideau du lit de votre altesse a remué.

— Quelle idée ! dit négligemment la princesse, tandis que Fronsac se glissait sous la couchette.

— Encore, princesse, encore, reprirent les observatrices.... Voilà un mouvement de rideau bien singulier.

— C'est un homme, affirma Brissac, après avoir vérifié le fait.

— Un homme ! répétèrent les assistants avec une surprise qui ne fut pourtant pas générale.

— Parbleu ! je le tiens par la jambe, poursuivit Brissac, qui avait effectivement saisi celle de son ami.

— Oh ! ciel, c'est un voleur, s'écrièrent les dames, réfugiées pêle-mêle dans l'embrasure d'une croisée.

— Non, non, c'est Fronsac, ajouta l'archer officieux, en traitant notre honteux adolescent, le ventre sur le parquet, jusqu'aux pieds de la duchesse.

— Quoi ! vous vous cachiez là, monsieur, dit son altesse royale avec un grand éclat de rire, qui déguisait mal son émotion.

— Je vais vous expliquer tout, balbutia le défrisé Fronsac, en essayant ses genoux avec sa manche.

— Allons, dépêchez-vous, monsieur le voleur, minaуда la princesse tout à fait remise.

— Pardon, madame ; je voulais tâcher d'apprendre ce que ces dames pensaient de moi... Je vous supplie d'oublier mon étourderie, en faveur d'un désir curieux, il est vrai, mais qui pouvait me servir à devenir meilleur que je ne suis.

— Charmant ! charmant ! dirent en chœur toutes les dames.

— Allons, on excuse tout, ajouta la Dauphine, hors la peur que vous avez faite. »

Quelle arrière-pensée a laissée cette aventure ? je ne sais, mais, à coup sûr, l'interprétation la moins critique ne sera pas restée en deçà de la vérité.

Pendant que la cour commentait diversement l'épisode du lit, Louis XIV, M. de Richelieu et madame de Maintenon délibéraient à huis clos sur la conduite de Fronsac. Le duc, rapporteur dans l'affaire, concluait à ce que le roi fût supplié d'accorder une lettre de cachet à sa *sollicitude* paternelle, pour la correction de son fils, les déportements du jeune homme embrassant aujourd'hui les trois principales divisions des passions humaines : le jeu, les femmes et le vin. L'arrêt du conseil, conforme aux conclusions de M. de Richelieu, fut motivé, 1° sur la nécessité de faire cesser les bruits qui ternissaient la réputation de madame de Bourgogne ; 2° sur l'urgence qu'il y avait de rompre une liaison sans doute innocente, mais dangereuse, entre son altesse royale et l'étourdi ; 3° sur l'espoir que l'on devait avoir d'amener Fronsac, par un emprisonnement, à s'occuper enfin de sa femme. En conséquence, la lettre

de cachet fut expédiée, et, le lendemain du jugement, M. de Richelieu remettait lui-même son fils au gouverneur de la Bastille.

La chronique galante de la cour m'a fait laisser en arrière les événements politiques; j'y reviens. Dans le courant d'août, un parti de fourrageurs, fort de sept escadrons, après s'être glissé nuitamment entre Maubeuge et Landrecies, chercha à pénétrer dans le cœur de la France; nous avons failli peut-être de le voir, pendant une des belles soirées de cet été, troubler la promenade de nos belles sur le cours de Paris. Heureusement pour les mœurs et pour la gloire de nos armes, le marquis de Coigni a taillé en pièces ces partisans, et ne leur a laissé que le regret d'une expédition trop hardie. Le maréchal de Villars a pris position, en septembre, sur les hauteurs de Cambrail, appuyant sa droite à cette place, et sa gauche au ruisseau de Marquion. Ainsi posté, Villars évite une bataille rangée, que cherche le duc de Marlborough, et que son habile adversaire ne veut point accepter, dans la situation peu rassurante de son armée. Mais, en évitant une fâcheuse extrémité, le maréchal en encourait une autre, dont il avait jugé sans doute l'importance moins funeste : Marlborough, ayant passé l'Escaut, a mis le siège devant Bouchain, et s'en est rendu maître le 13 septembre.

Poursuivant ses succès en Espagne, l'armée de Vendôme achève de soumettre l'Aragon, le 16 septembre, en s'emparant de Venasque, qui ouvrit ses portes au marquis d'Arpajon. Les Portugais, alliés de l'empereur et de l'Angleterre, partageaient alors les échecs que Philippe V faisait éprouver à la coalition; ils les ressentait même plus vivement que les autres puissances, puisque leur territoire courait le risque d'être envahi. Mais un coup plus terrible atteignait dans le même temps le Portugal au delà des mers; M. du Guay-Trouin, simple armateur, aidé de l'or de quelques marchands, parvint à équiper une petite flotte au printemps dernier, et, s'étant dérobé à toutes les escadres ennemies, arriva au Brésil à la fin de l'été. Là, cet audacieux aventurier, après avoir pris Rio-Janéiro de vive force, y causa un dommage de vingt-cinq millions, et en rapporta plus de sept aux négociants dans l'intérêt desquels l'expédition avait été tentée.

Ce ne sont pas toujours les armes qui sauvent les États; il est

aussi pour eux une providence conservatrice, plus forte que toutes les puissances humaines. J'ai dit que l'empereur Joseph I^{er} était mort au mois d'avril dernier ; mais j'ai négligé de dire que ce décès plaçait la couronne impériale sur le front de Charles VI, prétendant au trône d'Espagne. Cet événement devait changer nécessairement la politique de l'Europe, et il l'a changée. Quel était le but des cabinets étrangers en cherchant à détrôner Philippe V ? d'empêcher que la maison de Bourbon ne réunît la France, l'Espagne, Naples, la Lombardie, les Pays-Bas et une grande partie de l'Amérique. Or un état de choses non moins dangereux allait avoir lieu, si Charles VI, possesseur de l'Empire, y joignait tous les pays de l'ancien et du nouveau continent qui composent la monarchie espagnole. Que reviendrait-il maintenant aux alliés en continuant les hostilités contre Louis XIV et son petit-fils, en persistant à s'épuiser pour la défense d'une cause évidemment fondée sur les principes que l'Europe combat ? Ces réflexions, faites par les souverains, ont atténué leur ardeur guerrière ; c'est à ce motif que l'on doit attribuer sans doute la mollesse des opérations militaires dans le courant de cette année, particulièrement en Flandre et sur le Rhin.

Mais, si les intérêts généraux semblent présager le retour de la paix, des intérêts particuliers, presque aussi puissants, paraissent devoir l'éloigner. Marlborough, ce général dont le pouvoir en Angleterre égale celui de sa souveraine, et devant qui s'abaisse en Hollande l'autorité du grand pensionnaire, Marlborough ne veut point déposer l'épée ; sa gloire, sa grandeur, sa fortune, grandissent toujours sous les drapeaux, et cet Anglais est insatiable d'honneurs et de richesses. Eugène, moins cupide que son allié, n'est pas moins ambitieux de renommée, et son âme vengeresse n'a pas encore abreuvé d'assez d'humillations ce Louis XIV, qui dédaigna jadis l'abbé de Carignan. Le héros de l'Angleterre et celui de l'Allemagne poussent donc toujours les puissances européennes à continuer la guerre ; mais ces deux grands hommes, du haut de leur célébrité, n'aperçoivent que les grandes causes ; les petites leur échappent, et ce sont ces dernières qui domineront leur ambition. Ils ne se doutent pas qu'une paire de gants et une jatte d'eau répandue vont changer la face du monde.

Tandis que le duc de Marlborough gouvernait l'Angleterre, sa femme, Sarra Jennings, régnait despotiquement sur le cœur de la reine Anne ; il n'y eut peut-être jamais d'exemple d'un crédit

porté aussi loin. Dans ces sortes de liaisons, le pouvoir des favoris naît ordinairement de leur extrême servilité, du soin qu'ils mettent à prévenir le moindre caprice des princes, enfin de la molle flexibilité de caractère que ces esclaves privilégiés montrent, en toute occasion, à leurs maîtres. C'était précisément le contraire entre la reine Anne et la duchesse de Marlborough; les caprices, la hauteur, l'inflexibilité de penchants étaient du côté de la favorite; la douceur, la patience, l'empreinte du joug du côté de la souveraine; et, par une inconcevable fatalité, cette princesse ne pouvait se dégager de ces liens. Anne aimait, que dis-je? adorait la duchesse, malgré son humeur insupportable; elle avait à son égard toute la faiblesse qu'un amant épris éperdument éprouve auprès d'une maîtresse impérieuse. Les grands du royaume, le parlement, toute la nation, gémissaient en secret de l'asservissement de celle qui devait tout soumettre; asservissement d'autant plus dangereux, qu'il ajoutait encore au crédit colossal du vainqueur de Ramillies et de Malplaquet. Tout à coup cet état de choses changea; une femme adroite, douce et prévoyante, milady *Masham*, dame d'atours de la reine, parut avoir attiré l'attention de sa majesté; l'attention, je dis trop peu: elle avait captivé son affection; car l'amour seul guérit l'amour. Si la duchesse de Marlborough eût, encore en ce moment, courbé son inflexibilité ordinaire, elle eût prévenu sa disgrâce. Peut-être eut-elle l'intention d'essayer; mais, peu façonnée au langage de la soumission, cette femme impérieuse, en s'efforçant de paraître prévenante, avait l'air d'ordonner. Un jour la duchesse apporta à la reine une paire de gants d'une forme bizarre, lui assurant qu'ils étaient du meilleur goût. « Ils ne sont pas au mien, » répondit sa majesté. En cet instant, Anne demanda de l'eau pour se laver les mains; madame de Marlborough se précipita vers un bassin de vermeil placé sur une console, le remplit, et, passant auprès de lady Masham, renverse avec affectation une partie du liquide sur la robe de cette dame d'atours. La reine avait saisi l'intention de la duchesse dans un sourire malin qui venait de passer sur ses lèvres... Il est des heures où les souverains les plus faibles se rappellent qu'ils règnent: « Madame, dit d'une voix irritée la reine, outrée de la méchanceté de madame de Marlborough, vous me manquez... » sortez. — Que votre majesté daigne m'entendre, voulut balbutier la duchesse... — Sortez, vous dis-je, reprit Anne avec l'accent de la colère, ou je vous fais pousser dehors par mes

» gardes... » La femme du héros quitta la chambre en lançant sur sa souveraine un regard menaçant.

Toute la cour apprit le jour même cette éclatante disgrâce; le colosse de pouvoir des Marlborough était ébranlé; plusieurs hommes d'État lui portèrent de terribles coups dans le conseil de la reine. Ils montrèrent à cette princesse que l'inimitié de cette famille pouvait devenir redoutable dans le rang presque suprême où les bontés de sa majesté maintenaient le duc, et dont il abusait pour asservir l'Angleterre. « En effet, madame, ajouta un vieux pair du parti des *torys*, auquel Marlborough était opposé, le duc est à la tête des armées, où l'autorité même de votre majesté serait méconnue, si elle était contraire à la sienne; Godolphin, beau-père d'une des filles de ce général, administrateur des finances, dont à peine il vous rend compte; Sunderland, gendre de Marlborough et secrétaire d'État, soumis à son beau-père le cabinet de votre majesté. En un mot, soldats, trésor, politique, tout reçoit l'action de ce dominateur impérieux..... Madame, je ne puis le taire plus longtemps à votre majesté, la nation murmure, le parlement délibère, et peut-être songe-t-on à vous rendre responsable de l'abus de pouvoir de Marlborough. — Mais, comment, répondit la reine, comment disgracier cet homme à la tête d'une armée qui le chérit, et tout couvert des lauriers qu'il a moissonnés? — Il faut arriver jusqu'à lui par un détour, poursuit le vieux pair : que votre majesté éloigne d'abord Sunderland des affaires; qu'elle renvoie ensuite Godolphin. Il est temps que votre majesté prouve enfin qu'elle est lasse de porter un joug au lieu d'une couronne. Veut-elle un motif d'hostilités? je vais le lui indiquer : le frère de lady Masham a demandé au duc un régiment, qu'il lui a refusé; accordez-le, vous, madame; la glace sera rompue, et bientôt vous pourrez en disperser les fragments. » Anne suivit les avis du vieillard; le régiment fut donné; bientôt Sunderland disparut du conseil, Godolphin le suivit de près. Mais la guerre continuait; le commandement de Marlborough était l'arche sainte; la reine n'osait y porter la main; le duc, de son camp, semblait braver sa souveraine, lorsque l'avènement de Charles VI au trône impérial vint au secours de cette princesse.

Les ennemis du duc, très-nombreux dans un parlement tout nouvellement reconstitué, ne manquèrent pas de représenter à la reine que la guerre avec les rois de France et d'Espagne était

devenue impolitique; ils en donnèrent les preuves que j'ai détaillées plus haut. Des négociations furent décidées; Louis XIV reçut l'avis secret qu'il pouvait préparer ses *soumissions*... C'est le mot dont on se servit. Le roi de France s'étant empressé de faire parvenir à Londres ce que M. de Torcy nomma, lui, des *propositions*, la reine les fit communiquer à la Hollande par le comte de Straffort, qui *obligea* cette puissance, malgré le prince Eugène, Marlborough et Heinsius, à nommer des plénipotentiaires pour traiter avec ceux du cabinet de Versailles. Dans ces dispositions, les deux généraux ne furent pas même consultés.

Les préliminaires de la paix furent signés à Londres en octobre: les puissances y ont admis, comme bases des traités à intervenir, que la France reconnaît Anne pour reine de la Grande-Bretagne, et l'ordre de succession à la couronne d'Angleterre, tel qu'il est fixé maintenant; que Philippe V resterait sur le trône d'Espagne, mais qu'il serait irrévocablement déterminé que la même tête ne pourrait jamais porter ensemble les couronnes de France et d'Espagne; que Louis XIV remettrait entre les mains des Hollandais et de l'empereur un certain nombre de places fortes, devant servir de barrière à ces puissances; enfin, que les fortifications de Dunkerque seraient démolies.

Pendant que la France recouvrait l'espoir d'une paix sans doute durable, le roi perdait un des généraux qui firent la guerre, sinon avec le plus d'éclat, du moins avec le plus de sagesse et de loyauté. Le maréchal de Boufflers mourut, cette année, à Fontainebleau. Cet homme de bien, modelé sur les patriciens de Rome antique, laisse une réputation de probité sans tache; il laisse, gravé dans la mémoire de tous les Français, le souvenir d'une générosité pure, d'une noblesse d'âme que n'altéra jamais la condition de courtisan, qu'il remplissait avec une soumission respectueuse, mais sans paraître servile. Général doué de la plus précieuse vertu pour ceux qui servaient auprès de lui, Boufflers rendit une justice incorruptible à leur mérite et à leurs actions, toutes les fois qu'il eut à demander des récompenses pour eux. Ses propositions, à cet égard, furent rarement admises: il est, il sera toujours dans les habitudes des cours de favoriser les nullités intrigantes, et d'être ingrates envers les hommes qui servent bien l'État, parce que les cours ne se connaissent point en services, et sont flattées des courbettes qui en tiennent lieu. Mais si le maré-

chal ne réussit pas à faire accorder les honneurs à ceux qui les méritaient, il prouva, par l'estime qu'il faisait de ces bons serveurs, qu'on avait eu tort de les leur refuser. Ami de ses devoirs, de son prince, de la France, des gens d'honneur, Boufflers fut, dans toutes les acceptions du mot, un honnête homme. Il mourut dans une sorte de disgrâce. Ce général avait, il faut en convenir, demandé pour lui beaucoup de faveurs, comme il les aurait demandées pour un autre à qui elles eussent été justement acquises. Louis XIV s'irrita de cette sorte d'exigence, précisément parce que les choses sollicitées étaient dues. Si Boufflers eût été un Villeroy, il aurait tout obtenu sans avoir rien mérité : il est des souverains qui n'accordent avec un vrai plaisir que lorsque leurs dons ressemblent à des grâces.

Boileau termina aussi cette année sa carrière, irrécusablement honorable en ce qui tient à la vie privée ; Despréaux n'eut pas à se reprocher une action méchante, et sa mémoire est embellie de beaucoup de traits d'une haute vertu. Il faut citer l'achat qu'il fit de la bibliothèque que Patru était forcé de vendre, et dont il lui laissa la jouissance toute sa vie, après l'avoir payée un tiers au-dessus de sa valeur. On ne peut passer sous silence une autre action, dont on voudrait ne pas trouver le motif dans un oubli de la justice de Louis XIV. Ayant appris un jour que la pension de Corneille, le moins courtisan des poètes, vient d'être supprimée, Boileau court à Versailles, offre d'abandonner sa propre pension, et redemande avec chaleur celle de l'auteur de *Cinna*.... Sa majesté, un peu honteuse, revint sur la suppression prononcée. Mais si Despréaux fournit, en toutes choses, l'occasion de louer son cœur, on eut plus d'une fois à déplorer les écarts de son jugement. L'auteur des *Satires* blâma souvent à tort ; peut-être doit-on l'excuser si ce fut avec conviction. Il loua aussi, il loua même à outrance dans ses *Épîtres* : ce poète est moins excusable en cela, car on sait que la louange fut un tribut arraché à sa muse par la servilité.

CHAPITRE XLII.

1712.

Congrès d'Utrecht. — Marlborough perd son commandement et est accusé. — Eugène se rend à Londres pour défendre son allié. — M. le Duc est blessé à la chasse par le duc de Berri. — Mœurs de M. de Bourbon. — Échappée de vue sur la Bastille.

— Madame de Fronsac ambassadrice auprès de son mari. — Danger charmant de la duchesse. — Elle est forcée de se rassurer. — Mort de la Dauphine; détails. — Soupçons d'empoisonnement. — Sur qui dirigés. — Le duc de Bourgogne avait un moment soupçonné la vertu de sa femme. — La Dauphine suspectée de trahison politique. — Mort du Dauphin; description funèbre. — Caractère du duc de Bourgogne. — Le duc d'Orléans accusé hautement d'empoisonnement. — Scène populaire. — Mort du duc de Bretagne. — Le duc d'Anjou, depuis Louis XV, est à l'extrémité. — Le contre-poison de Venise. — C'est le duc d'Orléans qui le donne. — Singulier remerciement de Louis XIV. — Réponse hardie du duc d'Orléans. — La mise en jugement de ce prince est agitée dans le conseil. — Beauvilliers détermine le roi à y renoncer. — Scène orageuse à Sceaux. — Autre au couvent des jésuites. — Le tigre et le renard sont muselés. — La dernière armée de Louis XIV. — Dispositions secrètes pour la retraite de la cour derrière la Loire. — Vendôme meurt abandonné dans un village d'Espagne. — Caractère de ce grand homme. — Son portrait. — L'archevêque d'Auch; la misère au sein de l'opulence. — L'accouchement de l'abbesse de Saint-Aignan. — Toutes les dames de la cour se déchainent contre la captivité de Fronsac; il sort de la Bastille. — Le pont-levis et le maréchal. — Morne aspect de Paris. — Tristesse extrême de la cour. — Le pape Clément XI reconnaît madame de Maintenon comme reine de France. — Bataille de Denain; suites... la France est sauvée. — La maîtresse d'Eugène. — Effet des succès de l'armée à Paris. — Dernières précautions que le roi avait ordonnées. — Retraite d'Eugène. — Reconnaissance ordinaire des cours. — Un dernier mot sur Catinat, mort cette année. — Mort de l'astronome Cassini, et de Marie Stuart, fille de Jacques II.

Par suite des préliminaires de paix signés à Londres en octobre dernier, un congrès vient de s'ouvrir à Utrecht; les ministres du roi s'y sont rendus, et, accueillis cette fois avec quelque politesse, ils traitent maintenant d'une manière digne du monarque qu'ils représentent, et de la nation dont ils défendent les droits. Les hostilités doivent néanmoins continuer en Flandre; mais le duc de Marlborough n'y commandera point. Étant retourné en Angleterre à la fin de la dernière campagne, il trouva, dans la nouvelle chambre des pairs, un parti considérable ligué contre lui, et qui l'accusa de malversations. Le général anglais aurait pu répondre à ses accusateurs, comme Scipion aux Romains : « Allons dans le temple rendre grâce à Dieu des victoires que j'ai remportées; » mais l'idole était tombée de son piédestal; la paire de gants et la jatte d'eau avaient fait un homme ordinaire d'un héros mis, quelques mois plus tôt, presque au niveau de la Divinité. Marlborough avait trop de richesses pour être condamné, surtout lorsque le prince Eugène, son compagnon de gloire, fut venu à Londres plaider la cause de ce grand homme; le duc ne put cependant conserver son commandement. Eugène revint seul en

Flandre, satisfait, peut-être, de n'avoir plus à partager l'honneur d'une guerre glorieuse contre nous.

Après tant de calamités publiques, nées des vues trop ambitieuses du prince qui règne sur nous, doit-il être frappé lui-même de coups redoublés dans les malheurs de sa propre famille ? Un grave accident vient d'y répandre la plus vive affliction : M. *le Duc*, en chassant, il y a huit jours, près de Marly, a été atteint d'un coup de fusil dans les yeux. On a craint pendant quarante-huit heures pour la vie du prince ; les médecins en répondent aujourd'hui, mais il perdra un œil... M. le duc de Berri, auteur innocent de ce coup funeste, est peut-être plus à plaindre que le blessé. Son altesse royale ne veut ni manger ni boire, et passe ses journées à pleurer. Avant-hier, cet infortuné jeune homme alla se jeter aux pieds de madame *la Duchesse* ; il lui fit pitié, quoique la compassion ne soit pas le fort de cette princesse. « Relevez-vous, mon cousin, lui dit-elle ; sans doute ce malheur est grand, mais il est involontaire ; mon fils et moi vous pardon-nous de bon cœur. » Le duc ne savait comment reconnaître cette indulgence, peut-être inattendue ; il baisait les mains de la duchesse, la remerciait, pleurait encore, et toutes ses phrases se terminaient par : « Non, de ma vie je ne tirerai un coup de fusil, quoique la chasse soit mon plus grand plaisir. » Madame *la Duchesse* mena elle-même M. de Berri dans la chambre de M. *le Duc*, qui s'empessa de tendre la main au petit-fils de France : « Ce ne sera rien, lui dit-il, puisqu'il me restera un œil pour me conduire ; le seul regret que j'aie, c'est de n'avoir pas perdu l'autre à l'armée plutôt qu'en tirant des lapins. »

Le prince éborgné, dont j'ai, pour la première fois, occasion de parler, ne mène pas un train de vie précisément exemplaire : fils d'une femme fort légère et d'un homme adonné à toutes les violences, à toutes les passions, il ne trouva pas, dans sa première jeunesse, d'excellents modèles sous le toit paternel ; on doit présumer même que c'est là qu'il s'est habitué à en choisir de mauvais. Jusqu'ici les femmes eurent peu à se plaindre de l'audace de M. *le Duc* ; la complaisance des hommes, qu'il a recherchée ouvertement, ne lui a pas laissé le loisir d'être un galant dangereux. Parmi les liaisons intimes de M. de Bourbon, il faut citer celle qu'il entretient, depuis sa plus tendre jeunesse, avec le marquis de Gèvres. Lorsque M. *le Duc* fit ses premières armes, cette intimité devint tellement scandaleuse à l'armée, que les

généraux, ayant trouvé souvent ces deux seigneurs sous la même tente et couchés dans le même lit, écrivirent au roi pour lui demander l'autorisation de mettre ordre à cette intrigue, dont le soldat s'indignait. Sa majesté répondit par l'injonction expresse de faire coucher les jeunes gens aux deux extrémités du camp; il arriva, néanmoins, qu'ils se rapprochèrent encore quelquefois. Depuis que M. le Duc garde la chambre, son altesse ne reçoit personne, excepté le marquis de Gèvres, qui entre chez elle le matin à dix heures, et n'en sort qu'à deux heures après minuit. Voilà où nous en sommes dans la cour la plus dévote de l'Europe, la plus exemplairement catholique, et, comme on le voit, la plus romaine.

Fronsac, ce petit lutin galant qui du moins fait sa cour à la française, demande souvent à ses geôliers des nouvelles du sexe dont il fut violemment séparé; mais il parle à ces brusques cerbères une langue inconnue. La Bastille est un monde séparé du nôtre par l'épaisseur d'une pierre et par un fossé de vingt pieds, qui équivalent à deux mille lieues d'océan. En mettant le pied sur le pont-levis qui communique du sol de la capitale à ce château, il faut dire adieu à la civilisation actuelle: de l'autre côté de ce pont, ce sont d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre vie; vous êtes enveloppé d'une autre atmosphère. Un matin, Fronsac vit, de sa croisée, passer dans la cour intérieure quelques nobles prisonniers qui se rendaient à la chapelle: plusieurs d'entre eux portaient les habits de la cour d'Anne d'Autriche. Le jeune duc reconnut ce costume pour l'avoir vu dans les portraits de ses ascendants au troisième degré. Un de ces infortunés était captif pour un quatrain piquant sur la régente... Les os de cette princesse sont en poudre, et le poète exple encore ses quatre vers.

Mais, dans sa chambre, le jeune prisonnier communiquait avec notre siècle: l'abbé Saint-Remi, jeune ecclésiastique aimable et lettré, avait consenti à se renfermer à la Bastille pour récréer Fronsac; c'était un acte de dévouement chrétien dont peu de nos abbés de cour seraient capables. Les deux reclus s'occupèrent ensemble d'une traduction de l'*Énéide*, et Fronsac déclara à son collaborateur qu'il se chargeait des amours d'Énée et de Didon.

Un beau matin, pendant que Fronsac dormait encore, la noire soutane de l'abbé Saint-Remi disparut, et le jeune prisonnier, en s'éveillant, aperçut, à sa grande surprise, une blanche robe dans

sa prison... « Une femme ! » s'écria-t-il en sautant de son lit ; puis, s'étant un peu frotté les yeux, il ajouta avec un soupir : « Oui, mais cette femme est la mienne. » Le ton du petit duc, qui d'abord visait à l'extrême liberté, devint tout à coup poli, respectueux ; il se jeta derrière ses rideaux pour passer une robe de chambre, et peut-être quelque chose de plus, qu'il paraissait, au premier moment, fort disposé à négliger. Cependant huit ou dix mois de captivité l'avaient séparé d'un sexe qu'il idolâtrait : madame, ou, si l'on veut, mademoiselle de Fronsac était belle ; elle ne pouvait venir à la Bastille sans avoir le projet d'être tendre... Son mari la prit par la main ; cette main fut serrée ; elle répondit au serrement par une étreinte ; un baiser en fut la récompense : c'était le premier... Fronsac avait fait asseoir la jolie visitante sur son fauteuil ; il s'était assis à côté d'elle. On causa avec intérêt, puis avec affection, ensuite avec feu. Il se trouva, bientôt après, que la petite dame n'était plus placée immédiatement sur le fauteuil ; enfin il arriva qu'elle avait changé tout à fait de siège et de position... La résolution antimatrimoniale du mari de dix-sept ans était alors bien loin de sa pensée.

« Cruel ! s'écria en ce moment madame de Fronsac d'un accent rempli de tendresse, si vous m'aviez toujours traitée de la sorte, vous ne seriez pas ici.

— Ah ! pardon, madame, pardon, s'écria le duc, comme si le contact d'un talisman venait de le rendre à lui-même.... J'allais oublier que vous devez venir me trouver en qualité d'ambassadeur.

— Devez-vous en être surpris, mon ami, et croyez-vous que mon cœur n'ait pas volé au-devant de cette mission ?

— C'est à merveille, madame ; mais, moi, je dois plus d'égards à votre caractère diplomatique.

— Sachez donc, insensé, que le roi ne consentira à vous rendre la liberté qu'autant que vous tiendrez en ménage une conduite régulière...

— Précisément, et j'allais déroger étrangement à cette régularité vis-à-vis de l'envoyée du plus grand roi de la chrétienté.

— Sa majesté m'a chargée de vous dire que les plus grandes faveurs vous attendent, si vous consentez à vivre avec moi comme vous le devez...

— Comme je le dois... Voilà précisément, madame, voilà ce qui tuera toujours notre intimité.... Je ne veux pas aimer et caresser ma femme *de par le roi*.

— Ne mérité-je donc aucune tendresse ? reprit en pleurant la jeune dame, qui n'avait aucunement réparé le désordre préparatoire où son mari l'avait mise.

— Je serais devenu fou de vos attraits si je vous eusse distinguée de moi-même dans le monde.... Vous allez vous enrhummer, madame.

— Je suis donc bien malheureuse de ne vous y avoir pas rencontré, continua en soupirant la sensible duchesse, toujours dans la situation de sa demi-défaite.

— Vraiment je le regrette autant que vous, balbutia Fronsac, qui n'avait pu s'empêcher de lancer quelques ceillades obliques sur la personne de sa femme... Puis il ajouta avec résolution : Je vous assure, madame, que cette chambre est très-froide.

— Voyez cependant combien il vous restait peu à faire pour mériter votre délivrance, » semblèrent dire les yeux de l'ambasadrice.

Mais la duchesse venait de tout réparer ; elle s'était levée ; l'orgueil avait fini par l'emporter sur l'amour, et madame de Fronsac reprit tristement sa place sur le fauteuil. La conversation continua alors sur le ton d'une politesse de cour : monsieur félicita madame du crédit dont elle paraissait jouir ; madame plaignit monsieur de ce qu'il restait toujours sous le poids de la disgrâce du roi.... On se fit de part et d'autre des compliments bien affectés ; et, après une demi-heure, la duchesse se leva pour se retirer. Le duc lui présenta la main, la reconduisit jusqu'à sa seconde porte ; une profonde révérence répondit à un profond salut ; on se quitta. La pauvre petite femme repassa le fatal pont-levis avec le désespoir dans le cœur, tandis que le cruel prisonnier s'avouait qu'il avait adoré plus d'une femme qui n'avait pas la moitié des charmes de la sienne.

« Eh bien ! dit le lendemain la marquise de Maintenon à madame de Fronsac, comment se sont passées les choses à la Bastille ?

— Madame, répondit en rougissant la duchesse, j'en suis sortie comme j'y étais entrée.

— Fronsac est donc malade ?

— Non, madame la marquise, il est mon mari. »

Un voile funèbre est étendu sur le palais de Versailles ; celui-là est le témoignage d'une douleur sincère, universellement res-

sentie. Madame la Dauphine a cessé de vivre le 12 février... Elle est morte à vingt-six ans, frappée d'une foudre imprévue, cachée, et, selon toutes les apparences, d'une foudre criminelle. Reprenons les détails de ce lugubre événement.

Dans le courant de l'année 1710, M. le duc d'Orléans avait donné à madame la duchesse de Bourgogne une fort belle tabatière ; au commencement du mois de janvier dernier, cette boîte se perdit ; la Dauphine la regretta quelques jours, mais son altesse royale n'y songeait plus, lorsque, le 5 février, elle se retrouva, remplie d'excellent tabac, sur la toilette de la princesse. Marie-Adélaïde y puisa à l'instant même une prise, et posa ensuite la tabatière sur une table de son cabinet. Quelques heures après, le frisson et ensuite une forte fièvre prirent à la Dauphine. Préoccupée cependant de la tabatière, elle en parla avec éloge à madame de Lévi, et la pria d'aller la lui chercher. On ne retrouva plus ce bijou ; vainement fit-on les plus exactes recherches :... il avait disparu. Cette circonstance singulière produisit une certaine rumeur dans les appartements ; mais son altesse royale ordonna de cesser toute réclamation, voulant, disait-elle, que sa majesté ignorât qu'elle prenait du tabac. Dans la soirée du 6, la princesse, malgré l'avis du docteur Chirac, se leva pour écrire une lettre qu'elle parut tracer avec beaucoup de feu ; elle se recoucha ensuite, et le médecin la saigna au pied. Le 7, un transport au cerveau survint à la duchesse, déterminé par une douleur sourde et fixe à la tempe. Deux saignées furent alors pratiquées au bras ; elles ne calmèrent point la douleur, qui se changea bientôt en une sorte de rage... Dans la journée du 10, le mal parut se calmer un peu ; mais la malade se sentait extrêmement affaiblie, et de sombres pensées assiégeaient son imagination, où jamais, jusqu'alors, une seule idée triste n'avait eu accès. Son altesse royale poussait de longs soupirs en se tenant la tête.... « Je m'éteins, disait-elle » aux dames qui l'environnaient.... Bientôt, je le sens, la cour » me regrettera. Je vous vois déjà, mesdames, avec votre grand » habit... Et puis le deuil sera jeté là dans le coin d'une garde- » robe, et je serai oubliée.... comme tant d'autres princes qui » ont respiré l'encens... quelques jours, quelques heures ;... après » quoi ils ont été dormir éternellement sous le marbre, ... éternellement... Le Dauphin, oh ! lui, quand je serai morte, je suis » sûre qu'il épousera une sœur grise, ou bien une tourière des » filles Sainte-Marguerite. »

Le même jour, la Dauphine voulut se confesser; mais elle refusa le père de Larue, son confesseur ordinaire, et demanda le père Julien, récollet du couvent de Versailles... La confession fut longue, et de fréquents soupirs, entendus dans la pièce voisine, prouvèrent qu'elle était laborieuse. Ce dernier acte de pénitence achevé, son altesse royale demanda une cassette renfermant des papiers, que le religieux fut chargé de brûler dans la cheminée; Marie-Adélaïde, qui s'était mise avec peine sur son séant, ne perdit pas le moine de vue qu'elle n'eût la certitude que tout était en cendres.

Pendant toute la journée du 12, le roi et le Dauphin, fondant en larmes, restèrent à deux genoux au pied du lit de la malade.... Ils savaient qu'il n'y avait plus d'espoir. Vers dix heures du matin, on donna à la princesse de l'émétique, qui ne produisit aucun effet; dans l'après-dînée, elle n'eut plus que des intervalles de connaissance, durant lesquels on l'entendit répéter plusieurs fois au duc de lui pardonner. Elle pria aussi le roi de payer ses dettes et de récompenser ses domestiques. Enfin, vers huit heures du soir, les yeux de la Dauphine brillèrent d'un éclat extraordinaire... Elle tendit à Louis XIV et au Dauphin ses deux mains agitées par une terrible convulsion, en proférant d'une voix faible : « Souvenez-vous de moi quelquefois... » On entendit un craquement dans toutes ses articulations... Marie-Adélaïde de Savoie n'était plus. Louis XIV fut pénétré de la plus vive douleur, la seule profondément sentie qu'il ait éprouvée de sa vie.

Le bruit le plus généralement répandu est que la Dauphine mourut empoisonnée par la prise de tabac puisée dans la tabatière un moment retrouvée, et enlevée presque aussitôt. Les médecins Fagon et Boudin regardèrent le poison comme certain; Maréchal en déclara les indices équivoques; le seul Chirac traita la princesse d'une rougeole, à laquelle presque personne n'a cru.

Après cette fin tragique, des soupçons divergèrent sur plusieurs personnes : les uns se portèrent sur le duc du Maine; d'autres, accrédités par ce fils naturel du roi, planèrent encore sur le duc d'Orléans. On osa appuyer ces derniers du présent fait à madame de Bourgogne par ce même duc d'Orléans, présent qui datait de deux années, et d'autant plus étranger à l'empoisonnement, s'il a eu lieu, que la tabatière avait été donnée. vide.... Les événements, les probabilités viendront peut-être éclairer les présomptions, et donner à l'accusation une direction plus sûre¹.

¹ On trouve dans une simple note des *Tablettes* de la comtesse, qu'un M. de Gon-

Revenons maintenant à cette lettre que, dans sa maladie, la Dauphine écrivit avec une si vive émotion. Il est affligeant d'avoir à en révéler le sujet, peu favorable à une princesse chérie à tant de titres; mais la perfection ne fut jamais donnée à l'humanité, et l'observateur doit tenir note de tout. Depuis l'emprisonnement de Fronsac, madame de Bourgogne était revenue au beau Nangis, colonel du régiment du roi. Comme cela arrive souvent, par une bizarrerie attachée à la condition de mari, ce gentilhomme était le favori du Dauphin, et son altesse royale aurait pris de la jalousie contre le grand Turc plutôt que contre son cher Nangis. Cependant, pour plus de sûreté, Marie-Adélaïde enjoignit au colonel *d'avoir l'air* de revenir à ses intrigues avec madame de La Vallière, bru du frère de feu la duchesse. Ce genre de comédie est fort délicat. La jeune dame, qui avait de la beauté, de l'esprit, de la grâce, des droits anciens, prit la chose au sérieux, et Nangis ne tarda pas de trouver que ce ton valait bien l'autre. Coquette, jalouse et perfide tout à la fois, La Vallière, non contente de l'emporter de nouveau sur la Dauphine, la compromit gravement en faisant parvenir au Dauphin une lettre de sa femme, qu'elle écrivait à Nangis, et que celui-ci eut l'indignité de livrer à sa maîtresse, après avoir eu l'insuffisante précaution d'en effacer la signature et l'adresse. L'excellent duc de Bourgogne, qui ne put méconnaître l'écriture de la missive, fut désolé. Il avait un ami sincère, incapable de trahir sa confiance, un de ces amis dans le sein desquels on épanche ses chagrins;.... cet ami, c'était Nangis. Le prince alla lui conter sa douleur. Ce confident si bien choisi ne s'attendait nullement à cet épanchement amical; il balbutia, ne sut rien conseiller au duc, perdit la tête, et quitta Paris le lendemain, de peur des suites d'une si terrible affaire. Le Dauphin, ne pouvant réussir à se faire consoler, prit à regret le parti de se fâcher... Son altesse fit une scène à la Dauphine, qui, comme on le pense bien, renia son écriture, et se mit en fureur de se voir *si injustement* accusée... *Le coupable* mari eut beaucoup de peine à la calmer. On procéda à la réconciliation, que le Dauphin scella le mieux qu'il put. Mais que devint l'honnête homme de prince, lorsqu'il apprit le départ précipité de son *fidèle* ami! Son altesse royale se prêtait de tout son pouvoir au doute; mais il est parfois des lumières si claires... Néanmoins le duc tint bon; il continua

drin, qui prit une prise de tabac dans la fatale tabatière, mourut frappé des mêmes symptômes que la Dauphine.

de douter. La duchesse, qui ne doutait pas, elle, que Nangis n'eût commis au moins une imprudence, le fit chercher pour en avoir le cœur net. Comment peindre la colère qu'elle éprouva, quand on vint lui dire que le colonel avait quitté son service et le pays sans congé?... La princesse brisa tout ce qui se trouvait sous sa main; une crise nerveuse termina cette scène. Marie-Adélaïde attendit, pour écrire au traître, que sa tête fût un peu calmée, et l'on sait sous quelle influence elle traça sa lettre, dont la réponse ne devait jamais lui parvenir.

Voici maintenant quelque chose de plus sérieux encore, de plus inattendu surtout, mais dont, par bonheur, il est permis de douter. Le bruit court dans la ville, et l'on répète hautement à *l'Œil de bœuf*, que la Dauphine, cette enfant si chère au roi et à madame de Maintenon, si recherchée de toute la cour de France, n'en trahissait pas moins Louis XIV et l'État, en instruisant son père, notre ennemi, des secrets du conseil de Versailles, et en lui faisant parvenir des copies de nos plans militaires. On assure que sa majesté a eu les preuves de cette trahison par des lettres trouvées dans une cassette, dont la Dauphine aurait apparemment négligé de brûler le contenu. Le petit duc de Fronsac, à qui l'on parlait de ces bruits à la Bastille, a dit : « Non, non, n'en croyez » rien ; je connaissais le fond de son cœur, il était vraiment français. »

La mort n'a pas cessé de planer sur le palais de Versailles. Six jours après l'heure suprême de la Dauphine, l'aile sombre de l'ange funèbre a frappé le Dauphin... Louis XIV vit encore, tandis que son fils et son petit-fils reposent sous le suaire, sans que leurs têtes aient été ceintes de la couronne, qu'elles devaient porter tour à tour. Ce brillant héritage, qui franchira désormais deux générations, est promis à un front de cinq ans. Le Dauphin de la France, de cette France aux portes de laquelle frappent toutes les calamités de la guerre; ce prince, appelé à cicatriser tant de plaies qui peuvent encore s'aggraver, c'est un faible enfant, dont vingt ambitieux attireront peut-être à eux la pourpre royale.... Reprenons notre lugubre narration.

Le lendemain du jour où la Dauphine ferma les yeux, son mari fut saisi d'une forte fièvre; d'affreux symptômes se déclarèrent presque aussitôt, et, cette fois, les signes du poison parurent évidents. Le corps du prince était couvert, ici de tumeurs, là de

dartres ou de pustules livides ; il ressentait dans les entrailles un feu dévorant et d'horribles déchirements. « Je brûle, disait son » altesse royale ; mais ce sera bien pis dans ce lieu où nos âmes » sont purifiées. »

Le 17 février au matin , le Dauphin entendit un bruit sourd dans l'appartement situé au-dessus du sien... C'était le cercueil de sa femme que l'on clouait... Les yeux de l'infortuné se remplirent de larmes. « Un instant encore, dit-il en élevant ses mains jointes » vers l'endroit où retentissaient les coups..., je te rejoindrai » bientôt... » Le mourant prit ensuite son bréviaire, et se mit à prier à demi-voix. Dès que minuit eut sonné, la messe, que son altesse royale attendait avec impatience, fut dite dans sa chambre. J'ai vu depuis des courtisans qui avaient assisté à cet office ; ils m'ont dit qu'une secrète terreur s'était emparée d'eux en entendant cette psalmodie pieuse au-dessous des lieux où reposait un mort, et près du lit d'un agonisant... Le prêtre semblait remplir son ministère sacré entre la vie et l'éternité. Le Dauphin communia au canon de la messe ; il reçut l'extrême-onction quand elle fut terminée, et, après une nuit qui appartint moitié à la prière, moitié à l'agonie, ce prince mourut à huit heures et demie du matin... Depuis vingt-quatre heures il ne souffrait plus... ; ses entrailles étaient entièrement consumées.

M. le duc de Bourgogne est généralement regretté ; il promettait à la France un roi juste, exempt de passions malfaisantes, et, ce qui fut rare dans nos dynasties souveraines, un monarque très-éclairé. Ce n'était point un héros dans les camps ; mais les nations bien gouvernées ne manquent jamais de bras pour les défendre, et elles doivent s'applaudir de n'avoir pas à leur tête un conquérant pour les opprimer. Le duc de Bourgogne fut un exemple frappant de ce que peuvent exercer d'heureuse influence sur les hommes le commerce de la vie et l'expérience, après les bons préceptes, qui mettent à même de discerner le bien et le mal. La première jeunesse de ce prince fut orageuse ; ses passions se révélèrent impérieuses, inflexibles ; son impétuosité allait jusqu'à la fureur ; il était incapable de supporter la moindre résistance, la moindre gêne ; on le vit s'emporter avec frénésie contre le tintement, selon lui trop prolongé, de la cloche qui sonnait onze ou douze heures. A vingt ans, le petit-fils de France aimait avec transport les femmes, les hommes, le jeu, le vin, la bonne chère, la chasse et la musique ; en un mot. toutes les puissances de son âme apparte-

naient à ses sens. De plus, farouche, enclin à la cruauté, à la raillerie maligne, à la satire sanglante, M. de Bourgogne attaquait tout le monde de ses sarcasmes, parce qu'il méprisait tout le genre humain... Mais ce prince, né avec un naturel si violent, possédait une aptitude admirable, un grand amour de l'étude, un esprit vif et étendu, enfin un jugement infailible : telles furent les heureuses qualités dont Beauvilliers et Fénelon se servirent pour combattre tous les mauvais penchants qui les déparaient. Ces deux hommes vertueux usèrent de ces ressources avec tant de sagesse, quelquefois avec tant d'art, que d'un abîme de vices surgit un prince rempli d'affabilité, de douceur, d'humanité, de modération, de patience, de modestie et de religion. Malheureusement il est bien difficile de se tenir entre deux extrêmes : l'équilibre des passions est le beau idéal de la vertu. L'élève de M. de Cambrai, devenu pieux, poussa la piété jusqu'au bigotisme sauvage, et dans le naufrage de ses violences périrent sa fermeté et son courage. Avec les défauts, les vices de sa jeunesse, M. le duc de Bourgogne eût été abhorré; avec les vertus de son âge mûr, il ne se fût peut-être pas fait assez respecter, et jamais on ne l'eût craint.

Les soupçons d'empoisonnement ont redoublé à la mort du Dauphin ; cela devait être. Ils se sont arrêtés plus que jamais sur M. le duc d'Orléans; on s'y attendait encore : c'était un effet combiné des intrigues de la favorite. Elle sentit qu'un homme plus intéressé que personne à l'extinction de la race légitime avait besoin de repousser des inculpations qui eussent pu l'atteindre lui-même, et la marquise savait qu'en agissant ainsi elle compromettrait un prince que le roi n'aimait point. Cette fois les menées secrètes ont été portées loin : le peuple, bien étranger, bien indifférent à toutes les brigues de cour, dont il ne s'occupe guère que lorsqu'elles sont traduites en chansons, le peuple est excité contre le duc d'Orléans, et son indignation, chèrement payée, éclata le 22 février. Ce prince se rendait à Versailles pour jeter de l'eau bénite sur le corps du Dauphin ; au moment où il allait sortir de la rue St-Honoré, son carrosse fut tout à coup environné d'une foule en guenilles, qui poussait des cris ou plutôt des hurlements enivrés, en y mêlant les vociférations d'assassin, d'empoisonneur, et la menace des bûchers de la Grève... Un grand homme, plus hardi ou plus ivre, s'approchant tout près de la voiture, apostropha directement le duc. « Philippe, lui dit-il, le feu des bourreaux

» peut précéder les flammes de l'enfer... Tremble. » L'officier des gardes, indigné de tant d'insolence, tira son épée, et frappa, à dessein, au bras, l'orateur en haillons. Cette juste punition pouvait perdre le prince; il le sentit, et rachetant par un imperturbable sang-froid l'imprudence du militaire : « M. de Ravannes, dit-il en » mettant la tête hors de la portière, pourquoi avez-vous frappé » ce brave homme? » Et se tournant vers le mendiant, qui, atteint d'une égratignure, criait comme un porc sous le couteau du charcutier, son altesse ajouta, en lui jetant sa bourse : « Tenez, mon » ami, faites-vous guérir, et ne manquez pas de venir me voir » au Palais-Royal. » Soudain l'attention de la populace fut distraite par la bourse, dont ses yeux avides avaient suivi la direction. On environna le blessé, peut-être pour lui demander part au prix de son audace, et le cocher de M. d'Orléans, ayant fouetté ses chevaux, laissa loin derrière lui les agents stipendiés de la faction cachée qui poursuivait impunément le neveu du roi.

Un troisième Dauphin de France est au tombeau : le pauvre petit duc de Bretagne mourut le 8 mars d'une prétendue rougeole, dont le duc d'Anjou est aussi très-malade. Où donc veut s'arrêter, grand Dieu! le destin funeste qui épuise le sang de Louis XIV, ou le crime qui moissonne tous les enfants de ce malheureux roi?... Ah! qu'il doit regretter d'avoir tant vécu pour voir tant mourir! Les médecins ont déclaré que la maladie du jeune duc de Bretagne s'était annoncée par les mêmes symptômes que celle de son père, et que l'ouverture du corps avait donné lieu aux mêmes observations. « Maman, disait cet enfant à sa gouvernante » pendant la courte maladie qui l'emporte, le voyage de Saint- » Denis n'est pas un trop joli voyage.... » Apparemment que l'infortuné se sentait mourir.

Le duc d'Anjou, quatrième Dauphin, celui qui, s'il vit, doit régner sous le nom de Louis XV, était dangereusement malade au moment de la mort de son frère : il avait le corps et le visage tuméfiés; ses petites lèvres refusaient le sein; de continuelles convulsions tordaient ses membres; un prodige seul paraissait devoir le sauver; madame de Ventadour ne songea cependant qu'à un secours humain.

Madame de Verrue, ancienne maîtresse du duc de Savoie, avait souvent parlé, depuis quelque temps, à la duchesse, d'un fameux contre-poison de Venise, que lui avait donné autrefois Victor-

Amédée, et qui lui avait, disait-elle, sauvé la vie. Mais elle ne connaissait pas ce contre-poison, et cette découverte ne faisait qu'augmenter les anxiétés de madame de Ventadour. Dans le temps où le duc d'Anjou était à la dernière extrémité, madame de Verrue parla par hasard devant la duchesse douairière d'Orléans du médicament si regretté. « Attendez donc, répondit *Madame*, je crois que mon fils le connaît; je vais à l'instant lui en écrire par exprès. » La princesse palatine ne s'était pas trompée; le soir même, M. le duc d'Orléans, ce prétendu empoisonneur de toute la famille royale, envoya le contre-poison qui pouvait conserver un de ses membres. La gouvernante du jeune prince s'empressa de lui faire prendre la drogue salutaire; mais elle en attendit l'effet pour divulguer sa témérité. Soit crise naturelle de la rougeole, soit action du remède, le Dauphin fut promptement hors de danger. Madame de Ventadour ne douta point que la guérison ne fût due au contre-poison; elle révéla alors à sa majesté le soin qu'elle avait pris secrètement; ce monarque l'embrassa, la nomma sa chère fille, et voulut savoir de qui elle tenait le contre-poison. En apprenant qu'on le devait à M. le duc d'Orléans, Louis XIV eut quelque peine à concilier cet avis avec les bruits calomnieux dont la coterie Maintenon fatiguait son oreille; mais, comme il était bien décidé à ne tenir compte à son neveu que des circonstances propres à flatter son aversion pour lui, il lui dit avec humeur, dès qu'il le vit: « Si vous aviez voulu, monsieur, ces quatre morts ne seraient pas arrivées. » Son altesse royale, un moment interdite de cet étrange remerciement, se remit cependant bientôt, et répondit avec calme en regardant madame de Maintenon: « Sire, si les moments qu'on a employés à m'accuser l'eussent été à me demander des secours, je les aurais donnés; mais on aimait mieux faire grand bruit des empoisonnements, et se disposer à en profiter, que de travailler à les prévenir... » Personne ne répliqua. « Il est temps enfin que la source de tant de noirceur soit mise au grand jour, reprit le neveu de sa majesté, tandis que la marquise se glissait hors du cabinet; je viens, sire, vous demander des juges; c'est avoir trop souffert d'humiliation. On sait que j'ai un laboratoire de chimie, où je m'occupe de quelques expériences avec Humbert; tel est le prétexte dont on se sert pour m'accabler de calomnies, auxquelles votre majesté croit volontiers. Eh bien! sire, que votre majesté m'envoie en prison; que la chambre ardente

« soit rouverte pour votre neveu. On s'est efforcé de ternir ma réputation, j'ai le droit d'exiger que des formes juridiques éclairent ma conduite. Humbert s'est déjà rendu par mon ordre à la Bastille; j'attends la lettre de cachet qui doit m'y envoyer moi-même. » Le roi, troublé, indécis, répondit qu'il y réfléchirait, et rentra dans son arrière-cabinet. Le jour même, Louis XIV agita, dans un conseil secret, cette déplorable affaire. M. de Beauvilliers¹ s'éleva vivement contre la mise en jugement d'un prince du sang, vers laquelle inclinait le vieux monarque. Ce fidèle et vertueux serviteur développa, avec son éloquence ordinaire, toutes les conséquences d'un tel scandale; il fit frémir l'assemblée du retentissement qu'il aurait en Europe, et montra dans toute sa laideur la tache qu'il imprimerait à la carrière du roi, au moment où nos ambassadeurs, en traitant avec les puissances, avaient si grand besoin de relever toute la dignité, toute la grandeur de sa majesté. La lettre de cachet, déjà expédiée, fut anéantie. Au même instant, *Madame* et le marquis de Canillac faisaient, d'un autre côté, renoncer le duc d'Orléans à ses projets de justification juridique.

Mais, tandis que le même char funèbre portait à Saint-Denis le père, la mère et l'enfant; tandis que les souterrains où dorment tant de fils de saint Louis s'ouvraient pour engloutir à la fois trois de ses descendants, M. le duc d'Orléans faisait rouler son carrosse rapide vers le château de Sceaux. Les intrigues aussi noires qu'hypocrites du fils naturel de Louis XIV étaient démontrées à son neveu, « La glace est rompue, disait celui-ci, il faut que ma justification jaillisse de chacun de ses éclats. »

Son altesse royale entre, sans se faire annoncer, dans le salon où madame du Maine régnait sur les poètes ses courtisans, sur les adorateurs de ses minauderies, et sur les chevaliers de l'ordre de la *Mouche*. L'apparition du prince, dont la figure rembrunie n'annonçait rien moins que de riantes desseins, intimida la présidente du cercle des beaux esprits. « Ce survenant, dit-elle tout bas à une fine *mouche* qui se trouvait à côté d'elle, me fait bien l'effet d'un frelon. » On va voir que la duchesse ne se trompait point. Traversant la compagnie avec un léger salut, M. le duc d'Orléans marcha directement vers le grand maître de l'artillerie, qu'il voyait auprès de la cheminée.

¹ Son opinion fut chaudement soutenue par M. de Pontchartrain, homme d'État dont la rigidité de principes est connue.

« Monsieur, lui dit-il très-haut, il est bien temps, je crois, que nous ayons ensemble un mot d'explication, et je suis fort aise que cela se passe en si nombreuse compagnie.

— Cependant, monsieur, répondit le duc en montrant la porte de son cabinet, si votre altesse royale daignait passer....

— Non, monsieur, interrompit le prince, nous sommes beaucoup mieux ici... ; j'ai besoin de publicité.

— Que signifie ceci ? balbutia le duc, déjà troublé.

— Cela signifie que je suis las d'être victime des intrigues ténébreuses que vous dirigez très-dévotement contre moi, et que vous allez les désavouer à l'instant..., ou les soutenir, sur l'heure, l'épée à la main, dans votre propre parc.

— Monsieur le duc, de grâce, modérez-vous, voulut dire la duchesse, qui s'était avancée....

— Madame, il ne s'agit ici ni d'acrostiche ni de bouts-rimés, dit M. d'Orléans avec politesse ; veuillez, je vous prie, me laisser expliquer avec M. le duc.

— Enfin, monsieur, que me voulez-vous ? demanda le bâtard en essayant d'élever une voix qui trahissait néanmoins une grande émotion.

— Je prétends, reprit le prince d'un ton plus haut et plus assuré, qu'ici, et partout où je voudrai, vous démentiez les calomnies que vous avez pris le soin de répandre contre moi touchant les malheurs de la famille royale.

— Prince, vous êtes dans l'erreur... jamais je n'ai pensé que vous fussiez capable.....

— Que faites-vous, monsieur le duc, interrompit à son tour la duchesse... ; est-il digne de vous de descendre ainsi à d'humiliantes justifications ?

— Madame a raison, poursuivit le duc d'Orléans en portant la main sur son épée.... Suivez-moi, monsieur, et soutenez du moins en colonel général les injures que vous m'avez faites en jésuite....

— Mais, du tout, prince, du tout, répondit le duc d'un accent cette fois entrecoupé par la frayeur, je suis prêt à reconnaître que vous êtes étranger à tant de malheurs.... J'affirme, je jure que tel est mon sentiment.

— C'est indigne, c'est affreux, monsieur, dit la duchesse en se jetant tout en pleurs sur une ottomane... Votre conduite déshonore le noble sang des Condé qui coule dans mes veines.

— En vérité, madame, je ne vous conçois pas, répliqua le duc, plus jaloux de conserver son sang que de ménager la gloire de celui des Condé, je satisfais à ma conscience en rendant hommage à la loyauté de M. le duc d'Orléans. Oui, prince, je le répète, poursuit le prudent bâtard, je vous tiens pour le plus homme de bien du royaume, et je le répéterai partout où vous voudrez.

— Cela suffit, monsieur le duc ; et son altesse royale sortit, pendant qu'on faisait respirer à la duchesse de l'eau de la reine de Hongrie.

Le neveu de Louis XIV avait sinon abattu, du moins privé de son dard une des têtes de l'hydre qui sifflait contre lui ; une seconde lui paraissait invulnérable sous un pan usurpé du manteau royal, mais le duc était bien résolu de se rendre maître de la troisième tête du serpent. Il alla donc, à cet effet, trouver le père Le Tellier aux jésuites de la rue Saint-Antoine, où ce moine conservait toujours un logement. Parvenu, sous l'autorité de son nom, jusqu'à la cellule du confesseur, le prince lui parla, d'abord avec calme, des calomnies qu'il avait aidé à répandre et même dirigées. Le Tellier, jésuite cuirassé de toutes les subtilités de son état, nia avec assurance : c'était jouer son rôle ; il voulut ensuite devenir insolent, et M. d'Orléans trouva que c'était le dépasser.

« Tout beau, mon père, lui dit-il....

— Je ne vous crains point, répondit effrontément le moine irascible.

— Je saurai bien me faire craindre, répliqua le prince avec calme, si vous m'obligez à me rappeler qu'une canne, entre les mains d'un prince du sang, doit punir les insolents de tous les états qui osent lui manquer.

— Monseigneur, reprit Le Tellier en comprimant sa rage, vous oubliez que vous parlez à un ministre du ciel.

— C'est vous qui dès longtemps avez oublié votre mission céleste. A votre caractère, à votre conduite furieuse, on vous prendrait pour un ministre de l'enfer.

— Je serais cependant inconsolable de déplaire à votre altesse royale, dit Le Tellier en faisant dominer tout à coup son naturel par l'esprit de sa compagnie.

— Bon, sur ce ton... Maintenant que vous voilà persuadé, je l'espère, que je ne redoute ni l'effet des insinuations perfides auprès du pape, ni les jacobins fanatisés, ni même les conseils enve-

duc d'Orléans !

nimés donnés au roi de France, vous allez me promettre de travailler de tout votre pouvoir à calmer les bruits calomnieux répandus contre moi. Si, comme j'en ai malheureusement la preuve, vous y êtes pour beaucoup, c'est une réparation que j'attends de votre conscience, non pas de jésuite, mais d'ecclésiastique; si, au contraire, vous êtes étranger à ces calomnies, il est digne d'un interprète de l'Évangile de chercher à les détruire. Je ne dis plus qu'un mot : ne m'obligez pas à conférer de nouveau avec vous sur ce sujet; car, par ma foi, je ne répondrais pas alors de me servir d'arguments aussi modérés. » Le duc d'Orléans sortit sans attendre la réponse du confesseur de sa majesté.

Je ne sais pas bien précisément comment cela se fit, mais, huit jours après la double démarche de M. le duc d'Orléans à Sceaux et aux jésuites de la rue Saint-Antoine, la tempête qui avait grondé avec tant de violence contre ce prince était calmée, le peuple avait cessé de murmurer, et la cour se rappela seulement qu'à la mort de chacun des princes qui venaient de descendre dans la tombe, M. le duc du Maine avait laissé voir plus de joie que de tristesse.

Me voici bien loin du théâtre de la guerre, mais rien ne s'y est passé d'important depuis le commencement de l'année. Les hostilités sont, sinon suspendues, du moins ralenties par les conférences d'Utrecht, et peut-être aussi par la circonspection que le prince Eugène croit devoir montrer devant un ennemi comme Villars. Le duc d'Ormond a remplacé en Flandre le duc de Marlborough; mais, des négociations particulières étant ouvertes entre la reine Anne et Louis XIV, il est probable que ce général et les douze mille Anglais qu'il commande ont reçu l'ordre de ne point combattre en bataille rangée. Indépendamment des forces de la Grande-Bretagne, Eugène réunit encore près de cent mille combattants, auxquels l'armée de Villars, bien inférieure en nombre, ne peut être opposée, sans trop d'inégalité, que derrière les lignes où le maréchal s'est retranché. Malgré les préliminaires de paix, malgré les suites qu'on leur donne à Utrecht, rien, dans notre situation, ne doit donc paraître rassurant, lorsque le général autrichien peut, par de nouveaux succès, rendre à nos ennemis toute leur exigence, nonobstant l'abandon probable de l'Angleterre.

Quand M. de Villars, qui était venu à Versailles, partit pour

rejoindre son armée, Louis XIV, dont le maréchal prenait congé au milieu des courtisans, le fit entrer dans son cabinet.

« Vous voyez où nous en sommes, lui dit-il ; tâchez que l'ennemi ne s'en aperçoive pas, cherchez-le et livrez-lui bataille.

— Mais, sire, votre majesté songe-t-elle que j'ai sous la main sa dernière armée ?

— C'est pour cela, monsieur, qu'il faut l'employer à relever la gloire de mes armes.

— Je n'atteindrais pas ce but si je la faisais détruire.

— Vous vous trompez, maréchal, et je comprends mieux que vous notre position. Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez à moi seul : je monterai à cheval ; je passerai à Paris, votre lettre à la main ; je connais les Français, je vous conduirai deux cent mille hommes, et je m'ensevelirai, s'il le faut, avec eux sous les ruines de la monarchie.

— Quoi ! votre majesté reparaitrait dans les camps !

— Oui, monsieur ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume, c'est à moi de donner à l'armée l'exemple du dévouement. »

Le lendemain, le roi répéta dans le conseil ce qu'il avait dit au maréchal de Villars. « Oui, messieurs, s'écriait ce prince avec un geste animé, si nos revers continuent, je convoquerai toute ma noblesse, et, malgré le poids de mes soixante et quatorze ans, je la conduirai en Flandre, où tout loyal gentilhomme se fera sans doute une tâche glorieuse de sauver ma couronne, ou de mourir avec moi en la défendant. » Ce mouvement d'héroïsme du vieux monarque n'empêcha point que la cour ne songeât à se retirer derrière la Loire ; déjà madame de Maintenon faisait des dispositions secrètes pour qu'en cas d'alerte, la famille royale pût se rendre promptement à Chambord. Informée que des partis allemands ou hollandais s'étaient avancés jusqu'à Noyon, la marquise avait fait placer des relais sur la route du Blésois, afin que la retraite de sa majesté et des princes fût assurée.

Dans cette situation inquiétante, un courrier venant d'Espagne apporta au roi l'affligeante nouvelle de la mort du duc de Vendôme. « Grand Dieu ! s'écria Louis XIV en apprenant ce nouveau malheur, qu'ai-je fait au ciel pour mériter ce déchaînement contre moi de toutes ses rigueurs ! » Et de grosses larmes roulaient dans les yeux de sa majesté. M. de Vendôme mourut le 10

juin, à Vignaros en Espagne, des suites réelles ou supposées d'une indigestion. Dans le premier moment de sa maladie, un médecin qui se trouvait auprès de lui crut qu'il suffirait de la diète pour dissiper ce mal, auquel personne n'attacha d'importance; mais, le lendemain, les symptômes devinrent si alarmants et d'une nature si étrange, que des soupçons d'empoisonnement s'offrirent à l'esprit de toute la suite du duc. On s'empressa de le traiter en conséquence; mais la maladie fit des progrès plus rapides que les secours : en quelques heures M. de Vendôme fut à la dernière extrémité; il ne put même signer un testament qu'il avait fait dresser... Qui croira qu'au milieu de la douloureuse agonie de ce grand homme, ses officiers, son secrétaire, son valet de chambre, s'éloignèrent froidement, le laissant entre les mains de deux ou trois valets, tandis que les autres pillaient ses effets et s'enfuyaient? L'infortuné général passa ainsi les deux derniers jours de sa vie, abandonné aux soins d'un barbier espagnol, qui peut-être hâta sa mort en travaillant, de la meilleure foi du monde, à le guérir. A la fin du second jour, les domestiques restés au chevet du moribond, le voyant dans un état désespéré, se mirent à enlever ses couvertures, et à tirer de dessous lui les matelas sur lesquels il expirait. Vendôme suppliait, d'une voix éteinte, ces misérables de le laisser au moins mourir sur une paille; triste faveur qu'ils allaient sans doute lui refuser, lorsque le chirurgien, qui s'était absenté quelques minutes, rentra dans la chambre. Ayant trouvé ces indignes valets occupés à dépouiller leur maître, il sauta sur l'épée du héros, dont ils n'avaient osé s'emparer encore, et les en menaça. Ils prirent la fuite à l'instant même où Vendôme rendait le dernier soupir.

Ainsi périt, à l'âge de cinquante-huit ans, celui des descendants de Henri le Grand qui, sous le rapport de la valeur, lui ressembla le plus, avec un caractère d'ailleurs si différent du sien. Vendôme avait de l'esprit, mais un esprit inculte; son élocution était facile, mais elle visait constamment à l'audace, à moins que ce ne fût à la cour, où le duc savait dominer son naturel impérieux. Partout ailleurs son orgueil, sa hauteur, disons plus, son mépris de tout ce qui l'approchait, étaient insupportables. Quand de beaux exploits et une grande réputation vinrent seconder la vanité de Vendôme, il prit le ton d'un souverain; ses généraux n'obtenaient de lui que des brusqueries, s'ils ne lui donnaient pas à chaque mot la qualification d'*altesse*, quoiqu'elle ne lui fût point

due. Ce général nourrissait une dévorante ambition, qui fut longtemps humiliée par les injustices dont la cour paya ses premiers services, qu'il faisait valoir cependant avec une adresse extrême. Personne n'eut plus de défauts que Vendôme : livré à un goût contre nature, que Louis XIV ne laissa impuni qu'en lui seul, il le porta jusqu'au plus hideux scandale. Paresseux au delà de toute expression, on le vit compromettre par nonchalance le succès de plus d'une campagne; souvent il faillit faire prendre lui et son armée, pour s'être opiniâtré à rester dans un quartier où il se trouvait à son aise. La malpropreté du duc peut à peine s'exprimer : ses chiens n'avaient pas d'autre chênîl que le lit de leur maître, où les chiennes faisaient librement leurs petits à ses côtés. Lui-même ne se contraindait en aucune manière dans cette couche commune avec sa meute; il soutenait un jour sérieusement à la princesse de Conti que cet usage était général, et que seulement il avait, en l'avouant, plus de franchise que les autres. Des gentilshommes qui ont servi près de Vendôme m'ont affirmé qu'ils l'avaient vu prendre, pour se faire la barbe, un bassin réservé à la plus ignoble destination; il affectait même de se livrer à un si révoltant excès de cynisme, prétendant que cette simplicité de mœurs rappelait les beaux jours de l'antiquité. Vendôme était le plus grand mangeur du royaume; il eût, comme Achille, dont il fut le digne émule dans les combats, dévoré à son repas un mouton tout entier; et comme il faut que tout, dans le monde, ait sa conséquence, cet illustre guerrier passait sur sa chaise percée à peu près tout le temps qu'il ne passait pas sur le champ de bataille. On l'a vu, de ce trône singulier, distribuer gravement des ordres à ses généraux, dicter, non sans d'étranges interruptions, des lettres à son secrétaire, et même donner audience à des personnes de haute distinction.

Avec tous ces vices, tous ces ridicules choquants, Vendôme fut un des plus grands hommes de guerre qui aient existé. La France avait deux bras capables de la sauver : Vendôme et Villars; il ne lui en reste plus qu'un. Le physique du petit-fils de Henri IV rappelait un peu celui de ce prince : il était d'une taille ordinaire, assez gros, et ses formes prononcées annonçaient une robuste constitution. Vendôme avait l'œil grand, à fleur de tête et plein de feu; son visage était noble, régulier, haut en couleur. L'accent du duc ne manquait pas de douceur lorsqu'il voulait le modérer, mais il devenait sec et dur en présence des inférieurs.

Philippe V avait accordé à M. de Vendôme les plus grands honneurs; ce monarque le traitait comme prince de sa maison. Il fit plus encore après la mort du général qui l'avait aidé à reconquérir ses États : un cortège nombreux se rendit à Vignaros pour enlever son corps; on le plaça dans un magnifique char funèbre, qu'escortèrent presque tous les grands du royaume... Vendôme expira sur une poignée de paille; il repose sous les marbres de l'Escorial, parmi les souverains... Bizarre destinée, voilà de tes coups!

Après avoir cueilli tant de cyprès, revenons un moment à des événements moins funèbres; imitons sur mes tablettes ces fréquentes transitions du tragique au comique qu'on remarque au sein des sociétés : un miroir fidèle doit réfléchir toutes les physiologies. Ce sont toutefois de graves personnages qui feront aujourd'hui les frais du genre gai. L'archevêque d'Auch, frère du contrôleur général Desmarets, passe, en dépit du concile de Trente, presque toute sa vie à Paris. Sa conduite y est-elle régulière? Je n'oserais l'affirmer. Sa grandeur loge en hôtel garni, et de semblables domiciles ne sont pas d'ordinaire fort canoniques... Las de voir ce prélat éloigné de son troupeau; las surtout d'entendre dire qu'il empruntait de l'argent à toute main, Louis XIV, sachant d'ailleurs qu'il était aux expédients, lui fit enjoindre, le mois passé, par Desmarets, de retourner à Auch. Voilà qui est bientôt dit; mais, comme notre archevêque avait perdu depuis longtemps l'habitude de rendre l'argent qu'on lui prêtait, on s'était facilement déshabitué de lui en prêter : il était donc tout à fait sans ressources quand l'ordre de retourner à son siège lui fut intimé. Or il faut dire que la manie de M. d'Auch était de ne jamais ouvrir les lettres qu'il recevait, de peur sans doute d'y trouver des réclamations auxquelles il ne pouvait ni ne voulait répondre. Enfin le secrétaire de cet homme singulier, sachant qu'il avait des recouvrements considérables à faire, lui proposa, un matin, d'attaquer la montagne de lettres de toutes formes et grosseurs qui s'élevait dans un coin de sa chambre, afin de voir, disait-il, si par hasard quelque correspondant bénin n'annoncerait pas de l'argent à monseigneur. « Je le veux bien, répondit celui-ci; mais gardez-vous » de me parler des demandes, et ne me rendez compte que des » envois..., s'il s'en trouve, » ajouta-t-il en secouant la tête. Que devint le frère du contrôleur général, lorsqu'il vit que le dépouillement avait produit pour cent cinquante mille livres de lettres de

change, auprès desquelles il mourait de faim depuis plusieurs mois ? Le prélat paya ce qu'il devait, à la grande surprise de ses créanciers, puis il partit pour son diocèse, se promettant bien de ne plus négliger à l'avenir sa correspondance. On s'est beaucoup diverti à la cour de cette aventure d'un genre neuf ; elle a paru moins piquante néanmoins que celle-ci :

Au dernier voyage de Fontainebleau, l'on apprit, une après-dînée, qu'une abbesse, voyageant fort vite pour se rendre à Paris, venait d'être forcée de s'arrêter dans une auberge, étant atteinte de certaine indisposition très-peu claustrale, et qui était devenue tout à coup si impérieuse, qu'il avait fallu recourir en toute hâte à un accoucheur de la ville. L'anecdote parut des plus piquantes à un courtisan logé dans l'hôtellerie ; il l'apprit aussitôt à M. de Beauvilliers, pour que ce dernier pût en amuser le roi au coucher. Le duc n'y manqua pas.

« Vous arrivez trop tard, mon cher duc, répondit Louis XIV en riant, je sais déjà cela.

— Parsembles ! je me pendrais de dépit ; j'espérais être le premier à conter cette drôlerie à votre majesté.

— Grand merci, mon féal ; je reconnais bien, à ce trait, votre attentive complaisance ; mais vous ne savez pas tout.

— Ma foi, sire, je ne vois pas ce qui pourrait me rester à apprendre.

— Quoi ! vous ne devinez pas ?... Cherchez bien.

— Ce serait en vain... Un enfant de fait par une abbesse dans un cabaret ; ce n'est déjà pas trop mal... Le reste m'échappe.

— Et le nom, mon cher duc, le nom... ; voilà ce qui est véritablement curieux.

— J'en conviens, sire, et je donnerais gros pour le savoir... Je rirais de bon cœur de la commère embéguinée.

— Riez donc ; cette commère est l'abbesse de Saint-Aignan, votre fille.

— L'abbesse de Saint... ma fi... La malheureuse ! balbutia M. de Beauvilliers... Je vais, je cours.

— Bon ! n'allez-vous pas quereller en ce moment cette pauvre fille, lui faire monter le lait à la tête... Laissons-la se rétablir ; nous lui donnerons ensuite un nouveau couvent, dont les murs seront bien hauts, les tourières bien sévères, et, pour plus de sûreté, je ferai consigner M. de Ségur à son régiment.

— Monsieur de Ségur ! s'écria le duc avec colère ; c'est donc le coupable ?... Ah ! je le forcerai bien....

— A quoi voulez-vous le forcer ? Madame de Saint-Aignan est religieuse ; il ne peut pas l'épouser. Le mieux est d'assoupir cette affaire.

— Hélas ! votre majesté a raison.... ; c'est qu'il est si scandaleux....

— Que les abbesses fassent des enfants, sans doute ; j'en demeure d'accord.... Mais nous y mettrons ordre à l'avenir, ou du moins nous tâcherons. »

Les événements d'une triste importance arrivés au commencement de l'année m'ont fait perdre de vue le petit Fronsac, qu'avait voulu, mais en vain, soumettre sa femme par la plus douce des corrections. Après l'infructueuse entrevue que j'ai rapportée, l'abbé Saint-Remi, las sans doute d'être prisonnier amateur, ne reparut pas à la Bastille, et les travaux littéraires du jeune captif étant finis, il s'ennuya. Quand on s'ennuie, le corps souffre, la constitution s'altère, les maladies surviennent ; c'est ce qu'éprouva Fronsac. Un matin, il ne put quitter son lit ; une forte fièvre se déclara, et le lendemain la petite vérole parut. Le duc fut à l'extrémité ; les médecins désespérèrent de sa vie ; une saignée le sauva. Lorsque le malade recouvra sa connaissance, un breuvage salutaire lui était présenté par une jolie main : madame de Fronsac avait reparu à la Bastille ; mais, cette fois, dans un but bien désintéressé. Chez les jeunes gens la santé revient aussi rapidement qu'elle s'était éloignée ; l'aimable prisonnier fut bientôt en pleine convalescence.

Cependant toutes les beautés compatissantes de la cour, qui avaient tremblé pour une vie si chère, firent entendre une voix miséricordieuse en faveur du convalescent. On murmura, d'abord sourdement, d'une punition que la charité féminine appelait un système affreux de torture ; bientôt des clameurs furent proférées à haute voix, et l'on finit par se déchaîner sans ménagement contre la captivité du jeune duc. « C'est une barbarie, s'écriaient » quelques dames, d'avoir, par une prison de quatorze mois, in- » terrompue la carrière d'un enfant qui donnait de si belles espé- » rances ; » et celles qui parlaient ainsi étaient surtout les belles pour qui *les espérances* s'étaient déjà réalisées. Enfin les murmures, les clabauderies, les aigres représentations devinrent si

fréquents, que le roi, impatienté plutôt que fléchi, ordonna d'ouvrir les portes du château Saint-Antoine à l'obstiné Fronsac. Le duc de Richelieu et madame de Maintenon sentirent, d'ailleurs, qu'on n'obtiendrait rien de ce caractère altier par des moyens rigoureux, et qu'il fallait attendre du temps l'accord de ce mari récalcitrant avec sa femme. Mais il fut décidé qu'on ne laisserait pas M. de Fronsac à Paris, même vingt-quatre heures; que, du pont-levis de la Bastille, il passerait dans une chaise de poste qui le conduirait incontinent en Flandre, après avoir pris congé du roi. Quand les beautés compatissantes apprirent cette décision, elles sentirent bien à leur dépit que la compassion avait été essentiellement intéressée en elles; mais elles n'osèrent rien dire, de peur qu'on ne les accusât d'avoir voulu cultiver à leur profit *les espérances* que donnait le petit duc. On assure qu'une de ces dames fut assez adroite, au moment où Fronsac sortait de son château fort, pour s'intercaler fructueusement entre le pont-levis et le marchepied de la chaise de poste... Voyez cependant jusqu'où peut aller l'industrie des passions!

Le roi a reçu notre prisonnier élargi avec bonté; sa majesté lui a recommandé d'être plus sage, et lui a dit qu'il allait faire ses premières armes sous M. de Villars, qui voulait bien l'accepter pour aide de camp. Cet enfant gâté des dames est parti depuis huit jours; nous verrons bientôt si l'on doit compter la gloire au nombre de ses maîtresses.

Tout ce qu'il reste de vigoureux dans la noblesse se rend à l'armée; la bourgeoisie est réduite à moitié par les milices, et tous les jeunes gens du peuple cherchent un refuge sous les drapeaux contre la misère qui les accablait dans leurs familles. Paris est triste, consterné; on n'y chante plus : la gaieté, même chez des Français, est incompatible avec la crainte d'une invasion. Ces chariots chargés d'effets précieux, s'acheminant, la nuit, sous l'escorte de gardes silencieux, de Versailles vers Chambord, inquiètent les Parisiens; cette précaution de la cour révèle trop éloquemment l'extrémité à laquelle nous sommes parvenus; extrémité confirmée par les rapports des voyageurs, qui rencontrent journellement, à vingt lieues de Paris, des coureurs allemands ou hollandais. Les appartements de Versailles, et même l'Oeil de bœuf, sont d'une tristesse lugubre.... Le roi ne retrouve plus ce sourire qui, au milieu des plus grands malheurs, était appelé sur ses lèvres

par l'ingénieuse duchesse de Bourgogne.... L'appartement vide de cette princesse, ce cabinet de toilette où elle folâtrait avec tant de grâce, ce salon où sa majesté allait, toujours sûrement, chercher l'oubli de ses peines, tous ces lieux, naguère encore si animés, aujourd'hui si mornes, si déserts, leur aspect déchire le cœur du monarque : les souvenirs les plus délicieux deviennent les plus déchirants, lorsqu'ils comparent un passé qui nous charma avec un présent qui nous désole.

Vainement madame de Maintenon essaye-t-elle de ranimer la bonne humeur de Louis XIV, en lui préparant tous les jours de nouvelles distractions : les concerts, les prologues d'opéra louangeurs, les scènes de comédie même, se succèdent perpétuellement à Versailles ; soins superflus ! l'ennui surnage. La marquise excite inutilement des fibres usées, où les sensations sont éteintes : l'étincelle à l'aide de laquelle cette femme, elle-même blasée, cherche à les ranimer est factice ;... il faut toute l'ardeur de la jeunesse pour opérer un tel prodige.... Marie-Adélaïde avait plus ;... le feu des passions brûlait en elle, et celui-là seul est communicatif. « Ah ! s'écrie quelquefois la vieille favorite, dans toute l'amertume de ses vaines tentatives, quel supplice d'avoir à amuser » un homme qui n'est plus amusable ! »

Au milieu d'une si laborieuse carrière, il paraît que madame de Maintenon réussit du moins à obtenir le prix de ses soins : le bruit court généralement que le pape Clément XI, par une bulle adalatrice, l'a reconnue *pour reine de France*. Voici ce qu'elle écrivait dernièrement à cet égard à M. de Richelieu ; je le tiens de lui-même : « Il est vrai, monsieur, que sa sainteté m'a honorée d'un » bref *fort obligeant*. J'espère que les affaires tourneront comme » vous le souhaitez (Richelieu désire que le mariage soit déclaré), » et comme vous ne doutez pas que je ne le désire de tout mon » cœur. Quoi qu'il arrive, je conserverai toute ma vie pour vous » *l'estime, la tendresse et le goût* que j'ai toujours eus. » Il est réellement malheureux, dans la triste situation d'esprit où le roi se trouve, que la marquise ne ressente pas, aussi vivement qu'autrefois, *la tendresse et le goût* qui n'étaient pas le partage exclusif de M. de Richelieu.

La France est sauvée !... On peut aujourd'hui chanter en toute sincérité de conscience un *Te Deum*.

J'ai parlé ailleurs des négociations, d'abord secrètes, ensuite

ostensibles, ouvertes à Londres pour une suspension d'armes entre la France et l'Angleterre, en attendant le résultat des conférences d'Utrecht. J'ai dit aussi que le duc d'Ormond, qui avait remplacé en Flandre le grand Marlborough, ne devait ni livrer ni accepter de bataille. Vers le milieu de juillet, ce général reçut un ordre plus positif, ce fut celui de se séparer du prince Eugène, et de se retirer, avec ses Anglais, au delà de Gand. Une convention venait d'être signée entre les ambassadeurs de Louis XIV et ceux de la reine Anne; Dunkerque était consigné aux Anglais, comme gage des intentions pacifiques du roi.

Eugène ne parut nullement contrarié de cette disposition; seulement il retint dans son armée les troupes allemandes qui étaient à la solde de l'Angleterre, et qu'il fit dès lors payer par la Hollande. Ce prince s'était emparé du Quesnoy le 7 juillet; et, malgré le départ du duc d'Ormond, il ne laissa pas de pousser avec vigueur le siège de Landrecies.

Les gens qui parlent de la guerre avec connaissance de cause disent que, dans la position qu'Eugène avait prise en Flandre, ses lignes étaient trop étendues; que les corps se trouvaient trop éloignés les uns des autres pour se porter secours mutuellement; qu'ainsi le général en chef s'exposait à perdre une partie de l'avantage qu'il devait attendre de la supériorité numérique qu'il avait sur son adversaire. On ajoute que les magasins, l'arsenal et le trésor de l'armée ennemie, renfermés dans la ville de Marchiennes, avec une belle Italienne, maîtresse du prince Eugène, étaient trop loin du centre d'opération. Peut-être doit-on en effet attribuer à ces diverses fautes de petits échecs que les ennemis éprouvèrent dès le 7 juillet, particulièrement la défaite de huit cents chevaux par le comte de Broglio.

Quoi qu'il en soit, le maréchal de Villars, ayant voulu vainement secourir Landrecies, parce que l'ennemi était trop bien retranché sous les murs de cette place, se détermina à forcer le poste de Denain, établi pour favoriser les convois venant de Marchiennes à Landrecies. S'il réussissait dans cette tentative, il obtenait le résultat assuré d'affamer l'armée assiégeante, et l'obligeait incontestablement à lever le siège. Si le succès était complet, toute l'armée ennemie, par extension de conséquences, pouvait se trouver séparée de ses approvisionnements. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'idée première de ce mouvement n'appartenait point à Villars. Un curé et un conseiller au parlement de Douai,

se promenant un matin dans les quartiers français, crurent apercevoir qu'il était facile d'attaquer Marchiennes et Denain. Cette remarque fut communiquée par le conseiller à l'intendant de la province; puis, par celui-ci au maréchal de Montesquiou, lequel en fit part à Villars, qui l'approuva sur-le-champ. Mais ce poste de Denain, que Villars songeait à forcer, il ne fallait pas qu'il parût être le but vers lequel on se dirigerait : à la guerre, une ruse bien combinée est souvent préférable aux exploits les plus audacieux. Une forte colonne de dragons s'avança donc sur le camp de Landrecies, et attira de ce côté toute l'attention d'Eugène, qui dégarnit même le poste de Denain pour se montrer plus imposant au point menacé. Tout à coup, et au moment où le général autrichien n'était occupé que des dragons qu'il avait en tête, Villars, ayant rangé son armée sur cinq colonnes, attaque impétueusement le général Albermale dans ses retranchements de Denain, défendus par dix-sept bataillons seulement... La résistance était impossible; tout fut tué ou pris : le général lui-même et tous ses officiers se rendirent prisonniers de guerre. Eugène, vers la fin de l'affaire, était accouru pour y prendre part; mais ici se réalisait le danger de la trop grande étendue de ses lignes, il arrivait trop tard pour secourir les vaincus. Lui-même eut beaucoup à souffrir en voulant attaquer un pont sur la Scarpe, que les Français défendirent vaillamment... Eugène retourna à ses quartiers le désespoir dans le cœur; car son expérience vit soudain se dérouler la longue chaîne de conséquences funestes que cette défaite allait inévitablement entraîner.

En effet, dès le lendemain de la victoire de Denain, remportée le 24 juillet, les troupes françaises assiégeaient Marchiennes. Le maréchal de Villars, en confiant le siège de cette place à M. de Broglio, lui dit : « Mon cher comte, je vous donne Brissac, Condés, Fronsac, et tout ce qu'il y a de jeunesse galante dans mon armée, et j'abandonne la maîtresse d'Eugène à celui de ces messieurs qui la prendra. » On conçoit que, sous les murs de Marchiennes, nos bouillants officiers furent tout à la fois excités par la gloire et par l'amour; chacun se peignait la belle au gré de ses préférences; on ne parlait que d'elle dans la tranchée : l'un lui prêtait des yeux noirs, des cheveux bruns et de la vivacité; l'autre se la représentait blonde, avec des yeux d'azur et une langueur sentimentale; celui-ci voyait en elle une beauté à la grecque; celui-là lui accordait tous les charmes d'une Géorgienne. En un

mot, jamais conquérants ne s'étaient autant enivrés des délices d'une conquête à faire.... Après cinq jours de siège, Marchiennes fut prise; on y trouva tous les magasins des ennemis, et c'était l'essentiel, mais non pas pour nos ardents officiers. Ils courent au logement de la beauté tant désirée; le sang des étourdis, qui songent à se disputer sa possession, est près de couler sur le seuil de sa porte; huit ou dix d'entre eux pénètrent confusément jusque dans sa chambre... Son lit est encore brûlant de la douce chaleur de ses charmes... mais nos Paris apprennent bientôt d'un domestique que l'Hélène italienne s'est évadée de la ville avant les premiers rayons du jour, et qu'elle rejoint Eugène au camp sous Landrecies.

« Vive Dieu! quel dommage! s'écria Contades, tandis que le » valet parlait encore....; voilà son portrait que je viens de trouver » sur cette cheminée... Je l'avais bien dit, elle est blonde; elle » est charmante..., mais elle n'est pas là. N'importe, puisque la » belle Italienne m'échappe, ajouta ce fou en posant avec force » son épée sur une table, je m'établis ici, et je couche ce soir » dans son lit... — A votre aise, dirent en éclatant de rire tous les » rivaux; bonne nuit; nous allons déjeuner. »

Il serait difficile d'exprimer les transports de joie qui ont éclaté à Paris au moment où la nouvelle si consolante, et, disons-le, si peu attendue, de ces heureux événements, y est arrivée. Chez nous, les malheurs qui ne sont plus ne laissent pas la moindre trace. Dans l'espace de quelques heures, la joie la plus expansive, la plus délirante, succéda à la tristesse, à la stupeur; et dès le lendemain on chantait de nouveau. L'allégresse de la cour, quoique moins bruyante, ne fut pas moins vive; on peut juger par là de l'opinion qu'on y avait du peu de chances favorables de la guerre: opinion qui se révélait dans les dispositions de plus en plus affligeantes qu'on faisait. Lorsque Louis XIV était parti pour Fontainebleau, il avait ordonné que le château de Versailles fût découvert, si l'ennemi devenait maître de Landrecies, parce que sa majesté ne croyait plus pouvoir, dans ce cas, revenir à sa principale résidence avec sûreté. Il y a plus, le roi ne devait pas rester à Chambord; il se proposait d'établir le siège de son gouvernement à Saumur.

Tous les résultats funestes prévus par Eugène se sont réalisés: le siège de Landrecies a été levé le 2 août; Saint-Amand, Douai, le Quesnoy, Bouchain, se sont rendues successivement à nos troupes.

L'armée des alliés, affaiblie de trente mille hommes, est en pleine retraite ; nos frontières sont déjà en sûreté ; la suspension d'armes entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, qui n'était que provisoire et révoable, est prolongée jusqu'à la paix définitive ; les ministres de Louis XIV et de Philippe V ont signé une semblable suspension avec le Portugal.

Le seul maréchal de Villars, auteur du salut de la France, eut lieu d'être mécontent de la suite de ses exploits glorieux. Le peuple avait proclamé trop haut le nom de ce vainqueur, pour que les courtisans ne cherchassent pas à ternir sa gloire... On les vit s'efforcer d'arracher, lambeau par lambeau, tout ce que ce grand homme avait recueilli de renommée par le succès le plus décisif du siècle. Ils touchaient une corde sensible dans le cœur du roi ; ce monarque, toujours un peu jaloux des victoires qui ne peuvent lui être attribuées, parla froidement de celle de Denain, victoire qui maintenait la couronne sur la tête de ce prince.... Il est affligeant d'avoir à remarquer de telles faiblesses dans le caractère d'un grand roi.

Pendant que notre premier homme de guerre recueillait un fruit presque amer de la plus belle action de sa vie, un général moins presqu'amer, mais plus profond, Catinat, achevait, dans sa terre de Saint-Gratien, à l'âge de soixante et quatorze ans, une carrière remplie de véritable honneur, et exempte de faiblesses, à moins que ce n'en soit une d'avoir gardé le célibat. Catinat sut s'élever à force de mérite, et, comme cela devait être, son élévation fut lente. Mais longtemps avant que ce général fût un haut personnage, il avait conquis l'estime publique par une haine franchement exprimée des cabales, des intrigues ; par une vertu solide, une philosophie que ne purent ébranler ni l'infortune, ni la disgrâce, ni les préjugés. Catinat ignore toute sa vie deux choses : l'art des amants et le métier de courtisan. Ce fut sans doute grâce à ces deux grandes lacunes dans le cortège de ses passions qu'il put devenir ami sûr, homme actif, instruit, réfléchi, et propre à tout. Les soldats avaient surnommé ce général *le père La Pensée*... Une assemblée de moralistes n'eût pas rencontré plus juste.

Cassini, l'un des savants appelés en France par Colbert, mourut cette année ; c'est une grande perte pour l'astronomie. On doit à cet homme célèbre une méridienne qui fit reconnaître et calculer le mouvement de la terre, à laquelle les théologiens veulent bien

permettre enfin de tourner autour du soleil. Cassini démontra aussi, par le parallaxe de Mars, que notre globe est au moins à trente-trois millions de lieues du soleil.

L'aimable, la spirituelle Marie Stuart, fille de Jacques II, s'éteignit, il y a quelques mois, comme une soirée de printemps; sa vingtième année n'était pas encore accomplie.

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

CHAPITRE XLIII.

1713.

Histoire de France du père Daniel; sa forme, son but. — Renonciations pour la forme. — Traité d'Utrecht; principales dispositions. — Réjouissances pour la paix. — L'électeur de Bavière à la cour de Louis XIV. — Saturnales de Villiers, près Paris. — Un lit dans une loge de l'Opéra. — Vie actuelle des princes et princesses. — Mœurs de la cour en 1713. — Réception solennelle du général des capucins. — Amours de la duchesse de Berri. — M. *Tout-Prêt*. — Saint-Simon rappelle le duc de Berri à quelque dignité. — Le coup de pied au derrière. — Mariages de M. *le Duc* avec mademoiselle de Conti, et de mademoiselle de Bourbon avec M. de Conti. — Les troupes allemandes quittent l'Espagne. — Des troubles civils continuent en Catalogne. — But des révoltés. — Nouvel édit de Louis XIV contre les protestants. — Villars vainqueur en Allemagne; siège et prise de Fribourg. — Le duc de Mazarin; étranges manies de ce seigneur. — Pré-servatif ingénieux contre le péché.

Il parut dernièrement une *Histoire de France*, par un jésuite nommé le père Daniel. Cet ouvrage, en dix gros volumes in-4°, est fait pour effrayer le lecteur le plus courageux, le plus robuste, au moins quant à l'épaisseur. Ce n'est point une enseigne trompeuse: elle promet de l'ennui, et en procure abondamment. Le lecteur qui lirait deux pages du père Daniel sans bâiller dix fois serait un héros de patience; qu'on juge combien de bâillements sont renfermés dans les quatre ou cinq mille feuillets dont se compose le livre! Pour moi, ne me sentant pas capable du dévouement nécessaire même pour se borner à parcourir une telle composition, je m'en suis rapportée au jugement du *Journal des Savants*. Les premiers tomes de la nouvelle Histoire de France offrent quelques éclaircissements raisonnables sur les commencements de notre

monarchie ; les événements y sont, en général, dépouillés de ces merveilles inventées par la superstition, et qui ont, aux yeux des gens sensés, répandu tant de doute sur les choses les plus vraies. Si l'auteur, qui paraît avoir fait sa principale étude de ces temps obscurs, eût suivi ce système jusqu'à la fin de sa tâche, on pourrait mêler quelques éloges à la critique qu'il a encourue par son extrême diffusion ; mais à peine l'Histoire marche-t-elle le flambeau de la Vérité à la main, que le père Daniel, grossissant son bagage de détails indignes d'elle, multiplie sans mesure les chapitres du livre et les bâillements du lecteur. La partie militaire, surtout, envahit à tel point l'espace, qu'un détachement de vingt-cinq ou trente hommes, attaqué par un autre de la même force, donne lieu à une narration plus longue que celle de la bataille d'Azincourt dans Mézerai : Daniel ne vous fait pas grâce d'un coup de lance ou d'estocade. Pour les lois, les mœurs, les ressorts des gouvernements, la politique des cours, les dissensions religieuses, le nouvel historien s'en est peu inquiété. Tout ce qui n'est pas guerre ne se trouve consigné que dans de courtes haltes du Pégase que monte le père Daniel ; coursier belliqueux qui, après avoir soufflé quelques instants, s'élance derechef dans les places fortes, les tranchées, les camps. Jamais écrivain revêtu d'un froc n'eut des inclinations aussi guerrières ; c'est un César... au pied de son bureau.

Comment donc, à une époque où nous sommes si las de guerres, expliquer la vogue qu'obtient l'Histoire de France du père Daniel ? Tout le monde en parle à Versailles, à Paris ; chacun la vante, nul ne la critique. Entrez dans un salon, le premier objet que vous apercevez, c'est un Daniel empilé sur la cheminée ; à la cour, un volume de Daniel sort à moitié de la poche de chaque courtisan. Assistez-vous au lever d'une jolie femme, vos yeux sont frappés d'un Daniel usurpant sur sa toilette, qu'il écrase, la place des boîtes à mouches et des flacons... Le mot de cette énigme, le voici : Madame de Maintenon fit, un de ces matins, l'éloge du livre ; le lendemain sa majesté demanda à quelques personnes qui se trouvaient au lever si elles l'avaient lu. C'était peut-être l'unique production historique dont le roi et la marquise eussent parlé ; on comprit que l'ouvrage était en crédit par un motif indépendant de son mérite littéraire ; on s'efforça de le lire, et le *pourquoi* fut révélé. Tout en guerroyant au travers des siècles, pour plaire à un monarque ami de la guerre, le père Daniel s'est attaché à multi-

plier les exemples des princes que leur origine bâtarde, adultérine, et même doublement adultérine, n'a pas empêchés de régner. Il est superflu d'expliquer plus amplement la cause du succès d'une Histoire de France ainsi conçue ; tout au plus dois-je ajouter que le duc du Maine s'en est déclaré le protecteur, et a fait nommer le père Daniel historiographe de France, avec une pension de deux mille livres... A quand la légitimation entière, absolue, sans restriction, des fils naturels de Louis XIV ? cela ne peut tarder.

Philippe V, pour satisfaire à l'une des conditions qui servent de bases aux négociations d'Utrecht, renonça, dès le 5 novembre 1712, pour lui et ses descendants, à la couronne de France. Par réciprocité, M. le duc de Berri et M. le duc d'Orléans renoncèrent, à la même époque, à leurs prétentions sur la couronne d'Espagne. Les deux actes ont été enregistrés au parlement le 15 mars de la présente année. On ne saurait s'empêcher de remarquer, à cette occasion, que, dans les stipulations politiques, on perd souvent bien du temps en discussions inutiles : quel monarque se croira jamais obligé, surtout en fait de renonciations, de souscrire aux engagements pris par son père, son grand-père ou son bisaïeul, sous l'influence des nécessités de son temps ? C'est la situation des États, leur puissance et la mesure d'ambition des souverains, qui règlent la conduite de ces derniers envers leurs voisins : ce fut et ce sera toujours une illusion que de croire qu'un prince, qui souvent ne remplit pas les traités revêtus de son propre seing, exécutera ceux consentis par ses prédécesseurs.

Après une année entière de conférences, la paix a été conclue à Utrecht ; les divers traités auxquels elle a donné lieu étaient tous signés au commencement de mai, à l'exception de celui entre la France et l'empereur, Charles VI n'ayant pas voulu entrer dans les négociations, dont il paraît avoir été détourné par le prince Eugène.

Le duc de Savoie obtient, avec le titre de roi, la Sicile et quelque augmentation de territoire, par un sacrifice imposé à la France. Les Hollandais sont mis en possession de la barrière de places fortes qu'ils exigeaient en Flandre. De ce côté, c'est l'empereur qui se trouve dessaisi ; mais on lui assure, aux dépens de Philippe V, trop heureux d'être enfin reconnu, la souveraineté de huit provinces de la Flandre espagnole ; plus, le royaume de Na-

ples, la Sardaigne, la Lombardie déjà autrichienne, et les ports de la Toscane. Les traités garantissent aux électeurs de Bavière et de Cologne la restitution des principautés dont ils ont été expulsés par le sort des armes; et, jusqu'à l'exécution de cette clause, ils resteront nantis du duché de Luxembourg et du comté de Namur. L'électeur de Brandebourg fait enfin reconnaître à l'Europe ce titre de roi qu'on lui a si longtemps disputé. Ce prince, qui, dit-on, doit cette confirmation aux intrigues des jésuites, s'est engagé, en retour, à ne jamais souffrir la persécution des catholiques dans ses États. Il serait superflu d'ajouter que les enfants de saint Ignace s'y sont en outre ménagé une protection. Quant à l'Angleterre, elle obtient tout ce qui pouvait importer à sa gloire et à sa sûreté : le port de Dunkerque sera démoli en présence d'un commissaire anglais; Gibraltar, l'imprenable Gibraltar reste à la Grande-Bretagne, ainsi que l'île de Minorque, et la France lui abandonne la baie d'Hudson et Terre-Neuve.... Ces diverses cessions ont coûté moins cher à l'orgueil de Louis XIV que l'obligation qui lui est faite, par son traité avec la reine Anne, de rendre la liberté aux Français détenus pour cause de religion. Mais cette souveraine subit, de son côté, une condition non moins dure, en garantissant l'héritage de la couronne d'Angleterre à la maison de Hanovre, au préjudice du propre sang de cette princesse¹, et contre le vœu secret de son cœur. Pour tout avantage, dans cette pacification, Louis XIV rentre en possession de Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant.... Mais n'oublions pas que ce prince conserve ses États, sa couronne, et qu'au point où nous étions réduits, c'est presque une conquête.

Tandis que, par suite de l'obstination de l'empereur, Villars, qui a mis la Flandre française en sûreté, passe en Allemagne pour y continuer la guerre, on publie la paix à Paris. Un cortège nombreux, les hérauts d'armes en tête, parcourt, le 22 mai, la capitale : des publications à son de trompe et de tambour furent faites aux douze principales places ou carrefours de la ville. M. et madame la duchesse du Maine, je ne sais pas au juste pourquoi, s'étaient mis en grande évidence, ce jour-là, sur un balcon de l'hôtel de Rohan, à la place Royale. C'est de ce lieu qu'ils virent la marche du cortège; et, lorsqu'il fut passé, ils jetèrent au peuple beaucoup d'argent. Le soir, tout Paris était illuminé. Le 25, un

¹ On n'a point oublié que la reine Anne est fille de Jacques II.

Te Deum fut chanté dans l'église de Notre-Dame; le roi et les princes y assistèrent, avec l'électeur de Bavière, arrivé depuis peu de jours à la cour. Il y eut à neuf heures un beau feu d'artifice sur la place de Grève, après lequel M. le duc de Gèvres, gouverneur de Paris, donna un souper magnifique à l'Hôtel de Ville. Cinquante seigneurs et dames de la cour s'y trouvaient; on entendit, pendant tout le repas, les vingt-quatre violons du roi. L'électeur de Bavière avait été prié; mais il vit le feu d'une autre maison de la place, où il soupa ensuite avec des dames qui n'étaient pas de la cour, et qu'on recherche secrètement à la ville.

Son altesse bavaroise s'est logée à Surène, pour être à portée de Marly, où le roi va maintenant plus souvent que jamais. L'électeur, qui ne hait point le plaisir, a ranimé dans notre vieux souverain l'amour de la chasse; et un événement, qu'on se raconte encore en tremblant, a prouvé, avant-hier, que sa majesté conserve, si ce n'est toute sa vigueur, au moins l'adresse extrême que nous lui avons connue dans sa jeunesse. Le roi courait le cerf dans sa calèche, qu'il n'a point encore cessé de conduire lui-même, lorsqu'un des chevaux de l'attelage s'abattit dans une descente, et assez près d'un précipice. L'animal, en se relevant, pouvait rendre cette proximité dangereuse. Un cri spontané révéla l'inquiétude des courtisans. « Soyez sans crainte, » dit froidement sa majesté; et, portant soudain les trois autres chevaux du côté opposé à la fondrière, en leur faisant traîner le cheval abattu, le royal cocher rétablit l'équilibre de la calèche par un trait digne du fils de Thésée. Dans la même soirée, le roi jouant au salon de Marly et perdant avec l'électeur de Bavière, lui jeta de l'autre côté du tapis l'or que ce prince allemand gagnait, en lui disant : « Voilà de l'argent à vous. — Vous le voyez, messieurs, répondit » son altesse, le roi prend mes intérêts dans les petites comme » dans les grandes choses. » Louis XIV parut on ne peut plus flatté de cette allusion adroitement faite à la restitution des États de l'électeur.

On parlait beaucoup ce matin d'une fête fort galante que MM. Moreaux, marchands de Paris, offrirent hier à l'électeur de Bavière, dans leur jolie maison de Villiers. Après un souper aussi splendide que recherché, on vit arriver de Paris une foule de masques, qui donnèrent envie à l'électeur et aux dames qui avaient soupé avec lui de se masquer aussi. Les derniers convives changèrent alors de costumes avec les premiers; on ne se reconnut bientôt

plus. Le désordre devint d'abord piquant, ensuite tumultueux ; on assure qu'enfin le scandale s'en mêla, et que les plus tendres quiproquo terminèrent cette nuit d'allégresse.... Mais on est si méchant !

Les modernes l'ont souvent emporté sur les anciens dans la recherche du luxe et des voluptés. Sous ce rapport, M. le duc d'Orléans, qui connaît bien l'histoire, ne veut pas rester au-dessous des Athéniens ; il ne désespère même pas d'égaler les satrapes de la vieille Asie. Ce prince, dont le palais communique à la salle de l'Opéra, passe de l'un de ses cabinets dans sa loge, où il a fait placer un lit. Souvent, dit-on, son altesse royale assiste au spectacle dans les bras de celle de ses maîtresses qu'il y a conduite ; ou bien, mandant une des actrices dont le chant ou la danse l'a séduit, il lui fait partager son siège voluptueux, encore revêtu de ses atours de divinité, de reine ou de nymphe. Un soir, son altesse appelle Vénus, Pallas, Hébé, et jusqu'à Minerve, qui, comme on sait, n'est point du tout sévère à l'Opéra ; une autre fois, c'est Didon ou Cléopâtre qui vient déposer dans la loge son diadème et sa fierté ; enfin Aréthuse n'échappe à la poursuite du brûlant Alphée que pour se soumettre à un mortel non moins pressant... Les Sybarites avaient oublié cela.

La cour de Versailles diffère essentiellement de celle du Palais-Royal : tous les plaisirs, toutes les délices sont admis sans scrupule dans la dernière ; tous les ennuis planent au-dessus de la première. Avec l'âme de la séduisante duchesse de Bourgogne se sont envolées toutes les récréations aimables dont Versailles était le rendez-vous. Madame de Conti, beauté vieillissante, se jette doucement dans la dévotion, sans toutefois renoncer encore au plaisir ; mais, en restant fidèle à cette idole de sa jeunesse, la princesse ne lui reconnaît plus qu'un temple, son boudoir ; qu'un ministre, M. de La Vallière. *Madame la Duchesse*, toujours maligne, toujours caustique, toujours amie de la bonne chère, fuit la cour, où elle ne pourrait librement ni exercer son humeur, ni satisfaire son goût. Madame de Berri, dont je reparlerai bientôt avec quelque détail, est enchantée d'être en quelque sorte bannie de Versailles ; cette fougueuse beauté y mourait de continence. Madame d'Orléans subit sur sa chaise longue, et fréquemment sur une autre chaise encore, les suites de la préférence trop prononcée qu'elle accorda longtemps au vin d'Aï sur les tisanes pectorales et diurétiques,

à l'aide desquelles il faut maintenant détendre des fibres trop irritées; tandis que *Madame*, dont la constitution allemande soutient mieux divers genres d'irritation, continue impunément sa belle-fille dans le culte de Bacchus. De toute la famille royale, on ne rencontre plus ordinairement auprès du roi que les princes légitimés : leur faveur, portée au delà de toute décence, a éloigné la moitié des courtisans. Madame de Maintenon, lasse de cette représentation, de cette grandeur, de ces adulations qui, de son aveu, ne la charmèrent que trois semaines, ressemble à ces oiseaux dès longtemps dégoûtés de bonbons, et qui ne sont plus sensibles qu'à la tristesse de leur cage. Louis XIV, décidément, n'est plus amusable; il est livré sans distraction aux pratiques pieuses, aux pèlerinages à la chapelle de Notre-Dame de Chartres, à la vénération des petites reliques dont il se couvre le corps, aux cas de conscience que le père Le Tellier multiplie de plus en plus pour effrayer son pénitent, qui n'osera bientôt plus mettre un pied devant l'autre, de peur de faire un pas vers la damnation. Comment, au milieu de cet innombrable cortège de scrupules, d'arguties entretenues par la bulle *Unigenitus*, dont je parlerai plus tard, comment, dis-je, trouver des récréations pour le vieux monarque? La marquise en a pourtant découvert encore : l'idée lui est venue tout d'un coup de faire faire au roi des réceptions de généraux des différents ordres monastiques; chef-d'œuvre de conception qui a le rare avantage de faire ressortir les plaisirs de Louis XIV des austérités mêmes qu'il s'est imposées. Sa sainteté, très-complaisante dans tout ce qui peut servir à étendre son pouvoir, a eu la bonté d'accéder à cette heureuse idée de la marquise. Soudain le général des capucins, le plus complètement barbu des disciples de saint François, s'est mis en route pour la France avec une troupe de moines,

Dont le froc de fort loin saisissait l'odorat;

cour digne d'un prince mendiant, qui ne provoquait pas moins qu'eux l'usage des eaux de senteur. Tout puant qu'il était, le révérend père déclara qu'en qualité de général, il ne paraîtrait à Fontainebleau, où sa majesté devait le recevoir, qu'environné de tous les honneurs dus aux ambassadeurs des grandes puissances. Aurait-on cru que tant de vanité pût se loger sous une robe de bure, et qu'un moine voulût marcher en sandales sur un tel pied? En conséquence de ces hautes prétentions, l'introducteur alla

prendre la députation crasseuse dans les carrosses du roi, et, tout en cachant un petit flacon dans son mouchoir dont il se servait souvent, ce gentilhomme amena le général devant Louis XIV, qui le reçut sur son trône. Ce franciscain ne soutint pas mal la représentation; il harangua le roi en italien; le roi lui répondit dans cette langue, et sans interprète.

Il fallait voir le contraste bizarre que formaient une cour étincelante de pierreries et un appartement où l'or brillait de toutes parts, avec ces religieux couverts d'un vêtement sale et grossier, marchant pieds nus, et ayant le corps ceint d'une corde. Pour moi, qui assistais à cette burlesque réception, je ne perdrai jamais le souvenir de ces figures monacales hautes en couleur, de ces nez bourgeonnés par un motif opposé à l'abstinence, de ces voix sourdes et nasales; de telles impressions, produites dans de telles circonstances, ne s'effacent point. Au général des capucins doit succéder celui des minimes, ensuite celui des chartreux; mais je ne reviendrai plus sur ces ambassadeurs enfroqués.

J'ai promis de donner quelques détails sur la duchesse de Berri; je tiens parole. Après ses amours imitées des filles de Loth, la première inclination qu'eut cette princesse échet à un écuyer de la grande écurie, nommé Salvert; mais ce fut un goût passager, que fit bientôt oublier un page du duc de Berri, nommé La Haye. Ce jeune homme n'a cependant rien de séduisant: il est laid, grand, maigre, efflanqué, fat et fort mal élevé; mais, par une de ces bizarreries que les caprices de l'amour peuvent seuls expliquer, la duchesse distingua ce page parmi vingt Adonis, et, depuis deux ans, c'est le seul amant qu'elle n'ait pas quitté. Elle se l'attacha d'abord en qualité de gentilhomme, et lui donna ensuite le titre de son chambellan. Mais le public, qui aime aussi à distribuer des titres, décerna un beau matin à La Haye celui de *M. Tout-Prêt*, parce qu'il couchait toujours dans un cabinet communiquant à l'appartement de la princesse. Mais, en accordant à cet amant la permanence de ses bonnes grâces, madame de Berri ne lui en avait point ménagé l'exclusion; et certes, avec une telle maîtresse, il se félicita plus d'une fois du partage. Au travers de cette passion constante, le marquis de Larochefoucauld, capitaine des gardes, le marquis de Bonivert, chambellan du duc de Berri, et le comte de Dikle, officier des gardes françaises, touchèrent successivement le cœur de son altesse.... Il est bien entendu que je

renonce au soin minutieux de nommer tous les amants qui passèrent, comme des ombres, dans la carrière galante de la princesse.

Il y a longtemps, comme on sait, que le duc de Berri a pris son parti sur les galanteries de la duchesse; fidèle à sa femme de chambre des mansardes de Versailles, il va faire sa cour sous les toits, tout aussi obscurément qu'un aide de cuisine, et souvent il lui arrive de se heurter, dans les corridors obscurs, avec de jeunes marmitons qui se trouvent en expédition amoureuse dans les mêmes parages que lui.

Mais tout condescendant que soit le petit-fils de France, il ne veut pas cependant que les amants de sa femme se mettent à lui manquer au delà des limites convenues. Or c'est précisément ce que La Haye fit plus d'une fois. Ce fat, qu'encourageaient les bontés excessives de la duchesse, crut que, par une conséquence toute naturelle de sa faveur, il pouvait se mettre à son aise avec le duc; souvent il osa passer devant ce prince sans le saluer. Outré de tant d'insolence, son altesse royale en parlait un jour à M. le duc de Saint-Simon, son confident intime, qui lui répondit qu'il en souffrait trop. Par un motif qui ne peut être un mépris de soins galants dont la duchesse s'est bien rarement rendue coupable, M. de Saint-Simon n'aime point cette princesse, et ne néglige guère d'occasions de la desservir auprès de son mari. Il profita donc de la confiance de ce dernier pour lui montrer une correspondance entre madame de Berri et La Haye, de laquelle il résultait qu'elle l'avait longtemps supplié de fuir avec elle; ce à quoi cet amant s'était refusé. A cette vue, le prince, sortant tout à coup de sa léthargie, s'écria : « Ah ! c'est trop fort ! ce soir même le roi » connaîtra cette conduite, qui vise à la folie. Sa majesté ne saurait me refuser au moins une précaution qui me sauve le dés- » honneur de voir cette femme enlever un malotru. Le roi est à » Rambouillet ; j'y cours. » La duchesse, que l'on informa de la conversation animée que le duc avait eue avec M. de Saint-Simon, et qui vit partir précipitamment le prince pour Rambouillet, se douta quel était le sujet de ce voyage, dont il pourrait lui revenir quelque déplaisir. Elle monta en carrosse, et arriva presque aussitôt que son mari auprès de Louis XIV. Le roi et madame de Maintenon se promenaient dans les jardins ; le petit-fils de France les y avait rejoints. Son altesse royale expliquait à sa majesté la cause de son apparition, et lui montrait la correspondance recueillie par Saint-Simon, quand madame de Berri parut.

« Eh bien ! monsieur, dit le roi, la duchesse n'est point partie, car la voilà derrière vous.

— Vous ici, madame ! s'écria le duc en se retournant.

— Savez-vous, monsieur, qu'il n'est pas galant de ne m'avoir pas accompagnée pour venir, dit ironiquement la duchesse, après avoir salué le roi et la marquise.

— Vous êtes bien osée ! répondit le duc en fureur.

— Parce que je suis venue seule ?.. Ah ! je n'ai pas peur.

— Quoi ! reprit M. de Berri hors de lui, quand je puis vous accabler par le témoignage de ces lettres infâmes !

— Voyez cependant, poursuivit la princesse, combien peu l'on doit s'en rapporter à votre parole : nous contractions, il y a deux ans, un traité ; j'y demeure fidèle, vous y manquez, et c'est vous encore qui vous plaignez.

— Il faut donc que je ferme les yeux sur vos viles intrigues avec un écuyer ?

— Ne vous passé-je pas une ignoble femme de chambre ?

— Finissez ces reproches indignes de personnes de votre rang, dit avec feu Louis XIV.

— Que votre majesté, continua le prince, envoie donc madame dans un cloître.

— Ah ! plutôt, sire, pour la santé de monsieur, ordonnez qu'on le recoive aux Petites-Maisons. »

La duchesse n'avait pas fini de parler, que le pied de son mari, armé par malheur d'une forte bottine de chasse, atteignit rudement cette princesse à certaine partie qui jusqu'alors ne s'était trouvée en contact qu'avec une couche moelleuse ou de flexibles coussins... Son altesse fit un tour sur elle-même, chancela, et allait tomber si madame de Malntenon ne l'eût remise en équilibre.... Madame de Berri, rouge de honte, suffoquant de colère, s'éloigna en silence, regagna sa voiture, se jeta dedans, et revint à Versailles au grand galop de ses chevaux. Ses femmes, à qui elle dit être tombée, pour avoir occasion de leur demander s'il ne restait pas un témoignage local du coup de pied, lui répondirent, après un examen scrupuleux, qu'elles ne voyaient rien... « L'empreinte » est là, » ajouta tout bas la duchesse en se frappant le côté gauche du sein.

Cependant Louis XIV, outré de l'audace que son petit-fils avait eue de se livrer en sa présence à un tel emportement, avait levé sa canne sur lui. Le prince, qui n'était pas un héros grec, ne dit

point au roi son grand-père : *Frappe, mais écoute* ; il fit, de son côté, une prompte retraite. En sorte que monsieur et madame de Berri n'étaient venus à Rambouillet, le mari, que pour donner un coup de pied ; la femme, que pour le recevoir.

Il ne faut pas oublier que la guerre n'est point finie ; mais, avant de rentrer en campagne, notons que M. *le Duc* a épousé mademoiselle de Conti, fille du prince qui fut élu roi de Pologne, et que le frère de cette princesse, Louis-Armand, a reçu la main de mademoiselle de Bourbon, sœur de M. *le Duc*.

L'empereur Charles VI, n'ayant point accédé aux traités d'Utrecht, se considère toujours comme roi d'Espagne ; mais, le maintien de ses droits à main armée lui paraissant difficile aujourd'hui, il a rappelé les troupes qu'il avait laissées en Espagne sous le commandement de M. de Staremberg. Le départ de l'armée allemande, qui occupait une partie de la Catalogne, n'y a point ramené la tranquillité ; le général autrichien, en berçant les Catalans de l'espoir de son prompt retour avec des forces imposantes, a laissé dans cette province, toujours rebelle à Philippe V, un ferment de troubles civils dont Barcelone est devenue le centre. Dans leurs projets séditieux, les Catalans n'ont nullement en vue de servir Charles VI ; les intérêts de ce prince ne sont que le prétexte de leur révolte ; le véritable motif, c'est la conquête d'une indépendance que ces peuples ont toujours désirée. Ils se flattent de pouvoir fonder une république que rendront florissante la richesse du sol, la facilité des relations commerciales, qui lui donneront bientôt des protecteurs, et se persuadent que cette république ne pourrait être soumise par la molle domination espagnole. Telles sont les vues d'une nation intrépide, que le jong castillan blessa toujours. L'empereur connaît cet esprit ; il le caresse, il s'en sert, et se promet de l'étouffer quand il en sera temps. En attendant, de nombreux agitateurs secouent en Catalogne les brandons de la guerre civile, et Philippe V, délivré de ses ennemis du dehors, doit songer à combattre ses propres sujets. C'est avec un grand regret qu'il tirera l'épée contre eux ; il le lui a dit dans plusieurs proclamations qui n'ont produit aucun effet. Moins jaloux que son petit-fils de rétablir la bonne intelligence entre le trône et toutes les classes de la nation, Louis XIV rendit en septembre un édit portant que, nonobstant les dispositions du traité d'Utrecht, les protestants français réfugiés à l'étranger ne pourront rentrer dans

le royaume sans sa permission expresse : on dirait que sa majesté craint de rouvrir trop vite les sources de nos prospérités.

Le maréchal de Villars, arrivé sur le Rhin dès les premiers mois de l'année, avait fait investir, le 21 juin, par le maréchal de Besons, l'importante place de Landau, après s'être emparé, presque sans coup férir, de Spire, Worms et Keyserlautern. Landau s'étant rendue le 21 août, Villars passa alors le Rhin, et se dirigea vers Fribourg, dont il s'ouvrit la route par la défaite du général Vaubonne. La tranchée fut commencée devant Fribourg dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre; mais le siège fut long et meurtrier. Enfin, le 16 novembre, l'attaque du chemin couvert, faite avec une rare intrépidité par le régiment des gardes, ayant été suivie d'un plein succès, le baron d'Ars, gouverneur de la place, se retira précipitamment dans les forts, laissant la ville ouverte aux Français. Le jeune duc de Fronsac, qui avait été blessé à la tête pendant le siège, ne s'en rangea pas moins à côté des officiers que Villars envoyait prendre possession de Fribourg.

La position du général allemand, dans les forteresses étroites où il s'était retiré, était extrêmement gênée; le maréchal, voulant hâter une capitulation qu'il regardait comme inévitable, s'attacha à augmenter encore la gêne de son ennemi, après l'avoir fait prévenir que s'il tirait un coup de fusil, les habitants seraient passés au fil de l'épée. Il lui envoya donc les blessés et les malades allemands trouvés dans la place; le baron d'Ars reçut ces pauvres gens. Le lendemain, Villars somma le gouverneur de rendre les forts, à défaut de quoi il verrait arriver au milieu de ses soldats les dames, les enfants et les vieillards. Cette fois, M. d'Ars ne se laissa pas prendre à cette menace; aussi le maréchal lui tint-il parole en partie : le jour suivant, aux premiers rayons de l'aurore, on vit errer entre les deux camps une multitude de beautés éplorées, auxquelles le vainqueur de Denain avait donné le pas dans l'exécution de ses projets d'expulsion. Ces beautés crièrent bien haut, par-dessus les murs, que si M. de Villars avait la valeur d'Alexandre, il n'en avait pas la clémence générosité..... Plusieurs d'entre elles jurèrent qu'elles se vengeraient. Las de voir ces dames passer et repasser comme des ombres devant ses retranchements, l'officier assiégé envoya un parlementaire au maréchal, lui demandant cinq jours pour recevoir les ordres du prince de Savoie. Villars accorda ce délai, et fit renfermer les Fribourgeoises

dans un convent, dont l'entrée fut expressément interdite à MM. les officiers français. Avant l'expiration des cinq jours, la garnison allemande capitula. Les jeunes gentilshommes eurent alors la permission d'aller délivrer les recluses. Elles se montrèrent en général aussi reconnaissantes qu'elles avaient été irritées; plusieurs conservèrent cependant leurs projets de vengeance, et les exercèrent... La conquête peut aller plus loin que le conquérant ne voudrait.

C'est le beau duc de Fronsac qui, rendu plus séduisant encore par le bandeau noir qui couvrait la cicatrice de son front, vint, la semaine passée, apporter à Versailles la capitulation de Fribourg.... Heureux messenger! tous les compliments du roi s'adressèrent à lui: « Continuez, lui dit sa majesté, vous êtes destiné à » de grandes choses... » Pour le maréchal, pas une félicitation, pas un compliment, pas un mot.... Il est vrai que Villars vivait assez mal avec une foule de courtisans en grande faveur; ce n'était, au surplus, que le sauveur de la France.

Une petite-fille de Charles IX ¹, madame la duchesse d'Angoulême, est morte cette année, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dans une petite terre près de Paris, où elle vivait d'une pension de douze mille livres que le roi lui faisait. Cette dame ne parut guère à la cour, même durant sa jeunesse; je me souviens cependant de l'y avoir rencontrée une fois... Un frémissement involontaire me saisit en songeant que devant moi marchait un enfant du sombre Charles IX.... Il me sembla voir briller dans ses yeux un reste de la fureur homicide qui ordonna la Saint-Barthélemy.

Le duc de Mazarin, mort il y a quelques mois dans ses terres, laisse aux moines une ample curée à partager. C'était un cerveau fêlé, dont la dévotion visait depuis longtemps à la folie. Toutes ses extravagances n'étaient pas plaisantes, mais il y en avait parmi de fort gales; et les religieux du voisinage classaient au nombre de ces dernières la permission que le duc leur laissait de puiser à pleines mains dans ses trésors. Je réunis ici des détails encore plus comiques: par exemple, M. de Mazarin, qui se montrait fataliste, en dépit de l'orthodoxie, prétendait que le sort marquait infailliblement la volonté du ciel dans la répartition des biens comme des rangs de la terre. En conséquence, il mit un beau matin en loterie tous les emplois de sa maison; d'où il résulta

¹ Elle était fille du duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX.

que le cuisinier devint intendant, le palefrenier secrétaire intime, le frotteur chef de cuisine. On conçoit l'embarras de tous ces bons serviteurs jetés hors de leur sphère habituelle d'activité ; il n'y eut que le jardinier qui, ayant passé sa vie à diriger un arrosoir, ne s'en montra pas moins habile dans l'emploi de sommelier. Mais ce brave homme, ne voulant pas perdre l'habitude de son ancienne profession, ne remontait guère de la cave sans être ivre, tant il se plaisait aux arrosements intérieurs qu'il avait fait succéder à ceux de ses jardins. Par suite de son système de fatalité, M. de Mazarin chassa un jour ses domestiques en masse, parce qu'ils avaient arrêté les progrès d'un incendie qui allait réduire en cendres le plus beau château de leur maître ; prétendant que, par ce soin imple, ces coquins s'étaient opposés à l'accomplissement de la volonté céleste. Mais la vertu la plus robuste du pieux duc, c'était ce sentiment de modestie pudique qu'il avait toujours professé, sentiment d'où ressortit évidemment une incompatibilité d'humeur constante entre ce seigneur et feu la duchesse. Dans sa vieillesse, M. de Mazarin porta si loin ce respect de la pudeur, qu'un dimanche, au sortir des vêpres, il fit défendre, dans toute l'étendue de ses terres, aux filles et aux femmes, de traire les vaches, afin d'éloigner les mauvaises idées que cela pourrait leur donner.... O peintre du tartufe ! ce trait a manqué à ton divin tableau. Voici pourtant quelque chose de mieux : on se rappelle cette demoiselle de Mazarin que le marquis, depuis duc de Richelieu, enleva du couvent de Chaillot ; on n'a point oublié cette comtesse de Bellefonds qui se prêta avec beaucoup de bonne grâce à ce coup de main ; et, certes, on ne peut guère, en fait de galanterie, refuser au moins une grande indulgence à ces dames. Or toutes les deux étaient filles du duc de Mazarin. Soit qu'étant encore très-jeunes, elles eussent montré quelques dispositions à des bontés expansives, soit que leur père n'eût été déterminé que par sa prévoyance, il prit la résolution de mettre ordre de bonne heure aux égarements où la beauté de ses filles, qu'il appelait *funeste*, pourrait les entraîner. Ces demoiselles furent appelées un matin dans le cabinet de leur père à Paris ; obéissantes et respectueuses, elles se hâtèrent de s'y rendre. Elles s'attachèrent peu à examiner, en entrant, un grand homme porteur d'une forte moustache, habillé d'une manière étrange, et dont les doigts étaient garnis de huit ou dix bagues en pierres fausses. Mesdemoiselles de Mazarin jetèrent un oeil plus curieux vers un plat d'argent sur le-

quel étaient rangés divers instruments d'acier crochus, tranchants ou aigus. Mais enfin, comme le quidam à l'épaisse moustache et le plat d'argent ne pouvaient avoir rien de commun avec le motif qui les faisait appeler, elles ne s'en occupèrent pas davantage, et demandèrent au duc ce qu'il désirait d'elles.

« Mesdemoiselles, répondit Mazarin, vous savez quel prix j'attache à la sagesse, et combien je désire que vous n'y manquiez jamais.

— Mon père, interrompit l'aînée des demoiselles, cette morale, le choix du moment, la présence de monsieur....

— Tout cela, mes enfants, est à propos... Écoutez-moi : je connais la fragilité humaine, la subtilité du diable, et l'attrait du péché... Peut-être son aiguillon séducteur ne vous a-t-il pas encore touchées, mes filles ; mais bientôt....

— De grâce, s'écria à son tour la cadette, daignez nous épargner.... ♦

— Vous épargner ! c'est précisément pour cela que je vous mande... Oui, mes enfants, je veux vous épargner la tentation, le péché qui lui succède, et la damnation qu'ils entraînent.

— Daignerez-vous enfin, monsieur, reprit l'aînée, nous dire précisément ce que vous désirez de nous ?

— Peu de chose, et cependant j'espère que cela suffira pour couper le mal dans sa racine....

— Couper ! s'écria alors le grand homme avec un accent étranger ; non, monsieur le duc, non, je ne coupe jamais, j'arrache.

— Est-ce donc une dérision ? dit mademoiselle de Mazarin première.

— Du tout, ma fille ; vous, d'abord, ensuite votre sœur, allez vous placer sur ce fauteuil, et monsieur arrachera la racine du mal en vous tirant à chacune deux dents.

— Nous tirer deux dents ! répétèrent avec un grand cri les pauvres filles.

— Oui, les dents de devant, continua froidement le duc.

— Eh ! pour quoi faire, bon Dieu ? demandèrent vivement mesdemoiselles de Mazarin.

— Pour éviter que vous n'ayez ce funeste don de la nature qu'on appelle beauté, et qu'il ne vous perde....

— Ah ! miséricorde, quelle idée !

— C'est une inspiration d'en haut... Allons, placez-vous ; deux

tours de main de cet habile dentiste, et votre âme est sauvée.

— Sans douleur, dit emphatiquement l'opérateur, qui s'avancait, son instrument à la main.

— N'approchez pas ! lui cria la plus jeune demoiselle en s'emparant d'un bistouri sur le plat d'argent. »

Il est difficile de dire comment cette scène étrange se serait terminée, lorsqu'un laquais, ayant ouvert la porte du cabinet pour remettre une lettre à son maître, offrit une libre issue à mesdemoiselles de Mazarin, qui se sauvèrent à toutes jambes dans leur appartement, où elles se barricadèrent. Le lendemain, la folie du duc avait pris une autre direction ; il ne parla plus à ses filles de l'opération préservatrice du péché ; elles gardèrent leurs dents incisives, leur beauté, leurs tentations, et usèrent très-activement du tout.

CHAPITRE XLIV.

1714.

Fronsac rentre dans la lice galante. — La gageure. — Les loups dans la bergerie. — L'aide de camp de Villars dans le ménage du maréchal. — Eugène et Villars à Rastadt. — La médaille. — L'amour tenant une plume. — Question financière. — Mort du duc de Berri. — Le facon recouvert de maroquin. — Nouvelles calomnies contre le duc d'Orléans. — M. de Chalais archer. — Le moine prisonnier. — Les princes légitimés appelés à la couronne. — Inductions tirées de cette disposition. — Pontchartrain refuse de sceller l'édit. — Les sceaux sont remis à Voisin. — Le comte de Toulouse ; son portrait. — Testament du roi. — Harangue de sa majesté. — Le testament du roi placé dans la muraille d'une tour du palais. — M. du Maine et la régence ; le chat et l'oiseau. — Conférences nocturnes d'Anne et de Jacques III. — Mort de la reine Anne. — Georges I^{er} lui succède. — Les promenades du Cours à minuit. — La chasse aux belles. — Fières paroles et soumission effective. — Traité de Baden. — Siège de Barcelone ; tableau. — Fronsac et la blonde miroitière. — Madame Renaud. — La nuit coupée. — Scène matinale. — Coup de théâtre pittoresque. — La petite maison. — Trio. — Le livre et l'épingle. — Le point de vue du cabinet. — Tardif amour de Louis XIV pour ses sujets. — Le peuple gros et gras. — La bulle *Unigenitus*. — *Xerxès*, de Crébillon. — Les morts et les blessés. — La vengeance ignorée du vengeur. — Mort de Marie-Louise, reine d'Espagne. — Le duc de Beauvilliers. — Réminiscence sur le maréchal ferrant de Salon.

On a dit que l'amour était le frère de la guerre : cette définition me semble trop absolue ; peut-être devrait-on se borner à dire que la beauté se trouve souvent parmi les dépouilles des vaincus, et ce n'est point alors l'amour qui devient son vainqueur, c'est le

plaisir. Mais ce sentiment plus délicat où les sens empruntent, au moins quelque temps, le langage de l'âme, on ne s'y livre avec délices qu'au sein de la paix. Les soupirs, qui sont son éloquence, ne peuvent s'allier avec la fureur des guerriers; il faut à ce sentiment le silence mystérieux du boudoir, l'obscurité protectrice de l'alcôve parfumée, ou l'ombrage des bosquets fleuris. Nos galants seigneurs ont trouvé tout cela à leur retour de l'armée, avec des essaims de beautés nouvelles; nouvelles! que ce mot a de puissance! son charme suffit pour dissiper ce que sept, huit ou dix ans ont mêlé de froideur à la galanterie de nos belliqueux courtisans. Mais ce que le temps leur a fait perdre, il l'a fait gagner au duc de Fronsac: ses amours, avant la bataille de Denain, n'étaient qu'un enfantillage animé des feux d'une jeunesse débutante, prodigant, à tort et à travers, les trésors d'un bonheur qu'elle croyait inépuisable. Deux ans ont bien formé cet enfant: muni de plus de richesses encore à son retour qu'il n'en possédait à son départ (on comprend de quelles richesses je veux parler), il en sait mieux régler l'usage; il est tout au plus généreux en amour, lorsque son amour-propre s'attache à prouver qu'il est prodigue. L'indiscrétion extrême de Fronsac ne se borne pas à divulguer ses bonnes fortunes; elle y ajoute des conquêtes qu'il n'a point faites, c'est-à-dire qu'il n'a pas encore eu le temps de faire; car je suis forcée d'avouer, après y avoir mûrement réfléchi, que je ne vois à la cour aucune vertu assez robuste pour résister aux attaques de ce petit conquérant. C'est ainsi que sa vanité, se montrant plus ambitieuse encore que sa galanterie, lui fait envoyer le soir son carrosse armorié, non-seulement à la porte d'une femme chez laquelle il ne se trouve point en ce moment, mais quelquefois près d'un hôtel où il veut, aux yeux de ses amis, se donner une maîtresse qu'il n'a pas. Aussi le fils de M. de Richelieu pourrait-il, à lui seul, alimenter la chronique scandaleuse; jamais personne ne montra plus de variété dans un genre d'aventures où tous les aventuriers se dirigent vers le même but. Si Molière vivait encore, Fronsac lui fournirait une mine féconde d'intrigues amoureuses, assorties d'une multitude de folies inédites. Je ne me propose point de suivre ce jeune seigneur dans les innombrables ramifications de sa carrière galante; je craindrais que la mobilité de mon style ne pût répondre à celle de ses expéditions... Je choisirai.

Une marquise, que notre jeune roué n'a pu jusqu'à ce jour

compromettre assez pour que son nom soit divulgué, fut trouvée, il y a quelques jours, sur les genoux de Fronsac par un mari bienveillant. Le désordre, quoique peu apparent au premier coup d'œil, était cependant presque complet, et la dame jeta un grand cri.

« Vous avez beau vous défendre, madame, dit l'amant audacieux sans se déconcerter, nous avons fait une gageure. J'avais parié dix louis contre un baiser; vous avez perdu, il faut payer; j'en fais juge M. le marquis.

— De quoi s'agit-il, demanda le mari d'un ton un peu sérieux, et quel est l'objet du pari?

— Une énigme dont madame soutenait que je ne trouverais pas le mot, se hâta de répondre Fronsac en retenant toujours la marquise sur ses genoux.

— Eh bien! ce mot? reprit le survenant.

— Je l'ai deviné : c'est *cornu*.... La chose n'est pas douteuse ainsi... Et l'homme à l'énigme travaillait en sous-œuvre à remettre tout dans l'ordre.

— Ah! ma foi, madame, poursuivit le marquis, M. de Fronsac a raison... vous devez vous acquitter.

— C'est une tyrannie, objecta la parieuse, qui feignait de se défendre encore, afin de faciliter la réparation.

— Du tout, madame, du tout, dit avec résolution l'arbitre, la bonne foi veut que vous soyez embrassée; et vous le serez, affirma-t-il en tenant la tête de l'obstinée, tandis que le duc prenait le baiser.

— C'est indigne, s'écria la marquise en se levant avec précipitation.... Tous les hommes s'entendent comme larrons au marché.

— Oh! mais, ajouta l'honnête mari en se frottant les mains, quand je me mêle d'une affaire, il faut que j'en sorte victorieux.... »

En effet, le marquis venait d'avoir le front orné d'un nouveau laurier.

L'héroïne de cette aventure n'est pas la seule maîtresse qu'ait Fronsac au moment où j'écris; madame de Villeroi, belle-fille du maréchal, est inscrite aussi au nombre de ses conquêtes. Le vieux général, qui a du moins appris dans ses nombreuses campagnes l'art de découvrir les ruses de guerre, s'étant aperçu des intrigues de sa bru, la relégua, le mois dernier, derrière la grille

d'un couvent près de Paris. « Il y a deux partis à prendre, dit alors » Fronsac à un de ses amis, qui courtoisait une pensionnaire ren- » fermée dans la même communauté : tenter l'escalade, ou s'in- » troduire par subtilité. » Nos deux étourdis, ayant choisi le dernier moyen, se présentèrent un beau matin au parloir, déguisés en abbés, et vieillis par des perruques à moitié blanches. On introduisit chez l'abbesse les deux vénérables ecclésiastiques, qui s'étaient annoncés comme revenant d'un pèlerinage au saint sépulcre, sans savoir encore où cela pourrait les conduire. Ils se trouvèrent bientôt environnés de toutes les sœurs, et les pensionnaires furent contraintes de venir se sanctifier aux récits des pieux voyageurs. Des hommes instruits ne sont jamais embarrassés pour discourir sur Jérusalem, le Jourdain, le Calvaire, etc. Mais la curiosité des religieuses n'est pas facile à satisfaire ; c'est, comme tout autre désir de nonne, *un feu qui dévore*. Après les récits, ces dames voulurent des moralités en forme de sermon.... Cela devenait plus embarrassant. L'ami de Fronsac, capitaine des gardes de son métier, avait l'esprit peu propre à l'éloquence sacrée ; on l'eût vu courir de gaité de cœur sur une batterie, mais il pâlit au seul mot de sermon. Quant au duc, dont l'imagination est flexible et la mémoire ornée, il se hâta de répondre, en se croisant les bras sur la poitrine :

« Que votre volonté soit faite, mes sœurs, nous tâcherons de vous satisfaire.

— C'est-à-dire vous tâcherez, confrère, dit l'autre galant ; car moi, vous savez que le ciel ne m'a pas favorisé du précieux don de sa parole.

— Oui, reprit Fronsac, mon collègue a l'élocution peu libre... Il est affligé du filet.

— C'est une grande incommodité, dit l'abbesse ; plusieurs de nos sœurs en ont été atteintes, et cela faisait leur désespoir.

— Je le conçois, répondit le capitaine en souriant.

— Mais, poursuivit la supérieure, le médecin de la maison a opéré ces dames avec une merveilleuse dextérité.... Eh ! mais, j'y pense, le docteur demeure à notre porte ;... et si M. l'abbé voulait, ... ce serait l'affaire d'un moment.

— Merci, ma mère, grand merci, se hâta d'interrompre l'ami de Fronsac en l'envoyant d'intention à tous les diables ;... nous sommes attendus dans vingt communautés, et je n'ai pas le loisir de penser à cette incommodité ;... j'y songerai plus tard.

— Monsieur l'abbé, nous vous écoutons, » dirent alors les bonnes religieuses en resserrant le cercle qu'elles avaient formé autour du hardi Fronsac.

Je ne sais pas ce que put dire ce missionnaire improvisé, mais toutes les sœurs, vieilles ou jeunes, furent dans l'enchantement. Jamais, disaient-elles, les pieuses exhortations ne leur avaient offert autant d'onction, autant de grâces, autant de charmes persuasifs. On entendait dans la salle un bourdonnement d'admiration qui eût satisfait pleinement l'amour-propre de l'orateur, s'il n'eût été plus occupé en ce moment à se décliner à madame de Villeroi, tandis que son ami, malgré la présence du filet, exposait avec volubilité ses projets à sa maîtresse. Tout cela, néanmoins, ne pouvait conduire loin nos prétendus abbés, si la fortune des amants ne fût venue à leur secours ; mais elle y vint. Quand le brouhaha admiratif eut cessé, l'abbesse, tirant Fronsac dans l'embrasure d'une croisée, réclama l'intervention de son éloquence pour un objet plus spécial.

« Nous avons ici, lui dit-elle, une jeune dame appartenant à ce qu'il y a de mieux à la cour... Sa famille me l'a envoyée par mesure de prudence... Elle est jeune, elle est belle, et vous concevez, monsieur l'abbé...

— Oui, oui, ma mère, répondit le duc en levant les yeux au ciel ; les dangers du monde, la crainte des séductions du malin...

— Encore plus que cela, monsieur l'abbé ;... je crois que le péché était accompli.

— Accompli !... Hélas ! en quel temps vivons-nous !...

— Et je voudrais qu'un saint homme comme vous fût rentrer doucement cette pécheresse en elle-même.

— Ah ! je comprends : .. une mercuriale en bonne forme ;... une peinture forte des horreurs du péché ;... un tableau déchirant de la punition éternelle.

— C'est cela, l'abbé, c'est cela même... Tenez, ajouta la supérieure en montrant madame de Villeroi, voilà la dame en question.

— Soyez tranquille, je me charge de faire la leçon complète... Mais vous concevez, cela ne peut avoir lieu devant toute la communauté... Il ne faut jamais humilier les pécheurs que l'on peut corriger.

— Non sans doute, et vous entretiendrez cette dame en particulier... cela va sans dire.

— Ah! ma mère, encore un mot, car la confiance dont vous m'honorez réclame toute la mienne. Vous avez aussi comme pensionnaire mademoiselle de ***¹; on m'en a parlé lors de mon passage à Paris... Cette jeune personne donne de sérieuses appréhensions à sa famille... Si nous profitons de l'occasion pour lui faire une vigoureuse semonce?

— J'y consens de tout mon cœur; mais vous aurez assez à faire avec la dame.

— Je le sais bien; aussi pensé-je que mon confrère pourrait se charger de mademoiselle de ***. Et, certes! elle y gagnera; c'est dans la semonce qu'il excelle, lui...

— Vraiment! voilà donc qui va pour le mieux... Attendez un moment; je vais préparer ces dames à l'entretien; j'ai l'heureux pressentiment qu'elles s'y prêteront.

— Je l'espère aussi. »

Pendant que l'excellente supérieure disposait sans peine, comme on le pense bien, les deux pensionnaires à recevoir ce qu'elle appelait *les avis* des sages missionnaires, Fronsac instruisait le capitaine de l'heureuse aubaine qui leur advenait.

Bientôt le double entretien eut lieu; Fronsac et son ami, après l'avoir prolongé autant qu'ils avaient pu, quittèrent leurs belles, dirent à l'abbesse que les deux pécheresses étaient parfaitement converties, sortirent du couvent comblés de bénédictions, rejoignirent leur chaise, qui les attendait au coin d'un petit bois, et retournèrent à Paris en riant aux éclats.

Le lendemain, le duc et le capitaine des gardes ne trouvaient pas assez d'échos pour répéter cette aventure, dont, pourtant, ils ne nommèrent pas les héroïnes. L'archevêque de Paris, informé de cet événement scandaleux, adressa de vives réprimandes à l'abbesse, qui s'excusa comme elle put, et promit qu'à l'avenir elle choisirait mieux les convertisseurs.

M. de Villars, déjà loin de la jeunesse, épousa mademoiselle de Varangeville, fille d'un président à mortier au parlement de Rennes, qui, flatté de s'allier à un maréchal de France, ne regarda pas à l'âge de son gendre. Dans les premiers temps de son mariage, madame de Villars s'enivra de l'illustration de son époux; mais elle était jeune, fortement constituée, et elle ne tarda pas de

¹ Il y a ici une note dans le manuscrit : madame de B***, contemporaine de Fronsac, y dit qu'elle sait le nom de la demoiselle, mais qu'elle le tait, afin de ne pas nuire à l'établissement d'une jeune personne de qualité.

s'apercevoir que cette sorte d'ambrosie ne pouvait lui suffire. Fronsac était infiniment moins habile que le maréchal dans l'art de la guerre ; mais cet art-là importait d'autant moins à la duchesse, qu'elle avait acquis en ménage l'intime conviction que deux espèces d'héroïsmes sont incompatibles. La réputation du jeune duc sonnait donc beaucoup plus heureusement à l'oreille de cette dame que la renommée du vieux, et l'on assure qu'elle voulut s'assurer, un beau jour, si cette réputation n'était point usurpée. Le désir curieux de la maréchale fit apparemment du bruit, car l'avis en vint jusqu'à son mari : ce qui laisse sous-entendu que toute la cour le savait. Le vainqueur de Denain, rencontrant d'ailleurs très-souvent Fronsac chez sa femme, lui dit un soir de la semaine passée : « Ecoute donc, j'ai bien voulu te montrer ton métier : tu as été mon aide de camp à l'armée, mais je ne me soucie pas du tout que tu le sois ici. » Le jeune duc voulut se répandre en protestations négatives : « Ah ! oui, je connais » cela, reprit Villars ; ce sont vos chemins couverts, vos batteries » masquées à vous autres galants. En tout cas, si tu n'aimes pas » ma femme, c'est donc elle qui t'aime, car elle me parle continuellement de toi. Mais tout beau, pendant que je vais aller » négocier la paix à Rastadt avec Eugène, ne va pas, toi, me faire » la guerre à Paris... De la modération, s'il vous plaît, monsieur ! » de la modération. »

Villars et Eugène signèrent le 6 mars, à Rastadt, la paix entre Louis XIV et l'empereur. Le choix de ces grands hommes offre le premier exemple, dans les annales modernes, de deux généraux à peine sortis de la lice où ils avaient combattu l'un contre l'autre, et qui vinrent s'asseoir au même bureau pour traiter au nom de leurs souverains. Le maréchal de France, sentant ce que sa première entrevue avec le vicaire général de l'Empire pouvait avoir de délicat, lui dit en l'abordant et en lui tendant la main : « Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à » Vienne, les miens à Versailles. » Cette franchise plut au prince, et, l'estime la plus profonde ayant présidé aux conférences, Louis XIV eut à se louer des résultats plus qu'il ne devait s'y attendre. Le prince de Savoie éloigna des pourparlers, comme une véritable dérision, les prétentions de l'empereur son maître sur la monarchie espagnole, à une époque où Philippe V demeurait paisible possesseur de cet État. Mais toutes les possessions assurées à

Charles VI par les traités d'Utrecht lui furent maintenues à Rastadt. Louis XIV resta maître de Strasbourg et de Landau, qu'il consentait à rendre une année plus tôt; il conserva les fortifications d'Huningue et de Brisach, qu'il avait offert de raser; et la réintégration des électeurs de Bavière et de Cologne fut confirmée.

Après la conclusion du traité, on frappa, à Rastadt même, une médaille faisant allusion à l'entrevue des deux grands hommes; leurs têtes s'y trouvent face à face, entourées de cette légende : *Olim duo fulmina belli*; on lit au revers : *Nunc instrumenta quietis. Rastadt, 1714*. On voit sur ce même revers deux épées entourées de branches d'olivier, un casque pour écritoire, et un amour tenant une plume... Cette dernière allégorie a été interprétée par la malignité : elle a dit que l'amour, c'était Fronsac prêt à écrire au maréchal de rester quelque temps encore en Allemagne, pour la *quiétude* particulière de madame de Villars.

Le prince de Savoie et son vainqueur se sont séparés avec les témoignages d'une vénération réciproque; mais il est peu probable qu'Eugène ait chargé Villars de dire à Louis XIV « qu'il embrassait » ses genoux; qu'il éprouvait un vif regret d'avoir été forcé de » faire si souvent la guerre contre lui, et qu'il le suppliait d'accepter son respect. » J'ai rapporté ailleurs combien le prince de Savoie avait encore dans les dernières années de la guerre l'âme ulcérée des injures personnelles que lui fit jadis Louis XIV. Toute l'Europe sait que ce général retarda autant qu'il le put la conclusion de la paix; et s'il contribua enfin lui-même à la rétablir, c'est qu'il sentit que dans des hostilités où l'empereur serait seul opposé à Louis XIV, le généralissime du premier aurait peu de gloire à acquérir, tandis qu'il pourrait en perdre beaucoup. J'ajouterai, toutefois, que le fils de madame de Soissons est peut-être le seul homme dont l'éloignement pour Louis XIV ait été constant. Nous avons vu tour à tour les ennemis de ce prince, auquel la nature accorda une grandeur indéfinissable, tomber à ses genoux après avoir longtemps bravé ou ses armes ou son pouvoir.

Il s'est élevé dernièrement une question financière d'un singulier genre : Marie de Modène, veuve de Jacques II, reçoit de l'Angleterre une pension que l'honnête Dangeau appelle *un douaire*, parce qu'il veut relever tout ce qui appartient aux grands, mais qui n'est, en effet, qu'un secours annuel accordé par la commiseration, attendu que la veuve d'un roi détrôné ne peut, aux

yeux du gouvernement de la Grande-Bretagne, avoir droit au bénéfice que les lois anglaises accordent aux douairières des souverains morts sur le trône. Ce secours fut longtemps payé à la reine sous un nom supposé, qu'elle signait pour donner quittance; mais, des difficultés s'étant élevées à cet égard dans les comptes, on a voulu exiger cette année que sa majesté donnât un reçu en son propre nom... A cela cette princesse voit un obstacle bien autrement réel : il faudrait, pour satisfaire à cette formalité, qu'elle reconnût la souveraineté de la reine Anne, usurpation criante qui ne présente de tolérable que le paiement des arrérages de la pension. Les choses sont restées plus de deux mois dans un *statu quo* très-préjudiciable à l'activité des cuisines de Saint-Germain; enfin, grâce à l'intervention du marquis de Torcy, la difficulté financière est aplanie. Ce ministre reçoit la somme destinée à Marie de Modène, en donne quittance diplomatique à l'Angleterre, et la veuve de Jacques II délivre à son tour un récépissé à M. de Torcy. Que de subtilités, bon Dieu! pour ménager les vanités de la terre!

Louis XIV n'a plus qu'un petit-fils; le duc de Berri est mort à Marly le 4 mai, sans maladie, sans cause apparente, au sein de la plus robuste santé. Mais les explications ne manquent jamais à la cour, pays où la vérité est le plus rare de tous les biens. Le prince a, dit-on, avoué au père de La Rue, son confesseur, qu'étant à la chasse, quelques jours avant celui où il parlait, il s'était rompu une veine dans l'estomac en voulant retenir son cheval, qui avait fait une grande glissade. Son altesse croyait même que sa poitrine avait porté avec violence sur le pommeau de la selle, et que telle était la cause de sa mort. Quand le prince eut cessé de parler, il prit le crucifix que tenait son confesseur, le baisa plusieurs fois; puis, ayant appuyé sur son cœur l'image du Sauveur, il expira dans cette attitude... La cour portera le deuil deux mois.

Personne dans le monde ne croit à l'accident de la glissade et du pommeau de la selle : c'est bien, selon le bruit général, dans les forêts et le jour indiqué par le duc de Berri, qu'il rencontra la mort; mais elle s'offrit, dit-on, à lui sous un autre aspect... Je me rends ici l'écho de la renommée. Le duc avait poursuivi longtemps un loup; il avait chaud et éprouvait une soif ardente, lorsqu'il rejoignit la duchesse sa femme, qui suivait cette chasse.

« Vos gens, madame, auraient-ils sur eux quelque boisson, quelque liqueur? dit-il à la princesse en l'abordant.

— Oui, monsieur, j'ai toujours avec moi d'un ratafia exquis,

répondit madame de Berri en présentant à son mari une petite bouteille recouverte de maroquin rouge.

— Ah! donnez, reprit le malheureux prince, qui saisit cette bouteille avec avidité.

— Comment trouvez-vous cette liqueur? demanda la duchesse.

— Fort bonne en effet, répondit M. de Berri en rendant à sa femme le flacon vide.

— Bonne chasse donc, » ajouta la duchesse...; et elle s'éloigna au galop.

Voilà ce qui se répète partout. Faut-il croire à l'exactitude de cette version générale? Doit-on la faire rapporter à l'exclamation que laissa échapper la princesse, le jour du coup de pied de Ram-bouillet, en se touchant le cœur?... *L'empreinte est là...* Ce ne sera pas moi qui prononcerai.

La mort du duc de Berri, plus subite encore que celle des autres princes, a réveillé toutes les calomnies débitées, en 1712, contre le duc d'Orléans. Dans l'opinion de ses ennemis, la duchesse de Berri, sa fille, fut armée par lui du flacon recouvert de maroquin rouge qui, dit-on, versa dans le sein du petit-fils de France une liqueur empoisonnée. La vengeance d'une princesse profondément blessée d'une punition brutale ne suffirait pas, aux yeux de la coterie Maintenon, pour expliquer cette catastrophe; c'est le déshonneur de Philippe lui-même qu'il lui faut; il le lui faut surtout en ce moment, et nous saurons bientôt pourquoi. Or il est important de se rappeler que la cœur de France a placé près de celle d'Espagne une sentinelle vigilante, toujours prête à prévenir le cabinet de Versailles des étarts contre ses intérêts, que pourrait faire celui de Madrid. Mais la princesse des Ursins n'est pas seulement l'illustre espionne de Louis XIV; madame de Maintenon trouve encore en elle une correspondante assidue, un agent fidèle de ses desseins secrets. C'est donc cette femme dévouée, au moins en apparence, au vieux monarque et à sa favorite, qui dépêcha dernièrement en France, avec un mystère affecté, M. de Chalais, dont le voyage, tout mystérieux qu'il était, fut connu de tout le monde, parce que l'on voulait la publicité, tout en ayant l'air de rechercher le secret. M. de Chalais passa à deux lieues du château où se trouvaient son père et sa mère, sans les voir. Cet envoyé poursuivit en toute diligence sa route vers le Poitou; arrivé dans la petite ville de Bressuire, il se rendit au couvent des Cordeliers, et s'y empara d'un moine de moyen âge, qui, selon la

le titre de princes du sang, et que toute distinction entre les uns et les autres a cessé.

Comment la cour a-t-elle pris ces dispositions d'hérédité, si contraires aux idées généralement reçues, non-seulement pour les races royales, mais encore pour toutes les classes de la société ? La soumission des courtisans est générale, mais point de félicitations : c'est la première fois que les complaisants de Versailles reculent devant une obligation servile... Le maréchal de Villeroy lui-même s'est tu. Il y a plus, le comte de Toulouse se montre presque affligé de la vaste perspective qui s'ouvre devant lui ; il en parlait l'autre jour avec une sorte de chagrin à M. de Valincourt. « Vous avez raison, monseigneur, répondit ce gentilhomme, voilà une couronne de roses ; mais ne sera-ce point une couronne d'épines, quand les fleurs en seront tombées ? »

J'ai dit peu de choses encore de M. le comte de Toulouse, et la raison de mon silence est dans la vie, à peu près obscure, que mène ce prince d'une extrême simplicité. Le second fils du roi et de madame de Montespan est un homme d'honneur dans toute l'étendue du mot : droit, équitable, exempt de vices, il apporte dans toutes les relations une franchise, une générosité qui le font rechercher de tous les honnêtes gens ; M. de Toulouse n'est donc pas apprécié par la multitude des courtisans. On pourrait le comparer, au milieu d'eux, à une pièce d'or pur en circulation avec des monnaies de mauvais aloi. Ce bon prince vit loin de toute faction, étranger à tout parti ; il est en défiance de toute coterie, et travaille assidûment à rester en dehors des intrigues. C'est en quelque sorte le soin exclusif qui l'occupe ; et si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est une réserve, une timidité outrée, visant à l'apathie absolue. Du reste, le comte de Toulouse a de la valeur, de la résolution à la tête des armées navales : c'est un marin distingué. On dirait qu'il y a dans ce seigneur deux individus distincts : l'homme du monde et l'homme de guerre. Le premier est doux, affable, poli ; sa figure est toujours empreinte d'un sourire bienveillant. Mais dès que l'amiral de France a mis le pied sur un vaisseau, ses traits, naturellement nobles, prennent une imposante gravité ; son oeil s'anime, son accent se renforce, ses expressions acquièrent de l'énergie, sa volonté se raffermir ; le comte de Toulouse paraît grand dans toutes ses qualités. Sur terre, c'était un homme aimable ; sur les gouffres de l'Océan, c'est un général à la hauteur de son rude métier.

Le 27 août au matin, M. de Mesmes, premier président, et M. d'Aguesseau, procureur général du parlement, mandés à Versailles par le roi, s'y rendirent à l'issue de la messe. Louis XIV les reçut dans son cabinet, où personne n'entra avec eux. « Messieurs, » leur dit-il d'un ton assez brusque, en leur remettant un gros » paquet cacheté de sept sceaux, voici mon testament. Il n'y a » qui que ce soit au monde que moi qui sache ce qu'il renferme ; » je vous le remets pour le déposer au parlement, à qui je ne puis » donner un plus grand témoignage de confiance. L'exemple des » rois mes prédécesseurs, celui de mon père particulièrement, » ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir. Mais » on ¹ l'a voulu, on ne m'a pas laissé de repos, quoi que j'aie pu » dire... Eh bien ! donc, j'ai acheté ce repos... Prenez-le, em- » portez-le, il deviendra ce qu'il pourra ; au moins je serai tran- » quille, et je n'en entendrai plus parler... » A ces derniers mots, que le roi accompagna d'un coup de tête fort sec, il tourna le dos aux deux grands officiers du parlement, et, passant dans un arrière-cabinet, les laissa stupéfaits du ton de sa harangue et surtout de sa terminaison.

Louis XIV, en disant que lui seul était informé du contenu de son testament, avait légèrement blessé la vérité ; personne n'ignore que madame de Maintenon, le duc du Maine et Le Tellier en connaissent d'autant mieux les dispositions, qu'ils les ont sinon dictées, du moins inspirées. Et puis, je ne saurais trop le dire, les mystères de cour sont transparents.

M. le duc d'Orléans est initié déjà aux clauses testamentaires, qui lui ont été révélées, dit-on, par le marquis de Torcy, et par M. Blouin, l'un des premiers valets de chambre. Son altesse royale, loin d'avoir intérêt à cacher les volontés royales consignées dans le testament, s'attache à les divulguer, parce qu'elles lui semblent un déni de justice contre lequel on ne peut trop tôt faire prononcer l'opinion publique. Je sais donc de bonne source que le testament ne fait de Philippe d'Orléans qu'un chef mannequin du

¹ Il est aisé de comprendre ce que on signifie ici ; à coup sûr ce n'est point le conseil du roi ; ce n'est point non plus le parlement ; ce ne sont pas davantage les ministres, ni aucun agent du système légal de gouvernement. Aux yeux de tout, il ne pouvait y avoir besoin de testament : à la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans avait la régence, et remettait le pouvoir à Louis XV parvenu à sa majorité. On doit donc s'entendre, comme on le verra bientôt, des gens qui voulaient donner la régence de fait au duc du Maine.

conseil de régence ; la véritable autorité est déferée au duc du Maine. Il aura la garde du jeune roi, la direction de ses études, celle de sa conduite ; il veillera à sa *conservation*, et exercera toute autorité sur les officiers de sa garde, ainsi que sur toute sa maison. Monsieur le maréchal de Villeroy, nommé gouverneur du prince, rendra compte de ses fonctions à M. le duc du Maine, et recevra journellement ses ordres, que personne ne pourra changer. Le bâtard de Louis XIV prendra le titre de *surintendant* de l'éducation du roi. Or, quand il serait vrai, comme les défenseurs du testament le prétendent, que la charge de M. du Maine n'attenterait en rien aux prérogatives politiques du régent, le partage seul de l'autorité suffirait pour nuire aux intérêts de la couronne et de la France. Motivé par une précaution injurieuse au duc d'Orléans, ce partage est d'ailleurs intolérable ; ce prince a juré hautement qu'il n'accepterait point une régence mutilée, et qu'il travaillerait, quand il en serait temps, à faire rétablir ses droits conformément aux lois de la monarchie.

Nonobstant ces protestations verbales, le testament, d'après un édit de dépôt en date du 30 août, a été remis au parlement. Cet acte est placé dans un trou creusé dans l'épaisseur de la muraille d'une tour du palais ; une grille de fer et une porte garnie de trois serrures referment cette ouverture.

On prétend que, tandis qu'on voit M. le duc d'Orléans agir activement pour se mettre au-dessus des clauses testamentaires du roi, M. le duc du Maine s'amuse à traduire l'*Anti-Lucrèce* ; ce qui aurait fait dire à la duchesse : « Monsieur, un beau matin vous trouverez, en vous éveillant, que vous êtes de l'Académie, et que » M. d'Orléans a la régence. » M. le duc du Maine sait mieux son métier d'ambitieux que sa femme ne se l'imagine ; mais il l'exerce en jésuite. Jamais il ne s'est autant occupé, en effet, de ce qu'il néglige en apparence. Il me semble voir un chat guettant un oiseau : l'animal rusé détourne négligemment les yeux de sa proie, et c'est dans ce moment même qu'il se prépare à mettre la griffe dessus.

Le roi apprit hier à son lever l'arrivée en Angleterre et le couronnement de Georges-Louis de Brunswick, duc de Hanovre, qui succède à la reine Anne, morte le 12 août. Il s'est répandu des bruits singuliers sur les derniers instants de cette princesse ; on assure qu'elle travaillait, depuis quelque temps, à rétablir Jacques III sur le trône d'où la mort allait la précipiter. On va jus-

qu'à ajouter que cet illustre proscrit, dont la tête fut mise à prix par cette même souveraine, était le mois dernier à Londres dans le plus grand secret, et que la nuit il conférait avec elle au fond de son appartement de Saint-James, tandis qu'on le croyait profondément endormi dans le palais silencieux de Saint-Germain.

Si le prétendant, dit la même version, eût consenti à abjurer le catholicisme, ce dont la reine sa sœur le suppliait en caressant cette tête qu'elle promit autrefois à l'échafaud, la couronne pouvait orner encore le front d'un Stuart; mais Jacques, grand au moins dans sa croyance, s'était refusé avec horreur à l'apostasie... Il revint en France mouillé des pleurs de tendresse de la reine Anne, et la maison de Hanovre règne sur les Anglais.

Je me suis souvent récriée contre l'envahissement des goûts italiens; celui que je vais citer n'est que bizarre : cela ne vaut pas la peine de se fâcher. Depuis le commencement de l'été, qui cette année est fort chaud, il est du meilleur ton d'aller se promener au Cours à minuit. Une longue file de carrosses remplit les allées de cette promenade; les laquais montés derrière étant munis de flambeaux, cette ligne mobile de lumières produit un coup d'œil curieux. Dans les contre-allées, une multitude de boutiques offrent des rafraîchissements de toute sorte, des friandises de toute espèce, dont le débit est considérable. Pendant que les promeneurs d'un âge mûr se borment à suivre en voiture les allées, la jeunesse folâtre se perd sous les arbres des Champs-Élysées, où des félicités de plus d'une nature deviennent le partage de quelques êtres qui sont alors un peu plus que des ombres heureuses. Des orchestres, établis dans les ronds-points, invitent à la danse les jeunes gens plus amis de la gaieté que de la promenade sentimentale; souvent l'aurore aux rayons dorés a dissipé les ténèbres avant que le bal ait cessé, et les danseurs ne regagnent leurs maisons qu'au moment où le grand jour les avertit que, dans ce système d'habitudes renversées, il est temps d'aller dormir.

Tel est l'usage que Dancourt a mis en scène sous le titre de *Fêtes nocturnes du Cours*, comédie avec prologue, musique et danse, qui ressemble assez aux petites saturnales à la mode. Mais on ne peut pas tout représenter au théâtre; et, dans cette pièce, la critique, finement gazée, supplée avec esprit au spectacle que l'auteur n'a pu montrer.

Tandis que beaucoup de nos jeunes seigneurs profitent des pro-

menades du Cours pour se livrer à une galanterie que protègent les ombres de la nuit, M. le duc d'Orléans, qui ne s'occupe pas exclusivement de ses droits à la régence, fait une guerre si active à toutes les beautés voisines du Palais-Royal, qu'aucune d'elles ne peut se flatter d'échapper à ses recherches. Tous les jours de nouveaux déménagements se remarquent dans la rue Saint-Honoré : des mères sauvent, en fuyant, l'honneur de leurs filles qu'elles emmènent ; des maris jaloux soustraient, en s'éloignant, les charmes de leurs femmes aux regards trop amateurs du prince ; il ne reste aux environs que les jolies femmes de bonne volonté, et le quartier est loin d'être désert.

Un vieux axiome dit que pendant la paix il faut se préparer à la guerre. Louis XIV aurait bien voulu, pour son compte, se conformer à cet avis de l'expérience, en faisant construire à Mardick quelque chose d'équivalent au port de Dunkerque, que les traités le forcent de combler. Mais les Anglais, qui sentent combien il est important pour eux que nos vaisseaux soient, sans refuge dans la Manche, et surtout qu'ils n'aient pas un point de départ si rapproché des royaumes unis, les Anglais ne se montrent pas disposés à souffrir cette petite escobarderie politique. Lord Stair, ambassadeur de Georges I^{er}, a demandé avec hauteur au roi l'explication des travaux de Mardick, lui déclarant que sa majesté britannique regarderait comme une violation des traités l'établissement d'un port sur cette partie des côtes de France. Louis XIV, révolté du ton impérieux de l'Anglais, lui a répondu : « Monsieur l'ambassadeur, » j'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne » m'en faites pas souvenir. » Malgré ces belles paroles, le conseil a ordonné la suspension des travaux de Mardick. Un prince dont l'âme est grande peut parler bien haut dans son cabinet ; mais il faut, en définitive, qu'il se soumette quand sa fortune est humble.

Lorsque la France rentre dans l'esprit des conventions d'Utrecht à l'égard du roi d'Angleterre, qui, s'il eût régné à l'époque du congrès, eût été le dernier à conclure la paix, quelques princes de l'Empire, qui n'avaient pas encore posé les armes, viennent d'accéder enfin à la pacification générale. Le prince Eugène et les comtes de Goës et de Seilern se sont rendus, au nom de ces souverains, à Baden, où le maréchal de Villars, le comte du Luc et M. de Saint-Contest ont représenté le cabinet de Versailles. Dans

ce traité, conclu le 7 septembre, comme dans celui de Rastadt, les droits de Charles VI à la couronne d'Espagne ont été éludés. Ce monarque y a d'ailleurs renoncé par le fait, en ordonnant au prince de Staremborg d'abandonner la Catalogne; et ces droits seraient une vaine illusion, aujourd'hui que les révoltés catalans, las d'attendre les secours promis par l'Autriche, ont ouvert les portes de Barcelone au maréchal de Berwick. J'ai dit précédemment quels étaient les projets du peuple catalan en prolongeant la guerre civile, sous la trompeuse bannière qu'ils semblaient élever au nom de Charles VI : ce fut l'esprit républicain dont j'ai parlé qui leur donna le courage de soutenir un siège de onze mois, et soixante jours de tranchée ouverte. Le sentiment de la liberté peut inspirer une telle résolution; mais le fanatisme porta l'opiniâtreté des Barcelonais à son comble. Les prêtres, les moines, et jusqu'à des religieuses, bordèrent constamment les remparts de la ville assiégée; cinq cents ecclésiastiques périrent, pendant le siège, le mousquet à l'épaule, et le crucifix à la main... Le dixième mois du blocus, un drapeau noir, arboré sur la plus haute tour de Barcelone, annonça que ses habitants voulaient s'ouvrir sous ses ruines un tombeau commun, et Berwick gémit d'être forcé de remplir sa tâche même à ce prix. Enfin les troupes du roi d'Espagne, après un assaut général, pénétrèrent dans la place, dont la population, ayant son clergé en tête, défendit chaque rue, et, pour ainsi dire, chaque maison... Le maréchal, cessant de massacrer tant de braves gens, leur envoya une capitulation qu'ils ne demandaient point; ils obtinrent la vie et leurs biens, qu'ils n'acceptèrent qu'en se réservant l'exercice ultérieur de leurs privilèges.

Les beautés de la cour sont devenues, pour le duc de Fronsac, le pâté d'anguilles du bon La Fontaine. « Toujours des princesses, des duchesses, des marquises, se disait-il un jour en parcourant à pied la grande rue du Faubourg-Saint-Antoine; toujours des diamants, de l'or, des robes de satin; c'est trop monotone; les soupirs patriciens m'ennuient. Tâchons de rencontrer dans ces quartiers éloignés quelque collerette de simple mousseline, quelque petit bonnet sous lequel se montrent un nez relevé, une brune prunelle; essayons de suivre dans quelque allée obscure une jupe écourtée, laissant voir un petit pied bien serré dans son soulier.... » Fronsac disait encore, quand il aperçut à la porte d'une boutique de miroitier la plus jolie blonde qu'il eût rencon-

trée de sa vie. Chevelure angélique, regard céleste, bouches de rose, taille d'Hébé et dix-huit ans environ : telle était madame Michelin, dont notre galant lut le nom au-dessus du magasin de glaces. « C'en est fait, s'écria l'inflammable gentilhomme, voilà celle que je cherchais ; j'en raffole, j'en suis fou ; il faut qu'elle m'appartienne avant l'expiration de la semaine. »

Le soir même, un valet, fidèle et intelligent limier de Fronsac, était établi dans un cabaret vis-à-vis le miroitier. Il apprit là tout ce qu'il voulait savoir : Michelin avait trente-six ans ; la jolie blonde était devenue sa femme à peu près malgré elle, mais elle était sage et même dévote. Tous les jours régulièrement, madame Michelin allait entendre au moins une messe à Saint-Paul. Jamais personne ne l'abordait ni en allant à l'église ni en revenant au logis ; et, conclusion extrêmement rassurante, l'âge de son confesseur passait soixante et dix ans. Le duc fut très-satisfait de tous ces détails ; mais il se voyait en présence d'une vertu armée de toutes pièces. Galant de cour, jamais il ne s'était trouvé en pareille situation ; pour lui, les routes du plaisir avaient toujours été des chemins battus. L'aventure n'en devait être toutefois que plus piquante ; Fronsac en fit l'objet de ses soins exclusifs. Il se rendit tous les jours à Saint-Paul ; il ne manquait point d'y rencontrer la blonde miroitière ; mais ses yeux étaient constamment attachés à son livre d'heures. L'assidu voisin s'évertuait vainement à tousser, à faire crier doucement sa chaise sur les dalles, ou bien encore à chanter faux quelques versets ; rien ne pouvait distraire madame Michelin. Fronsac revit alors sa bibliothèque espagnole ; elle lui apprit l'art d'entrer en relation avec une belle dévote, soit en lui offrant de l'eau bénite, soit en lui cédant un siège qu'on s'est attaché à rendre nécessaire, soit en lui soumettant une demande respectueuse sur un point du sermon. Le duc était parvenu, par l'emploi successif de ces moyens, à se faire apercevoir de l'admirable marchande, et elle devait avoir reconnu qu'il ne pouvait guère y avoir à Paris un plus joli homme que lui. Rarement une telle remarque est sans danger : les yeux de notre dévote n'étaient plus aussi obstinément fixés sur son livre ; quelques regards dérobés se portaient de temps en temps vers le voisin ; et celui-ci, caché derrière un pilier, avait plus d'une fois observé l'inquiétude de la miroitière lorsqu'il tardait à se placer près d'elle. Les principes de madame Michelin n'étaient nullement ébranlés ; mais elle commençait à s'apercevoir que ses affections redescendaient vers

la terre. « C'est peut-être, se disait-elle déjà, pour faire aimer l'homme, que Dieu l'a fait à son image. » Les choses en étaient là, quand on apporta, un matin, sur les fonts baptismaux de Saint-Paul, un enfant dont la mère venait d'être blessée par un mari furieux.... Cet accident établit quelques entretiens entre les fidèles. Fronsac profita de la circonstance pour lier conversation avec madame Michelin, qui, ce jour-là, le quitta enchantée de l'avoir vu donner dix louis pour la pauvre blessée.

Le duc ne doutait déjà plus qu'il ne fût aimé, et cette assurance lui fut tout à fait acquise lorsque, s'étant rendu chez le miroitier sous prétexte d'acheter des glaces, le visage de madame Michelin prit, en le voyant entrer, la couleur d'une rose âgée d'une aurore. Michelin était absent; ce fut sa femme qui montra au duc les articles qu'il demandait.... La dévote n'ignorait pas qu'elle parlait à un grand seigneur; elle ne pouvait pas ignorer davantage que ce grand seigneur soupirait pour elle: la beauté la moins expérimentée sait cela tout de suite... L'embarras, le respect, l'émotion, portaient le trouble de l'intéressante blonde au dernier point.

« Ceci, monsieur le duc, disait-elle en touchant une glace, pourrait-il vous convenir ?

— Beaucoup, madame, beaucoup... Le prix ?

— Deux cents livres...

— Quoi ! si bon marché ?....

— Je me serais bien gardée de surfaire à monsieur le duc.

— Surfaire, ... impossible.... Tout ici est inestimable, répondit avec feu l'amoureux Fronsac, en saisissant une main qui tremblait comme la feuille agitée par le vent du matin.

— Monsieur le duc est trop bon, reprit la jeune femme en dégageant ses jolis doigts... Puis, s'arrêtant devant d'autres glaces, elle ajouta : Volla qui vous conviendrait peut-être mieux.

— Oui, je prends celle-ci, et puis celle-là, et ces deux autres.

— Il me semble que vous en voulez moins....

— Maintenant, s'écria le duc avec une sorte de transport, je prendrais tout le magasin...; il n'y a pas une glace où je ne vous aie vue. »

Je ne sais ce que madame Michelin aurait répondu, lorsque son mari rentra. C'était un homme franc, ouvert, loyal; il changea un peu les choix du duc, que ni ce seigneur ni la marchande n'avaient faits bons, tant cet objet commercial se trouvait loin de leur attention quand ils s'en étaient occupés. Fronsac dit au miroitier

qu'il venait d'acheter une maison de campagne aux portes de Paris, et qu'il lui rendrait service en se chargeant de la meubler. On conçoit que Michelin accepta avec plaisir ; pour la jeune blonde, elle rougit encore, sans doute par pressentiment.

Que dirai-je enfin ? La pauvre petite dame aimait Fronsac avec toute la ferveur d'une âme dévote que la créature distrair de l'amour du Créateur... Mais, loin de croire qu'elle pût trouver d'ineffables délices dans un commerce de sens que Michelin lui faisait haïr, le sentiment qu'elle vouait au duc était un culte de pure contemplation qui inonderait son cœur de félicités... Presque tout le charme fut détruit aux premières tentatives de Fronsac contre sa vertu ; elle aperçut le but auquel cet amant audacieux tendait, et ce but, un époux le lui faisait abhorrer. La défense fut vigoureuse, sanglante même... ; des égratignures sillonnèrent le joli visage de Fronsac. Mais l'élève de Villars était formé aux assauts ; il ne tarda pas de gagner beaucoup de terrain, et s'aperçut bientôt qu'il avait des intelligences dans la place.... En effet madame Michelin venait de découvrir, en combattant, qu'il pouvait y avoir en amour quelque chose de plus heureux que la contemplation... C'en était fait ; l'occasion seule manquait, mais elle ne manqua pas longtemps.

Le duc, qui avait besoin d'éloigner Michelin, lui procura, coup sur coup, plusieurs ameublements à renouveler dans des châteaux, où le miroitier était obligé de se rendre. Madame la maréchale de Villars, devenue l'amie de Fronsac, après avoir été un peu plus, s'empressa de donner sa pratique au bonhomme, pour faciliter charitablement le déshonneur de sa femme ; et puis elle se plaisait à se faire expliquer par son jeune ami tout ce qui se passait entre lui et la jolie blonde. La duchesse riait aux larmes quand Fronsac lui disait que sa dévote éprouvait autant de remords qu'il y avait de lacunes dans la série des péchés ; que ces fréquentes réminiscences du scrupule le mettaient quelquefois dans le cas de manquer d'arguments victorieux, et qu'il serait peut-être obligé d'abandonner madame Michelin à son repentir.

Jusqu'alors le duc avait reçu la miroitière à sa petite maison meublée par le mari ; mais un jour que cet honnête marchand devait coucher au château de la duchesse de Villars, Fronsac déclara à madame Michelin qu'il viendrait, le soir, remplacer l'absent. Il ne fallait, pour s'assurer une sécurité parfaite, qu'endormir profondément une grosse fille de boutique, âgée d'environ vingt ans,

et dont la chambre touchait à celle de la miroitière... On craignait que la demoiselle n'eût le sommeil léger pendant une entrevue nocturne, où le calcul des précautions serait difficile ; la marchande reçut, des mains de son amant, un narcotique bien innocent, mais bien sûr, qui fut glissé, au souper, dans le verre de la grosse fille, et l'on fut tranquille.

Or je dois dire maintenant pourquoi Fronsac tenait tant à passer la nuit rue Saint-Antoine ; car il ne se trouvait, au domicile de Michelin, aucun élément de bonheur que le duc n'eût déjà possédé à sa petite maison. Mais il avait remarqué chez madame Michelin une jeune et jolie brune, nommée madame Renaud ; c'était une voisine, une amie, une amie sincère même, comme on le verra bientôt. Elle était veuve, avait la physionomie animée, l'œil étincelant ; la conquête semblait assurée. On glissa un soir une lettre, qui fut reçue et cachée avec empressement ; elle annonçait qu'on irait en recevoir la réponse chez la veuve, logée dans la même maison que le miroitier. Fronsac y alla en effet, en paraissant se tromper d'étage ; et la réponse fut complète.... Le veuvage même quelquefois l'amour un train de poste. Mais notre roué craignait de ne pouvoir se tromper de porte une seconde fois, sans éveiller les soupçons de madame Michelin ; il demanda à celle-ci le commencement d'une nuit, pour avoir occasion d'en accorder la fin à madame Renaud.

Madame Michelin trouva bien courte la moitié de séance que son amant lui donnait ; il y avait en elle, cette nuit-là, une source inépuisable de remords ; mais Fronsac lui dit qu'au lever du soleil il devait être à Versailles pour la chasse du roi ; il quitta la désolée miroitière, monta un étage, et se trouva près d'une femme sans remords, mais qui n'en aimait pas moins les consolations. On ne songe pas à tout ; Fronsac fut réveillé en sursaut par la vieille servante de madame Renaud, qui, ayant une clef de l'appartement de sa maîtresse, venait, comme de coutume, allumer son feu. Le duc, la tête cachée sous les draps, exprima à voix basse son inquiétude à la jolie brune sur la présence d'un témoin qui allait rendre sa retraite difficile. Madame Renaud le rassura en lui disant qu'elle allait envoyer sa cuisinière au marché, et que, pendant son absence, il aurait, pour se retirer, tout le temps nécessaire.... et au delà, ajouta-t-elle, par une réflexion matinale de brunc. La servante étant partie, Fronsac s'habillait diligemment. Tout à coup la clef tourne de nouveau dans la serrure, la porte s'ouvre... ; c'est

madame Michelin.... Qui pourra peindre la stupéfaction du duc, encore en caleçon, et celle de madame Renaud, sans jupe, à cet aspect inattendu ! Ayant rencontré la vieille servante sur l'escalier, l'intéressante dévote l'avait priée de lui ouvrir l'appartement de sa maîtresse ; elle venait engager son *excellente amie* à déjeuner avec elle. Le coup de théâtre était d'un genre tout à fait pittoresque... Ici, Fronsac, les yeux fixes, la bouche béante, tenant sa culotte d'une main immobile ; là, madame Renaud, rentrant avec précipitation dans son lit, et jetant les draps par-dessus sa tête, pour dérober sa honte ; près de la porte, madame Michelin, le visage pâle, la respiration haute, le sein agité ; à côté d'elle, l'honnête servante, la clef à la main, l'étonnement dans les yeux, un demi-sourire sur les lèvres, et disant sans doute tout bas : « Peste ! » madame n'est pas si veuve... »

Je passe sur les reproches, les larmes, les tentatives de justification, les aveux plus francs et les pardons sollicités en faveur de la fragilité humaine. L'affaire n'était pas facile à arranger ; mais, comme madame Michelin s'était trahie, et qu'elle avait besoin du secret, le duc parvint à rétablir la bonne intelligence entre les rivales ; il les fit même embrasser, et la réconciliation fut scellée par un déjeuner chez madame Renaud.

Mais cette pacification, à laquelle Fronsac avait travaillé, cessait d'être piquante du moment où elle était obtenue ; le duc, en se retirant, songea à faire encore jaillir quelques étincelles de plaisir d'une double intrigue dont il allait être las. Il s'arrêta au projet de réunir un soir, à sa petite maison, ses deux maîtresses du faubourg Saint-Antoine, sans les prévenir qu'il s'agirait d'un *trio*.

Au jour indiqué, madame Michelin arriva la première... Notre dévote commençait à se former ; elle débuta par montrer une renaissante colère au perfide qui s'était fait, disait-elle, un cruel plaisir de la sacrifier, et sa fureur allait sans doute s'accroître en proportion du désir qu'elle avait d'être consolée, quand le son de la sonnette se fit entendre... Nouveau coup de théâtre ; c'était madame Renaud !

« Ah ! c'est trop fort, s'écria madame Michelin en quittant l'ottomane sur laquelle elle était assise... Monsieur le duc, vous êtes un monstre.

— Il y a des jours où je le désirerais, répondit l'effronté.

— Vous êtes un scélérat, monsieur, dit madame Renaud, dont l'œil noir lançait des traits de flamme sur le duc.

— L'épithète est dure, belle dame, répliqua Fronsac avec un sourire malin... Il me semble cependant que je ne vous ai rien volé.

— Laissez-moi sortir, reprit la dévote, ... que j'aie mourir de honte.

— Du tout, dit Fronsac en l'arrêtant, ce genre de mort ne serait pas de circonstance.

— Finissons, monsieur le duc, poursuivit résolument la veuve... Choisissez entre nous, et qu'une seule ait à regretter de vous avoir connu.

— Oui, choisissez, répéta la miroitière avec un sourire amer... et donnez à madame le triomphe qu'elle attend du choix.

— Ah ! voisine, ne nous fâchons pas, ajouta madame Renaud avec bonhomie.

— Choisir, mesdames, y pensez-vous bien ? continua le duc en conduisant ses deux maîtresses devant une glace ; regardez-vous, et jugez si l'option est possible.

— Que prétendez-vous donc faire ? demanda madame Michellin avec surprise.

— Vous rendre un hommage égal, répondit le mauvais sujet.

— Un partage ! murmura la brune en accompagnant ce mot d'un sourire dédaigneux.

— Pourquoi pas, si la partie répond à l'idée que vous vous faites du tout ? repartit M. de Fronsac d'un ton hautain.

— Voisine, c'est une chose à vérifier, reprit la veuve avec sa vivacité ordinaire. L'amour-propre ne conduit à rien ; mettons le nôtre de côté, et réunissons nos efforts pour reconnaître si celui de monsieur est aussi bien fondé qu'il le prétend.

— Excellente idée, madame Renaud ! s'écria l'athlète provoqué ; et, pour que le stérile honneur du pas ne puisse vous diviser, que le sort décide de la priorité. »

A ces mots, le duc prend un livre sur son bureau, puis une épingle, et semble attendre que ces dames devinent sa pensée. Madame Renaud est la première à la saisir.

« Allons, voisine, poursuivit-elle, le vin est tiré, il faut le boire ; je vous donne l'exemple... A la plus basse lettre piquée appartiendra le pas... F, s'écria la veuve après avoir enfoncé l'épingle dans le livre.

— La lettre est significative, dit Fronsac en riant, A vous, ma-

dame Michelin, ajouta-t-il en guidant un peu de force sa main blanchette.

— C'est un E, » s'écria à son tour la miroitière avec un sourire qui n'était pas dévot.

Le duc recommanda alors à madame Renaud de parcourir le livre très-curieux qu'elle tenait encore, tandis qu'il allait faire admirer à son amie, d'un cabinet voisin, un magnifique point de vue qu'il lui montrerait ensuite à elle-même.

La sémillante veuve, malgré l'intérêt du volume, trouva que le couple du cabinet admirait bien longtemps la perspective annoncée; pour l'heureuse miroitière, elle ne se lassait point de ce coup d'œil... Fronsac ouvrait déjà la porte, qu'elle soutenait encore n'avoir joui que d'une échappée de vue. A votre tour de lire, voisine, dit madame Renaud, en remettant le livre à sa vermillie devancière; et le cabinet se referma.

Au retour des deux admirateurs, on fit un goûter délicat, qui acheva de rendre à madame Michelin toute sa bonne humeur; à la fin du repas, ces dames firent entendre qu'elles seraient enchantées d'admirer de nouveau le point de vue.

« Pas ce soir, répondit le duc, il se fait tard, et l'œil se fatigue; mais nous y reviendrons; on ne peut pas tout voir dans un jour. »

Il est survenu, dans les derniers temps, à Louis XIV, une véritable passion pour son peuple; sa majesté veut qu'on le protège avant tout. « *Justice et clémence*, disait dernièrement ce prince, » tardivement populaire, au chancelier Voisin; voilà tout ce que » je vous demande. » Le roi gronda le même jour un secrétaire d'État qui avait déchiré le platet d'un exilé. « Quoi! monsieur, » s'écria-t-il, vous refusez aux malheureux la consolation de me » faire lire leurs excuses!... Je souhaiterais vivre encore quelques » années, répète souvent ce monarque, pour voir le peuple » *gros et gras*. » Pourquoi faut-il que cette réminiscence de la *poule au pot* du bon Henri arrive si tard à son petit-fils! Il y a maintenant beaucoup à faire pour *engraisser* la nation, et sans doute il reste trop peu de jours à Louis XIV pour rendre à la France l'embonpoint qu'il lui a ôté. Ce vain effet des terreurs d'une autre vie eût été plus salubre au temps où toutes les prospérités du royaume étaient sacrifiées à un amour de la vaporeuse renommée, que les rois n'acquièrent qu'au prix du bonheur des

peuples, et par le sacrifice du plus pur de leur sang. Cette sollicitude royale, que notre maître retrouve au bord de sa tombe, que ne l'inspira-t-elle en 1684, en 1685, lorsqu'une farouche intolérance décimait, en son nom, les habitants de nos provinces méridionales, et substituait les persécutions à la protection que les princes régnants doivent à leurs sujets ?

Encore aujourd'hui, Louis XIV, au milieu des craintes religieuses qui l'obsèdent, persécute les Français par l'instigation du sombre Le Tellier : les prisons se remplissent de jansénistes ; des évêques sont éloignés de leurs sièges pour n'avoir pas accédé à la bulle *Unigenitus*, obtenue de Clément XI ; et le vertueux cardinal de Noailles est banni de la cour de France, condamné dans celle de Rome, abreuvé d'amertumes, menacé de déposition, parce qu'il ne veut pas voir de crime là où il n'en existe point en effet. Car la postérité rira de pitié en apprenant que cette bulle *Unigenitus*, qui divise tout le royaume, qui empoisonne les derniers jours du roi, fut motivée par quelques rêveries écrites, trouvées dans les papiers du père Quesnel, et par un livre obscur, ouvrage de sa vieillesse. Mais Quesnel, mort depuis longtemps, fut l'ami du cardinal de Noailles, que Le Tellier veut abattre parce que l'autorité de cet archevêque de Paris le gêne. La bulle *Unigenitus*¹ ou la *constitution* qui condamne l'ouvrage de Quesnel, avec cent et une propositions dites jansénistes, n'est guère que le prétexte de la haine sanglante que le jésuite a vouée au prélat. Telle est, en résumé, la grande affaire de conscience pour laquelle des monceaux de lettres de cachet envoient dans les prisons ou exilent les *appelants*. Voilà comment on songe à fermer les plaies de la guerre, à réparer les maux de la patrie, à faire disparaître cette livrée de misère qui couvre toute la France.

Il est une case de nos imaginations françaises où n'entrent presque jamais ni les inquiétudes, ni les soucis, et qui n'est remplie que des idées du plaisir. Obéissant aux inspirations qui sortent de ce compartiment moral, les bons Parisiens remplissent chaque soir le parterre des théâtres, quand le spectacle les attire, et, tant qu'il dure, toutes les cases cérébrales d'inquiétude et de chagrin sont hermétiquement fermées. Le public, mu par cette heureuse disposition d'esprit, s'était porté en foule à la première représen-

¹ Cette fameuse bulle, devenue si célèbre, et dont les conséquences remplirent presque tout le règne suivant, fut donnée à Rome en septembre 1713.

tation de *Xerxès*, tragédie de Crébillon ; mais la bonne humeur des spectateurs ne s'est pas soutenue. L'ouvrage, vicieux dans toutes ses parties, a provoqué les plus bruyantes expressions de mécontentement. Le rideau étant tombé, l'auteur est monté sur le théâtre, a redemandé froidement aux acteurs les rôles de *Xerxès*, et les a jetés au feu devant tous les assistants. « Je me suis » trompé, disait Crébillon en consommant cet auto-da-fé littéraire, le public vient de m'éclairer ; je complète la justice qu'il » m'a faite. »

Quelque résigné que se montre un poète tombé, il lui est bien permis d'éprouver un peu de déplaisir ; il n'y a donc pas de charité à le plaisanter en pareille occurrence, et la repartie du dépit est vive. Une actrice fort galante, et qui passe pour avoir laissé des suites cuisantes de ses faveurs, eut la malheureuse idée de se moquer de Crébillon, parce que tous les personnages de sa tragédie mouraient : « Quand nous donnerez-vous la liste des gens » tués dans l'action ? lui demanda-t-elle en riant. — Je vous la » donnerai, mademoiselle, répondit le poète, aussitôt que vous » m'aurez remis la liste des guerriers blessés dans les combats » que vous avez soutenus.... » On devine de quel côté furent les rieurs.

M. de Fronsac est devenu duc de Richelieu, par la mort récente de son père, qui lui laisse une fortune considérable, mais embarrassée, le défunt ayant été toute sa vie un dissipateur. Au milieu des nombreuses démarches que les affaires de Richelieu exigent, il a dû ralentir un peu la marche de ses intrigues galantes, et celles qui avaient été conduites précédemment à leur conclusion ont été tout à fait oubliées. De ce nombre est l'amour en partie double de notre roué avec mesdames Renaud et Michelin ; ni l'une ni l'autre n'ont eu signe de vie, depuis un mois, de leur amant en commun. Avant-hier le duc de Richelieu roulait avec fracas sur le boulevard, dans son riche équipage, lorsqu'il aperçut M. Michelin qui marchait lentement sur l'un des côtés de cette promenade... Le miroitier était en grand deuil... Cette vue causa au jeune seigneur un saisissement douloureux. Il tire le cordon, fait arrêter son carrosse, et envoie un laquais prier poliment M. Michelin de venir lui parler. L'honnête marchand, selon le privilège de son état de mari, ignorait l'intrigue de sa femme avec Richelieu, bien que celui-ci l'eût racontée à tout le monde ; il

estimait, il chérissait même, dans le séducteur, un homme qu'il avait trouvé ardent à le protéger et à favoriser le débit de ses glaces... Peut-être ignorera-t-il toujours ce qu'il lui doit d'ailleurs. Michelin s'empessa donc de se rendre à l'invitation de son protecteur, qui, l'ayant vu suivre la même direction que sa voiture, le fit placer à côté de lui.

« Que signifie ce deuil, monsieur Michelin ? demanda Richelieu.

— Hélas ! monsieur le duc, répondit le miroitier en portant son mouchoir sur ses yeux, c'est le deuil de ma pauvre femme.

— De votre femme ? s'écria le duc, dont le cœur venait de se serrer de manière à lui couper la respiration.

— Je la perdis il y aura demain huit jours.... La chère créature ! le spectacle de son agonie est toujours là devant moi... Je vois partout son visage angélique... »

— Ah ! monsieur, que vous me faites mal ! dit avec un bruyant soupir Richelieu, qu'agitait déjà un secret remords.

— Non, jamais je n'oublierai ces beaux yeux bleus à moitié éteints, et fixés sur moi avec une tendresse suppliante dont je ne puis soupçonner le motif.

— Grâce, grâce, monsieur Michelin ;... et de grosses larmes tombaient des yeux du débauché, que déchirait un poignant regret.

— Que monsieur le duc est bon de partager ma douleur... Ah ! j'ai toujours bien pensé que monsieur le duc était pour moi un respectable ami... Dieu vous bénira, excellent seigneur, il vous bénira.

— Assez, Michelin, assez ; vous me faites mourir...

— Que de reconnaissance ! ajouta le mari déshonoré en baisant les mains du perfide séducteur. Puis il poursuivit : Oui, cette malheureuse enfant me regardait avec un air qui me perçait le cœur... Elle me serrait la main de ses petits doigts déjà glacés par la mort, et répétait à chaque instant, dans le transport qui l'agitait : « Vous me pardonnerez ; n'est-ce pas, monsieur Michelin, que vous me pardonnerez ?... Mon cœur était tout à Dieu... J'ignorais que le démon pût prendre une forme si séduisante... Ah ! c'est qu'il était si beau, si beau !... Mais son âme... elle n'était pas changée... » Et la pauvre femme ajoutait avec un rire sinistre : « Je l'ai vue son âme !... et je meurs... »

— Ah ! cessez, cessez, monsieur, cette terrible description,

s'écria le duc, dont le visage était entièrement décomposé... Voulez-vous donc me déchirer les entrailles ?

— Pardon, mon digne protecteur, pardon ; je sens que j'ai été trop loin.... Mais quel ange j'ai perdu!... Elle avait bien du respect pour vous, monsieur le duc ; car, au moment où son âme allait s'envoler au ciel, elle m'a dit : « Quand vous verrez M. de Fronsac, vous lui direz que je meurs pour... » Elle n'a pu achever, mais un sourire céleste accompagnait son dernier soupir.... La chère petite ! elle songeait sans doute à toutes les obligations que je vous ai.

— Monsieur Michelin, interrompit le duc d'un air sombre, vous m'avez dit que vous alliez rue du Temple ; nous y voici ;.... adieu.... »

Le miroitier salua M. de Richelieu, descendit, et s'éloigna tristement. Le pauvre homme était loin de penser qu'il venait d'exercer une terrible vengeance.

Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne, mourut au commencement de l'année. Cette princesse ne fut pas fidèle à son mari, mais elle le fut à sa fortune, qu'elle contribua à relever. M. le duc de Beauvilliers termina aussi en 1714 sa carrière honorable ; son père, mort en 1687, n'avait été que courtisan et membre de l'Académie par usurpation ; le Beauvilliers que nous regrettons aujourd'hui eut des titres plus solides à l'estime publique. Ce seigneur se montra digne de seconder Fénelon dans la réforme du naturel vicieux de feu le duc de Bourgogne : à ce vertueux gouverneur du petit-fils de France appartient moitié de la gloire acquise à ses deux instituteurs pour en avoir fait un prince honnête homme. Beauvilliers connut, dit-on, le secret du pèlerinage à Versailles d'un prétendu maréchal ferrant, de Salon en Provence, à qui la feue reine avait apparu un soir au pied d'un arbre. Il est bien vrai qu'il y a longtemps, une espèce de villageois vint à la cour raconter que Marie-Thérèse s'était montrée à lui couverte d'une robe blanche toute étincelante d'étoiles, et lui avait ordonné, du milieu des nuages sur lesquels elle était descendue du ciel, de venir trouver le roi pour lui faire, de sa part, une recommandation qui n'a point transpiré. Le paysan fut d'abord interrogé par M. de Pomponne, ensuite par Louis XIV lui-même, qui, selon la chronique populaire, demeura stupéfait de la révélation que lui fit cet d'une certaine circonstance connue de sa majesté seule,

Beauvilliers, que le roi rendit alors confidant de son entretien avec le maréchal de Salon, levait les épaules quand on lui en parlait. Du reste, le bruit courut, dans le temps, que ce pèlerin n'était qu'un comédien payé par madame de Maintenon, et le message de l'autre monde, que l'injonction supposée faite par Marie-Thérèse à Louis XIV de déclarer son mariage avec la dévote marquise.

Le duc de Saint-Aignan fit constamment entendre, dans le conseil, la voix de la raison, de l'honneur et d'une courageuse fermeté... De semblables voix retentissent rarement à l'oreille des rois, et les peuples doivent s'affliger quand elles se taisent.

CHAPITRE XLV.

1715.

Mort de Fénélon. — Encore un mot du *Télémaque*. — Madame des Ursins est près de régner en Espagne. — Le fanatisme fait changer de résolution à Philippe V. — L'abbé Alberoni. — Ambassade de ce prêtre à Parme. — Le courrier. — Calcul d'un ambitieux. — Elisabeth de Parme, reine d'Espagne. — Disgrâce de la princesse des Ursins. — La robe de cour et de la paille pour lit. — La princesse des Ursins et son écuyer. — L'ambassadeur de Perse. — Longues et singulières difficultés pour l'entrée à Paris de cet envoyé. — Diplomatie à coups de crosse. — Les dames courent chez Méhémet Risabeg. — Examen qu'il fait de leurs charmes. — Elles dansent devant l'ambassadeur. — Repas persan. — Folles orgueilleuses à la cour. — Cérémonie de la réception. — Réciprocité galante de la duchesse de Richelieu. — Le donneur d'avis officieux. — Caprice de madame de Berri pour Richelieu. — Service d'un écuyer dans un boudoir. — Tendres adieux de Louis XIV et de l'électeur de Bavière. — Le régiment de la calotte. — Départ de l'ambassadeur de Perse. — Son ambassade était une mystification. — Le coin de nappe, les jambes enfées. — Variation dans les modes. — Les hauts talons, les mouches. — Philippe V reprend Majorque. — Fin des guerres de la succession. — L'Almanach du Diable. — Beau trait du chancelier Voisin. — Maladie de Louis XIV. — Sa mort. — Effet public de cet événement. — Résumé du règne de Louis le Grand.

Le précepteur de feu M. le duc de Bourgogne a suivi de près dans la tombe son gouverneur. Fénélon mourut le 5 janvier, dans son diocèse, qu'il ne quittait plus depuis longtemps. Le courtisan Dangeau a reçu du roi la permission de mettre sur le journal qu'il tient à la cour : « On apprit hier la mort de M. l'archevêque de Cambrai, homme d'un mérite *extraordinaire*, et qui est universellement regretté. » Mais sa majesté n'en a pas moins brûlé, de sa main, tous les manuscrits que le duc de Bourgogne avait

conservés de son précepteur, ce qui prouve que Louis XIV ne prend pas une part bien active au regret universel. Qui ne sait, d'ailleurs, que, depuis l'apparition du *Télémaque*, Fénelon vivait dans la défaveur? Louis XIV vit dans cet ouvrage enchanteur des allusions critiques sur son règne, et tout porte à croire que l'historien, ou plutôt le poète, se proposa d'y en mettre en effet. Quoi qu'il en soit, le grand roi crut être le modèle de ce Sésostriis triomphant avec une fastueuse vanité, et de cet Idoménée, plus empressé de favoriser le luxe au sein de la naissante colonie de Salente, que de répondre aux premiers besoins d'une nation. Telle fut la cause irrémissible de la disgrâce du vertueux prélat. La leçon était trop précise, trop directe. Les souverains permettent quelquefois qu'on les éclaire; ils ne pardonnent jamais à ceux qui les ont blâmés.

De cinquante-cinq ouvrages que laisse Fénelon, on ne lit guère que son *Télémaque*. M. de Cambrai composa ce chef-d'œuvre dans son diocèse, au milieu des persécutions que lui faisaient subir les cours de Rome et de Versailles; il n'est donc point exact de dire que *Télémaque* ait été conçu et exécuté pour servir à l'éducation des enfants de France. Fénelon ne travailla que trois mois à la composition d'un roman philosophique où tous les genres de mérite se trouvent réunis, et l'on assure qu'il n'y a pas dix lignes de raturées sur le manuscrit original. Il faut encore reléguer parmi les fables la version où il est dit qu'un domestique de l'illustre prélat, lui ayant dérobé une copie du *Télémaque*, la fit imprimer à son insu, et que nous devons à cette infidélité l'un des plus beaux monuments littéraires de notre grand siècle. Il est bien constaté que Fénelon livra lui-même son livre à l'impression.

Il serait à désirer, pour cet homme supérieur, qu'il n'eût jamais aspiré qu'à la gloire des lettres; on regrette de savoir que M. de Cambrai, n'ayant pas eu assez de vertu pour oublier que le cardinal de Noailles participa sans fiel à sa condamnation, se soit réuni aux jésuites pour tourmenter, par ses écrits, ce digne archevêque de Paris..... Il est donc bien peu de vertus sur lesquelles les passions n'aient pas quelque prise!

Philippe V, veuf depuis le 14 février 1714, convola à de secondes noces, le 24 décembre de la même année, en épousant Elisabeth, fille du duc de Parme. Un grand événement précéda l'arrivée de la nouvelle reine : Marie-Anne de la Trémouille, princesse des

Ursins, dans un but que j'expliquerai bientôt, était allée, avec le roi, au-devant de la princesse; elle l'avait rejointe à quinze lieues de Madrid, et se disposait à la complimenter, lorsqu'elle en reçut l'ordre, très-durement exprimé, de sortir sur-le-champ des terres d'Espagne. Reprenons les détails de cette singulière aventure.

J'ai dit ailleurs que, dès son arrivée à la cour de Madrid, madame des Ursins avait détourné sur elle une partie des habitudes ardentes que Philippe V tient de son grand-père, et qu'il satisfait, depuis quatorze ans, avec la première femme qui se rencontre sous sa main. A peine Marie-Louise de Savoie avait-elle fermé les yeux, que la vieille favorite recevait un hommage impur dans l'appartement même de la reine, encore drapé de velours noir, semé de larmes d'argent; et, le surlendemain du jour où les restes de la feue reine furent descendus sous les voûtes de l'Escorial, le roi soupaît en tête-à-tête avec la *camarera major*. Ce repas parut indécent, non-seulement à cause de la circonstance inopportune dans laquelle il avait lieu, mais encore parce qu'il montrait une sujette à la table du souverain, innovation contraire aux lois de la monarchie, et qui révolta toute la cour. De l'intérieur du palais, les murmures s'étendirent dans la ville : le peuple castillan, habitué à regarder son prince comme un dieu, parce qu'il se croit lui-même au-dessus du commun des hommes, fut indigné que le roi méprisât ouvertement des préjugés héréditaires... Les habitants de Madrid avaient naguère supporté les plus lourds impôts, souffert les plus rudes privations, couru les plus grands dangers, sans laisser entendre une plainte; et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent pour un souper contre l'étiquette. Pendant que ces agitations éclataient dans la ville, le confesseur du roi, confident de l'amour de ce prince pour la princesse des Ursins, le soutenait théologiquement dans une dispute avec le confesseur de la feue reine, lequel trouvait cette passion hétérodoxe. Or le premier de ces deux pères obtint si complètement raison, qu'il ne tarda pas de prouver au monarque lui-même que sa majesté, pour être agréable à Dieu, devait tendre une main conjugale à la favorite, et l'élever jusqu'au trône d'Espagne. De son côté, madame de Braccino avait insinué à Philippe V qu'elle n'avait que soixante ans, ce qui n'était que le double de l'âge du prince, mais il savait que sa maîtresse perdait vingt ans en certaines occasions. Une bien petite circonstance empêcha le mariage, au moment où tout était prêt pour le célébrer. La princesse des Ursins, je ne sais pas bien pourquoi,

voulait que le roi logeât au palais le duc de Médina-Céli; sa majesté y consentait volontiers; mais il fallait, pour cela, agrandir ce palais, qui n'est pas à beaucoup près un Versailles. On se décida à s'emparer d'un couvent de capucins attenant à l'édifice royal; car, en Espagne, les institutions monacales adhèrent toujours par quelques points aux grandeurs. Ce n'était pas une petite affaire que de déposséder ces pères barbus; les murmures qu'avait excités le souper scandaleux se reproduisirent lorsqu'on vit les franciscains sortir processionnellement de leur maison; ils redoublèrent quand on enleva le saint sacrement de l'église, et les clameurs devinrent extrêmes à la vue des cadavres exhumés des caveaux où reposaient sept à huit générations de ces bons religieux.

Tout Madrid se rassembla tumultueusement sous les fenêtres du palais; des cris séditieux parvinrent jusqu'aux oreilles de Philippe V, assis en ce moment sur un lit de repos, à côté de sa vieille favorite..... Ce prince se leva précipitamment, et, se passant la main sur le front, il dit d'un ton soucieux: « Notre commerce, » je le vois, scandalise la nation; princesse, veuillez me choisir » une femme. » Madame de Braccino était loin de s'attendre à un si brusque changement de résolution; elle dissimula pourtant son dépit, et se prépara à changer aussi la direction de ses batteries.

Il y avait à Madrid un prêtre italien, fils d'un jardinier de Parme, et qui se nommait Alberoni. Cet abbé, que M. de Vendôme avait introduit à la cour de Philippe, possédait toute la confiance de madame des Ursins; ce fut lui qu'elle consulta sur le parti qu'elle devait prendre pour sortir de la fâcheuse position où elle se trouvait, le priant de la diriger dans le choix d'une femme qui fût d'étoffe à se contenter du titre de reine. « Je vous comprends, » madame, répondit Alberoni, et vous serez certaine de régner » encore, en disposant de la main du roi en faveur d'Élisabeth, » fille du duc de Parme. C'est une princesse douce, timide, facile » à mener; nous chercherions vainement une reine qui pût mieux » nous convenir. »

La princesse des Ursins s'empressa de parler d'Élisabeth à Philippe V, et lui proposa d'envoyer à Parme l'abbé Alberoni pour négocier le mariage. Sa majesté dit à la favorite qu'il épouserait qui elle voudrait; que le choix était indifférent, pourvu qu'on lui donnât une femme, et qu'autant valait la princesse de Parme qu'une

autre. Mise parfaitement à son aise par cette vocation conjugale d'un cynisme parfait, madame de Braccino fit expédier des provisions d'ambassadeur à son agent, qui partit aussitôt pour la cour de Parme, bien décidé à se prévaloir auprès du duc, son souverain, de la haute alliance qu'il faisait former à sa maison.

Mais à peine Alberoni avait-il été présenté au prince italien et à sa fille, qu'il vint à la connaissance de la princesse des Ursins qu'Élisabeth, loin d'être douce, timide, facile à manier, était, au contraire, hautaine, absolue, et disposée à s'emparer de ce pouvoir auquel on la supposait portée à se soumettre. Bien fixée à cet égard, la favorite fit partir sur-le-champ un courrier, portant à l'abbé Alberoni l'ordre de suspendre la conclusion. Ce messenger arriva à temps; mais le prêtre italien était un homme habile; il calcula rapidement les conséquences de ce contremandement. Le résultat immédiat était, dans tous les cas, la ruine infaillible de son crédit auprès de madame des Ursins, qu'il avait trompée afin de se faire bien venir de la cour de Parme; et, le mariage une fois rompu, tout autre moyen de faveur serait perdu pour lui, puisque, par le fait de la rupture, il mécontentait aussi le prince parmesan. Il fallait donc que, dans l'intérêt bien entendu de son ambition, le négociateur passât outre à la défense de la favorite. L'avantage de cette conduite lui apparaissait clairement : son crédit à la cour de Parme était assuré; de plus, l'influence qu'il acquerrait à celle de Madrid, par un service éminent rendu à la jeune Élisabeth, qu'il faisait reine d'Espagne, compensait et au delà sa disgrâce auprès de la vieille duchesse de Braccino. Convenons que si Alberoni n'est pas jésuite, il serait bien digne de l'être. L'astucieux abbé, qui avait fait toutes ces réflexions en paraissant lire attentivement la dépêche, et avant que le courrier fût sorti de son cabinet, relève tout à coup la tête avec résolution, avec audace, et dit à cet homme : « Écoute, veux-tu vivre, prends cet or, » cache-toi, et arrive demain. » La bourse était lourde; la conscience d'un postillon peut être faible : celui-ci accepta l'offre séduisante qui lui était faite. Il sortit secrètement de la ville, passa vingt-quatre heures dans une chaumière du voisinage, et rentra le lendemain à Parme, en faisant claquer son fouet comme un messenger de la victoire. Alberoni avait eu, en effet, le temps d'en remporter une éclatante sur les vues dominatrices de la princesse des Ursins : le mariage était conclu; et les trophées de cette action lui étaient d'autant mieux assurés, que cet ambassadeur avait

révélé très-précisément au duc de Parme les obligations que sa maison avait à la politique subtile qu'il venait de déployer. Alberoni partit, sans perte de temps, avec la nouvelle reine d'Espagne, après avoir écrit à madame des Ursins une lettre remplie de témoignages de regret, de lamentations même, sur l'arrivée trop tardive du courrier.

Cependant la princesse, dévorant son chagrin et son inquiétude, se mit en chemin avec Philippe V pour aller au-devant d'Élisabeth, que le roi devait recevoir à quinze lieues de Madrid : on peut se faire l'idée de l'entretien des routes dans le royaume catholique, en apprenant qu'il fallut trois jours à sa majesté pour franchir cet espace. Le carrosse de madame de Braccino suivait de si près celui du roi, que, pendant ce court trajet, personne ne lui parla sans qu'elle s'en aperçût ; le soir, au lieu où ce prince couchait, elle s'enfermait avec lui, et ne laissait pénétrer auprès de sa personne que des courtisans sur la fidélité de qui elle pût compter. Cette femme adroite espérait ainsi conserver, aux yeux de la reine elle-même, une autorité telle sur l'esprit du monarque, que cette jeune princesse n'osât pas concevoir le projet d'attaquer ce colosse de crédit. Le dernier jour, Philippe V devait pourtant s'avancer seul au-devant de la reine ; il sentit qu'il ne pouvait se montrer à elle accompagné d'une femme dont la renommée pouvait avoir porté la qualité de favorite jusqu'aux oreilles d'Élisabeth. Il partit seul. Madame des Ursins se présenta le lendemain devant la nouvelle majesté ; elle se disposait à complimenter cette princesse, lorsqu'aux premiers mots de son discours elle fut interrompue par une brusque apostrophe.

« Vous n'êtes pas vêtue décentement, dit Élisabeth à la favorite, dont le sein était en effet découvert...

— Madame, répondit assez brièvement la princesse des Ursins, j'oserai représenter à votre majesté que cet usage, général à la cour de France, ne passe point pour une indécence.

— Il cessera, madame, d'en être ainsi à la cour d'Espagne.

— Votre majesté, reprit l'habile favorite, est bien faite pour y donner le ton ; et je le savais, madame, poursuivit la princesse en appuyant sur les mots, quand je désignais votre majesté au choix du roi.

— Vous êtes une impertinente, répliqua Élisabeth avec toute la vivacité italienne..., sortez,

— Le mot est fort, madame; vous n'êtes pas encore tout à fait en possession du rang que je vous ai donné.

— Sortez..., répéta avec un éclat de voix Elisabeth, non pas seulement de ma présence, mais des terres d'Espagne... Madame des Ursins ne bougeait pas...

— Misérable! s'écria la reine en la poussant hors de sa chambre...; sortirez-vous enfin... Allez, votre règne est passé.

— Le vôtre n'est pas encore commencé, dit madame de Braccino dans un accès de colère qui bannit sa prudence... Les rois peuvent avoir des maîtres sur la terre...

— Monsieur, poursuivit la reine avec fureur, en s'adressant au capitaine des gardes, arrêtez cette femme, faites-la jeter dans un carrosse, et qu'elle soit conduite hors de la frontière.

— Madame, répondit respectueusement l'officier, je vais prendre les ordres du roi : je dois représenter à votre majesté que lui seul a le pouvoir d'enlever la liberté à une personne du rang de la princesse.

— N'avez-vous pas l'ordre du roi, répliqua fièrement la reine, de m'obéir sans réserve?

— Il est vrai, madame.

— Allez donc, obéissez sans plus de réflexions... il y va de votre propre sûreté. »

La princesse des Ursins voulut en vain pénétrer auprès de Philippe V; il refusa de la recevoir. Ce faible prince, dès sa première entrevue avec Elisabeth, avait senti qu'il allait subir son ascendant; il n'osa pas soutenir sa vieille favorite, et celle-ci vit bien qu'après cette seconde disgrâce, comme après la première, elle ne pourrait ressaisir le crédit qu'à l'aide d'un pouvoir étranger... Mais elle avait peut-être commis une faute irréparable en se prévalant de ce pouvoir.

Conformément aux ordres de la reine, on renferma madame des Ursins, toute parée, dans un carrosse à six chevaux, où elle fut gardée par deux officiers. Elle roula ainsi vers la frontière pendant une nuit d'hiver, et dans des chemins faiblement éclairés par le reflet de la neige. La pauvre princesse, avec cette gorge découverte qui venait de scandaliser Elisabeth, tremblait de tous ses membres auprès des militaires qui l'accompagnaient. Un d'eux, ayant entendu le craquement de ses dents, lui offrit son manteau, qu'elle se hâta d'accepter.

Madame de Braccino, au bruit monotone des roues, se perdait

en conjectures sur les causes d'une disgrâce aussi subite : elle était loin de soupçonner Alberoni de trahison, et ne maudissait que la faiblesse de Philippe V, qu'elle appelait de l'ingratitude. L'exilée, toujours en réfléchissant, en se désolant, mais en espérant, continua sa route jusqu'à la frontière, au milieu de toutes les privations que les voyageurs rencontrent en Espagne : point de lit dans les auberges, excepté pour les muletiers, nulles provisions, pas même de table pour manger... Celle qui avait été sur le point de régner couchait, en habit de cour, sur quelques poignées de paille ; elle se nourrissait de deux œufs au plus, s'estimant heureuse quand elle n'y trouvait pas le poulet tout formé.

Pendant cette déplorable extrémité d'une femme qui régna quatorze ans sur son cœur, Philippe V, nonobstant les lettres déchirantes qu'il en recevait d'heure en heure, se couchait tranquillement, chaque soir, auprès de la reine italienne, qui répondait bien aux désirs impérieux de ce prince. Il n'était pas plus question à la cour de Madrid de la princesse disgraciée, que si elle n'y eût jamais vécu ; les grands, plus oublieux encore que les lièvres, n'ont pas besoin de courir pour perdre le souvenir de ceux dont la faveur a cessé. Le roi crut cependant devoir répondre une fois à son ancienne favorite : ce fut pour lui dire que ses pensions continueraient de lui être payées. Là s'arrêta la correspondance du monarque catholique ; mais celle de madame des Ursins n'a point cessé depuis son arrivée à la cour de France. Ses lettres prolongent, suivant elle, la chaîne de relations qu'elle juge prudent de perpétuer, en attendant qu'elle puisse reprendre auprès du trône espagnol la place qu'elle y occupa jusqu'ici.

Disons, nous qui devons voir plus froidement les choses, que le retour de faveur, ou plutôt de pouvoir, qu'espère madame de Braccino, ne paraît nullement probable : avec l'altière Elisabeth, la cour de Versailles doit entretenir à Madrid un agent plus jeune que cette beauté surannée ; la finesse ne doit plus être le premier élément à employer dans l'intérieur de Philippe V : c'est la fermeté. D'ailleurs les dérèglements de la princesse des Ursins ont en tant d'éclat, qu'une cour dévote ne peut en conscience se servir désormais d'une femmesi décriée. On avait passé à la galante veuve toutes ses intrigues illustres, y compris même les trois cardinaux dont, au dire d'un souverain pontife, elle faisait autrefois son déjeuner habituel ; mais on n'a pu lui pardonner ses amours avec son écuyer *Boutrot d'Aubigné*, fils d'un obscur procureur. Le comité

Maintenon fut surtout révolté du cynisme avec lequel madame des Ursins avoua, quelques années avant sa seconde disgrâce, cette inclination roturière, en interceptant un jour une lettre écrite à Louis XIV par l'ambassadeur de France à Madrid. Ce ministre, après avoir donné au roi des détails purement politiques, marquait « que madame de Braccino exerçait un empire despotique » sur leurs majestés espagnoles; mais qu'elle était elle-même « subjuguée par l'écuyer *Boutrot*, qui partageait publiquement sa » couche... » L'ambassadeur ajoutait *qu'on les croyait mariés*.

Cette dépêche était importante; la princesse ne crut pas devoir la retenir; elle voulait d'ailleurs prouver au roi que nul écrit ne partait de Madrid à son insu, et qu'elle y remplissait bien sa mission. Elle se borna donc à écrire de sa main, en marge de la lettre : *pour mariés, non*, et le paquet fut expédié à Louis XIV, qui s'écria, en reconnaissant l'écriture de la note marginale : « Voilà » une hardie commère ! »

Les réceptions à la cour de généraux des ordres religieux sont usées; Louis XIV, après avoir reçu solennellement tous ces princes tondus et barbus, manque, depuis quelque temps, de récréations; l'ennui revient sur l'eau. Pour l'éloigner au moins un moment, madame de Maintenon, à force de chercher dans le répertoire à peu près épuisé de ses expédients, a trouvé enfin qu'une audience donnée à l'ambassadeur d'un grand prince de l'Orient pourrait encore amuser le roi; et, comme la Providence aide toujours ceux qui commencent par s'aider eux-mêmes, il se trouva que, le mois dernier, un envoyé du roi de Perse était débarqué à Marseille, et s'acheminait vers Paris.

Le roi, ayant été informé de l'arrivée de cet ambassadeur, qui, si je puis me servir de cette locution vulgaire, venait comme mars en carême, envoya M. le baron de Breteuil au-devant de lui jusqu'à Charenton. Ce gentilhomme trouva ce mahométan, appelé Méhémet Rizabeg, couché auprès du feu, sur des tapis de Perse recouvrant une espèce de matelas; il avait les jambes croisées à la manière des Orientaux : M. de Breteuil a dit depuis qu'il lui avait fait l'effet d'un gros singe pelotonné près de la cheminée. En voyant l'officier du roi, Méhémet lui montra un siège, et s'appuya sur le coude pour écouter le discours, imitant l'emphase orientale, que le baron lui débita. Après ce premier compliment, auquel le Persan fit répondre par son interprète, il déclara qu'il

entendait que le *visir* des affaires étrangères vint le prendre lui-même, pour se rendre à Paris, dans un carrosse du roi ; qu'il y monterait seul, ne voulant pas se renfermer dans une boîte avec des chrétiens ; qu'au surplus il ferait son entrée à cheval, et ne la ferait qu'après la lune de février, pour éviter les jours malheureux.

La recherche du jour heureux ne fut pas l'affaire d'un instant : Méhémet dit qu'il feuilletterait sa loi à tête reposée, et ferait connaître plus tard sa détermination. Pressé de fixer très-prochainement le jour qu'il aurait choisi, l'ambassadeur, qui avait longuement consulté ses lunes, finit par trouver que le 7 février pourrait bien être exempt d'influences funestes. M. de Breteuil se rendit donc auprès de lui à cette date, accompagné du maréchal de Matignon. Méhémet commença par signifier à ces messieurs, avec une franchise plus orientale que diplomatique, que, ne pouvant se lever de son matelas devant des chrétiens, il les invitait à passer dans la pièce voisine, afin qu'il se disposât à partir. Le maréchal grommelait entre ses dents qu'il se sentait une vive démangeaison d'appliquer le plat de son épée sur le visage de son excellence persane ; M. de Breteuil le calma en l'entraînant, après avoir dit toutefois à Méhémet que, s'il ne devenait plus poli, il ne ferait point d'entrée à Paris, et serait renvoyé sans avoir eu d'audience du roi.

A peine les officiers de sa majesté étaient-ils hors de la chambre, que le Persan la quitta lui-même brusquement, et courut dans la cour se saisir de la bride d'un cheval pour monter dessus, et entrer seul dans la capitale. MM. de Matignon et de Breteuil, voyant qu'il allait falloir décidément emporter le cérémonial d'assaut, firent fermer la porte cochère ; s'adressant ensuite au diplomate mutin, ils lui dirent qu'ils le forceraient bien de descendre de cheval. Furieux, il parla de son sabre, mit la main sur la poignée, et talonna sa monture. Le maréchal fit entendre à Méhémet qu'il fallait bien qu'il se gardât de tirer son damas ; que les têtes étaient beaucoup plus chères en France qu'en Perse, et que bien que lui, ambassadeur, fût l'envoyé d'un cousin germain du soleil, il ne laisserait pas d'être pendu, s'il faisait une égratignure à un sujet de sa majesté très-chrétienne. Ce discours énergique, clairement traduit par un interprète français, calma un peu l'effervescence de notre Oriental ; il descendit assez paisiblement de cheval ; mais il alla se remettre sur son matelas, jurant qu'il ne le

quitterait plus. Il fallait cependant en finir ; Matignon appela six grenadiers.... Méhémet ne bougea pas. L'étiquette, il faut en convenir, commençait à prendre une singulière direction : « Ma foi, » dit Breteuil, le vin est tiré ; soldats, faites lever de force ce Persan intraitable... ; » et les militaires, avec la crosse de leurs fusils, stimulèrent l'ambassadeur à peu près comme un chien couché à qui l'on veut faire quitter la place. Le moyen réussit : l'envoyé se leva, traversa rapidement l'appartement, où il renversa deux gentilshommes qui obstruaient son passage, et courut se placer dans le carrosse qui l'attendait. Matignon, Breteuil et un introducteur y montèrent ; la marche commença. Méhémet se mit à boudier comme un enfant ; il ne dit pas un mot pendant toute la route, et, s'appliquant le nez contre les parois de la voiture, il tourna le dos aux trois gentilshommes qui l'accompagnaient.

La vue des dames parisiennes dérida tout à coup le front du boudier ; le sourire reparut sur ses lèvres ; il fut très-poli avec M. de Torcy, qu'on lui dit être le ministre des affaires étrangères ; enfin, par la médiation de celui-ci, l'ambassadeur tendit la main au maréchal de Matignon et au baron de Breteuil. Une nouvelle computation des lunes eut lieu pour le jour de la présentation au roi ; sa majesté daigna accepter le jour que le Persan avait choisi.

En attendant l'audience de réception, Méhémet Rizabeg parcourait la ville à cheval, avec son étendard déployé, et suivi de quatre cavaliers équipés comme lui à la persane. C'était un spectacle nouveau ; les Parisiens se foudroyaient, s'écrasaient pour en jouir. Les dames, même celles de la première qualité, se portaient avec une telle affluence chez l'ambassadeur, qu'il s'en trouvait souvent quarante dans sa chambre, et autant dans la pièce voisine, attendant leur tour d'admission. Mais, pour être reçues auprès de ce Persan, il fallait que les femmes priassent les cavaliers qui les avaient accompagnées de les attendre à sa porte, son excellence ne recevant pas les deux sexes ensemble. D'après un ordre que Méhémet avait établi, les hommes entraient chez lui le matin, et les dames le soir. Il traitait tout le monde poliment, faisait servir du thé, du café, des sorbets ; mais sans se lever, sans quitter sa pipe, à moins que ce ne fût pour examiner les femmes. Il en passait alors une sorte de revue, en se tenant très-près d'elles ; il lui arriva même de se rendre compte de certaines consistances par le toucher ; ce qui ne diminua nullement le nombre des jolies visitantes, tant on a le caractère bien fait à Paris. La

complaisance des curieuses fut telle, que bon nombre d'entre elles se prêtèrent à danser devant l'ambassadeur; on va jusqu'à dire que la condescendance de plusieurs alla beaucoup plus loin encore, et qu'elles ne s'en repentirent point... Tout cela se passait au son d'une musique placée dans la pièce voisine de celle où se faisaient les réceptions; cette musique était entretenue aux dépens du roi... Mais il y a gros à parier que quelques honnêtes maris en payèrent aussi les violons.

Méhémet Rizabeg prenait ses repas sur une nappe de brocart d'or, qu'on étendait sur le tapis de sa chambre. Son excellence persane mangeait avec une grande malpropreté: elle saisissait avec les doigts le riz, qui était son principal aliment, le pétrissait dans sa main d'une manière fort dégoûtante, et le portait à sa bouche à deux ou trois reprises. L'ambassadeur couchait ordinairement sur son matelas, en s'enveloppant d'étoffes de Perse; mais la bonté du lit qu'on lui avait donné dans son hôtel l'invita un soir à en faire l'essai, et il continua de s'en servir jusqu'à son départ.

Le 19 février, jour fixé pour la réception de Méhémet Rizabeg, le roi, enchanté d'avoir à déployer sa magnificence devant l'envoyé d'un monarque opulent, et de lui prouver ainsi que sa cour ne le cédait point, sous ce rapport, à celles de l'Orient, se leva de très-bonne humeur. Il ordonna que sa garde fût doublée; la veille, on avait dit, à l'ordre, que messieurs de la maison du roi seraient revêtus de leurs plus beaux habits. La même recommandation avait été faite aux princes et princesses du sang, ainsi qu'à tous les officiers de la cour; de plus, des courtisans empressés s'étaient chargés, pendant les trois ou quatre jours précédents, de déterminer le plus grand nombre possible de dames à se rendre, extrêmement parées, dans la grande galerie, le jour de la réception qu'on y devait faire. En un mot, rien ne fut négligé pour que la pompe de cette cérémonie étonnât l'étranger qui en était l'objet.... La royauté a ses jeux, et la vieillesse son enfance.

Le roi parut au grand lever avec un habit d'une étoffe mêlée d'or et de moire, brodé de diamants... Il y en avait pour douze millions cinq cent mille livres; ce qui rendait cet habit si pesant, que sa majesté fut obligée de le quitter immédiatement après la cérémonie. L'habit de M. le duc du Maine était orné aussi d'une broderie de brillants; celui de M. le comte de Toulouse l'était d'une garniture de pierres de couleur. Mais aucun costume ne parut aussi galant que celui de M. le duc d'Orléans: il était de ve-

lours bleu, avec broderie en mosaïque de perles et de diamants. Cet élégant habit fut admiré..... beaucoup plus que le roi n'eût voulu.

A onze heures et demie, l'ambassadeur de Perse, qui était descendu de carrosse au bout de l'avenue de Paris, pour faire son entrée à cheval dans la cour du château, en fit le tour avec sa suite, aussi à cheval, ainsi que le cortège français qui l'accompagnait. Louis XIV et les princes le virent arriver du balcon de la chambre de sa majesté, et, au moment où cet étranger mit pied à terre, vis-à-vis l'appartement de M. de Guiche, le roi et sa cour passèrent dans la grande galerie, au bout de laquelle le trône était élevé. Quatre cents femmes, magnifiquement parées, étaient assises sur un gradin à quatre rangs qui régnait tout le long de cette vaste pièce, du côté opposé aux croisées. Sa majesté, après avoir salué les dames en passant très-près du gradin, monta sur son trône aux cris unanimes de vive le roi. A la droite du monarque était le Dauphin, que madame de Ventadour tenait par la lisière; l'habit et le bonnet de son altesse royale resplendissaient de diamants. M. le duc d'Orléans prit place à la gauche du roi; des deux côtés, les autres princes du sang se groupèrent selon leur rang; derrière eux, se tenaient les quatre premiers gentilshommes de la chambre, le grand chambellan et le grand maître de la garde-robe. On voyait, dans le milieu de la galerie, une foule de seigneurs français et étrangers, habillés avec une recherche extrême : on distinguait parmi eux l'électeur de Bavière... Le roi seul était couvert. Au bas du trône, Coypel, le crayon à la main, jetait les premiers traits du tableau de cette superbe solennité; M. de Rose, secrétaire de l'Académie des inscriptions, placé près du peintre, se disposait à décrire la cérémonie que cet artiste devait peindre.

Enfin, cette foule brillante, qui réalisait les fictions prodigieuses de richesses qu'on admire dans les Mille et une nuits, étant placée entièrement, l'ambassadeur de Perse parut au bout de la galerie, et vit Louis XIV à l'autre extrémité. Du point où cet étranger aperçut le roi, ce prince semblait être le centre d'une auréole étincillante de pierreries; Méhémet s'arrêta frappé d'une magnificence devant laquelle eût pâlî le luxe même de l'Orient. Jusqu'à ce moment, les seigneurs français qui accompagnaient l'ambassadeur n'avaient pas été sans crainte de quelques nouvelles extravagances de sa part; mais ils se rassurèrent lorsqu'ils le virent commencer ses salutations, qui ne finirent qu'à son arrivée au pied du trône.

Le roi s'était levé, et avait ôté son chapeau ; il resta debout et découvert tant que l'Oriental s'avança vers lui. Méhémet s'étant arrêté au bas de l'estrade, le duc de Noailles lui présenta la main pour monter à la plate-forme, de laquelle il tendit au roi sa lettre de créance et ses présents. Il prononça ensuite un discours en langue persane, que traduisit, phrase par phrase, un interprète de sa majesté.

Les présents du roi de Perse sont tels, qu'un fermier général n'oserait pas les offrir à la femme d'un premier commis des finances : ils se composent de quatre cents perles fort médiocres, deux cents turquoises très-laidés, et deux petites boîtes d'or remplies d'un baume que les Orientaux disent merveilleux pour la guérison subite des blessures. Ce remède, ajoutent-ils, sort goutte à goutte d'un rocher renfermé dans un autre ; il est d'un très-grand prix : je veux bien le croire. Quoi qu'il en soit, quand Louis XIV eut remis ces objets entre les mains de M. de Torcy, ce ministre put les garder jusqu'à la fin de l'audience, sans en être ni chargé ni embarrassé.

L'ambassadeur persan n'amuse plus guère les Parisiens ; mais le scandale les amuse toujours ; il les enchante surtout, lorsqu'il sert complaisamment une vengeance, et constitue la revanche d'une trahison galante. C'est précisément ce qui a lieu aujourd'hui. Il n'y avait pas à Paris un ami de l'équité qui ne désirât que la jeune duchesse de Richelieu ne conçût enfin le projet de se venger d'un époux indigne de son amour ; cent courtisans se tenaient prêts à se faire les avocats d'une requête en réciprocité. Madame de Richelieu se passa de leur secours ; elle se fit justice à petit bruit.

Le duc a parmi ses domestiques un jeune écuyer fort bien tourné, et dont la prévenance attentive auprès de la duchesse alla, dès la première année d'un trop stérile mariage, jusqu'aux soins les plus minutieux. Les peines que l'on a confiées deviennent de moitié plus légères ; madame de Richelieu se sentit un grand besoin d'épanchement, et personne ne lui sembla plus propre à recevoir ses confidences que l'être complaisant qu'elle voyait si attentif à la servir. L'écuyer reçut donc le dépôt des chagrins conjugaux de la duchesse ; il la plaignit, soupira avec elle, et sa compassion alla même jusqu'à pleurer. L'épouse sans époux se sentit profondément touchée de l'intérêt du bel officier... Un confident qui pleure sur les maux qu'on lui confie, cela ne se voit pas tous les jours ! Celui-ci ne tarda pas de s'imaginer que si la duchesse lui

savait gré de mêler ses larmes aux siennes, elle ne pourrait trouver mauvais qu'il cherchât à en tarir la source, attendu que les consolations valent mieux encore que le partage de la douleur. Un soir que l'écuyer avait suivi madame de Richelieu dans la pièce la plus reculée de son appartement, il osa hasarder le commencement d'un aveu, fut encouragé, écouté avec émotion... ; il rentra ensuite dans sa chambre, mais le lendemain matin.

L'écuyer était aussi discret qu'heureux ; mais cacher les feux de l'amour n'est pas chose facile : ce sera toujours l'incendie le plus difficile à comprimer. Malgré toute la prudence des amants, leur commerce fut bientôt connu de tout le monde à l'hôtel de Richelieu, excepté du duc, auprès de qui personne dans la maison ne se souciait de prendre l'initiative d'une révélation. Le mari suppléa mit lui-même sur la voie celui de ses domestiques auquel il permettait le plus de libertés :

« Je donnerais cent louis, lui dit-il un jour, pour que ma femme me fit cocu.

— C'est inutile, monseigneur, répondit le valet, ce plaisir, vous l'avez gratis.

— Bah ! mais es-tu bien sûr de ce que tu dis ?

— Très-sûr, monsieur le duc ; et le valet officieux détailla à son maître ce qu'il avait remarqué de concluant.

— Quant au fait par lui-même, reprit M. de Richelieu, je n'ai rien à dire, et je suis bien aise que ma femme cesse enfin d'être une dame honoraire ; mais le choix...

— Pas si mauvais, monseigneur ; un amant qui doit toujours être prêt à aimer par obéissance, peste ! ce n'est point à dédaigner ; n'a pas qui veut le plaisir à ses ordres.

— Tu as parbleu raison ; et à ce compte je dois payer double mon écuyer.

— Double ! c'est beaucoup.

— Non pas, puisqu'il fait à l'hôtel son service et le mien. »

Le duc s'amusa beaucoup dans le monde de l'intrigue de sa femme, qu'il divulgua le premier à la cour. Il en égaya quelques-uns des entretiens secrets qu'il eut, pendant huit ou dix jours, avec la duchesse de Berri ; car son altesse royale avait voulu que Richelieu, l'homme le plus à la mode de l'époque, figurât sur sa longue liste : ce fut, pour l'un comme pour l'autre, une unité de plus dans des centaines de bonnes fortunes. « Voilà qui est très-

» bien fait, dit la galante veuve, quand le duc lui révéla, en riant,
» l'amour de madame de Richelieu pour l'écuyer ; votre femme
» est une personne pleine de sens : elle a deviné le véritable usage
» que les dames doivent faire de leurs écuyers. »

Il manquait encore à M. de Richelieu le témoignage de ses yeux, pour être bien convaincu des galanteries de la duchesse ; mais ce complément de conviction ne se fit pas attendre longtemps. Une après-dînée, le duc, ayant à causer avec sa femme d'un procès qu'ils devaient soutenir, se disposa à l'aller trouver chez elle pour en conférer. Il traversa tout l'appartement sans rencontrer un seul domestique, et arriva jusqu'au cabinet de la duchesse. Elle y était en ce moment avec l'écuyer, occupée d'un soin bien opposé au procès dont le duc venait l'entretenir ; l'occupation était même telle, que M. de Richelieu, en ouvrant la porte, ne provoqua l'attention ni de l'un ni de l'autre des acteurs du cabinet. Après avoir considéré un moment la scène qui s'offrait à lui, il referma doucement la porte, et fit du bruit dans la pièce voisine, en s'écriant : « Il n'y a donc personne ici pour annoncer ? » L'indulgent mari entra ensuite dans le boudoir. La duchesse était alors assise sur une chaise longue, avec une rougeur de teint beaucoup plus vive que celle résultant d'une digestion, même laborieuse ; l'écuyer, debout devant la croisée, parut très-embarrassé d'être surpris au fond de l'appartement de madame, quand celle-ci avait le teint si vermeil. « Mon Dieu ! madame, dit Richelieu, il faut chasser tous vos gens... Quoi ! pas un seul de ces coquins n'est dans votre antichambre ; on est obligé d'entrer chez vous sans se faire annoncer. Ne peut-on pas vous gêner, prendre un moment qui ne soit point le vôtre ? Je vous conseille, en ami, de punir une telle négligence. » L'écuyer voulut se glisser hors du cabinet : « Restez donc, mon cher, reprit le duc ; vous êtes de la maison ; pour mon compte, je ne veux avoir aucun secret avec vous... » et madame non plus, je le parie... N'est-ce pas, duchesse, que monsieur n'est pas de trop ici ? » Et sur-le-champ notre sardonique époux se mit à parler du procès à sa femme, dont l'esprit était loin des affaires du palais. « Je vous recommande, mon ami, » dit le duc en sortant, de prendre avec exactitude les ordres de madame ; elle aime la solitude, et vous m'obligerez, tant que cela ne la gênera pas, de venir la partager avec elle. » A ces mots, M. de Richelieu salua la duchesse, et s'éloigna en fredonnant un refrain de l'opéra nouveau.

L'électeur de Bavière prit congé du roi le 22 mars, pour retourner dans ses États, qui lui sont rendus par suite des traités d'Utrecht. Sa majesté s'était attachée à son altesse électorale, qui fut pendant la guerre notre alliée constante, et dont Villars paraît avoir à tort soupçonné la fidélité. Les adieux de Louis XIV et du prince bavarois ont été, dit-on, fort tendres; les deux têtes illustres se sont rapprochées plusieurs fois dans des embrassements mêlés de larmes... Les assistants se sont efforcés de pleurer par courtoisie; plusieurs y ont réussi.

Le roi entendait parler depuis longtemps d'une institution burlesque appelée le *régiment de la calotte*¹, et dont un sieur d'Aymon, porte-manteau à la cour, est le fondateur. Ce gentilhomme se trouvant, la semaine dernière, de service dans la chambre du roi, sa majesté l'invita à lui expliquer enfin ce que c'était que ce fameux corps. « Sire, répondit M. d'Aymon, sont admis de plein droit au nombre des *calotins* les individus de tous les rangs qui encourent le blâme, mais surtout ceux dont les actions prêtent au ridicule. Les gens qu'on voit s'évertuer en beaux discours vides de pensées, les écrivains sans cesse occupés à composer des livres qui ne prouvent rien, la vanité sans mérite, la fierté sans illustration, la réserve affectée sans modestie réelle, la prétention à l'esprit sans bon sens, et toutes les gasconnades de la sagesse, me fournissent journellement des recrues. Chacun se laisse incorporer gaîment dans mes milices : princes, généraux, seigneurs, prélats, robins, savants, littérateurs acceptent volontiers le titre de *calotin*; il n'y a que l'Académie qui s'en formalise, ses membres prétendant sans doute que si on leur ôte la réputation, il ne leur restera rien... — Mais, monsieur le général des calotins, » demanda Louis XIV en riant, ne ferez-vous jamais défiler votre régiment devant moi ? — Sire, répondit M. d'Aymon, il ne se trouverait personne pour le voir passer. » Cette conversation a égayé un moment le roi; c'est encore une petite conquête sur l'ennui qui ronge sa vieillesse.

Méhémet Rizabeg, ambassadeur de Perse, est parti la semaine passée, après avoir pris congé solennellement de sa majesté. Il emporte un traité d'alliance entre le roi de France et le cousin du soleil : traité que Louis XIV regrette d'avoir signé, à cause de

¹ Elle a duré environ cinquante ans, et est tombée en désuétude sous le ministère du cardinal de Fleury.

certain bruits, assez fortement appuyés¹, qui se répandent depuis le départ du Persan. On dit à peu près généralement que cet envoyé de l'Orient n'est autre qu'un jésuite portugais qui, après avoir parcouru la Perse, a été emprisonné à Constantinople, et que sa compagnie a fait remettre en liberté, par le crédit de l'ambassadeur français en Turquie, pour venir donner la comédie à Louis XIV. On ajoute que les présents de cet imposteur ont été achetés à Marseille en beaux écus de France que madame de Maintenon avait envoyés. S'il en est ainsi, rien de plus sensé que l'économie apportée dans un hommage offert à sa majesté au moyen de l'argent sorti de son propre trésor. Il est malheureux que la même réserve n'ait pas présidé aux dépenses faites à Paris pour la réception du jésuite comédien, si ce n'est en effet que cela; il y a du reste, dans les comptes auxquels son séjour a donné lieu, des articles passablement scandaleux. Par exemple, ce sont d'étranges frais d'ambassade, que les émoluments des femmes ayant servi aux plaisirs de son excellence réelle ou prétendue. L'ambassadeur en a cependant exigé le paiement, sa majesté s'étant engagée, disait-il, à le défrayer complètement. En vertu de la même promesse, il a fallu payer aussi dix mille livres pour une salle de bains construite à l'usage de Méhémet, mille livres par jour de dépense courante, cinq cents livres, encore par jour, pour frais de représentation, enfin vingt-quatre mille livres empruntées à des juifs de Marseille : emprunt qui prouve que le grand roi de Perse s'était montré bien parcimonieux envers son ministre. Toutes ces sommes, additionnées au terme de la station de l'envoyé oriental, ont formé un total d'environ cent mille écus, non compris les prodigalités qui ont précédé l'audience royale... Si, comme tout porte à le croire, l'ambassade persane n'est qu'une comédie de la façon du comité Maintenon, il faut convenir que cette farce coûte un peu cher.

Quoi qu'il en soit, Méhémet Rizabeg s'embarqua dimanche à Chaillot, pour se rendre à Rouen et au Havre, cachant madame d'Épinay, sa maîtresse, dans un grand coffre qu'il disait être une

¹ Dipl, interprète des langues orientales, étant mort subitement avant l'audience de présentation, on le fit remplacer, dans cette circonstance, par un curé de campagne qui, ayant voyagé en Perse, parlait très-bien la langue du pays; cet ecclésiastique, dans ses conversations qu'il eut avec l'ambassadeur, déclara qu'il ne le cr

caisse de porcelaine... On avait même écrit dessus, *fragile*. Voilà qui sent le jésuite d'une demi-lieue.

Parvenu à sa soixante et dix-septième année, Louis XIV conserve une taille droite; son attitude est ferme, sa marche libre, quoiqu'un peu ralentie. L'œil de ce prince n'a rien perdu de sa vivacité; ses traits ne sont pas trop altérés par la vieillesse; il paraît peu de rides sur son front. Mais la belle jambe que le roi montrait jadis avec quelque affectation, elle s'engorge, elle enfle depuis deux ou trois mois. Cette incommodité, à laquelle sa majesté paraît fort sensible, fait que le monarque ne se montre plus en public, si ce n'est pendant le couvert. Pour cacher autant que possible l'état des jambes du roi, les officiers de service ont soin de n'introduire les courtisans que lorsqu'il est à table; et sa majesté ne quitte la salle du couvert qu'après la sortie des assistants. Mais quel rempart peut arrêter la curiosité! Lord Stair, ambassadeur d'Angleterre, qui, dit-on, a parié que Louis XIV ne passerait pas le mois de septembre, et qui, plus probablement, doit tenir sa cour au courant de la situation du roi de France, lord Stair, au couvert de lundi, a osé soulever un coin de la pappe, et mettre ainsi les jambes du roi à découvert. Ce mouvement curieux a été fait avec adresse; mais il n'a point échappé à sa majesté, qui s'en est montrée si profondément piquée, que, sur-le-champ, elle a donné tout haut l'ordre de faire sortir tout le monde. Depuis ce jour, personne n'a été admis à voir dîner le roi, et ce prince a défendu d'introduire à l'avenir qui que ce soit à son couvert.

Pendant que l'amour-propre du roi, plus impérieux encore que son amour pour la représentation, opère une révolution dans ses habitudes, la coquetterie en prépare une autre dans les ajustements de nos dames. Un grand conseil féminin, composé de ce qu'il y a de mieux à la cour, s'est réuni le 25 juillet chez madame la duchesse de Berri; tous les points importants de la toilette y ont été discutés, en présence des tailleurs les plus renommés, des couturières fameuses, des coiffeurs en vogue; et Bertin, dessinateur de l'Opéra, tenait le crayon pour jeter, séance tenante, sur le papier un trait rapide des modes et des atours adoptés. Trois formes nouvelles d'habits furent arrêtées dans ce grave comité, après une longue et lumineuse discussion sur les avantages comme sur les inconvénients de ces innovations, à l'égard desquelles on décida, pour le surplus, que le roi serait consulté. En conséquence,

madame de Berri, la duchesse d'Orléans et la jeune princesse de Conti firent exécuter en toute hâte les parures modèles, et se présentèrent le lendemain, après souper, dans le cabinet de sa majesté. Mais Louis XIV ne tient plus à exercer la souveraineté sur les gazes, les dentelles et les chignons : il répondit à la députation du comité que les dames de sa cour pouvaient s'habiller comme il leur plairait; qu'elles étaient les maîtresses de prendre les habits qui leur conviendraient le mieux; que, pour lui, cela lui était fort indifférent. Sa majesté ajouta, toutefois, qu'elle n'avait jamais aimé ni les écharpes ni les tabliers.

On ne sait encore ce que deviendra cette grande révolution; les nouvelles robes dominent lentement; les anciennes se soutiennent avec honneur. Quant à la coiffure, les hautes frisures reprennent généralement à la cour : il y a toujours unanimité quand il s'agit de paraître plus qu'on n'est. Passe pour s'élever par la tête; mais, en vérité, ce serait une disposition urgente que de descendre les femmes des talons de quatre pouces d'élévation sur lesquels on les voit juchées; que de grâce cela leur rendrait! que d'entorses leur seraient épargnées! Quoi de plus déterminant? il y aurait agrément et sûreté à ce que la Laëtitie marchât terre à terre, et certes! elle a dans le monde assez d'occasions de trébucher. Abordons un point de réforme plus essentiel encore : j'ai souvent demandé aux jolies dames qui affluent dans nos salons si elles changeraient volontiers les traits délicats, la peau veloutée, le coloris de rose qui furent leur partage dans les dons de nature; elles n'ont jamais manqué de me répondre, en se pinçant les lèvres, qu'elles aimeraient fort mauvaise grâce de désirer une autre figure que celle qu'on voulait bien trouver *passable*. « Pourquoi donc, alors, ai-je repris, vous efforcez-vous de la cacher? A quoi bon cette multitude de mouches en taffetas noir gommé et de formes bizarres dont vous vous tiguez le teint? Croyez-vous que Dieu ne se connaisse pas mieux que vous en beauté? S'il eût dû ajouter à vos séductions des étoiles, des croissants, des losanges, des ronds appliqués aux tempes, près des yeux, sur les joues, à côté de la bouche, pensez-vous que ce divin dispensateur les eût oubliés? Quand vous tenez tant à paraître belles, renoncez donc à vous enlaidir. »

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Les fréquentes remontrances, les mouches subsistent :

une femme du beau monde perdrait la tête si elle sortait sans une boîte remplie de ces prétendus ornements ; le couvercle de ce petit coffret est garni intérieurement d'un petit miroir destiné à remplacer, en cas d'accident, les mouches qui se seraient détachées.

Philippe V est rentré, le 2 juillet, en possession de la dernière portion du royaume catholique qui ne fût pas soumise à son pouvoir : le chevalier d'Asfeld, débarqué avec quelques troupes dans l'île de Majorque, a fait capituler Palma, qui en est la capitale, et a clos ainsi les dernières hostilités de la trop fameuse guerre dite *de la Succession*. Le petit-fils de France règne maintenant en paix sur les Espagnols, satisfaits de son gouvernement plus doux que régulier. Mais l'activité que Dieu refuse à ce souverain n'est point réclamée par son peuple, le plus indolent, le plus paresseux de la terre quand son orgueil cesse d'être excité.

On ne se montre pas aussi satisfait en France des derniers rayons de la grandeur de Louis XIV : le crédit exclusif des jésuites, les fureurs encouragées du père Le Tellier, qui frappe à toutes mains ce qu'il soupçonne de jansénisme ; l'amertume toujours croissante dont on abreuve le cardinal de Noailles, idole des Parisiens ; l'extrême lenteur avec laquelle on ferme les plaies de la guerre ; la perpétuité des charges accablantes de la nation, tout mécontente, tout provoque des murmures, des épigrammes, et quelquefois des écrits d'une critique sanglante. Parmi ces derniers, il faut citer un petit livre intitulé *Almanach du Diable*, dont l'immense débit exprime bien l'esprit de mécontentement de l'époque. Cette satire se vend fort cher, et les colporteurs mystérieux n'y peuvent suffire. L'aigle de la police, M. d'Argenson, entrave tant qu'il peut la vente d'un tel ferment de troubles civils ; il faut user des plus grandes précautions pour se le procurer. Or un filou spécula dernièrement sur cette vogue clandestine ; il alla, le même soir, au parterre des trois théâtres, et, se glissant dans la foule, offrit tout bas, pour six livres, l'*Almanach du Diable*, qui se vend jusqu'à vingt. L'offre était acceptée avec empressement ; le colporteur passait le petit volume de sa manche dans celle de l'acheteur, lui recommandant bien, pour la sûreté de tous deux, de ne lire l'ouvrage que quand il serait rentré chez lui. Le chaland n'avait garde de manquer à cette précaution ; mais, une fois en lieu sûr, il s'empressait d'ouvrir son piquant *Almanach du Diable*... ; c'était un calendrier de la cour. Il est inutile d'ajou-

ter que la spéculation ne dura qu'une soirée; mais elle valait, dit-on, plus de mille écus au filou.

Les satires contre le gouvernement seraient moins recherchées si les hommes d'État, moins courtisans et plus pénétrés de leurs devoirs, imitaient la noble contenance du chancelier de Pontchartrain dans l'affaire des princes légitimés, ou la sublime fermeté déployée par M. Voisin, son successeur, dans le trait que je vais rapporter.

Le chancelier ayant appris, il y a quelques jours, qu'un scélérat, condamné à la peine capitale, avait eu assez de protections pour obtenir des lettres de grâce, courut chez le roi, dans le dessein de faire à cet égard des représentations à sa majesté.

« Sire, dit Voisin, la religion de votre majesté a été surprise; rien au monde ne recommande le coupable que vous songez à sauver, et le souverain ne peut accorder de lettres de grâce pour un cas pareil.

— J'ai donné ma parole, répondit le roi, qui n'aime pas à être contredit.

— Votre majesté peut, elle doit même la retirer, quand elle a été trompée.

— Je ne le ferai point; allez me chercher les sceaux.

— Mais, sire.....

— Faites ce que je veux, monsieur.

— Vous êtes obéi, sire, dit froidement le chancelier après avoir été querir les sceaux.

— Cela suffit, continua le roi, qui avait scellé lui-même les lettres de grâce, et rendait les sceaux à Voisin.

— Ils sont pollués, reprit le loyal ministre en les repoussant; je ne les reprends plus.

— Quel homme ! s'écria Louis XIV;... et il jeta au feu les lettres de grâce.

— Sire, dit vivement le chancelier, je reprends les sceaux... ; le feu purifie tout. »

Les rois seraient presque toujours justes, si les ministres voulaient, avec plus de constance, de bonne foi ou de fermeté, éclairer leur justice, et éloigner d'eux les intrigants qui l'égarerent.

Jusqu'au 12 août, Louis XIV, quoique l'enflure de ses extrémités inférieures fit des progrès, travailla assidûment avec ses ministres. Ce jour-là, le roi sentit augmenter beaucoup la douleur qu'il ressentait à la jambe et à la cuisse, douleur que les médecins

nommaient sciatique. Sa majesté ne sortit pas de son appartement; elle fit contremander la revue de sa gendarmerie, qu'elle devait passer dans l'avant-cour du château. Jusqu'au 15, l'indisposition n'offrit aucun caractère grave; seulement il était survenu une grande altération. Ce même jour, le roi dîna sur son lit à une heure; il mangea d'assez bon appétit, se leva trois heures après, et se fit porter chez madame de Maintenon. Du 16 au 24, le monarque eut des alternatives de mieux et de pis qui laissèrent apercevoir peu d'accroissement dans sa maladie; il travailla à peu près régulièrement avec les ministres, présida plusieurs fois le conseil, et dîna tous les jours dans la salle du couvert. Cependant les médecins commençaient à s'inquiéter; la douleur devenait très-forte; on craignait la gangrène, qui commençait à se manifester par des taches noires sur la jambe. La nuit du 24 au 25 fut mauvaise; les hommes de l'art déclarèrent que le danger augmentait avec rapidité; madame de Maintenon proposa au roi de recevoir les sacrements : « C'est encore de bonne heure, répondit-il; » je me sens assez bien. » Cependant sa majesté se confessa, et dit ensuite : « Maintenant je suis en paix. » Louis XIV défendit, le 25, qu'on changeât rien à ce qui se passait chaque matin au château lorsqu'il était en santé; il parut même écouter avec plaisir les tambours et les hautbois sous ses fenêtres, et demanda que ses vingt-quatre violons jouassent pendant son dîner. Dans l'après-dînée, sa majesté travailla avec ses ministres; elle resta ensuite chez madame de Maintenon jusqu'à sept heures, au milieu de beaucoup de dames que le roi avait fait appeler. En ce moment, les souffrances devinrent très-fortes; quelques mouvements convulsifs agitérent les membres du roi; il rentra dans son appartement, où il reçut le viatique et l'extrême-onction des mains de M. le cardinal de Rohan.

Le 26 au matin, sa majesté manda M. le duc d'Orléans auprès de son lit : « Mon neveu, lui dit-elle, vos droits à la régence sont » reconnus par mon testament. (Le prince savait à quoi s'en tenir.) Je vous recommande le royaume et la personne du roi » futur... ; s'il vient à manquer, vous serez le maître, et la couronne vous appartient. » Le duc ne répondit à ce discours que par des expressions de regret et de douleur; le reste eût été aussi déplacé que superflu; c'était d'ailleurs que son altesse royale attendait le maintien de ses droits.

Quelques instants après le départ du duc d'Orléans, Louis XIV

fit appeler le duc du Maine : « Ayez soin, lui dit-il, de faire exécuter mon testament dans toute sa force, songez-y dès aujourd'hui. » Encouragé par cette recommandation, le fils de madame de Montespan ne s'occupa plus que de faire préparer le lit de justice que devait tenir l'enfant-roi, dès que le vieux monarque aurait cessé de vivre. M. du Maine ne donna pas un soupir à l'agonie de son père ; ses traits annonçaient le calme de son âme ; le sourire était plus près de ses lèvres que les pleurs ne l'étaient de ses yeux. Ce même jour, 26 août, le roi se fit amener le prince, âgé de cinq ans, qui allait régner sous le nom de Louis XV ; on plaça, par son ordre, cet enfant sur son lit. « Mon fils, lui dit-il, vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu ; souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins ; j'ai trop aimé la guerre ; ne m'imités pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites, et dans l'amour excessif des plaisirs que j'eus... et que je n'ai peut-être pas assez expié. Prenez conseil en toute chose, et cherchez à connaître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même ¹. »

Le Dauphin accueillit par des larmes ce sage discours, dont son extrême jeunesse ne lui permettait pas de profiter ; sa majesté embrassa ce prince à plusieurs reprises, et le remit à ses courtisans.

Louis XIV ayant rassemblé, le 27, tous les dignitaires, tous les officiers de sa maison, leur dit d'une voix ferme, en présence de madame de Maintenon et du père Le Tellier : « Messieurs, je meurs dans la foi et la soumission de l'Eglise ; je ne suis pas instruit des matières qui la divisent ; j'ai suivi les conseils qu'on m'a donnés ; j'ai fait uniquement ce qu'on a voulu ; si j'ai mal fait, mes guides seuls en répondront devant Dieu, que j'en prends à témoin. »

Le roi manda sur les deux heures le chancelier, à qui sa majesté fit remettre une cassette remplie de papiers. Elle lui ordonna d'en brûler une partie, et lui donna des instructions pour la destination du surplus. Dans la soirée, le malade appela M. de Pont-

¹ Louis XV avait fait écrire sur vélin ces paroles de son bisaïeul ; on dit qu'elles furent toute sa vie attachées au chevet de son lit.

chartrain, qui compte toujours parmi les secrétaires d'État, et lui parla en ces termes : « Dès que je serai mort, vous expédiez » un ordre pour faire porter mon cœur à la maison professe des » jésuites, et l'y faire placer de la même manière que celui du » feu roi mon père. » Ces paroles furent prononcées avec une tranquillité parfaite; les traits de sa majesté n'offraient pas, a dit le marquis de Dangeau, le plus léger signe d'émotion. Le roi reprit d'un ton aussi serein : « Aussitôt que j'aurai rendu le dernier » soupir, et qu'on aura annoncé ma mort sur le balcon de ma » chambre, selon la forme accoutumée, *le roi* sera conduit à » Vincennes. Mais, j'y pense, Cavois n'a jamais distribué les lo- » gements dans ce château, où la cour n'a pas séjourné depuis » cinquante ans. Dans cette cassette, ajouta le malade, en la désignant du doigt, on trouvera le plan des appartements de Vincennes; qu'on le prenne, et qu'on le porte au grand maréchal des logis, il lui servira à sa répartition. » La nuit du 27 au 28 fut très-agitée; Louis XIV ne reposa point... Il récitait tout haut ses prières, et répéta plusieurs fois le *confiteor* en frappant sa poitrine, dont la cavité retentissait sourdement.

Le 28 au matin, les médecins proposèrent au roi de faire l'amputation de la jambe où la gangrène s'était déclarée. « Ce moyen » prolongera-t-il ma vie? demanda froidement ce prince. — Oui, » sire, répondit Maréchal, quelques jours, peut-être quelques » semaines. — Cela ne vaudrait pas la souffrance que cela me » coûterait, répliqua sa majesté...; que la volonté de Dieu soit » faite. » Louis XIV aperçut en ce moment deux domestiques qui pleuraient au pied de son lit : « Pourquoi ces larmes? reprit- » il; mon âge n'a-t-il pas dû vous préparer à ma mort; m'avez- » vous cru immortel? »

Dans le courant de cette journée, le père Le Tellier revenait, pour la vingtième fois, à la charge auprès du roi, dans le but de lui faire signer un papier tendant à forcer le conseil de régence et le parlement à soutenir la bulle *Unigenitus*. Les garçons bleus repoussèrent ce forcené de la chambre du moribond, déclarant avec aigreur qu'ils ne souffriraient pas qu'on parlât davantage à sa majesté de cette constitution qui *la tuait*. Le jésuite s'éloigna furieux, et ne songea plus qu'à intriguer contre le régent. Il courut d'hôtel en hôtel, exaltant le duc du Maine, décriant le duc d'Orléans. Le roi fit demander plusieurs fois ce confesseur, qui ne se rendit point à cet appel.

Il paraît constant que, le soir du 28, un empirique fit consentir Louis XIV à prendre une drogue qu'il lui présenta, et qu'elle le ranima de telle manière qu'on le crut sauvé. La cour offrit alors un spectacle qui augmenterait le mépris que les gens sensés professent pour les courtisans, s'il était possible qu'il augmentât. Depuis que le roi était gravement malade, les appartements du duc d'Orléans étaient continuellement remplis de seigneurs ; le 29 au matin, les salons de son altesse royale furent en un instant déserts... Le bruit venait de se répandre que Louis XIV allait guérir.

L'espoir qu'on avait s'évanouit dans la matinée du 30 ; le roi se sentit plus faible que jamais. « C'en est fait, dit-il en se tournant » vers le maréchal de Villeroy qui se trouvait au chevet de son » lit ; adieu, mon ami, il faut nous quitter. » Louis XIV ordonna, dans le courant du jour, qu'on fit entrer tous les seigneurs. « Mes- » sieurs, leur dit-il, je vous fais mes adieux ; veuillez me par- » donner les mauvais exemples que je vous ai donnés. Priez pour » moi. » Tout cela fut prononcé avec courage, avec l'accent de la fermeté, mais, il faut bien le dire, sans la moindre émotion. Ce fut également d'un œil sec que le roi prit un éternel congé du Dauphin, de ses enfants naturels, des princes et princesses du sang. Il les exhorta cependant à vivre ensemble en bonne intelligence, à se montrer dévoués au jeune roi, à se conduire chrétiennement. Toute la famille royale s'étant un peu éloignée, Louis XIV, enfin attendri, dit à madame de Maintenon : « Je ne » regrette que vous ; je ne vous ai pas rendue heureuse, mais » tous les sentiments d'estime et d'amitié que vous méritez je les » ai toujours eus pour vous. Ce qui me console, en vous quittant, » ajouta sa majesté avec une vive émotion, c'est l'espérance que » nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité. » La marquise se retira après ces paroles du roi, et l'on croit lui avoir entendu dire en sortant : « Voyez le rendez-vous qu'il me donne... Cet homme » n'a jamais aimé que lui¹. »

En s'éloignant de la chambre du roi, dans la journée du 30, la marquise de Maintenon monta en carrosse et se rendit à Saint-Cyr ; le père Le Tellier abandonna aussi le prince dans ses derniers moments. En vain les fit-il redemander l'un et l'autre ; ils ne reparurent plus. Les enfants du roi, les princes, les seigneurs ne

¹ M. Bolduc, premier apothicaire du roi, assura, après la mort de Louis XIV, avoir entendu ces paroles de madame de Maintenon.

firent que de rares apparitions au lit du mourant. Le 31, avant le soir, il resta seul avec le cardinal de Rohan et le curé de Versailles. Ces ecclésiastiques récitèrent les prières des agonisants; sa majesté y répondit d'une voix forte...

Mais l'agonie du monarque fut empoisonnée par le spectacle des nombreux ingrats qu'il avait faits : il reconnut, au lit de mort, la méprisable versatilité des courtisans, l'indifférence de ses fils, de ses filles, de ses parents, l'ingratitude de sa favorite, la fausseté du prêtre qui prétendait l'avoir guidé sur la voie du ciel. Quelques larmes mouillaient sa couche funéraire, et de simples domestiques les versaient... : le grand roi ne trouvait d'être sensibles autour de lui que sous la livrée.

Le dimanche 1^{er} septembre, à huit heures et quelques minutes, le roi, qui avait passé la nuit en prières, presque toutes récitées à haute voix, dit tout à coup : « Allons, voici le moment...., je » sens que la vie m'échappe; j'avais cru qu'il était plus difficile » de mourir.... » On entendit un soupir prolongé.... Louis XIV avait vécu.

A neuf heures, les salons de M. le duc d'Orléans ne purent pas contenir la foule qui s'y porta.

Tandis qu'on ensevelissait le feu roi, la nouvelle de sa mort se répandait dans la capitale, où elle excitait une satisfaction telle, qu'on eût dit que la France venait d'être délivrée d'un fléau. Le peuple se réjouit, dansa, chanta; une joie atroce éclata de toutes parts. M. d'Argenson, qui avait fait de vains efforts pour arrêter ce torrent d'impiétés, finit par déclarer qu'il ne répondait pas de pouvoir prévenir les plus grands désordres, si le convoi passait à Paris.

Le 9 septembre, dans la soirée, le cortège funèbre partit silencieusement de Versailles, traversa le bois de Boulogne, et gagna la plaine de Saint-Denis par des chemins détournés. Les obsèques de Louis XIV furent d'une extrême simplicité, ce qui, je crois, doit être considéré comme une disposition prudente; mais comment qualifier le sentiment qui porta les courtisans à se dispenser de rendre les derniers devoirs à un prince qu'ils ont tant adulé pendant sa vie? Il ne se trouva pas au convoi six personnes qui n'y fussent point appelées par leurs fonctions; *monsieur le Duc* seul, parmi les princes du sang, accompagnait le corps. Malgré les précautions qu'on avait prises pour éviter que la dépouille mortelle du roi ne fût insultée, une populace effrénée, qui remplissait la

plaine, faisait retentir les airs de ses indécentes chansons, et des éclats d'une joie scandaleuse. Des tentes dressées sur le chemin étaient remplies de curieux qui, le verre à la main, chargeaient d'épigrammes sanglantes, de sarcasmes obscènes, la mémoire de Louis XIV. D'autres spectateurs, animés par le souvenir amer des persécutions dont la bulle fut l'objet, criaient que, des flambeaux du convoi, il fallait incendier les maisons des jésuites. Enfin, du milieu de la foule, on récitait à haute voix ce quatrain, faisant allusion au dépôt du cœur de sa majesté à l'église de ces religieux :

C'est donc vous, troupe sacrée,
Qui demandez le cœur des rois...
Ainsi, d'un vieux cerf aux abois,
On donne aux chiens la curée.

Le bruit court aujourd'hui que, non content d'avoir favorisé constamment la compagnie de Jésus, Louis XIV, à la fin de sa vie, s'y était fait agréger par son confesseur, et qu'à défaut de l'habit, ce prince portait sous sa chemise une espèce de scapulaire, en signe de cette initiation. Le médecin Maréchal, qui a mis à nu le corps du roi pour en faire l'ouverture, atteste cependant qu'il n'a trouvé sur lui que les petites reliques dont, à la connaissance de tout le monde, il avait la poitrine couverte.

On doit s'affliger sincèrement des scandaleuses réjouissances dont les Parisiens ont fait retentir la tombe ouverte du feu roi : sans doute ils eurent à se plaindre de son règne ; mais l'injure grossière ne venge point ceux qui l'exercent, et elle les déshonore. Tant de mépris déversé sur une vie illustre, à plus d'un titre, n'en ternira que passagèrement l'éclat ; la postérité, moins injuste envers Louis XIV que ses contemporains, parce qu'elle sera plus désintéressée, ne flétrira point sa mémoire d'un blâme sans restriction ; disons plus, les grandes actions de ce monarque domineront, dans les souvenirs, ses fautes, ses erreurs et ses défauts.

Louis XIV n'eut qu'un seul penchant impérieux, ce fut l'amour de la gloire et des grandeurs ; car son goût pour les femmes ne ressembla jamais aux impressions de l'âme ; la religion ne fut en lui qu'une pratique, et l'affabilité ne lui sembla qu'un moyen. Or l'unique sentiment qu'on ait reconnu dans ce prince peut être alternativement une vertu et un vice, selon l'application qu'il reçoit : dirigé vers les entreprises utiles, c'est une vertu ; excité par les vanités de la terre, ce n'est plus qu'un vice. De cette double

source décollèrent les actions honorables ou blâmables du feu roi, et, disons-le, elle alimenta l'orgueil de ce prince plus souvent que ses vues légitimes.

Louis XIV n'était ni pacifique ni belliqueux ; mais la paix lui déplaisait parce qu'elle relève peu l'éclat d'un règne, et la guerre le séduisait parce qu'elle enfante la renommée. Ce potentat ne s'abusait point en jugeant l'effet que produit sur les peuples la carrière des souverains qui gouvernent avec une grandeur exempte de faste, avec une sagesse ennemie du bruit : ils meurent tout entiers ; et, pour racheter l'oubli de son nom, Louis eût épuisé la France de biens et de sang.

J'ai dit que l'amour des choses éclatantes eut seul, dans Louis XIV, le caractère d'une passion ; cette souveraine de son âme ne reconnut qu'un seul ministre, sa volonté. Par un rare assemblage de circonstances, cette volonté fit toute la destinée de ce monarque : elle lui attira la haine de ses sujets, le fit succomber sous les efforts de l'Europe, le releva de sa chute, et, malgré toutes les taches de sa vie, imprimera à sa mémoire un respect universel ¹.

Examinons en peu de mots ce qu'exigea l'inflexible volonté de Louis XIV ; l'opinion découlera des faits, et le jugement du grand roi naîtra simple, précis, sincère, de ce rapide examen. Le petit-fils de Henri IV *voulut* un siècle littéraire ; il l'eut sans peine : la nature lui avait accordé tout à la fois Corneille, Molière, Racine, Boileau, Pascal, Quinault, Bossuet, Fénelon, La Fontaine, La Bruyère, Regnard, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Laroche-foucauld, Bayle, Malebranche, Crébillon et tant d'autres. Mais, pour jouir avec justice du reflet de ces illustrations, il n'eût pas fallu *vouloir* faire traîner le char du génie par la servitude ; il eût été digne de Louis le Grand d'enrichir l'indépendance de Corneille, de La Fontaine, de La Bruyère, de Bayle, comme la courtoisie de Racine, de Despréaux et de Pellisson. La direction de nos études nous avait refusé un Cassini, un Huyghens, un Roemer ; il y eut de la grandeur à *vouloir* qu'une générosité bien entendue appelât ces savants du fond de l'Italie, de la Hollande et du Da-

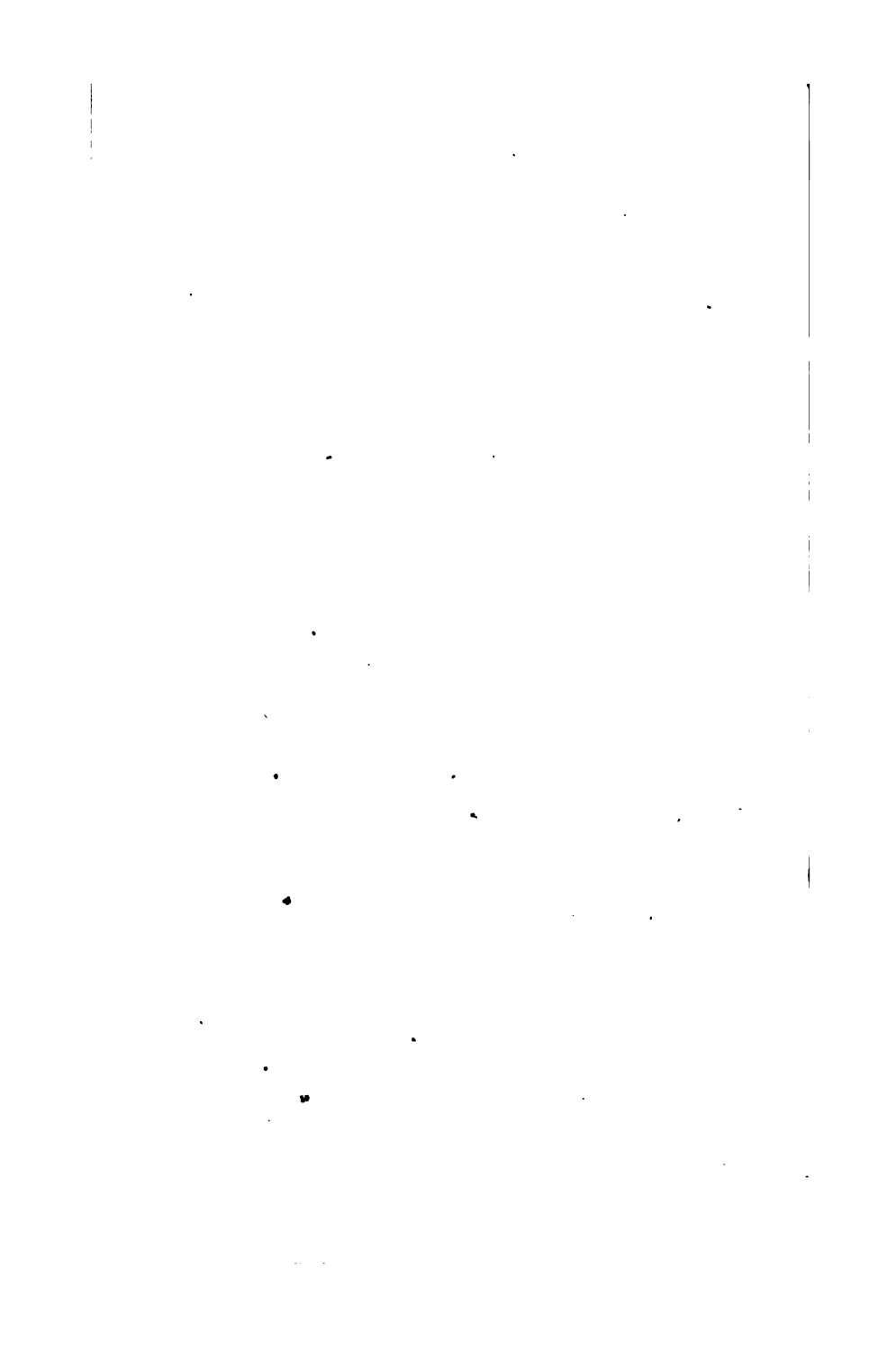
¹ Les étrangers accordèrent à Louis XIV mort les marques de vénération qu'ils lui avaient refusées pendant sa vie ; nulle cour n'hésita à honorer sa mémoire. L'empereur en prit le deuil comme d'un père ; et, quoiqu'il dût s'écouler quatre ou cinq mois depuis la mort du roi jusqu'au carnaval, toute espèce de divertissement fut défendu à Vienne. Cette défense fut observée exactement.

nement, et les effets de cette volonté du roi demeurèrent sans altération, parce que des astronomes, des mathématiciens devaient être dispensés de se faire courtisans. Mais les beaux-arts payèrent, en flatterie, leur tribut à Louis XIV; s'il les *voulut* prospères, leur fécondité dut s'épuiser à reproduire ses exploits, à seconder ses prodigalités, à favoriser ses faiblesses. Lebrun, qui peignit vingt fois Louis en dieu des batailles; Mansard, dont la vie s'écoula à construire des résidences royales; Mignard, toujours prêt à multiplier les traits des odalisques du sultan de Versailles; Lully, que ses viles complaisances servirent mieux que sa lyre, virent leur célébrité gorgée d'or; mais le monarque protecteur des beaux-arts ne voulut rien faire pour les Poussin, Puget et Claude Gelée, parce qu'ils ne surent rendre ni la toile ni le marbre adulateurs. Colbert, génie moins brillant que sage et profond, sentit que le commerce pouvait être en France une source abondante de prospérités; il détermina Louis XIV à le favoriser: ce prince le *voulut* lui-même. Pourquoi *voulut-il*, en même temps, éblouir par le faste de sa cour, prodiguer les richesses à d'avidés courtisans, consommer des millions en fêtes inutiles! Au milieu de ces superfluités, les ressorts de l'industrie nationale se rouillèrent sans avoir pu se développer entièrement.

Mais ce que ne cessa de *vouloir* Louis XIV, c'est la guerre, soit pour l'agrandissement de ses possessions territoriales, qui devait lui soumettre plus de volontés, soit pour ajouter à sa gloire, à sa grandeur, idoles brillantes aux pieds desquelles ce monarque sacrifia sans scrupule le repos, la fortune, la vie de ses sujets. Tout en *voulant* dominer en Europe par la victoire, Louis XIV ne fit jamais d'une main équitable la part d'honneur de ses généraux; il y a plus, la défaveur devint souvent le prix de leurs services éclatants: Condé fut longtemps en disgrâce, Turenne vécut sans crédit; Luxembourg, sur un soupçon ridicule, parut devant la chambre ardente; on flétrit du titre de calomniateur le loyal Catinat; Vendôme humilia ses lauriers sous les ordres d'un enfant; enfin, Villars vit reconnaître par l'ingratitude de la cour et la froideur du prince le salut du trône qu'il avait conquis à Denain.

Heureux si la volonté de Louis XIV se fût bornée à perpétuer la guerre avec les étrangers: mais l'intolérance religieuse qu'il professa, même avant d'être dévot, et lorsqu'il se dispensait encore d'être moral, porta le fer et le feu chez ses propres sujets. Qui se rappellera sans la plus profonde affliction les tortures, les

proscriptions, les emprisonnements qu'eurent à subir jansénistes, quêtistes, ou protestants, sous un souverain qui ne souffrit jamais rien de contraire à ce qu'il *voulait*? Dans une cause plus générale, citerai-je l'établissement despotique de l'impôt direct, l'émission de quinze cents millions de rente, la multiplication des édits bursaux, le recours aux altérations des monnaies, les réductions forcées de l'intérêt de la rente, les engagements toujours pris et jamais tenus dans les emprunts, la création d'une myriade d'offices, dont la finance s'élève à deux milliards, et qui constituent une dette de quatre.... Je m'arrête; voilà déjà trop d'alliage jeté dans le creuset où doit être fondue, pour la postérité, cette imposante figure historique, que les écrivains pensionnés songent à couler en or pur. Ce qu'on ne pouvait refuser à Louis XIV, c'était une grandeur innée empreinte sur sa physionomie, une noblesse que son attitude, ses manières, sa conversation proclamaient; un ascendant irrésistible sur tout ce qui l'approchait. Des relations plus particulières avec ce prince augmentaient encore la vénération qu'il commandait; car ce n'était point une âme ordinaire, que celle où toutes les choses de la terre prenaient une forme colossale. Disons donc, en résumé, que, si Louis XIV dut beaucoup à la fortune, qui plaça son règne dans l'une des révolutions les plus brillantes de l'esprit humain, la gloire de cette période fut vivifiée par l'essor que ce noble caractère lui donna, et que le grand siècle et Louis le Grand se formèrent l'un par l'autre.



RÈGNE DE LOUIS XV.

RÉGENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de 1715.

Mesures secrètes prises par le duc d'Orléans pour s'assurer le parlement et les pairs. — Le lit de justice de Louis XV. — Le testament de Louis XIV est cassé. — Forme du gouvernement de la régence. — Droit de remontrances préalables rendu aux parlements. — Portrait du régent. — Philippe d'Orléans considéré comme homme d'État. — Premiers travaux de la régence. — Le père Le Tellier à l'audience du régent. — Victimes de ce jésuite réintégrées dans le droit des gens. — Audace des jésuites. — Punition d'un père La Motte. — Les bons pères reprennent leurs masques. — Exil de Le Tellier. — Dubois conseiller d'État. — Le testament inscrit sur le dos d'un maréchal de France. — L'ivrogne par courtoisie. — Rouillé. — Repartie d'un Lorrain. — La maison assiégée. — Orgueil imposé d'un évêque. — Changement dans les physionomies de cour. — Les saturnales du Palais-Royal. — Madame de Parabère; les dames admises aux soupers du régent; les rous. — Les soupers du Luxembourg. — Le comte de Riom. — La reconnaissance infinie. — Tyrannie du comte de Riom. — Le sorcier. — *Le Médisant*, de Destouches. — Mort de Girardon, de Geland et de Malebranche. — La comtesse de B^{***}, contemporaine de Louis XIV, et dont les tablettes ont servi à la rédaction de ces Chroniques, pose la plume à la fin de 1715.

Le duc d'Orléans, ainsi que je l'ai dit ailleurs, connaissait bien les dispositions du testament de Louis XIV; il savait que le feu roi ne l'avait déclaré, par cet acte, que *chef de la régence*; qu'un conseil devait délibérer avec lui sur les affaires de l'État, et que les décisions seraient prises à la pluralité des voix; ce qui détruisait toutes les prérogatives attachées à la dignité de régent. Les membres du conseil devaient être les princes du sang majeurs, les ministres d'État, les maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Harcourt, d'Uxelles et de Tallart. Le duc n'attendit point le lit de justice pour faire valoir ses droits à une régence telle que l'avaient réglée les lois de la monarchie; il agit et fit agir ses amis auprès du parlement. Il ne négligea point, dans cette circonstance, la promesse de rendre à ce corps une prérogative qu'il avait dès longtemps perdue sous le règne précédent : celle de faire des remontrances au roi avant l'enregistrement des édits, au lieu de se restreindre à la

faculté dérisoire de lui en adresser après. Le parlement, flatté de l'espoir de reconquérir le plus précieux de ses droits, parut très-favorable aux vues d'un prince si disposé à le lui rendre; il se montra d'autant plus empressé de le servir, que son altesse royale ne demandait, après tout, que l'exécution des lois du royaume, à l'exclusion des volontés personnelles du feu roi, qui les avait violées par son testament. D'un autre côté, Philippe d'Orléans s'assura, par le duc de Noailles, d'une bonne partie des troupes et de la maison du roi. Le duc de Saint-Simon et le même duc de Noailles, chargés par son altesse royale de dire aux pairs qu'il les soutiendrait dans certaines disputes d'étiquette qu'ils avaient engagées au parlement, rapportèrent, de la part du plus grand nombre de ces seigneurs, des paroles de soumission au régent, et la promesse de se conformer à ses vues. C'est ainsi que, dans tous les temps, on subjuguera les hommes en favorisant leur fortune, ou bien en servant leur vanité.

Toutes ces mesures secrètes avaient été prises lorsque, le 12 septembre, à une heure après midi, Louis XV partit du château de Vincennes, qu'il habite, pour aller tenir son lit de justice au parlement. Sa majesté avait dans son carrosse M. le duc d'Orléans, madame de Ventadour, sa gouvernante, M. *le Duc*, M. le duc du Maine, M. le comte de Toulouse, et M. le maréchal de Villeroy. Les grands officiers, montés dans un carrosse qui précédait celui du jeune souverain, jetaient de l'argent au peuple, dont on montrait l'avidité sanglante à l'enfant couronné, comme un sujet de récréation. A l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et lorsque le prévôt des marchands, accompagné des échevins, fut présenté à sa majesté par M. le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, on dut éloigner avec la baïonnette la foule qui se pressait autour des carrosses du roi. Demain matin, les gazettes passeront sous silence ce petit incident de la joie publique; il n'y a guère eu que trente ou quarante personnes d'étouffées ou de foulées sous les pieds des chevaux, et cela pour que M. le prévôt des marchands pût librement faire entendre au roi un très-soporifique discours, pendant lequel sa majesté jouait avec la croix de diamants pendue au cou de sa gouvernante.

Arrivé au grand perron du palais, le roi en monta à pied les degrés; mais, parvenu au sommet, il fut porté par le prince Charles de Lorraine jusqu'à l'entrée de la grande chambre. Là, sa majesté passa dans les bras de M. le duc de Tresmes, gentilhomme

de la chambre en année, remplissant les fonctions de grand chambellan, lequel porta ce prince jusqu'à son lit de justice. Le duc se plaça ensuite aux pieds du roi; le maréchal de Villeroy prit place à droite de M. de Trèsmes; madame de Ventadour se tint à sa gauche.

Tous les assistants ayant pris leur rang, le roi se leva, et dit d'une voix que peu de personnes entendirent : « Messieurs, je suis » venu ici pour vous assurer de mon affection; mon chancelier » vous dira ma volonté. » Sa majesté se baissa aussitôt vers madame de Ventadour, qui sans doute récompensa en bonbons le petit orateur du récit intelligent de sa première leçon de royauté. Pendant ce temps, M. Voisin vint se mettre aux genoux du roi, comme pour prendre ses ordres, puis il retourna à sa place, et parla le bonnet en tête. Le discours du chancelier était conçu avec une grande adresse : ce magistrat, qui connaissait et les prétentions du prince appelé à la régence, et les dispositions conformes du parlement, ne mentionna que d'une manière vague le testament de Louis XIV, dont il était facile de prévoir le sort. Le duc d'Orléans, ayant pris la parole après le chancelier, jeta d'abord quelques fleurs sur la tombe du feu roi; il montra ensuite un avenir prospère promis à la France par le règne de Louis XV; enfin, se rabattant sur l'époque actuelle, son altesse parla avec chaleur de la réparation des malheurs de la France. « C'est parce que je suis » jaloux d'y travailler, dit Philippe, que je réclame aujourd'hui » le droit de le faire sans gêne, sans entraves. Je ne m'expliquerai » point ici sur les motifs que le feu roi peut avoir eus pour mutiler les prérogatives de la régence; il me serait bien facile de » prouver qu'elles se réduisirent à des influences, à des obsessions... que personne n'oserait soutenir, ajouta le prince en » élevant la voix. D'ailleurs, continua-t-il, Louis XIV a senti lui-même qu'il avait pu se tromper dans son testament. Voici les » propres paroles qu'il m'a dites dans le dernier entretien que » j'eus avec lui : *J'ai fait les dispositions que j'ai crues les plus sages; mais comme on ne saurait tout prévoir, s'il y a » quelque chose qui ne soit pas bien, on le changera.* Maintenant il appartient au parlement de juger si la régence qui m'est » offerte est telle que doit la recevoir le premier prince du sang, » et si quelqu'un en France a le droit de s'emparer de la réalité » du pouvoir pour ne m'en laisser que l'ombre. Du reste, je ne

» veux point que le conseil de régence soit un flambeau qui
» m'éclaire sans profit pour les intérêts de l'État ; j'entends que
» les affaires y soient décidées à la pluralité des suffrages, excepté
» en ce qui concerne les charges, emplois, bénéfices et grâces,
» dont je dois seul avoir la disposition. Ce n'est que par le libre
» choix des hommes que je puis répondre de la marche régulière
» des choses. »

Le parlement, après une courte délibération, *déclara* le même jour, 12 septembre, M. le duc d'Orléans régent de France, pour administrer les affaires du royaume pendant la minorité du roi ; *ordonna* que M. le duc de Bourbon, déclaré dès à présent chef du conseil de régence, sous l'autorité de M. le duc d'Orléans, présiderait en son absence, et que tous les autres princes du sang y seraient admis à l'âge de vingt-trois ans. Le parlement *ordonna* en outre que le prince régent pourrait composer d'ailleurs le conseil de régence ou tous autres conseils des personnes qu'il jugerait les plus dignes d'y figurer. Enfin le parlement *conserva* à M. le duc du Maine la charge de surintendant de l'éducation du roi, mais sans autorité sur les troupes composant la maison de sa majesté, ni même sur celles employées à la garde de sa personne, le commandement de ces troupes demeurant à M. le duc d'Orléans. Le roi mineur, en son lit de justice, confirma toutes ces dispositions, et le testament de Louis XIV eut, comme on l'avait prévu, le sort de celui de Louis XIII.

Ce n'est point une bague au doigt que le gouvernement d'un royaume épuisé de finances, chargé de dettes, et qui réclame toutes les espèces de secours, après avoir éprouvé toutes les calamités. Le duc d'Orléans s'est empressé d'établir, indépendamment du conseil de régence, un conseil des affaires étrangères, présidé par le maréchal d'Uxelles ; un conseil de la guerre, présidé par le maréchal de Villars ; un conseil des finances, présidé par le duc de Noailles ; un conseil de la marine, présidé par le maréchal d'Estrées ; un conseil d'État, présidé par le duc d'Antin ; un conseil de conscience, présidé par le cardinal de Noailles. Chacun de ces comités, qui remplacent les ministres, a reçu l'ordre de rechercher, dans l'étendue de son ressort, les malheurs à réparer, les abus à corriger, les vices à détruire, et de proposer des moyens réparateurs ou de répression. Le régent, accomplit-

sant en même temps la promesse faite aux parlements de leur rendre le droit de remontrance préalable¹, a donné à cette restitution d'autant plus d'éclat, que la déclaration du conseil de régence porte que « le roi entend s'éclairer des lumières de ses » parlements dans tout ce qui se rattache au bien-être de ses » sujets. »

Mais, pour imprimer le mouvement à un tel système et en prévenir les écarts, il faut une puissance d'action, une étendue de capacité, une persévérance de zèle que rien ne puisse altérer et que rien ne détourne. M. le duc d'Orléans réunit-il en lui ces précieuses conditions ? Je ne le crois pas. Peignons ce prince, au physique comme au moral ; ce portrait confirmera ou démentira mon jugement, qu'on pourrait trouver téméraire, ou du moins précipité. Philippe d'Orléans est d'une taille moyenne, bien fait, élégant dans sa démarche, noble dans son attitude. Les yeux de ce prince étaient beaux, mais on craint qu'il n'en perde un ; et comme il voit peu de celui-là, l'autre éprouve une fatigue habituelle qui en diminue l'expression. Le régent a les cheveux noirs, le teint coloré, la bouche vermeille et bien garnie ; l'ensemble de sa physionomie est spirituel, plein de finesse et très-gracieux. En un mot, les traits du duc annoncent un caractère affable, ouvert, franc, et ne sont point trompeurs. Philippe se montre aimable, bon, d'humeur égale ; sa gaité est presque inaltérable ; sa mauvaise humeur est difficilement excitée. Ce prince, exempt de hauteur, aime qu'on lui parle avec franchise, et qu'on s'exprime devant lui librement. Son altesse saisit, autant qu'elle le peut, l'occasion de dire des choses flatteuses à ceux qui l'approchent ; ses saillies sont ordinairement agréables, jamais piquantes jusqu'à humilier. Du reste, ami des grandes actions, de la gloire, du métier des armes, Philippe est doué de toutes les passions héroïques ; il admire tous les hommes qu'elles ont illustrés. Le régent adore la mémoire de Henri IV ; on ne saurait le flatter plus délicieusement que par une comparaison adroite de son caractère et de son visage avec ceux de ce grand roi : comparaison qui n'est pas sans quelque exactitude. Mais, si Philippe possède plusieurs des qualités de son bisaïeul, il en a aussi les défauts. Dominé comme lui par une complexion amoureuse, il a moins d'ingénuité et surtout moins de constance dans les inclinations où elle l'en-

¹ Ce droit avait été supprimé par les ordonnances de 1667 et 1673.

traîne. L'abbé Duhois, qui dirigea le premier essor de ce tempérament de feu, sentit que pour perpétuer son vil ministère auprès de son élève, il devait lui inspirer le goût du changement. Une telle disposition est facile à développer chez nos jeunes seigneurs, mais M. d'Orléans les a tous surpassés en légèreté : pour lui l'inconstance n'eut jamais assez d'ailes, l'amour assez de prêtresses. Ses liaisons ne sont que des fantaisies ; aussi recule-t-il devant une conquête difficile, prétendant que le salaire serait trop au-dessous du travail. Aux yeux du régent, ce sont des fadaises que ces préliminaires de tendresse qui plaisent tant aux âmes réellement passionnées ; il n'admet le *je vous aime* que comme mot d'ordre des voluptés, n'escarmouche point sur les terres du plaisir, et veut que la beauté s'offre d'abord en bataille rangée. Ce que le duc appelle une *affaire de cœur*, bien que cet organe du sentiment n'y joue qu'un rôle fort accessoire, doit se conclure dans l'espace d'un souper ; encore le prince consacre-t-il la moitié de ce repas aux joyeux propos, aux saillies des hommes d'esprit admis à sa table. Le premier soupir amoureux de son altesse royale fait explosion avec le bouchon de la première bouteille de vin de Champagne, et quelquefois la tendresse de Philippe est épuisée avant le nectar pétillant du flacon.

L'inconstance naturelle des goûts du régent s'est promenade sur tout ce qui peut attirer un esprit ardent, actif, favorisé d'une grande aptitude, et porté à rechercher partout le beau. Il est devenu en peu de temps musicien, peintre, graveur ; ses connaissances en sculpture, en architecture, en médailles, se sont développées avec une rapidité qui a surpris tous les artistes ; et les savants ont été plus étonnés encore en voyant son altesse royale pénétrer, comme en se jouant, les secrets de la physique, de la chimie, de la mécanique. Dans le besoin de savoir qui tourmente Philippe d'Orléans, il s'élance avec ardeur vers les objets nouveaux ; les entreprises hasardeuses le flattent, les systèmes inconnus le séduisent, et toutes les innovations obtiennent sa protection.

La vie du régent fut, aux distractions galantes et bachiques près, une suite d'investigations de cette nature ; aussi passe-t-il, à juste titre, pour un des hommes les plus universels du temps ; il serait difficile de lui parler d'une chose qu'il ignorât. La science du gouvernement ne lui est pas moins familière que les autres ; mais il faut, pour l'exercer, plus que du talent : l'homme d'État a besoin d'une présence d'esprit, d'une liberté de facultés qui

manquent souvent au duc. Il est rare que les repas nocturnes qu'il affectionne ne dégénèrent pas en orgies, et presque toujours son altesse royale devient le Silène de ces fêtes de Bacchus. Or, si l'on considère que chaque jour est le lendemain d'une semblable débauche, on jugera combien ce prince doit avoir de peine à reprendre les affaires au point où il les a laissées la veille, lorsque, imposant un violent effort à son corps fatigué, il quitte le lit pour donner audience ou s'asseoir au tapis du conseil.

Cependant la régence a déjà réformé plusieurs parties de l'administration ; d'urgentes améliorations ont été proposées par les divers conseils, adoptées et conduites à fin ; de grandes infortunes sont adoucies, quelques maux sont réparés. Mais le bien ne peut s'opérer que lentement, au milieu des désordres de toute sorte que laisse après lui le *grand règne*. Le régent a frémi en voyant qu'il fallait faire marcher le gouvernement avec un système de finances chargé d'une dette publique de deux milliards soixante-deux millions, et qui, pour les dépenses courantes seulement, offrait un déficit où se trouvaient engloutis les revenus de la France jusqu'à la fin de l'année 1717. Effrayés d'une telle extrémité, plusieurs membres du conseil de régence ont proposé, comme unique moyen de rétablir l'équilibre, de ne point reconnaître les dettes du feu roi ; mais ce moyen a été rejeté par une majorité consciencieuse, quoiqu'on ne vît encore aucun moyen d'éviter une si horrible banqueroute. Malgré cette déplorable situation, on devait inévitablement songer à diminuer les charges de la nation ; et cela tout en payant les troupes, dont la solde était arrêtée, en acquittant les arrérages dus aux rentiers de l'État, et en remplissant une foule d'engagements dès longtemps exigibles, afin de rétablir un peu le crédit du gouvernement. Pour se procurer les premières ressources, on tira des receveurs généraux et des fermes générales une somme considérable, avec promesse de la rendre du produit d'une opération sur les monnaies. Cette opération, la voici : à dater du 1^{er} janvier prochain, les louis d'or anciens vaudront vingt livres au lieu de quatorze, et les écus, cinq livres au lieu de trois et demie, ce qui procurera un bénéfice d'environ soixante et douze millions. C'est une manière comme une autre de battre monnaie. Mais, quoiqu'on se fût donné une vaste carrière dans cette augmentation de valeur des espèces, elle ne put répondre aux nécessités les plus pressantes ; on dut recourir à d'autres expédients. Les rentes constituées au denier 12 sur les tailles furent réduites

au denier 25 ; des offices onéreux et inutiles, quoique privilégiés, furent supprimés : on en liquida la finance à quatre pour cent. Enfin une révision annoncée des comptes de certains entrepreneurs et traitants leur ayant fait redouter de voir leurs malversations punies, plusieurs d'entre eux s'exécutèrent par avance, et regorgèrent d'énormes capitaux. La plupart de ces mesures ne pouvaient se justifier que par l'impossibilité de faire autrement ; mais, tout irrégulières qu'elles étaient, elles valaient encore mieux qu'une banqueroute ; les résultats déguisent, au surplus, ce qu'elles ont d'arbitraire ou de vicieux. Le dixième et la capitation de l'année 1716 seront réduits de quatre millions ; la paye des armées est au courant, et une foule d'engagements sont remplis.

Une réduction du personnel le plus coûteux de l'armée va procurer une forte économie dans les dépenses de la guerre, si longtemps ruineuses pour la France. Les deux compagnies des mousquetaires, fortes ensemble de cinq cents hommes, sont réduites à trois cents ; cinq cents gardes du corps ont été licenciés ; les compagnies des gardes suisses sont diminuées de quarante hommes chacune ; celles des gardes françaises, jusqu'ici portées à cent trente hommes, ne seront plus que de cent dix. Dix hommes par brigade sont retranchés de la gendarmerie ; la cavalerie sera réduite de dix officiers par régiment ; les dragons feront tous le service à pied. Au total, la réforme des troupes se monte à près de vingt-cinq mille hommes.

Les dépenses du jeune roi lui-même ont été fixées par le régent : sa majesté a dix mille livres par mois pour ses menus plaisirs, et mille écus pour ses habits.

Dès les premières audiences que le régent a données au Palais-Royal, le père Le Tellier s'est présenté à ce prince avec son audace accoutumée.

« Mes fonctions à Versailles ont pris fin, lui dit-il, je viens, monseigneur, vous demander à quoi votre altesse royale me destine.

— Ah ! mon père, il est vrai, répondit le duc, vous voilà sans emploi ; eh bien, je vais vous en donner un.

— Parlez, monseigneur, dit le jésuite en regardant son altesse royale d'un œil scrutateur.

— Partez donc pour le château de Pierre-Encise...

— Pour le château de Pierre-Encise, moil interrompit Le Tellier avec effroi...

— Remettez-vous, mon père ; je vois que vous me comprenez mal ; c'est un plaisir que je vous ménage, et non pas une punition.

— Je ne comprends point votre altesse royale.

— Partez pour ce château, dis-je, et tirez-en l'abbé Forgon et le père Guillaume Quesnel¹, que vous y avez fait enfermer.

— Monseigneur, cette ironie...

— Aimez-vous mieux chercher en Europe, pour les ramener charitablement à Paris, les pères Jérôme et Turquois, exilés à votre demande ?

— Je ne songe pas à quelle fin tendent ces sarcasmes de votre altesse royale.

— Vous êtes loin de l'Évangile, père Le Tellier, poursuivit le régent d'une voix élevée, si vous traitez de sarcasme le moyen que je vous offre de réparer vos fureurs... Mais je n'avais point attendu ce soin de votre âme endurcie ; je voulais seulement vous rappeler vos prescriptions, afin de vous faire sentir que vous ne devez rien espérer de moi... Allez trouver vos supérieurs ; ils ne tarderont pas à recevoir mes ordres. »

L'ex-confesseur du roi sortit sans répliquer.

Le duc régent annula successivement toutes les lettres de cachet lancées à l'occasion du jansénisme ou de la bulle *Unigenitus* : le vieux marquis d'Aremberg, mis à la Bastille pour avoir fait évader Quesnel de l'archevêché de Mâines, où il était détenu, recouvra sa liberté après dix ans de prison. Tous les supérieurs des monastères furent autorisés à rappeler les moines *opposants* qui s'étaient expatriés ; l'archevêque de Tours et l'évêque de Montpellier, relégués pour la même cause dans leurs diocèses, dont ils ne pouvaient s'loigner, eurent une permission de reparaitre à Paris, où le duc d'Orléans les reçut avec des marques d'estime et de bonté. En un mot, toutes les victimes de la constitution rentrèrent dans le droit des gens, dont ils étaient véritablement exclus.

Il est facile de concevoir que cette protection ouverte, accordée aux adversaires des jésuites, dut paraître fort dure à cette compagnie, habituée par le feu roi à proscrire tout ce qu'elle redoutait, ou simplement tout ce qui lui déplaisait. Elle se crut assez forte pour soutenir ses prétentions ouvertement, en couvrant ses projets séditieux du masque d'une religion qu'elle disait martyrisée. Des

¹ Frère de feu le docteur du même nom dont les ouvrages causèrent tant de troubles, et déterminèrent en partie l'envoi de la bulle *Unigenitus*.

prédicateurs jésuites, nouveaux Jérémies, prêchèrent la désolation des désolations, non pas avec des larmes, mais avec des injures. « Hélas ! mes frères, disait à Rouen un père La Motte, Louis XIV, » ce pieux monarque, est mort dans un temps où nous avions plus » besoin de lui que jamais pour la destruction de l'hérésie. Quinze » jours après sa mort, on a vu avec surprise des gens que *la sagesse du roi* avait fait mettre dans les fers, dans les cachots, » pour porter la peine de leurs crimes, sortir avec éclat, et être » élevés aux dignités. N'est-il pas surprenant que ceux qui sont » à la tête des affaires renversent ainsi tout ce que la sagesse de sa » majesté avait établi ? N'est-il pas étonnant de voir un petit » homme bouffi d'orgueil, sans science et sans mérite, gouverner » l'État ? »

Le régent, qui ne voulait pas, à l'exemple du feu roi, porter *la sagesse* jusqu'à mettre les jésuites *dans les fers* et dans les cachots, ne pouvait cependant laisser tant d'audace impunie. Des poursuites criminelles furent dirigées contre le père La Motte : il avait déjà disparu ; mais une saisie du temporel de la maison des jésuites de Rouen le fit retrouver. On instruisit sérieusement contre lui... Les prédications séditieuses n'en continuèrent pas moins à Dijon, à Nantes, à Besançon, à Poitiers, où les frères en saint Ignace se croyaient soutenus. Mais le peuple, qui avait tant souffert sous *le bon règne* que les jésuites regrettaient en chaire, le peuple, dont les maux commençaient à s'adoucir, quoique la bulle *Unigenitus* fût moins respectée, murmura partout contre des jérémiades tout à fait contraires à ses opinions. Se voyant abandonnés du public, sur lequel ils avaient compté, les bons pères reprirent leurs masques. Le supérieur de la maison professe de Paris vint, le miel sur les lèvres, les yeux baissés, la démarche timide, offrir ses très-humbles mais très-tardifs respects au régent, et lui demander sa protection. Le père supérieur dut s'apercevoir, au ton avec lequel Philippe d'Orléans le reçut, qu'il était mécontent de sa compagnie. « Je vous accorderai, répondit-il, la protection que vous me demandez, mais à condition que » vous ferez quitter Paris à ceux de vos religieux qui ont travaillé » à exciter des troubles dans le royaume... » Le jésuite assura, d'un accent flûté, à son altesse royale, qu'il ne connaissait aucun des hommes dont le prince lui parlait. « Je vous les ferai donc » connaître, » reprit Philippe et il articula sept à huit noms, parmi lesquels celui de Le Tellier ne fut pas oublié. Le père su-

périeur se retira en promettant qu'il allait répartir les jésuites dénommés dans diverses maisons de la province.

« Allez, mon père, ajouta le régent, et que Le Tellier soit envoyé à Amiens.

— Ce choix de votre altesse royale est donc un exil ? demanda le jésuite surpris.

— Qui vous dit le contraire ?... L'ex-confesseur doit encore me remercier de la forme... En pareil cas, il n'eût pas épargné la lettre de cachet à l'exilé. »

L'abbé Dubois n'est pas seulement un débauché et un habile pourvoyeur des passions inconstantes du régent, son ancien élève ; c'est aussi un homme adroit, subtil, et propre aux affaires, dont il sait merveilleusement découvrir les ressorts cachés. Dubois, avide de richesses, de faveurs, d'honneurs même, se garda bien de laisser dormir son ambition quand il vit Philippe d'Orléans à la régence. Agrandissant la sphère de ses services, il s'initia aux intérêts de l'État pour en épargner les détails à son maître, dont il fit ainsi compatir la mollesse avec les devoirs du gouvernement. Le régent sut un gré infini à son ancien précepteur d'une attention qui allégeait pour lui le fardeau de l'administration, sans toutefois détourner le ministre de ses plaisirs des soins qu'ils lui imposaient.

« Vraiment, l'abbé, disait dernièrement ce prince à Dubois, je vois que tu es bon à tout.

— C'est beaucoup dire, répondit-il ; mais j'en saurais toujours assez pour faire un ministre.

— Allons, tu es fou, répliqua le régent... Contente-toi de gravir l'escalier des petites filles de la rue Saint-Honoré, et laisse monter à de moins vicieux que toi les degrés du pouvoir.

— Votre altesse royale sait bien que l'un n'empêche pas l'autre.

— Apporte-moi ma canne, que je te rompe les os.

— Prenez plutôt cette plume pour signer ce rapport au conseil de régence ; c'est celui que votre altesse royale m'a chargé de faire pour un de *ses roués*, qu'elle a nommé conseiller d'État.

— Ah ! oui, ce pauvre diable qui ne sait pas mieux écrire que boire.

— D'où je conclus, monseigneur, que moi, qui n'écris pas mal et qui bois à merveille, je ferais un excellent conseiller d'État.

— Apporte-moi ma canne, te dis-je.

— Comment votre altesse royale trouve-t-elle ce portrait ?

— Ah ! Dubois, la jolie brune ! les beaux yeux, la belle gorge !

— Elle est là dans votre cabinet.

— Qui ?

— Eh ! cette charmante créature ; votre altesse royale sait bien que je n'ai pas l'habitude de lui présenter des peintures idéales, comme dans les *Mille et une Nuits*.

— Je cours la voir ! s'écria le régent en se levant pour aller au cabinet.

— Un instant, monseigneur, cette belle fille a un placet à vous présenter... Je lui ai promis, au nom de votre altesse royale, la grâce qu'elle demande... Elle est à vous à ce prix.

— Eh ! va donc la chercher.

— La voici, dit l'abbé en ressortant du cabinet avec le modèle du portrait.

— Voyons, ma belle enfant, reprit le prince en s'emparant du papier que tenait la jeune fille.

— Il ne s'agit que d'une simple signature, dit l'abbé... et il montrait, sur le papier, la place où elle devait être apposée.

— Que vois-je ! des provisions de conseiller d'État !

— Pour moi, monseigneur... Voyez comme elle est jolie...

— Sauve-toi, maraud, s'écria Philippe qui jetait à Dubois les provisions signées.... ; sauve-toi, ou je t'assomme.

— Bonne chance, monseigneur, » dit l'abbé en fermant la porte.

M. de Tallart était primitivement du conseil de régence, du choix de Louis XIV, qui avait déterminé, par son testament, la composition de ce conseil ; mais des avis tranchants et quelquefois peu respectueux, émis par le maréchal, portèrent le régent à l'exclure. « Il ne me reste plus, pour mon honneur, dit-il en se retirant, qu'à faire inscrire le testament sur mon dos. » Le duc de Noailles réussit mieux auprès du duc d'Orléans ; c'est un homme sans caractère, mais spirituel et souple. Renvoyé d'Espagne par Philippe V, pour avoir proposé une maîtresse à ce prince dans un moment inopportun, il revint à Versailles, et disputa d'assiduité à l'église avec madame de Maintenon elle-même. Depuis la régence, Noailles, le plus sobre des hommes, apprend tout doucement à s'enivrer ; l'autre jour, par un effet de son assiduité à l'étude, s'étant trouvé complètement ivre, le duc se hâta d'aller trouver le régent

dans sa loge à l'Opéra. « Bravo! mon ami, lui dit son altesse royale » en le voyant dans cet état, vous faites des progrès. »

Mais comme M. de Noailles ne perd la raison que pour faire sa cour, il n'en est pas moins propre à diriger le conseil des finances, dans lequel il a rendu de grands services. On dit toutefois que ces soins ne sont pas précisément désintéressés, et que certains traitants, dont il a fallu par malheur accepter le secours ruineux, lui ont accordé quelques parts motivées dans leurs bénéfices. C'est sans doute à ce partage que M. Rouillé de Coudray faisait allusion à l'une des dernières séances du conseil. Rouillé boit immodérément, non pour faire sa cour, mais par goût; or, comme il s'employait dans la discussion d'un projet de finance, M. de Noailles lui dit : « Il y a ici de la bouteille. — Cela se peut, répondit-il, » mais il n'y a pas de *pot de vin*. » Le duc ne répliqua point. Il est bien vrai que, pour soutenir l'affaire dont il s'agissait, une compagnie avait offert une forte somme à M. de Rouillé : « Non, » messieurs, dit-il aux traitants, je ne pourrais aider à vous faire » pendre en cas que vous soyez des fripons. »

Le régent, dans sa carrière administrative, conserve presque toujours les formes affables qui le distinguent; mais si, par suite d'une contrariété, sa franchise devient brusque, il souffre volontiers la réplique du dépit; il en rit même quand elle est spirituelle. La semaine dernière, le duc ayant rencontré dans un lieu public le ministre plénipotentiaire du prince de Lorraine, dont il croit avoir à se plaindre, son altesse royale s'emporta jusqu'à dire : « Monsieur de Stainville, je crois que votre maître se... de moi. » — Monseigneur, répondit le diplomate, il ne m'a pas chargé » d'en informer votre altesse royale. — Oh! oh! dit le prince à » madame de Parabère qui l'accompagnait, ce Lorrain a la re- » partie heureuse. »

Le surlendemain de cette aventure, les gens du roi pressaient le régent de s'expliquer sur une matière qui le contrariait : Allez vous faire..., leur répondit-il. L'un d'eux repartit : « Votre altesse » royale veut-elle qu'on fasse registre de sa réponse? » Le prince se mit à rire, puis il discuta froidement le point en question.

J'ai dit que le fond du caractère de M. le duc d'Orléans est une gaité que les événements les plus graves altèrent difficilement : heureux qui peut, dans la demande d'une grâce, flatter l'hilarité de son altesse royale; les faveurs sollicitées gaiement ne tiennent point à ses mains. C'est ainsi que, l'un de ces matins, ce prince

fit droit à un placet fort plaisant. M. de Villars étant, comme on sait, à la tête du conseil de la guerre, occupe un assez grand nombre de commis ; son hôtel en est plein, et cette bureaucratie gêne un peu ses habitudes domestiques. A la maison du maréchal touche celle d'un M. Thierry, avocat au conseil ; l'homme de guerre jugea que ses bureaux seraient commodément placés dans ce local ; il envoya quelqu'un pour le visiter, afin de faire dégager ensuite l'homme du barreau, si les lieux convenaient. Mais M. Thierry refusa sa porte aux visiteurs, et les ordres les plus précis du maréchal ne purent changer la détermination de notre avocat. M. de Villars ordonna alors qu'on procédât d'autorité à l'ouverture de la maison. Outré, mais non pas attristé par ce moyen militaire, M. Thierry fit parvenir au régent le placet suivant :

« Antoine-Joseph Thierry, avocat, expose très-humblement à » votre altesse royale que M. le maréchal de Villars, n'ayant plus » d'ennemis à combattre ni de traités à faire, vient de mettre le » siège devant le cabinet d'un pauvre avocat. Le grand général » s'est persuadé que la place se rendrait à la première somma- » tion ; mais l'exposant, qui y commande, est résolu d'attendre » le gros canon, c'est-à-dire les ordres de votre altesse royale. » Néanmoins il espère qu'ils ne viendront pas, et fera des prières » pour votre altesse royale. »

Après avoir ri aux larmes en lisant ce placet, le régent écrivit en marge : « Tenez bon ; j'irai à votre secours. » Et le soir même, M. de Villars eut l'ordre de lever le siège du cabinet de l'ingénieux avocat.

Il arriva l'autre jour à la cour de Vincennes un petit événement qui n'a point fait rire le régent, tout disposé qu'il est à s'égayer. M. de Coislin, évêque de Metz, avait désiré d'être présenté au jeune roi ; madame la duchesse de Ventadour satisfait à ce désir, elle conduisit le prélat devant sa majesté. Sa grandeur n'a pas une figure revenante, et l'enfant couronné est franc. « Ah ! mon Dieu, » qu'il est laid ! » s'écria-t-il en recevant M. de Coislin. « Voilà un » petit garçon bien mal appris, » osa répondre, en se retournant, le gentilhomme mitré. M. le duc d'Orléans le fit venir au Palais-Royal, et lui adressa de vifs reproches. « A l'âge du roi, dit son » altesse royale en terminant cette semonce, on peut être sincère » à l'excès ; mais un évêque n'est jamais excusable de pousser jus- » qu'à l'impolitesse l'oubli d'une modestie qui devrait être sa » première vertu. »

Personne n'avait pris le change sur l'air de componction que les courtisans affectaient pendant les dernières années du règne de Louis XIV : Molière nous a, dès longtemps, appris à reconnaître les gens à travers le masque d'hypocrisie dont ils se couvrent. Nos débauchés, déguisés en dévots, ne se flattaient pas d'en imposer à leurs contemporains ; mais enfin ils se gênaient, et la contrainte, quoi qu'on en dise, ne rend pas toujours le plaisir plus piquant. Quel changement depuis la régence, non pas dans les principes, mais dans la physionomie morale du temps ! Les mêmes hommes qui, il y a six mois, laissaient voir toujours le coin d'un livre d'heures sortant de leur poche, s'empressent aujourd'hui de se montrer aux croisées de leurs petites maisons avec des *roués* ou des danseuses d'opéra. Les mêmes femmes qu'on rencontrait journellement dans l'oratoire de madame de Maintenon, parlant bulle *Unigenitus*, reliques et sermons, sollicitent avec ardeur une place aux soupers du régent. Les vœux de bon nombre de ces dévotes, revenues au culte des amours, sont exaucés, et l'inconstance du prince est telle, que toutes peuvent espérer d'être admises aux saturnales qui excitent leur ambition voluptueuse. Mais la marquise de Parabère, maîtresse en titre du régent, tient toujours la première place à ces banquets de la débauche ; c'est elle qui se charge d'y jeter le mouchoir du sultan, quand elle a quelque chose de mieux à faire que de le recevoir elle-même. Jeune, belle, douée d'un tempérament insatiable, cette dame plaît encore plus à son altesse royale que sa devancière, mademoiselle de Séry, comtesse d'Argenson. Séparée de son mari, madame de Parabère eut dernièrement une inquiétude grave, que l'habile Dubois parvint toutefois à calmer. Toutes les causes amènent des effets, c'est la loi de nature. Or le régent, qui, dans l'émission de certaines causes, ne s'inquiète guère d'éluder les effets, apprit, un beau matin du mois dernier, que madame de Parabère allait bientôt se trouver dans une position critique dont sa séparation d'avec son mari proclamerait l'inopportunité. « Il faut enivrer M. de Parabère, dit le » régent, et faire trouver sa femme auprès de lui. — Je m'en » charge, répondit l'abbé Dubois. » Mais la mort du marquis, survenue peu de jours après cet entretien, dispensa d'employer le prétexte de paternité auquel on voulait recourir. Parmi les beautés complaisantes que madame de Parabère introduit le plus souvent aux soupers du Palais-Royal, on cite la duchesse douairière de Gèvres, maîtresse de Fargi, l'un des roués favoris du prince. Cette

dame, comme toutes celles admises dans ces parties, a fait ce que le régent appelle *les preuves*. Je ne sais comment expliquer avec réserve le sens de cette expression, si ce n'est en disant que, pour avoir fait ses preuves, une femme doit être aux convives de son altesse royale ce que, dans le calcul, la dizaine est aux unités... Rien au monde ne plaît tant au duc d'Orléans que les transmutations de la beauté; mais qu'il est honteux pour mon sexe de savoir qu'une duchesse, déjà sortie de la première jeunesse, passe de main en main, roule de genou en genou, et livre ainsi son délire, moitié bachique, moitié amoureux, à la brutalité de six, huit, ou dix débauchés.

Au premier rang des roués figure La Fare, dont l'imagination libertine semble être le crépuscule prolongé de sa jeunesse, dès longtemps passée. On compte aussi dans cette société Simlaine, ivrogne plein d'esprit, de qui l'ivresse s'exhale en jolis vers et en bons mots piquants. On y voit encore Broglie, amant émérite de la duchesse de Berri, qu'elle a promptement abandonné, parce qu'il ne s'est montré riche auprès d'elle que de saillies heureuses et de fines reparties, qui lui ont quelquefois paru manquer d'à-propos. Enfin Nocé se trouve toujours aux orgies du régent; c'est, avec madame de Parabère, le metteur en œuvre des plaisirs nocturnes de son altesse royale.

Mais Philippe d'Orléans ne sacrifie pas au plaisir dans un seul temple: les soupers du Luxembourg font diversion à ceux du Palais-Royal, et, dans cet autre sanctuaire, la duchesse de Berri est grande prêtresse. Le régent, qui aime beaucoup cette dame, comme fille et comme maîtresse, s'est plu à flatter le goût qu'elle montre pour la représentation et le faste: il lui a donné le palais du Luxembourg, une maison, cinquante gardes à cheval. Tous ces gardes, qui sont des jeunes gens bien faits, ont, dit-on, un service très-agréable, surtout depuis que la jeune veuve est devenue penreuse au point de se faire garder la nuit dans ses appartements, et d'exiger même que les factionnaires y soient doublés. Le duc d'Orléans connaît ces particularités militaires de l'intérieur du Luxembourg, mais il ne s'en met point en peine: « Les scrupules, dit-il à cet égard à sa fille, ne sont faits que pour le vulgaire. »

Quand le régent va souper chez la duchesse avec ses roués, elle a soin d'avoir à sa table une ou deux de ces beautés faciles que ce prince aime à trouver partout. Alors toute possession de-

vient commune; la fantaisie seule détermine des choix d'un moment, auxquels succèdent d'autres choix non moins passagers... De sorte qu'à la fin du repas, toutes les inclinations ont changé plusieurs fois d'objet, et que les plus ambitieuses se sont proménées sur tous les objets.

Ces fréquentes distractions ne suffisent point à la duchesse de Berri, même avec le service régulier que ses gardes font la nuit dans son appartement; le comte de Riom, leur capitaine, exerce encore des droits journaliers sur la princesse. Ce gentilhomme est un gros garçon court, joufflu, bourgeonné, qui, sous son habit d'ordonnance, ne ressemble pas mal à un abbé déguisé en officier. Le comte, simple lieutenant de dragons relégué dans une garnison de province, sentait fermenter en lui l'ambition; mais ses talents militaires avaient peu d'éclat; il ne paraissait pas facile de les faire percer à la cour, et madame de Pons, dame d'atours de madame de Berri, et qui est parente de M. de Riom, avait plusieurs fois échoué dans les démarches qu'elle avait faites pour lui. Enfin on vint à parler de la fameuse compagnie des gardes de la duchesse; madame de Pons savait à quel genre d'activité ce corps était destiné, et elle pensa que son parent, dont elle connaissait la portée sous certains rapports, pourrait jouer un rôle distingué dans cette compagnie. Un matin qu'elle habillait son altesse royale, la dame d'atours lui demanda pour le comte de Riom la lieutenance des gardes.

« M. de Riom, répondit la princesse, je ne le connais point; quel homme est-ce ?

— Un très-honnête gentilhomme, madame, et sa noblesse...

— Ce n'est pas ce que je vous demande... Sa taille ?

— Cinq pieds trois pouces environ.

— Bon. Sa poitrine ?

— Large, effacée entre deux épaules musculeuses.

— Sa jambe ?

— Forte et carrée du haut; du bas, un tendon détaché; une cheville du pied bien marquée.

— Le visage ?

— Des yeux noirs, un nez un peu long, des dents admirables.

— Faites venir le comte à Paris; je verrai. »

M. de Riom étant arrivé, madame de Pons ne lui cacha point le genre d'information dont il avait été l'objet, et les réponses qu'elle avait faites. « Je vous remercie, ma cousine, répondit-il,

» de tout ce que vous avez bien voulu dire de favorable sur mon compte, et ma reconnaissance est infinie. » Le lendemain, la sensible dame d'atours, sans convenir précisément que son cousin fût reconnaissant à l'infini, était persuadée néanmoins, plus que jamais, que la lieutenante des gardes de madame de Berri serait très-bien remplie par lui ; elle le présenta sur-le-champ à la princesse, qui fut très-contente de sa tournure et de son air... Il obtint la charge. Après un mois d'exercice, la duchesse trouva que le comte était un lieutenant si distingué, qu'elle crut devoir lui accorder de l'avancement ; elle pria son père de nommer cet excellent officier capitaine. Bientôt M. de Riom n'eut pas seulement le premier emploi de la compagnie des gardes, madame de Berri lui accorda la première place dans son cœur : il devint le favori en titre de son altesse royale. Au moment où j'écris, la passion de la princesse pour cet homme, qui n'est ni beau ni spirituel, va jusqu'à la frénésie. Le comte est absolument le maître au Luxembourg. Pour les officiers, les dames et même les gens du palais, ce gentilhomme est doux, affable, poli ; il se fait aimer de tout le monde ; mais son humeur prend une tout autre teinte auprès de sa maîtresse. Cet amant qu'elle chérit, qu'elle couvre des plus beaux habits, des plus riches dentelles ; cette idole de son cœur, aux pieds de qui elle sème à pleines mains l'or, les bijoux, les pierreries, reconnaît tant de bontés par une véritable tyrannie. Riom, petit-neveu du vieux duc de Lauzun, semble avoir hérité du despotisme de son grand-oncle sur la partie féminine de la maison d'Orléans. Madame de Berri est traitée par lui comme le fut jadis *Mademoiselle* par le favori de Louis XIV, qui rit sous cape de se voir renaitre dans ce dominateur d'une princesse, petite-nièce de celle qu'il a si longtemps dominée. Le comte, dont le privilège sur les désirs de la veuve est inexprimable, se plait à la faire languir, à lui donner de la jalousie, à ne vouloir pas se livrer à celle qu'elle essaye de lui inspirer... L'empire qu'il exerce sur ses volontés s'étend jusqu'au choix des habits, jusqu'à celui des moindres chiffons servant à la parure ; et, par un raffinement de malignité bizarre, Riom se prononce toujours pour les atours qu'il sait déplaire à la duchesse, et lui défend de choisir ceux de son goût. Cet amant impérieux se divertit à faire changer de coiffure et d'habits à son altesse royale, quand il s'aperçoit que sa mise lui sied ou qu'elle en est satisfaite. Souvent il la fait déshabiller au moment de partir pour l'Opéra, surtout si, par quelques paroles

indiscrètes, elle laisse voir de l'empressement à s'y rendre. Depuis quelque temps, la princesse, pour éviter de faire une toilette qu'il faudrait redéfaire, s'est mise sur le pied de prendre chaque soir les ordres de M. de Riom pour les atours qu'elle mettra le lendemain. Si quelque chose n'a pas été prévu dans cette demande d'instructions, des messagers alertes circulent du cabinet de toilette de son altesse royale à l'appartement de l'ordonnateur, pour déterminer l'adoption d'un point de dentelle et d'une couleur de ruban. Imposant à l'illustre veuve des démarches, des affections et même des inimitiés, le comte la fait rester au palais quand elle veut sortir, ou la force de se promener lorsqu'elle voudrait prendre du repos ; il l'oblige à se montrer fière, impertinente avec des gens qu'elle affectionne, empressée, prévenante avec des personnes qu'elle ne saurait souffrir. Enfin la tyrannie du petit-neveu de Lauzun est portée au delà de toutes les bornes de l'audace ; la fille chérie du prince qui gouverne la France ne fait pas un pas sans la permission d'un homme qui n'était rien il y a six mois ; ou, si elle se permet une démarche, même de la moindre importance, sans y être autorisée, un traitement comparable à celui qu'un maître brutal fait subir à une servante arrache des larmes à cette princesse du sang. Il faut vraiment que le comte de Riom ait soumis sa maîtresse ou plutôt son esclave à un talisman qui énerve en elle toute dignité.

Ajoutons cependant que le capitaine des gardes de madame de Berri, dominateur de toutes ses volontés, en a laissé une parfaitement libre ; le comte a senti qu'elle devait être respectée, et que tout son pouvoir succomberait s'il l'attaquait. Cette volonté, c'est celle qu'a la princesse de se donner au premier homme qui lui plaît. Le tyran du Luxembourg n'entend gêner en aucune manière son altesse royale sur ce point ; mais il se donne, de son côté, toute latitude. Riom courtise publiquement madame de Mouchy, dame d'honneur de madame de Berri ; on va jusqu'à dire qu'il l'a caressée plus d'une fois en présence de cette princesse, et qu'elle se déclare hautement sa rivale, sans que son altesse royale ose l'éloigner du Luxembourg.... « Cet homme vous a » donc ensorcelée, dit souvent le régent à sa fille. — J'en con- » viens, mon père, répond-elle ; mais aussi je n'ai jamais ren- » contré un pareil sorcier. »

On a joué dernièrement sur le Théâtre-Français une nouvelle

comédie de M. Néricault-Destouches : c'est *le Médisant*.... Des vers, beaucoup de vers ; des pensées très-peu, de l'intrigue moins encore, et du succès point du tout. Voilà, en peu de mots, l'analyse et l'histoire de cette pièce... Il faudrait, pour en dire davantage, être plus médisant que le principal personnage de l'ouvrage, et il n'est pas charitable de médire des morts.

Le grand siècle ne sera bientôt plus que dans les souvenirs et les monuments ; un peu plus tard, les monuments seuls le rappelleront. Chaque jour enlève un acteur de cette période brillante : en 1715, les arts ont perdu Girardon, qui, pour créer les bains d'Apollon, semblait avoir retrouvé le ciseau de Phidias. Les lettres ont eu à regretter Galand, ce traducteur ingénieux des *Mille et une Nuits*, dont la plume animée sut nous faire aimer les emphatiques métaphores de l'Orient, en y mêlant la grâce, qui trompe quelquefois sur l'absence de la raison. La philosophie pleure Malebranche, cet autre Socrate que de nombreux disciples allaient écouter à l'Oratoire, avec plus de fruits peut-être que les Athéniens n'en recueillirent des discours du fils de Sophronisque. Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, a écrit avec une profondeur de raisonnement qui n'exclut point la lucidité : il définit admirablement les sens et l'imagination ; mais, en recherchant la nature de l'âme, il imite ces navigateurs hasardés sans boussole sur une mer inconnue.

Aujourd'hui 24 décembre 1715, je pose pour jamais la plume. Ce soir, quand la cloche de Saint-Paul, ma paroisse, sonnera le premier coup de la messe de minuit, j'aurai atteint le complément de ma soixante-seizième année.... C'est avoir quitté trop tard une cour où la vieillesse joue un bien triste rôle ; à peine, d'ailleurs, me reste-t-il assez de temps pour me préparer à quitter la vie... Je pourrais bien être prise à l'improviste. Bon Dieu ! sur quel monceau de manuscrits je pose ce dernier cahier de mes tablettes ! Cinquante-six années de notes, écrites sous la dictée du siècle le plus fécond en grandes choses, en passions désordonnées, en magnificence, en scandales, en folies, cela ne pouvait pas manquer d'employer beaucoup de papier ; et quand je vois, d'à-près ma table des matières, combien la sagesse tient peu de place dans cette collection, je suis presque fâchée d'avoir été si vraie. C'est un acquit de conscience que je veux du moins dérober à trois ou quatre générations. Je cachèterai ces volumineuses liasses ; la com-

tesse ma bru en connaît bien et le contenu et l'esprit; elle les continuera, dit-elle. A la bonne heure; tôt ou tard la vérité doit servir aux hommes; mais il faut, pour qu'elle ne les irrite pas en les instruisant, laisser éteindre sous la main du temps les traits toujours vifs de son pinceau... Dans une centaine d'années, nos arrière-neveux consulteront avec fruit mes tablettes, j'en ai le pressentiment; on regardera alors sans sourciller les gloires que j'ai descendues au niveau de l'humanité; toute la génération comprendra les jugements empreints de franchise que j'ai substitués, sous l'inspiration de Molière, de La Fontaine, de Labruyère, au culte aveugle du vulgaire, ébloui par l'oripeau des grandeurs.

CHAPITRE II.

1716.

Notice historique sur la comtesse de B***, contemporaine de Louis XIV. — Sa bru continue ses tablettes. — Envoi de l'année 1716 à l'année 1816. — Louis XV s'établit aux Tuilleries. — L'abbé de Fleury nommé confesseur du roi. — La chèvre, le chou et le jardinier. — Commencement des bals masqués de l'Opéra. — Coup d'œil sur ces bals. — Les grands donnent la comédie au peuple. — Mentor et Télémaque pour rire. — Le duc et la duchesse de Lorraine à Paris. — La jeune princesse de Conti. — Clermont, Richelieu, La Fare, Soubise, etc., amants de cette princesse. — Le petit chien gardien de l'honneur de son altesse. — Mademoiselle de Charolais. — Ses intrigues avec Richelieu. — Rendez-vous roulant. — Une princesse du sang chez le commissaire. — Mademoiselle de Valois, troisième fille du régent. — Son amour pour Richelieu. — La surveillante Desroches; expédients pour la tromper. — Angélique; substitution. — Le style prolixe. — Angélique dénonce au régent l'intrigue des amants. — Colère du prince; scène faite à sa fille. — Charles XII; expédition proposée à ce roi paladin. — Intrigues d'Alberoni. — Délire de la vanité. — Première représentation d'*Athalie* devant le public. — Exil de Voltaire. — Les épines cachées de l'indigne rosier. — Horrible excès commis sur une femme de qualité ivre. — Le duel. — Richelieu pour la seconde fois à la Bastille. — Mademoiselle de Charolais va consoler le prisonnier. — Complaisance d'une bonne sœur. — Établissement d'une chambre de justice pour juger les traitants. — A fripon, fripon et demi. — Samuel Bernard; son portrait. — Un juif généreux et honnête homme. — Querelle entre les pairs et le parlement. — Détails scandaleux qui en ressortent. — La beauté prise d'assaut. — Les soldats jésuites. — Système de Law; fondation de sa banque; forme des billets. — Requête des princes du sang contre les princes légitimés. — Mademoiselle d'Orléans; intrigue incestueuse. — Cette princesse se fait religieuse. — L'amour passe partout. — La lanterne magique. — Le régent veut qu'on lui coupe le poing. — Mort du chansonnier Coulanges.

La comtesse douairière de B***, ma belle-mère et ma tante, qui

cesse d'écrire des Mémoires historiques, qu'elle appelait ses *Tablettes*, resta veuve, en 1660, avec un fils âgé de quinze mois ; elle n'avait alors elle-même que vingt et un ans. Le comte de B***, dont elle n'a pas parlé, parce qu'on n'aime point à dire du mal de ses enfants, fut un franc mauvais sujet ; ce qui ne m'a pas empêchée de le prendre pour mari en 1695, attendu que ce gentilhomme était encore ce qu'il y avait de plus sage à la cour. D'ailleurs l'usage dès longtemps établi dans notre famille est de marier ensemble les cousins, pour maintenir plus sûrement un nom illustre, à ce que disaient nos pères. Ma tante a tu aussi cette coutume de ses ascendants, parce qu'elle sent un peu la féodalité, et l'honnête dame, en sa qualité d'esprit fort, ne voulait pas montrer dans les siens des préjugés qu'elle condamnait. Ma belle-mère est amie des lettres ; elle a étudié les auteurs de l'antiquité, s'est pénétrée des philosophes grecs, et, dès sa tendre jeunesse, elle méprisait la grandeur qui ne résultait pas de la beauté des actions ou de la noblesse des sentiments. Riche, libre par sa position, encline à la critique, la comtesse fut recherchée par les beaux esprits du temps : elle s'attacha beaucoup à Racine ; ce qu'elle a fort ingénument avoué, pensant peut-être que si l'on ne peut avoir un amant sans un peu de honte, il y a plus que compensation dans l'amour d'un grand homme. Mais la philosophie de ma tante était plus solide que celle de l'auteur d'*Andromaque* ; elle le quitta quand il devint courtisan, et continua de froncer ce qu'elle appelait *les grandeurs pour rire*.

Il y a tantôt vingt ans que la comtesse me lit chaque jour quelque passage des *Tablettes*. L'esprit de ces annales me plaît ; c'est un tableau véridique et animé de l'époque ; je suis décidée à le continuer. Bien m'en a pris d'écouter attentivement les lectures journalières de ma tante ; mieux encore ai-je fait de lire à la dérobée les passages qu'elle me cachait dans les premières années de mon mariage. Je suis à même, au moins quant au plan, de me faire la continuatrice des *Tablettes*, et je tâcherai d'en soutenir le ton. Pour les opinions, ce sont, à quelques nuances près, les miennes ; je ne suis pas arrivée à ma trente-sixième année sans avoir appris à voir les hommes et les choses sous leur véritable jour, et la cour a justifié à mes yeux, dans ces derniers temps, tout ce que ma tante en pensait.

Les vieillards sont quelquefois plus fantasques que les jeunes gens : la comtesse douairière, qui m'avait promis de laisser ses

cahiers à ma disposition pour me guider, a changé tout à coup d'avis. « Non, ma fille, m'a-t-elle dit, écrivez sous l'inspiration » des événements; le temps est le meilleur conseiller que vous » puissiez écouter. Les couleurs varient, les physionomies changent, les caractères reçoivent de nouvelles influences; peignez » d'après nature, cela vaudra mieux que d'imiter ce que j'ai fait... » Au surplus, ajouta ma tante en me montrant la liasse de ses » *Tablettes*, ficelée et scellée de son cachet, voilà mon bagage » empaqueté; si mes intentions sont respectées, et je les exprimerai dans mon testament, ce paquet arrivera tel qu'il est à » son adresse. » Et je lus sur la liasse : *Envoi de l'année 1746 à l'année 1816*¹. J'écrirai donc ce que je verrai ou ce qu'on me dira, d'après l'impression que j'éprouverai. Je me mets dès aujourd'hui sur la trace des événements.

Le roi, qui, depuis la mort de Louis XIV, avait habité Vincennes, vint, le 6 janvier, s'établir aux Tuileries. L'appartement de sa majesté est celui qu'occupait la comtesse de Soissons, lorsqu'elle était surintendante de la feuë reine Marie-Thérèse. Si les murs de cet appartement pouvaient parler, leur rapport serait une chronique bien scandaleuse; il faudrait, pour la conservation des mœurs du jeune monarque, lui faire changer de logement.

Le lendemain de son arrivée, Louis XV reçut, pour la première fois, l'abbé de Fleury, nommé confesseur de sa majesté. « Mon-sieur l'abbé, dit le régent à cet ecclésiastique en lui annonçant » le choix qu'il avait fait de lui, je vous préfère à tout autre, » parce vous n'êtes ni janséniste, ni moliniste, ni ultramontain. » Fleury se montra jaloux de soutenir sa réputation de véritable gallican; il porta même fort loin, comme on va le voir, l'art de ménager tous les partis. Lorsque les jésuites envoyèrent un des leurs, le père Craye, pour complimenter le nouveau confesseur, qui venait d'enlever à leur ordre une charge dont il était en possession depuis la fin du seizième siècle, l'abbé répondit au complimenteur : « Mon père, je crois n'être point désagréable aux membres de votre compagnie, car je ne suis point janséniste. » Quand vinrent ensuite les félicitations des jacobins, Fleury leur dit : « J'espère ne pas vous déplaire, mes révérends; vous » savez que je ne fus jamais moliniste. » Enfin parut l'abbé d'Or-

¹ L'indifférence des descendants de la comtesse de R^{me}, du dix-septième siècle, a dépassé ses intentions, puisque sa liasse n'a été ouverte qu'en 1839.

fanne, grand vicaire de l'archevêque : « Monsieur, lui dit le directeur de la conscience royale, assurez mes très-humbles respects » à monseigneur le cardinal de Noailles ; son éminence croira à leur sincérité ; elle sait que je n'épouse nullement les exclusions » de la cour romaine. » Cela s'appelle , comme on dit , ménager sagement *la chèvre, le chou*, et même le jardinier... Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre avec un homme si conciliant , c'est que son naturel flexible ne se plie aux passions du jeune roi plutôt que de les faire fléchir. Nous verrons.

Mon mari jouit de l'insigne honneur de compter parmi les *roués* du régent ; ce qui est aujourd'hui la première dignité de la cour du Palais-Royal. Le comte de B***, dont le caractère est fort bien fait, aurait voulu, pour augmenter ses chances de crédit, m'initier tout doucement aux mystères *des soupers* ; mais, outre que je fus, comme on s'en convaincra facilement, trop généreuse pour me venger des innombrables infidélités que me fit cet époux trop résigné, je ne croirais jamais expier par assez de honte le *roulement* de mes charmes de trente-six ans sur les genoux de dix satyres enivrés. Fi ! l'horreur ! la chair de poule me vient en songeant à cette prostitution de la beauté, devant laquelle n'a pas reculé madame de Gévres. J'ai répondu au comte que, peu désireuse de me faire actrice dans les scènes nocturnes du palais d'Orléans, je voulais me borner à être l'historiographe de ces prouesses galantes, et que je le priais de restreindre sa complaisance à me fournir des renseignements sur les travaux érotiques auxquels il est agrégé. M. de B*** m'a promis de me tenir au courant ; ce bulletin secret de la régence me sera d'un grand secours.

M. le duc d'Orléans, dès le mois de novembre dernier, accorda au duc d'Antin la permission de donner, cet hiver, des bals masqués dans la salle de l'Opéra ; le nombre en fut réglé à trois par semaine. Cette fondation d'un amusement nouveau a d'autant plus de succès, que le père Sébastien, religieux carme, qui, tout moine qu'il est, ne veut pas rester étranger aux plaisirs mondains, a trouvé le moyen d'élever facilement le plancher du parterre au niveau du théâtre. La scène, ainsi réunie à la salle, forme un vaste local qu'éclairent une multitude de lustres, et dans lequel les masques montrent leurs costumes bigarrés et leurs intrigues en spectacle aux personnes qui remplissent les loges. Cette comédie en vaut au moins une autre : le plus grand nombre des dames, sous prétexte de la chaleur, se découvrent le visage, et y laissent voir, dans

des scènes fort animées, des impressions que leur masque immobile n'aurait pas offertes aux assistants. Ce n'est pas trop, en vérité, des cinq livres que les spectateurs payent à la porte pour jouir d'un si joli coup d'œil, surtout quand le régent lui-même, en paraissant au bal de l'Opéra, vient ajouter au plaisir visuel que les Parisiens se procurent à cinq livres par tête. Ils ne sont pas tentés, à coup sûr, de regretter leur argent, lorsqu'ils voient son altesse royale parcourir cette arène de la folie, en tenant par la main l'une de ses maîtresses, échauffée, comme lui et comme les roués qui l'entourent, par les fumées du vin. Le jour du dernier bal, l'ivresse du prince était si prononcée après son dîner, que M. de Canillac, l'un de ses favoris, craignit que, s'il descendait en cet état dans la salle de l'Opéra, le spectacle ne devint trop barlesque pour les loges. Il supplia son altesse de se coucher, lui insinuant avec douceur que la musique et les lumières lui feraient mal à la tête. Le duc eut l'air d'acquiescer à la prière de Canillac, et, pour le déterminer à sortir plus promptement de sa chambre, il se mit à simuler un ronflement nasal essentiellement caractéristique du plus profond sommeil. Le favori, rassuré par ce témoignage bruyant, se retira sur la pointe du pied. Mais à peine avait-il quitté le régent, qu'il se leva, se fit habiller, et descendit dans la salle du bal, qu'il traversa plusieurs fois, en décrivant des figures de géométrie bien éloignées de la ligne droite. Le lendemain, M. d'Orléans, sachant que Canillac était informé de son escapade, dit, en le voyant entrer : « Voilà mon Mentor, qui va » bien me gronder de ce que je fis hier malgré lui. — Ne le craignez pas, monseigneur, répondit le gentilhomme, car jamais » vous ne serez mon Télémaque. »

Les fêtes, les divertissements redoublent au Palais-Royal, depuis l'arrivée à Paris du duc de Lorraine et de la duchesse sa femme, sœur du régent. Leurs altesses, qui sont venues rendre hommage au roi à cause du duché de Bar, profitent largement de l'occasion pour goûter, dans la capitale de France, des plaisirs qui ne se trouvent point à Nanci. Il en est néanmoins que le duc a compris dans ses bagages : sa maîtresse l'a suivi ; le régent l'a reçue avec lui au Palais-Royal ; et la duchesse, qui ne se formalise nullement de l'amour de son mari pour la jolie Lorraine, dont elle a fait son amie, laisse à cette dame l'appartement qu'on lui avait destiné à elle-même. L'indulgente princesse a prié son frère de la loger près de chez lui ; on prétend même qu'elle loge tout à fait chez lui ; ce

qui, du reste, serait conforme au sentiment d'amitié plus que fraternelle dont ces deux enfants de feu *Monsieur* furent jadis soupçonnés.

La première fois que madame de Lorraine alla à l'Opéra, le régent la conduisit dans la loge où il a fait placer un lit, et dont l'ameublement est de tout point ordonné par la plus voluptueuse recherche. « Voilà qui est on ne peut mieux, » dit la princesse, parvenue à je ne sais quel degré d'expérience de la commodité de ce charmant réduit. « Madame de Berri s'est fait construire une » semblable loge, répondit le duc d'Orléans; elle est placée vis- » à-vis la mienne. Les autres princesses n'ont pas tardé d'imiter » cet exemple; chacune a son petit boudoir à l'Opéra; et quand » elles s'y trouvent avec leurs favoris, tous les acteurs ne sont pas » sur la scène. Tenez, continua le régent en désignant à sa sœur » une des loges, voici la jeune princesse de Conti chez elle avec » Clermont, que, par renaissance d'intrigue, elle a fait succéder » depuis quelque temps à mon capitaine des gardes La Fare, parce » que toute l'éloquence amoureuse de celui-ci est passée dans ses » discours. »

Puisque la circonstance m'a conduite au chapitre de la princesse de Conti, racontons en peu de mots ce que j'en sais. Louise-Élisabeth de Condé n'eut jamais la moindre inclination pour son mari; elle vécut cependant en bonne intelligence avec lui pendant une année entière. Mais la bonne intelligence est si fade, si assommante, quand elle n'est pas aiguisée par l'amour! Dans le courant du treizième mois de mariage, le marquis de Clermont, premier gentilhomme du prince, offrit à madame de Conti quelque chose de plus piquant que cette léthargie conjugale: il est bien difficile de refuser le plaisir quand on s'ennuie; la princesse n'en eut pas le courage. Les amants sont indiscrets; l'aventure fit du bruit dans le monde; M. de Conti, très-jaloux quoique fort débauché, chassa son premier gentilhomme, et le remplaça par le marquis de Richelieu. Ce changement arriva précisément dans le temps où la princesse commençait à s'apercevoir qu'un amant peut, à la longue, devenir aussi ennuyeux qu'un mari. Richelieu succéda à Clermont dans toute l'étendue de ses fonctions. Vint ensuite La Fare, le prince de Soubise, puis bien d'autres, puis une renaissante tendresse pour Clermont. On ne sait pas où cela pourra s'arrêter, car madame de Conti est la personne du monde la plus susceptible de s'ennuyer.

Cependant le prince ne veut pas absolument prendre son parti ; il continue d'être jaloux comme un tigre , et sa femme continue de s'en moquer. Une de ces nuits que la princesse ne dormait pas , il lui prit fantaisie de s'amuser de monseigneur son époux. La dame a un petit chien qui couche souvent avec elle , et qu'elle se plaît à déchaîner contre ceux qui s'approchent de son lit , quand il s'y trouve , s'entend. Or , la nuit en question , son altesse fit un grand bruit pour donner à croire au prince , dont l'appartement est au-dessus de celui de sa femme , que quelqu'un s'était introduit dans ce dernier. M. de Conti , s'étant imaginé en effet qu'un galant se trouvait avec madame , se lève furieux , saisit son épée , quoiqu'en costume flottant très-peu ressemblant à un habit de combat , et descend à la chambre de la princesse.... Elle , qui fait semblant de s'éveiller en sursaut , lui demande ce qu'il veut. Au lieu de répondre , notre jaloux se met à chercher partout , et , au moment où , pour terminer son investigation , il se fourre sous le lit , la princesse lâche son petit chien , qui mord le prince jusqu'au sang... où ? je n'ose le dire.... ; mais la morsure dut être très-douloureuse..... M. de Conti , relevé comme par enchantement , voulait plonger son épée dans le corps du hargneux quadrupède. « Ingrat , » s'écria madame de Conti en arrêtant le bras de l'altesse en chemise , ne voyez-vous pas que cet animal est votre plus fidèle serviteur ; qui oserait , la nuit , s'approcher de moi avec un tel gardien ! Reconnaissez donc enfin combien vos soupçons jaloux sont injustes : c'est moi qui ai dressé mon chien à ce service défensif , et ce témoignage seul vous prouve ma sagesse et ma fidélité. »

M. de Conti , persuadé par une preuve si convaincante , demanda pardon à sa *chaste* moitié ; il voulut même , pour l'obtenir , se glisser auprès d'elle... « Non , non , monsieur , reprit son altesse , ce n'est pas là le traitement qu'il vous faut ; allez , croyez-moi , » faire panser votre blessure. »

Mademoiselle de Charolais , sœur de madame de Conti , n'est pas moins qu'elle portée aux tendres faiblesses de l'amour , et elle n'a pas même attendu , pour s'y livrer , les licences que la beauté reçoit trop souvent de l'hymen. Depuis assez longtemps déjà , cette très-jeune personne entretient une intrigue avec le duc de Richelieu , dont la vogue continue d'être telle , que toute femme comme il faut se croirait méprisée si elle n'avait pas été déshonorée par lui. Mademoiselle de Charolais a tout ce qu'il fallait pour acquérir

ce précieux déshonneur : sa taille est divine, sa beauté enchanteresse, et ses yeux brillent d'un si vif éclat, qu'au bal ils ne manquent jamais de la faire reconnaître sous le masque.

L'appartement que mademoiselle de Charolais occupe, situé au rez-de-chaussée de l'hôtel de Condé, donne sur le jardin, dont Richelieu a la clef. Le duc entre donc chez sa maîtresse avec la plus grande facilité ; et c'est avec la même aisance qu'il en sort le matin, lorsqu'il commence à voir une lueur dorée éclairer la cime des grands marronniers. Quelquefois les amants se donnent rendez-vous dans le jardin, quand une lune indiscrete ne peut les trahir. Mais si cet astre, ennemi des galants et des filous, trompe l'espoir du couple charmant, mademoiselle de Charolais, d'un pied alerte et léger, sort du palais avec une fille de garde-robe, chargée seule de répondre au suisse, soit en sortant, soit en rentrant, et se rend auprès de l'église des Cordeliers, où Richelieu l'attend. Alors la confidente s'éloigne, jusqu'à une certaine heure marquée pour son retour. Le duc a eu soin d'amener un carrosse de place ; il y monte avec sa maîtresse ; le cocher fait rouler doucement sa voiture, et va... où bon lui semble, jusqu'au moment désigné où il doit ramener ses bourgeois, comme il les appelle, au point du départ. Dans ces sortes d'entrevues, la jeune princesse, vêtue très-simplement, s'enveloppe la tête dans une coiffe qui la fait ressembler à une femme de la plus modeste condition.

Toutes ces dispositions avaient été faites, il y a quinze ou vingt jours, lorsque la princesse, en roulant dans une voiture plus dure que de coutume, fut atteinte d'un mal de tête violent, et proposa à son amant de revenir à pied au lieu où elle devait retrouver sa fille de garde-robe.

La fille des Condé et Richelieu quittèrent leur carrosse de louage près de Saint-Eustache ; ils suivirent la rue des Prouvaires, puis celle du Roule, et le petit pied de mademoiselle de Charolais, peu habitué à presser le pavé inégal des rues, venait de toucher le trottoir du pont Neuf, lorsqu'un homme assez mal mis s'approcha de la princesse, et parut la considérer assez longtemps... Tout à coup cet individu s'écrie : « C'est elle, je la retrouve. » Effrayée par cette exclamation, mademoiselle de Charolais presse le bras de Richelieu, et double le pas. Les amants étaient arrivés au commencement de la rue Dauphine ; mais ils avaient toujours sur leurs traces l'importun qui les avait escortés sur le pont. Devenu plus hardi, il eut l'insolence de vouloir soulever la coiffe de mademoiselle de

Bourbon. Un violent coup de poing, plus prompt que l'exécution de son projet, envoya l'audacieux tomber sur une borne ; le duc avait frappé comme un portefaix. Le battu crie au meurtre, au voleur ; Richelieu recommande à la princesse de ne point parler, et lui promet de faire tête à l'orage. Cependant des marchands, sortis de leurs boutiques aux cris de l'inconnu, entourent le couple illustre, qu'il leur désigne avec les épithètes les plus injurieuses, en disant que c'est sa femme qu'on lui enlève. Il n'y avait pas à résister ; le duc sentit qu'il allait y avoir du commissaire dans cette aventure ; il s'efforça de rassurer la princesse, dont le bras tremblait sous le sien. Pendant ce temps, arrivait le guet, dont le commandant, revêtu du grade éminent de caporal, enjoignit à nos amants de marcher au milieu de sa troupe. Rien à répliquer à cela ; Richelieu et mademoiselle de Condé cheminèrent entre huit soldats, suivis d'une populace qui insultait, chemin faisant, les prétendus délinquants.

On arriva chez le magistrat du quartier ; la princesse, en montant l'escalier, était au supplice ; elle craignait d'être reconnue : circonstance qui pouvait avoir pour elle les plus graves conséquences. Le plaignant était un parfumeur de la rue de Bussy, dont la femme avait disparu depuis des ans, et cet homme croyait l'avoir retrouvée dans mademoiselle de Charolais. Le duc se fit connaître au commissaire, qui, d'abord disposé en faveur du parfumeur, se déclara contre lui dès qu'il sut que la plainte atteignait un grand seigneur. Celui-ci prit alors la parole avec le ton hautain qu'autorise un beau nom : « Je veux bien vous déclarer, » dit-il au plaignant, que cette dame est ma maîtresse, et qu'elle » appartient à l'Opéra. Ce n'est donc point votre femme ; en conséquence, si vous persistez dans votre sottise réclamation, je » vous fais mettre à Bicêtre. » L'entêté parfumeur ayant voulu, malgré cette menace, saisir le bras de la princesse, un second coup au travers du visage lui fit lâcher prise, et le commissaire, après avoir dit que c'était fort bien fait, envoya coucher le pauvre diable au Châtelet, en complimentant, faute de mieux, monsieur le duc sur la manière dont il administrait un coup de poing.

Mademoiselle de Bourbon, que sa fille de garde-robe avait en vain attendue près des Cordeliers, ne put pas rentrer à l'hôtel de Condé par la porte ; Richelieu l'aïda à franchir une des croisées du côté des jardins, et le duc n'eut pas trop du reste de la nuit pour la consoler de l'aventure de la rue Dauphine. Le lendemain,

M. d'Argenson fit transférer le parfumeur à Bicêtre ; il y restera, dit-on, six mois, pour lui apprendre à ne pas donner la peine aux grands seigneurs de le battre et de le faire emprisonner.

L'intrigue de M. de Richelieu et de mademoiselle de Bourbon avait déjà duré quelque temps, lorsque le duc et la duchesse de Lorraine arrivèrent à Paris. Les fêtes se multiplièrent au Palais-Royal à l'occasion du voyage de leurs altesses ; les dames de la cour, rentrées dans tous les droits de leur coquetterie depuis la mort du vieux monarque, s'ingénierent à l'envi pour briller aux cercles du régent. Mais elles furent toutes éclipsées par mademoiselle de Valois, troisième fille de M. le duc d'Orléans, qui fit son début dans le monde au premier bal donné en l'honneur de sa tante. Tout le monde fut véritablement ébloui de la beauté de cette princesse à peine sortie de l'enfance, et Richelieu, le plus inflammable des hommes, en tomba subitement amoureux. Or on sait que l'amour du jeune duc ne se borne point à la contemplation : dans son système, aimer c'est aspirer à la possession ; il jura donc d'obtenir mademoiselle de Valois. Il fallait être dominé par une grande présomption pour se flatter de réussir dans un tel projet ; cette princesse était la fille du maître actuel de la France ; elle habitait le palais de ce prince, et des centaines d'yeux étaient ouverts sur sa conduite de tous les instants. Mais Richelieu ne connaissait pas de rang que son mérite n'égalât, pas d'obstacles que son adresse ne pût vaincre. Sa vanité ne l'abusait point : peu de jours après la première entrevue, qu'avait suivie de près une déclaration, il put être convaincu que la princesse partageait la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Un tendre aveu ne tarda pas d'échapper à ce cœur sans expérience, conséquemment sans détour, séduit par la bonne mine du duc, non moins que par ses compliments et ses douces protestations. Mais les difficultés, comment les vaincre ? Mademoiselle de Valois avait une vieille gouvernante nommée madame Desroches, véritable argus, dont la surveillance ne se démentait pas un instant. Ne pouvant mettre en défaut la surveillance de cette vénérable duègne, Richelieu usa successivement de plusieurs expédients pour la tromper : quelquefois il se présentait au palais sous les habits d'un marchand, d'un garçon de boutique, d'un homme de peine, d'un commissionnaire ; d'autres fois il se couvrait du burlesque accoutrement d'un bohémien, ou des haillons d'un mendiant. Tout cela ne conduisit notre amoureux qu'à de loin quelques baisers envoyés à la dérobée, quelques

serments répétés à voix basse, quelques soupirs significatifs, mais stériles ; faveurs insignifiantes qui demeuraient en deçà même des tendres chuchotements que les amants pouvaient se permettre dans les salons au bruit de la musique des fêtes. Mademoiselle de Valois, dont la petite imagination ne travaillait pas avec moins d'ardeur que celle de son amant, lui indiqua un moyen plus heureux. La princesse avait une fille de garde-robe nommée Angélique ; sa taille ne différait guère de celle du duc ; on l'avait fait habiller en homme pour s'en assurer. Mademoiselle de Valois pouvait, disait-elle, compter sur la discrétion d'Angélique, et elle invita Richelieu à s'entendre avec elle. Le duc comprenait à demi-mot, et sa maîtresse venait de dire le mot à peu près entier. Dès le lendemain il était d'accord avec Angélique, qui fit porter chez lui plusieurs de ses habits, pendant qu'elle se disposait à passer agréablement, avec un valet de chambre du prince, les heures durant lesquelles Richelieu remplirait ses fonctions.

Angélique portait, tous les soirs, dans un cabinet où mademoiselle de Valois se déshabillait, les effets qui lui étaient nécessaires pour se mettre au lit, et c'était cette fille qui aidait la princesse à se déshabiller. On ne peut donc s'empêcher de remarquer ici que l'aimable enfant avait calculé d'avance toutes les chances de la substitution, et que sa pensée s'était résignée à tout. La prétendue Angélique parut, passa dans le cabinet, sans que la vieille Desroches eût le moindre soupçon, et l'amante de Richelieu ne tarda pas de le rejoindre. Il est aisé de concevoir que la fille du régent dut se déshabiller ce soir-là beaucoup plus lentement que de coutume ; mademoiselle de Valois prévoyant elle-même cette lenteur, qui pourrait trouver sa gouvernante moins indulgente qu'elle, lui avait dit qu'elle allait, avant de se concher, écrire quelques lettres dans son cabinet. Au bout d'une heure, madame Desroches, trouvant que son élève avait un style singulièrement prolix, lui cria au travers de la porte : « Allons, princesse, venez donc vous » coucher ; vous achèverez demain votre correspondance. — Cela » ne peut se remettre à demain, répondit mademoiselle de Valois ; » encore quelques instants, ma bonne, et je crois que j'aurai » fini. »

Ce moyen fut employé quelques jours ; mais madame Desroches, qui vit que mademoiselle de Valois se mettait sur le pied d'écrire tous les soirs, et d'écrire très-longuement, prit le parti d'entrer dans le cabinet, afin d'empêcher que son altesse ne finît par s'é-

chauffer à cette correspondance obstinée. Il fallut songer à d'autres expédients.

Ce changement forcé des batteries de nos amants ne convint nullement à la brune Angélique, qui faisait payer fort cher au duc la location de ses habits, et dont les émoluments cessèrent avec les effets de sa complaisance. Elle fut mécontente, cria à l'ingratitude, et résolut de se faire une ressource nouvelle, en divulguant le secret qu'on ne lui payait plus. Il n'est pas inutile de dire que le régent abaissa, l'année dernière, quelques regards de convoltise sur cette fille ; la vertu d'antichambre ne fut jamais sévère. Son altesse ordonna à Angélique de lui vendre ses bonnes grâces ; elle consentit au marché, et en remplit les conditions avec une générosité qui fit époque dans les souvenirs du prince. Angélique le savait ; il lui arrivait quelquefois d'entrer assez librement dans le cabinet de son altesse, où elle n'était jamais mal reçue. Elle y entra donc un matin avec des projets de délation, et révéla au régent toute l'intrigue du cabinet et de la prétendue correspondance, « qui, lui dit-elle, n'est autre chose qu'une correspondance de » soupirs. »

Le duc, à ce rapport, se mit en fureur, non parce que mademoiselle de Valois avait un amant heureux, mais parce qu'elle s'était permis de disposer d'un trésor qu'il réservait pour lui-même, et que sa troisième fille lui refusait obstinément depuis dix-huit mois. Il courut dans l'appartement de la princesse... « Je sais tout, » mademoiselle, lui dit-il en l'abordant ; votre conduite est pleine » d'ingratitude.... Moi qui vous chéris plus que vos sœurs, vous » me préférez un jeune libertin, un enfant qui, au premier jour, » vous abandonnera ; je ne vous le pardonnerai jamais, et je » saurai bien punir l'audacieux duc. » Mademoiselle se jeta tout en pleurs aux pieds de son père, s'efforçant de l'apaiser par mille protestations de tendresse, et lui assurant qu'il ne s'était rien passé que d'honnête entre elle et Richelieu.... Les larmes de la princesse, le soulèvement précipité de son sein, le tremblement de ses petites mains passées autour du cou de M. le duc d'Orléans, portèrent au plus haut point d'exaltation sa fureur mêlée de colère et de luxure.... Il proféra les plus terribles menaces contre celui qu'il nommait hautement son rival, jusqu'au point de dire qu'il le ferait périr au secret. Les caresses de mademoiselle de Valois parvinrent cependant à calmer ce transport ; elle finit même, tant l'amour croit aisément ce qui le console, par établir du doute

dans l'esprit enflammé de son père sur la défaite qu'il lui avait reprochée.

Ma tante a parlé de cet esprit ardent, de ce génie aventureux qui règne sur la Suède; ses débuts dans les camps furent, comme on l'a vu, des traits d'héroïsme : à dix-huit ans, il expulsa de son royaume d'injustes agresseurs. Sa fortune grandit pendant neuf années; pendant neuf années il se fit redouter dans le nord de l'Europe, dont il était devenu le dominateur par la puissance de l'épée. Mais il lassa la fortune, après avoir fatigué la victoire : une destinée contraire l'attendait en 1709, à Pultawa. Déjà vainqueur du czar Pierre I^{er}, Charles marchait vers la capitale de ce prince; son ambition et son courage furent trompés dans une bataille qui renversa ce colosse hyperboréen. L'exaltation fait les héros, mais elle fait aussi les fous : Charles XII, voulant résister dans une maison de Bender à une armée turque, à la tête de sea laquais et de ses palefreniers, n'est plus qu'un rodomont ayant le transport au cerveau. Que dire aussi de ce monarque qui sort de son traîneau pour croiser le fer avec un commis de barrière... Avouons-le, les grands hommes sont quelquefois de grands insensés.

Ce n'était qu'à un paladin, à un chevalier errant de cette trempe, qu'on pouvait offrir la direction d'un projet dont il est beaucoup question en ce moment : j'en dirai quelques mots. Le chef de la régence n'ignore point les sourdes menées que l'Angleterre met en usage pour séparer les Bourbons de France de ceux d'Espagne : ces liens de famille, unissant deux nations puissantes et maritimes, inquiètent la politique de Georges I^{er}, de ce prince ennemi constant de la cour de Versailles, qui, s'il fût parvenu au trône avant les traités d'Utrecht, n'eût posé les armes qu'après la ruine complète de Louis XIV. Le duc d'Orléans, causant un jour avec le baron de Besenval de cette inimitié du monarque anglais, demandait à ce gentilhomme s'il n'y aurait pas quelque moyen d'occuper ce prince inquiet et rancunier. « Rien de plus simple, » monseigneur, répondit Besenval; jetez-lui Charles XII aux jambes; c'est un dogue qui ne demande qu'à mordre, et je parle qu'il entreprend la conquête de l'Angleterre sans la moindre réflexion. »

Si la voix publique ne ment pas, M^{lle} le duc d'Orléans a trouvé ce projet praticable, et l'a fait suggérer à Charles XII, qui, dit-on, est enthousiasmé de cette idée jusqu'au point d'en préparer l'exé-

cution. Quoi qu'il en soit, le régent est trop sensé pour compter sur la réussite d'une telle expédition de la part d'un prince presque dépourvu de marine, et dont les forces de terre sont peu imposantes, depuis que les vieilles phalanges de la Suède ont été défaites à Pultawa.

Il y a malheureusement plus de probabilités de succès dans les brigues qu'un intrigant habile, Alberoni, suscite à la cour de Madrid contre celle du Palais-Royal. Ce prêtre, qui a fait Elisabeth de Parme reine d'Espagne, a désigné lui-même ses récompenses. Devenu favori du roi et dominateur des volontés de la reine, dominatrice elle-même de celles du monarque, cet homme est le maître de la monarchie. Or son premier soin fut d'envenimer la jalousie de Philippe V contre le duc d'Orléans, et de lui insinuer que la régence du royaume de France appartenait à lui, petit-fils de Louis XIV, plutôt qu'au neveu de ce monarque.

Il est difficile de prévoir, avec une tête aussi faiblement organisée que celle du roi catholique, à quel degré de prétention s'arrêtera l'ambition excitée de ce prince. Le régent, informé de ce qui se passe à cet égard à Madrid, y envoya, vers la fin du mois dernier, le marquis de Louville, muni de pouvoirs spéciaux; mais il paraît que ce diplomate n'est pas de force à lutter avec Alberoni, et qu'il laisse déborder sa politique par celle de cet Italien.

La duchesse de Berri, qui n'avait pas paru à la comédie, au moins ouvertement, depuis la mort de Louis XIV, s'y montra, le 2 mars, avec un étrange appareil. Un dais avait été dressé dans sa loge; les comédiens allèrent la haranguer avant le spectacle, et la salle était éclairée à l'extraordinaire en bougies. Quatre des gardes de la princesse étaient en sentinelle sur le théâtre, au bas de la loge de son altesse royale; quatre autres se trouvaient aux entrées du parterre. Il y a dans ces témoignages d'ambition et d'orgueil de véritables symptômes de folie. Mais voici quelque chose de plus caractéristique: un ambassadeur, par acquit de politesse envers une fille du régent, demanda la permission de saluer madame de Berri au Luxembourg, demande à laquelle elle répondit par l'indication d'un jour et d'une heure de présentation. Cette disposition toute royale surprit un peu l'étranger; il s'y conforma pourtant; mais que devint-il, lorsqu'à l'audience accordée il trouva la princesse assise dans un fauteuil en forme de trône, placé sur une estrade à laquelle on parvenait par trois marches... L'ambassadeur ne sait

s'il veille ; il s'arrête, regarde son altesse avec étonnement, et semble hésiter sur ce qu'il va faire. Enfin, la dignité de ses fonctions dominant son incertitude et son embarras, il salue, tourne le dos à la souveraine pour rire, sort du salon.... et madame de Berri ne recueille que de l'humiliation d'une tentative inouïe de sa vanité.

Le chef-d'œuvre de Racine aurait peut-être dormi longtemps encore dans nos bibliothèques sans obtenir les honneurs de la représentation, si la situation de Joas n'offrait pas une certaine allusion au règne de notre jeune monarchie. Les courtisans ont fait jouer cette tragédie pour se faire un mérite des rapprochements qu'ils se sont empressés d'établir entre l'enfant-roi de la Judée et celui de la France. La pièce a été représentée avec beaucoup d'ensemble par les comédiens, et le public en a saisi toutes les beautés.

Des vers extrêmement satiriques sur les mœurs du régent, de ses filles, de ses favoris, ont rappelé par le style, surtout par la malignité des pensées, une satire sanglante contre le règne du feu roi, et qui parut peu de temps après la mort de ce prince. Un jeune poète très-malin, nommé Arouet, le même à qui Ninon légua deux mille livres pour acheter des livres, fut soupçonné d'être l'auteur de cette diatribe rimée ; et c'est encore à lui qu'on attribue les épigrammes nouvelles. Ce petit satirique, dont la critique blesse profondément, parce qu'elle n'est pas moins vraie que mordante, vient d'être exilé à Tulle ; il quitta Paris hier au soir.

Dans le premier temps des amours de mademoiselle de Valois et de M. de Richelieu, il n'avait pas été facile à ce seigneur de concilier cette flamme nouvelle avec celle qu'il devait entretenir à l'hôtel de Condé. Mademoiselle de Charolais s'apercevait que cette dernière manquait quelquefois d'aliment ; elle s'en plaignait avec douceur à son amant, qui, sentant bien qu'il allait mériter des reproches de plus en plus graves, s'avisait d'un expédient qui lui donna du répit.... La scène se passe dans l'appartement de mademoiselle de Bourbon ; il est minuit. Richelieu vient d'entrer par une fenêtre ; sa maîtresse, animée d'un doux espoir, est négligée dans sa parure, comme la beauté pressée de hâter sa défaite. Mais le duc est pâle, triste ; on dirait même qu'il est honteux. Sa maîtresse s'informe avec le plus tendre intérêt de ce qui le fait souffrir, le console, le rassure, et se croit certaine de pouvoir le guérir.

« Non, chère princesse, non, répond le duc.... il faut y renoncer.

— Qu'entends-je ? et pour quel motif... ?

— Je suis un misérable, un malheureux....

— Calmez-vous, mon cher duc, tous les malheurs peuvent se réparer.

— Sans doute, princesse, mais il faut du temps.

— Quelques minutes sont bientôt écoulées.... quoiqu'elles puissent sembler longues.

— Ne parlons pas de minutes, c'est d'un mois au moins qu'il s'agit.

— Un mois ! n'êtes-vous plus Richelieu ?

— Je ne le suis que trop, princesse... Un fatal penchant..., un caprice..., une folie..., que sais-je ? me jeta l'autre soir sur les traces d'une danseuse...

— D'une danseuse ! ah ! monsieur, c'est donc cela... et, je vous prie de me le dire, où était la nécessité d'une telle perfidie...

— Sans doute, princesse, je suis inexorable, quand vos bontés généreuses... aussi le ciel m'a puni, et les épines cachées d'un indigne rosier...

— Je vous entends, monsieur.... c'est bien fait.

— Il y a un peu de cruauté dans ce que vous dites là, mademoiselle... mais enfin la vengeance vous est permise.

— Vous mériteriez bien qu'on l'exercât autrement.

— Je ne la craindrai point tant que vous m'en menacerez ; les femmes ne se vengent des infidélités que lorsqu'elles cessent de s'en plaindre. »

La conversation se soutint quelque temps encore sur ce ton piquant, puis Richelieu demanda un baiser à mademoiselle de Charolais, qui le lui donna rancune tenante, et le duc quitta cette nuit-là l'hôtel de Condé après la plus innocente visite... A quinze jours de là, mademoiselle de Charolais reçut une lettre de son amant ; elle était datée de la Bastille. Remontons aux causes de cet emprisonnement.

Il n'y a pas qu'au Palais-Royal et au Luxembourg des soupers licencieux : l'exemple qui vient de haut manque rarement de fructifier. Vers le commencement de février, une orgie du même genre eut lieu dans la petite maison du prince de Soubise. Ce seigneur y avait invité, entre autres personnes, Richelieu, le marquis et la marquise de Nesles, madame de Nassau et la comtesse

de Gacé, l'une des plus jolles dames de la cour. La comtesse aime beaucoup le vin de Champagne, mais elle le supporte mal; les convives trouvèrent plaisant de l'enivrer. L'ivresse de cette belle, aussi passionnée qu'amie du nectar mousseux, fut un tendre délire dont tous les gentilshommes présents profitèrent. Jusque-là, les choses ne dépassaient pas de beaucoup la coutume des petits soupers-modèles du régent; mais on alla plus loin, et, après avoir mis madame de Gacé dans la parure que Coppel impose à ses modèles quand il peint Vénus sortant des eaux, on livra la charmante Érigone aux amateurs de l'antichambre. Il faut, pour sauver l'honneur des acteurs d'une telle scène, se persuader qu'ils n'étaient pas moins ivres que leur victime; on aurait trop à s'affliger sur de semblables horreurs, si l'on pensait qu'un seul grain de raison y préside.

L'aventure de la petite maison Soubise fit un grand éclat; Gacé sentit qu'il ne pouvait se dispenser de tirer vengeance de la hideuse souillure de sa femme. Il s'en prit à Richelieu, le moins coupable peut-être des convives de l'orgie, mais celui que le comte haïssait le plus. Gacé rencontra le duc au bal de l'Opéra, et, comme il voulait l'amener à une querelle, il dit à une dame masquée que ce même duc courtisait, « de ne pas écouter un » homme aussi perfide. » Richelieu provoqua à l'instant le comte; ils sortirent, et un combat fort animé s'engagea sous un réverbère, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Le duc blessa le comte trois fois, mais légèrement. Gacé, supérieur en force à son adversaire, lui passa son épée au travers du corps, sans toutefois atteindre aucune partie noble. Le duc d'Orléans, déjà informé, fit transporter les deux blessés à la Bastille. S'il est probable que son altesse royale trouva avec plaisir l'occasion de faire renfermer l'amant de sa fille, le prince fut contrarié d'être obligé d'emprisonner en même temps Gacé, qu'il aimait beaucoup. Mais il ne pouvait, sans injustice, l'épargner, puisque le duel était le sujet apparent de la punition, et que le comte avait provoqué.

Richelieu mandait à mademoiselle de Charolais, dans la lettre dont j'ai parlé, qu'il serait le plus heureux des hommes si elle daignait le visiter en prison. Le duc ajoutait que *les épines cachées de l'indigne rosier* étaient une fable qu'il justifierait auprès d'elle, s'il était assez fortuné pour la recevoir. Mademoiselle de Charolais parla de ce rendez-vous à la princesse de Conti, sa confidente ordinaire, qui lui proposa d'aller à la Bastille, déguisée en femmes

du commun. Cet expédient réussit plusieurs jours de suite ; madame de Conti, sœur tendre et serviable, laissait les amants ensemble, et s'en allait, dans un corridor, exhumer de ses souvenirs quelque chose de semblable aux doux entretiens qu'elle favorisait. Mais les visites des deux prétendues femmes du peuple devinrent si fréquentes, que la cour en fut informée. Le gouverneur reçut l'ordre de faire examiner attentivement ces deux commères, et cet officier reconnut, en rougissant un peu plus que nos beautés déguisées, les deux filles de M. le duc de Bourbon... Il ne fut plus permis à ces consolatrices empressées de visiter le jeune prisonnier.

Le régent a menacé, dès l'année dernière, les traitants de leur faire les honneurs d'une chambre de justice chargée d'examiner leur conduite financière à la fin du règne de Louis XIV. Son altesse royale se flattait d'établir ainsi une sorte de torture sur leur imagination, qui les porterait à rendre gorge par crainte, et à venir d'autant au secours de l'État. Mais les oreilles des traitants sont dures ; la majorité n'a rien voulu entendre : M. le duc va voir si l'exécution réussira mieux. En conséquence, une chambre de justice chargée de les juger fut instituée, par un édit, au milieu du mois de mars. On assure que cette mesure peut produire trois cents millions, et que les gens de finance n'auront pas encore restitué tout ce qu'ils ont pris au delà de ce qu'ils doivent voler par état. Ce n'est pas impossible ; mais, pour obtenir ce résultat d'espèces sonnantes, il ne faudrait pas, en recherchant des fripons, le devenir autant qu'eux. La première taxe frappée par la chambre s'élève à cent soixante millions ; essayons d'évaluer, par la marche des choses, ce qu'on versera de cette somme dans les coffres du roi. Des traitants s'empressent, comme on le pense bien, de réclamer contre la fixation de leur quote-part de restitution, et là commence l'abus. Les femmes des juges, qui, à l'exemple de madame Dandin, voudraient

. . . . Du buvetier emporter les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes,

vendent des réductions aux gens imposés ; les maîtresses s'en mêlent aussi, et les magistrats *imposeurs* eux-mêmes ne sont pas étrangers à ce petit commerce, que messieurs les courtisans trouvent également à leur gré. Un partisan fut condamné, la

semaine passée, à verser au trésor un million deux cent mille livres; certain grand seigneur lui offrit de le faire décharger moyennant trois cent mille livres. « Vous venez trop tard, monsieur le » comte, répondit-il, j'ai fait marché avec madame votre épouse » pour moitié. » Il paraît que, dans ce noble ménage, la femme spécula pour son compte particulier.

La chambre de révision a fait comparaître devant elle le fameux juif Samuel Bernard, accusé d'avoir fait sortir de France plusieurs voitures d'or et d'argent. Ce banquier israélite est un homme au-dessous de la plus petite taille; son corps est presque contrefait, et ses jambes se tournées de telle sorte, qu'on pourrait croire que les mollets se trouvent placés à la partie antérieure. Les cheveux de Samuel sont d'un blond ardent; sa bouche, en s'ouvrant, ne montre que des ruines de dents, comparables à une implantation de clous de girofle, et ses yeux, un peu louches, ne rachètent point les autres traits disgracieux de son visage. Au moral, c'est autre chose : Samuel, à part un peu de vanité, défait assez peu judaïque, possède de belles qualités, et son intérêt n'est nullement sordide. Ce banquier se montre calculateur par état; mais, hors de son bureau, vous le trouverez généreux, quelquefois prodigue par caractère, ce qui le fait aimer assez généralement, excepté de ses coreligionnaires, pour lesquels donner et perdre sont synonymes.

Bernard produisit devant la chambre les ordres de Louis XIV en vertu desquels il avait fait sortir du royaume plusieurs tonnes d'argent, destinées à exercer diverses séductions. Il présenta, en même temps, ses comptes; le régent les examina lui-même, les trouva purs, et renvoya le juif comblé de témoignages de satisfaction. Son altesse royale espère peut-être en recueillir bientôt le prix dans les besoins pressants de l'État.

Les désordres résultant des opérations de la chambre de révision sont affligeants; la querelle qui se renouvela récemment entre les ducs et les membres du parlement n'est que plaisante. Ces robins ont la prétention d'être les égaux des seigneurs qui viennent siéger parmi eux; prétention repoussée par ces derniers, lesquels déclarent essentiellement leurs inférieurs des hommes sortis pour la plupart du peuple, et parvenus au siège par l'ignoble canal de la basoche. Nonobstant ce superbe dédain, la cour suprême assimile hautement son premier président à l'ancien connétable, et les présidents à mortier aux ducs. Les pairs, pour ré-

torquer l'argument, soutiennent qu'aucun descendant de l'antique chevalerie ne consentit jamais à jeter une robe de palais sur son noble baudrier, preuve évidente de la dérogation qu'il eût subie en le faisant. Outré de cette insultante assertion, les gens de robe, après de longues et savantes recherches, ont présenté au régent un mémoire, duquel il résulte que les ducs et pairs, leurs fiers adversaires, descendent, dans la proportion des trois quarts au moins, d'avocats, de greffiers, de procureurs, d'huissiers, d'apothicaires, de barbiers, de joueurs de luth, de marchands de marée et de valets... La pairie crie au libelle calomnieux; mais le mémoire rapporte les dates; le public rit aux dépens de la haute noblesse: M. le duc d'Orléans imite la multitude, et l'élite d'autant plus volontiers, que beaucoup des maisons duciales convaincues d'origine roturière se disent plus nobles que la famille royale. Les archives viennent d'être bouleversées par les pairs rabaisés; ils font voler la poudre de mille liasses de parchemins centenaires, mais ils ne peuvent réussir à en jeter aux yeux de leurs adversaires. De son côté, le peuple persiste à désigner les plus grands personnages du royaume par le nom de leurs ascendants roturiers, avec addition des professions de charron, de maréchal ou de barbier que ces derniers ont exercées; et le conseil de régence refuse décidément de prononcer sur une question environnée de tant de ridicule.

Au milieu même des habitudes d'une société débauchée, il est des traits d'immoralité qui révoltent: tel est celui dont la cour s'entretient tout bas, mais que le public condamne tout haut. En voici les circonstances, un peu mitigées de réserve. M. de Larochevoucauld, ancien capitaine des gardes du duc de Berri, gentilhomme que la duchesse honora, dit-on, de ses bontés passagères, épousa, l'an passé, la fille du financier *Prondre*. Le régent, en faveur d'une dot d'un million donnée à M. de Larochevoucauld, fit grâce au partisan de la part de restitution à laquelle il était imposé; peut-être alors son altesse royale eut-elle en vue une action purement généreuse. Mais, ayant vu la jeune dame au Luxembourg, le prince la trouva si jolie, qu'il se persuada qu'elle devait avoir, au nom de son père, un acquit de gratitude à exercer envers le chef de la régence. Madame de Berri, devenue confidente des désirs du duc, promit de l'aider à les satisfaire, et prit jour à cet effet. Un déjeuner amical fut le prétexte que la duchesse employa

pour attirer Mme de Larochefoucauld dans sa chambre à coucher, où celle-ci trouva avec surprise le père de cette princesse. Ce repas du matin fut gai ; la duchesse versait souvent à la jeune dame, qui ne buvait pas toujours, mais qui but assez pour se trouver fort étourdie quand on se leva de table. Assis sur une ottomane auprès de la charmante convive, le duc devint pressant ; la dame du Luxembourg encouragea l'attaque, elle avança en riant la défaite. Madame de Larochefoucauld, excitée, lutinée par madame de Berri, et pressée par M. d'Orléans, n'avait déjà plus de charmes secrets pour lui. Bientôt elle se sent renversée sur les genoux de la princesse, qui lui retient les bras, en se faisant aider d'une femme de chambre sortie tout à coup d'un cabinet. Vainement la dame violentée oppose-t-elle ses larmes aux entreprises les plus audacieuses ; elle ne tarde pas d'en subir la conséquence.

Ce combat ne fut pas sans danger pour l'assaillant ; madame de Larochefoucauld, en se débattant, atteignit le duc à son oeil malade, qui, du coup, faillit d'être détaché de l'orbite. Il est probable que son altesse le perdra.

Que peut dire le pauvre mari de la conquête d'un rival auquel toute la France est soumise?... Il se tait, et se contente de se réjouir secrètement du sacrifice douloureux que la vertu de sa femme a coûté au vainqueur. C'est une consolation que peu de maris obtiennent aujourd'hui : les vertus prises d'assaut sont si rares !

Tandis que l'on s'emparait de vive force d'une chasteté conjugale qu'il eût fallu conserver comme un bijou précieux, les pères jésuites exerçaient dans l'ombre un autre genre de séduction d'autant plus adroite qu'elle eût pu leur soumettre la force, seule base réelle de tout pouvoir. Ces bons pères faisaient parcourir à leurs agents toutes les villes de garnison ; là, sous prétexte de fortifier la piété dans le cœur des soldats, ils y insinuaient les principes de leur compagnie, et créaient, au sein des corps armés, des associations jésuitiques. Les colonels, à qui le plaisir ne laisse jamais le temps de s'occuper de leurs régiments, ne s'aperçurent point de ces intrigues ; elles avaient déjà subjugué une notable portion de l'infanterie, lorsqu'elles furent révélées au régent par un placet signé de quarante soldats du régiment de Bretagne. Ce placet, adressé au colonel, le suppliait de prendre sous sa protection l'association pieuse que formaient les signataires, et de daigner lui-même s'y agréger. « Ouais, dit cet officier, me prend-on

» pour un général des capucins ? Je ne connais rien à tout cela ;
» l'ordonnance de 1676 n'en fait pas mention. » Le colonel parla au régent de cette circonstance, qu'il ne s'expliquait qu'imparfaitement. Son aïeule royale, qui s'en rendit un compte plus net, fit venir devant lui les soldats-jésuites ; tout fut découvert : un édit supprima les confréries formées dans les régiments , et prescrivit aux troupes de sa majesté de s'en tenir , en matière de religion , à la direction de leurs aumôniers.

Le malheureux qui se noie s'attache au moindre roseau ; il se croit sauvé si ce frêle soutien résiste quelques instants. Un Écossais nommé Jean *Law* , obligé , dit-on , de s'expatrier pour un meurtre , vint , dans une audience qu'il obtint du régent au mois d'avril , proposer l'établissement en France d'une banque générale , où chacun serait libre de porter son argent , et de recevoir , en échange , des billets payables à vue. Le novateur concevait la possibilité de donner pour hypothèque aux dépositaires le commerce des compagnies françaises du Nouveau-Monde , que le système lui-même ferait fructifier. Ce projet parut si séduisant au prince , qu'il en demanda l'explication détaillée , pour la soumettre au conseil de régence. Le mécanisme de Jean *Law* a des ressorts compliqués qui ne peuvent être aperçus que par des yeux exercés ; on ne s'attacha point à les découvrir ; on vit uniquement les bénéfices énormes promis par cette espèce de jeu , où les joueurs parient les uns contre les autres. Quant au gouvernement , il pensa qu'il ne pouvait adopter trop tôt le plan d'une association qui payerait en papier les dettes de l'État , et ne se rembourserait que par les profits résultant de son industrie. La banque de *Law* est , du reste , une imitation de celle d'Angleterre , dont les intérêts se confondent avec ceux de la compagnie des Indes ; fusion que le fondateur proposait d'adopter en France.

Personne , dans le conseil de régence , n'ayant opposé au projet un raisonnement fondé sur des probabilités équivalentes à l'évidence de ses avantages , deux édits , l'un du 2 , l'autre du 20 mai , autorisèrent le sieur *Law* à fonder à Paris la banque dont il avait proposé l'établissement. Elle fut placée rue Vivienne , dans une partie de l'ancien palais Mazarin. Indépendamment du directeur de l'entreprise , M. Trudaine et deux autres négociants furent désignés pour signer les billets , dont voici la forme :

N°.... Écus d'espèces.

La Banque promet payer au porteur, à vue.

écus d'espèces des poids et titre de ce jour, valeur reçue.

A Paris, le.... de.... 171...

Il fut émis sur-le-champ pour deux cent cinquante millions de ces billets, qui remplacèrent les anciens papiers royaux, et eurent cours dans toute l'étendue du royaume. L'édit de création portait privilège, en faveur du sieur Law et de sa compagnie, « de tenir » et exercer en France une banque générale pendant l'espace de » vingt années, à dater de l'enregistrement de l'édit; » lequel fixait le fonds de cette association à douze cents actions de mille écus chacune, formant un capital de six millions d'argent comptant¹.

Cependant tous ceux qui possédaient de l'argent, alléchés par les produits considérables que la banque offrait en perspective, coururent le porter dans ses bureaux en échange des actions qu'elle venait de créer : ce fut une sureur, un délir, un enivrement général. Il fallut se hâter d'augmenter le nombre des actions; nonobstant la fixation déterminée par l'édit, il en fut émis pour quarante millions au lieu de six. Les billets prirent en même temps une faveur inimaginable; en ce moment même, une foule de particuliers les préférèrent aux espèces; on court s'étouffer dans la rue *Quincampoix*, où s'est établie une espèce de bourse pour les négociations du papier de la banque. Je reviendrai plus d'une fois, sans doute, sur la manie spéculatrice qui s'empare de toutes les têtes.

A peine, au milieu de cette folie financière, le public s'est-il aperçu d'une circonstance qui, dans tout autre temps, eût excité l'attention générale; mais je ne dois pas la passer sous silence. Les princes du sang ont présenté au roi, le 22 août, une requête tendant à la révocation de l'édit de 1714, qui donne aux *légitimés* le droit de succéder à la couronne, à défaut de princes du sang. La même requête demande aussi l'abrogation de la déclaration qui permet aux mêmes *légitimés* de prendre la qualité de princes du sang. Nous verrons ce que cela deviendra.

Le régent, dégoûté de la duchesse de Berri, avait jeté, comme on sait, des regards de convoitise sur mademoiselle de Valois;

¹ Il faut se rappeler qu'en 1714 la valeur de l'écu a été portée de trois francs six sous à cinq livres.

mais l'amour exclusif qu'elle voue au duc de Richelieu a lassé la patience du prince ; il a tourné ses vues vers mademoiselle d'Orléans, sa seconde fille. Cette princesse, non moins jolie que sa jeune sœur, et plus spirituelle que l'aînée, n'opposa qu'une courte résistance aux désirs de son père, ne lui sacrifiant qu'un goût fort vif, mais aussi volage, pour toutes les jolies femmes de chambre qu'elle avait auprès d'elle. La passion fut mutuelle, mais elle dura peu. Mademoiselle d'Orléans, ne pouvant supporter l'idée de se voir préférer à toute heure, soit madame de Parabère, soit une danseuse d'opéra, soit une fille des cuisines du Palais-Royal, s'avisa soudain de scrupules bien tardifs, et révéla tout à madame la duchesse d'Orléans. La confidente était, il faut en convenir, singulièrement choisie ; les détails de la confidence ne furent pas moins étranges : « Il est trop difficile, dit la jeune princesse à sa mère, » de vivre avec mon père, non comme une fille, ni comme une » amante, mais à la manière de ses conquêtes de coulisses ou de » magasins. » Après cet aveu, mademoiselle d'Orléans déclara qu'elle se sentait une vocation décidée pour la vie du cloître. La fille de Louis XIV avait bien assez de couleuvres à avaler dans sa vie domestique ; elle ne s'opposa point aux projets de retraite de sa fille, mais elle lui conseilla de les taire au régent, qui sans doute n'y donnerait point son adhésion. Mademoiselle d'Orléans se conforma à ce conseil ; mais elle prit secrètement des informations, afin de ne s'enfermer que dans un couvent dont elle pourrait devenir abbesse, non par ambition, mais dans le but de se livrer avec sécurité à la passion effrénée qu'elle avait pour son sexe. Déterminée en faveur de Chelles, la princesse, qui se trouvait à Saint-Cloud avec *Madame*, lui demanda, le 14 septembre, la permission d'aller faire ses dévotions à ce monastère. Elle s'y rendit en effet, accompagnée de madame Desbordes, sa sous-gouvernante ; mais, le soir, au lieu de revenir à Saint-Cloud, comme elle l'avait promis à sa grand'mère, mademoiselle d'Orléans écrivit à cette douairière et à la duchesse, femme du régent, qu'elle réalisait le projet dès longtemps formé de s'enfermer à Chelles, où elle se proposait de se faire religieuse. Vainement le duc d'Orléans employa-t-il tous les moyens pour déterminer sa fille à changer de résolution ; elle fut inébranlable dans ses projets.

Tandis que mademoiselle d'Orléans renonçait au monde, à quelques restrictions près, sa jeune sœur ressentait tous les tourments que l'absence fait éprouver aux amants bien épris. Riche-

lieu était sorti de la Bastille ; mais, depuis les révélations faites au régent par l'infidèle Angélique, les entrevues de mademoiselle de Valois et de son amant avaient été difficiles, et conséquemment fort rares, ce dont mademoiselle de Charolais avait profité de son mieux. Personne n'est plus ingénieux qu'une femme qui désire : la princesse découvrit un jour, dans le mur d'une de ses garde-robes, une petite ouverture près de terre, par laquelle il lui sembla qu'un homme pourrait passer, en s'aidant de toute la bonne volonté que prête l'amour. Le duc, averti par sa maîtresse, ne tarda pas à profiter de l'avis. Richelieu avait la taille très-fine ; mais le trou était bien petit, et l'homme le plus amoureux diffère au moins du chat, en cela qu'il ne peut, comme lui, se tirer en quelque sorte à la filière, et passer partout. Notre amoureux ne voulait pourtant pas renoncer à cette aventure, sans avoir essayé de tous les moyens praticables. Il quitta son habit, et les épaules passèrent ; mais les hanches s'arrêtèrent à l'entrée de l'ouverture. Le duc se débarrassa du vêtement qui les couvrait ; cela suffit : Richelieu déboucha à plat-le-ventre dans la garde-robe, où mademoiselle de Valois le vit,

La culotte à la main, demandant son salaire.

Il l'obtint ce jour-là, et d'autres fois encore ; mais si les amants sont féconds en ruses, la surveillance des jaloux est difficile à tromper, surtout quand ils sont régents d'un grand royaume, et qu'ils peuvent à leur gré multiplier les argus. M. le duc d'Orléans fut bientôt informé que Richelieu s'introduisait chez la princesse par une espèce de chatière ; on la montra à son altesse royale, qui refusa d'abord de croire qu'un homme pût y passer. Il voulut s'assurer du fait par ses yeux, s'aposta le soir même à proximité, et vit le duc se glisser dans la musse dont il s'agit. Le lendemain, elle fut bouchée avec de grosses pierres bien maçonnées, bien cimentées, au grand désespoir de mademoiselle de Valois, et au grand profit de mademoiselle de Bourbon.

Le marquis de La Fare, l'un des roués les plus dévoués au régent, est depuis quelques jours en défaveur auprès de son altesse royale ; je demandais hier à mon mari la cause de cette disgrâce, et voilà ce qu'il m'a raconté. Il y eut la semaine passée un petit souper au Luxembourg ; les convives hommes étaient, le régent,

La Fare, Riom, Fargis, et Richelieu, que le duc d'Orléans, malgré sa jalousie, voit avec quelque plaisir dans ses orgies nocturnes. La partie féminine de la société se composait de mesdames de Berri, de Parabère, de Gévres, d'Averne et du Delfant : jamais deux armées n'offrirent un nombre plus égal de combattants.

En se mettant à table, le régent dit qu'il fallait griser les dames, afin de connaître leur caractère dans le vin. Son altesse royale devait déjà savoir à quel s'en tenir sur ce point ; mais les jolies convives avaient l'esprit trop bien fait pour lui refuser une nouvelle expérience : elles se laissèrent griser. Le duc alla plus loin qu'elles ; sa tête, à la fin du souper, était tellement échauffée, qu'il se mit à chanter des chansons entièrement *dégazées*, qu'il accompagna d'une pantomime encore plus expressive que les vers... Quand le prince eut fini, La Fare déclara qu'il avait inventé une lanterne magique bien autrement démonstrative, et que, si leurs altesses royales voulaient bien le lui permettre, il allait montrer cette pièce curieuse à la compagnie. Chacun des hommes répondit qu'on serait enchanté d'un tel spectacle ; les dames ne dirent pas qu'il les effrayerait. On prépara l'appartement ; les spectateurs se placèrent ; les lumières furent éteintes : on vit ce que La Fare avait à montrer..., ou bien on ne le vit pas, car rien ne se prête aux distractions comme une lanterne magique. Je dois dire, pour les personnes qui n'étaient pas là, que les ombres colorées produites sur la blanche toile par le facétieux capitaine des gardes du régent étaient les figures de l'Arétin, avec explication en vers de la composition de La Fare.... Ce n'était pas édifiant. Il y avait longtemps que le spectacle était terminé, et les lumières ne se rallumèrent point ; elles reparurent enfin. Les convives songèrent à se retirer.

Le régent roulait vers le Palais-Royal, ayant La Fare et Fargis dans son carrosse. Le prince ne disait rien : les deux gentilshommes crurent qu'il dormait ; ils le crurent d'autant mieux, qu'en quittant le Luxembourg, il était dans un état voisin d'une complète ivresse. Tout à coup son altesse royale, prenant la parole assez haut pour couvrir le bruit des roues, dit à la Fare :

« Mon ami, je te prie de me faire un plaisir.

— Monseigneur, je suis prêt, répondit le marquis.

— Oh ! mais c'est qu'il ne faut pas songer à me refuser.

— Votre altesse royale sait bien qu'elle peut compter sur mon respectueux dévouement.

— Dispose-toi donc à me couper à l'instant la main droite.

— Il y a quelque fine plaisanterie cachée sous ce que votre altesse royale me fait l'honneur de me dire.

— Du tout ; je t'ordonne très-sérieusement, très-positivement, de me couper le poing.... c'est un parti pris.

— Certainement, monseigneur, je n'y consentirai pas.

— Comptez donc sur les amis ! s'écria le régent avec douleur.... les ingrats ! vous les voyez reculer quand il faut vous rendre le plus léger service.

— Mais votre altesse, reprit La Fare, ne songe donc pas à ce qu'elle exige de moi ?

— Si fait, mon ami, j'y songe à merveille ; je veux me purifier... Cette lanterne magique, cette obscurité.... ce qui s'en est suivi.... ces femmes.... ces caresses.... coupe-moi la main, te dis-je...

— Mais, monseigneur...

— Quoi ! tu refuses encore.... Eh bien ! marquis, ajouta le prince en portant sa main sous le nez de La Fare, tiens, sens l'odeur pestilentielle, et coupe... »

A ce point de la discussion, le carrosse entra dans les cours du Palais-Royal ; on ouvrit la portière, le prince monta chez lui, se coucha ; sa paupière, surchargée par l'ivresse, se ferma bientôt, et sa ridicule prétention s'évanouit dans le sein du sommeil.

La Fare, ami intime de M. de Turgi, eut l'imprudence de lui raconter cette bizarre anecdote, qui revint aux oreilles de madame de Parabère. Elle se plaignit au régent de l'indiscrétion du capitaine des gardes, et son altesse royale, mécontente elle-même de La Fare, lui défendit sa présence jusqu'à nouvel ordre. Mais le marquis est trop libertin pour que le régent puisse se passer longtemps de lui.

Tandis que les mœurs s'affranchissent de toutes les bienséances, et que la galanterie est poussée jusqu'au dernier degré du libertinage, un poète qui chanta longtemps les plaisirs, sinon plus innocents, du moins mieux voilés du règne précédent, vient de quitter la vie. M. de Coulanges, connu par des chansons agréables, mourut cette année à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il compta autant d'années qu'Anacréon, mais il ne vivra pas aussi longtemps que lui dans les souvenirs. Les couplets de nos jours sont trop légers pour résister aux atteintes des siècles.

CHAPITRE III.

1717.

Triple alliance entre la France, la Hollande et l'Angleterre. — Les Espagnols s'emparent de l'île de Sardaigne. — But secret d'Alberoni. — Saint Antoine au milieu des diables. — On ôte les liaises au roi. — M. le duc de Ventadour à l'hôpital. — Polichinelle de la foire et les courtisans polichinelles. — Le fouet par substitution. — Affaire des princes légitimés. — Leur Mémoire. — C'est une femme de chambre qui le rédige. — Mort du chancelier Voisin; d'Aguesseau le remplace. — Brève notice sur Destouches. — J.-B. Rousseau; belle conduite de ce poëte. — Fontenelle; un mot sur lui. — Expédient comique du poëte Dufresny. — L'abbé de Saint-Pierre, rêveur vertueux. — Vie profane de mademoiselle d'Orléans au couvent de Chelles. — Le czar Pierre le Grand à Paris. — Portrait de ce prince. — Particularités de son séjour. — Départ du czar. — Salle d'audience vacillante. — Voltaire est mis à la Bastille. — Causes de cet emprisonnement. — Intermittence de dévotion et de péchés. — Histoire du diamant *le régent*; son acquisition. — Édit qui révoque celui de 1714 sur les princes légitimés. — Faveur de la banque. — Création de la compagnie du Mississippi. — Il est défendu de parler ou d'écrire pour ou contre la bulle *Unigenitus*. — Suppression de la chambre de justice. — D'Argenson sous la gouttière. — Troubles en Bretagne. — *Le bel air et le bon ton*.

Pour que je n'aie pas eu à parler de Dubois dans toutes les aventures scandaleuses que j'ai rapportées, il fallait qu'il fût absent, et il l'était. Cet abbé s'était rendu à la Haye, où la France, l'Angleterre et la Hollande discutaient les conditions d'une triple alliance conclue le 4 janvier de la présente année. Il fut stipulé par ce traité que le prétendant Jacques III sortirait immédiatement de France; qu'il ne pourrait être creusé de port à Mardick, pour suppléer à celui de Dunkerque, détruit en exécution des conventions d'Utrecht, et qu'aucune des puissances contractantes ne pourrait, à l'avenir, donner asile aux personnes proscrites par les autres. On se garantit réciproquement, par les conventions du 4 janvier, les bases fondamentales de la dernière paix : entre autres, l'inviolabilité de la succession du trône d'Angleterre dans la maison de Brunswick; l'interdiction de la couronne d'Espagne aux Bourbons de France, et de celle de France aux Bourbons d'Espagne; enfin, des secours mutuels entre les parties contractantes, pour les cas de troubles intérieurs ou extérieurs, particulièrement s'ils tendaient à la violation des clauses ci-dessus.

Pendant qu'on traitait à la Haye, Philippe V, qui ne voulait

rien avoir de commun avec le duc d'Orléans, même en politique, bien que ce fût son allié le plus naturel, Philippe V avait armé une escadre dans le but apparent de secourir les Vénitiens contre les Turcs. Mais le projet réel d'Alberoni, qui gouverne l'Espagne, était de s'emparer de l'île de Sardaigne, acquise à l'empereur par le traité d'Utrecht. En effet, huit mille Espagnols, sous la conduite du marquis de Leide, ne tardèrent pas de débarquer dans cette île, dont ils viennent d'achever de faire la conquête. Or cette conquête elle-même n'est encore qu'un moyen du subtil Italien; le résultat auquel il aspire, c'est de brouiller le régent avec ses nouveaux alliés, en leur faisant entendre que les hostilités de l'Espagne en Italie sont concertées avec le cabinet du Palais-Royal. Ce bruit est effectivement semé dans toutes les cours de l'Europe par les agents d'Alberoni, ce qui a obligé M. le duc d'Orléans à faire notifier aux puissances le démenti formel de ces propos. L'ambassadeur de France à Madrid a été chargé, en même temps, de déclarer que la régence ne consentirait jamais à voir troubler la tranquillité de l'Europe, et qu'elle désapprouvait formellement l'occupation de la Sardaigne par les troupes de sa majesté catholique.

Le concierge du Palais-Royal, nommé d'Ibagnet, est un homme vertueux dont les mœurs forment un contraste singulier avec tout ce qui l'environne: on dirait saint Antoine au milieu des démons. En vain est-il entouré de séductions, elles n'ont aucune prise sur lui; les passions glissent sur ce caractère stoïque, comme les traits de l'amour sur le bouclier de Minerve. Ibagnet, ancien serviteur de la maison d'Orléans, a vu naître Philippe; il l'aime tendrement, le sert avec zèle, et se permet quelquefois de blâmer sa conduite. Le régent ne l'écoute guère; mais il a l'air de l'écouter, tant la vertu a d'ascendant sur le vice, même quand il est tout-puissant. Une seule fois le duc d'Orléans osa donner à d'Ibagnet un ordre qui avait rapport à ses plaisirs: « Votre altesse » royale se trompe, répondit le concierge; elle croit s'adresser à » quelque grand seigneur de sa cour... Je suis un homme trop » obscur pour être vicieux; je vais querir M. le marquis de La » Fare, ou M. le comte de Nocé. » Souvent l'honnête vieillard, un bougeoir à la main, conduit son maître jusqu'à la porte de la chambre où se célèbrent les saturnales du Palais-Royal: « Entrez » donc, Ibagnet, lui dit un jour le régent. — Monseigneur, ré-

« pondit-il, mon service finit ici ; je ne vais point en si mauvaise « compagnie. »

Le 13 février, surveillance du jour où Louis XV eut sept ans accomplis, on ôta les lisières à sa majesté, et M. le maréchal de Villeroy commença à la servir au couvert. Le 15, madame la duchesse de Ventadour, en présence du régent, remit le roi, qui sortait des mains des femmes, entre celles des grands officiers de sa maison. La gouvernante, en prenant congé de son illustre élève, lui baisa la main, qu'elle mouilla de ses larmes. Louis XV sauta alors à son cou, et, l'embrassant avec transport, la supplia de ne pas le quitter. « Mais, sire, lui répondit-elle, il faut écouter « la raison. — Ah ! maman, répliqua sa majesté, je ne connais plus « de raison quand il faut me séparer de vous. » M. le duc d'Orléans, témoin de cette scène pathétique, dit à madame de Ventadour que la tendresse du roi était un tribut aussi mérité qu'il était honorable ; et, après l'avoir remerciée des soins qu'elle a donnés au jeune monarque, son altesse royale a confié ce prince à M. le maréchal de Villeroy, son gouverneur. Arrivée à son appartement, madame de Ventadour y a trouvé un présent de pierreries estimé trois cent mille livres.

Pendant que cette cérémonie touchante se passait aux Tuileries, M. de Ventadour, mari de l'ex-gouvernante, était acteur dans une scène grotesque qui doit trouver place ici. Les personnes au-dessus du commun peuvent se procurer, à l'hôpital des Incuvables, des appartements commodes et d'un prix peu élevé. Le duc, dont la santé n'est pas meilleure que la fortune, par l'abus qu'il a fait de l'une comme de l'autre, s'était retiré dans cette maison, tandis que sa femme résidait à la cour. Or, le jour où la duchesse remettait le roi entre les mains des hommes, et voyait en conséquence finir ses fonctions, M. de Ventadour, en sortant de l'église, fut accosté par un pauvre qui lui demanda l'aumône. « Parbleu, mon ami, répondit le duc, tu prends bien « ton temps ; ma femme est sortie aujourd'hui de condition, et tu « me vois à l'hôpital.... Adresse-toi mieux, je t'en prie. »

Voilà déjà le pauvre petit roi victime de l'étiquette ; il ne règne pas encore, et ce tyran règne sur lui. Avant-hier, Louis XV voulait aller à la foire Saint-Germain ; sa majesté se promettait un plaisir bien vif du spectacle de polichinelle se moquant du commissaire, et donnant des coups de bâton au diable. Mais M. le duc du Maine, surintendant de l'éducation du roi, et M. le ma-

réchal de Villeroy, son gouverneur, voulaient tous les deux s'asseoir à la droite de sa majesté : le légitimé prétendant qu'en sa qualité de prince du sang, cette place lui était due ; le gouverneur soutenant qu'il ne la devait céder qu'au régent. La question ne pouvait être décidée sur-le-champ ; on rentra au château, et l'enfant couronné dut renoncer, ce jour-là, au plaisir qu'il s'était promis... Le lendemain, cette affaire, ayant été portée au conseil de régence, fut réglée en faveur de M. le duc du Maine. On monta en carrosse ; mais polichinelle était absent de son théâtre quand on y arriva : il parcourait les rues de Paris ; d'où il résulta que les marionnettes du château avaient privé décidément le roi de voir celles de la foire Saint-Germain.

Le roi montre infiniment moins de goût pour l'étude que pour les gambades de polichinelle, qu'on est enfin parvenu à lui faire admirer. Il repousse les livres obstinément, et les met en pièces si l'on persiste à les lui présenter. C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui montrer à lire, et à loger dans sa tête quelques éléments de grammaire. Madame de Ventadour avait inventé un genre de punition vraiment ingénieux pour le prince inappliqué : je ne dois pas le taire ; il fait trop d'honneur à l'imaginative des courtisans. Un petit garçon, né d'une pauvre famille, et de l'âge de Louis XV, avait été placé près de lui ; il devint l'émule de ce prince, qui le prit en amitié. Dans l'éducation commune aux deux enfants, quand le roi manquait à ses devoirs, son condisciple recevait des fêrules ; s'il plaisait à sa majesté d'être complètement rebelle aux leçons, le pauvre compagnon d'étude avait le fouet. Ce moyen demeura sans le moindre succès : la paresse fut plus forte chez Louis XV que l'amitié ; et comme les coups de martinet administrés sur le derrière du pauvre diable ne retentissaient point sur les fesses royales, il fallut se résigner à attendre que l'envie d'apprendre vint à sa majesté.

Le lundi 22 février, les pairs ont remis un placet au régent, à l'appui de la requête présentée l'année dernière au roi par les princes du sang contre les fils légitimés de Louis XIV. La députation chargée de remettre ce placet était composée de l'évêque de Laon, de celui de Châlons, des ducs de La Force, de Noailles et de Chaulnes. Ces seigneurs ont dit à son altesse royale que si elle refusait de prononcer, les pairs étaient déterminés à porter

l'affaire devant la justice réglée, pour faire déclarer les princes légitimes fils de M. le marquis de Montespan.

Cette protestation produit un grand éclat dans le monde ; mais, quoique les princes du sang aient raison en principe, ils ont raison trop tard pour que l'estime publique accueille leur démarche comme une action empreinte de dignité. Si les réclamants eussent élevé la voix au moment où le feu roi oubliait tout ce qu'il devait à sa famille, à la noblesse, à toute la nation, en plaçant les fruits d'un double adultère au niveau des rejetons de la race royale, il y aurait eu alors de la grandeur dans l'opposition ; il y a même eu de la bassesse dans le silence. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une misérable vanité qui réclame, et les princes légitimes peuvent, avec une certaine justice, lui opposer à leur tour l'autorité de la chose jugée. C'est ce qu'ils font : le duc du Maine et le comte de Toulouse ont rédigé un Mémoire dans lequel ils contestent à leurs adversaires le droit de revenir sur ce qu'a fait Louis XIV. Ils s'appuient principalement sur l'enregistrement de l'édit de 1714, sans la moindre contradiction ni de la part des parlements, ni de celle des princes et autres pairs qui protestent aujourd'hui. Les légitimes ajoutent que le parlement de Paris a lui-même exécuté l'édit en diverses occasions, notamment dans un lit de justice, assemblée dont la solennité est l'acte le plus imposant d'une monarchie, après la réunion des états généraux. Le duc du Maine et le comte de Toulouse concluent en disant : « Nos adversaires demandent au parlement, qui enregistrerait l'édit de révocation, » un arrêt contre la loi : *non bis judicatur idem*; ils exigent même » plus, car leur requête tend non-seulement à faire juger deux » fois, mais encore à ce que la cour juge, dans la même cause, » contre ce qu'elle a jugé. » Sans doute tout cela n'est pas tellement fondé en saine jurisprudence, qu'on ne puisse y répondre très-légalement ; mais, je le répète, les princes du sang et les pairs recueilleront plus de honte personnelle de leur requête tardive, qu'ils ne feront restituer d'honneur à la monarchie.

On attribue en grande partie la rédaction du Mémoire des légitimes à une demoiselle qui remplissait naguère auprès de madame la duchesse du Maine les doubles fonctions de femme de chambre et de secrétaire. La princesse, dans cette grande affaire, s'entoura d'une montagne d'in-folio ; ce fut mademoiselle Delaunay qui les compulsa, pour chercher dans l'histoire et dans les

vieux digestes des exemples en faveur des légitimations. La suivante écrivit sur cette matière comme l'eussent pu faire Domat ou d'Aguesseau ; mais il est bien entendu que madame la duchesse du Maine eut tous les honneurs de cette composition. Si , plus tard , elle produit quelques fruits amers , mademoiselle Delaunay sera là pour les recueillir.

Les princes légitimés n'ont pas donné beaucoup de larmes au chancelier Voisin , mort au mois de février. Ce magistrat austère ne se fût pas montré favorable à leur cause ; ils espèrent davantage de M. d'Aguesseau , qui le remplace , parce que , nonobstant sa profonde sagesse , il se rangea du côté des muets , lorsque le parlement , dont il était procureur général , enregistra l'édit de 1714.

Le régent est ami des lettres , non à la manière de Louis XIV , qui les favorisait pour qu'on l'en proclamât le protecteur , mais par un amour réel de leurs beautés. Malheureusement les rangs des littérateurs illustres , si pressés dans le cours du règne précédent , sont bien clairs aujourd'hui ; la tâche du duc d'Orléans n'est pas de récompenser , mais d'encourager. Néricault-Destouches est celui de nos poètes auquel son altesse royale accorde le plus particulièrement sa protection. Tour à tour commis libraire , soldat , comédien , directeur d'une troupe de comédie , il montra , dans ces divers états , de l'esprit , de l'intelligence , et plusieurs des pièces que nous avons de lui annoncent de l'imagination. Il est affligeant , toutefois , d'avouer qu'au moment où j'écris , Destouches est le premier auteur comique de la nation qui produisit Molière et Regnard. Étant directeur de spectacle , cet écrivain eut occasion de prononcer une harangue , à la tête de sa compagnie , devant le marquis de Puysieux , ambassadeur en Suisse. Ce ministre , frappé de l'éloquente facilité de Destouches , pensa qu'il pourrait porter dans la diplomatie cette élégance , cet esprit insinuant qui en sont l'âme ; il se l'attacha. Lorsque Néricault-Destouches publia ses premières pièces , il était donc comédien ; il était secrétaire d'ambassade quand les dernières parurent : s'il en fait jouer à l'avenir , elles seront d'un ambassadeur. En effet , M. de Puysieux ayant donné cette année Destouches au régent comme un homme habile , son altesse royale l'envoya presque aussitôt à Londres avec l'abbé Du Bois , qui ne tarda pas de le laisser seul en Angleterre , chargé des affaires de la France.

Jean-Baptiste Rousseau, que ses odes ont élevé presque au niveau des poètes lyriques de l'antiquité, vit, depuis 1708, éloigné de la France, sous le poids d'une condamnation au bannissement perpétuel, pour des couplets satiriques que ce poète a constamment désavoués. Dès que le duc d'Orléans a été parvenu à la régence, il s'est rappelé ces vers faits par Rousseau en sa faveur, après ses brillants succès en Espagne :

En moins d'un mois prendre ville rebelle,
Faire sauter mines et citadelle,
Tours, bastions, remparts et cœtera;
Pour maint guerrier c'était un opéra;
Pour mon héros c'est une bagatelle.

Cet hommage ne se ressentait guère des inspirations de Pindare et d'Horace; mais un poète flatteur paraît toujours éloquent à celui qu'il a loué. Philippe fit expédier, l'an dernier, des lettres de rappel pour Rousseau; mais, fort apparemment de son innocence, il demanda la révision du jugement qui l'a condamné. « Des grâces » et des accommodements, écrivait-il au régent, ne conviennent » qu'à des fripons, et non pas à un honnête homme. J'aime bien » la France, mais j'aime encore mieux mon honneur et la vérité. » Je préférerai toujours la condition d'être malheureux avec cour- » rage à celle d'être heureux avec infamie. » La demande de Rousseau fut rejetée; et, persistant dans sa noble détermination, comme dans la dénégation de la faute qu'on lui impute, celui que l'opinion publique a revêtu du beau titre de *prince des poètes lyriques français* reste éloigné de sa patrie. Rousseau est retiré à Bruxelles, où il mène une vie obscure et presque nécessaire.

Fontenelle, que le régent comble de grâces, de bontés, et qu'il loge dans son palais, est peut-être l'homme le plus spirituel de l'époque; mais une ambition de célébrité qui ne veut point s'imposer de limites, et le désir insensé d'obtenir la réputation d'un talent universel, firent arriver cet écrivain à sa soixantième année sans avoir pu acquérir en rien la réputation d'un homme de génie. Dans tous ses ouvrages, on reconnaît l'empreinte d'un esprit fin, délicat, profond de temps en temps; mais aucun n'offre le cachet d'une imagination féconde, ni même celui d'un caractère élevé. Aussi voit-on Fontenelle affecter la philosophie sous la régence, après avoir loué la révocation de l'édit de Nantes sous Louis XIV. Ajoutons que cet écrivain manque de reconnaissance : « Philippe » d'Orléans, disait-il un jour avec une vanité ridicule, voudrait

» se familiariser avec moi, mais je le repousse par le respect. » Sans doute on peut refuser son estime au régent, mais ce ne peut être que dans le secret de l'âme, quand on accepta ses bienfaits.

Le comique Dufresny, mari de la blanchisseuse Jeannette, est aussi fort aimé de M. le duc d'Orléans. Ce poète, dans les pièces duquel on ne trouve que des fragments heureux, comme dans une mosaïque où l'on n'admirerait que quelques pierres, vit toujours au sein d'une alternative de richesse et de pauvreté, situation ordinaire d'un joueur. Il y a quelques mois, le vent du lansquenet ayant été plusieurs semaines à la perte pour le petit-fils de la belle jardinière d'Anet, il jugea convenable d'aviser le régent de sa détresse, et tira, à cet effet, un moyen de son répertoire d'expédients comiques. « Monseigneur, écrivit-il au prince, il importe à » la gloire de votre altesse royale qu'il reste en France un homme » assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont vous l'avez » tirée; je vous supplie donc de me laisser dans mon état. »

Le duc d'Orléans écrivit *néant* au bas du placet, et envoya deux cent mille livres à Dufresny. La somme était un peu forte pour un poète; mais c'était un poète de la famille, et qui n'avait jamais demandé d'être légitimé. Cela méritait des égards particuliers.

Philippe d'Orléans fit toujours du bien à l'abbé de Saint-Pierre, qui fut autrefois aumônier de la duchesse d'Orléans; emploi qu'il abandonna en 1695, moins parce qu'il venait d'être admis à l'Académie française que pour s'éloigner du Palais-Royal. Le jeune duc de Chartres commençait dès lors à mener une vie essentiellement opposée aux rêveries vertueuses que Saint-Pierre méditait: il alla dans la solitude élaborer une foule de systèmes politiques qui seraient délicieux pour gouverner une nation d'anges, et ne tarda pas d'imaginer *un projet de paix perpétuelle* que, d'après une lecture faite devant moi sur manuscrit, je considère comme la chimère la plus heureuse qu'on ait conçue depuis la république de Platon.

Louise-Adélaïde d'Orléans, retirée depuis la fin de l'année dernière à Chelles, y prit l'habit au mois de mars; mais elle ne fera profession qu'à vingt ans, et cette princesse n'en a pas encore dix-neuf. Mademoiselle d'Orléans, pour une novice, mène une vie tant soit peu dissipée dans la communauté: passe pour s'y livrer à l'étude de la chimie, de l'histoire naturelle et de l'anatomie, bien que cette dernière science oblige à des observations passablement

mondaines; mais son altesse, après de graves recherches, se procure des délassements fort légers. Par exemple, elle donne chez elle des concerts, auxquels sont appelés les chanteurs de l'Opéra, gens excommuniés par état, dont madame de Villars, abbesse de Chelles, trouve l'introduction dans un couvent singulièrement profane. Louise-Adélaïde mande entre autres à ces fêtes musicales un acteur nommé Cauchereau; il fut le maître de chant de la princesse, et sa méthode lui plaisait tant, qu'un jour, étant à l'Opéra avec sa mère, elle s'écria en entendant chanter à cet acteur une romance passionnée: « Ah! mon cher Cauchereau, que c'est » bien! » L'exclamation admirative parut un peu forte à madame la duchesse d'Orléans, et ce fut, dit-on, ce qui la détermina à laisser entrer sa fille au couvent. Quelquefois l'illustre novice se permet des promenades dans les environs avec ses équipages, dont le luxe ne rappelle guère les austérités du cloître; elle emmène alors avec elle de jeunes religieuses, particulièrement madame de Fretteville, qu'elle caresse comme un amant caresse sa maîtresse, et qui n'est pas sans de nombreuses rivales.

Le vendredi 7 mai, Pierre I^{er}, czar de Russie, dont le voyage en France était annoncé depuis quelque temps, arriva au Louvre à 9 heures du soir. On le conduisit dans l'appartement qu'occupait jadis la reine Anne d'Autriche, et qu'on avait magnifiquement meublé et éclairé. Deux tables, de chacune vingt-cinq couverts, étaient splendidement servies pour sa majesté moscovite. Mais elle déclara qu'elle trouvait tout cela trop riche, trop fastueux, et ne voulut ni souper ni coucher au Louvre. On mena alors Pierre le Grand à l'hôtel de Lesdiguières, où il s'établit, quoiqu'il trouvât ce logement encore trop beau. Ce prince, n'ayant pu se décider à prendre possession d'un lit de damas avec franges d'or et panaches, fit dresser son pliant de voyage dans une garde-robe, assurant qu'il ne coucherait pas ailleurs pendant toute la durée de son séjour à Paris.

Quand le général des franciscains fit son entrée à Fontainebleau, il exigea que l'introduit des ambassadeurs vint le prendre dans les carrosses du roi; l'empereur russe, plus modeste que ce capucin, refusa les voitures de la cour, et monta dans celle du maréchal de Tessé, qui avait été au-devant de lui.

Le 8, dans la matinée, M. le duc d'Orléans alla voir le czar; il y avait deux fauteuils dans le salon où ce monarque reçut son

altesse royale ; ils s'assirent, et le prince de Kourakin, qui leur servit d'interprète, resta debout entre eux. Pierre I^{er} et le régent furent enfermés ensemble environ une heure ; à son retour au Palais-Royal, Philippe dit que le souverain du Nord avait beaucoup d'esprit. Le 10, sur les quatre heures, Louis XV fut conduit à l'hôtel de Lesdiguières par le maréchal de Villeroy. Le czar vint recevoir sa majesté à la descente de carrosse ; il l'enleva lui-même de sa voiture pour la poser à terre. Laissant ensuite la droite à l'enfant roi, Pierre le Grand le conduisit par la main à son appartement, et le fit asseoir à sa droite, après l'avoir embrassé à plusieurs reprises. Le roi répéta alors un petit compliment qu'on lui avait fait apprendre, et qu'il débita avec beaucoup de gentillesse. Après la visite, qui ne dura qu'un quart d'heure, le maréchal de Villeroy, remettant la main de Louis XV dans celle du czar, qui le reconduisait, dit avec le ton de courtisan qu'on lui connaît : « Sire, nous le laissons sous votre conduite ; il ne saurait » avoir un meilleur guide. » Ce fut de l'éloquence de cour en pure perte, personne ne s'étant chargé de traduire en russe ce fade compliment. Ce même jour on fit, avec beaucoup de peine, accepter à Pierre I^{er} un détachement de cinquante gardes françaises ou suisses pour garder sa porte, et un détachement de huit gardes du corps, commandés par un exempt, pour l'accompagner quand il sortait. Le 11, sa majesté moscovite alla voir le roi entre quatre et cinq heures ; il lui fut rendu aux Tuileries tous les honneurs que Louis XV avait reçus à l'hôtel de Lesdiguières. En y rentrant, le czar admit en sa présence le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris, conduits par le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies ; ces officiers civils offrirent à sa majesté les présents d'usage.

Mais essayons d'esquisser le portrait de l'illustre voyageur. Il est grand, très-bien fait, et porte la tête haute. Il a le teint brun et animé, les yeux noirs, grands, vifs ; son regard, ordinairement scrutateur, perçant, devient quelquefois dur et même farouche. L'ensemble de la physionomie du czar a de l'expression, de temps en temps de la grâce ; mais elle est fréquemment altérée par un tic convulsif, suite d'un poison qui fut donné à ce prince dans sa première jeunesse. La majesté de Pierre I^{er} a quelque chose de brusque, de sauvage, de sarmate enfin. Ses gestes précipités décèlent l'humeur impétueuse qui le distingue, la violence de ses passions, l'activité de son âme. Tout son air annonce une gran-

deur audaceuse, un despotisme habitué à voir tout fléchir devant lui. Les volontés, les désirs, les caprices de ce prince du Nord se succèdent avec rapidité, et il ne peut supporter ni difficulté ni retard à l'accomplissement de ce qu'il veut. Plus d'une fois déjà, depuis l'arrivée du czar, il congédia d'un geste les courtisans qui remplissaient ses appartements, ou les quitta brusquement pour se rendre à l'endroit où il se proposait d'aller avant l'arrivée de cette cour inopportune. Quand il a résolu de sortir, si ses équipages tardent une minute, il monte dans la première voiture qui se présente, fût-elle même de place. Avant-hier, Pierre le Grand se jeta dans le carrosse de madame de Matignon, qu'il avait laissée sans façon chez lui; cette dame dut se faire reconduire à son hôtel par le maréchal de Tessé.

Le czar porte un habit de bouracan ou de drap sans la moindre broderie, sans aucun ornement. Un large ceinturon lui ceint la taille, pour soutenir un sabre large de trois doigts. L'extrémité inférieure de ses manches laisse apercevoir une chemise à laquelle il n'y a point de manchettes. Sa majesté est coiffée d'une perruque ronde qui ne passe pas le cou. L'un de ces jours, le perruquier en apporta une neuve que Pierre avait demandée; l'artisan français avait cru devoir l'établir à la mode, c'est-à-dire longue et fournie. Le czar s'empare d'une paire de ciseaux, la fait agir de sa main souveraine, et en moins de rien la perruque se trouve réduite à la dimension qui lui convenait.

Pierre le Grand dîne à onze heures, soupe à huit, et mange excessivement à chaque repas. Il boit deux bouteilles de vin pendant les services principaux; au dessert, il est rare qu'il ne vide pas sa bouteille de liqueur. Mais tout ce qui, dans un couvert, tient au luxe ou à la recherche, déplaît à sa majesté; aussi ordonne-t-elle chaque jour des retranchements à sa table; la dépense s'en élève cependant à dix-huit cents livres par jour. Le czar a coutume de faire manger avec lui, surtout le soir, ceux de ses officiers qui boivent le mieux. Son aumônier est très-fort dans cet exercice; aussi l'aime-t-il et l'estime-t-il beaucoup. Quelquefois sa majesté se livre, avec ses convives du souper, à des excès dont les suites ont besoin, dit-on, d'être ensevelies dans l'obscurité.

Du reste, on cite du prince des Russes quelques traits qui prouvent que la grandeur et même le génie ne sont pas incompatibles avec des mœurs empreintes de barbarie. Par exemple, il a, dans l'antichambre de ses palais, un ours dressé à se jeter sur les impor-

tuns, ce qui lui paraît plus simple que d'entretenir un chambellan pour les éconduire avec un sourire menteur. Si c'est là de la franchise, il faut convenir qu'elle sent un peu la Scythie. Mais voici quelque chose de plus caractéristique : la czarine a pour fille d'honneur une belle-sœur de Menzicoff, dont la laideur est repoussante. Tous les gentilshommes du czar la fuient comme un objet hideux. Un jour qu'une troupe d'officiers allaient s'élancer hors d'une chambre où ils la voyaient entrer, Pierre, qui survint, les arrête, s'empare de la fille d'honneur, et lui rend, en leur présence, l'hommage le plus tendre qu'un homme puisse rendre à la beauté. « Messieurs, dit-il ensuite, j'espère que j'aurai des imitateurs, et ceux d'entre vous qui deviendront les adorateurs de mademoiselle n'auront pas à s'en repentir. »

Il y a plus d'un mois que le czar Pierre est à Paris : il a visité successivement tous les établissements publics, les édifices, les institutions particulières d'une certaine importance, les curiosités, les hommes célèbres dans les sciences, les lettres, les arts et même les métiers. Il a voulu assister à une audience du parlement, à une séance de l'Académie. Ayant parcouru les ateliers de la Monnaie, ce prince a vu frapper, en sa présence, avec autant de surprise que de plaisir, une médaille où il est représenté fort ressemblant. On lit autour de son effigie : *Petrus Alexiovitz czar mag. Russ. Imp.*, et à l'exergue, *vires acquirit eundo*. Sa majesté a examiné, à diverses reprises, dans la grande galerie du Louvre, les plans des places fortes ; elle a surtout étudié avec une attention extrême ceux des ports. Ce prince a vu plusieurs fois l'Opéra dans la loge du régent. Un soir, son altesse royale, dont l'œil unique en vaut dix pour les remarques galantes, s'aperçut qu'une dansense avait fait une profonde impression sur les sens hyperboréens de Pierre I^{er}.... En rentrant à l'hôtel de Lesdiguières, sa majesté y trouva la jolie disciple de Terpsichore, ce qui l'obligea à se servir, au moins pour cette fois, du lit de damas à panaches et à franches d'or.

Le jour de la Pentecôte, Pierre visita l'hôtel royal des Invalides, où M. le maréchal de Villars s'était rendu d'avance pour recevoir sa majesté. L'illustre voyageur voulut tout voir, tout examiner : il mangea du pain des vieux soldats, goûta leur soupe, but de leur vin à leur santé, en leur frappant sur l'épaule, et en les appelant camarades. Ce monarque observateur alla ensuite à

l'église, qu'il trouva fort belle; à la lingerie, à l'apothicairerie, enfin à l'infirmerie. Là, Pierre I^{er} tâta le pouls d'un soldat agonisant, et déclara qu'il n'en mourrait pas, prédiction qui se réalisa.

Pendant le séjour du czar à Paris, le roi, le régent, les princes, la cour, les particuliers, se sont empressés de lui rendre ce séjour agréable, et aussi fructueux qu'il a pu le désirer. Dans ses courses, il ne parut jamais frappé de quelque chose, qu'il ne le trouvât chez lui à son retour.

Pierre le Grand ne voulut pas quitter la France sans avoir vu cette fameuse favorite, dont le nom retentit quarante ans d'un bout à l'autre de l'Europe. Le czar se rendit à Saint-Cyr, après avoir défendu de prévenir madame de Maintenon; il entra dans sa chambre sans s'être fait annoncer, et la surprit au lit. Le prince russe tire les rideaux de la veuve de Scarron et de Louis XIV, la considère avec la plus attentive curiosité, puis lui fait adresser un compliment par son interprète. A cette inspection si cavalière, si tartare, on vit une vive rougeur animer le visage de quatre-vingt-deux ans de la vieille dévote; des dames de Saint-Louis, qui se trouvaient alors dans la chambre, ont assuré, depuis, qu'un instant, l'espace d'un éclair peut-être, elle avait paru belle encore. Ce fut apparemment au moment de cette lueur de beauté que le czar prononça quelques mots russes, qu'il accompagna d'une action fort vive.

Après avoir salué la marquise, Pierre parcourut la maison de Saint-Cyr, traversa les classes, assista à divers exercices, et parut prendre plaisir à voir la récréation des pensionnaires. Ce prince dit à la directrice avec une franchise un peu sarmate, qu'il était surpris de trouver si peu de beautés parmi tant de jeunes personnes. Avant de quitter Saint-Cyr, le czar en fit lever le plan.

Enfin, le 20 juin, Pierre le Grand, ayant pris congé de la cour des Tuileries et de celle du Palais-Royal, partit pour les eaux de Spa, où la czarine devait l'attendre. Il donna son portrait enrichi de diamants au duc d'Antin, aux maréchaux de Tessé et d'Estrées, au marquis de Livri et à M. de Verton. Sa majesté avait témoigné une affection particulière à ce dernier gentilhomme, qu'elle avait toujours fait manger à sa table; elle obtint même pour lui une pension de six mille livres sur les bénéfices. Le czar distribua en outre à diverses personnes de grandes médailles d'or

et d'argent représentant les principales actions de sa vie ; il laissa quinze cents ducats pour les officiers de sa bouche , et en fit remettre autant à ceux des maisons royales. Ce prince fit encore d'autres présents dont le détail ne m'est point parvenu ; mais je sais que le montant de ses dons s'élève à cent mille livres environ. Le roi a fait accepter au monarque russe deux magnifiques tentures des Gobelins ; on lui avait offert aussi , de la part de sa majesté , une épée à poignée de diamants , mais il n'a pas voulu la recevoir. Pierre le Grand a refusé également l'escorte d'honneur que le régent voulait lui donner jusqu'à la frontière ; il ne veut être accompagné de personne.

On a répandu le bruit que le voyage de ce prince russe à Paris avait eu pour sujet des pourparlers politiques ; il y a probabilité qu'il n'en est rien. Pierre a voulu voir la France , et particulièrement notre capitale , comme il a vu une grande partie de l'Europe , pour observer les mœurs , étudier la marche des gouvernements , s'initier aux secrets de la diplomatie , s'éclairer des lumières de la science , et reporter ensuite dans ses États tout ce qui pourra y favoriser l'élan d'une naissante civilisation. Cependant le roi d'Angleterre , profitant du séjour de sa majesté à Paris , la fit prier par le régent de retirer les troupes qu'elle entretient dans le Mecklembourg et en Pologne , le séjour de ces corps armés aux portes de l'Allemagne donnant une juste inquiétude aux souverains de cette partie de l'Europe. Mais , chaque fois que le duc d'Orléans est revenu sur cette question , le prince du Nord l'a toujours éludée , et son altesse royale a fini par engager l'ambassadeur d'Angleterre à parler lui-même. « Je m'en garderai bien , s'est écrié ce » ministre ; je me rappelle trop bien le tour que ce Tartare joua » à un envoyé anglais , qui lui fut envoyé à Amsterdam , pendant » qu'il faisait en Hollande le métier de charpentier. Imaginez- » vous , monseigneur , que mon compatriote ayant fait demander » une audience au czar Pierre , il la lui accorda à bord d'un vais- » seau sur lequel il se rendait. L'ambassadeur alla trouver le » prince au lieu indiqué ; mais à peine le malicieux monarque , » qui n'est pas moins habile qu'un mousse de douze ans , vit-il » venir le diplomate , qu'il monta sur la première hune du grand » mât , et cria à l'Anglais de venir recevoir son audience. Le mi- » nistre de sa majesté britannique , déjà vieux , était peu ingambe ; » je laisse à juger à votre altesse royale la peine qu'il eut à se » hisser jusqu'à l'étrange cabinet où le czar devait l'entretenir ; il

» y parvint toutefois, avec l'aide de plusieurs matelots, qui chataiment le poussèrent par le derrière. Arrivé sur la lune, mon pauvre collègue fut très-mal-reçu de l'empereur, toujours irrité contre le roi Georges, parce qu'il s'est opposé à la continuation d'un canal que Pierre faisait ouvrir, et qui devait traverser une petite partie du territoire allemand. Cependant ce n'était pas tout d'être parvenu à la salle d'audience vacillante; il fallait en descendre, et votre altesse royale saura que c'était le plus difficile. Le ministre anglais essaya vainement; il fallut recourir à un palan, que, du reste, le czar aida fort obligeamment à faire mouvoir. »

Je n'ai pas dû interrompre ma narration sur le czar Pierre pour une anecdote beaucoup moins importante, à laquelle je reviens. Le jeune poète Arouet, dont le talent, déjà très-distingué, justifie la prédiction de feu mademoiselle de Lenclos, ne se montre malheureusement pas moins malin que spirituel. C'est un esprit turbulent, frondeur, jaloux, toujours prêt à frapper du fouet de Juvénal les ridicules, hélas! trop nombreux de notre époque; et, par un principe peu compatible avec cette critique active, Arouet souffre impatiemment les justes éloges qu'on accorde à ce qui est bien ou beau... Il y a de l'envie dans ce caractère. On avait déjà attribué à ce poète une satire sur les dernières années du règne de Louis XIV, et une épigramme contre le régent, qui l'avaient fait exiler. M. le duc d'Orléans, sachant qu'Arouet se proposait de présenter aux comédiens une tragédie d'*OEdipe*, dont on disait beaucoup de bien, ferma les yeux sur le retour de l'auteur à Paris. Mais il recommença bientôt à rimer des malices: une ode contre la chambre chargée de juger les traitants parut; on y reconnut la verve du petit satirique. Quelque temps après, le régent, par mesure d'économie, ayant diminué de moitié le nombre des chevaux du roi, on prétendit que le petit Arouet avait dit: « qu'il eût été plus convenable de supprimer la moitié des ânes dont sa majesté était entourée. » Cette méchanceté était plaisante; Philippe voulait la pardonner au malin rimeur; Dubois représenta qu'impuni, il ne tarderait pas de recommencer et d'aller beaucoup plus loin. Arouet fut envoyé à la Bastille le 19 mars; il est à craindre que ce moyen ne soit comparable à l'essai de prendre des mouches avec du vinaigre.

Un de ces charlatans connus sous le nom de bohémiens, qui exploitent la crédulité publique pour gagner de l'argent, dit, il y a quelques mois, à la duchesse de Berri, qu'elle ne passerait pas vingt-cinq ans; l'avis n'était pas flatteur, mais le devin était payé d'avance, et la princesse avait exigé qu'il fût sincère. Depuis cette prédiction, madame de Berri eut des avis de conscience, des accès de repentir qui lui firent songer à la pénitence. Mais, n'ayant pu obtenir de son caractère, encore moins de son tempérament, une continence absolue, elle partagea, le plus également qu'elle put, son temps entre la dévotion et le plaisir, et choisit, au couvent des filles du Calvaire, un appartement où elle se retire périodiquement, surtout aux approches des grandes fêtes. Là, tirant sur sa vie mondaine un épais rideau, elle vit comme une simple religieuse, couche sur un dur matelas, porte une chemise de crin, et fait jouer la discipline sur sa blanche peau. La période pénitente est-elle terminée, son altesse royale retourne au Luxembourg, rouvre les bras aux voluptés, et double le *service intérieur* de ses gardes. Si l'âme peut être sauvée ainsi, la route du salut n'est pas trop difficile.

Depuis environ un an, on parle beaucoup en Europe du diamant le plus gros qu'on ait encore vu : il pèse près de six cents grains, et n'offre pas de défauts. Voici l'histoire de cette pierre extraordinaire. Un ouvrier libre des mines du Mogol, ayant trouvé cet énorme diamant, se l'insinua dans le fondement avec une rare habileté; puis il se fit à la cuisse une large incision d'où le sang jaillit par torrent. La gravité apparente de cette blessure fit qu'on sortit l'ouvrier de la mine sans avoir pris les précautions ordinaires, qui sont de purger les travailleurs, et de leur donner un lavement, afin de leur faire rendre les diamants qu'ils pourraient avoir avalés. Le mineur, étant resté seul après le pansement de sa cuisse, retira le diamant du lieu où il l'avait caché, et le plaça dans une cachette plus sûre. Bientôt cet homme, feignant de ne pouvoir plus travailler, se fit payer ce qui lui était dû, pour ne pas déceler sa richesse, et passa en Europe.

Arrivé en Angleterre, le possesseur du diamant le vendit à M. Pitt¹, beau-frère du secrétaire d'État Stanhope. Un agent

¹ C'était l'oncle du célèbre chancelier de l'échiquier, qui dirigea longtemps la politique de l'Angleterre.

chargé de revendre en France ce diamant en demandait quatre millions ; le régent en fit offrir deux il y a deux mois. Le courtier ayant pris les ordres de M. Pitt, et nul autre acheteur ne se présentant, M. le duc d'Orléans a pu terminer, la semaine dernière, ce marché, que tous les joailliers trouvent avantageux. La vente a été faite à terme ; on payera l'intérêt des deux millions au denier vingt, et l'on donnera en nantissement au vendeur des pierreries de la couronne pour une valeur équivalente à celle de l'acquisition. Il est stipulé dans le traité que Louis XV, à sa majorité, pourra rompre le marché, s'il le veut ; ce qui paraît peu probable. Le diamant acheté de M. Pitt, et qui portait son nom, a reçu celui de *régent*.

L'affaire des princes légitimés est enfin terminée. M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse avaient préparé, au mois de juin, une nouvelle protestation contre les requêtes qui les concernent ; mais *M. le Duc* et M. le prince de Conti, s'étant rendus au parlement le 24, obtinrent de cette compagnie que la protestation ne serait point reçue. Enfin le conseil de régence, après plusieurs séances consacrées exclusivement à la question dont il s'agit, rendit, dans les premiers jours de juillet, un édit portant révocation de celui de 1714, qui accordait aux princes légitimés les mêmes droits qu'aux-princes du sang. Le parlement a enregistré sans discussion le nouvel édit. MM. du Maine et de Toulouse ont montré beaucoup de grandeur d'âme quand il leur a été notifié ; mais la duchesse du Maine a, dit-on, éprouvé de longues vapeurs, dont le cardinal de Polignac a eu beaucoup de peine à la guérir. Quant à la pauvre demoiselle Delaunay, avocat en jupes qui avait si bien et si longuement fait plaider sa plume en faveur des légitimés, on est venu l'enlever un de ces matins à Sceaux, pour la conduire à la Bastille, sans que sa maîtresse, déjà guérie de ses vapeurs, ait daigné dire un mot en sa faveur. Mademoiselle Delaunay, que l'on dit être la plus obligeante personne du monde, a déjà rendu des services mieux reconnus au chevalier de Mesnil, prisonnier fort aimable, qu'elle a rencontré au château Saint-Antoine ; tout le monde n'est pas ingrat.

La banque de Law, ses actions et ses billets font toujours fureur ; cet établissement a pris cette année une grande extension. Un arrêt du conseil, en date du 10 avril, porte que les billets de banque

seront reçus dans toutes les caisses royales. Ce n'est pas tout : des lettres patentes, motivées sur l'accroissement d'activité que le nouveau système a donné aux compagnies déjà formées pour l'exploitation de nos colonies, créent une nouvelle association sous le titre de compagnie d'Occident ou du Mississippi, à laquelle le roi abandonne toutes les terres de la Louisiane. Le fonds social est fixé à cent millions, répartis en deux cent mille actions, dont la valeur peut être fournie en billets. A chacune de ces actions est attribué un dividende de quatre pour cent, indépendamment des répartitions qui pourront résulter des bénéfices du commerce. M. Law est nommé principal directeur de cette nouvelle compagnie.

Tandis que notre commerce reprenait quelque faveur par le crédit, le prince régent a senti qu'il ne fallait laisser entraver ses relations, ni par les disputes religieuses, qui rompent la bonne intelligence parmi les hommes, ni par des appréhensions inspirées aux spéculateurs sur leur propre sûreté. En conséquence, une déclaration du roi, en date du 7 octobre, défend d'écrire ou de parler en public pour ou contre la bulle *Unigenitus*; et une amnistie générale accordée à tous fournisseurs, receveurs des finances ou traitants, a paru dans le même temps. L'édit qui consacre l'amnistie porte suppression de la chambre de justice. Cette mesure a reçu la plus bruyante sanction de la part des habitants de Paris, parce que les riches financiers, toujours en crainte de se voir enlever leurs richesses, les resserraient et faisaient peu de dépense. En général, le peuple n'aime point les dispositions répressives, et c'est pour cela qu'il ne manque guère l'occasion de faire un mauvais parti à M. d'Argenson, le plus attentif des hommes à réprimer tous les vices, excepté les siens et ceux de ses amis.

Il y a quelques jours, les *dames* de la place Maubert, ayant vu ce magistrat descendre de voiture près de l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mirent ses laquais en fuite par une mitraille soutenue de poires, de marrons, de pommes crues et cuites; puis, s'emparant du lieutenant de police, elles le portèrent sous une gouttière qui versait les restes d'une pluie d'orage. Là, M. d'Argenson, maintenu sous la cascade par cinquante mains vigoureuses, reçut, pendant huit ou dix minutes, une douche complète sur sa tête, aussi dépourvue de cheveux que le genou d'un enfant. Pendant ce temps, la perruque noire du magistrat voltigeait au-

dessus de la foule, renvoyée d'une fruitière à une marchande de poisson, et de celle-ci à sa voisine l'écaillère. Enfin, après avoir été gratifié de l'assortiment le plus riche d'épithètes injurieuses, le lieutenant de police obtint grâce de l'étranglement, pour lequel deux ou trois furies à éventaire avaient opiné. Il entra dans l'église, tout grelotant, tout dégouttant, mais le sourire sur les lèvres, et pria le suisse de Saint-Nicolas d'aller lui chercher des habits pour réparer l'effet de ce qu'il appelait une plaisanterie de ces dames. Si M. d'Argenson est sévère, il faut convenir qu'il a d'ailleurs le caractère bien fait.

Un incident financier très-grave marque la fin de cette année : les états de Bretagne ont refusé le *don gratuit*, en alléguant qu'ils ne pouvaient l'accorder sans connaître l'état de leurs finances.... On dit tout bas qu'Alberoni, toujours occupé de susciter au régent des embarras et des entraves, a soudoyé des agents dans l'une des provinces les plus remuantes du royaume. S'il en est ainsi, cet Italien a réussi peut-être au delà de ses espérances : les états de Bretagne ont été cassés, et cet acte d'autorité prodit dans la province une grande fermentation. On craint une révolte, que le parlement de Rennes lui-même fait redouter.

Au milieu des vices propres à notre époque, il en est deux qui s'offrent sous un aspect nouveau, et dont je dois enregistrer la vogue : ce sont le *bel air* et le *bon ton*. Le *bel air* consiste à montrer la plus apathique indifférence pour ses affaires ; à se moquer de ses dettes ; à se mésallier en épousant la fille d'un riche financier, pour faire croire qu'on les payera, et à s'acquitter finalement en faisant distribuer des volées de coups de bâton à ses créanciers. Le *bon ton* est de nier la vertu des femmes, même celle de sa mère, attendu qu'il n'y a pas absolue nécessité d'être le fils de son père, puisque, grâce à nos lois, on est toujours sûr d'hériter des titres et des biens. On voit que le dix-huitième siècle commence à marcher sur un bon pied.

CHAPITRE IV.

1718.

Richelieu et mademoiselle de Valois à Saint-Cloud. — La duchesse douairière d'Orléans aime le *système* de Law. — Mademoiselles de Valois et de Charolais à l'Opéra. — Duel de mesdames de Neale et de Polignac pour Richelieu. — Reconnaissance du duc. — La cour des Cuisines. — Le chevalier de Die. — Substitution forcée. — Cela finit comme cela avait commencé. — Rétablissement des secrétaires d'État. — La chandelle flottante. — Nouvelle refonte des monnaies. — Mort de Marie de Modène, veuve de Jacques II. — Le Brutus du Nord. — Déchéance absolue des princes légitimés. — Honneurs personnels accordés au comte de Toulouse. — Belle conduite de ce seigneur. — Quadruple alliance. — *Oedipe*, tragédie de Voltaire. — Particularités sur ce poète. — Prise d'habit d'Adélaïde d'Orléans. — Délices mondaines dans le couvent de Chelles. — *Les Philippiques*. — Nouvelle bulle de Clément XI sur la constitution. — Troubles nouveaux qu'elle cause. — Mort de Charles XII. — Coup d'œil sur la Suède. — La banque de Law est déclarée banque royale. — Richesses colossales de Law. — Ce financier est décrété de prise de corps par le parlement. — Exil du chancelier d'Aguesseau. — D'Argenson obtient les sceaux. — Réjouissances des filles publiques à cette occasion. — Amours de M. d'Argenson. — Le pacha des couvents. — Vue intérieure du monastère de la Madeleine du Trainel. — La Fillon; histoire de cette fille. — Les dames de la cour se prostituent chez la Fillon. — Singulier qui-proquo. — Conspiration de Cellamare. — Son objet. — Arrestation du prince de Cellamare. — Arrestations. — Compliment du cardinal de Noailles. — L'ambassadeur de France quitte Madrid. — Le duc et la duchesse du Maine sont arrêtés. — Les lavements redoublés. — Mort des maréchaux d'Harcourt et de Montrevel.

Depuis que le duc d'Orléans a fait boucher la chaudière par laquelle Richelieu s'est introduit quelque temps chez mademoiselle de Valois, les entrevues des amants sont devenues fort difficiles à Paris; mais il arrive souvent que la jeune princesse suit sa grand-mère à Saint-Cloud, où elle va une ou deux fois par semaine, même l'hiver. Alors le duc monte dans sa chaise de poste à onze heures, arrive à minuit dans le jardin du château, et entre sans obstacle chez sa maîtresse, dont les croisées se trouvent de plain-pied avec un parterre. Ces expéditions amoureuses sont le plus ordinairement sans danger, parce que, de deux choses l'une, ou l'honorable douairière d'Orléans laisse évanouir dans un sommeil profond les vapeurs du vin d'Aï, ou bien elle prodigue au financier Law, qu'elle aime encore plus que le régent ne l'estime, l'assurance que son *système* lui plaît beaucoup. Dans l'un ou

l'autre cas, son altesse laisse sommeiller en paix sa surveillance, et mademoiselle de Valois veille pour son amant. Mais quoique, de son côté, le duc ne dorme guère, la petite princesse ne laisse pas de lui reprocher la continuation de son intrigue avec mademoiselle de Charolais. Le lendemain, à l'hôtel de Condé, c'est la contre-partie que Richelieu entend. Il répond de son mieux à cette double série de reproches; mais, comme les protestations évidemment menteuses qu'il fait de part et d'autre ne sont pas rassurantes, les deux tendres altesse se haïssent cordialement. Il faut voir les princesses placées vis-à-vis l'une de l'autre à l'Opéra; quel mépris mutuel elles affectent; quels regards de fureur réciproque partent de leurs beaux yeux, surtout lorsque l'amant commun excite par sa présence ces transports jaloux. C'est un spectacle plus curieux, pour le public, que la pièce qu'on joue sur le théâtre. Heureux temps où les princes du sang royal donnent la comédie à la nation!

Mais voici deux dames qui s'envoient, pour le duc de Richelieu, des munitions bien autrement sérieuses que des sourires amers et des ceillades courroucées; il n'est question, de la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré, et de la barrière Saint-Denis à celle d'Enfer, que du duel de madame de Polignac et de madame de Nesle. Les vieux livres de chevalerie, comme les romans modernes, sont pleins de combats singuliers soutenus pour les belles; mais il appartenait à notre époque d'offrir le premier exemple connu de deux femmes disputant, le pistolet au poing, la possession d'un amant.

Il était dix heures du matin; mesdames de Nesle et de Polignac, sans rouge, vêtues en amazones, accompagnées chacune de deux témoins, et se faisant suivre de leurs laquais portant des pistolets, arrivèrent au bois de Boulogne. On avait entendu dire, la veille, à madame de Nesle, « qu'il s'agissait de faire décider par le sort des armes à laquelle des deux appartiendrait le *mortel chéri*; que » pour elle, rien ne lui serait plus doux que de tuer sa rivale, et » qu'elle comptait pour peu de chose de rester sur le carreau. » Madame de Polignac avait raisonné à peu près de la même manière; c'était dans ces dispositions que ces dames arrivaient sur le terrain. S'étant enfoncées dans le bois, où elles choisirent le lieu propice au combat avec un sang-froid qui eût fait honneur à deux mousquetaires, les rivales s'arrêtèrent, et, après une révérence préalable, tirèrent chacune un coup de pistolet. Madame de

Nesle chancelle, tombe, et au même instant l'albâtre de son sein est ensanglanté. « Va, dit madame de Polignac, fière de sa victoire, » je t'apprendrai à vivre, et à vouloir aller sur les brisées d'une femme comme moi. Si je tenais la perfide, je lui mangerais le cœur, après lui avoir brûlé la cervelle. » Un des témoins, en reconduisant le trop irascible vainqueur à son carrosse, lui fit observer qu'il n'était pas généreux d'insulter son ennemi après l'avoir blessée. « Taisez-vous, jeune étourdi, répondit madame de Polignac ; il ne vous convient point de me faire des leçons. » Cette réponse prouva aux assistants que le *jeune étourdi* ne s'était pas toujours borné, près de la dame, au rôle de témoin, et que si elle voulait aimer Richelieu sans rivales, elle ne se faisait pas de scrupule de lui donner des rivaux.

Cependant les témoins de madame de Nesle s'empressèrent auprès d'elle ; on ouvrit sa robe un peu plus que la pudeur ne le permettait, mais juste autant que la nécessité l'exigeait, et l'on reconnut, par une douce percussion, que la gorge n'était point atteinte. Le sang venait d'une simple égratignure à l'épaule, sur laquelle le plomb fatal avait heureusement glissé. « Ah ! tant pis, » s'écria madame de Nesle, j'aurais voulu qu'une blessure au sein fût l'enseigne de celle que l'amour me fit plus profondément pour lui. — Mais *lui*, dit un étranger qui avait aidé les témoins à panser la blessée, *lui*, mérite-t-il un si beau sacrifice ? — S'il le mérite ! reprit avec feu madame de Nesle. Ah ! que n'ai-je un sang plus beau à verser pour Richelieu ! je le répandrais jusqu'à la dernière goutte. Toutes les femmes de la cour lui tendent des pièges, mais j'espère que la preuve que je viens de lui donner de mon amour me l'acquerra sans partage. »

L'étranger sourit avec un air d'incrédulité, et l'on va voir s'il avait tort. Le soir même, Richelieu apprit le duel dont il avait été la cause, et serait sans doute le prix, ajouta celui qui l'informait. « La cause, bon, s'écria l'insigne libertin ; mais pour le prix, diable m'emporte s'il en est rien. Au reste, ces dames ont été bien bonnes de se battre pour moi ; je ne sacrifierais pas un de mes cheveux ni à l'une ni à l'autre. C'est de l'histoire ancienne que mes intrigues avec elles... ; et puis je ne m'en souciais guère... ; ce sont elles qui ont absolument voulu de moi... ; elles m'ont eu, qu'elles me laissent en repos, et cherchent fortune ailleurs. »

Si le duc s'exprime de la sorte sur des femmes qui se battent

pour lui, que sera-ce de celles qui l'imitent dans ses infidélités ? On en va juger. Madame de Gœbrillant avait eu son tour ; mais ce tour était passé, et M. de Broghe consolait cette dame de la fuite du volage Richelieu. Celui-ci avait trouvé tout naturel que cette beauté délaissée eût cherché des consolations ; mais il trouva impertinent le retour qu'elle voulut faire vers lui, après l'avoir remplacé. Un jour que , par *post-scriptum* à des reproches, madame de Gœbrillant marquait au duc qu'elle l'attendrait le soir au Palais-Royal dans la cour des Cuisines, il écrivit au bas de son billet, qu'il lui renvoya : « Le rendez-vous est bien choisi ; vous pouvez » rester dans la cour des Cuisines, car vous n'êtes faite que pour » charmer des marmitons.... Adieu , mon petit ange. »

A peu près dans le temps où le duel de mesdames de Nesle et de Polignac était le sujet de tous les entretiens, il se passait au Luxembourg une aventure galante d'un genre neuf, bien que la carrière soit battue dans presque toutes ses directions.

Le comte de Riom, amant en titre de la duchesse de Berri, avait en province un cousin nommé le chevalier de Die, auquel il prit fantaisie de venir à Paris pour tâcher de mettre en œuvre une taille élégante, une jambe heureusement tournée, et la figure la plus agréable. Die alla d'abord trouver son parent, qui lui procura l'honneur de faire sa cour à madame de Berri. Le beau provincial plut tout de suite à la princesse ; elle ne tarda pas à lui donner un logement dans son palais. Une quinzaine de jours après l'installation du chevalier, son altesse royale, étant seule avec madame de Mouchi, sa dame d'honneur, lui parla de M. de Die.

« Vous le connaissez ? lui dit-elle.

— Je crois que oui, madame ; il me semble que je l'ai rencontré dans les corridors.

— Il vous semble.... dans les corridors.... vous rougissez, madame.

— Votre altesse royale se trompe ; il n'y a aucune raison pour....

— Pardonnez-moi, il y a des raisons pour.... M. de Die est votre amant.

— Je vous assure, madame...

— Epargnez-vous la peine de chercher à me donner le change ; quand je ne saurais pas de longue main que tous les nouveaux venus au Luxembourg sont favorisés de vos bonnes grâces, j'ai fait épier le chevalier.... et cette nuit, à une heure et demie du matin....

— Pardon, princesse, pardon.

— Je ne vous fais pas un crime de votre sensibilité, ma chère; mais avec moi il faut avoir de la sincérité.

— Votre altesse est si bonne.

— Écoutez, madame de Mouchi, vous donnerez rendez-vous pour ce soir, à minuit, au chevalier.

— Si madame la duchesse me l'ordonne...

— Cela m'obligera... vous n'aurez point de lumière.

— Il est vrai qu'il n'est pas indispensable d'en avoir....

— A cette même heure, vous serez ici, dans mon appartement.

— Et M. de Die... ?

— Je me charge de le recevoir chez vous.

— Votre altesse royale me fait l'honneur de me dire...

— Je vous dis que vous passerez la nuit dans mon lit, et que je la passerai dans le vôtre.... Trouvez-vous cela clair ?

— Très-clair, madame..., j'obéirai. »

Les choses s'étant passées comme la princesse en avait ordonné, M. de Die trouva que sa maîtresse, dont la taille était, la veille, fine et élancée, avait pris beaucoup d'embonpoint dans un seul jour; mais bientôt d'autres détails lui révélèrent la substitution, et madame de Berri, qui était satisfaite de l'épreuve, se déclina.

Cette intrigue ne dura que six semaines; au bout de cet espace de temps, le chevalier, que la duchesse avait cru digne de figurer parmi les demi-dieux, redevint à ses yeux un homme à peine ordinaire. Il s'était rendu comme de coutume chez la princesse, lorsqu'au lieu des formes un peu fortes qui lui étaient offertes depuis un mois et demi, il retrouva sa taille fine et élancée.... Une nouvelle substitution terminait l'aventure comme elle avait commencé, et M. de Die se tint pour averti.

Les conseils établis par le régent, au lieu des secrétaires d'État, pouvaient avoir quelques avantages sur eux quant à la sagesse des actes de l'administration, parce que plusieurs avis assurent un meilleur choix de moyens qu'un seul. Mais l'exécution devait être lente, comme toute action à laquelle concourent divers agents mus par des volontés différentes. D'ailleurs, en multipliant les membres du pouvoir, on peut multiplier aussi les séductions, et peut-être est-ce là le vrai motif qui a déterminé le conseil de régence à rétablir cette année les secrétaires d'État.

Une de ces pratiques superstitieuses qu'il serait du devoir des gouvernants de combattre dans le public, au lieu de laisser un avide clergé en faire son profit, causa dernièrement un grand désastre à Paris. Une bonne femme dont le fils s'était noyé dans la Seine, et qui voulait retrouver son corps pour lui donner la sépulture, reçut l'assurance des commères, ses voisines, qu'en plantant le soir une chandelle allumée sur un pain qu'elle laisserait aller au fil de la rivière, elle verrait la lumière s'arrêter, par le pouvoir de saint Antoine de Pade, à l'endroit où le noyé était gisant. La chandelle s'arrêta en effet, mais ce fut près d'un bateau de foin qu'elle enflamma, et d'où le feu communiqua à un autre attaché auprès. La flamme ayant bientôt consumé les câbles qui retenaient ces bateaux, ils descendirent le cours du fleuve, s'arrêtèrent sous le *Petit-Pont*, et incendièrent les maisons bâties dessus. Les malheureux habitants, surpris par l'élément destructeur, qu'une sorte de prodige faisait élever de l'élément qui lui est le plus opposé, se troublèrent, perdirent la tête; un grand nombre d'entre eux furent brûlés; d'autres n'échappèrent aux flammes qu'en se précipitant dans la Seine, où ils trouvèrent encore la mort.

Les maisons du *Petit-Pont* ont été presque entièrement détruites; espérons qu'elles ne seront point rebâties, et qu'il sera permis enfin de respirer un peu d'air pur dans ce quartier insalubre¹.

Un édit du 31 mai ordonne une refonte générale des monnaies, et une nouvelle augmentation dans la valeur numéraire des espèces d'or et d'argent. On assure que cette mesure a pour but de donner plus de faveur aux actions et aux billets de la banque, en tenant le public dans une continuelle incertitude sur les matières métalliques. Si le moyen n'est pas d'une rigoureuse loyauté, il est du moins d'une adroite politique; mais il fait murmurer, parce que, nonobstant le mépris que M. Law fait de l'or, la multitude ne paraît pas encore disposée à lui préférer le papier.

Marie de Modène, veuve de Jacques II, est morte à Saint-Germain, au sein de la piété la plus exemplaire, qui, à quelques lacunes près, dit-on, l'anima toute sa vie. Lorsque cette princesse

¹ Les maisons du *Petit-Pont* n'ont point été rebâties; un double trottoir les a remplacées; mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles ont disparu des autres ponts.

se réfugia en France, à la fin de 1688, le comte de Lauzun fut, comme on sait, son conducteur, son appui, son défenseur, et l'on assure que, touchée de ses soins assidus, elle ne put se défendre d'un sentiment de reconnaissance que les séductions du favori de Louis XIV entraînaient fort loin. Ce prince lui-même avait tant fait pour la reine d'Angleterre, qu'il y eût eu de l'ingratitude, toujours selon les on-dit, à lui refuser les marques de gratitude que Lauzun avait obtenues à meilleur marché. Marie Stuart, qui mourut il y a quelques années, prouva, suivant une opinion presque universellement admise, par un témoignage vivant, que sa mère n'avait point été ingrate envers le grand roi.

Lorsque le czar Pierre vint à Paris, il était brouillé avec son fils, qui avait quitté ses États. Le monarque russe dit alors qu'il voyagerait tranquillement, et ne craignait point une révolution. Il paraît cependant qu'elle était à craindre; sa majesté avait même ordonné qu'on fortifiât Saint-Petersbourg. Il est devenu évident depuis, que le czarowitz, ou héritier présomptif de la couronne de Russie, songeait à se faire un parti pour s'en emparer du vivant de son père. Arrêté par ordre de Pierre, ce prince a été traduit devant un tribunal composé de huit archevêques, huit archimandrites, beaucoup d'autres ecclésiastiques et cent vingt boyards, qui, après l'avoir convaincu de haute trahison, l'ont, à l'unanimité, condamné à mort le 4 juillet. « Le jugement rendu » contre mon fils, écrivait le même jour Pierre à son envoyé à » Paris, me jette dans un grand embarras; j'ai peine à le faire » mourir, parce que la nature s'y oppose; j'ai peine aussi à lui » faire grâce, parce que j'ai tout lieu d'en craindre de nouvelles » conspirations. »

« Dieu m'a délivré de l'inquiétude où j'étais, écrivait le czar » trois jours plus tard; mon fils mourut ce matin des suites d'une » attaque d'apoplexie, qui lui prit en entendant lire son arrêt..... » Je ferai ouvrir son corps demain pour éloigner tout soupçon » d'empoisonnement. »

Ce soupçon subsiste; on n'appelle plus Pierre I^{er} que le *Brutus du Nord*. Le czarowitz laisse deux enfants, un fils et une fille, qu'il eut de la princesse de Volfembutel.

Les événements que nous voyons en France sont d'une gravité moins tragique; mais en voici un qui ne manque pas d'importance. Le 26 août, à huit heures du matin, un conseil extraordi-

naire de régence se réunit aux Tuilleries. Le parlement avait reçu la veille l'ordre de s'y rendre en robes rouges ; les pairs, les marchaux de France, les gouverneurs des provinces, les chevaliers de l'Ordre et le conseil d'Etat étaient également convoqués. On vit, dès sept heures et demie, plus de cent soixante membres du parlement en costume, longer, sur le quai, les bâtiments du Louvre, pour se rendre au château après s'être réunis au palais. Pendant ce temps, le régiment des gardes se divisait en deux détachements : dix compagnies se rendirent au bout de la rue de Richelieu sur le boulevard ; dix autres occupèrent le préau de la foire Saint-Germain. Les gendarmes, les cheval-légers et les mousquetaires, consignés dans leurs quartiers, se tenaient prêts à monter à cheval ; les chevaux étaient sellés, bridés, et il était enjoint aux officiers d'envoyer d'heure en heure prendre des ordres aux Tuilleries.

M. le duc du Maine et M. le comte de Toulouse étaient arrivés des premiers au conseil de régence ; on remarqua qu'ils se plaçaient au dernier banc des pairs, et cette modestie avait trouvé des admirateurs dans l'assemblée, lorsqu'un conseiller d'Etat, s'étant approché de M. le comte de Toulouse, lui parla quelque temps à l'oreille. Un instant après, l'amiral de France dit tout haut à M. le duc du Maine : « Mon frère, sortons ; je sais qu'il va se passer des » choses que nous ne devons ni voir ni entendre. » A ces mots, les fils naturels de Louis XIV se levèrent et quittèrent la salle.

A peine les princes légitimés étaient-ils sortis, que Louis XV entra en habit de lit de justice, et se plaça sur son trône avec toute la dignité qu'on peut attendre d'un monarque de huit ans. Le duc d'Albret, grand chambellan, resta debout aux pieds de sa majesté, tandis que le garde des sceaux venait s'asseoir, au bas de la dernière marche de l'estrade, devant une petite table préparée pour lui. Le régent était assis en tête du premier banc des pairs.

La séance s'ouvrit par la lecture que fit le garde des sceaux d'un arrêté du conseil de régence, rendu le 21 de ce mois, et qui casse un arrêt du parlement dans lequel ce corps avait agrandi ses prérogatives et sa juridiction. L'arrêté du conseil de régence, tout en rendant hommage à l'autorité du parlement, l'a fait rentrer dans les limites d'où elle voulait sortir. M. le garde des sceaux requit l'enregistrement immédiat. M. le premier président voulut demander, au nom de sa compagnie, le temps d'examiner cet acte du conseil de sa majesté ; mais le chancelier, après avoir appuyé le genou sur

la dernière marche du trône, comme pour prendre les ordres de Louis XV, dit, en se retournant vers l'assemblée : « Le roi veut être obéi sur-le-champ. » M. le duc d'Albret m'a rapporté depuis que l'enfant couronné s'était écrié en ce moment : « Tiens, mais je n'ai pas dit cela, moi... » Néanmoins personne ne répliqua plus.

M. le garde des sceaux lut ensuite un édit qui ôte à M. le duc du Maine et à M. le comte de Toulouse le rang de primatie sur les pairs, que ne leur avait point enlevé l'édit du mois de juillet de l'année dernière, lequel ne faisait perdre aux légitimés que le titre de princes du sang et le droit de succéder à la couronne; de sorte que, d'après le nouvel acte, les fils naturels de Louis XIV doivent prendre rang parmi les pairs, dans l'ordre d'ancienneté à la pairie. Mais un second édit, lu immédiatement par M. d'Aguesseau, rend à M. le comte de Toulouse personnellement les honneurs que le premier lui ravit; et ce, en considération de son mérite éminent, et des grands services qu'il a rendus à l'État.

Cette disposition, si glorieuse pour l'amiral de France, est en même temps le plus sanglant outrage qu'on pût faire à M. le duc du Maine. Peut-être le régent, si calomnié, si desservi auprès de Louis XIV par le bâtard de ce monarque, doit-il être excusé jusqu'à un certain point dans l'exercice de ses vengeances; mais il eût été plus digne d'un descendant du vertueux Louis XII de dire, à son exemple : « Le régent de France ne venge point les injures faites au duc d'Orléans. » Cependant l'humiliation de M. le duc du Maine allait encore devenir plus amère : quand les édits eurent été enregistrés, sans qu'une seule voix se fût élevée pour s'y opposer, M. le duc de Bourbon demanda la surintendance de l'éducation du roi, que sa naissance lui déférait de droit. M. le duc d'Orléans ajouta que, par son rang à la pairie, M. le duc du Maine marchant après M. le maréchal de Villeroy, il ne pouvait pas conserver l'autorité sur lui. La requête de M. le Duc, ainsi motivée, lui fut accordée sans la moindre contestation. Si M. le colonel général des Suisses n'a pas plus de partisans à Paris que parmi les pairs, je ne vois pas pourquoi le régiment des gardes a planté le piquet, six heures durant, sur le boulevard et à la foire Saint-Germain; car, d'ailleurs, je ne crois pas que les Parisiens aient jamais été tentés, depuis la Fronde, de se faire tuer pour la plus ou moins grande autorité des perruques du parlement.

Dès que l'assemblée fut finie, on se mit, selon les ordres exprès du régent, à démembrer l'appartement de M. et madame du Maine

aux Tuilleries; le lendemain, avant la fin de la journée, M. le Duc y était établi.

M. le duc du Maine ressent vivement l'humiliation qu'on lui fait subir; il a déjà demandé plusieurs fois audience à M. le duc d'Orléans, afin de lui prouver, dit-il, qu'il n'a rien fait qui ait pu lui mériter un sort si rigoureux. Le régent se refuse constamment à l'entrevue, déclarant « que ce n'est pas sans des raisons essentielles qu'il agit, et ajoutant que M. le duc du Maine doit lui savoir gré du soin qu'il prend de les taire. »

M. le comte de Toulouse, justifiant la haute idée que l'on s'est faite de son caractère, a refusé tout honneur qui ne lui serait pas commun avec son frère; la signification formelle de son refus a été faite au parlement et aux pairs, « auxquels il ne reconnaît, » a-t-il dit, ni le droit de lui enlever des prérogatives, ni le pouvoir de lui en conférer. Mon frère et moi, ajoute ce seigneur dans son mémoire, saurons nous soumettre à la nécessité; mais je me garderai bien, moi, de me prévaloir des grâces illégales qu'on a prétendu m'accorder. »

L'affliction est grande dans toute la progéniture légitimée de Louis XIV : madame de Conti s'est rendue à Sceaux pour essayer de consoler la duchesse du Maine; madame d'Orléans et même madame de Bourbon ont fait une semblable démarche auprès de la princesse éplorée, et ces dernières lui ont juré qu'elles étaient loin d'approuver ce qu'ont fait M. le régent et M. le Duc. Ce serment devait être sincère, puisque madame la Duchesse et madame d'Orléans sont sœurs de M. le duc du Maine.

Pendant que ces événements se passaient à Paris, une nouvelle alliance était conclue à Londres entre la France, l'empereur et la Grande-Bretagne; les états généraux de Hollande n'y ont point encore accédé. Ce traité, conclu en août, porte renonciation absolue de Charles VI à tous ses droits sur la couronne d'Espagne, à condition néanmoins que, par un traité à intervenir, Philippe V renoncera de son côté à toutes les possessions en Italie ou dans les Pays-Bas qui ont appartenu autrefois à la monarchie espagnole, sauf les successions éventuelles des duchés de Parme et de Toscane, dont l'empereur s'oblige à donner, quand il y aura lieu, l'investiture à la reine d'Espagne. Il est stipulé par l'alliance de Londres que le duc de Savoie se dessaisira de la Sicile en faveur de l'empereur, et qu'en échange on lui fera céder par Philippe V l'île de Sardaigne, qu'occupe indûment ce dernier souverain.

Sa majesté catholique est, comme on le pense bien, fort éloignée d'accéder à de telles stipulations, dans lesquelles, pour la renonciation dérisoire de Charles VI à une illusion, on impose au monarque castillan des renonciations sérieuses et effectives. Mais Alberoni, dont l'audace et la subtilité diplomatique sont extrêmes, ne montre pas autant de ressources d'esprit et d'assurance pour soutenir la guerre. Avant même que les ambassadeurs qui traitaient à Londres fussent séparés, l'amiral anglais Bing attaqua l'escadre espagnole qui protégeait les troupes débarquées en Sardaigne, s'empara de plusieurs vaisseaux, dispersa le reste, et obligea les conquérants à quitter précipitamment l'île qu'ils avaient occupée quelques mois.

Les comédiens français ont joué, vendredi 18 septembre, l'*OEdipe* de M. Arouet, qui, depuis quelque temps, a pris le nom de *Voltaire*, à cause de la prévention presque générale attachée au sien, par suite des satires de ce jeune poète. L'auteur de la nouvelle tragédie, étant encore à la Bastille le jour de la première représentation, n'a pas joui du succès de cet ouvrage, succès que l'on peut qualifier de triomphe. Mais, trois jours après, M. Voltaire a pu moissonner lui-même les lauriers que le public lui décernait; M. le duc d'Orléans, pardonnant aux égarements de l'esprit en faveur des élans du génie, avait rendu la liberté à l'auteur d'*OEdipe*. Pendant huit jours, Voltaire a été, dans l'opinion des spectateurs, placé au-dessus de Corneille et de Racine; mais le neuvième jour, l'enthousiasme était un peu calmé, et la critique est venue. La grande supériorité du nouveau tragique ressort d'une versification noble, pompeuse, étincelante, qui séduit et entraîne. Mais, j'oserais le dire, cette versification brille presque exclusivement par le choix des expressions, par l'arrangement coquet des mots. Les vers de Voltaire me semblent d'autant plus sonores que la pensée y tient moins de place. Sans doute les admirateurs du brillant écrivain me jeteront la pierre; les fanatiques sont absolus: il faut qu'on adore l'objet de leur culte, ou qu'on succombe sous leurs coups. Mais la saine partie du public, celle qui ne loue ou ne blâme qu'avec connaissance de cause, confirmera tôt ou tard mon jugement. Quant au choix du sujet, il n'y a que des éloges à donner à Voltaire, qui d'ailleurs fut guidé par Sophocle. Il n'est pas hors de propos de dire que le grand Corneille fit jouer un *OEdipe* en 1659, et que le sujet lui avait été indiqué par le surintendant Fou-

quet. Ce ne fut pourtant pas ce financier qui exhuma le fils de Lalus de la poudre des bibliothèques de l'antiquité; Jean Prévôt, dès l'année 1605, donna une tragédie d'*OEdipe*, et Nicolas Sainte-Marthe, en 1614, en fit jouer une seconde. Aucune de ces trois compositions ne méritait de rester au théâtre; celle de Voltaire y restera. L'auteur avait d'abord composé son poëme sans le ridicule épisode de l'amour de Philoctète; mais les comédiens ont voulu à toute force une flamme amoureuse; ce sont eux, et non le poëte, qui doivent supporter le blâme de ce grand défaut.

Aussitôt que Voltaire fut sorti de la Bastille, il alla au Palais-Royal remercier le régent. « Soyez sage, lui dit ce prince, et j'aurai soin de vous. — Je vous suis infiniment obligé, répondit le tragique; mais je supplie votre altesse royale de ne plus se charger de mon logement ni de ma nourriture. — Je vous le promets, répliqua le duc, si vous me promettez à votre tour de renoncer à établir la réputation de vos contemporains. » Philippe proposa ensuite en riant à Voltaire de porter la queue du grand prêtre dans sa tragédie d'*OEdipe*; le poëte prit la chose au sérieux, et suivit l'hiérophante de Thèbes en habit français. Le public, qui crut qu'on se moquait de lui, murmura d'abord; il applaudit quand il eut reconnu l'auteur, et celui-ci obtint ce qu'il avait recherché, une espèce d'ovation à brûle-pourpoint.

Cependant les ennemis de Voltaire ne tardèrent pas d'insinuer à M. le duc d'Orléans que l'inceste d'*OEdipe* était une allusion à la conduite de ce prince : « Vous verrez, répondit-il, que c'est pour me jouer pièce que Sophocle a imaginé ce sujet; » et son altesse royale donna deux mille écus au jeune écrivain. Fontenelle, jaloux de cet acte de munificence, fit dire à Voltaire qu'il trouvait trop de feu dans sa tragédie. « Pour me corriger, je lirai ses pastorales, » répondit l'émule de Corneille. Le régent promit au poëte à la mode de le mettre bientôt à même d'échapper aux persécutions de son père, qui, dans une obstination très-peu poétique, le presse de prendre un état. Voltaire vient de temps en temps faire sa cour au Palais-Royal : un jour qu'il attendait Philippe au sortir du conseil, il le vit tout à coup paraître, suivi de quatre secrétaires d'Etat. « Arouet, lui dit son altesse royale, je ne t'ai pas oublié; je te destine le département des niaiseries. — Merci, monseigneur, répondit le malin rimeur à demi-voix; j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre derrière vous. » Le régent pensa étouffer de rire.

Au bruit qu'a fait, pendant au moins quinze jours, la tragédie d'*OEdipe*, a succédé celui de la magnifique prise d'habit d'Adélaïde d'Orléans. Rien d'aussi brillant que cette cérémonie ne s'était encore vu dans un couvent; toutes les plus riches tentures du garde-meuble royal garnissaient l'église de Chelles; une partie des diamants de la couronne avaient été montés au soleil du saint-sacrement; plus de cinquante évêques, dans tout l'éclat de leur costume pontifical, remplissaient le chœur; enfin tout ce que la cour offre de plus distingué se pressait dans la nef, tandis qu'une musique enchanteresse et cachée portait l'âme au recueillement, auquel pourtant peu de personnes se livraient.... Ce spectacle enivra à tel point une jeune provinciale, qu'elle s'écria: « N'est-ce pas ici le paradis? — Eh! non, madame, répondit quelqu'un, il n'y » aurait pas tant d'évêques. »

La novice, belle comme Vénus, parée comme pour un bal, découverte comme si elle se fût proposé d'exciter les désirs, parut au milieu des religieuses dont elle allait devenir pour jamais la compagne, et qu'elle devait imiter dans leurs austérités.... Le sourire, un sourire du monde, était sur les lèvres de mademoiselle d'Orléans; elle vit tomber sans regret à ses pieds l'opulente parure qu'il la couvrait. « Ces atours, semblait-elle dire du regard, » ne sont que l'appât des voluptés; elles me souriront ici, belles » de tous les charmes du mystère; » et l'illustre novice jetait les yeux sur trente jeunes sœurs qui l'environnaient.

La vie mêlée de pénitence et de plaisirs mondains que mademoiselle d'Orléans menait à Chelles pendant son noviciat, faisait le désespoir de madame de Villars, abbesse de cette communauté. Lors de la prise d'habit de la princesse, cette dame, dont la piété est solide et fervente, était déjà résolue à se retirer d'un couvent d'où les austérités du cloître disparaissaient tous les jours de plus en plus, pour faire place à des pratiques qui ne sont tolérées nulle part. Peu de temps après la prononciation des vœux de la fille du régent, l'honnête supérieure se démit en faveur de la nouvelle religieuse, et se retira chez les bénédictines de la rue du Cherche-Midi, avec une pension de douze mille livres dont M. le duc d'Orléans paya la cession de sa dignité.

Dès que madame de Villars eut quitté Chelles, la nouvelle abbesse bannit toute contrainte; son salon devint le rendez-vous ordinaire des religieuses jeunes, jolies, et peu soucieuses de la règle. On faisait de la musique; non de cette musique grave qu'on entend

sous la voûte noircie de nos temples, mais de celle dont on s'enivre sous la riante coupole de l'Opéra. Quelquefois il prenait à la princesse des velléités de peinture, de dessin ; son appartement se changeait en atelier, où toutes les religieuses qui savaient manier le crayon ou le pinceau venaient s'asseoir devant un chevalet. Heureux pour la règle quand les couleurs ou les pastels ne servaient qu'à reproduire des paysages, des fruits ou des fleurs ; mais souvent, et par préférence, Adélaïde d'Orléans voulait que ses émules peignissent des académies..... Je ne sais, en vérité, ce que pouvaient dire les vénérables confesseurs, quand toutes ces nonnes-artistes s'accusaient d'avoir peint en pied Hercule, Apollon ou Antinoüs. Tandis qu'on chantait des scènes d'Armide, ou que l'on copiait de belles formes musculaires chez l'abbesse, trente maçons abattaient toutes les clôtures, que madame de Chelles voulait faire reconstruire. Mais on avait démoli en un clin d'œil, et l'on réédifiait avec une extrême lenteur. Pendant ces travaux, la communauté resta ouverte comme une halle ; tout le monde put y entrer à loisir. Les concerts, les soupers se succédèrent plus fréquemment que jamais. L'abbesse et quelques religieuses admises dans son intimité ne paraissaient, il est vrai, à ces repas qu'au dessert ; mais il arriva souvent que les convives du sexe masculin s'égarèrent le soir dans les corridors, et l'erreur les dirigeait toujours vers les cellules des plus jolies nonnes. Enfin, quand l'architecte de la maison parcourait ces mêmes cellules pour ordonner des réparations, il se trouvait que tous les barreaux des croisées étaient descellés.

Quant à madame d'Orléans, elle reçoit, dit-on, sans déplacement de grille, et le nommé Augeard son intendant, et le duc son père, et même Richelleu, dont l'illustre abbesse paraît avoir voulu connaître aussi les talents renommés. Les désordres de Chelles ont pris, dans ces derniers temps, un caractère si scandaleux, que beaucoup de familles ont fait sortir de ce couvent un grand nombre de novices, qui avaient perdu cette qualité par des vœux un peu différents de ceux qu'elles devaient prononcer un peu plus tard. Ajoutons que le public a tant crié contre les récréations mondaines de cette maison, que Philippe d'Orléans lui-même s'est cru obligé de faire défendre à sa fille les concerts, les séances de peinture et les repas du soir. Madame de Chelles se borne maintenant à souper avec ses religieuses.

Ce le plus extraordinaire dans Adélaïde d'Orléans,

c'est qu'elle fait marcher de front , si ce n'est l'austérité de la règle; du moins les offices, les pratiques, les devoirs religieux, avec les lectures galantes, les délices de la société, et les plaisirs de l'amour, demandés à deux sexes à la fois. Quand l'abbesse de Chelles écrit à son père, elle ne manque jamais de mettre au-dessous de sa signature : *Epouse de Jésus-Christ....*; ce qui fit dire un jour au prince : « Je ne sais, mais je ne me crois pas au mieux » avec mon gendre. »

Ma tante a parlé quelquefois, dans ses Tablettes, d'un poète nommé Lagrange-Chancel, auteur de quelques tragédies médiocres, et qui, comme tous les poètes, croit son talent bien supérieur à ce qu'il est. Lagrange n'ayant pas trouvé au Palais-Royal les faveurs accordées à Destouches, à Fontenelle, à Lamotte-Houdart, à Voltaire, à Dufresny, accusa le duc d'Orléans d'ingratitude; bientôt il le chargea de tous les vices, de tous les crimes, parce que personne n'est plus coupable aux yeux des ambitieux que les princes qui ne les favorisent pas. Or, il suffit de se plaindre de la cour du régent pour avoir des droits aux faveurs de celle de Sceaux : les ennemis de Philippe y sont toujours bien reçus. Lagrange-Chancel s'y fit introduire, et bientôt il mérita la protection de la duchesse du Maine par la composition d'un ouvrage qui, peut-être, a blessé le duc d'Orléans plus profondément que toutes les calomnies dont il fut accablé à la fin du règne de Louis XIV. Cet ouvrage est une satire intitulée les *Philippiques*; composition où le régent est traité de la manière la plus injurieuse, la plus effrénée. Ce libelle n'a point été imprimé, parce que personne n'eût voulu se charger de l'impression; mais, en moins de quinze jours, plus de dix mille exemplaires manuscrits ont inondé la capitale et les provinces. La duchesse du Maine a trouvé, dans les greniers, deux cents plumes mercenaires pour multiplier cet écrit, où la peinture hideuse des vices du régent n'offre qu'un coloris couleur de rose auprès des horribles suppositions de meurtre et d'empoisonnement que renferment ces mêmes vers. Les *Philippiques* couraient depuis longtemps les salons et les rues, que le régent n'en avait point encore entendu parler; enfin, dans un souper au Palais-Royal, une dame indiscrete hasarda quelques mots sur la fameuse satire; Philippe déclara qu'il voulait la voir, et le lendemain M. de Saint-Simon eut ordre de la lui apporter. « Lisez, » dit le régent au duc, qui lui présentait en

hésitant le papier. Saint-Simon s'excusa en balbutiant. « Donnez donc, » reprit son altesse royale; et s'approchant d'une croisée, elle lut les *Philippiques*. M. le duc d'Orléans était homme à rire du libelle, s'il n'eût attaqué que ses vices; il commença même par là, et dit plusieurs fois : « Voilà de bons vers. » Mais quand le prince fut arrivé à la strophe où Lagrange le représente comme l'empoisonneur de la famille royale, ses yeux se remplirent de larmes, il frémit, pensa s'évanouir, et laissant échapper le papier en même temps qu'il tombait lui-même sur un fauteuil, il dit d'une voix étouffée : « Ah ! c'en est trop, cette horreur est plus forte que moi... j'y succombe. »

L'auteur des *Philippiques* fut bientôt connu du régent. La voix, dions plus, l'indignation publique le désigna à la vindicte de son altesse royale. Le duc se fit amener Lagrange dans son cabinet : « Crois-tu réellement, lui dit-il, tout le mal que tu as écrit de moi ? — Oui, monseigneur, répondit le poète sans hésiter. » — Tu as bien fait de répondre ainsi, reprit le régent, car si tu m'eusses dit que tu avais écrit contre ta conscience, je t'aurais fait pendre. Je connais le misérable sentiment qui t'a mis la plume à la main ; j'en ai pitié... Tu iras seulement mûrir ta raison aux îles Sainte-Marguerite. »

Lagrange-Chancel partit, la semaine dernière, pour sa prison. La duchesse du Maine, qui lui avait soufflé la rage dans le cœur, le vit s'éloigner d'un œil sec; elle accompagna cet exilé de la même indifférence qu'elle montra au départ de la comtesse de Murat, exilée aussi pour un libelle que madame de Sceaux lui avait commandé; les deux satiriques n'excitèrent pas plus de regrets dans le cœur de cette femme que la pauvre demoiselle Delaunay, cet avocat en jupes, qui expie encore à la Bastille le Mémoire défensif des princes légitimés. En général, c'est un sentiment assez rare que la reconnaissance... ; mais la reconnaissance des princes, c'est le phénix.

La renommée scandaleuse des *Philippiques* commence à se taire, surtout depuis que Voltaire y a répondu par des vers en faveur du régent, beaucoup plus beaux que ceux du libelliste Lagrange. Une discussion d'un intérêt plus général occupe aujourd'hui les esprits. Des lettres apostoliques du pape, en date du 8 septembre, enjoignent à tous les fidèles, de quelque rang qu'ils soient, de se soumettre à la constitution *Unigenitus*, sous peine d'être

séparés de la communion de l'Église romaine. Dès que ces lettres parvinrent en France, les parlements de Paris, Rouen, Metz, Aix, Rennes, Bordeaux, Dijon, Grenoble, et le conseil souverain de Roussillon, s'élevèrent avec force contre cette tyrannie du saint-siège ; des arrêts fulminants furent rendus contre la prétendue infailibilité des papes, après de lumineuses discussions, où ces pontifes n'ont point été épargnés. « En vain, s'écriait le » procureur général du parlement de Metz, en vain la primitive » Église, se trouvant déchirée par des hérésies qui lui furent plus » funestes que les persécutions elles-mêmes, eut-elle recours à » ces conciles fameux où elle rassembla avec tant de peine presque » tous les évêques du monde chrétien, pour savoir si elle pouvait » trouver des règles de foi immuables dans le successeur de saint » Pierre... Mais ce prince des apôtres lui-même, sans se prévaloir » de sa primauté, se rendit aux raisons de saint Paul, qui, plus » nouveau que lui dans l'apostolat, lui résista longtemps. Si la » constitution *Unigenitus* n'est pas une loi infailible et une décision irréfragable dans l'Église, comment donc a-t-on pu sé- » parer de sa communion ceux qui ne refusent de s'y soumettre » que parce qu'on ne veut pas lever leurs doutes par les expli- » cations qu'ils demandent ? — Quand vous croyez pouvoir séparer » tout le monde de votre religion, disait en même temps M. de » Gauffredy, avocat général au parlement d'Aix, en apostrophant » sa sainteté, c'est vous qui vous séparez de la communion de » tout le monde. » Ces harangues et les arrêts qu'elles préparèrent irritent au dernier point Clément XI ; il songe, dit-on, à procéder par les voies extrêmes. Le régent travaille à concilier les exigences du saint-siège avec la tranquillité dont nous avons si grand besoin ; puisse-t-il y réussir ! car il est bien affligeant de voir sans cesse des guerres excitées par les ministres de la paix, de la miséricorde, de l'Évangile en un mot.

Au milieu des discussions religieuses que, par malheur, on entend retentir encore d'un bout à l'autre du royaume, on apprit dernièrement la mort du fameux Charles XII, ce paladin couronné qui, depuis dix-huit ans, remplit l'Europe de son nom. Charles se hâtait de terminer une guerre en Norwège, pour revenir à son projet favori, celui de porter ses armes en Angleterre. Depuis l'alliance de la France avec Georges I^{er}, cette expédition, imaginée par le baron de Bezenval, et proposée au roi de Suède par Philippe d'Orléans, était devenue le rêve d'Alberoni ; il promettait au mo-

narque aventurier de l'appuyer des forces navales de l'Espagne, et de fournir aux dépenses d'une telle entreprise, à l'aide des trésors du Mexique. Mais la mort vint arrêter l'essor de l'ardente imagination de Charles : un coup de fauconneau mit fin, le 30 novembre, sous les murs de Fredericks-Hall, aux destinées non moins illustres que bizarres de ce prince, qui atteignait à peine sa trente-sixième année. Charles XII avait reçu de la nature toutes les qualités nécessaires pour faire un grand souverain ; mais elles furent étouffées par une frénésie guerrière qu'il ne put jamais dominer. Il brisa à coups d'épée tous les ressorts d'une politique équitable et d'une sage administration. Abattu sous le despotisme obscur de Charles XI, qui accabla de charges la nation, abaissa les nobles, anéantit les lois, les Suédois se relevèrent un peu au début du règne de Charles XII ; l'éclat de sa gloire les éblouit ; mais bientôt il leur demanda plus que leur dignité, plus que leurs richesses ; il lui fallut tout leur sang. Au moment où j'écris, la Suède est un désert ; on chemine des journées entières dans ses tristes plaines sans y rencontrer un seul homme... La charrue est dirigée par la faible main des femmes ; de timides vierges ont dû s'habituer à enfourcher les chevaux de poste, pour faire le service pénible des courriers ; un sexe privé de force porte de lourds fardeaux dans les villes ; il n'y a pas jusqu'aux bains publics où, contre les lois de la décence, les hommes sont servis par de jeunes filles. Vous ne rencontrez, en traversant les villages, que des femmes, des vieillards et des enfants, couverts des lambeaux de la misère, que leurs époux, leurs fils ou leurs pères leur ont laissés pour tout partage, en allant livrer leur vie aux caprices belliqueux du souverain.

Ulrique-Éléonore, sœur cadette de Charles XII, lui succède, au préjudice du prince de Holstein, fils de la sœur aînée du feu roi, les Suédois ayant profité des circonstances pour rentrer dans le droit antique qu'ils avaient d'élire leur roi. Le prince de Hesse, mari de la reine, a été associé à son pouvoir ; mais ils règnent avec une telle délimitation d'autorité, que, ni par eux, ni par leurs descendants, le despotisme ne peut se reproduire de longtemps dans la monarchie. Occupons-nous d'événements qui nous touchent de plus près.

Par un édit en date du 4 décembre, la banque est déclarée *banque royale*. Cet acte porte que, le roi ayant remboursé en argent les actionnaires qui n'avaient payé leurs actions qu'en

billets, sa majesté devient seule propriétaire de toutes ces actions. Law est nommé directeur de la banque royale, qui aura des bureaux dans les principales villes du royaume. En conséquence, il est défendu de faire des paiements en espèces au-dessus de six cents livres.

Voilà deux coups d'État d'une haute importance, et, disons-le, d'une criante tyrannie. Quoi ! des spéculateurs ont risqué leurs capitaux pour acheter les actions d'une association dont les bénéfices n'étaient rien moins qu'assurés originairement ; et parce que le gouvernement les croit certains aujourd'hui, on dessaisit les actionnaires des chances de prospérité qu'ils avaient acquises, en courant les hasards d'une sorte de loterie... Ceci ne continue pas trop mal le règne de Louis XIV. Ensuite, lorsque la régence s'est emparée de tous les ressorts de la banque, quand elle peut les changer, les altérer peut-être à son gré, on oblige les citoyens à reconnaître les billets comme monnaie à peu près unique... Cette mesure arbitraire l'emporte encore sur l'autre. Le public crie, et les écrivains satiriques broient du noir.

Mais ce qui surtout excite les murmures et même l'indignation, c'est la fortune colossale du sieur Law, que le public ne saurait expliquer par des gains licites. En moins d'un mois, ce financier a acheté, huit cent mille livres, du comte d'Évreux, le comté de Tancarville, en Normandie, et une terre de cinq cent mille livres de la marquise de Beuveron. Law offrait en même temps quatorze cent mille livres de l'hôtel de Soissons, appartenant au prince de Carignan, et il était en marché avec le duc de Sully pour la terre de Rosny, estimée à peu près la même somme.

Ces richesses énormes, amassées si promptement, dépensées avec une telle facilité, donnent l'idée à la nation de beaucoup d'autres qu'elle ne voit pas ; on se persuade, non sans de puissantes raisons, que le directeur de la banque ne peut avoir gagné tant de biens, sans qu'un grand nombre de personnes aient fait des pertes, ou soient menacées d'en faire par la suite. De si grandes clameurs se sont élevées depuis quinze jours sur ce fait, que le parlement, sollicité de toutes parts, en a délibéré, et a donné un ajournement personnel contre M. Law. Mais, soutenu par le régent, l'Écossais ne comparut point, et se moqua de ses juges, en établissant à Paris une manufacture de montres anglaises, pour laquelle il a fait venir d'Angleterre une centaine d'ouvriers. Irrité au dernier point, le parlement a changé le décret d'ajournement en un décret

de prise de corps ; vaine tentative ! cette compagnie vient d'être réprimandée, et Philippe a mis Law sous la protection d'un arrêt du conseil d'État.

Le régent ne s'en est pas tenu là : informé que le chancelier d'Aguesseau abondait dans le sens du parlement, il lui a ôté les sceaux, et l'a exilé à sa terre de Fresne. La charge de garde des sceaux est donnée à M. d'Argenson, lieutenant de police et conseiller d'État, qui en même temps remplira les fonctions de chef du conseil des finances, dont M. le duc de Noailles s'est démis, par suite de son opposition aux dernières mesures relatives à la banque. M. de Machault, maître des requêtes, a été nommé lieutenant de police.

L'élévation de Voyer d'Argenson a donné lieu à un singulier genre de réjouissances : les filles de joie renfermées à la Salpêtrière ayant été mises en liberté par l'ordre de ce magistrat, on vit cette honnête jeunesse parcourir les rues en chantant les louanges de son protecteur, qui lui avait fait distribuer de l'argent pour célébrer son avènement à la première magistrature du royaume.

Pendant que M. d'Argenson dirigeait la police, son plus grand plaisir était de se faire amener le soir ce qu'il y avait de plus jolies femmes parmi les courtisanes du domaine public. Il les admettait à son souper, se faisait le sultan de ces étranges houris, et jetait le mouchoir, sans aucune précaution préalable, à celle dont les yeux libertins flattaient le plus sa confiante lubricité. Il advint de là que les présents considérables que d'Argenson faisait à ces favorites d'un jour eurent bientôt la plus douloureuse réciprocité. M. le lieutenant de police recourut alors à des passe-temps moins dangereux. Il était déjà vieux ; mais son esprit avait de la finesse, sa gâté de l'enjouement ; à table, c'était l'épicurien le plus aimable du monde. Un peu par ces motifs, un peu par intérêt, madame de Tencin, religieuse relevée récemment de ses vœux, grâce à l'argent de l'abbé de Louvois, s'attacha à d'Argenson ; cette dame, pour obtenir plus sûrement sa sécularisation, s'était d'abord fait enlever de sa communauté, et elle occupait un petit appartement hors du couvent de la Conception, où le lieutenant de police l'allait voir. Mais l'envie lui ayant pris de soupirer dans l'intérieur des communautés, il se dégoûta promptement d'une femme qui résidait à l'extérieur. D'Argenson s'éprit d'un beau feu pour certaine petite hospitalière du faubourg Saint-Marceau, qu'il engagea à s'évader de son couvent : ce à quoi la jeune sœur consentit volontiers,

parce que l'hôtel d'un conseiller d'État lui sembla préférable à une maison de charité. Mais la supérieure, avertie des projets d'évasion, trouva sans peine le moyen d'y mettre obstacle. Bien mal elle s'en trouva : M. le lieutenant de police avait fait commencer un bâtiment longtemps sollicité par les hospitalières ; les travaux cessèrent tout à coup. La supérieure, au désespoir, fit dire à M. d'Argenson qu'elle était prête à donner une *hospitalité* sans réserve à son amour, pourvu que le bâtiment fût achevé.

D'Argenson se trouvait à merveille de ses galantries de couvent, et sa place lui donnant la libre entrée dans toutes les communautés, il exploita partout les bonnes volontés cloîtrées. Mais il ne trouva rien qui lui convint mieux que le monastère de la *Madeline de Trainel*, où il avait fait recevoir une de ses maîtresses, nommée mademoiselle Husson. La supérieure, grosse femme aux yeux noirs, à la peau blanche, au sein rebondi, et qui, malgré ses quarante ans, pouvait être une conquête encore désirable, fixa bientôt l'attention du lieutenant de police ; elle, de son côté, pensa que ce serait une fort bonne connaissance pour le couvent ; dans l'intérêt de sa maison, elle fit un accueil fort gracieux au vieux galant, et ne tarda pas de supplanter mademoiselle Husson. Possesseur des bonnes grâces de cette dame, l'administrateur des réverbères, qui faisait cas des charmes en raison de leur volume, trouva que son amour avait gagné deux cents pour cent sous ce rapport : il y avait dans une seule cuisse de la supérieure l'étoffe de deux demoiselles Husson.

Mais les fortes pièces sont celles dont un convive, même glutton, se lasse le plus vite. M. d'Argenson, devenu garde des sceaux, dit, il y a quelques jours, à sa volumineuse supérieure, qu'il était disposé à faire beaucoup de bien au couvent de la *Madeline de Trainel*, mais qu'il voulait y avoir tous les droits qu'un mahométan exerce dans un harem. Madame de Trainel commença par se plaindre doucement d'être restreinte, dans les affections de monseigneur, du tout au dividende ; mais comme elle connaissait le moyen de faire d'ailleurs un entier avec des fractions, elle se hâta d'ajouter qu'il n'était rien qu'elle ne fit pour être agréable à sa grandeur. Toutes les jeunes sœurs, destinées à devenir les odalisques du sultan en perruque et en simarre, furent consultées sur cette addition au devoir de la règle ; aucune d'elles ne se plaignit de ce surcroît d'austérité.

Bien sûr de n'être pas contrarié dans ses amours par le régent,

M. d'Argenson a fait construire dans la communauté un appartement qui communique à celui de sa principale favorite, laquelle, au premier mot de monseigneur, introduit par cette issue les beautés embéguinées qu'il admet auprès de lui. Tous les soirs il se rend à la Madeleine de Trainel; il ne couche plus ailleurs. A peine le garde des sceaux est-il arrivé, qu'il se met au lit: alors la supérieure et ses religieuses s'empressent, à qui mieux mieux, autour du grave magistrat. Ces dames frottent, avec une flanelle entretenue chaude, la tête de monseigneur, qui doit trouver cela beaucoup plus doux que la douche intempestive des dames de la place Maubert. Le frottement passe ensuite de la tête aux pieds, avec addition d'un peu d'eau-de-vie pour ranimer les chairs engourdis de sa grandeur. En cas d'engourdissement obstiné, des doigts délicats et légers, en se promenant sur la plante des pieds de monseigneur, y produisent un doux chatouillement, souverain pour le raffermissement de la fibre. Ces petites précautions d'hygiène étant prises, les sœurs qui entourent le lit de M. le garde des sceaux visitent, par son ordre, ses poches, remplies ordinairement de papiers, et lisent haut les placets qu'on a pu lui remettre. Heureux les solliciteurs qui ont des amies à Notre-Dame de Trainel; leur demande passe comme une lettre à la poste: chaque nonnette est une excellente protectrice, et l'on assure que madame la supérieure, qui ne laisse pas d'exploiter son crédit, vend les grâces au plus juste prix.

Quand toutes les affaires sont expédiées par le ministre et ses commis en guimpe, on se met à souper gaiment auprès du lit de monseigneur. Si, pendant le repas, les propos galants ou les vins choisis excitent quelque hilarité de sens dans sa grandeur, elle fait un signe, et l'on court au-devant de son désir. Enfin, lorsque toutes les nonnes, la supérieure en tête, ont défilé devant M. d'Argenson pour l'embrasser en sortant, une sœur, à dessein retardataire, reste un peu plus, un peu moins longtemps dans sa chambre, pour clore la série des bonsoirs et les rideaux de sa grandeur.

Tous les mauvais sujets de Paris connaissent la Fillon, fameuse directrice d'une maison de débauche, et qui, sous ce rapport, ne mériterait pas moins le titre d'abbesse que la supérieure de la Madeleine de Trainel. La Fillon est une femme de cinq pieds dix pouces; ses formes sont admirables, sa figure est ravissante; enfin les peintres assurent qu'elle réunit en elle seule tout ce qui constitue le beau idéal des anciens. Dès l'âge de quinze ans, cette

beauté modèle pensa que la nature ne l'avait pas pourvue de tant de trésors pour les enfouir; elle les mit en circulation, et, comme beaucoup de riches, en fut prodigue. Après avoir usé de la prostitution par goût, par entraînement, mademoiselle Fillon reconnut, aux offres brillantes qui lui étaient faites, qu'elle pourrait s'en faire une grande ressource. A tous seigneurs tous honneurs; le duc d'Orléans, longtemps avant la régence, rechercha la belle courtisane; il en raffola pendant une année entière. Son altesse royale avait fait construire, dans une partie retirée des jardins de Saint-Cloud, une espèce de grotte éclairée mystérieusement par quelques rayons de lumière dirigés sur un lit de nattes. Le duc y faisait placer sa maîtresse sans autre voile que ses cheveux blonds, qui lui descendaient jusqu'aux genoux. C'est là que le prince faisait pénitence avec Madeleine Fillon, et admirait, comme artiste, comme amant, toutes les perfections de cette pécheresse, qui ne songeait guère à devenir repentante.

La Fillon eut des aventures où elle déploya du caractère, de l'audace, de l'ambition et de la finesse; M. d'Argenson ne tarda pas à la distinguer parmi ses semblables; il la donna d'abord à son humeur libertine; puis il songea à l'attacher à son administration, ayant remarqué en elle des ruses originales, une résolution froide, et le grand art de captiver la confiance par les séductions. Le lieutenant de police monta, pour la Fillon, une maison de débauche distinguée. La ville et la cour y affluèrent. Il entra dans le plan de M. d'Argenson que cette prostituée à titre d'office eût quelque chose de semblable à un mari; elle y consentit, mais elle voulut que cet époux de parade, comme elle l'appelait, fût le plus bel homme de France. On lui donna le suisse de l'hôtel Mazarin, qui n'avait pas moins de six pieds et demi de haut, et qui passait pour l'homme le plus beau, le mieux fait, le plus fort du royaume. Avec de telles qualités, un mari croit être propre à quelque chose de plus que la représentation; celui-ci voulut exiger tout ce que l'hymen comporte d'effectif; on le repoussa. Il battit sa femme; fut battu par ses amants, et mourut de chagrin. Un second époux se montra plus sage: il ne voulut que de l'argent; on lui donna en peu de mois plus de cent mille écus; tout lui sembla pour le mieux. La Fillon reprit le cours de ses intrigues, divisées en deux branches: la galanterie et l'observation. Dans cette seconde partie de ses attributions, l'agent femelle de M. d'Argenson entretenait une correspondance comme un ministre d'État: non-seulement elle écrivait

au lieutenant de police, mais elle avait à donner des instructions journalières aux filles dont elle était la supérieure, et qui lui faisaient parvenir chaque matin leur rapport. C'était par cette voie surtout que, pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV, on découvrait les intrigues secrètes, les épigrammes, les pamphlets, la cause des murmures du jour. Le libertinage est expansif, indiscret; les prostituées de la Fillon apprenaient tout, le plus souvent sans rien demander, quelquefois par des provocations qu'elles savaient exercer habilement. La Fillon s'est ménagé, jusqu'à ce jour, des rapports directs avec le régent, soit pour l'intérêt des plaisirs de son altesse royale, soit pour des communications qu'il veut tenir de la première main. En conséquence, cette courtisane conserve la clef d'une petite porte qui la conduit de la rue dans l'intérieur du Palais-Royal, et jusqu'au cabinet du prince, sans passer par les grands escaliers, sans traverser les antichambres. Elle a également ses entrées à toute heure de jour et de nuit chez Dubois.

Les prix des plaisirs dont la Fillon est la dispensatrice dans sa maison furent d'abord très-élevés. Tout à coup ils baissèrent considérablement : il n'est pas inutile à l'histoire des mœurs de dire pourquoi.

L'austérité que la cour devait afficher à la fin du dernier règne, l'exacte surveillance exercée par ordre de madame de Maintenon jusqu'au sein des familles, gênaient à tel point les intrigues galantes, qu'une foule de dames nobles virent éloigner leurs amants, qui craignirent de perdre un crédit qu'ils préféraient au plaisir même. La beauté calcule moins que l'ambition : les belles délaissées cherchèrent, en descendant quelques degrés de l'échelle sociale, à se procurer un bonheur que l'ambitieuse noblesse leur refusait. Elles allèrent demander à la Fillon des conquêtes passagères, des cabinets mystérieux, et le secret, qu'elles offrirent de payer largement. Il y a plus; craignant que les voluptés, mises à un trop haut prix, ne leur manquassent, elles obtinrent de la courtisane dirigeante qu'elle baisserait en apparence son tarif; les nobles dames promirent de lui tenir compte et au delà de la réduction. Le marché fut conclu, et la Fillon eut plus de beautés externes qu'elle n'en voulait. C'est par suite de cet arrangement qu'il arriva, du vivant de Louis XIV, chez cette prostituée, une aventure que tant de monde n'a pas trouvée l'occasion de rapporter. La voici :

Un magistrat d'Alençon, nommé le président Fillon, vint, en

1710, à Paris, avec sa femme, jeune Normande, jolie, aimable et vertueuse. Madame la présidente Baillet, ayant appris l'arrivée de la *présidente Fillon*, crut de son devoir d'aller lui rendre visite. Elle fit demander par ses gens l'adresse de cette provinciale; et, soit malice, soit erreur, un laquais indiqua à madame Baillet le domicile de la courtisane Fillon. Voilà donc la présidente parisienne, qui avait de la jeunesse, de la beauté, arrivée chez cette fameuse directrice. Tout pouvait servir à lui faire prendre le change : elle parlait à une femme superbe; elle se trouvait dans une belle maison; l'ameublement était magnifique; les domestiques étaient richement vêtus; jamais présidente ne s'annonça mieux.

« Madame, dit la visitante, dès que j'ai su votre adresse, je me suis empressée de venir vous offrir mes hommages et mes services.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda avec aisance la Fillon, qui savait prendre tous les tons.

— Je suis la présidente Baillet, répondit la dame abusée, et je vois qu'on ne m'avait pas trompée en me disant que j'aurais l'honneur de voir dans madame Fillon la plus belle femme du monde.

— C'est moins de ma beauté qu'il s'agit en ce moment que de la vôtre, madame, et je reconnais, à mon tour, que la renommée est à cet égard au-dessous de la réalité.

— Madame est en vérité trop bonne.

— Du tout, et je vous assure qu'il y a longtemps que je vous attendais.

— Ah ! ce que vous daignez me dire est trop gracieux...; et si je puis vous être agréable en quelque chose, hâtez-vous, je vous prie, d'ordonner.

— N'en doutez pas, madame, je profiterai de vos bontés, pour la satisfaction commune.

— La vôtre doit passer avant tout, répondit la présidente Baillet, un peu surprise de ces paroles.

— Il faut que nous y ayons toutes les deux notre compte, reprit la courtisane en riant; je me ferais un scrupule d'user de votre bienveillance si vous ne trouviez pas à cela votre plaisir.

— Je ne puis manquer d'être heureuse en faisant quelque chose pour votre agrément....

— Oh ! mais j'espère vous faire partager les plus jolies aventures.

- Elles seront toujours telles avec vous.
- Est-ce que vous préféreriez les dames aux hommes?...
- Mais la société des deux sexes me charme quand elle est ce qu'elle doit être.

— Précisément, je reçois demain un prince polonais; je veux vous faire trouver avec lui....

— Il paraît que madame a déjà beaucoup de connaissances, dit la présidente d'un air à faire juger que l'opinion qu'elle s'était faite de la vertu de notre provinciale commençait à baisser.

— Des connaissances, j'en ai par centaines; et, pour bien vous amuser, vous ne pouviez, madame, choisir une maison plus commode que la mienne.

— M'amuser....; une maison commode....; que voulez-vous dire?... Où suis-je?...

— Eh! ne le savez-vous pas? vous êtes chez madame Fillon....

— Chez la présidente Fillon, répéta madame Baillet.

— Présidente si vous voulez...., car je préside aux plaisirs publics.

— Dieu! qu'entends-je?.... En effet, ce nom.... je me rappelle... Ah! fuyons, fuyons cet horrible lieu.

— Doucement, doucement, madame; quelques tons plus bas, je vous prie.... Vous vous êtes trompée, je veux bien le croire; mais il vient chez moi des présidentes qui vous valent bien pour le rang, et dont la réputation de vertu n'est pas au-dessous de la vôtre.... Vous n'êtes pas encore ici volontiers, à la bonne heure, mais cela viendra quelque jour... Adieu, madame Baillet, au revoir. »

La présidente, cramoloise de honte, descendit l'escalier en se cachant le visage, s'élança dans son carrosse, et courut chez elle s'évanouir. Elle n'avait pas demandé le secret, la Fillon ne le lui garda point; toute la cour sut, au bout de trois jours, cette singulière anecdote. Madame Baillet passa près de deux ans dans ses terres sans oser reparaitre à Paris, et quand elle y revint, personne ne croyait encore que son apparition chez la Fillon eût été une erreur.

Le plus drôle de l'aventure, c'est que le pauvre président Fillon, qui n'en pouvait mais, eut le crève-cœur d'apprendre que la fameuse courtisane, son homonyme, n'était pas appelée autrement que la *présidente Fillon*.... Vainement les cours souveraines firent-elles des remontrances sur cette qualification; le lieutenant

de police empêcha toujours le conseil de satisfaire à ces réclamations. « Pourquoi, disait-il, ces messieurs veulent-ils troubler cette » présidente dans ses fonctions ? elle ne trouble jamais les leurs. » En désespoir de cause, le président Fillon demanda à changer de nom, et la cour fit droit à sa requête, en l'autorisant à prendre celui de Villemur.... Mais parlons d'un événement d'une tout autre importance.

Le 2 décembre de la présente année, le secrétaire du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, avait un rendez-vous avec une des filles de la Fillon, qui l'attendit longtemps ; arrivé à près de minuit auprès de sa belle, il alléguait, pour motif de son retard, l'expédition d'une multitude de dépêches de haute importance, qu'avait dû emporter l'abbé Porto-Carrero, parti cette nuit même pour Madrid. La Fillon était présente quand le secrétaire parlait ; au mot de Madrid, qui est toujours suspect à la cour du Palais-Royal, à la nouvelle du départ nocturne de cet abbé qui emportait tant de dépêches importantes, notre fine courtisane conçut quelques soupçons ; elle laissa les amants ensemble, et courut chez le régent. Il était alors hors d'état d'entendre un rapport ; la Fillon alla trouver Dubois, et lui rendit compte de ce qu'elle avait appris. A l'instant même, il expédia un courrier sur la route d'Espagne, avec les ordres nécessaires pour obtenir main-forte. Le courrier joignit l'abbé Porto-Carrero à Poitiers ; il le fit arrêter ; on s'empara de tous les papiers dont cet ecclésiastique était porteur, et, le 8 décembre au soir, ces dépêches furent apportées au Palais-Royal. Philippe venait d'entrer à l'Opéra ; ce fut encore Dubois qui, le premier, ouvrit les paquets interceptés.

Après le spectacle, l'abbé essaya de rendre compte au duc d'Orléans de ce qu'il venait de découvrir, en lui annonçant qu'il s'agissait d'une conspiration. Mais il y avait ce soir-là *petit souper* au Palais-Royal ; rien ne passait avant cela. « A demain les affaires », répondit le prince, et il alla rejoindre ses roués. Mais Dubois, qui n'était roué que lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, passa la nuit à préparer la direction qu'il voulait donner à cette affaire, pour qu'elle tournât le plus possible à son avantage. « J'aspire à tout, se disait à lui-même cet habile intrigant ; mais je ne suis encore rien, ou à peu près rien. Qui sait quels changements pourraient arriver dans l'Etat, si Philippe venait à mourir ? Sachons donc nous ménager des protecteurs pour les cir-

» constances imprévues. Me voici maître d'une grande conjuration où bien des gens sont compromis; tâchons de ne sacrifier que ceux dont la perte sera sans conséquence, et sauvons ceux auprès de qui je pourrai, au besoin, me faire un mérite de leur salut. » Bref, les choses furent combinées de telle sorte que le régent ne vit rien que par les yeux de Dubois dans la fameuse conspiration de Cellamare, qu'il est temps d'expliquer.

Louis XV est d'une santé délicate; il est d'ailleurs, disent les ennemis du régent, environné de dangers sans cesse renaissants. La cour de Sceaux, particulièrement, fait courir les bruits les plus étranges sur ces prétendus dangers: un jour, ce sont des biscuits empoisonnés qu'on a trouvés dans les poches du jeune monarque; le lendemain, c'est une prise de tabac qui eût tué le roi comme un coup de foudre, et dont le maréchal de Villeroy l'a garanti; une autre fois, madame de Ventadour est arrivée à temps pour empêcher sa majesté de toucher à une collation entièrement saupoudrée de poison. Le public, ami de l'extraordinaire, écoute ces nouvelles, les répète, elles s'accréditent; les menées séditeuses des ennemis du régent sont motivées aux yeux d'une partie de la nation, et ces conspirateurs croient leur parti assez fort pour renverser le duc d'Orléans. Telle fut la pensée qui présida à la conspiration du prince de Cellamare; il faut noter, avant tout, que cet ambassadeur n'était que l'agent d'Alberoni, devenu cardinal, et placé à la tête du ministère espagnol. Or, j'ai déjà dit quelques mots des insinuations de cet intrigant, dont les projets ne tendent à rien moins qu'à gouverner l'Espagne et la France, en qualité de premier ministre des deux Etats. « Sire, a-t-il dit à l'inexpérience Philippe, qu'il est on ne plus facile de tromper en flattant ses penchants, le duc d'Orléans est éloigné du trône; il ne descend que de Louis XIII, tandis que votre majesté descend directement de Louis XIV; c'est donc à vous qu'appartient dès ce moment la régence du royaume de France; c'est à vous qu'appartiendrait la couronne, si le débile Louis XV venait à manquer. Votre majesté ne saurait se croire liée par des traités qu'imposa le malheur des temps; les lois fondamentales de la monarchie française sur la succession du trône appuient vos droits de toute leur autorité. D'ailleurs le duc d'Orléans a prouvé qu'il craignait l'exercice de ces mêmes droits, dans les alliances qu'il a faites avec l'empereur, l'Angleterre et la Hollande; al-

» liances qu'il a dû acheter, dans ses pressantes appréhensions,
 » par le sacrifice de la politique de Louis XIV et des infortunés
 » Stuarts, alliés naturels des puissances catholiques. »

Alberoni ajouta : « Votre majesté a en France un parti considéré ; si elle daigne mettre à ma disposition les ressources nécessaires, je promets de conduire les choses de telle manière que la régence arrivera d'elle-même à votre majesté. » Philippe V, et surtout l'ambitieuse Élisabeth, dirent, *Faites...* La conspiration de Cellamare eut lieu.

L'objet principal des conjurés était de se rendre maîtres en même temps de la personne du jeune roi et de celle du régent, sous le prétexte insidieux que les jours de sa majesté n'étaient point en sûreté, tant qu'ils dépendaient d'un prince intéressé à en abrégier le cours, et capable de cet attentat. On devait convoquer ensuite les états généraux, afin d'annuler tout ce qui avait été fait depuis la mort de Louis XIV, particulièrement la cassation du testament et les deux traités de 1717 et 1718. Mais Alberoni avait senti que, pour arriver à ce grand résultat, il fallait se former en France un parti imposant, et capable, à l'époque de l'événement, de donner une empreinte nationale à la révolution. Le prince de Cellamare réussit en effet à exercer de puissantes séductions : des pairs, des évêques, des cardinaux, des grands du royaume, des ordres entiers de religieux, accédèrent à la conspiration. Tout était prêt ; l'ambassadeur n'attendait plus, comme il le disait dans sa correspondance, que l'ordre de *mettre le feu aux mines*, quand une velléité amoureuse d'un simple scribe déjoua des complots si habilement et si fructueusement ourdis.

Les dépêches saisies sur l'abbé Porto-Carrero renfermaient les noms de soixante personnes de haute distinction, inscrites parmi les conjurés. Le paquet contenait aussi des projets de lettres de Philippe V à Louis XV, pour l'informer des prétendus dangers qu'il courait, et de la fallacieuse nécessité de ravir la régence au duc d'Orléans. On trouva encore, sous les cachets du prince de Cellamare, un manifeste qui devait être adressé aux états provinciaux de la France, dans le but de les soulever. Enfin, l'ambassadeur envoyait à la cour de Madrid une requête qu'on devait supposer présentée par ces mêmes états à sa majesté catholique, pour lui demander appui et protection.

Toutes ces pièces étaient signées ou contre-signées de la main du prince de Cellamare ; la conspiration était flagrante, et vaine-

ment se fût-il retranché derrière les droits et prérogatives attachés à son caractère d'ambassadeur. On mit donc, en sa présence, les scellés sur ses papiers, dont l'abbé Dubois et un M. Leblanc firent préalablement la visite. Le Castillan affectait, pendant cette disposition, de traiter M. Leblanc avec une grande politesse, et l'abbé avec un froid mépris. Cette affectation fut portée si loin, qu'au moment où le premier allait ouvrir une petite cassette d'ébène, Cellamare lui dit : « M. Leblanc, cela n'est pas de votre » ressort, ce sont des lettres de femmes ; laissez cela à l'abbé, qui » toute sa vie a été maq..... — Monsieur l'ambassadeur est » jovial, répondit le favori du régent ; mais j'entends la plaisanterie, » et je désire que la Tournelle l'entende aussi bien que moi.... ce » serait trop dommage qu'un seigneur aussi gai que monsieur » l'ambassadeur fût décapité en place de Grève. »

Cette répartie était bonne, mais le régent n'avait pas intention de porter les choses si loin. L'inventaire des papiers étant terminé, on les renferma dans trois caisses, que M. de Cellamare lui-même scella des cachets de sa légation, et qu'on tint à la disposition de la personne que sa majesté catholique désignerait pour les réclamer. Pendant ce temps, le conseil de régence notifiait aux ministres étrangers résidents à la cour de France les justes motifs que le roi avait de sévir contre l'ambassadeur d'Espagne ; des copies de toutes les pièces interceptées étaient jointes à chaque note. M. le duc d'Orléans laissa le prince de Cellamare dans son hôtel depuis le 8 jusqu'au 13 décembre, c'est-à-dire cinq jours après la découverte de la conspiration, afin de donner le temps aux ambassadeurs des autres puissances de le voir, si bon leur semblait. Aucun d'eux ne se présenta chez lui. Je dois ajouter que la garde de mousquetaires qu'on avait donnée, dans le premier moment, au diplomate espagnol, eut ordre de se retirer après la visite des papiers, et qu'elle ne reparut que le 13 à quatre heures et demie du soir. Ce jour-là, M. de Hibois, gentilhomme de la manche, déclara à M. de Cellamare qu'il venait le prendre pour le conduire au château de Blois. L'escorte ne se composa que de deux capitaines de cavalerie, montés dans un carrosse qui suivait celui dans lequel voyageait l'ambassadeur.

Ainsi échoua cette conspiration, dont le but principal était de transporter la régence à Philippe V, et de soumettre ainsi les destinées de la France aux vues du cabinet espagnol, ou plutôt aux vues particulières du cardinal Alberoni. On verra que la sentence

rendue contre les princes légitimés contribua à fomentier cette conjuration. Indépendamment des soixante personnes dont j'ai parlé, et qui ont pris la fuite, les cardinaux de Polignac, de Bissi, de Rohan, sont soupçonnés; le duc et la duchesse du Maine le sont davantage, et leur conduite est examinée de près. On sait déjà que la dame de Sceaux a fait travailler M. Malézieu, de l'Académie française, au projet de la lettre que Philippe V devait écrire à son neveu, pour le décider à ôter la régence au duc d'Orléans. La duchesse reçoit ses amis déguisés; mais ces beaux masques sont tous connus de la police et des agents de Dubois.

A tout instant on apprend des détails nouveaux sur la conspiration; le lendemain du jour où elle fut découverte, Cellamare avait donné son meilleur cheval à l'abbé Brigaut, qui s'était élané bride abattue sur la route d'Espagne, pour essayer de porter à Madrid l'avis que les mines étaient éventées. Cet intrigant allait continuer son chemin avec des chevaux de poste, lorsqu'il fut arrêté à vingt lieues de Paris, ramené et jeté à la Bastille.

Madame du Maine tremble, dit-on, pour sa liberté; l'abbé Brigaut est un de ses agents secrets.

On a remarqué qu'aucun des opposants à la constitution n'a pris part à la conspiration d'Alberoni; aussi le cardinal de Noailles s'en est-il prévalu dans le compliment qu'il a fait à cette occasion au régent. « Monseigneur, lui a-t-il dit, je viens vous offrir deux » épées : mon clergé et ma famille; je suis assuré qu'il n'y a point » d'ennemis ni dans l'un ni dans l'autre. »

Cependant un courrier a été envoyé dès le 8 décembre à M. le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Madrid, pour l'informer de l'arrestation du prince de Cellamare, et lui prescrire de quitter sur l'heure la cour d'Espagne, de peur qu'on ne l'arrêtât lui-même. Mais le 14, jour de l'arrivée du courrier, Alberoni n'était pas encore instruit de ce qui s'était passé à Paris, et pourtant il envoyait ce même jour à M. de Saint-Aignan l'ordre du roi catholique de partir dans le délai de vingt-quatre heures; voici pourquoi. Philippe V étant atteint d'une hydropisie dont les progrès assez rapides semblaient menacer ses jours, fit, au mois de novembre, un testament par lequel il donnait la régence à Élisabeth et au cardinal Alberoni. « Il pourrait bien en arriver de ces dispositions testamentaires, dit Saint-Aignan à quelqu'un, comme de » celles de Louis XIV. » Ce mot déplut au premier ministre, qui fit signifier au duc et à la duchesse de *vider Madrid* dans vingt-

quatre heures. La signification fut remise le soir, et l'on pense bien que l'ambassadeur, ayant eu des nouvelles de Paris, se disposait à se mettre en route promptement. Mais le lendemain, de grand matin, un exempt vint faire lever le duc et la duchesse pour les faire monter en voiture à l'instant... Que devint le cardinal lorsque, quarante-huit heures plus tard, il apprit que M. de Cellamare était prisonnier à Blois, et qu'il ne pouvait plus exercer la réciprocité sur le ministre français !

Quand la nouvelle de l'échec de Cellamare parvint au premier ministre, il venait précisément d'écrire à cet ambassadeur de ne point sortir de Paris, à moins qu'on ne voulût l'y contraindre, et, dans ce cas, *de mettre auparavant le feu aux mines.*

Tout porte à croire que nous aurons la guerre avec l'Espagne ; déjà même le régent a fait publier et parvenir dans les cours étrangères un manifeste où le roi de France expose ses justes griefs contre le cabinet de Madrid.

Depuis trois jours, les mousquetaires avaient ordre de ne point s'éloigner de l'hôtel, et de se tenir prêts à monter à cheval ; ce qui fortifiait le bruit qu'on faisait courir de la prochaine arrestation de gens fort considérables. Ce bruit était fondé : M. le duc et madame la duchesse du Maine ont été arrêtés ce matin ; le premier par Labillardière, lieutenant des gardes du corps, qui le conduisit à la citadelle de Dourlens ; la princesse, par un autre lieutenant des mêmes gardes, qui la mène au château de Dijon. On s'est saisi en même temps de mademoiselle de Montauban, fille d'honneur de la duchesse, de plusieurs domestiques considérables de sa maison et même de quelques laquais. L'académicien Malézieu et son fils viennent d'être envoyés à la Bastille, où plus de trente autres personnes ont été renfermées par suite de l'affaire Cellamare.

Les enfants de M. le duc du Maine ne sont point restés à Sceaux : le prince de Dombes est parti pour Moulins, le comte d'Eu est conduit à Gien, et mademoiselle du Maine se rend à Maubuisson.

Le duc d'Orléans a recommandé que toutes les personnes emprisonnées dans l'affaire Cellamare soient traitées avec douceur ; on ne les a point mises au secret, comme cela se pratique en pareil cas, et chacune d'elles peut recevoir des visites quand bon lui semble. Le comte de Laval, détenu à la Bastille, pour avoir plus souvent des nouvelles de la ville, prétend qu'il a besoin de trois lavements par jour, ce qui lui donne l'occasion d'être en rapport

avec son apothicaire le même nombre de fois, autrement que par le rapprochement de deux faces d'espèces différentes. Dubois signalait, l'un de ces matins, au régent, ces clystères redoublés comme autant d'abus. « Eh ! l'abbé, répondit son altesse royale, » puisqu'ils n'ont que ce délasement, ne le leur ôtons pas. »

Le roi a perdu, cette année, deux braves officiers : le maréchal d'Harcourt, connu surtout par son adroite conduite à la cour de Madrid, relativement à la succession de Charles II ; et le maréchal de Montrevel, dont la fin prouve qu'une grande valeur n'est pas incompatible avec la plus déplorable faiblesse de caractère. Montrevel, dînant chez le maréchal de Biron, laissa tomber une salière sur la nappe, et s'écria : « Je suis mort ! » Après cette exclamation, le superstitieux général tombe en faiblesse ; on l'emporte ; la fièvre le prend, et le surlendemain il n'était plus.

CHAPITRE V.

1719.

Déclaration de guerre à l'Espagne. — Excès révoltants de libertinage. — Richelieu conduit pour la troisième fois à la Bastille. — Motifs diversement expliqués de son arrestation. — Une mère consolant l'amour libertin de sa fille. — Toutes les dames de la cour passent sous les murs de la Bastille pour voir Richelieu. — Manège curieux. — Efforts de mademoiselle de Valois auprès du régent. — Les instruments brisés. — L'essai du tombeau. — Mosaïque de manies de l'abbesse de Chelles. — Le régent et sa famille. — Mort de madame de Maistenon. — Guerre en Espagne. — Les croix de Saint-Louis sur des robes de palais. — Affluence du papier ; délire des Parisiens à cet égard. — Les Moabites et les Ammonites. — Grossesse hors de propos. — La devineresse. — Maladie et mort de la duchesse de Berri. — Encore un mot sur elle. — Nouvelles concessions du gouvernement à la banque. — Philippe V se déclarant le libérateur de la France. — Richelieu sort de la Bastille. — Négociation entre mademoiselle de Valois et le régent. — La chambre du cuisinier. — Le jeu du placard. — Projet de faire une tête doublement couronnée. — Procureur sans procuration. — *Le Dieu papier*. — L'or effectif sacrifié à l'or en espérance. — Prodiges de folie. — La bosse-pupitre. — La courtisane diplomate. — Protection maladroite de la banque. — Law se fait catholique. — Prodigalités qu'il fait. — Sa fortune colossale. — Law académicien. — Le croc-en-jambe de l'orgueil. — Force de l'habitude chez un laquais parvenu. — Nouvelle expédition malheureuse de Jacques III. — Mort du jésuite Le Tellier.

La guerre est déclarée à l'Espagne, d'après une résolution prise dans une séance du conseil de régence en date du 2 janvier. La politique du cabinet des Tuileries n'est point toutefois de pour

vivement les hostilités contre sa majesté catholique, oncle de Louis XV. On a plutôt en vue de contraindre ce prince à recevoir les conditions d'une paix solide, conditions déjà arrêtées entre la France et la Grande-Bretagne.

D'après ces vues mitoyennes, la guerre qu'on prépare ne fait qu'une légère diversion aux débauches de la cour ; et comme les plaisirs sans frein conduisent bientôt à la satiété, il n'est pas de moyens que la dépravation n'emploie pour exciter les sens émoussés.... On ne trouve plus, au sein du libertinage, de distinctions de rang, d'âge, ni même de sexe. Des nobles recherchent des bourgeois, des paysannes ; les jeunes gens se plaisent à réveiller la vieille galanterie des beautés surannées, et, j'ose à peine le dire, les femmes se livrent aux stériles caresses des femmes. De cet horrible excès d'immoralité, il résulte que l'exemple réitéré des hautes sociétés a fructifié dans les classes inférieures.... La corruption est maintenant au sein de la multitude, et s'y montre d'autant plus hideuse, que le défaut d'éducation y laisse exister plus de brutalité. Les roués de la cour, dégoûtés du cynisme des duchesses, avaient cherché, chez l'avocat, le procureur, le marchand, des charmes abandonnés avec moins d'effronterie ; mais les bourgeois se sont formés, et leur amour est presque aussi grossier aujourd'hui que celui des princesses.

Il y a peu de jours, dix-sept gentilshommes furent aperçus, au clair de la lune, sous les fenêtres du jeune roi, aux Tuileries, s'abandonnant aux excès les plus révoltants d'une luxure contraire aux lois de la création. M. le duc d'Orléans, informé de cette scène, dont on lui nomma les auteurs, ne fit d'abord qu'en rire. Il dit pourtant « qu'il faudrait faire une réprimande à ces » messieurs ; car, en vérité, ajouta son altesse royale, ils n'ont » pas le meilleur goût du monde. » Dubois voulait qu'on laissât ces indignes tranquilles ; Villars opina pour qu'on les punit légèrement. Le régent, après avoir pesé tous les avis, se décida à mander, sans éclat, les coupables dans son cabinet, afin de leur faire à chacun une semonce, après quoi on les enverrait à leurs régiments. Philippe se sentait, en un mot, très-porté à l'indulgence ; mais plusieurs de ces gentilshommes ayant prétendu lui prouver à lui-même qu'il avait tort de condamner leur penchant, sans avoir d'abord cherché à s'en rendre compte, le régent, enfin irrité, les envoya à la Bastille, pour les punir au moins d'avoir voulu le corrompre lui-même.

Il était environ sept heures du matin ; Richelieu venait de se coucher, après une nuit laborieuse ; il dormait très-profondément, lorsqu'un exempt, suivi de trois mousquetaires, et qui n'avait pas voulu s'en rapporter à un valet de chambre pour réveiller son maître, le tira brusquement du sommeil réparateur dans lequel il était plongé. Le duc parut peu surpris de cette visite matinale, et se borna à dire, en sautant du lit, que ces messieurs auraient dû venir un peu plus tard. « Monsieur le duc connaît donc le motif » qui nous amène ? demanda l'exempt avec respect. — Je m'en doute, répondit Richelieu ; M. le régent, dans tout ce qui vient de se passer, aurait eu bien du malheur s'il n'avait pas trouvé l'occasion de me punir de l'amour que sa fille a pour moi. Je vois qu'il s'agit de vous suivre à la Bastille ; partons. »

Le motif de l'arrestation de Richelieu n'était peut-être pas sans une sorte de conformité avec ce qu'il venait de dire ; cependant on prétend que le duc, ayant écouté les propositions des Espagnols, avait promis de leur livrer Bayonne, gardé en ce moment par son régiment et celui de M. de Saillans, son ami, qu'il espérait, dit-on, entraîner aisément dans cette trahison. Pour prix de sa condescendance aux vues de nos ennemis, le duc avait, ajoutait-on, reçu la promesse d'avoir le régiment des gardes françaises dès que Philippe V serait déclaré régent de France. Voilà maintenant une autre version : M. le duc d'Orléans, toujours amoureux de sa fille mademoiselle de Valois, pensait avec raison que jamais elle ne consentirait à lui céder tant qu'elle pourrait voir un amant qu'elle idolâtrait ; et elle le voyait, malgré tous les soins jaloux du régent. Un emprisonnement pouvait seul éloigner sûrement ce rival ; Philippe eut la coupable faiblesse non-seulement de le décider, mais encore de le provoquer avec perfidie. Le régent envoya donc, un matin, chez Richelieu, un Napolitain nommé *Marin*, qui parlait espagnol, et qui, dans un baragouin moitié français, moitié castillan, fit à ce jeune seigneur, au nom de sa majesté catholique, la proposition et la promesse dont j'ai parlé plus haut. Cette version ne dit pas si le duc a accédé aux offres trompeuses qui lui étaient faites ; mais, à cet égard, le régent lui-même a donné des éclaircissements. « J'ai dans ma poche, disait son altesse royale le jour de l'arrestation, de quoi faire couper quatre têtes au duc de Richelieu, s'il les avait. Ce sont quatre lettres signées de lui, écrites au cardinal Alberoni, et dans les-

» quelles il lui promet de livrer Bayonne aux troupes de sa majesté catholique. »

Ainsi, en admettant qu'il y ait eu séduction de la part de M. le duc d'Orléans, il faut convenir qu'il n'y en a pas moins félonie du côté de Richelieu, et que si le premier est coupable d'avoir provoqué, le second l'est bien davantage d'avoir trahi; car il ne peut venir à l'idée de personne que le régent ait supposé, surtout publiquement, l'existence des lettres qu'il a citées.

Quel que soit le crime du beau prisonnier, mademoiselle de Charolais éprouve la plus vive douleur d'être séparée de son amant; elle est dangereusement malade depuis le jour de son arrestation. La mère de cette princesse ne l'aime point; la sensibilité ne fut d'ailleurs jamais son faible; elle paraît cependant touchée du chagrin de sa fille. La donataire de Bourbon n'ignore point que cette jeune personne a donné au duc ces preuves d'amour qui font perdre aux demoiselles le droit de porter une couronne blanche à leur noce; mais, comme cette fille de Louis XIV n'est pas scrupuleuse sur ce point, elle cherche de son mieux à consoler la belle affligée. « Eh! mon enfant, lui répète-t-elle souvent, c'est à mademoiselle de Valois à s'affliger et non à vous. — Hé! » las! répond l'intéressante malade, que mademoiselle de Valois le sauve, et je consentirai à ne plus le recevoir... » Cela ressemble bien à un serment d'ivrogne.

Pendant que mademoiselle de Bourbon, dévorée de fièvre, poussé des soupirs d'amour et de regret, Richelieu se résigne avec flegme à une prison qui lui donne l'importance d'un héros conspirateur. Il est vrai que, grâce aux sollicitations de mademoiselle de Valois, le régent a donné au gouverneur de la Bastille l'ordre d'accorder au duc tout ce qu'il demanderait: on lui a permis d'avoir son valet de chambre, deux laquais, des jeux, des instruments; rien ne lui manque, si ce n'est la liberté. Le charmant captif a du moins celle de prendre l'air pendant une heure sur les tours du château fort, ce qui donne lieu à des scènes journalières dont je dois toucher quelques mots. Les femmes qui furent, qui sont, ou qui aspirent à être les maîtresses de M. de Richelieu, informées de l'heure à laquelle il paraît au sommet du gothique édifice, vont se promener tous les jours de ce côté; et leurs carrosses forment, sans exagération, une file longue de cinq cents pas, dans laquelle le moraliste doné de la meilleure volonté ne pourrait voir

un témoignage de la pudeur de ces dames. Les tendres observatrices font circuler leurs voitures depuis le bas des tours jusqu'à la porte Saint-Antoine ; puis elles retournent sur leurs pas, heureuses d'avoir à parcourir le même espace pour revoir le même objet. Il faut voir les gestes expressifs, les œillades enflammées, les baisers voyageurs que ces beautés dirigent de bas en haut ; le duc répond à tout cela avec une pantomime éloquente, qui, faute de mieux, satisfait les amours-propres en circulation devant la Bastille. On dit même, depuis quelques jours, que certain langage suivi s'établit, par signes, entre les promeneuses et le prisonnier. Par exemple, le chapeau agité au-dessus de la tête veut dire : « Je » vous aime ; » la réponse de la dame est de lever la main, et l'on assure que toutes les mains sont en l'air.

On ne m'a pas dit si mademoiselle de Valois va lever la main sous les murs de la Bastille ; mais je sais qu'elle travaille de tout son pouvoir à dissiper l'orage formé sur la tête de Richelieu. Elle doit se féliciter, dans cette circonstance, de n'avoir encore rien accordé à son père, pour lui promettre tout, s'il rend la liberté au mortel qu'elle chérit. Mais, décidée à faire ce grand sacrifice, la jeune princesse est contrariée par sa sœur, madame de Berri, qui, furieuse de n'avoir eu Richelieu qu'un instant, ne saurait pardonner à mademoiselle de Valois de le conserver des années. Or, exerçant sur le duc d'Orléans la double influence d'une fille et d'une amante, la dame du Luxembourg éloigne de l'esprit du prince tout projet de clémence. Les choses en sont là : on ne pleure pas moins au Palais-Royal qu'à l'hôtel de Condé. Épuisons cependant la chronique du jour sur la maison d'Orléans.

Les nouvelles qui arrivent journellement de Chelles forment la gazette la plus curieuse du monde. Les goûts de madame l'abbesse produisent une suite d'anecdotes de plus en plus singulières, bizarres ou plaisantes. Il y a quelque temps, un accès de dévotion étant survenu à Marie-Adélaïde d'Orléans, elle prit tout à coup en horreur la musique, déchira ses partitions, brisa harpe, clavecin, guitare, et jeta le tout au feu, en faisant chanter le *Veni creator* à toute la communauté. Le lendemain, madame la supérieure bâilla ; le surlendemain, elle déclara hautement qu'elle s'ennuyait ; le troisième jour, on vit arriver de Paris un chariot chargé d'instruments et de cahiers de musique, avec une calèche de laquelle descendit un chanteur de l'Opéra, qui venait remettre l'abbesse sur le ton de l'harmonie....

Quand l'acteur fut reparti, une nouvelle atteinte de mélancolie obscurcit le front de madame de Chelles; un soir, après souper, elle annonça qu'elle voulait visiter le tombeau qu'elle a fait creuser pour elle. Une longue file de religieuses, ayant chacune un flambeau à la main, se dirige à onze heures du soir vers l'église du couvent; les jardiniers, munis de pinces, soulèvent la dalle qui recouvre l'entrée du caveau funéraire; on y descend avec une échelle: les nonnes se rangent en cercle autour du sépulcre ouvert; la princesse s'y couche, se place, s'arrange, se croise les bras, comme si elle était morte, déclare qu'elle est satisfaite de son lit éternel, et va se coucher dans un lit plus doux.

Toutes les fantaisies d'Adélaïde d'Orléans ne sont pas aussi extraordinaires; il est des saisons durant lesquelles la communauté se remplit d'ateliers où des ouvrières, venues de Paris, s'occupent de toutes sortes d'ouvrages de broderie, de lingerie, de modes, de couture. On pense bien que les jeunes personnes appelées de la capitale pour enseigner aux sœurs ces divers travaux leur apprennent bien autre chose; mais c'est à peu près sans inconvénient pour des nonnes habituées à peindre en pied des Hercule et des Ajax. La supérieure s'exerce tour à tour dans tous les métiers: elle travaille à la forge, à l'étau, à l'établi; fait des fusées volantes, des feux d'artifice, et paraît quelquefois noire comme une charbonnière devant ses religieuses... Dans d'autres moments, vous voyez la princesse tresser des cheveux d'un doigt agile; elle s'est réservé le droit exclusif de fabriquer les perruques de son confesseur.

De temps en temps, les armes occupent madame de Chelles: n'ayant pu habituer aucune des novices à manier le fleuret, elle passe des heures entières à faire plier sa lame sur un mur, en frappant du pied; ou bien, saisissant une paire de pistolets que son père lui a donnés, elle tire dans les cloîtres, et fait mourir de peur les vieilles mères agenouillées auprès de leur prie-Dieu.

Viennent ensuite à Chelles des savants, des théologiens; Adélaïde d'Orléans parle avec les uns astronomie, physique, chimie, médecine, mathématiques; avec les autres, elle discute sur les conciles, les schismes, les bulles; en un mot, cette princesse est universelle comme son père; et cependant, ainsi que lui, elle a perdu bien du temps en douces niaiseries... Récapitulons ce qui se passe dans la maison d'Orléans.

Tandis que le régent gouverne mollement la France, et fort

mal ses mœurs, sa fille aînée se livre aux rêves de la vanité et aux réalités trop scandaleuses du plaisir; sa fille cadette mène la vie étrangement religieuse dont je viens de rapporter quelques détails; mademoiselle de Valois soupire sur l'absence du péché, et madame d'Orléans, l'Héraclite de la famille, pleure les égarements de ses filles et de son époux. La princesse se retire souvent à l'abbaye de Montmartre, où elle a un appartement; et là, des larmes qu'essuie madame de Sforce, sa confidente et sa meilleure amie, coulent des yeux de cette Madeleine par procuration. Si la duchesse a le malheur de ne pouvoir pleurer, de noires vapeurs l'accablent; alors son attentive compagne lui raconte quelque chose de bien triste; les pleurs surviennent, elle est guérie..... Semblable aux plantes aquatiques, son altesse royale ne végète à l'aise que dans l'eau.

Les grands acteurs du monde, comme ceux du théâtre, cessent d'occuper la renommée dès qu'ils ont quitté la scène. Madame de Maintenon vivait depuis quatre ans à Saint-Cyr, oubliée de cette cour qu'elle dirigea si longtemps, de ce public dont elle excita tant de fois les murmures. Peu de personnes la visitaient : ses nièces, le duc de Noailles et quelques autres personnes étaient seuls admis auprès d'elle. Mais si la vieille marquise avait peu de rapports avec le monde, les dames de Saint-Cyr trouvaient qu'elle en avait beaucoup trop avec elles. L'autorité que Françoise d'Aubigné a toujours exercée dans cette maison, dont elle fut la fondatrice, était devenue, en dernier lieu, une véritable tyrannie, non pas seulement absolue, mais exigeante, tracassière, minutieuse. Les religieuses ainsi que les élèves avaient à supporter la censure remplie d'aigreur de cette suzeraine. Elle faisait venir chaque matin chez elle les dames, pour leur donner des instructions, et le plus souvent pour leur adresser des reproches. Les pensionnaires étaient également assujetties à cette sorte d'inspection, où leur démarche, leurs vêtements, l'expression de leurs physionomies, étaient examinés avec un soin scrupuleux, et presque toujours critiqués. Les jeunes personnes un peu jolies devaient particulièrement s'attendre à des réprimandes qu'un rien provoquait, ou plutôt prétextait. On eût dit que madame de Maintenon voulait les punir d'oser être pourvues d'une beauté dès longtemps évanouie en elle, et qu'elle se proposait d'enlaidir ces pauvres petites à force de tourments.

La veuve de Louis XIV ne tenait compte à personne des égards, du

respect, je pourrais presque dire du culte dont elle était l'objet à Saint-Cyr; tout ce qu'on faisait pour elle lui paraissait au-dessous de ce qu'on devait faire; et si par hasard un service dont elle ne pouvait se dispenser de paraître reconnaissante lui était rendu, elle s'attachait du moins à en diminuer l'à-propos. Au commencement de l'hiver dernier, les dames firent faire quelques réparations dans la chambre de cette douairière d'un poëte et d'un grand roi, afin de lui épargner l'atteinte du froid. « C'est bien la peine, » dit-elle, pour deux instants que j'ai encore à vivre. »

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, mourut le 15 avril, à cinq heures du soir; elle entra dans sa quatre-vingt-quatrième année. Si les pratiques sévères de la religion, les démonstrations d'une piété affectée, les jeûnes fréquents, les coups redoublés sur la poitrine, suffisent pour ouvrir la route du ciel; si une jeunesse prostituée, des perfidies atroces et quarante-trois ans d'intrigues, souvent funestes à toute une nation, ne ferment point aux âmes le séjour d'une béatitude éternelle, la favorite de Louis XIV en doit jouir. Peut-être elle-même avait-elle des doutes à cet égard quand elle disait à M. de Noailles, le matin du jour de sa mort : « Adieu, mon cher duc; dans quelques heures je vais » apprendre bien des choses. »

Toutes les habitantes de Saint-Cyr ont exprimé beaucoup de regrets, ont versé prodigieusement de larmes en confiant aux souterrains de leur église le corps de la marquise..... Mais c'était une nouvelle tragédie *jouée* dans cette maison.

Tandis qu'on enterrait madame de Maintenon à Saint-Cyr, les hostilités commençaient en Espagne. Le marquis de Sily, détaché sur le port du Passage par le maréchal de Berwick, général en chef de l'armée, s'est emparé de cette place vers le milieu d'avril. On y a trouvé six vaisseaux de guerre sur les chantiers, des matériaux pour la construction de vingt autres, et cinquante pièces de canon. Une partie de cette capture a été livrée aux flammes; on transporte le reste à Bayonne. Ce début de campagne coûte environ quinze millions à Philippe V.

A l'occasion de la guerre, un édit du roi crée des officiers de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, à l'instar de ceux qui existent dans l'ordre du Saint-Esprit. On se félicitait d'une fondation qui procurerait au régent l'occasion d'honorer encore quelques généraux de haute distinction... Quelle a été la surprise du public lorsqu'il a appris que le garde des sceaux devenait chance-

lier de l'ordre de Saint-Louis; M. Leblanc, prévôt, maître des cérémonies, et M. Fleurieu d'Armenonville, greffier. On chausonne ces hommes de robe, portant sur leur noire simarre une étoile d'or avec ces mots : *Præmium bellicæ virtutis*;... et chacun se demande si les campagnes de M. d'Argenson à la Madeleine de Trainel comptent comme des exploits guerriers.

Les frais de la guerre paraissent inquiéter fort peu le régent; la banque y pourvoira, et MM. les Espagnols, s'ils se laissent battre, voudront bien se tenir pour dit que nos billets d'État valent mieux que leurs lingots de Potosi ou du Pérou. La mine de nos richesses est aussi beaucoup plus féconde que les filons d'or du Nouveau-Monde, puisque d'un trait de plume le conseil de régence peut mettre en émission d'inépuisables trésors. C'est ainsi qu'un arrêt de ce conseil, en date du 22 avril, ordonne la fabrication de cent millions de billets : « Ce papier, dit expressément l'arrêt, ne sera » sujet à aucune diminution comme les espèces, attendu que la » circulation des billets est plus utile aux sujets du roi que les matières d'or et d'argent, et qu'ils méritent une protection plus » particulière que les monnaies faites de métaux apportés des » pays étrangers. » Dieu veuille que nos neveux, qui sans doute n'auront pas les mêmes raisons que nous de croire à l'excellence du papier, ne pensent pas que le conseil de régence de 1719 était composé uniquement d'échappés des Petites-Maisons.

Mais le succès des diverses compagnies prouve que si l'engouement pour le système Law est, en certains points, porté jusqu'au délire, il offre réellement des avantages qui ne s'évanouiront peut-être que parce qu'ils sont exploités avec trop peu de sagesse. La compagnie des Indes occidentales, déjà en possession des droits et actions de celle du Sénégal, est devenue, par un édit récent, propriétaire du privilège de la compagnie des Indes orientales et de la Chine, fondée en 1717; et, à l'occasion de cette cession, on a permis à cette société d'Occident d'émettre pour vingt-cinq millions de nouvelles actions, de la valeur de cinq mille cinq cents livres chacune. Elles sont payables en argent, « parce qu'il s'agit » d'un commerce lointain où la valeur des billets de banque ne » peut pas atteindre. » Voilà un considérant d'une grande modestie; mais messieurs de la compagnie ne désespèrent pas de faire l'éducation financière des Indous, des Chinois, et l'on tâchera d'en amener à cet effet quelques-uns rue Quincampoix.

Si l'hymen ne fut pas fécond dans le ménage de la duchesse de Berri, il ne dut pas au moins y accepter les présents de l'amour. Mais le bruit se répandit; en 1717, que la princesse venait d'avoir un enfant, et on se dit alors à l'oreille que cette innocente créature offrait tout à la fois deux degrés de la descendance directe du régent. Voici le couplet qui courut :

Enfin votre esprit est guéri
Des craintes du vulgaire ;
Belle duchesse de Berri ,
Achevez le mystère.
Un nouveau Loth vous sert , mère des Moabites ;
Donnez-nous promptement un peuple d'Ammonites ¹.

M. le duc d'Orléans, qui voulait, dit-on, cacher la fécondité de sa fille, fut très-irrité de ces vers ; il en rechercha l'auteur, et la voix publique lui désigna le jeune Arouet. Mais ce poète nia l'épigramme d'une manière si originale qu'il désarma le prince. Je ne puis me défendre de copier ce désaveu singulier, que Voltaire envoya à son altesse royale par M. de Brancas.

Non, monseigneur, en vérité,
Ma muse n'a jamais chanté
Ammonites ni Moabites.
Brancas vous répondra de moi :
Un homme instruit chez les jésuites ,
Des peuples de l'ancienne loi,
Ne connaît que les Sodomites.

« Allons, dit le régent à M. de Brancas, j'ai ri; je ne punirai point Arouet; cependant recommandez-lui de modérer sa malice, car ses satires ne me trouveraient pas toujours disposé à rire. Du reste, le couplet qu'il désavoue est une critique en l'air; madame de Berri n'a pas eu d'enfant... On tient à cet égard des propos que je veux laisser tomber... Mais, je vous le répète, dites au petit Arouet qu'il soit prudent. » Il est probable que le malin rimeur n'écoula pas cet avis, puisque, dans le courant de la même année, il fut renfermé à la Bastille.

Philippe a nié l'accouchement de la duchesse de Berri en 1717; on peut donc au moins douter de ce fait; c'est pour cela que je

¹ L'Histoire sainte a pris soin de nous apprendre l'inceste de Loth avec ses deux filles, l'une appelée *Moab*, l'autre *Ammon*, noms desquels sont venus ceux de *Moabites* et d'*Ammonites*.

J'ai tu : dans le doute, je me suis abstenue. Il ne serait pourtant pas impossible que les amours de la princesse eussent offert, il y a deux ans, le même résultat qu'ils ont eu cette année, et celui-là est indubitable. Tout Paris connaissait, cet hiver, la grossesse de madame de Berri, malgré les précautions qu'elle prenait pour la déguiser. Cette situation ne l'empêcha pas de se retirer, pendant la semaine sainte, au couvent des Ursulines, où elle se livra aux pratiques les plus ferventes de la dévotion.

Le lendemain de Pâques, son altesse royale, déguisée, se rendit chez une de ces femmes qui prétendent lire dans l'avenir les décrets encore invisibles du destin. Tout l'art de ces soi-disant pythonisses consiste à savoir tirer de leurs dupes la clef des prophéties qu'on va leur demander : soit que la duchesse se fût trahie, soit que la devineresse l'eût reconnue, elle lui dit, après avoir étudié sa main : « Vous êtes la veuve de votre cousin et » l'épouse de votre père, dont vous êtes amoureuse et grosse. » Votre accouchement sera périlleux, mais, si vous en réchappez, » vous vivrez longtemps. » Son altesse royale, frappée de cette prédiction, jeta quelques louis sur la table de cette femme, et sortit. Une terreur secrète ne l'a pas quittée depuis.... Dans les derniers jours du mois de mai, madame de Berri fit une chute, qui sans doute causa la mort de son enfant. Le lendemain, une forte fièvre se déclara, le délire la suivit de près, et, au milieu de plusieurs accidents, son altesse accoucha, le troisième jour, d'une fille privée de vie et déjà putréfiée. Le tempérament de la princesse, usé par tous les genres d'excès, exigeait un traitement spécial ; les médecins reconnaissaient la nécessité des saignées ; le régent, qui se pique d'avoir des connaissances en médecine, conseillait l'émétique. Le docteur Chirac fut alors obligé de rappeler au prince qu'il s'agissait d'une suite d'accouchement ; Philippe parut surpris... En effet, sa fille lui avait laissé ignorer sa grossesse, de peur d'exciter le mécontentement qu'il avait exprimé au seul bruit des couches de 1717. Par suite de cette même réserve, la princesse quitta trop promptement sa chambre ; elle se fit voiturer, tantôt à Meudon, tantôt à la Meute ; une révolution laiteuse survint. En peu de jours, des douleurs de tête insupportables, accompagnées d'une fièvre chaude et du transport, mirent son altesse au bord de sa tombe. A cette extrémité, la dévotion prit sur madame de Berri un empire très-démonstratif ; elle se livra à tous les devoirs des chrétiens avec une rare ferveur. Son

agonie fut, du reste, un mélange singulier de soins pieux et de regrets mondains; de sa bouche sortaient alternativement des prières et des vœux pour le bonheur de M. de Riom, qui est à l'armée. Elle recommandait son âme à Dieu, et le comte au régent de France. Si le Seigneur exauce cette pécheresse sur le premier point, il est à craindre que Philippe ne remplisse pas ses intentions sur le second. L'amant de la duchesse osa, l'an dernier, manquer de respect à M. le duc d'Orléans, pendant un souper du Luxembourg; depuis lors, son altesse royale, malgré les supplications de sa fille, n'a plus voulu voir cet audacieux, et, dès que la guerre avec l'Espagne fut commencée, Riom reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'un régiment de cavalerie, qu'il venait d'obtenir sans l'avoir demandé. C'est ainsi que, pour le comte, la faveur jaillit de la disgrâce; circonstance plus commune qu'on ne pense dans les cours.

Enfin la duchesse de Berri rendit le dernier soupir au château de la Mente, le mercredi 21 juin, à l'âge de vingt-quatre ans et quelques mois. Un devin lui avait prédit qu'elle n'atteindrait pas sa vingt-cinquième année; le hasard s'était plu à favoriser la prétendue prescience de ce charlatan. Tous les vices de cette princesse découlèrent d'une mauvaise éducation, des exemples pervers dont sa jeunesse fut environnée, et d'un tempérament impérieux excité par trop de séductions. Il ne s'offrit qu'une seule occasion de la soupçonner de méchanceté, ce fut à la mort inexpliquée de son mari. Mais si l'on compare l'horrible action qui lui fut alors imputée avec la conduite de toute sa vie, il est presque impossible de la croire coupable. Madame de Berri n'eut pas l'idée d'une noirceur, d'une perfidie, d'une simple malice....; elle ne fit jamais de mal à personne, et ne sera damnée, si elle l'est, que pour avoir fait le bien outre mesure. Le ressentiment du coup de pied ne suffirait pas même pour expliquer un projet d'empoisonnement de la part d'une femme très-accessible à la vanité, mais qui ne l'était nullement à la honte.

La dame du Luxembourg est vivement regrettée de son père, très-peu de ses sœurs, qui étaient jalouses de l'empire qu'elle avait sur l'esprit du régent. Quant à madame d'Orléans, elle a considérablement pleuré le jour de la mort de sa fille; mais, comme elle pleure sans cesse, il est au moins douteux qu'on doive attribuer à la tendresse maternelle les larmes qu'elle a versées en date du 21 juin dernier.

Les faiseurs de nouvelles ont prétendu que madame de Betri avait épousé secrètement le comte de Riom, au commencement de l'année dernière; cette princesse a déclaré, avant de mourir, qu'il n'en était rien, quoiqu'elle ait eu souvent le désir de contracter cette union. Mais son altesse royale, voyant sa fin approcher, avait chargé madame de Mouchi de faire parvenir au comte un paquet renfermant des pierreries d'un grand prix. Cette libéralité, tenue sans doute trop peu secrète, fut dénoncée au régent, qui réclama, comme héritier de sa fille, le dépôt confié à sa dame d'honneur, et M. de Riom en fut privé.

Nous venons de voir paraître un arrêt du conseil un peu plus dans l'intérêt du public que dans celui de la banque, ce qui est rare, attendu la prévention du régent en faveur de cette institution. Cet arrêt ordonne que les dividendes des actions seront payés à raison de douze pour cent, les bénéfices de la banque devant la mettre à même de faire les plus grands avantages aux actionnaires. Mais, comme si le gouvernement eût voulu s'empreser d'offrir une compensation à la compagnie privilégiée, un autre arrêt du conseil résille le bail des fermes générales actuelles, et les donne à l'association Law, moyennant cinquante-deux millions par an. Un troisième arrêt cède, pour neuf années, à la compagnie des Indes, le bénéfice sur les monnaies, pour le prix de cinquante millions de papier, payables en quinze mois. Il ne manque plus au financier écossais que d'avoir part au gouvernement, et l'on dit qu'il n'en désespère pas.

Pendant que ces dispositions se font à Paris, le roi d'Espagne, par un manifeste répandu à profusion dans notre armée, invite les soldats à passer sous ses drapeaux. La régence, au dire de sa majesté catholique, lui appartient incontestablement; aussi s'est-elle armée pour reconquérir le droit dont elle se voit injustement dessaisie. Philippe V termine en se donnant pour le *libérateur* de la France, opprimée par le duc d'Orléans.

Malheureusement le dieu des armées ne répond pas aux vœux de notre protecteur; le maréchal de Berwick, qui fut autrefois pour la Castille un *libérateur* beaucoup plus réel, occupe Fontarabie, Saint-Sébastien, une partie de la Catalogne, et s'est rendu maître de la ville et du château d'Urgel. Il serait temps que les armes du monarque espagnol commençassent à *protéger* ses propres États.

Si la guerre et l'amour peuvent marcher de front, c'est sous un gouvernement comme celui du régent : aussi expédie-t-on, tout à la fois, au Palais-Royal, des dépêches pour le maréchal de Berwick, des billets doux pour les favorites de Philippe, et des invitations aux roués pour les petits soupers bachiques... C'est avec des plumes tirées des ailes de l'Amour que tout est écrit dans le cabinet du dispensateur galant de nos destinées.

N'oublions pas que nous avons laissé M. de Richelieu à la Bastille, jouant de divers instruments, charmant l'ennui de mille autres façons, et faisant, du haut de la Bastille, l'amour en pantomime avec les dames qui circulaient au bas, tandis que mesdemoiselles de Valois et de Charolais se désolaient, chacune de son côté, à l'intention de ce mortel léger. Mais le duc fut bientôt troublé dans ses récréations par les interrogatoires très-durs de M. d'Argenson, qu'il appelait *Minos en perruque noire*. Six mois s'écoulèrent ainsi en intermèdes mêlés de galanterie par signes, de musique et de procédures; au bout de cet espace de temps, le cardinal et le duc de Noailles obtinrent la liberté de Richelieu, contre lequel il n'existait que des préventions; ses lettres, principales pièces du procès, n'étant pas suffisamment claires pour baser une accusation formelle. Le régent consentit à ouvrir les portes de la Bastille au duc, mais sous la condition que madame de Richelieu, sa belle-mère, le garderait à Conflans. Le beau prisonnier sortit donc, le 30 août, du château Saint-Antoine, pour se rendre au lieu de son exil, où il recevait le jour ses amis, et d'où il sortait la nuit, par escalade, pour venir à Paris visiter ses maîtresses.

Cependant mademoiselle de Valois, toujours folle de Richelieu, se consumait en sollicitations, en prières, pour obtenir de son père que l'exil du duc, qui était celui du bonheur de cette princesse, fût enfin révoqué. Elle avait déjà obtenu que l'exilé habitât Saint-Germain-en-Laye et la terre de M. de Noailles, d'où il pouvait s'échapper plus commodément la nuit, n'y étant gardé que par un vieux lieutenant-colonel de cavalerie, plus empressé de dormir que de surveiller son prisonnier. Mais le régent, qui voulait tirer parti de cette circonstance pour satisfaire enfin ses désirs incestueux, se montrait inflexible.

Un jour pourtant, dominé par une ardeur dont l'expression étincelait dans ses yeux, Philippe dit avec emportement à la belle suppliante : « Eh bien ! satisfaites mes transports, et je rends la » liberté pleine et entière à votre amant. Bien plus, je vous donne

- ma parole qu'à ce prix je vous procurerai tous les moyens de
- voir Richelieu tant que vous le voudrez.... Faites vos ré-
- flexions.... Je vous accorde vingt-quatre heures. Demain vous
- serez à moi, ou le duc quittera la France. »

La princesse était à peu près décidée, mais elle ne voulait rien faire sans l'aveu de son cher Richelieu. Elle se proposa de le consulter dans une entrevue nocturne qu'elle parvint, à grande peine, à faire réussir. On ne s'occupa pas d'abord de la convention proposée ; on finit toutefois par en parler. Le duc, tout aussi coulant en matière de scrupules que le père de la princesse, conseilla à celle-ci d'accepter le marché, dans lequel il trouvait, outre l'avantage de voir librement sa maîtresse, le bénéfice non moins réel d'une liberté absolue. Mais il ajouta qu'elle devait bien se garder de rien accorder, avant d'avoir la lettre de grâce et la promesse écrite de l'accession du régent à leur doux commerce. « Donnant » donnant, ajouta-t-il...., il faut que M. le duc d'Orléans dépose, » avant tout, les titres de la convention sur l'autel où le sacrifice » devra se consommer... » Le lendemain, mademoiselle de Valois avait perdu le droit de reprocher à ses sœurs leurs expansives complaisances pour le régent.

Philippe remplit fidèlement sa promesse, ainsi qu'on va le voir. Il y a, dans la cour des Cuisines du Palais-Royal, une chambre dont le mur est mitoyen avec une garde-robe de mademoiselle de Valois ; cette pièce était occupée par un cuisinier. Le prince, ayant délogé ce domestique, fit percer une porte dans le mur mitoyen, laquelle porte fut recouverte, du côté de la chambre du cuisinier, par une armoire qui la masquait, tandis que, dans le cabinet de la princesse, l'ouverture en était cachée par un placard dont l'amante de Richelieu eut seule la clef. Ainsi le duc pouvait, à toute heure de nuit, arriver chez mademoiselle de Valois, qui, au gré de son impatience, n'ouvrait jamais trop tôt le bienheureux placard. De sorte que le régent devint précisément, à l'égard de Richelieu, et dans une intrigue de sa fille, ce qu'est pour lui-même l'abbé Dubois. Il est vrai que son altesse royale avait son tour ; mais le jeune amant ne s'était point engagé à une réciprocité de complaisance.

M. le duc d'Orléans, on ne peut plus satisfait du traité, excéda plus d'une fois les conditions qu'il s'était imposées : par exemple, il poussa la bonté paternelle jusqu'à faire servir à souper aux amants dans le temple de leurs plaisirs. Ils étaient servis, à ces repas, par

cette Angélique qui les avait trahis autrefois, mais qui ne pouvait rien désormais contre leur félicité. Richelieu quittait sa maîtresse environ une heure avant le jour; Philippe le remplaçait. Son plus grand plaisir était alors de se faire raconter ce qui s'était passé dans la scène précédente, et ce récit animait celle qui commençait... Un soir, le prince et le duc se trouvèrent ensemble chez la princesse; ce fut son altesse royale qui sortit, en disant : « Je m'en vais; c'est trop juste, ce n'est pas mon heure...; l'équité avant tout. »

Rien de funeste à l'amour comme le bonheur sans mélange ni obstacles; cette vérité, vieille comme le monde, se confirme mille fois par jour dans la seule ville de Paris. Un mois à peine s'est écoulé depuis la convention que j'ai rapportée, et le placard ne s'ouvre plus que rarement; mademoiselle de Valois est délaissée par le volage Richelieu; mademoiselle de Charolais, environnée de plus de difficultés, offre au duc des nuits plus piquantes : les larmes de l'amour coulent au Palais-Royal; elles sont taries à l'hôtel de Condé.

A l'époque où les battants de l'armoire mystérieuse étaient dans leur plus grande activité, le régent avait écouté avec faveur la demande faite de la main de mademoiselle de Valois par le roi de Sardaigne. Philippe savait bien que sa fille préférait Richelieu à tous les potentats de la terre; mais il n'en aspirait pas moins à faire du monarque sarde une tête doublement couronnée, en lui donnant pour femme une princesse de la maison d'Orléans. La vanité a ses heures dans la pensée du prince le plus libertin. Le mariage manqua par l'indiscrétion de la duchesse douairière : cette princesse, qui passe sa vie à écrire dans tous les États de la chrétienté, eut la maladresse de mander à Turin, avec la meilleure intention du monde, que le bruit qui courait à Paris sur les intrigues de la chambre du cuisinier était calomnieux. Victor-Amédée entendit parler de cette aventure qu'il ignorait; et, comme il voulait dans une femme plus de sagesse que d'expérience, il ne donna pas suite aux démarches qu'il avait commencées à la cour du Palais-Royal.

M. le duc de Modène, plus philosophe que son voisin, demanda, le mois dernier, la main de mademoiselle de Valois. Cette princesse eût accepté, à peu près volontiers, de partager le trône de Sardaigne, parce qu'en fait de galanterie, une reine a, pour l'or-

dinaire, ses coudées franches, et que des chevaux de poste conduisent vite un amant de Paris à Turin. Mais elle résista à son père relativement au mariage avec un simple duc de Modène, qui, dans son étroite capitale, ne perdrait pas un instant sa femme de vue. L'amante de Philippe avait beau jeu pour colorer ses refus : sa tendresse filiale, à double face comme la tête de Janus, rendait cette résistance digne d'intérêt; elle la prolongea longtemps avec succès; mais, soit inconstance d'un amour déjà dégoûté, soit ambition ou tout autre motif, le régent déclara qu'il voulait être obéi, et la princesse fut épousée, il y a dix jours, par procuration. Dans ces sortes de solennités, les prérogatives de l'ambassadeur sont limitées; le soir de la cérémonie, l'envoyé souhaita le bonsoir à la nouvelle duchesse de Modène.....; et ce fut le duc de Richelieu qui, sans mission du prince italien, devint son procureur.

Jusqu'ici les habitants de Paris seuls avaient porté avec empressement leur or à la banque, pour en rapporter des actions et des billets : ce n'était encore que dans notre enthousiaste capitale qu'on élevait des temples au *dieu-papier*. Mais depuis quelque temps le délire a passé de la métropole aux provinces, et de celles-ci à l'étranger. On afflue de toutes les parties de l'Europe dans les bureaux de la rue Vivienne, et la rue Quincampoix est une seconde Babel. Une circonstance toute récente a mis le comble à la frénésie des spéculateurs : des nouvelles de la Louisiane, qui peut-être sont nées de la féconde imaginative de M. Law, annoncent, dit-on, que la compagnie qui exploite cette partie de l'Amérique vient d'y découvrir deux mines d'or abondantes et d'une facile exploitation. Le jour où cette nouvelle fut débitée, huit ou neuf personnes furent écrasées dans les portes de la banque, et les chirurgiens eurent à remettre trente jambes ou bras cassés dans le quartier Saint-Denis. Saisissant la balle au bond, ou bien jouant le beau jeu qu'il s'était fait, Law obtint, le 23 septembre, un arrêt du conseil qui diminue la valeur des espèces d'or d'un douzième, et celle des espèces d'argent d'un trentième. On annonce même des diminutions successives, et c'est d'une grande sagesse. Les mines de la Louisiane devant nécessairement faire affluer l'or en France, sa valeur intrinsèque doit diminuer à mesure que la quantité augmentera. Il y a bien quelques esprits

étroits qui prétendent qu'il serait conséquent d'attendre, pour avilir les espèces existantes, que les gallons de la Louisiane entrassent à pleines voiles dans nos ports; mais on se moque de ces gens méticuleux, et en attendant le prix des actions est doublé. La banque, depuis les caves jusqu'aux greniers, est remplie d'argent, et je crois, en vérité, que les portes resteraient ouvertes chaque nuit, qu'il ne se trouverait pas à Paris un seul voleur pour enlever ce métal décrié... Mais on entend crier de toutes parts : « Du papier, messieurs, de grâce, du papier ! » Les juifs ne durent pas jadis demander d'une voix plus fervente la manne nutritive du désert. « Vous voyez bien, s'écria Law au conseil de régence, en entendant ces clameurs, vous voyez qu'ils ont faim d'actions; laisserez-vous jeûner ces braves gens ? » Il dit, et le 2 octobre huit mille nouvelles actions, de cinq mille livres chacune, furent créées en vertu d'un arrêt. Mais il y en eut à peine pour les privilégiés, et deux jours plus tard il fallut en émettre encore vingt-quatre mille. Ces actions montèrent, en peu de jours, à dix mille livres; il est douteux que nos neveux ajoutent foi à ces prodiges.... de folie. En voici de nouveaux témoignages : les Parisiens qui ont le bonheur de posséder des maisons, ou d'avoir de simples locations rue Quincampoix, tirent une pistole par chambre et par jour des spéculateurs qui veulent mettre leur fureur pape-rassière à l'abri des injures du temps. D'autres familiers de cette bienheureuse rue y spéculent en plein air; c'est avec ces derniers, sans doute, qu'un bossu industriel a gagné cinquante mille livres, rien qu'à prêter sa bosse, disposée par la nature en forme de pupitre, pour signer les innombrables transactions contractées sur les lieux.

Veut-on avoir une idée de la gravité avec laquelle le régent traite les affaires de haute politique? Voici une anecdote bien caractéristique, qui a surpris les roués eux-mêmes. L'aventure arriva lundi dernier. Dubois avait reçu fort tard, dans la soirée de dimanche, des dépêches importantes venant d'Angleterre : Philippe donnait à souper dans sa loge-boudoir à l'Opéra; il n'y avait pas moyen de lui parler d'affaires; il fallut remettre la communication au lendemain. Lundi donc, l'abbé entra chez son altesse royale à sept heures du matin, et trouva le prince couché avec *Émilie*, jeune et jolie courtisane pour laquelle il a une estime

particulière, bien qu'elle appartienne au magasin public de la Fillon. Dubois allait se retirer, lorsque M. le duc d'Orléans lui ordonna de dire ce qui l'amenait si matin.

« Mais, monseigneur, il est question d'une affaire d'État, répondit le confident.

— Qu'est-ce que cela fait ? Émilie est discrète ; tu peux parler.

— Que votre altesse daigne donc considérer qu'il y va de l'intérêt du peuple.

— Raison de plus pour que cette petite soit présente ; elle fait partie du peuple, et conséquemment elle a sa part de l'intérêt dont il s'agit.

— Si votre altesse m'ordonne de m'expliquer...

— Sans doute, je te l'ordonne.... Émilie a un excellent esprit ; peut-être nous donnera-t-elle un bon avis. »

L'abbé expliqua au régent l'objet des dépêches.

« Qu'en penses-tu, mon enfant ? » reprit le prince en se retournant vers sa compagne de lit.

Émilie, qui avait en effet du jugement et de l'esprit, fit une réponse pleine de sens.

« Vois-tu, Dubois, s'écria son altesse, ne l'avais-je pas dit qu'elle nous donnerait une bonne solution ? Exécute donc ce qu'Émilie a prononcé.... Il y a plus de raison sous ce petit bonnet de dentelle que sous les lourdes perruques de mon conseil.

— En ce cas, monseigneur, dit l'abbé avec assez de mauvaise humeur, il faut envoyer ces messieurs faire leur apprentissage diplomatique chez la Fillon.

— Cela ne vous a pas déjà trop mal réussi, » cria Émilie à l'abbé, qui sortait. »

Il est difficile, quand on voit le temps actuel courir, de ne pas revenir à chaque instant sur le bagage de papier qu'il traîne à sa suite. Un arrêt du conseil du 21 décembre défend de faire des paiements en argent au-dessus de dix livres, et en or au-dessus de trois cents livres. Les moyens prohibitifs réussissent rarement au pouvoir, parce qu'ils trahissent un défaut de confiance dans les choses qu'on veut substituer à celles qu'on défend ; ce qui est favorable au public n'a pas besoin de lui être ordonné, comme il est inutile de lui interdire ce qui lui nuirait : la multitude ne se trompe jamais. L'arrêt du 21 décembre a porté atteinte au système Law ; c'est peut-être un premier pas vers la décadence.

Mais l'inquiétude n'est ressentie que par les gens habitués à réfléchir ; l'enivrement de la tourbe spéculante n'a pas diminué ; vainement l'a-t-on avertie que la valeur chimérique des billets et des actions équivalait à trois fois la totalité de l'argent en circulation dans le royaume ; cette même tourbe ne s'est pas même arrêtée à la mesure suspecte du remboursement précipité des rentiers de l'État en papier de la banque.

Le bruit court depuis quelques jours que M. Law doit être revêtu de la charge de contrôleur général, rétablie pour lui. Ce qui fait croire généralement à l'exactitude de cette nouvelle, c'est que le financier écossais vient de se faire catholique. Il abjura, la semaine passée, à Melun, entre les mains de l'abbé Tencin, qui sans doute ne manquera pas de profiter d'une si brillante conversion. Law a fait sa première communion apostolique et romaine dans l'église de Saint-Roch, dont le clergé a reçu de lui, à cette occasion, une somme de cent mille livres pour achever son bâtiment. Le nouveau converti assure à l'hôpital général une aumône annuelle de cinquante mille livres, dont il a payé d'avance une année. Tandis que la maison du Seigneur et l'asile de la charité publique recevaient les bienfaits du généreux financier, le temple du plaisir et de la folie avait part aussi à ses prodigalités. Law, peu satisfait de voir des chandelles à l'Opéra, a donné de l'argent pour que la salle ne fût éclairée qu'en bougies.

Cependant le directeur de la banque royale, peu de jours après son abjuration, se rendit à la chambre des comptes pour y faire enregistrer les nouvelles lettres de naturalisation qui venaient de lui être accordées¹, et, le lendemain, il prêta foi et hommage au roi, en qualité de propriétaire de quatorze terres magnifiques dont il est devenu possesseur. M. Law a trop d'opulence pour n'être pas un homme du plus grand mérite ; aussi l'Académie des sciences s'est-elle empressée de l'admettre parmi ses membres honoraires ; et, comme il faut qu'un savant ait une bibliothèque, le fastueux Ecossais a acheté celle de l'abbé Bignon pour la somme de cent quatre-vingt mille livres.

La vanité est le complément presque inévitable d'une grande fortune ; il est si difficile en toutes choses d'user sans abuser ! M. Law, ayant appris que le maréchal de Villeroy avait imaginé de faire danser Louis XV dans un ballet, à l'exemple de Louis XIV,

¹ Or cette chambre refusa l'enregistrement

demanda que son fils fût admis parmi les danseurs privilégiés qui devaient figurer avec sa majesté. Le régent trouva cette demande toute simple ; mais Villeroy en fut scandalisé. Ce grand distillateur de l'étiquette prétendait sans doute que l'enfant d'un financier était trop obscur pour gambader sur un théâtre ; le gouverneur eût mieux fait de penser que le jeune prince était trop illustre pour faire le saltimbanque devant ses sujets. Les petits seigneurs , auxquels on avait fait le mot , accueillirent fort mal l'innocent danseur ; ils lui firent mille niches , et , pendant la représentation du ballet , l'un d'eux lui donna un croc-en-jambe qui le fit tomber à plat-le-ventre au milieu d'une chaconne. Law fut outré de l'insolence des jeunes orgueilleux ; mais il fallut dévorer cette humiliation : elle lui prouva du moins qu'il est imprudent de vouloir usurper les niaiseries ambitieuses des grands , qui seules les distinguent de la multitude.

Passé pour les apanages de l'opulence : c'est à la disposition de tout le monde ; et l'on voit , par le temps qui court , d'étranges suites des caprices de la fortune. Voici , dans ce genre , une anecdote comique. Un laquais s'est enrichi à tel point par l'agiotage du papier , qu'il a pu se donner un carrosse. On pense bien que , pour cela , notre parvenu n'a pas renoncé à ses négociations de la rue Quincampoix ; il y aurait eu de l'ingratitude de sa part. Il se fait donc voiturier chaque jour aux lieux où la destinée lui prodigua ses faveurs ; sa voiture , tandis qu'il spéculé , stationne rue Bourg-l'Abbé , et ses gens l'attendent au cabaret où lui-même attendait naguère son maître. Hier , surpris par la pluie vers la fin de la bourse , l'ancien laquais quitte la rue Quincampoix , accourt à son équipage ; mais , emporté par la force de l'habitude , il saute derrière le carrosse au lieu de monter dedans. « Eh ! monsieur , que faites-vous ? lui crie le cocher. — Tais-toi , répond le parvenu en descendant , je voulais voir par moi-même combien de laquais peuvent tenir là ; car j'en veux prendre encore au moins deux. »

D'après le traité dit la *quadruple alliance* , auquel les états généraux ont accédé cette année , Jacques III devait s'éloigner de la France ; il a trouvé asile en Espagne , où ce prince arriva dans le courant de mai. A cette époque , le cardinal Alberoni rêvait le renversement de Georges I^{er} du trône de la Grande-Bretagne ; les droits du prétendant , le parti qu'il avait en Ecosse , et la présence de ce prince au milieu de ses partisans , semblèrent au premier mi-

nistre espagnol des éléments précieux pour l'exécution de ses vues. Il proposa à Jacques de se mettre à la tête d'une expédition. Le descendant des Stuarts a du courage, de la résolution; il brûle de ressaisir le sceptre de ses pères; cette proposition le combla de joie. Les préparatifs furent prompts : le prince anglais s'embarqua à Cadix, sur une escadre composée de dix vaisseaux de guerre, et d'un grand nombre de bâtiments de transport. Six mille hommes, presque tous Irlandais, accompagnaient le prétendant; de plus, il emportait des armes pour quinze mille soldats. Mais la fortune n'était pas lasse de tourmenter les Stuarts : éloignée d'abord de sa route par les vents contraires, la flotte expéditionnaire ne tarda pas d'essuyer une tempête qui la dispersa. Deux frégates seulement purent aborder à Kintal, en Écosse, où elles débarquèrent environ trois cents Espagnols, quelques seigneurs irlandais, et des armes pour sept à huit mille hommes.... Mais l'âme de l'expédition, Jacques, n'avait pu prendre terre, et, jouet des tempêtes, il voguait loin de la côte écossaise. Cependant le petit nombre d'aventuriers débarqués à Kintal forma le noyau d'un corps de sept à huit mille mécontents, qui s'emparèrent de quelques postes. Mais un corps de troupes organisées ayant marché contre eux, ils furent bientôt réduits à chercher un refuge sur les frégates. Elles n'avaient apporté en Écosse que trois ou quatre cents combattants, elles remportèrent trois ou quatre mille fugitifs.

Le Tellier, ce jésuite farouche dont la vie ressembla à un long accès de fureur, mourut, cette année, à la Flèche. Il était parvenu à sa soixante-seizième année.... L'enfer fut lent à s'emparer de sa proie.

CHAPITRE VI.

1720.

Law contrôleur général. — Portrait de cet Écossais. — Cupidité des grands. — Le ministre pissant en pleine audience. — L'or et l'argent devenus, sans figure, de vils métaux. — Le financier joué par le robin. — Un opéra de M. le duc d'Orléans. — Grécourt; ses contes, son épitaphe. — Mise en liberté du duc et de la duchesse du Maine. — La cour de Sceaux; sa composition, ses plaisirs. — Assassinat commis par le comte de Horn. — Son supplice. — Les Algonquins; leur arrivée, leur réception. — Villeroy Algonquin. — Mort du marquis de Dangeau. — Ses Mémoires. — Le duc de Richelieu le remplace à l'Académie. — Fragments de son discours de réception. — La Bourse et les agioteurs. — Harangue malheureuse du maréchal de Villars. — Recherches inquisitoriales sur l'argent. — Ance-

dotes. — Décadence rapide du papier. — Mouvements séditieux. — Danger de Law. — Dubois demande un archevêché. — Scène dans le cabinet du régent. — Le ministre des plaisirs du régent est archevêque de Cambrai. — Sacre de Dubois. — Madame l'archevêque de Cambrai. — Singulière demande de la Fillion. — L'archevêque Dubois apprend à dire la messe. — Peste de Marseille; Belsunce. — Paix avec l'Espagne; conditions; le jésuite Daubenton. — Ce qu'il faut à Philippe V le matin; ce qu'il lui faut le soir. — Suite de la décadence du système Law. — Nouvelle émeute populaire dont cet étranger est le sujet. — Refrain de vaudeville improvisé par le premier président du parlement. — Projet mystérieux de cette compagnie. — Rappel du chancelier d'Aguesseau. — Les billets sont mis hors de circulation. — Le parlement est exilé à Pontoise; pourquoi. — Souveraineté du premier président à Pontoise. — Dubois est jeté aux jambes du parlement. — Ce que n'a pu faire Louis XIV, Dubois l'accomplit. — Law se démet de ses charges. — Pelletier de Lahoussaye contrôleur général. — Évasion de l'aventurier. — Vive discussion dans le conseil de régence. — Résumé du système de Law. — Opinion sur ce financier.

Law est contrôleur général; un arrêt du conseil, en date du 5 janvier, l'a revêtu de cette charge; ce qui ne l'empêche pas de conserver l'emploi de directeur de la compagnie des Indes. Ainsi cet Écosais obtient un privilège dont personne encore n'a joui en France : celui d'être tout à la fois administrateur et administré; si, dans cette duplicité d'attributions, la banque a besoin du secrétaire d'État des finances, il est probable qu'elle le trouvera bien disposé à faire tout ce qui pourra lui convenir. Au reste, on a du plaisir à voir M. Law donnant ses audiences ministérielles; nul ministre ne représente mieux : grand, bien fait, doué d'une figure agréable et noble, il est, de sa personne, séduisant comme son système financier. De plus, notre contrôleur général a de l'esprit, de la politesse, de la noblesse sans fierté. En un mot, l'Angleterre nous a cédé un fonctionnaire charmant...., si son air, son affabilité, ses actions et ses billets ne sont pas des menteurs.

Jamais peut-être aucun homme d'État n'eut autant de courtisans parmi les plus grands personnages du royaume : les princesses lui baissent la main; les princes le saluent jusqu'à terre, et s'honorent d'avoir à échanger avec lui le titre de monseigneur. Mais cette courtoisie où l'orgueil s'humilie par calcul est bien payée : le faste des hauts et puissants seigneurs est le gouffre sans fond dans lequel s'engloutit une forte partie des richesses numéraires de la France, en traversant ce tonneau des Danaïdes qu'on appelle Banque royale. Demandez à *M. le Duc*, au prince de Conti, aux favoris du régent, à tant d'autres, combien ils se sont procuré de rames de billets dont ils envoient journellement recevoir en es-

pèces le montant au bureau de la rue Vivienne ! ils seraient bien en peine de dire en quelle monnaie ils ont acheté ce papier.... On le leur a donné ; c'est le prix de leurs complaisances pour l'Écossais Law ; c'est le salaire des opinions favorables au système émises dans le conseil de régence : car le régent, tout seul peut-être, y est animé par une conviction désintéressée, fruit de son amour pour les innovations. Parmi ces sangsues avides, il en est d'insatiables ; le prince de Conti nommément. A la fin de l'année dernière, cette altesse cupide s'était fait prodiguer à tel point les actions et les billets, dont elle exigeait presque aussitôt le paiement à la banque, qu'un jour son intendant en ramena trois fourgons chargés d'argent. Law, effrayé, prévint le régent, et lui dit que si l'exemple de M. de Conti était suivi, il en résulterait la ruine prochaine du système. Philippe ordonna au prince de se modérer.

Revenons au contrôleur général. Ce personnage est devenu si important, on a tellement exalté son mérite, qu'il a fini par se croire d'une nature supérieure. Il se permet avec ses clients, de quelque rang qu'ils soient, des hardiesses étranges : en voici une que l'on croira difficilement, et qui cependant m'a été affirmée la main sur la conscience. Pressé, à l'une de ses dernières audiences, par un grand concours de solliciteurs, Law laissait apercevoir l'intention de se retirer un instant pour satisfaire à une nécessité impérieuse. Les dames, craignant sans doute que l'absence du contrôleur général ne se prolongeât, lui dirent : « Eh ! monseigneur, si vous n'avez pas d'autre besoin que celui de pisser, » ne vous en allez pas ; pissez ici, et écoutez-nous. » Le ministre, usant de la permission, fit apporter ce qu'il fallait pour se satisfaire, et, se détournant un peu, se soulagea en pleine assemblée.

L'éloquence de Law est si insinuante, si persuasive, qu'il est parvenu à convaincre la masse des spéculateurs que l'or et l'argent sont inutiles, embarrassants ; que nous touchons au jour où la force des choses va déprécier entièrement ces métaux, et qu'ils se vendront au poids du cuivre et du fer. Je suis quelquefois tenté de croire que le financier écossais a la conviction intime de ce qu'il avance : le fait suivant tendrait à le prouver. Déjà possesseur de quinze ou vingt belles terres, Law voulut dernièrement acheter un superbe domaine que vendait le président de Novion. Le prix de cette propriété était de cinq cent mille livres, que le vendeur exigeait en espèces. « Mon Dieu, qu'à cela ne tienne, répondit

» l'acheteur, vous allez me délivrer d'un métal qui ne me cause
 » que de l'embarras. » Deux heures plus tard, les cinq cent mille
 livres étaient chez M. de Novion. Ce n'est pas tout ; à peine l'ac-
 quisition venait-elle d'être consommée, que le fils du président fit
 assigner Law en nullité de la vente, le père n'ayant pas eu le
 droit de l'effectuer. On offrit de rembourser en papier ; soit con-
 fiance, soit politique, l'Écossais accepta de bonne grâce, et l'homme
 à la protestation, qui avait, lui, peu de confiance dans les billets,
 se frotta les mains. Peut-être y avait-il accord entre le père et le
 fils ; s'il en fut ainsi, la ruse de ces robins était digne de deux pro-
 cureurs.

Les caprices du régent furent tournés à la musique pendant les
 derniers mois de 1719 ; il en résulta un opéra de *Panthée*, que
 son altesse royale composa sur des paroles du marquis de La Fare.
 La pièce fut représentée, il y a trois jours, dans les appartements
 du Palais-Royal ; le prince n'y admit que des courtisans, et cet ou-
 vrage eut, comme on le pense bien, un succès prodigieux. « Com-
 » ment trouvez-vous cela ? demanda Philippe au compositeur
 » Campra. La musique est excellente, répondit l'artiste, informé
 » qu'il s'adressait à un amour-propre d'auteur tout-puissant ; mais
 » le poème n'est pas aussi bon. » Le duc appela alors La Fare, et
 lui dit : « Campra trouve tes vers mauvais et ma musique bonne.
 » Parle-lui en particulier, ce sera le revers de la médaille : il
 » trouvera la poésie délicieuse et la musique détestable. — Non
 » pas, monseigneur, répliqua La Fare ; à moins que votre altesse
 » royale ne me cède sa dignité de régent. »

L'abbé Grécourt n'est pas régent ; ce n'est qu'un chanoine fort
 irrégulier du chapitre de Saint-Martin à Tours ; et pourtant on
 aime beaucoup ses vers, qui sont tout à fait à la hauteur des
 mœurs du jour. Grécourt a pris pour devise : *Courte messe et long*
repas ; on pense bien, d'après cela, que son bréviaire l'occupe
 infiniment moins que sa cave. Cet ecclésiastique, beaucoup plus
 disposé à se séculariser que les canons ne le comportent, passe sa
 vie au joli château de Veret sur Gher, dans une vie dissipée au
 moins. C'est de là qu'il a lancé dans le monde littéraire *des contes*
en vers que La Fontaine n'eût pas désavoués, et que Bocace n'eût
 pas composés plus égrillards. Law, qui s'y connaît bien, voulant
 tenir compte à Grécourt de ce petit chef-d'œuvre érotique, lui a
 fait offrir un emploi ; mais notre chanoine, non moins paresseux

que libertin, a refusé poétiquement, par l'envoi au contrôleur général d'une fable philosophique intitulée *le Solitaire et la Fortune*. Grécourt m'a tout l'air d'être bien vivant; on trouve pourtant son épitaphe dans le recueil qu'il vient de publier; il est de mode aujourd'hui de s'enterrer par métaphore. Cette épitaphe, où le poète dit qu'il s'est fait un caractère d'après Verville et Rabelais, ne fera croire à personne que la pierre sur laquelle on la gravera recouvre un candidat à la sainteté.

Après une assez longue détention de M. le duc et de madame la duchesse du Maine, le conseil de régence, au vu des interrogatoires qu'ils ont subis, vient de les déclarer non coupables au sujet de la conspiration de Cellamare. La princesse est retournée à Sceaux, et son mari s'est rendu à Clagny, pour y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Le prince de Dombes, le comte d'Eu et mademoiselle du Maine sont de retour chez leur mère.

Je profite de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur cette société papillonnante, sur cette distillerie d'esprit qu'on appelle la cour de Sceaux. Anne-Louise-Bénédict de Bourbon, petite-fille du grand Condé, ne possède ni beauté ni grâces extérieures; sa physionomie n'est que fine, spirituelle, un peu fausse, et madame du Maine a le malheur de porter une bosse qu'elle n'esquive qu'imparfaitement. Mais cette princesse possède une heureuse compensation intellectuelle de tant de défauts corporels. Son esprit est orné, délicat, subtil; Anne-Louise-Bénédict serait une femme d'un grand mérite, si l'ordre qui manque à ses idées les rendait aussi claires qu'elles sont vives et saillantes. On regrette, en entendant parler cette dame, qu'elle n'ait pas une opinion arrêtée; ses paroles ont toujours l'air de courir après la pensée; nul plan ne se laisse remarquer dans ses discours, et le moindre examen fait reconnaître que son caractère est incapable d'asseoir un projet solide. Cette irrésolution de facultés morales sert ordinairement mal les penchants de madame du Maine, qui sont la vanité, l'intrigue, l'ambition. Tel que je viens de le peindre, le caractère de la princesse est bien supérieur à celui de son mari, auquel madame de Maintenon ne parvint à donner que l'adresse de l'hypocrisie, parce que la nature n'avait pas mis en lui les ressources puissantes de l'esprit. L'habitude des subtilités eût pu tenir lieu à ce seigneur de finesse et d'imagination; mais le courage lui manqua toujours pour soutenir ses entreprises: la peur le domina au milieu des

intrigues comme sur le champ de bataille. Tant que la favorite de Louis XIV agit pour lui, le grand maître de l'artillerie s'enivra du rêve de la souveraine puissance; il se laissa aller au désir d'être un grand prince; mais, aujourd'hui qu'il est abandonné à ses propres forces, il n'aspire plus qu'à n'être rien, et peu s'en faut qu'il ne soit disposé à s'abandonner réellement à l'humilité qu'il affiche.

Cependant, à peine mademoiselle de Bourbon eut-elle épousé le duc du Maine, que, fatiguée du bigotisme et de l'assommante représentation de la cour du vieux roi, elle se retira à Sceaux, où bientôt elle sut se former une société plus conforme à ses goûts, à son humeur, au besoin qu'elle avait sans cesse de faire du bel esprit. On vit se presser dans les salons de Sceaux, Chaulieu, poète sourd, aveugle et vieux, mais dont la grâce, toujours jeune, savait se passer de vue et d'ouïe pour charmer; le marquis de Lassay, répertoire vivant, plus riche d'anecdotes que les volumineux in-folio; Lagrange-Chancel, qui, pour quelques applaudissements que les *Philippiques* reçurent chez madame du Maine, éprouve aujourd'hui la coupe amère de l'exil; le cardinal de Polignac, que son esprit aimable rendit, plus intimement que personne, le courtisan de la duchesse; l'abbé Genest, ecclésiastique du monde, dont l'imagination est un foyer pétillant de saillies toujours gracieuses et décentes; le duc de Brancas, roué du Palais-Royal et familier de Sceaux, qui, de l'un et de l'autre côté, adressait plus de compliments aux pages qu'aux dames réunies dans les salons; enfin, les poètes Voltaire, Fontenelle, La Motte, Saint-Aulaire, et quelques autres. Parmi les femmes, on distingua la présidente Dreuillet, mademoiselle Delaunay, madame Lambert, et la marquise de Simiane; toutes spirituelles, toutes nourries des riens mousseux de l'hôtel de Rambouillet.

Au retour de madame du Maine, cette volée de beaux esprits, dispersée par la disgrâce de la princesse, revint à tire-d'aile à ses pieds, et les niaiseries charmantes recommencèrent à la cour de Sceaux. Les bals, les jeux, la comédie, s'y succédèrent sans discontinuité; et pour que l'originalité, que la duchesse recherche en toutes choses, préside à ses fêtes, elles ont toutes lieu du soir au matin; ce qui leur a fait donner le nom de *nuits blanches*. Un nouveau genre d'amusement excite au plus haut point l'émulation des courtisanes de madame du Maine: on s'est imaginé de faire une loterie des vingt-quatre lettres de l'alphabet, dont chacune doit

servir d'initiale au nom d'une pénitence que la dame du lieu indique. Par exemple, celui qui tire un C donne une comédie; le B commande pour l'ordinaire un ballet; l'O annonce un opéra. On a remarqué que lorsqu'à ce jeu le cardinal de Polignac prenait un A, la pénitence lui était demandée à l'oreille, quoique, depuis bien longtemps déjà, il n'y ait plus rien de mystérieux dans les obligations de ce prince de l'Eglise à l'égard de la duchesse.

M. de Saint-Aulaire, que la dame de Sceaux appelle alternativement son *berger* et son *Apollon*, lui représentait dernièrement que sa compagnie devenait bien nombreuse, et par trop mêlée de gens obscurs. — Que prétendez-vous faire, demanda-t-il à la duchesse, de tant de gens qui vous conviennent si peu? — Que veux-tu, mon berger, répondit-elle, j'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire. —

Ce même Saint-Aulaire, poète à l'eau de rose, sentit un beau matin sa muse éclore avec sa soixantième année. Il devint académicien, parce que l'Académie tient à se recruter de marquis, attendu qu'il n'est pas toujours possible de trouver, parmi les ducs, de beaux esprits qui sachent lire. Je vais citer les quatre plus jolis vers de Saint-Aulaire. La duchesse du Maine, au jeu du *secret*, ayant demandé à son *Apollon* de lui dire le sien, il répondit à l'instant :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse;
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

Mais l'auteur de ce joli quatrain est trop vieux pour être le *blond Phœbus* de madame du Maine, et c'est d'un autre flambeau que le sien qu'elle se plaît à faire jaillir des étincelles.

Jamais la fortune ne fut plus rapide qu'aujourd'hui, soit pour arriver, soit pour fuir. Eh bien! il est des gens qui la trouvent encore trop lente; témoin un jeune gentilhomme, qui, le 22 mars, voulut s'enrichir tout d'un coup par un assassinat. Il n'est bruit à Paris que du meurtre commis par le comte de Horn, capitaine réformé, appartenant à l'une des premières familles du Piémont. Cet officier, âgé d'environ vingt-deux ans, voulant, disait-il, acheter pour cent mille écus d'actions, donne rendez-vous, rue Quincampoix, à un riche agioteur, qui arrive muni de son portefeuille, et plus que la somme demandée. Horn, qui s'est fait ac-

compagner de M. Laurent de Mille, autre Piémontais, et du nommé Duterne, entraîne le négociateur dans un cabaret de la rue de Venise, où les quatre personnes se renferment dans un cabinet au premier étage. A peine la porte est-elle fermée, que les scélérats frappent le porteur des actions de plusieurs coups de poignard, s'emparent de son portefeuille, et cherchent à prendre la fuite. Mais, en se débattant, l'infortuné a fait du bruit : un garçon, trouvant à la porte la clef que les assassins ont oublié de retirer, se dispose à entrer dans le cabinet ; mais, apercevant un homme noyé dans son sang, ce garçon referme aussitôt la porte à double tour, et crie au meurtre. On accourt avec main-forte, on entre précipitamment, on s'empare de Horn et de Mille, tandis que leur complice, se mêlant aux curieux qui remplissent la maison, fend la foule en disant qu'il va chercher le commissaire, et disparaît.

Le comte de Horn, avant ce dernier crime, avait la réputation d'un escroc ; sa conduite était, d'ailleurs, celle d'un libertin, d'un mauvais sujet. Sa mère est fille du prince de Ligne, duc d'Aremberg, grand d'Espagne, et chevalier de la Toison-d'Or ; son frère aîné est Maximilien-Emmanuel, prince de Horn. Ce dernier, instruit des déportements de son cadet, avait envoyé à Paris un gentilhomme chargé de payer ses dettes, et de le remmener en Piémont, après avoir obtenu du régent la permission d'enlever le comte de vive force. Par malheur pour la famille, l'express n'arriva que le lendemain de l'assassinat.

Tandis que Horn et Laurent Mille reçoivent la question, qui déjà leur a fait avouer d'autres crimes et déclarer des complices, la famille du premier s'agite fort auprès du régent pour obtenir la grâce de cet assassin, allié d'une foule de gens illustres ; mais le prince se montre inflexible.

« Monseigneur, disait à son altesse royale une proche parente du criminel, qu'on le traite comme fou, et qu'on l'enferme aux Petites-Maisons.

— Non, madame, répondit le duc, ce n'est pas assez d'enfermer les fous qui tuent leurs semblables ; on ne saurait trop tôt s'en défaire.

— Que votre altesse royale daigne donc considérer quelle infamie ce serait pour une famille illustre, et qui appartient à tant de souverains de l'Europe, de voir un de ses membres périr sur l'échafaud.

— Détrompez-vous ; l'infamie est dans le crime, et non dans le supplice.

— Enfin, monseigneur ; s'écria la dame, faut-il vous le rappeler, le coupable a l'honneur de vous appartenir à vous-même.

— Eh bien ! madame, je partagerai la honte avec vous. »

Avant-hier 26 mars, sur les quatre heures du soir, le comte de Horn et son complice furent roués vifs en place de Grève, aux acclamations unanimes de la multitude, qui loua beaucoup M. le duc d'Orléans de sa juste sévérité. Il est probable que le noble Piémontais était le premier auteur du complot ; car, pendant l'exécution, et tandis que ses bras et ses jambes brisés pendaient sur la roue, il demanda pardon à son complice, qui respirait encore. On rapporte que, le matin du supplice, Horn, s'étant entretenu avec M. Guéret, curé de Saint-Paul¹, venu pour le confesser, lui dit : « Je mérite la roue ; mais j'espérais qu'en considération » de mon rang, on m'accorderait la faveur d'être décapité. Au » surplus, je me résigne à tout pour obtenir de Dieu le pardon » de mon crime... » Puis il ajouta : « Souffre-t-on beaucoup » quand on est roué?... » On ne m'a pas dit quel genre de locution employa le confesseur pour répondre qu'il n'en savait rien.

L'impression de cette catastrophe n'était pas encore effacée, quand les Parisiens se portèrent en foule sur les bords de la Seine, pour voir arriver un petit canot de forme bizarre qui la remonta jusqu'au Pont-Royal. Ce batelet, fait de l'écorce d'un tronc d'arbre, pesait environ cinquante livres, et j'appris qu'il avait été apporté jusqu'à Chaillot sur l'impériale d'une voiture publique. Mais, à la hauteur des Bons-Hommes, deux Canadiens et un petit sauvage de la Californie montèrent ce frêle esquif, pour avoir l'air d'arriver par mer devant le château de sa majesté, qui, d'un balcon, jouit du coup d'œil de cette arrivée. M. de Breslay, prêtre missionnaire, conducteur de ces sauvages, qu'on appelait des *Algonquins*, les alla prendre sur la plage, et les présenta au roi. Ce missionnaire, pour rendre le jeu plus amusant, prononça, au nom des Américains, la harangue suivante, en style approprié à la circonstance : « Notre père, la cour de Népissingues et des Al- » gonquins, tes enfants aînés de ceux qui sont au delà du grand » lac, s'est beaucoup réjoui d'abord que ses yeux ont vu ton » portrait, que tu as eu la bonté de lui envoyer (1717), en l'as- » surant, comme notre grand-père ton bisaïeul, de ta puissante

¹ Ce fut ce même ecclésiastique qui, depuis, confessa le régicide Damiens.

« protection. Les Algonquins ne sauraient se rassasier de le regarder, de l'admirer, et leur joie devient d'autant plus grande, qu'ils entrevoient que tu seras homme vaillant et généreux. Nous avons chargé notre père de la robe noire d'un collier de porcelaine pour t'en remercier, et pour te supplier, maintenant que tu crois en esprit plus qu'en âge, le bruit s'en étant répandu jusqu'à nous, de te souvenir de ta parole, et de ne point oublier tes enfants, qui veulent toujours être attachés aux Français, tes sujets et nos alliés. »

Après ce discours, pendant lequel les Algonquins avaient émis un assortiment de grimaces fort variées, dont Louis XV s'était singulièrement amusé, ils se mirent à danser devant sa majesté une danse assez grotesque pour des ambassadeurs, mais qui ne l'était pas beaucoup plus que la harangue de M. de Breslay, et ce fut encore une matinée royale de passée galement.

Tandis que les sauvages s'éloignaient à travers la foule qui remplissait le jardin des Tuileries, M. de Villeroy s'écriait avec emphase, en montrant au roi cette affluence de spectateurs : « Voyez, mon maître, voyez ce peuple ! eh bien, tout cela est à vous, tout vous appartient, vous en êtes le maître. » En vérité, le gouverneur de Louis XV est plus Algonquin que personne au monde.

Le marquis de Dangeau, ce prototype de tous les courtisans, ce modèle de tous les joueurs, vient de mourir dans un âge avancé. Il laisse pour bagage académique un volumineux atlas de Mémoires qui lui ont acquis le titre on ne peut plus juste d'*historiographe de la garde-robe*. Ouvrez ces in-folio de niaiseries, vous y verrez que Louis XIV chassa le lundi en casaque bleue; que ce prince donna à manger à ses chiens le mardi, une demi-heure plus tôt que la veille; qu'il fit trente pas pour traverser son cabinet le mercredi, et n'en fit que vingt-cinq le jeudi; que sa majesté éternua quatre fois dans la matinée du vendredi; enfin qu'elle prit une médecine samedi, à huit heures dix minutes du matin, laquelle détermina trois déjections de plus que la précédente. Voilà, ou du moins à peu près, ce qui, dans les Mémoires du marquis de Dangeau, s'appelle une semaine d'observations à la cour. Que nos neveux seront heureux de trouver sous leur main ces documents *historiques* ! et qu'ils auront bien raison de vanter l'*authenticité* d'un tel ouvrage !

On m'avait donné huit jours pour deviner quel était le candidat porté à l'Académie en remplacement de Dangeau ; eh bien ! je l'ai nommé tout de suite.... C'est Richelieu ; Richelieu, qui n'a pas encore vingt-quatre ans, et dont les titres académiques se composent d'environ deux mille billets doux, épars dans les ruelles de Paris, et remplis de fautes d'orthographe. Du reste, on ne peut pas dire que les ouvrages de cet immortel manquent de sentiment.... L'auteur de ces œuvres amoureuses a été élu à l'unanimité, et soudain trois de ses nouveaux collègues, Fontenelle, Destouches et Campistron, lui ont proposé de composer son discours de réception. Richelieu s'est empressé d'accepter des trois côtés ; mais il a fait, des fragments empruntés de chaque harangue, un tout auquel il a mis aussi du sien. J'ai pu me procurer quelques phrases du discours de Richelieu ; je les transcris ici, avec le français du nouvel académicien. « Il était bien juste, dit- » il en parlant de Louis XIV, qu'un prince sous le *reigne* du- » quel les arts et les belles-lettres ont eu tant d'éclat, fût le chef » d'un corps qui *doit* et mérite *d'en* être juge. Louis le Grand » voulait *l'être* partout, et faire triompher l'esprit et le *goust* » dans le *seint* de son royaume. Sa *court*, ajoute plus loin l'élo- » quent orateur, a été l'asile des malheureux. *Pront* à répandre » ses bienfaits, il savait les accompagner des grâces qui en dou- » blient le *pris*. »
 » »
 » Il est mort avec un courage héroïque et *crétien*, regretté de » tout son royaume, et admiré de l'Europe *antière*. »

Je ne sais pas ce qu'il y a de Fontenelle, de Destouches et de Campistron dans ces fragments ; mais ceux qui les ont lus auraient pu dire à Richelieu, avec une légère variante, ce qu'il disait un jour à madame de Gœbrillant : « Restez dans la cour des Cuisines ; » vous n'êtes bon qu'à écrire pour les marmitons. »

L'espace était devenue trop étroite rue Quincampoix pour l'affluence d'agitateurs de tous les rangs qui s'y portait : on ne vit jamais ailleurs, aussi confusément mêlées, toutes les classes de la société ; jamais l'œil observateur ne saisit un tel mélange d'uniformes, de manteaux d'abbés, de tabliers d'artisans, de cordons bleus et de livrées : les plus vils coquins et les plus grands seigneurs, devenus égaux par l'avidité, se confondaient dans un ruisseau fangeux ; c'était une vallée de Josaphat financière. Aussi

compte-t-on à Paris les personnes que n'a pas atteintes l'enivrement général : à la cour, M. de Villeroy, le maréchal de Villars, le duc de Saint-Simon et le duc de Larochehoucauld, seuls, se sont tenus éloignés de la foule agiotante. Pour éviter du moins que les spéculateurs ne s'écrasassent entre eux, le régent a permis que la bourse s'établît à la place Vendôme, et c'est là-qu'eut lieu, dès le lendemain de ce transport, l'aventure que je vais rapporter. Le maréchal de Villars, pur, comme je l'ai dit, de la manie du jour, mais toujours assez maladroit pour diminuer son mérite en se livrant à la fanfaronnade, traversait le nouveau théâtre de l'agio, lorsque son carrosse fut arrêté par la foule. Le vainqueur de Denain crut l'occasion favorable à sa vanité ; il mit la tête à la portière et déclama contre le système, « opprobre, disait-il, de tous » ceux qui s'y livrent, et qui fera succéder leur ruine à la honte » dont il les couvre. Pour moi, ajouta-t-il, je suis, Dieu merci, » bien intact sur l'argent. » A peine l'orateur avait-il lâché ce dernier mot, qu'il partit de la multitude une huée générale..... « Et les sauvegardes, et les sauvegardes ! » criait-on de toutes parts, pour rappeler au maréchal qu'il en avait tiré grand parti quand il commandait les armées.... Bientôt les cris, se répétant par échos d'un bout à l'autre de la place, firent entendre à M. de Villars un tonnerre de *sauvegardes* accusatrices, qui l'obligèrent à se renfermer dans son carrosse. Il passa comme il put, et promit bien de ne plus faire de harangues sur les places publiques.

Cependant le chancelier, fatigué de voir sous ses croisées onduler des milliers de têtes, et d'entendre un murmure continu semblable au bruit lointain d'une tempête, représenta au régent que la présence des agioteurs devant la chancellerie en troublait les travaux importants, et que ses commis se plaignaient de ne pouvoir travailler. « Mais où voulez-vous que je mette ces gens-là ? » demanda Philippe. — Monseigneur, répondit le prince de Carignan qui se trouvait au palais, je leur offre l'hôtel de Soissons. — L'emplacement est très-convenable, reprit M. le duc d'Orléans ; je ferai donner l'ordre d'effectuer ce nouveau transport. » Le prince, dont la proposition était basée sur une spéculation, fit construire en peu de jours, dans le jardin de l'hôtel proposé, une grande quantité de petites baraques ; la location en fut fixée à cinq cents livres par mois, ce qui assura tout d'un coup à son altesse un revenu d'un demi-million. Les agioteurs, après un séjour d'un mois au plus sur la place Vendôme, prirent possession du

local disposé pour eux, où ils crièrent tant qu'ils voulurent sans que personne s'en plaignît.

Mais la spéculation ne fut pas aussi bonne que M. de Carignan s'en était flatté ; on verra bientôt pourquoi.

Dès le 27 février dernier, un arrêt du conseil, rendu sur la supposition que douze cents millions d'espèces d'or et d'argent étaient en stagnation par le resserrement des bourses, défendit à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles fussent, de garder dans leurs maisons plus de cinq cents livres en monnaie métallique, à peine de dix mille livres d'amende et de la confiscation des espèces, dont moitié serait au profit des dénonciateurs. Cette mesure fut exécutée à la rigueur : les officiers de justice eurent l'injonction de faire des visites dans tous les endroits qui leur seraient désignés par les directeurs de la compagnie. Cet acte d'une tyrannie encore sans exemple répandit l'alarme dans toute la France ; mais elle ne fut ressentie que par une partie de ses habitants, parce que les partisans du système étaient au moins aussi nombreux que ses détracteurs. Le coup était néanmoins suffisant pour ébranler le crédit du papier, et cet ébranlement eut lieu. Beaucoup de capitalistes, craignant d'être dénoncés par des domestiques ou des proches, portèrent leur or à la banque ; mais un plus grand nombre l'enfouit... Partout la terre reçut le dépôt des trésors qu'on craignait de perdre, et qui seront perdus également pour la famille de ceux que la mort enlèvera avec leur secret.

L'arrêt du 27 février fit naître des incidents variés qui occupèrent l'attention du public, et l'étourdirent sur le danger même qui le menaçait. M. de Pontchartrain, soit par obéissance, soit par crainte, envoya à la banque, en un seul jour, cinquante-sept mille louis d'or. Le président Lambert de Vermont, déterminé par un autre motif, se présenta un matin au Palais-Royal.

« Monseigneur, dit-il au régent, je viens, en conformité de l'arrêt du conseil, vous dénoncer un homme qui possède cinq cent mille livres en or.

— Ah ! monsieur le président, s'écria Philippe, quel f.... métier vous faites là.

— Comment donc ? j'obéis à la loi, et c'est elle que votre altesse royale accuse en ce moment.

— En réclamez-vous aussi le bénéfice ?

— Pourquoi pas, monseigneur ? deux cent cinquante mille livres sont bons à gagner.

— Ah ! monsieur le président ! monsieur le président !

— Que la conscience de votre altesse royale se rassure ; le détenteur des cinq cent mille livres, c'est moi-même, et je viens me dénoncer, dans l'espoir de conserver au moins une partie de cette somme. Je supplie votre altesse royale de me pardonner d'en faire plus de cas que de tout le papier créé par la banque.

— Vous êtes, monsieur le président, un fin renard ; mais la loi est là, vos deux cent cinquante mille livres vous resteront.

— Je souhaite, monseigneur, que le surplus fasse grand bien à la compagnie, et je vais le lui faire porter. »

Le premier président de la chambre des comptes ne se montra pas d'aussi bonne composition : « Je vous déclare, dit-il aux inquisiteurs, que j'ai là, dans mon cabinet, cinq cent mille livres en or ; vous pouvez le dire à ceux qui vous envoient. Ajoutez que je réserve cette somme pour le service du roi, mais que je ne crois avoir de compte à rendre qu'à sa majesté, quand elle sera majeure. »

Un agioteur désenchanté, nommé Vernesabre, agissant moins ouvertement que le président, réalisa trente millions d'espèces, et, craignant de se les voir enlever, quitta la France avec cet énorme capital.

Le discrédit du papier croissant toujours dans une partie de la nation, quoique l'engouement du surplus continuât, les gens de mauvaise foi payèrent leurs dettes avec des billets, ce qui, vu leur défaveur toujours croissante, n'était qu'une banqueroute légale, dont le gouvernement avait donné l'exemple par le remboursement des rentiers de l'État. Ceux qui ne valaient rien, ne pouvant, sans être inquiétés, convertir leur papier en argent, achetèrent des bijoux, des pierreries, de la vaisselle plate, à tout prix ; d'autres entassèrent chez eux des meubles, du linge, des habits dont ils n'avaient nul besoin ; d'autres payèrent des biens fonciers trois ou quatre fois leur valeur. En un mot, tous les Français qui ne s'étaient point laissé entraîner sur le char de Law échangeaient les valeurs conventionnelles dont il a inondé la France, contre des objets qui pourraient conserver une valeur réelle après la chute possible du système..... Tout devint d'une cherté extrême ; il fallut des liasses de billets pour se procurer un habit ou un chapeau. Le gouvernement poussa alors la tyrannie prohibitive jusqu'à défendre les pierreries, les bijoux, et même les couverts d'argent. Toute la population de Paris et des principales villes du royaume se divisa

en deux partis : les espions , amis du système , et les gens espionnés , qui s'en étaient déclarés les adversaires. « On ne saurait » douter de la catholicité de Law , disait à cet égard lord Stair , » ambassadeur d'Angleterre : il établit l'*inquisition* , après avoir » réalisé la *transsubstantiation* , par le changement des espèces » en papier. »

Malgré tout ce que je viens de dire , on croyait , même parmi les détracteurs du papier , que le gouvernement , après les actes tyranniques auxquels il s'était livré pour faire triompher le système Law , serait à même de le soutenir , et qu'il en trouverait les moyens dans le résultat des mesures prohibitives qu'il avait employées. Quelle fut la stupeur universelle , lorsqu'un édit , en date du 21 mai , ordonna la réduction graduelle , de mois en mois , des billets et des actions , jusqu'au taux de la moitié de leur valeur ; laquelle réduction devait être opérée au 1^{er} janvier 1721. Ce coup terrible jeta la consternation et le désespoir dans toutes les familles ; toutes , de force ou de gré , avaient été bourrées du fatal papier. Mais l'édit était publié par l'ordre personnel du régent , sans avoir été communiqué au conseil. Le duc de Bourbon , le prince de Conti , le maréchal de Villeroy et quelques autres seigneurs , coururent au Palais-Royal ; ils peignirent avec de vives couleurs le désespoir du peuple , qui , lui dirent-ils , remplissait les cours du palais. En effet un mélange confus de cris d'alarme , de murmures , de vociférations , de menaces , s'élevait de ces cours ; les gardes contenaient avec peine ces bandes désolées ou furieuses. Bientôt le parlement envoya les gens du roi joindre les remontrances de cette compagnie à celles des membres du conseil de régence ; le premier président lui-même , traversant la foule séditieuse , se rendit auprès du régent. Celui-ci fit un prompt retour sur lui-même : Philippe est léger , mais il possède une certaine puissance de jugement capable de le bien conseiller lorsqu'il la consulte. Ce prince sentit qu'au lieu de gouverner la machine compliquée du système , il avait été entraîné dans son mouvement rapide , et s'était enfin laissé gouverner par elle. « Monsieur le » premier président , dit son altesse royale à M. de Mesmes , je » suis bien aise que cette occasion serve à me rapprocher du par- » lement ; je vais suivre aujourd'hui son avis , et désormais je le » suivrai en tout. »

Le soir même (27 mai) , l'édit du 21 fut rapporté. Law alla en personne dans ses bureaux annoncer que les billets de la banque

étaient rétablis dans leur valeur ; en conséquence , il ordonna à ses commis de les payer intégralement. Mais le coup porté à la banque par l'édit du 24 était mortel ; tout le monde courait au remboursement des billets ; personne n'en voulait plus recevoir. Il ne se trouvait que des vendeurs à l'hôtel de Soissons.... Tous les yeux étaient ouverts ; on comprenait enfin généralement que ces richesses de papier , toujours fondées sur des paroles d'espérance , jamais sur des résultats obtenus , n'étaient qu'une belle chimère qui , en s'évanouissant , laissait voir la ruine de cinq cent mille dupes , et la fortune colossale de quelques centaines d'intrigants. On reconnut que , quand même le système eût été bon en soi , l'abus devait finir par en détruire le principe , et la confiance ne put se rétablir un seul instant.

On doit regarder comme une sorte de prodige que , du sein d'une désolation aussi générale , une révolution menaçante ne se soit pas élancée contre le chef du gouvernement , que le peuple a pris en aversion. Mais , énervée par le malheur , la nation se livre à un désespoir sombre , à une consternation stupide qui gronde en murmures sourds ; on dirait que les cœurs sont trop avilis pour exercer une vengeance. Cependant , le 29 mai , M. Law fut sur le point d'être déchiré par la populace ; il ne dut la vie qu'à l'adresse de son cocher et à la vivacité de ses chevaux. Effrayé , hors de lui , cet Écossais courut au Palais-Royal remettre entre les mains du régent la charge de contrôleur général. « Nous verrons , lui » répondit son altesse royale ; je vais d'abord faire gérer les finances » par Pelletier des Forts ; on prendra plus tard conseil des événements. » M. le duc d'Orléans donna ensuite à Law un major des gardes suisses , chargé de le suivre partout et de le protéger. Cette précaution , sur laquelle le peuple se méprit , sauva ce financier ; on crut qu'on ne le faisait accompagner qu'afin d'empêcher qu'il ne s'enfuit ; la foule s'ouvrit pour le laisser passer , persuadée que cette victime était ménagée à sa fureur , comme ces infortunés que les sauvages engraissernt avec soin avant de les dévorer. Ajoutons que , nonobstant ces événements , Law conserve la direction générale de la compagnie.

Donnez des spectacles aux Parisiens , et vous leur ferez oublier leurs calamités , au moins tant que cette distraction durera. Les spectacles comiques sont ceux qu'ils préfèrent ; bien différents en cela des Anglais , qui ne s'amuseut jamais mieux que lorsqu'ils

pleurent. Or il était difficile qu'il pût se rencontrer une farce plus plaisante que l'élévation de Dubois à la dignité d'archevêque ; il y avait de quoi faire rire Héraclite lui-même. Racontons.

Le cardinal de la Trémouille étant mort à Rome, à la fin de mai, l'archevêché de Cambrai restait vacant. Dubois, informé de cette mort par la correspondance diplomatique, entre chez le régent.

« Monseigneur, lui dit-il, j'ai rêvé que j'étais archevêque de Cambrai.

— Tu fais des rêves bien impertinents, répondit son altesse royale avec un sourire de mépris.

— Pas si impertinents ! Pourquoi votre altesse royale ne me donnerait-elle pas cet archevêché ?

— A toi, le siège de Fénélon !... C'est maintenant que tu rêves.

— Je vous tiendrais la matinée entière si je nommais tous les mauvais, plats ou ignorants sujets qui ont été mitrés par votre altesse royale.

— Soit ; mais songe donc qu'il n'y en a pas un seul dans le nombre qui ne vaille mieux que toi... Dubois mitré !.. bon Dieu !.. Passe pour crossé, et j'ai bonne envie de t'accorder cet honneur très-effectivement...

— Ce n'est pas le plus pressé.

— Tu réunis en toi les vices de tous ces indignes prélats ensemble.

— C'est possible, monseigneur ; mais peut-être n'ont-ils pas, à eux tous, une seule de mes qualités.

— Eh ! qui diable voudrait être assez osé pour te sacrer ?

— Ah ! s'il ne tient qu'à cela, mon affaire est bonne ; j'ai mon consécrateur tout prêt.

— Je serais bien curieux de le connaître.

— Votre altesse royale le connaît à merveille ; c'est son aumônier, M. de Tressan, évêque de Nantes.

— Tu mens, je le parie.

— Parbleu, ce prélat est dans votre antichambre ; je vais vous l'amener ; il sera charmé de la préférence que votre altesse royale lui donne... : car elle m'a promis l'archevêché..., c'est convenu... Aussi ma reconnaissance, mon respect, ma vénération...

— Moi, je n'ai rien promis...

— L'attachement, le dévouement sans bornes...

— Tout le monde me jetterait la pierre.

— Et l'empressement de servir votre altesse royale, seront, jusqu'à la mort, mes lois suprêmes...

— Tu perds réellement l'esprit, et je ne veux pas t'imiter...

— La politique, la science du gouvernement sont arides, et mes soins empressés...

— N'es-tu pas comblé de mes bienfaits, maraud ?

— Les femmes folles et encore innocentes deviennent d'une extrême rareté, et mon zèle... Ah ! monseigneur, ce n'est pas trop d'un archevêché.... Je fais entrer M. de Tressan. »

Dubois dit hardiment à cet évêque qu'il vient d'obtenir l'archevêché de Cambrai, et que le régent veut que lui, Tressan, soit chargé du sacre. Le prélat, qui sait que l'abbé est tout-puissant, n'a garde de refuser ; il se laisse conduire par la main devant le prince, lequel, rendu muet par la surprise que lui cause l'audace de son favori, ne répond rien au compliment du consécrateur. Dubois prend dans son acception la plus forcée le fameux *qui ne dit mot consent* ; il sort, et répand dans tout Paris la nouvelle de sa nomination. Les rous trouvent la chose délicate, les libertins applaudissent. Le régent, revenu à lui, soutient pourtant qu'il n'a pas promis ; mais, le soir, une dépêche de Londres se trouve sur son bureau quand il revient de l'Opéra... « Ah ! par ma foi, s'écrie son altesse royale après l'avoir lue, Dubois sera archevêque » de Cambrai. » Expliquons cet incident. Aussitôt qu'il sut la mort de M. de La Trémouille, l'ambitieux abbé écrivit à son ami Destouches, resté à la cour de Saint-James comme chargé d'affaires de la France, et l'on va voir quel était l'objet de sa lettre. A la première audience que le diplomate eut de Georges I^{er}, il le pria d'écrire au régent pour l'engager à donner à Dubois le siège de Cambrai. « Eh ! comment voulez-vous, répondit ce monarque, qu'un prince protestant se mêle de faire un archevêque de France ? le régent en rira, et sûrement n'en fera rien. — Par donnez-moi, sire, reprit Destouches ; il rira, mais il fera ce que vous voudrez. » Et sur-le-champ il présenta une lettre prête à signer. « Je le veux donc bien, » dit Georges en signant. On connaît le résultat.

L'inimitié trouve partout son aliment ; le cardinal de Rohan, ennemi juré du cardinal de Noailles, par suite des querelles du jansénisme, voulut être le consécrateur du nouvel archevêque, se persuadant que M. de Paris serait humilié de voir un abbé, à qui il avait refusé les ordres, sacré par un cardinal prince de l'empire.

Le régent, dont ce procédé excusait un peu le choix, exprima sa satisfaction à M. de Rohan, et Dubois lui témoigna vivement sa reconnaissance. Il demeura donc convenu que l'évêque de Nantes serait le premier aide-consécréteur ; Philippe choisit pour le second l'illustre Massillon, qu'il avait fait évêque de Clermont. L'orateur sacré ne fut pas très-satisfait de cette mission, qui excédait de beaucoup la latitude philosophique qu'il donnait à ses devoirs religieux ; mais Massillon devait au régent un siège auquel il ne serait jamais parvenu avec le secours d'un grand mérite, qui n'est point une condition épiscopale. De plus, comme l'évêque de Clermont ne possédait pour toute fortune que son talent, il avait fallu que M. le duc d'Orléans payât ses bulles, et lui avançât de quoi meubler son palais et acheter un carrosse. Sans ce secours, Massillon risquait fort de ressembler un peu trop aux évêques de l'Église primitive : humilité qui l'eût couvert de ridicule. Par tous ces motifs, il accepta d'être le second assistant du consécrateur de Dubois. Les rigoristes le blâmèrent ; mais il fut excusé par les gens raisonnables, qui se rendirent compte de sa position.

Avant de faire un prélat de l'abbé Dubois, il fallait d'abord en faire un prêtre ; ce fut M. de Tressan qui se chargea de ce soin, quelques jours avant la grande cérémonie. On improvisa pour lui, comme jadis on le fit pour l'abbé de Choisy, tous les degrés des ordres : on lui donna, le même jour, la tonsure, les quatre mineurs, le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. On dit que le célébrant, impatienté, s'écria : « Ne vous faudra-t-il pas aussi le » baptême ? »

Le sacre de Dubois fut fixé au dimanche 9 juin, et toute la cour était invitée à se rendre au Val-de-Grâce, où il devait avoir lieu. Le duc de Saint-Simon, qui ne manque jamais l'occasion de se vanter, et qui trouve en cela peu d'échos, prétend qu'il eut seul, parmi les courtisans, l'honneur d'être excepté dans les invitations du favori ; qu'il offrit pourtant au régent d'aller à la cérémonie, si son altesse royale voulait s'abstenir d'y paraître, et qu'elle y consentit. Il y a dans cette assertion beaucoup trop d'in vraisemblance pour qu'on puisse y croire : d'abord on ne voit pas pourquoi Dubois, *par respect* pour M. de Saint-Simon, comme celui-ci l'a avancé, se serait dispensé de l'inviter, à moins que l'abbé ne partageât avec ce seigneur l'opinion qu'il est l'homme le plus respectable de la cour. Ensuite, par quelle considération le régent se serait-il cru remplacé à la cérémonie par M. de Saint-Simon, qui

s'offrait de s'y rendre pourvu que son altesse royale n'y allât pas ? Le duc se regarde-t-il donc comme le lieutenant général du régent de France ? En vérité, de telles prétentions sont aussi trop ridicules, trop empreintes d'un amour-propre qui veut se produire à tout prix. Il faut, en général, écouter avec une certaine réserve tout ce que prétend M. de Saint-Simon, et je dois, dans la circonstance dont il s'agit, dire que M. le duc d'Orléans avait résolu de ne point se montrer au sacre de Dubois. Ce fut madame de Parabère qui, le matin même, au lit, l'obligea à changer d'avis. « Je sais, lui dit-elle, que c'est un scandale ; mais Dubois saura que nous avons passé la nuit ensemble ; il m'accusera de vous avoir détourné, et, avec l'ascendant qu'il a pris sur vous, il finira par nous brouiller. » Le régent essaya de la rassurer, et lui dit qu'elle était folle d'avoir l'idée qu'il pût se détacher d'elle. « Folle tant que vous voudrez, répondit la favorite ; mais vous irez au Val-de-Grâce, ou je romps avec vous, ne fût-ce que pour ôter à l'abbé l'honneur de nous désunir lui-même. » Le régent, subjugué, passa du lit de sa maîtresse au sacre de l'abbé Dubois, afin que toute la journée se soutînt sur le même ton.

La cérémonie fut d'une éclatante magnificence ; toute la cour avait été invitée, et personne n'y manqua. Princes et princesses du sang, seigneurs, ministres, ambassadeurs, remplissaient des tribunes richement ornées. Les grands officiers du régent faisaient les honneurs ; ses gardes occupaient les avenues du temple ; le parlement avait envoyé une députation au Val-de-Grâce. En un mot, rien ne fut omis pour faire du plus grand scandale qu'on eût vu de mémoire d'homme, le spectacle le plus brillant.

Dubois, pour devenir archevêque et même prêtre, avait eu à vaincre une petite difficulté qu'il s'était bien gardé de divulguer : il s'était marié jeune, dans un village du Limousin, avec une paysanne fort jolie. La misère avait bientôt forcé les époux de se séparer, pour chercher fortune chacun de son côté. Madame Dubois vit, dit-on, encore ; mais son indiscretion a dès longtemps reçu un frein doré. L'abbé redoutait davantage les traces de la célébration matrimoniale, qui eussent convaincu monseigneur d'une incohérence de sacrements excédant les *libertés de l'Eglise gallicane*. S'il était passablement scandaleux d'être devenu prince de l'Eglise après avoir été pourvoyeur des plaisirs du régent, il l'eût été bien plus encore de laisser constater l'existence de madame l'archevêque de Cambrai. Dubois fit la confidence de son embarras

à M. de Breteuil, intendant de Limoges. Cet administrateur se mit à la recherche des titres redoutables, les trouva, et parvint à les faire disparaître des registres sur lesquels ils étaient inscrits. L'archevêque a promis à M. de Breteuil le prix de cette complaisance ; il ne tardera pas, sans doute, de trouver l'occasion de le lui donner.

Déjà, dit-on, le nouveau prélat songe au chapeau de cardinal ; il ne cache point cette prétention, qui est venue aux oreilles du régent. « Si le coquin, disait l'autre soir ce prince à ses roués, » était assez osé pour penser au cardinalat, je le ferais jeter par » les fenêtres. » Le favori ne fit que rire de ce propos quand ou le lui répéta : « Laissez donc, dit-il, son altesse royale me sollicitera » de me faire faire cardinal. »

Il s'est passé dernièrement au Palais-Royal une scène des plus grotesques ; mon mari riait encore ce matin en me la racontant. La Fillon a toujours ses entrées à toute heure chez le régent ; elle arriva, le jour dont il s'agit, dans le cabinet de ce prince, au moment où il travaillait avec Dubois.

« Monseigneur, dit-elle avec un air de componction qui ne lui est nullement familier, je viens demander à votre altesse royale une grâce qui ferait le bonheur de ma vie.

— Parle, répondit Philippe ; tu sais que je te veux du bien, et si ce que tu désires est à ma disposition, je promets de te l'accorder.

— Oui, monseigneur, reprit la prostituée, ce que je désire dépend de vous.

— Et tu veux avoir ?

— L'abbaye de Montmartre, dit la Fillon du ton le plus sérieux.

— L'abbaye de Montmartre ! répétèrent ensemble le régent et Dubois en partant d'un éclat de rire.

— Pourquoi ris-tu de ma demande ? poursuivit la courtisane en s'adressant au prélat.

— Ne veux-tu pas que je la prenne sérieusement ? répliqua sa grandeur....

— Rien ne s'oppose à ce que je sois abbesse, toute p..... que je suis, puisque te voilà bien archevêque ; toi qui n'es qu'un maq.....

— Écoute donc, Dubois, dit Philippe, je suis obligé de convenir qu'elle a raison. »

Ce n'est pas le seul brocard que le nouveau prince de l'Église se soit attiré; on ne l'appelle que M. *l'archevêque comme cela*, parce que c'est le terme dont il se sert pour indiquer, à l'aide d'un signe, les ornements de la prélature dont il ignore le nom. Il y a bientôt un mois que Dubois est sacré, et il ne s'est encore pourvu ni de la crosse, ni de la mitre, ni de l'anneau, ni d'une chapelle; du reste, sa grandeur apprend d'un pauvre chapelain à dire la messe, mais elle est encore fort peu avancée dans cette étude.... Tout cela me paraît bien plaisant.

Pendant que la ruine publique marche à grands pas, grâce au papier, dont la décadence est aussi rapide que le fut sa prodigieuse faveur, la peste désolée plusieurs villes du Midi, et particulièrement Marseille. Une affreuse mortalité frappe de son glaive invisible les habitants de cette malheureuse cité. Le citoyen se lève, fort, en apparence, contre la contagion; à midi, sa paupière s'appesantit, sa vue devient terne, son visage pâlit, d'affreux vertiges lui prennent; une heure après, ses lèvres tremblent, ses muscles se contractent, il chancelle, il tournoie sur lui-même, il tombe..., il est mort. Les médecins ont employé quelque temps avec succès un vomitif; mais le fléau est devenu promptement supérieur à ce remède, et les pestiférés privés de vie s'amoncellent dans les maisons, dans les rues, sur les places publiques.... D'autres, emportés par le délire précurseur de la mort, courent au-devant d'elle en se précipitant au milieu des flots, qui leur apportèrent l'horrible épidémie¹.

Cependant, au milieu de ces mortels livides, plus semblables à des ombres qu'à des êtres appartenant encore au monde, un homme dont le fléau semble respecter la vie porte en même temps les secours de la terre et les consolations du ciel; quelquefois il parvient à sauver une victime; plus souvent, hélas! sa noble mission se borne à purifier une âme fugitive. J'ai désigné Belsunce. Ce vertueux prélat, interprétant la pitié comme les apôtres, dont il est le digne successeur, confond dans sa pensée, ainsi que dans ses actions, la bienfaisance effective avec les devoirs spirituels; il se montre ainsi le digne ministre d'une religion miséricordieuse et charitable, qu'un trop grand nombre d'insensés croient servir par des rigueurs.

¹ On pense généralement que la peste fut apportée par un navire du Levant, et qu'une balle de coton en renfermait le principe.

Parlons d'un autre fléau, la guerre, dont les ravages viennent de cesser en Espagne. Le maréchal de Berwick, maître de plusieurs places et d'une partie de la Catalogne, avait mis le siège devant Roses, lorsque des négociations furent ouvertes entre les cours des Tuileries et de Madrid. Philippe V n'était pas éloigné d'accéder à la quadruple alliance; mais le régent exigeait qu'il renvoyât son premier ministre, le cardinal Alberoni. Cette condition devait souffrir peu de difficultés: Alberoni avait échoué dans ses grands projets; c'était un intrigant abandonné de la fortune, et de telles gens sont promptement sacrifiés dans les cours, où l'on fait moins de cas qu'ailleurs des vases brisés. De plus, le duc d'Orléans, qui, en ramenant sa majesté catholique au pacte de famille, cimenté jadis par tant de sang¹, voulait le consolider encore, faisait une seconde condition du mariage de don Louis, prince royal d'Espagne, avec mademoiselle de *Montpensier*, sa quatrième fille, et de l'infante, fille de Philippe V, avec Louis XV. Le monarque castillan paraissait peu disposé à la première de ces deux unions, son éloignement pour la maison d'Orléans dominant les nécessités de sa politique; mais sa majesté était gouvernée par son confesseur, le jésuite *Daubenton*. Dubois, chargé de gagner ce moine, réussit du moins à négocier avec lui: il promit de déterminer le roi d'Espagne au double mariage, si le régent s'engageait à protéger les jésuites et à faire enregistrer la *constitution*. Philippe d'Orléans y consentit; la paix fut conclue sur la parole de ce prince. Alberoni eut ordre de sortir des terres d'Espagne. Le roi vit partir d'un œil sec un ministre qui avait eu toute sa confiance, et dont le génie, tout en s'égarant sur plusieurs points, avait cependant relevé la dignité espagnole. Dubois, sous prétexte de veiller à la sûreté du ministre disgracié, envoya un officier à Antibes, où il devait s'embarquer; mais le cardinal, aussi fin que son rival, reconnut aisément un espion dans ce prétendu protecteur. Il ne s'en gêna pas plus dans ses propos sur la cour de Madrid. « La reine, dit-il à dessein devant l'envoyé de l'archevêque de Cambrai, la reine a le diable au corps; si elle trouve un général,

¹ Au moment où l'on imprime ce chapitre, c'est-à-dire lorsque la France, par une nouvelle effusion du sang de ses braves, et par le sacrifice de trois cents millions, a replacé sur son trône un Bourbon d'Espagne, pour rendre hommage au pacte de famille, ce même prince vient d'abolir la loi salique dans ses États, et de déchirer ainsi ce pacte si chèrement payé... Malgré tous les antécédents de Ferdinand VII, il était difficile de prévoir un pareil trait d'ingratitude de sa part.

« on la verra troubler l'Europe. Il lui sera si facile de gouverner son mari ! Dès qu'il a dit bien bas : *Je veux être le maître chez moi*, on peut faire tout ce qu'on veut pour qu'il ne le soit pas... Il ne lui faut qu'un prie-Dieu le matin, et une femme le soir. »

Malgré le discrédit toujours croissant des billets, croirait-on qu'il en fut encore fabriqué, le 26 juin, pour cent millions ? Mais le talisman était détruit ; l'idole du *dieu-papier* était brisée ; personne ne voulait plus de cette monnaie décriée ; on donnait cent livres en billets pour un louis d'or. Law ne dirigeait plus ouvertement les finances ; mais il conservait toujours la direction de la banque, et c'était surtout à ce titre que le peuple lui en voulait. Poursuivi, le 15 juillet, par une foule irritée, cet Écossais entra dans la cour du régent, au moment où les mutins allaient le saisir et le déchirer. Au défaut de sa personne, la populace, au pied même du palais d'Orléans, se jeta sur son carrosse et le mit en pièces. Après cette expédition, mille cris s'élevèrent pour demander avec menaces le supplice de l'imposteur, qui, disait-on, avait ruiné la France. Plusieurs personnes furent étouffées dans la foule ; quand elle fut écoulée, huit ou dix cadavres, longtemps foulés aux pieds, furent tirés des cours du Palais-Royal.

C'est à l'occasion de cette catastrophe que le premier président du parlement, le sourire sur les lèvres, improvisa, fort mal à propos, ces deux vers détestables :

Messieurs, messieurs, bonne nouvelle,
Le carrosse de Law est réduit en cannelle.

Mais on ne se bornait pas, dans le parlement, à improviser des refrains de vaudeville sur la situation la plus grave et la plus triste ; cette compagnie se proposait d'instruire secrètement contre l'aventurier qui dirigeait encore les affaires. Des commissaires nommés d'office avaient déjà entendu des témoins ; on ne songeait à rien moins qu'à s'emparer du coupable, pour terminer son procès en deux heures. On devait le faire pendre ensuite dans la cour du palais, dont les portes auraient été fermées pendant l'exécution ; après quoi elles eussent été ouvertes, pour livrer au public le cadavre de Law. Mais cet étranger fut mieux servi que le parlement ; il échappa à ses projets, qui, parvenus aux oreilles du régent, l'irritèrent contre cette compagnie. Mais Philippe la mé-

nageait : il sentait que l'accomplissement des promesses faites à l'Espagne nécessitait l'intervention de la cour suprême ; son altesse royale comprima son mécontentement ; elle voulut même se ménager des intelligences dans un corps dont elle avait si grand besoin. Le chancelier d'Aguesseau exerçait sur la robe une influence très-puissante ; il fut rappelé de son exil, et fit plier sa gloire à des menées peu dignes de lui, qui tendaient à circonvenir le parlement.

Les espèces d'or et d'argent avaient été remises en circulation par la force des circonstances, plus impérieuses que les lois. Le 30 juillet, le marc d'argent fut porté à cent vingt livres, le marc d'or à dix-huit cents livres : étrange augmentation ; contre-partie bizarre de la dépréciation idéale qu'on avait imprimée précédemment à ces deux matières. En ce moment, les billets perdaient plus de soixante et dix pour cent. Enfin, et, pour dénoûment du drame, tantôt grave, tantôt risible, mais toujours ridicule, dont le système de Law fut le sujet, deux arrêts du conseil mettent hors de circulation les gros billets à dater du premier octobre prochain, et les petits à partir du premier novembre.

Sans doute le parlement, toujours opposé au système de Law, dut faire de vives remontrances au régent, lorsqu'une triste extrémité vint réaliser, aux yeux de toute la France ruinée, les prudentes prévisions de cette compagnie ; mais ces remontrances étaient trop justes pour que le chef du conseil pût les condamner ouvertement. Le parlement donna à Philippe un autre sujet de mécontentement, et celui-là fut puni. La bulle *Unigenitus*, dont l'adoption légale était l'une des conditions de la paix avec l'Espagne, n'avait été enregistrée encore que par le grand conseil, en présence des princes et des pairs ; l'enregistrement au parlement devait être l'indispensable complément des promesses faites à cet égard à la cour de Madrid ; cet enregistrement fut refusé, et le parlement exilé à Pontoise.

Après cet acte d'autorité, qui eût pu soulever la population de Paris, si elle n'eût pas été absorbée par le sentiment de ses pertes, le régent démentit la fermeté qu'il venait de déployer. Dès le soir, il fit porter chez le procureur général cent mille livres en argent, et la même somme en billets, pour aider les membres du parlement qui en auroient besoin. Il fut en même temps accordé une allocation considérable au premier président, pour subvenir aux frais de sa maison. Ce magistrat tint table ouverte à Pontoise ;

non-seulement la chère y était exquise, mais tout le monde y était bien venu; ce qui mit M. de Mesmes dans la prétendue nécessité de tirer plus de cinq cent mille livres du régent, au delà de la somme allouée. Après dîner, des tables de jeu étaient disposées dans les appartements de la première présidence, tandis que des calèches attelées attendaient dans la cour les convives qui préféraient la promenade au jeu. Quand le premier président montait en voiture, il désignait, parmi la compagnie rangée sur son passage, les personnes qui devaient l'accompagner. A neuf heures, un souper somptueux et délicat était servi aux joueurs et aux promeneurs; presque toujours des dames et des hommes du *bel air*, attirés de Paris par les délices de la cour en robe, contribuaient à rendre ces repas du soir charmants. Les fêtes, les spectacles, les concerts se succédaient à Pontoise avec une merveilleuse rapidité; la route de cette ville à Paris était aussi suivie, aussi bruyante, aussi lumineuse que le fut celle de Versailles aux beaux jours du règne de Louis XIV. Un jour, le duc d'Orléans délibéra avec lui-même s'il n'irait pas contribuer à divertir le parlement, qu'il avait exilé. Tandis que ces robins en goguettes semblaient se moquer du régent, les affaires portées au parlement demeuraient en souffrance: *Messieurs* buvaient, chantaient, dansaient, se promenaient, courtoisaient les dames; mais ils jugeaient très-pen, et les plaideurs seuls étaient punis. Pour achever de narguer le chef du gouvernement, la chambre des comptes et la cour des aides envoyèrent des députés à Pontoise complimenter la cour exilée; enfin ces deux corps, à la procession du vœu de Louis XIII, affectèrent de laisser vide la place du parlement.

Ce dernier trait ouvrit les yeux de Philippe: « Ah! dit-il à Du-
» bois, tous ces robins orgueilleux prétendent me braver; par-
» bleu! nous verrons. » De ce jour, les frais extraordinaires alloués au premier président cessèrent; son altesse royale déclara qu'elle aurait à l'avenir pour désagréable le pèlerinage des courtisans à Pontoise, et le parlement fut menacé d'un exil à Blois, s'il ne s'occupait pas davantage de ses devoirs. Dans le même temps, l'archevêque de Cambrai revint à la charge auprès de cette compagnie, pour l'enregistrement de la bulle, déclarant que si *Messieurs* persistaient dans leur obstination, la régence prendrait le parti de ne faire enregistrer les édits qu'au grand conseil; mesure qui proclamerait bientôt l'inutilité du parlement, et ne manquerait pas de ruiner son crédit. Dubois ajoutait que l'exil à

Blois était prochain, en cas que la constitution ne fût pas sanctionnée : elle le fut, et le parlement revint à Paris. Bien plus, ce que n'avaient pu obtenir ni les menaces de Le Tellier, ni les prières de madame de Maintenon, ni la volonté de Louis XIV, un débauché, un prélat, la honte de l'Église et de l'épiscopat, l'ob tint : M. le cardinal de Noailles révoqua son appel de la bulle *Unigenitus*, il s'y rallia, au moins par soumission. Rome et Madrid furent satisfaites, et le double mariage stipulé dans le traité de paix avec l'Espagne fut décidé.

Cependant il n'était plus possible que le régent laissât le ma nement des affaires à l'Ecossais Law ; la sûreté de son altesse royale elle-même exigeait qu'un homme contre lequel s'élevaient des clameurs de plus en plus fortes, de plus en plus séditieuses, disparût enfin du théâtre qu'il avait converti des ruines de tant de fortunes. Cet étranger lui-même sentit qu'il ne pouvait continuer de faire tête à l'orage ; il se démit volontairement de ses charges le 10 décembre, et Philippe lui permit de se retirer dans son marquisat d'Effiat en Auvergne. Le jugement porté sur la carrière financière de Law était unanimement défavorable ; mais la même unanimité n'accueillit point la nouvelle de sa retraite : si les uns se félicitèrent d'être délivrés de la cupidité industrielle de cet aventurier, les autres regrettèrent que la France fût privée de l'adresse d'un homme qui seul pouvait démêler le fil des affaires qu'il avait brouillées.

Le 11 décembre, M. Pelletier de La Houssaie, conseiller d'État, fut nommé contrôleur général des finances, et M. Pelletier-Desforts lui remit tout ce qui concernait l'emploi de commissaire général, qu'il avait paru exercer depuis le mois de juin.

Le parlement étant rappelé, Law, qui n'avait point oublié les vues judiciaires de cette compagnie, pensa qu'il ne serait nullement en sûreté dans sa terre d'Effiat, et se décida à quitter secrètement la France. Il partit donc le 12 du présent mois de décembre, dans une chaise aux armes de M. le Duc, et suivi de domestiques portant la livrée de ce prince. Son altesse ne devait pas moins à un homme qui rétablit ses affaires à tel point que ce seigneur, naguère encore le plus pauvre des membres de la famille royale, en est aujourd'hui le plus riche. L'évasion de Law causa une grande rumeur à Paris ; le peuple demandait la tête de cet étranger, auquel on prêtait tous les crimes qu'un homme peut

commettre, ainsi que cela ne manque point d'arriver à l'égard de ceux que poursuit la vindicte publique.

Une vive discussion s'éleva hier dans le conseil de régence relativement au système de Law; tous les membres, même ceux que ce financier gorgeait de richesses, dirent qu'ils avaient eu constamment la main forcée par M. le régent, lors de la signature des arrêts favorables à la banque, et que c'était bien contre leur gré qu'il s'était trouvé en circulation pour deux milliards sept cents millions de billets. Philippe, poussé à bout, fut contraint d'avouer que Law en avait émis pour douze cents millions au delà des fixations déterminées, et que, la chose une fois faite, il était devenu indispensable, dans l'intérêt même de l'État, de couvrir cette irrégularité par des arrêts souvent antidatés. M. le Duc demanda alors comment, étant instruit d'un tel attentat, son altesse royale avait laissé sortir Law du royaume. « Vous savez, répondit Philippe, que je voulais le faire arrêter; c'est vous qui m'en avez empêché, et lui avez envoyé des passe-ports pour la Flandre. — Il est vrai, reprit M. le Duc, que je n'ai pas cru qu'il fût de votre gloire de laisser pendre un homme dont vous vous étiez servi; mais, outre que je n'étais pas instruit de la fabrication frauduleuse que vous venez de révéler, je n'ai demandé ni son évasion, ni ses passe-ports; c'est vous qui me les avez envoyés pour lui... Je déclare ici devant le conseil que j'aurais été d'avis de le retenir. — Et moi, répliqua le régent, je proteste que si je n'ai pas fait mettre Law en prison, c'est que vous m'en avez dissuadé, et que je l'ai ensuite laissé partir, parce que je craignais que sa présence ne nuisît au crédit public. »

Ainsi finit le système qui séduisit presque toute la France, mais non pas une partie de l'Europe, comme l'ont prétendu quelques écrivains; on verra bientôt de quelle manière les étrangers y accédèrent. Disons d'abord que ce système, dans la situation affligeante où nos finances se trouvaient, pouvait avoir une fin heureuse, si la banque n'eût émis que pour douze cents millions de billets, et n'eût créé que pour une somme égale d'actions, sans les faire monter, par le charlatanisme, au double de leur valeur nominale. Dans cet état de choses, le papier-monnaie n'eût pas excédé les espèces en circulation, et les bénéfices réels des compagnies eussent pu profiter aux porteurs. Mais de quelle importance pouvaient être ces produits, quand même ils ne se fussent pas évanouis au sein des malversations, lorsqu'ils devaient être

répartis sur huit ou neuf milliards de valeurs nominales ou conventionnelles? Expliquons un vice plus grand, le vice capital du système, celui que les hommes d'État n'eussent pas manqué d'apercevoir s'ils n'avaient pas été, ainsi que la multitude, sous le charme de l'enchanteur Law. Une affluence prodigieuse d'étrangers, particulièrement d'Anglais et de Hollandais, vinrent à Paris échanger avantageusement de l'or, des diamants et d'autres matières précieuses, contre des billets, aussitôt qu'ils virent le crédit de ceux-ci baisser; et dès qu'ils étaient en possession de ce papier, payable à vue, ils couraient à la banque se faire compter le montant en espèces. Ainsi ces étrangers emportèrent dans leurs pays plusieurs centaines de millions d'or, dont le royaume fut pour jamais appauvri¹. Car, si, dans leurs relations avec nous, ces voisins cupides devaient faire des paiements dans nos comptoirs, ils avaient bien soin de ne les effectuer qu'en papier. Telle est la principale cause de la disparition de tous nos trésors réels, que nous avons follement échangés contre du papier, qui seul nous reste avec la profonde misère qu'il a fait naître.

Maintenant faut-il, à l'exemple de la multitude, demander des potences et des roues pour l'auteur du système? le parlement édit-il agi sagement en le jugeant et en le faisant exécuter entre deux guichets? Je ne le pense pas. Je le répète, il est reconnu, par des calculateurs réfléchis, que les opérations de la banque eussent été salutaires, renfermées dans de justes limites; ce n'est donc que l'abus qu'il faut condamner. Or cet abus, démontré par les plus tristes conséquences, ne laisse apercevoir que le charlatanisme de Law; on ne peut, en rien, le convaincre de mauvaise foi ni de spoliation. Il enfla les avantages futurs de l'institution qu'il avait fondée; il berça la nation d'espérances chimériques, et, sur la foi de ses rêves brillants, sollicita de Philippe, séduit lui-même, toutes les mesures législatives qui pouvaient servir ses vues. Mais il ne fit en cela qu'imiter tous les novateurs, dont

¹ Il n'est aucun de nos lecteurs qui n'ait été frappé de la ressemblance du système de Law avec celui des *assignats* créés dans la révolution: sous plusieurs rapports, ces deux fondations soutiennent la comparaison; mais si l'adjonction des compagnies à la banque donnait l'avantage aux billets sur les assignats, ceux-ci en présentaient un beaucoup plus grand en ce que, n'étant pas payables à vue, les étrangers ne pouvaient s'en servir pour enlever les espèces de la France. Nos voisins trouvèrent pourtant le moyen de faire tourner à leur profit le système des assignats; ils en fabriquèrent de faux, particulièrement les Anglais, en inondèrent le commerce français, et ce papier tomba dans le mépris.

l'imagination est toujours montée au delà du positif, lorsqu'il s'agit de leurs projets. Le grand crime de Law, aux yeux du public, est d'avoir fait une fortune colossale : oui, cet aventurier posséda vingt terres, plusieurs hôtels, les meubles d'un souverain. Mais il eût été bien plus surprenant que, lorsqu'un laquais gagnait, rue Quincampoix, des millions, un hôtel, un équipage, le créateur du système eût oublié de profiter, pour lui-même des bénéfices qu'il jetait à la tête des spéculateurs. Et d'ailleurs ces domaines, ces châteaux, ces palais, a-t-on vu Law en réaliser la valeur en espèces, lorsque le crédit des billets et des actions commençait à fléchir ? a-t-il placé d'énormes capitaux sur les banques étrangères ? emporte-t-il des trésors avec lui ? Trois fois non ! Le financier écossais, visité à la frontière par l'ordre de M. d'Argenson l'ainé, intendant de Maubeuge, a été trouvé nanti de mille louis seulement.

Tout se réunit donc pour démontrer que l'Écossais Law fut la première dupe de ses calculs exaltés ; que d'abord sage directeur de son système, il devint ensuite charlatan, parce qu'il ne lui était plus possible de remonter le cours du torrent qui l'entraînait ; qu'enfin il fut lui-même écrasé sous l'édifice qu'il avait élevé, et se trouve suffisamment puni d'une tentative qui fut une folie, une déplorable folie, mais non pas un crime que le supplice doive racheter.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

